

298
UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL · FACULTÉ DES LETTRES

DANIEL DE MONTMOLLIN

LICENCIÉ ÈS LETTRES

LA POÉTIQUE D'ARISTOTE

TEXTE PRIMITIF ET ADDITIONS ULTÉRIEURES

THÈSE

présentée pour l'obtention du grade de
docteur ès lettres

IMPRIMERIE H. MESSELLER, NEUCHÂTEL

1951

ERRATA

- p. 64, ligne 18: lire ἔστι δῆλον
- p. 94, ligne 11: lire τὸ γὰρ *au lieu de* τὸ πὰρ
- p. 119, ligne 23: lire page 166 *au lieu de* page 161
- p. 128, ligne 13: lire ἀνάγκη οὖν
- p. 161, ligne 6: lire *ci-après au lieu de* ici
- p. 237, 1458 a 15: lire πέπερι
- p. 238, 1458 b 22: lire τὸ δ' εὐτελές.
- p. 248, ligne 2: lire LX 14 *au lieu de* LX
- p. 273, ligne 1: lire τὴν φιλομετρίαν
- p. 334, fin de la ligne 22: lire καὶ
- p. 340, ligne 29: lire *recherches au lieu de* fouilles

LA POÉTIQUE D'ARISTOTE

Texte primitif et additions ultérieures

La Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel, sur le rapport de MM. les professeurs Georges Méautis et René Schaerer, autorise l'impression de la thèse présentée par M. Daniel de Montmollin, licencié ès lettres, en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 19 mars 1951.

Le Doyen de la Faculté des Lettres :

Charly Guyot.

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL · FACULTÉ DES LETTRES

DANIEL DE MONTMOLLIN

LICENCIÉ ÈS LETTRES

LA POÉTIQUE
D'ARISTOTE

TEXTE PRIMITIF ET ADDITIONS ULTÉRIEURES

THÈSE

présentée pour l'obtention du grade de
docteur ès lettres

IMPRIMERIE H. MESSEILLER, NEUCHÂTEL

1951

AVERTISSEMENT

En examinant les passages qui traitent des origines du théâtre nous avons découvert, par hasard, que le texte de la Poétique n'est pas homogène. Cette découverte fortuite a été le point de départ de notre thèse.

Nous avons bientôt constaté que ce traité d'Aristote contient non seulement des notices marginales, insérées ultérieurement dans leur contexte, mais aussi des exposés et même des chapitres entiers qui n'ont été rédigés que plus tard. Nous nous sommes aussi rendu compte que cette conception de la structure du texte n'était pas nouvelle puisqu'elle avait été celle d'un Hermann et d'uo Christ au début et à la fin du siècle passé. Seulement, comme ces deux philologues n'ont pas su en tirer parti et n'en ont fait qu'un usage très limité et souvent arbitraire, elle est restée une hypothèse qui, comme tant d'autres de cette époque, a été négligée par la grande majorité de nos contemporains. Font exception Hardy qui la mentionne dans son introduction, Gudeman qui s'en souvient de temps à autre, lorsqu'il a épuisé tout autre moyen d'explication, et surtout Solmsen qui, dans un article remarquable auquel nous reviendrons souvent, arrive par une analyse sommaire de l'ouvrage à des résultats voisins des nôtres, sinon identiques. Mais ce ne sont là que trois voix qui crient dans le désert.

Le but de cette étude est de prouver la véracité de cette hypothèse et, ainsi, de réfuter toutes les autres, y compris celle des interprètes les plus récents. En effet, leur hyperconservatisme n'est-il pas en somme une attitude aussi hypothétique et souvent guère mieux fondée que l'attitude contraire et tant censurée de certains de leurs prédécesseurs ? Nous espérons, par la même occasion, mettre fin à cette imprécision sur la nature de la Poétique, où l'on se complaît parfois et qu'il faut distinguer de la véritable prudence. En voici un exemple tiré d'un ouvrage

qui n'est d'ailleurs pas sans valeur : « *The Poetics as it has come down to us may represent a part of Aristotle's notes for a set of lectures, or perhaps for a dialogue ; though now and then it seems more like the uneven memoranda of some person who attended the lectures (Cooper)* ». Après tant de travaux sur le style et la composition de la Poétique nous nous demandons comment on peut encore envisager la possibilité que ce traité soit les « *memoranda of some person who attended the lectures* », mais surtout nous croyons qu'un examen de son texte doit nous conduire infailliblement à la conclusion qu'il est des « *notes for a set of lectures* » et, ajouterons-nous, des notes revues et augmentées par Aristote au cours de sa carrière de « professeur ».

On constatera que, dans cette étude, l'analyse du fond joue un rôle moins important que celle de la forme. D'habitude, lorsqu'on veut déterminer si les diverses parties d'une œuvre aristotélicienne ont été rédigées à des époques différentes, on en analyse les idées pour établir une évolution éventuelle. Il ne nous appartient pas ici de peser le pour et le contre d'une telle méthode. Qu'il nous suffise de dire que, dans le cas de la Poétique, elle serait délicate à employer, parce qu'en matière d'esthétique une évolution des idées, à supposer qu'elle existe, sera toujours plus délicate à discerner que, par exemple, dans le domaine de la philosophie ou de la morale. Aussi avons-nous cherché un critère plus sûr et nous pensons l'avoir trouvé dans une analyse grammaticale et syntaxique du texte en évitant tout préjugé sur les idées qu'il contient. Parfois, quand cette méthode s'est révélée insuffisante, nous avons dû recourir à l'autre, mais d'une manière générale nous n'avons fait usage de cette dernière que subsidiairement ou pour confirmer ce que nous savions déjà grâce à la première. Si le lecteur trouvait que nous sommes parvenu à des résultats plus précis et plus solides que de coutume, il faudrait l'attribuer à ce changement de méthode.

Dans le premier chapitre, nous examinons des notices marginales introduites ultérieurement dans leur contexte et qu'une simple analyse grammaticale ou syntaxique peut révéler ; dans le deuxième, des additions plus étendues qu'on peut déterminer par une méthode plus complexe ; dans le troisième et dernier, les conséquences que comportent — pour la nature, la publication, la chronologie de la Poétique et pour d'autres questions connexes — les résultats acquis dans les deux premiers chapitres. Nous avons ajouté, en appendice, le texte grec, au bas duquel on trou-

vera des renvois aux pages où sont discutées les additions ultérieures, texte lui-même suivi d'un apparat critique. Pour alléger notre exposé, nous avons renvoyé en fin de livre les notes, elles-mêmes précédant une liste des principaux ouvrages consultés pour cette thèse. Les numéros de l'exposé renvoient aux notes, ceux des notes à la liste des ouvrages consultés.

*
* *

Nous tenons à témoigner ici notre reconnaissance à M. René Bray, professeur à l'Université de Lausanne, qui, lors de son séjour à Toronto, a lu notre manuscrit et nous a donné des conseils dont nous avons grandement profité. Nous désirons aussi exprimer notre gratitude à M. Georges Méautis, professeur à l'Université de Neuchâtel, qui nous a dirigé dans nos recherches. C'est grâce à sa compétence et à sa bienveillance que nous avons pu mener à chef cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER

DE L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DU TEXTE DE LA POÉTIQUE

INTRODUCTION

Au troisième chapitre de la Poétique Aristote est amené à faire quelques remarques sur l'étymologie du terme δράμα et sur les origines de ce genre poétique :

ἔθεν καὶ δράματα καλεῖσθαι τινες αὐτά (s. e. τὴν τραγωδίαν καὶ τὴν κωμωδίαν) φασιν, ἔτι μιμοῦνται δρῶντας· διὸ καὶ ἀντιποιοῦνται τῆς τε τραγωδίας καὶ τῆς κωμωδίας οἱ Δωριεῖς, τῆς μὲν γὰρ κωμωδίας οἱ Μεγαρεῖς οἳ τε ἐνταῦθα ὡς ἐπὶ τῆς παρ' αὐτοῖς δημοκρατίας γενομένης καὶ οἱ ἐκ Σικελίας ἐκείθεν γὰρ ἦν Ἐπίχαρμος ὁ ποιητὴς πολλῶ πρότερος ἢ Χιωνίδου καὶ Μάγνητος, καὶ τῆς τραγωδίας ἔνοι τῶν ἐν Πελοποννήσῳ, ποιούμενοι τὰ ὀνόματα σημεῖον, οἳτοι μὲν γὰρ κώμας τὰς περιουκίδας καλεῖν φασιν, Ἀθηναῖοι δὲ δῆμος, ὡς κωμωδοὺς οὐκ ἀπὸ τοῦ κωμάζειν λεχθέντας ἀλλὰ τῇ κατὰ κώμας πλάνῃ ἀτιμαζομένους ἐκ τοῦ ἄστεως· καὶ τὸ ποιεῖν αὐτοὶ μὲν δρᾶν, Ἀθηναίους δὲ πράττειν προσαγορεύειν (48 a 28-b 2 [1]).

Le sens est clair. Aristote montre sur quels arguments étymologiques et historiques se fondent les prétentions doriennes relatives aux origines du drame. En revanche, la suite des idées, la structure du texte sont obscures et discutées.

Pour Ritter (2) tout le passage est interpolé. Il serait aisé de démontrer ce que cette supposition a d'in vraisemblable. Sans nous y attarder disons simplement que la difficulté demeure que le texte soit authentique ou non.

D'autres (3) mettent entre parenthèses τῆς μὲν γὰρ κωμωδίας ... ἐνιοι τῶν ἐν Πελοποννήσῳ, c'est-à-dire éludent la question grâce à un procédé moderne de typographie. Sur ce point nous donnons raison à Gudeman (4) qui pense qu'il faut renoncer à cette solution illusoire dont on a trop abusé dans la Poétique.

Ce dernier philologue explique ainsi la difficulté. Dans l'original grec de la version syriaco-arabe de la Poétique (Σ) καὶ τῆς τραγωδίας ἐνιοι τῶν ἐν Πελοποννήσῳ se trouverait placé derrière τὰ δνόματα σημεῖον (5), alors que καὶ τὸ ποιεῖν αὐτοὶ μὲν δρᾶν, Ἀθηναῖους δὲ πράττειν προσαγορεύειν manquerait tout simplement (6). Nous aurions à faire à deux gloses postaristotéliciennes qu'il faut supprimer : la première aurait été introduite à faux dans notre texte aussi bien qu'en Σ et devrait se placer en fait après ἐκ τοῦ ἄστεως, la seconde aurait été écartée avec raison par le copiste de Σ ou de son archétype. Quel que soit le texte de Σ (voir 5 et 6), on objectera à Gudeman que la première de ces prétendues gloses est absolument nécessaire pour des raisons syntaxiques — Ziegler l'a démontré d'une manière définitive qui nous dispense d'y revenir (7) — que la seconde l'est également par le rôle central qu'elle joue dans cette digression — comme l'a bien vu... Gudeman lui-même (8). Sans elle en effet le passage n'aurait plus de signification :

« C'est la raison pour laquelle on a dit que de telles œuvres s'appellent *dramas*, puisqu'on y imite des personnages en action (δρῶντας) et c'est pourquoi les Doriens revendiquent les origines et de la tragédie et de la comédie... [puisque eux-mêmes emploient le terme δρᾶν pour agir alors que les Athéniens disent πράττειν] ».

Faut-il conclure de l'échec de ces interprétations que « die Beweisführung, wie sie uns vorliegt, zum Teil einen zusammenhanglosen, fast möchte man sagen entbymematischen Charakter trägt » et que « wir haben es eben hier wieder mit lose verknüpften Notizen zu tun, die auf eine stilistische Abrundung keinen Anspruch erheben (9) » ? Avant de rendre Aristote responsable de l'obscurité de ce passage, ne vaudrait-il pas mieux se demander si les incohérences de pensée et de style qu'on croit y trouver ne seraient pas dues plutôt à une détérioration ultérieure du texte ? En effet, tout s'explique remarquablement bien, si l'on admet que deux notes marginales — que nous placerons entre parenthèses, (10) — ont été insérées tardivement dans le texte :

δθεν καὶ δράματα καλεῖσθαι τινες αὐτά φασι, ὅτι μιμῶνται δρώντας· διὸ καὶ ἀντιποιοῦνται τῆς τε τραγωδίας καὶ τῆς κωμωδίας οἱ Δωριεῖς (τῆς μὲν γὰρ κωμωδίας οἱ Μεγαρεῖς οἱ τε ἐνταῦθα ὡς ἐπὶ τῆς παρ' αὐτοῖς δημοκρατίας γενομένης καὶ οἱ ἐκ Σικελίας ἐκεῖθεν γὰρ ἦν Ἐπίχαρμος ὁ ποιητὴς πολλῶ πρότερος ὢν Χιωνίδου καὶ Μάγνητος, καὶ τῆς τραγωδίας ἔνιοι τῶν ἐν Πελοποννήσῳ) ποιούμενοι τὰ ὀνόματα σημεῖον (οὔτοι μὲν γὰρ κόμας τὰς περιοικίδας καλεῖν φασι, Ἀθηναῖοι δὲ δῆμους, ὡς κωμωδοῦς οὐκ ἀπὸ τοῦ κωμάζειν λεχθέντας ἀλλὰ τῇ κατὰ κόμας πλάνῃ ἀτιμαζομένους ἐκ τοῦ ἄστεως) [καὶ] τὸ ποιεῖν αὐτοὶ μὲν δρᾶν, Ἀθηναίους δὲ πράττειν προσαγορεύειν.

Nous avons donc deux digressions qui détruisent l'ordonnance de ce passage : la première, complètement historique de τῆς τε τραγωδίας καὶ τῆς κωμωδίας οἱ Δωριεῖς, précise qui sont ces Doriens ; la seconde, suggérée à Aristote par ποιούμενοι τὰ ὀνόματα σημεῖον, est un nouvel argument en faveur de ces prétentions doriennes mais tiré cette fois-ci de l'étymologie de κωμωδία ; sa liaison avec le contexte est déjà plus lâche, puisque la démonstration porte sur le drame, qui englobe la tragédie et la comédie, et non sur un seul de ces derniers genres.

On s'imagine facilement l'origine de ces deux notices et la manière dont elles furent intégrées dans le texte. Aristote, relisant sa rédaction originale (... διὸ καὶ ἀντιποιοῦνται τῆς τε τραγωδίας καὶ τῆς κωμωδίας οἱ Δωριεῖς ποιούμενοι τὰ ὀνόματα σημεῖον, τὸ (γὰρ ?) ποιεῖν αὐτοὶ μὲν δρᾶν, Ἀθηναίους δὲ πράττειν προσαγορεύειν), aura ajouté en marge la première des notes pour préciser un point d'histoire, puis, poursuivant sa lecture, se sera rappelé une autre dispute à propos de l'origine du terme κωμωδία et l'aura mentionné à titre documentaire à côté de ποιούμενοι τὰ ὀνόματα σημεῖον. Pour la personne chargée de la publication de la Poétique la tâche était difficile : la première notice, simple apposition, s'intercalait aisément, mais la seconde devait être coordonnée à τὸ ποιεῖν αὐτοὶ μὲν δρᾶν ... qui, comme elle, dépend de ποιούμενοι τὰ ὀνόματα σημεῖον. La plaçait-on en second, séparée de son point d'attache elle perdait tout sens ; en premier, elle interrompait le cours normal du raisonnement. Cette dernière solution fut néanmoins préférée et la coordination assurée par un καὶ que nous avons mis entre crochets droits (11).

Notre interprétation de ce passage pourrait s'appuyer en outre sur quelques particularités de style qu'il serait trop long d'exposer (12) et sur les analogies que les deux notices en question

présentent avec d'autres additions des premiers chapitres de la Poétique (voir p. 49), mais la clarté qu'elle rend au texte, jusqu'ici si obscur, nous semble une garantie suffisante de sa justesse : δράμα vient de δράν, nous dit Aristote, les Doriens pour cette raison revendiquent la découverte de la tragédie et de la comédie (ici première notice historique sur ces Doriens) en se fondant sur le sens des termes (nouvelle notice sur l'étymologie de κωμῳδία) car eux-mêmes disent δράν pour « agir » alors que les Athéniens emploient πράττειν.

Cet exemple, choisi en guise d'introduction, montre assez bien ce que nous entendons par notices marginales. Mais avant d'analyser le reste de la Poétique pour voir s'il en existe d'autres, il importe de se mettre en garde contre certains dangers. La concision du style d'Aristote, la structure si peu périodique de sa phrase, l'abondance des digressions et des exemples ou définitions, simplement juxtaposés, font que le texte de la Poétique se laisse souvent décomposer en une quantité de membres de phrase indépendants et que notre chasse aux notices risque de dégénérer en un petit jeu assez inutile si nous négligeons de nous entourer de sérieuses précautions (13). Comme exemple de ce style « à tiroirs » prenons le début de la Poétique :

περὶ ποιητικῆς αὐτῆς τε καὶ τῶν εἰδῶν αὐτῆς, ἣν τινα δύναμιν ἕκαστον ἔχει / καὶ πῶς δεῖ συνίστασθαι τοὺς μῦθους εἰ μέλλει καλῶς ἔξειν ἢ ποιήσας / ἔτι δὲ ἐκ πόσων καὶ ποίων ἐστὶ μορίων / ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν ἄλλων ὅσα τῆς αὐτῆς ἐστὶ μεθόδου / λέγωμεν ἀρξάμενοι κατὰ φύσιν πρῶτον ἀπὸ τῶν πρῶτων.

Nous avons encadré de traits verticaux les membres de phrase susceptibles d'être séparés du contexte — et l'on voit qu'à part le premier et le dernier tous le sont — sans que la structure du passage en souffre. Qu'on ait des doutes sur l'ancienneté des chapitres traitant du μῦθος ou des parties de la tragédie et rien n'empêchera d'extirper l'une ou l'autre des remarques qui les annoncent dans cette introduction. Il n'y a pas besoin d'insister sur l'arbitraire d'un tel procédé.

Il n'existe naturellement pas de méthode infaillible qui nous permette d'éviter les dangers que nous venons de signaler. Tout au plus trouvera-t-on quelques indices qui peuvent nous mettre sur la piste de ces notices :

1. incorrections grammaticales ou syntaxiques,
2. coupures dans la structure du texte ou dans celle des idées,
3. alternances entre deux constructions syntaxiques ou entre deux raisonnements,
4. présences, inexplicables paléographiquement, de passages aux mauvais endroits,
5. digressions contraires au plan établi.

Bien entendu cette énumération n'est pas complète. Elle est pourtant un bon point de départ et contient les préceptes qui nous ont guidé le plus sûrement dans cette étude. Il faut en user avec prudence, surtout des derniers, et ne pas s'étonner outre mesure si avec des moyens si limités on n'arrive pas toujours à des résultats certains.

Nous pouvons maintenant passer à l'analyse du texte de la Poétique.

ANALYSE DE LA POÉTIQUE

Chapitre 1 (47 a 8-b 29)

Il n'y a rien de particulier à relever dans l'introduction de l'ouvrage (47 a 8-13) ni dans le paragraphe suivant (a 13-8) consacré à l'un des concepts fondamentaux de la Poétique : la mimésis, et à ses trois modes : τὸ ἐν ὄλῳ, τὸ ἄ et τὸ ὄς. La suite en revanche (a 18-b 29), où se trouve traité le premier de ces modes (τὸ ἐν ὄλῳ), va nous retenir un certain temps. Par souci de clarté nous en étudierons d'abord le plan, qu'on discute encore aujourd'hui, puis les notices qui pourraient s'y trouver.

Plan de 47 a 18-b 29

Bien qu'Aristote affirme ne reprendre ici que les arts déjà mentionnés en 47 a 13-5 (οὕτω καὶ ταῖς εἰρημέναις τέχναις), on rencontre pourtant le jeu de la syrinx (47 a 25-6), la danse (a 26-8), la prose (a 28-9), certains poèmes en vers (a 29-b 9), le nome (b 26) qui sont nouveaux. Que faut-il en déduire ? que nous sommes en présence d'additions postérieures ? Il est plus raisonnable d'admettre une imprécision de la part d'Aristote, imprécision bien

pardonnable et dont on trouve d'ailleurs d'autres exemples dans la Poétique (14). Mais nous avons mieux pour établir le plan de ce passage.

1. Au chapitre suivant τῶν λεχθεισῶν ἐκάστη μμήσεων (48 a 7) est un rappel de notre énumération, mais la liste qui suit correspond cette fois-ci à la nôtre et presque dans le même ordre :

ἡ τε αὐλητικὴ καὶ ἡ καθαριστικὴ	=	αὐλήσει καὶ καθαρήσει
(47 a 24)		(48 a 9-10)
ἡ τῶν συρίγγων	=	?
(a 25-6)		
ἡ τῶν ὄρχηστῶν	=	ὄρχήσει (devant καὶ αὐλήσει)
(a 27)		(a 9)
ἡ ... τοῖς λόγοις ψιλοῖς ἢ τοῖς μέτροις (a 28-9)	=	τοὺς λόγους ... καὶ τὴν ψιλομετρίαν (a 11)
ἡ τε τῶν διθύραμβικῶν ποιήσεις καὶ ἡ τῶν νόμων (b 26)	=	τοὺς διθύραμβους καὶ τοὺς νόμους (a 14-5)
ἡ τε τραγωδία καὶ ἡ κωμωδία (b 26-7)	=	ἡ τραγωδία (πρὸς) τὴν κωμωδίαν (a 16-7)

Le cas de ἡ τῶν συρίγγων mis à part, on voit que la concordance est parfaite. Nous sommes donc assurés de l'appartenance au texte original des passages relatifs aux différents arts, à moins qu'on ne fasse la supposition invraisemblable que des notices jumelles ont été introduites dans chacune de ces énumérations, supposition rendue impossible d'ailleurs par la structure des deux périodes qui les contiennent.

2. Cette coïncidence ferait penser qu'Aristote a copié la seconde énumération sur la première. Il est plus probable qu'il les a tirées toutes deux d'un schéma qu'on retrouve facilement si l'on veut bien se souvenir que l'unité et la différence de ces arts résultent de mêmes moyens d'expression (τὸ ἐν αἷς) employés différemment et qui sont (47 a 22-3) :

- 1 ῥυθμός
- 2 λόγος
- 3 ἁρμονία

En les combinant on obtient :

- 1 ὄρχησις
- 1 + 2 ψιλομετρία (sans nom générique)
- 1 + 2 + 3 διθύραμβος et νόμος (47 b 28 : ἅμα πᾶσιν)
τραγωδία et κωμωδία (ibidem : κατὰ μέρος)

1 + 3	αἰλησις et κιθάρισις
2	λόγος φιλόσ (sans non générique)
2 + 3	inexistant puisque pas d'harmonie sans rythme
3	inexistant pour la même raison (15)

Les conclusions que nous avons tirées de la concordance des deux énumérations se trouvent confirmées d'une manière surprenante par ce schéma. Non seulement ces arts se rattachent tous à la même rédaction, mais leur nombre est pour ainsi dire prédestiné et Aristote regrette que les hommes n'aient pas toujours senti ces divisions naturelles et ne les aient pas désignées toutes par des noms génériques. Cela nous permet de préciser deux points importants pour notre recherche :

1. On trouvera d'abord injustifiée la remarque de Vahlen que la phrase sur la danse a été probablement introduite *qu'après coup* à l'endroit qui lui convenait de toute origine (16). Le schéma que nous venons d'établir et la présence du terme ὄρχησις au chapitre suivant (48 a 9) montrent assez que cet art appartient à l'énumération originale et, malgré ce qu'en pense Vahlen, le fait qu'il n'ait pas été mentionné en 47 a 13-5 ne prouve rien contre son ancienneté (voir p. 15-6).

2. On peut affirmer ensuite que les genres privés de nom générique sont au nombre de deux : l'imitation en prose (ἡ τοῖς λόγοις φιλοῖς = 2) et celle en vers sans musique ἡ ... τοῖς μέτροις = 1+2), et ceci contrairement à l'opinion courante (17) qui n'en admet qu'un (ἡ τοῖς λόγοις φιλοῖς ἢ τοῖς μέτροις). Cette division en deux des arts sans appellation commune semble impliquée déjà par le texte même du passage (18). Elle devient une certitude si nous la ramenons à notre schéma. Aristote s'efforce en effet de diviser les genres poétiques selon leurs moyens d'expression. Pourquoi ne ferait-il pas de distinction entre vers (= 1 + 2) et prose (= 2), puisqu'il en fait bien une entre vers avec (= 1 + 2 + 3) et sans (= 1 + 2) accompagnement musical (19) ? Si l'on veut absolument s'en tenir au genre unique, il faut admettre, comme Gudeman (20), un certain rythme dans la prose (idée courante dans l'antiquité mais seulement à partir de l'époque alexandrine) pour obtenir des moyens d'expression semblables (= 1 + 2) et reconnaître par suite qu'il n'existe pas d'art employant le λόγος seul (= 1), ce qui est incroyable, ou alors, comme

la plupart des commentateurs le font implicitement, supposer des moyens d'expression différents (1 et 1 + 2) pour un même genre, ce qui ne vaut guère mieux, puisque cette classification repose précisément sur ces différences de moyens d'expression. L'in vraisemblance de cette interprétation est donc une preuve de plus en faveur de la nôtre.

Nous sommes en état maintenant de mettre en relief les principales articulations du passage :

1. ὥσπερ γὰρ καὶ χρώμασι καὶ σχήμασι πολλὰ μιμοῦνται τινες ἀπεικάζοντες ... οὕτω κἀν ταῖς εἰρημέναις τέχναις (comparaison des arts poétiques avec des arts utilisant d'autres moyens, 47 a 18-21).

2. ἅπανσαι μὲν ποιοῦνται τὴν μίμησιν ἐν ῥυθμῷ καὶ λόγῳ καὶ ἀρμονίᾳ, τούτοις δ' ἢ χωρὶς ἢ μεμιγμένους (moyens des arts poétiques et leur emploi, 47 a 21-3).

3. οἷον ἀρμονία μὲν καὶ ῥυθμῷ χρώμεναι μόνον ἢ τε αὐλητικὴ καὶ ἡ καθαριστικὴ (=1+3) ... αὐτῶ δὲ τῷ ῥυθμῷ [μιμεῖται] (21) χωρὶς ἀρμονίας ἢ τῶν ὄρχηστῶν (=1) ... ἢ δὲ (22) μόνον τοῖς λόγοις ψιλοῖς (=2) ἢ τοῖς μέτροις (=1+2), καὶ τούτοις εἴτε μιγνῦσα μετ' ἀλλήλων εἴθ' ἐνί τινι γένοι χρωμένη τῶν μέτρων, ἀνόνημος (23) τυγχάνουσα (24) μέχρι τοῦ νῦν ... εἰσὶ δὲ τινες αἱ πᾶσι χρῶνται τοῖς εἰρημένοις ... ὥσπερ ἢ τε τῶν διθυραμβικῶν ποιήσεις καὶ ἡ τῶν νόμων καὶ ἡ τε τραγωδία καὶ ἡ κωμῳδία (=1+2+3)· διαφέρουσι δὲ ὅτι αἱ μὲν ἅμα πᾶσιν αἱ δὲ κατὰ μέρος. ταύτας μὲν οὖν λέγω τὰς διαφορὰς τῶν τεχνῶν ἐν οἷς ποιοῦνται τὴν μίμησιν (énumération des arts poétiques, 47 a 23-b 29).

Voici donc quelles sont les phrases indispensables. Cela ne signifie naturellement pas que tout le reste soit des additions postérieures, mais seulement que c'est dans ce reste qu'on en trouvera s'il y en a. Cette analyse du plan nous permet de réfuter une interprétation récente de ce premier chapitre de la Poétique (25), mais surtout, en distinguant l'essentiel du secondaire, elle se trouve être une introduction nécessaire à notre recherche de notices marginales, que nous reprenons maintenant.

Notices en 47 a 18-b 29

Il y a cinq endroits susceptibles d'en contenir.

1. ὥσπερ γὰρ καὶ χρώμασι καὶ σχήμασι πολλὰ μιμοῦνται τινες ἀπεικάζοντες, οἱ μὲν διὰ τέχνης οἱ δὲ διὰ συνηθείας, ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φωνῆς, οὕτω κἀν ταῖς εἰρημέναις τέχναις ... (47 a 18-21).

L'incise *οἱ μὲν διὰ τέχνης οἱ δὲ διὰ συνηθείας*, qui marque l'opposition bien connue entre la théorie et la pratique, est sans rapport avec son contexte. On a eu raison de la comparer à une autre incise en 8, 51 a 24 : (*ὁ δ' Ὀμηρος ...*) *ἦτοι διὰ τέχνην ἢ διὰ φύσιν* qui exprime une opposition analogue et peut aussi être retranchée sans nuire à l'exposé. Ces deux parenthèses pourraient être des additions ultérieures, introduites un peu au hasard dans la Poétique, mais tout aussi bien appartenir à la rédaction primitive (26). Tout ce que nous pourrions donc affirmer, c'est qu'il est possible qu'il y ait là deux notices marginales incorporées au texte.

Cette incise est suivie de *ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φωνῆς* qui a été l'objet de nombreuses discussions. Sans nous arrêter aux corrections bien arbitraires qu'on a proposées (27), nous nous demanderons seulement si cette expression peut être séparée ou non de son contexte.

Notons d'abord qu'elle n'a rien à faire avec l'incise *οἱ μὲν διὰ τέχνης οἱ δὲ διὰ συνηθείας* dont nous parlions tout à l'heure, mais qu'elle se rapporte, par-dessus celle-ci, à *ὥσπερ ... πολλὰ μιμῶνται τινὲς ἀπεικάζοντες*. Or la corrélation *τινὲς ... ἕτεροι δὲ* se rencontre fréquemment chez Aristote (28). C'est donc un argument sérieux en faveur de l'ancienneté de notre *ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φωνῆς*, mais pas décisif parce que *τινὲς* pourrait s'employer ici sans corrélatif.

Le problème se résoudrait facilement si l'on connaissait exactement le rôle joué dans la phrase par notre expression et surtout la signification du terme *φωνή*. Ce dernier correspond-il à l'ensemble des moyens d'imitation des genres poétiques (*ῥυθμός + λόγος + ἁρμονία*) ? Dans ce cas il ferait double emploi avec ceux-ci, à moins qu'on n'adopte l'interprétation tirée par les cheveux d'un Tkatsch (29) — S'y oppose-t-il ? C'est l'opinion courante (30). Aristote ferait allusion aux propriétés imitatives de la voix, imitation vulgaire qui n'a rien à faire avec la poésie. Et pourtant il ne s'agit dans tout ce passage que d'imitations artistiques : la *φωνή* s'oppose aux couleurs et aux formes qui servent à la peinture et à la sculpture. On ne voit pas pourquoi seule la *μίμησις διὰ τῆς φωνῆς* dérogerait à cette règle. Si maintenant nous cherchons à préciser la signification de *φωνή* en nous reportant à l'ensemble de l'œuvre d'Aristote, nous n'aurons guère plus de succès. Malgré ce qu'on a pu dire, le témoignage parallèle de la Rhétorique (III, 1404 a 19-23) est de peu d'aide parce qu'il fait preuve de la même imprécision. Ailleurs ce terme désigne

la voix humaine aussi bien que le son de la musique (31). On peut donc, dans notre passage, limiter ou au contraire étendre son extension à volonté, mais de toute façon le résultat sera négatif et contradictoire. Peut-être cette imprécision du mot φωνή et l'impossibilité d'y remédier sont-elles précisément la marque d'une notice exprimant une idée nouvelle, incompatible avec l'exposé, mais à sa place en marge (32). Il serait dangereux de vouloir s'aventurer plus loin sur la base d'un argument aussi fragile et d'autant plus que la clarté de tout ce passage laisse à désirer.

Les raisons en faveur de l'ancienneté de notre expression et celles qui s'y opposent s'équilibrent donc, aussi nous contentons-nous de dire, comme précédemment, qu'il est possible que nous ayons ici une addition tardive.

En résumé les deux expressions οἱ μὲν διὰ τέχνης οἱ δὲ διὰ συνηθείας et ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φωνῆς sont douteuses. On peut aussi bien les rattacher au texte original qu'en faire des notices marginales intégrées plus tard dans l'exposé. La prudence recommande de s'en tenir à la première de ces solutions.

2. καὶ εἴ τινες ἕτεροι τυγχάνωσιν οὔσαι τοιαῦται τὴν δύναμιν, οἷον ἡ τῶν συρτήγων (47 a 24-6).

Le rôle de cette phrase est de compléter la précédente, Aristote s'étant aperçu que la κιθάρισις et l'αὐλησις ne couvraient qu'une partie de l'art musical. Seulement ce complément n'est ni annoncé en 47 a 15 (d'où l'adjonction de Batteux d'un καὶ τῆς ὀρχηστικῆς en cet endroit) ni repris au chapitre suivant. Qu'il ne soit pas annoncé ne surprend guère puisque la liste des arts est très incomplète dans cette première énumération — et pourtant la κιθάρισις et l'αὐλησις le sont — mais qu'il ne soit pas repris est beaucoup plus significatif et ne peut être mis sur le compte d'une imprécision de la part d'Aristote puisque tous les autres genres sont soigneusement mentionnés au chapitre 3. Ce fait suffit à établir sa postériorité et nous en ferons une notice marginale introduite après coup dans le texte. C'est pour cette raison sans doute qu'un éditeur ou un copiste, ne comprenant plus la construction de la période, obscurcie par cette addition, aura inséré à la ligne suivante l'inutile μιμεῖται (ou μιμοῦνται si la leçon de son manuscrit était οἱ τῶν ὀρχηστῶν) (21).

3. καὶ γὰρ οὗτοι διὰ τῶν σχηματιζομένων ῥυθμῶν μιμοῦνται καὶ ἦθη καὶ πάθη καὶ πράξεις (47 a 27-8).

Nous montrerons plus tard (note 259) pourquoi nous pensons avoir à faire ici à une notice marginale. Notons déjà que la suite de la période est rompue par cette explication (d'où l'émeodation malheureuse de τυγχάνουσα en τυγχάνει οὔσα (47 b 9) qu'on accepte commuoémeot aujourd'hui [24]).

4. οὐδὲν γὰρ ἂν ἔχοιμεν ὀνομάσαι κοινὸν ... περὶ μὲν οὖν τούτων διωρίσθω τοῦτον τὸν τρόπον (47 b 9-24).

Ce long passage, le plus difficile du chapitre, n'est en somme qu'une digression sur les deux genres poétiques privés d'appellation générique et qui sont :

1. l'imitation en prose (ἢ... μόνον τοῖς λόγοις ψιλοῖς, = 2),
2. l'imitation en vers sans accompagnement musical (ἢ... μόνον... τοῖς μέτροις, = 1 + 2) qui se subdivise à son tour en :
 - 2 a) imitation qui mélange plusieurs mètres (μιγνύσα μετ' ἀλλήλων)
 - 2 b) imitation qui n'ea emploie qu'un (ἐνὶ τινι γένει χρωμένη).

Analysons-le :

- A (47 b 9-11) : οὐδὲν γὰρ ἂν ἔχοιμεν ὀνομάσαι κοινὸν τοὺς Σώφρονος καὶ Ξενάρχου μίμους καὶ τοὺς Σωκρατικούς λόγους (commentaire de 1).
- B (b 11-3) : οὐδὲ εἴ τις διὰ τριμέτρων ἢ ἐλεγείων ἢ τῶν ἄλλων τινῶν τοιοῦτων ποιοῖτο τὴν μίμησιν (commentaire de 2 b).
- C (b 13-6) : πλὴν οἱ ἄνθρωποι γε συνάπτοντες τῷ μέτρῳ τὸ ποιεῖν τοὺς μὲν ἐλεγείοποιούς, τοὺς δὲ ἐποποιούς ὀνομάζουσιν, οὐχ ὡς κατὰ τὴν μίμησιν ποιητὰς ἀλλὰ κοινῇ κατὰ τὸ μέτρον προσαγορεύοντες (digression à propos de B).
- D (b 16-20) : καὶ γὰρ ἂν Ιατρικὸν ἢ φυσικὸν τι διὰ τῶν μέτρων ἐκφέρωσιν, οὕτω καλεῖν εἰώθασιν· οὐδὲν δὲ κοινὸν ἔστιν Ὀμήρω καὶ Ἐμπεδοκλεῖ πλὴν τὸ μέτρον, διὸ τὸν μὲν ποιητὴν δίκαιον καλεῖν, τὸν δὲ φυσιολόγον μᾶλλον ἢ ποιητὴν (digression à propos de C : οὐχ ὡς κατὰ τὴν μίμησιν ποιητὰς... προσαγορεύοντες).
- E (b 20-3) : ὁμοίως δὲ κἄν εἴ τις ἅπαντα τὰ μέτρα μιγνύων ποιοῖτο τὴν μίμησιν καθάπερ Χαιρήμων ἐποίησε Κένταυρον μικτὴν ῥαψῳδίαν ἐξ ἁπάντων τῶν μέτρων καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον (commentaire de 2 a ? digressio à propos de C-D ?).
- F (b 23-4) : περὶ μὲν οὖν τούτων διωρίσθω τοῦτον τὸν τρόπον (conclusion).

Il y aurait évidemment une solution radicale : supprimer tout le passage en question (A-F) comme interpolation. Mais la conclusion de celui-ci (F), qui ne peut être séparée de la fin du chapitre (47 b 24-9) à cause des particules μέν et δέ qui les coordonnent, n'a de raison d'être que précédée d'une digression d'une certaine étendue, sinon Aristote n'aurait pas éprouvé le besoin de revenir à son sujet par la formule περί μὲν οὖν τούτων διωρίσθω τοῦτον τὸν τρόπον, mais aurait passé directement aux arts suivants. De l'ancienneté de la fin du chapitre, on conclura donc à celle de F, puis à celle d'une partie au moins de A-E.

De plus ce passage est indispensable à la compréhension de l'exposé. Sans lui on ne verrait plus pourquoi la prose poétique et la « psilométrie » manquent d'appellation commune.

Ces deux raisons — transition supposant une digression et nécessité d'une explication — suffisent à garantir l'ancienneté du passage pris dans son ensemble.

Il est aussi nécessaire que les parties A et B qui sont les commentaires directs de la prose (= 1) et des imitations dans un seul mètre (= 2 b) soient anciennes. Le cas de E est plus complexe et va nous occuper maintenant.

Les manuscrits ont en général la leçon καὶ ποιητὴν προσαγορευτέον, pourtant il faut lui préférer καὶ τοῦτον ποιητὴν προσ. qui se trouve dans quelques codices et probablement aussi en Σ (voir Apparat critique). Quelle que soit l'interprétation du texte, la présence de τοῦτον est nécessaire du point de vue grammatical. La correction d'Alde οὐκ ἤδη καὶ ποιητὴν προσαγορευτέον qui fit autorité si longtemps, a le défaut d'introduire une contradiction : « si on imitait... il ne faudrait pas être appelé poète » alors qu'Aristote montre précisément dans ce chapitre que c'est l'imitation qui fait le poète ! d'où le changement maladroit de Vettori à la ligne précédente : εἴ τις ... <οὐ> (pour μὴ!) ποιοῖτο τὴν μίμησιν, et celui guère plus indiqué d'Hermann (33) : εἴ τις ... π<ρ> οἴοιτο (c'est-à-dire « négligeait ») τὴν μίμησιν. Fait étrange, c'est cette même contradiction qu'on reprochera à Gudeman (34), bien qu'il garde la leçon καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον. Vahlen enfin a voulu jadis (35) supprimer cette expression embarrassante, nous verrons sous peu ce qu'il faut en penser. Pour le moment conservons-la et cherchons quel est le rapport de E avec les autres parties.

Si A et B sont les commentaires directs de 1 et de 2 b, E doit jouer le même rôle pour 2 a. Il n'est en effet pas dans les

habitudes d'Aristote d'abandonner un commentaire à mi-chemin. De plus, τις ἅπαντα τὰ μέτρα μιγνύων ποιοῖτο τὴν μίμνησιν (E) correspond ou ne peut mieux à μιγνύσα μετ' ἀλλήλων (= 2 a). C'est un mérite de Vahlen d'avoir toujours défendu cette relation de E et de A-B en dépit des nombreuses objections qu'on lui fit (36). On peut donc admettre l'ancienneté de E au même titre que celle de A et de B (commentaires indispensables).

Seulement E se trouve séparé de A-B par une assez longue digression (C-D) et l'on comprend dès lors que certains interprètes aient hésité à rattacher directement E à A-B par-dessus C-D (34 et 36) et leurs efforts pour trouver entre E et C-D un lien quelconque (34). Il y a là une anomalie que Vahlen n'a pas su justifier et qui tomberait évidemment si l'on admettait que C-D est une insertion postérieure et que A-B et E étaient primitivement réunis.

La persistance en A, B et E d'une même construction syntaxique (principale à l'optatif avec ἄν suivie d'un objet ou d'une hypothétique) et la répétition d'expressions semblables (εἴ τις, ποιοῖτο τὴν μίμνησιν) sont une preuve de plus de la suite logique de A-B et de E. En revanche la présence en E de ὁμοίως δὲ κἀν montre que cette dernière partie ne peut suivre immédiatement A-B, sinon nous aurions : οὐδὲν γὰρ ἄν ἔχομεν ὀνομάσαι κοινὸν ... (A), οὐδὲ εἴ τις ... (B), οὐδὲ εἴ τις (à la place de ὁμοίως δὲ κἀν εἴ τις) ... (E). La succession actuelle οὐδὲν... οὐδὲ... ὁμοίως δὲ... se concevrait à la rigueur (37), mais pas la reprise de la particule ἄν qui ne s'explique ici que par l'introduction d'un nouveau verbe non exprimé (εἶη) et nécessité par une coupure dans le raisonnement. En outre, la répétition du même ποιοῖτο τὴν μίμνησιν — inutile si les deux subordonnées commençant par εἴ τις se suivaient l'une l'autre — fait aussi penser qu'il doit tout de même y avoir quelque chose entre A-B et E.

Mais plus décisive encore que ces remarques stylistiques se trouve être la présence, à la fin de E, de καὶ τοῦτον ποιητὴν προσγορευτέον. Vouloir supprimer cette expression, avec Vahlen (35), est arbitraire ; vouloir la conserver, toujours avec Vahlen (38), en rattachant E directement à A-B, ne donne aucune signification satisfaisante. Mais si nous plaçons E derrière A-B-C, non plus derrière A-B, le texte retrouve sa clarté primitive :

« ... et pas non plus (de nom commun), si l'on imitait en trimètres, en vers élégiaques ou autres (B), si ce n'est que les gens

accolant au mètre τὸ ποιεῖν nomment les uns ἐλεγιοποιούς, les autres ἐποποιούς, les appelant poètes non en raison de l'imitation mais selon le vers employé (C), et il en serait de même (c'est-à-dire qu'il n'y aurait pas non plus de nom commun ~ A-B) si l'on imitait en usant de plusieurs vers ensemble, comme le fit Chérémon dans son Centaure..., et pourtant celui-là aussi il faudrait l'appeler poète (c'est-à-dire lui donner un nom quelconque, bien qu'il soit impossible d'accoler τὸ ποιεῖν à un mètre précis puisque'il en emploie plusieurs à la fois. ~ C) (E) ».

C'est la seule manière d'expliquer la présence de ce καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον et de trouver une suite quelconque aux idées de ce passage. Serait-il possible maintenant, en le reculant encore, de remettre E à sa place originale derrière D ? Bien qu'elle présente l'avantage de conserver le texte tel quel, cette solution n'est pas recommandable. En effet, si ὁμοίως δὲ κἀν εἴ τις ... etc. pourrait encore être une allusion lointaine à A-B, l'expression καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον perdrait de nouveau toute signification. En D Aristote montre que c'est l'imitation, non le mètre, qui détermine le caractère poétique d'un ouvrage. En E ce caractère est évident (ποιεῖτο τὴν μιμησιν) et son existence ne fait pas le fond de la discussion. C'est pourquoi καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον ne peut concerner ce problème d'esthétique de D, mais seulement la question de terminologie soulevée en C.

Examinons maintenant le rôle joué par C et par D dans cet exposé. C est une digression utile. Sans lui B pourrait subsister, il est vrai, mais serait privé de l'explication de cette absence de terme commun. D développe une idée assez éloignée de notre sujet et qu'on retrouve ailleurs (9, 51 b 27-9). Il n'est que le commentaire d'une remarque faite incidemment en C (οὐχ ὡς κατὰ τὴν μιμησιν...). Si l'on pense que ce dernier est déjà lui-même un commentaire de B, on comprendra qu'on ne prive pas l'exposé d'une idée fondamentale en faisant de D une notice marginale. Du point de vue stylistique, E a plus d'affinités avec C qu'avec D, malgré ce qu'on a pu prétendre (39).

Nos conclusions seront donc que E, suite logique de A-B, doit se placer derrière C, et que D est une addition ultérieure.

5. λέγω δὲ οἶον ῥυθμῶ καὶ μέλει καὶ μέτρῳ (47 b 25).

Ce rappel inexact (40) de 47 a 22 pourrait être une notice

marginale, mais, à défaut d'indices positifs, nous préférons ne pas nous prononcer.

Chapitre 2 (48 a 1-18)

Dans ce chapitre, consacré au deuxième mode de la μίμησις (τὸ ἄ), nous rencontrons des difficultés de deux sortes :

a) *La suite des idées.* Les objets de la μίμησις se trouvent d'abord répartis en deux classes et d'une manière très nette (ἐπεὶ δὲ μιμοῦνται οἱ μιμούμενοι πράττοντας, ἀνάγκη δὲ τούτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι, τὰ γὰρ ἤθη σχεδὸν ἀεὶ (41) τούτοις ἀκολουθεῖ μόνοις, κακία γὰρ καὶ ἀρετῇ τὰ ἤθη διαφέρουσι πάντες, 48 a 1-4), puis subitement, et sans transition, en trois classes (ἤτοι βελτίονας ἢ καθ' ἡμᾶς ἢ χείρονας ἢ καὶ τοιοῦτους, ὥσπερ οἱ γραφεῖς..., a 4-6). Nous restons ensuite dans l'incertitude jusqu'en 48 a 11, où les exemples illustrant la ψιλομετρίαν témoignent de nouveau de cette division en trois, alors que ceux qui illustrent les διθυράμβους et les νόμους en 48 a 15 sont douteux, vraisemblablement à cause de la corruption du texte (42). Enfin ἐν ταύτῃ δὲ τῇ διαφορᾷ καὶ ἡ τραγωδία πρὸς τὴν κωμωδίαν διέστηκεν semble nous ramener à la répartition en deux du début, encore que la conclusion ἢ μὲν γὰρ χείρους ἢ δὲ βελτίους μιμῆσθαι βούλεται τῶν νῦν soit peut-être une allusion à la classification tripartite.

Il y donc, tout au long de cet exposé, une alternance bizarre entre deux divisions des caractères et par suite des arts, dont l'une repose sur l'opposition des vertus et des défauts, dont l'autre introduit la notion de μεσότης : à l'art idéaliste et à son contraire, elle ajoute l'art réaliste qui dépeint les hommes tels qu'ils sont, ni meilleurs, ni pires. Ces deux divisions sont-elles compatibles ? On répondra par l'affirmative si l'on tient à l'homogénéité de ce chapitre, à son unité d'inspiration, et l'on montrera que l'une est plutôt objective puisqu'on y répartit les hommes en deux catégories, les bons et les mauvais, l'autre plutôt subjective puisque c'est du moi (καθ' ἡμᾶς, τῶν νῦν) que l'on part pour juger le monde, que toutes deux, par conséquent, représentent des points de vue différents, mais conciliables. Peut-être ; mais si Aristote avait eu vraiment l'intention de passer de l'une à l'autre dans la version originale, n'aurait-il pas marqué la transition ? n'aurait-il pas laissé une porte ouverte au début du chapitre, au

lieu de commencer par cette affirmation tranchante qui ne se prête à aucune restriction : ἀνάγκη δὲ τούτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι ... κακία γὰρ καὶ ἀρετῇ τὰ ἦθη διαφέρουσι πάντες? Il y a là une difficulté, ignorée généralement par les commentateurs de la Poétique, que nous croyons pouvoir résoudre en examinant la structure de cet exposé et aussi le sort réservé à ces deux classifications dans le reste de la Poétique.

b) *La structure du texte.* Elle a donné lieu à bien des discussions, surtout celle de 48 a 1.9 :

1. pour les uns (43), à la protase ἐπεὶ δὲ μιμοῦνται οἱ μιμούμενοι πράττοντας, ἀνάγκη δὲ τούτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι répondrait l'apodose ἦτοι βελτίονας ἢ καθ' ἡμᾶς ἢ χείρονας ἢ καὶ τοιούτους, ὥσπερ οἱ γραφεῖς : ... Διονύσιος δὲ ὁμοίους εἵκαζεν, ces deux parties indispensables de la phrase étant séparées par une explication τὰ γὰρ ἦθη ... διαφέρουσι πάντες se rattachant à ἀνάγκη δὲ τούτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι. On se demandera d'abord quel verbe il faut sous-entendre dans l'apodose. Le sens et la logique demanderaient l'expression verbale de la seconde partie de la protase : ἀνάγκη εἶναι. Malheureusement celle-ci ne convient plus à ὥσπερ οἱ γραφεῖς, d'où l'emprunt assez invraisemblable de μιμοῦνται à la première partie de la protase, ou même l'adoption pure et simple d'un nouveau verbe ποιοῦσιν (43). Quel que soit d'ailleurs le choix du verbe, la signification du passage reste obscure. Si l'apodose n'est qu'une simple conséquence de la protase, nous avons une tautologie (si les personnages imités sont supérieurs ou inférieurs, ou les imite supérieurs, inférieurs, ou semblables) ; si elle prétend introduire la division tripartite, un contresens (puisque les personnages imités sont de deux sortes, il faut en imiter trois sortes). Ni la syntaxe, ni le sens de ce passage ne nous autorisent donc à accepter cette première interprétation.

2. pour les autres (44), à la même protase correspond cette fois-ci l'apodose δῆλον δὲ ὅτι καὶ τῶν λεχθεισῶν ἐκάστη μιμήσεων ἔξει ταύτας τὰς διαφορὰς καὶ ἔσται ἕτερα τῶ ἕτερα μιμεῖσθαι τοῦτον τὸν τρόπον, le commentaire τὰ γὰρ ἦθη ... διαφέρουσι πάντες et l'ancienne apodose ἦτοι βελτίονας ... ὁμοίους εἵκαζεν servant dès lors d'explication et d'apposition à ἀνάγκη δὲ τούτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι. Jusqu'ici δῆλον δὲ ... τοῦτον τὸν τρόπον était considéré comme coordonné à l'apodose, soit qu'on le tronvât trop éloigné de la protase, soit qu'on se laissât rebuter par le δέ qui l'introduit pour en faire la

véritable apodose. Mais Tkatsch (45) a réfuté définitivement cette seconde objection, et nous en ferons bientôt de même pour la première. On remarquera que le sens du passage est clair maintenant : « puisque ceux qui imitent représentent des personnages en action et que ceux-ci doivent être supérieurs ou inférieurs... il est évident que chacune aussi des imitations mentionnées présentera cette distinction... » Cette correspondance de la pensée et de la structure de la phrase est un argument décisif en faveur de cette interprétation que nous pouvons adopter sans hésitation. Reste à expliquer comment l'apodose se trouve à pareille distance de sa protase (cinq lignes de l'édition de Bekker). Nous trouvons d'abord τὰ γὰρ ἦθη σχεδὸν αἰεὶ τοῦτοις ἀκολουθεῖ μό-
 vous, κακία γὰρ καὶ ἀρετῇ τὰ ἦθη διαφέρουσι πάντες qui, comme nous l'avons dit, est un commentaire explicatif de ἀνάγκη... φαύλους εἶναι, explicatif et nécessaire, ajouterons-nous, car on ne saisit pas immédiatement pourquoi tous les hommes sont ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους, mais un commentaire donné sous une forme prolixe, puisqu'il se réduit au fond à κακία γὰρ καὶ ἀρετῇ τὰ ἦθη διαφέρουσι σχεδὸν πάντες et légèrement contradictoire, puisque σχεδὸν αἰεὶ de la première proposition ne se concilie guère avec πάντες de la seconde. Aussi, pourrait-on se demander, non sans raisons, si la première de ces propositions n'aurait pas été ajoutée tardivement par Aristote pour annoncer la division tripartite (mais voir note 41), ou si la seconde ne serait pas la glose d'un copiste désireux de préciser sur ce point la pensée du Stagirite (46). Comme ces deux opinions se défendent, il est plus prudent de ne pas prendre position et d'accepter cette explication telle quelle, en se rendant compte qu'un de ses membres pourrait bien n'être pas original. Quant à l'ancienne protase ἦτοι βελτίονας ... ὁμοίους εἵκαζεν, qui joue maintenant le rôle d'apposition à ἀνάγκη δὲ τοῦτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι, on remarquera qu'elle s'en trouve séparée par le commentaire dont nous venons de parler, qu'elle lui est donc reliée par un lien très lâche, mais surtout qu'elle coupe fâcheusement l'apodose de sa protase (voir ci-dessus) et qu'elle introduit une nouvelle division en trois des arts sans transition et sans qu'on puisse découvrir la raison de ce nouveau développement (voir l'exposé sur « la suite des idées »). Or ces anomalies disparaissent toutes si l'on sort du texte originel cette apposition. Aristote se sera proposé de corriger ce que la première classification avait d'un peu simpliste dans la rédaction primitive en la complétant par cette notice marginale. Comme

sa place normale derrière ἡ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι, en 48 a 2, était déjà prise par le commentaire mentionné plus haut, le premier éditeur de la Poétique a dû adopter la solution hoïteuse qui consistait à la repousser derrière celui-ci, en 48 a 4, ce qui n'a pas manqué d'obscurcir tout le passage. Voilà quelle nous paraît être la seule explication des difficultés de cette première partie du chapitre.

La phrase suivante (48 a 9-16) réduite à ses éléments aurait cette forme : καὶ γὰρ ἐν ὀρχήσει καὶ αὐλήσει καὶ καθαρίσει ἔστι γενέσθαι ταύτας τὰς ἀνομοιότητας, καὶ περὶ τοὺς λόγους δὲ καὶ τὴν ψιλομετρίαν..., ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τοὺς διθυράμβους καὶ περὶ τοὺς νόμους... Nous trouvons en son milieu une série d'exemples se rapportant à la ψιλομετρία qui ont l'inconvénient de couper profondément sa structure telle que nous venons de la mettre en relief. Or ces exemples, qu'on peut facilement séparer de leur contexte, se rattachent à la division tripartite. Quant à la fin de la phrase, nous avons dit que la corruption du texte nous empêchait d'en tirer quoi que ce fût (42).

Enfin, dans la conclusion (48 a 16-8), le passage suspect (ἢ μὲν γὰρ χείρους ἢ δὲ βελτίους μιμῆσθαι βούλεται τῶν νῦν) pourrait également avoir été ajouté après coup.

Dans l'ensemble du chapitre, la situation se présente donc ainsi : *des trois passages témoignant de la division tripartite, le premier est presque certainement une notice marginale intégrée dans la version primitive (48 a 4-6) et les deux autres peuvent fort bien se détacher de leur contexte (a 11-4, a 17-8)*. Une conclusion s'impose : Aristote a rédigé d'abord ce chapitre d'une manière succincte. Plus tard, voulant nuancer cette classification en deux des arts, il aura ajouté en marge 48 a 4-6 où il définit la nouvelle division tripartite, puis l'aura illustrée par des exemples là où c'était possible (48 a 11-4 ; 15-6 ?), pour terminer par une remarque sur le drame, que nous examinerons plus tard (p. 139).

Il y aurait même une solution plus radicale : supprimer, ce plus de 48 a 4-6, toute la seconde partie du chapitre à partir de 48 a 9. Cette solution se recommanderait par sa plus grande simplicité et par le fait qu'elle mettrait les chapitres 2 et 3 sur un même plan :

ἐπεὶ δὲ μιμοῦνται οἱ μιμούμενοι πράττοντας, ἀνάγκη δὲ ταύτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι, δῆλον δὲ ὅτι καὶ τῶν λεχθεισῶν ἐκάστη μιμήσεων

ἔξει ταύτας τὰς διαφορὰς καὶ ἔσται ἕτερα τῶ ἕτερα μιμεῖσθαι τοῦτον τὸν τρόπον. ἔτι δὲ τούτων τρίτη διαφορὰ τὸ ὡς ἕκαστα τούτων μιμήσασθαι ἄν τις· καὶ γὰρ ἐν τοῖς αὐτοῖς καὶ τὰ αὐτὰ μιμεῖσθαι ἔστιν ὅτε μὲν...

Par un esprit de conservatisme, qui nous pousse à donner le plus d'ampleur possible à la rédaction primitive, nous nous en tiendrons néanmoins à la première de nos interprétations, d'autant plus que la seconde partie du chapitre (48 a 9-18), qu'il faudrait supprimer dans l'autre hypothèse, est construite sur le même plan que l'exposé parallèle du chapitre précédent, qui lui se rattache certainement au texte original (voir p. 120), et qu'on peut tirer de cette similitude des plans un argument sérieux en faveur de son ancienneté.

Notre interprétation de ce chapitre, fondée jusqu'ici sur des considérations d'ordre logique et syntaxique, peut enfin s'appuyer sur des arguments tirés du sort réservé, dans l'ensemble de la Poétique, aux deux divisions rencontrées ici pour la première fois (voir p. 138-42).

Chapitre 3 (48 a 19-b 3)

Malgré un renvoi (ἔτι δὲ τούτων) à la classification de la poésie adoptée dans les deux premiers chapitres, le parallélisme est rompu. Il ne faut pas trop s'en étonner, car le troisième mode de la μίμησις (τὸ ὡς), à la différence des précédents, ne peut concerner que les genres « poétiques » qui imitent λόγῳ καὶ ῥυθμῶ, à l'exclusion non seulement de la danse et de la musique, mais aussi de la prose qui ne jouera plus aucun rôle dans la suite de l'ouvrage. Nous assistons donc à une concentration de l'intérêt sur les genres littéraires prédominants à l'époque d'Aristote : la tragédie, la comédie et l'épopée (47).

Ce troisième mode est expliqué d'emblée :

ἔτι δὲ τούτων τρίτη διαφορὰ τὸ ὡς ἕκαστα τούτων μιμήσασθαι ἄν τις· καὶ γὰρ ἐν τοῖς αὐτοῖς (= chap. 1) καὶ τὰ αὐτὰ (= chap. 2) μιμεῖσθαι ἔστιν ὅτε μὲν ἀπαγγέλλοντα, ἢ ἕτερόν τι γιγνόμενον ὡσπερ Ὀμηρος ποιεῖ, ἢ ὡς τὸν αὐτὸν καὶ μὴ μεταβάλλοντα, ἢ πάντα ὡς πράττοντας καὶ ἐνεργοῦντας τοὺς μιμουμένους (48 a 19-24).

On a interprété ce passage de trois manières différentes.

1. a) Poésie épique où le poète s'exprime tantôt en son propre nom, tantôt laisse parler ses personnages.
- b) Poésie lyrique ou purement narrative.
- c) Poésie dramatique où le poète n'intervient pas, mais s'efface devant les acteurs.

Pour obtenir cette classification platonicienne, il faut introduire dans le texte certains changements arbitraires que rien ne justifie (48).

2. a) Poésie narrative qui se subdivise en :
poésie épique où le poète laisse parler ses personnages,
poésie lyrique où le poète s'exprime en son propre nom.
- b) Poésie dramatique.

A cette interprétation, conforme cette fois-ci au texte des manuscrits, on reprochera d'être étrangère à l'esprit de la Poétique, puisque aux deux autres endroits (4, 48 b 34-49 a 2 et 24, 60 a 5-11) où reparait une telle subdivision de la poésie narrative Aristote ne se soucie pas d'établir une distinction entre l'épopée et le lyrisme (genre tout à fait secondaire dans ce traité), mais seulement entre Homère et les autres poètes épiques. Reste dès lors la troisième interprétation qui seule répond à la lettre et à l'esprit de la Poétique :

3. a) Poésie narrative qui se subdivise en :
épopée homérique (ὡς περὶ Ὀμηροῦ ποιεῖ) où le poète laisse parler ses personnages,
épopées cycliques où le poète s'exprime en son propre nom.
- b) Poésie dramatique (49).

Une autre difficulté, plus sérieuse celle-là, réside dans le fait qu'à ὅτε μὲν ἀπαγγέλλοντα répond ἢ πάντας ὡς πράττοντας, tournure extrêmement rare chez Aristote (50). Faut-il remplacer ce ἢ par καί, à l'exemple de τῆς μὲν γὰρ κωμωδίας ... καὶ τῆς τραγωδίας (48 a 31-4), en invoquant la confusion fréquente de ἢ et de καί dans nos manuscrits (51) ? Il nous semble que cette correction ne va pas assez loin, car elle ne sépare pas suffisamment πάντας ὡς πράττοντας καὶ ἐνεργοῦντας de ce qui précède, si bien qu'on ne ressent pas le parallélisme entre cette dernière proposition et ὅτε μὲν ἀπαγγέλλοντα. Faut-il alors le remplacer par ὅτε δέ ? Ce parallélisme serait rétabli, mais comment expliquer l'origine de la faute ? Voici notre solution : la substitution de ἢ à ὅτε δέ fut probablement voulue ; le texte ori-

ginal étant καὶ γὰρ ἐν τοῖς αὐτοῖς καὶ τὰ αὐτὰ μιμεῖσθαι ἔστιν ὅτ' ἐμὲν ἀπαγγέλλοντα ὅτ' ἐδὲ πάντας ὡς πράττοντας καὶ ἐνεργοῦντας τοὺς μιμουμένους, Aristote éprouva plus tard, en se relisant, le besoin d'introduire une nouvelle distinction dans le genre narratif et ajouta en marge ἢ ἕτερόν τι γινόμενον ὡς περ Ὀμηρος ποιεῖ, ἢ ὡς τὸν αὐτὸν καὶ μὴ μεταβάλλοντα ; comme ses sœurs, cette notice fut intégrée dans le texte par l'arrangeur de la Poétique qui voulut la souder plus fortement en remplaçant ὅτ' ἐδὲ par ἢ à l'image des deux ἢ qui s'y trouvent.

Cette hypothèse, aventureuse à première vue, peut s'appuyer sur deux considérations :

1. Cet arrangeur a l'habitude d'employer, dans la mesure du possible, les conjonctions ou particules de la notice marginale pour relier celle-ci à son contexte ;

2. mais surtout, les deux autres passages où se trouve expliquée l'idée esquissée ici sont presque certainement eux-mêmes récents (pour 4, 48 b 34-49 a 2 voir p. 38 ; pour 24, 60 a 5-11 p. 159).

Si notre interprétation du début de ce chapitre 3 est exacte, la classification originale des arts en deux catégories a donc été complétée par une classification en trois selon un procédé de différenciation que nous avons déjà rencontré au chapitre précédent. Nous voyons, de plus, que cette addition, qui sert à distinguer Homère des autres poètes épiques et à établir une sorte de pont entre les poésies purement narrative et dramatique, est un des thèmes récents favoris d'Aristote, puisqu'il y est revenu chaque fois que l'occasion s'en présentait : au chapitre 4, au moment où entre en ligne de compte cette division entre genres narratifs et dramatiques, au chapitre 24, lors du traitement de l'épopée, puisque cette distinction la concerne tout particulièrement.

La fin de ce chapitre, conclusion de l'exposé sur les trois modes de la μίμησις, contient deux notices marginales que nous avons déjà étudiées en guise d'introduction (p. 11-4).

Chapitres 4 et 5 (48 b 4-49 b 20)

Dans les trois premiers chapitres Aristote a décrit la poésie telle qu'elle se trouvait à son époque. Il s'agit maintenant d'en

faire l'histoire et ce sera l'objet de ces deux chapitres. Nous avons vu que la classification des arts était dominée par les trois modes de la *μίμησις* (*τὸ ἐν αἴς*, *τὸ ἄ* et *τὸ ὤς*). Ces mêmes critères vont, de nouveau, déterminer l'évolution de la poésie qui sera donc autant, sinon plus, théorique qu'empirique. Il fallait en outre une raison qui expliquât les origines et le développement de cette poésie, une impulsion qui mit le tout en branle. Aristote pense l'avoir trouvée dans deux causes naturelles (*αἰτίαι δύο ... φυσικαί*). Ces constatations nous permettent d'établir un plan très général de ces deux chapitres :

1. causes naturelles de la poésie (48 b 4-24),
2. origines de la poésie (*τὸ μιμεῖσθαι + τὸ ἐν αἴς + τὸ ἄ*) (48 b 24-49 a 2),
3. nouvelle évolution de la poésie (... + *τὸ ὤς*) (49 a 2-b 9),
4. transition à l'étude de la tragédie (49 b 9-20).

1. Causes naturelles de la poésie

ἐόβιασι δὲ γεννηῆσαι μὲν ὅλως τὴν ποιητικὴν αἰτία δύο τινές καὶ αὐταὶ φυσικαί (48 b 4-5).

L'affirmation est nette : nous sommes en présence de deux causes naturelles. Malheureusement les avis diffèrent sur leur nature et, comme la question est d'importance, nous ne pouvons la laisser de côté :

pour les uns, la première de ces causes est l'instinct d'imitation (*τὸ...μιμεῖσθαι σύμφυτον...ἐστὶ*, 48 b 5-6), la seconde le plaisir qu'on éprouve en présence de ces imitations (*τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι*, b 8-9) ;

pour les autres, la première est l'instinct d'imitation et le plaisir qu'on éprouve, la seconde l'expression de cette imitation par la mélodie et le rythme (*κατὰ φύσιν ... ὄντος ... καὶ τῆς ἀρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ*, b 20-21 [52]).

Sans reprendre tout ce que l'on a dit sur ce sujet (53), qu'il nous suffise d'énumérer les principaux arguments des deux parties.

En faveur de la première interprétation, on dira :

que *τὸ τε γὰρ μιμεῖσθαι ... et καὶ τὸ χαίρειν ...* sont coordonnés et en vedette, alors que *κατὰ φύσιν ... ὄντος ... καὶ τῆς ἀρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ*, ajouté en appendice et sans commentaire après une longue

discussion, fait trop figure de parent pauvre pour pouvoir représenter une des deux causes naturelles ;

que l'instinct d'imitation, à lui seul, ne suffit pas à l'éclosion des arts, mais qu'il faut encore la participation d'un public qui y prenne plaisir.

Nous verrons bientôt ce qu'il faut penser de ces deux arguments.

En faveur de la seconde interprétation on dira :

que κατὰ φύσιν δὲ ὄντος ἡμῖν τοῦ μιμεῖσθαι καὶ τῆς ἁρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ signifie on ne peut plus clairement que non seulement la mimésis, mais aussi la mélodie et le rythme sont κατὰ φύσιν c'est-à-dire des causes naturelles ;

que la principale, qui suit, οἱ πεφυκότες... ἐγέννησαν τὴν ποιήσιν ... est une reprise évidente du début de notre chapitre (ἐοίκασι... γεννησάτωσαν... τὴν ποιητικὴν αἰτία δύο... φυσικαί) et que le génitif absolu qui l'amène (κατὰ φύσιν δὲ ὄντος ἡμῖν τοῦ μιμεῖσθαι καὶ τῆς ἁρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ) doit, par analogie avec ce début de chapitre, contenir — et contient en effet — les *causes naturelles* (κατὰ φύσιν = αἰτία φυσικαί) *au nombre de deux* (τοῦ μιμεῖσθαι et τῆς ἁρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ = δύο) qui ont permis aux « gens doués de faire progresser la poésie » ;

que ces deux causes naturelles ont engendré *la poésie en entier* (ὅλως τὴν ποιητικὴν), que par conséquent τὸ μιμεῖσθαι et τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι sont insuffisants, puisqu'ils sont à l'origine de toute manifestation artistique (genre commun), non de la poésie en particulier (différence spécifique) qui se distingue par l'emploi de certains moyens d'expression (ῥυθμός, λόγος [52], ἁρμονία) ; qu'on doit donc faire de ces derniers une cause naturelle si l'on veut s'en tenir à la logique interne, très rigide par ailleurs, de cet exposé.

Ces trois arguments, déjà décisifs, contiennent en outre la réfutation des allégations adverses.

καὶ τῆς ἁρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ fait figure de parent pauvre, soit. Avec l'aspect instinctif de l'imitation et du plaisir qu'on y prend Aristote abordait un sujet qui lui était familier (54) mais dont la complexité exigeait certaines explications. Il n'en est plus de même pour la mélodie et le rythme dont les origines naturelles sont évidentes ou du moins pouvaient être exposées oralement en classe, comme plusieurs des concepts importants de la Poétique (définitions de la *μίμησις*, de la *κάθαρσις*... etc.). L'importance relative de τὸ μιμεῖσθαι καὶ τὸ χαίρειν et de τῆς ἁρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ

n'est donc pas un facteur décisif ici, d'autant plus que l'inégalité de leurs rôles sera diminuée si l'on accepte l'interprétation que nous proposerons bientôt. D'autre part le plaisir artistique, si nécessaire soit-il, se confond en fait avec l'imitation, puisque, comme le dit précisément Aristote (48 b 12-9), tous deux sont la manifestation d'un troisième instinct qui les englobe (τὸ μανθάνειν). C'est à cause de cette similitude sans doute qu'on ne trouve plus citée en 48 b 20 que le principal des deux : τὸ μιμεῖσθαι (55).

Pour nous (56) les deux causes naturelles de la poésie seront donc : 1^o l'imitation (τὸ μιμεῖσθαι), 2^o les moyens d'expression particuliers à cette poésie (ἁρμονία καὶ ῥυθμός) et nous pouvons passer maintenant à l'analyse de cette première partie.

48 b 4-5 (la poésie doit son existence à deux causes naturelles).

48 b 5-9: τὸ τε γὰρ μιμεῖσθαι σύμφυτον τοῖς ἀνθρώποις ἐκ παιδῶν ἐστὶ, καὶ τούτω διαφέρουσι τῶν ἄλλων ζώων ὅτι μιμητικώτατόν ἐστι καὶ τὰς μαθήσεις ποιεῖται διὰ μιμήσεως τὰς πρώτας, καὶ τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι πάντας (première cause naturelle).

Le début de cette phrase (τὸ τε γὰρ μιμεῖσθαι σύμφυτον τοῖς ἀνθρώποις ἐκ παιδῶν ἐστὶ) et sa fin (καὶ τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι πάντας) sont coordonnés et vont ensemble (57). Entre eux se trouve intercalée une digression, consacrée en partie à τοῖς ἀνθρώποις (qui se distinguent des animaux par leur pouvoir d'imitation) en partie à ἐκ παιδῶν (c'est par l'imitation que s'acquièrent même les premières connaissances), dont on peut dire qu'elle n'est pas nécessaire au sens de l'exposé et même qu'elle coupe fâcheusement l'une de l'autre les deux extrémités de la phrase qui mentionnent la première cause naturelle. D'où l'emploi par certains de la parenthèse qui, répétons-le, est un procédé moderne de typographie et ne résout rien. Il serait donc raisonnable d'en faire une notice marginale insérée ultérieurement dans le texte. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette question.

48 b 9-12 (preuve que l'imitation artistique est agréable).

Rien ne nous autorise à douter de l'ancienneté de cette preuve.

48 b 12-9: αἴτιον δὲ καὶ τούτου (58) ὅτι μανθάνειν οὐ μόνον τοῖς φιλοσόφοις ἡδιστον ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις ὁμοίως, ἀλλ' ἐπὶ βραχὺ κοινωνοῦσιν αὐτοῦ. διὰ γὰρ τούτω χαίρουσι τὰς εἰκόνας ὄρωντες, ὅτι συμβαίνει θεωροῦντας μανθάνειν καὶ συλλογίζεσθαι τί ἕκαστον, οἷον ὅτι αὗτος ἐκεῖνος· ἐπεὶ ἐὰν μὴ τύχη προεωρακώς, οὐχ ἢ μίμημα ποιήσει τὴν ἡδονὴν ἀλλὰ

διὰ τὴν ἀπεργασίαν ἢ τὴν χροιάν ἢ διὰ τοιαύτην τινὰ ἄλλην αἰτίαν (causes du plaisir artistique).

Il y a un parallélisme certain entre ce nouveau développement et la notice marginale que nous croyons avoir décelée en 48 b 6-8 :

malgré leur intérêt, ces deux remarques sont en dehors du sujet, auquel elles se rattachent d'ailleurs assez lâchement par la même conjonction καί (48 b 6 et 13),

toutes deux insistent sur l'étroite parenté entre la connaissance d'une part (τὰς μαθήσεις et μαθάνειν), l'imitation et le plaisir qu'on y prend d'autre part,

toutes deux, enfin, tendent à ramener la première des causes naturelles de la poésie (τὸ μιμῆσθαι + τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι) à une cause naturelle plus générale (τὸ μαθάνειν).

Ce parallélisme nous permet de traiter ces deux remarques sur un même plan et le fait qu'on peut douter de l'ancienneté de la première nous autorise à en faire autant pour la seconde. Mais nous avons mieux. Dans cette dernière, Aristote montre que le plaisir artistique se ramène, en partie du moins, à un plaisir intellectuel, puisqu'il consiste en une reconnaissance fondée sur un *sylogisme*. Or ce verbe συλλογίζεσθαι et son contraire παραλογίζεσθαι (ou παραλογοισμός) se retrouvent ailleurs dans la Poétique : trois fois dans des parties récentes (16, 55 a 4 [= a 7] et 13 ; 24, 60 a 20, sur ces chapitres voir p. 154-5 et 159) avec le sens de faire un syllogisme (vrai ou faux), et une fois dans une partie ancienne (25, 61 b 2, sur ce passage voir p. 103), mais cette fois-ci avec le sens original de raisonner. Il semble donc qu'on puisse inférer, par une sorte d'argument *ex silentio*, que la rédaction primitive a été composée avant la découverte du syllogisme par Aristote (sur ce problème de chronologie voir p. 204) et que les deux remarques en discussion ici doivent être récentes, puisque l'une d'entre elles contient une allusion au syllogisme.

48 b 20-4 (seconde cause naturelle de la poésie et « mise en branle » de celle-ci).

Il n'y a pas lieu de douter de l'ancienneté de cette conclusion de la première partie, puisqu'elle contient un élément fondamental du raisonnement (la seconde cause naturelle). Sa forme rappelle d'ailleurs celle du début du chapitre, comme nous l'avons montré plus haut (p. 33). Notons enfin que si l'on sort du texte primitif les deux notices marginales en 48 b 6-9 et 12-9

il n'y aura plus de disproportion choquante entre l'importance accordée à la première cause naturelle et celle accordée à la seconde, ceci contre ceux qui se prévalaient de cette disproportion pour faire de τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι la seconde cause (p. 32-3).

2. Origines de la poésie

(= τὸ μιμεῖσθαι + τὸ ἐν οἷς + τὸ ᾄ)

Les deux causes naturelles données (τὸ μιμεῖσθαι + τὸ ἐν οἷς) la poésie se divisera forcément et dès le début selon τὸ ᾄ, c'est-à-dire selon les dispositions morales des poètes :

δισπάσθη δὲ κατὰ τὰ οἰκεία ἦθη ἢ ποιήσις, οἱ μὲν γὰρ σεμνότεροι τὰς καλὰς ἐμιμοῦντο πράξεις καὶ τὰς τῶν τοιούτων, οἱ δὲ εὐτελέστεροι τὰς τῶν φαύλων, πρῶτον ψόγους ποιοῦντες, ὥσπερ ἕτεροι ὕμνους καὶ ἐγκώμια (48 b 24-7).

C'est à partir d'Homère seulement que cette histoire de la littérature s'appuiera sur des témoignages contrôlables. Pour nous cela signifie que c'est alors qu'on pourra rencontrer des additions postérieures, puisque le sujet, plus complexe, se prêtera mieux à des retouches ou à des amplifications :

τῶν μὲν οὖν πρὸ Ὀμήρου οὐδενὸς ἔχομεν εἰπεῖν τοιοῦτον ποίημα, εἰκὸς δὲ εἶναι πολλοῦς· ἀπὸ δὲ Ὀμήρου ἀρξαμένοις ἔστιν, οἷον ἐκείνου ὁ Μαργίτης καὶ τὰ τοιαῦτα, ἐν οἷς κατὰ τὸ ἀρμόττον καὶ τὸ ἱαμβεῖον ἦλθε μέτρον, διὸ καὶ ἱαμβεῖον καλεῖται νῦν ὅτι ἐν τῷ μέτρῳ τούτῳ ἰάμβιζον ἀλλήλους, καὶ ἐγένοντο τῶν παλαιῶν, οἱ μὲν ἥρωικῶν οἱ δὲ ἰάμβων ποιηταί (48 b 28-34).

Il y a longtemps déjà (59) qu'on a proposé de rattacher ἐν οἷς κατὰ τὸ ἀρμόττον καὶ τὸ ἱαμβεῖον ἦλθε μέτρον directement à πρῶτον ψόγους ποιοῦντες par-dessus la remarque sur le Margitès (48 b 28-30). Nous adopterons cette manière de voir pour les raisons suivantes. Les considérations sur l'évolution première du genre vil et de son mètre ne peuvent concerner le Margitès ou des poèmes analogues (καὶ τὰ τοιαῦτα) qui ne sont à proprement parler ni des ψόγοι ni des ἱαμβοί (οὐ ψόγον ἀλλὰ τὸ γελοῖον δραματοποιήσας) et se trouvent, par conséquent, en dehors de la classification décrite ici par Aristote (60) :

ὕμνοι — ἐγκώμια	→	ἥρωικά
ψόγοι	→	ἱαμβοί (61).

De plus, cette digression sur le Margitès est déplacée du point de vue chronologique, puisqu'elle précède καὶ ἐγένοντο τῶν παλαιῶν

οἱ μὲν ἡρωικῶν οἱ δὲ ἰάμβων ποιηταί (48 b 32-4). Mais — et sur ce point nous ne sommes plus d'accord avec ceux qui usent de ponctuation, de caractères d'imprimerie différents ou de parenthèses pour séparer καὶ τὰ τοιαῦτα de ἐν οἷς — comment peut-on relier purement et simplement ἐν οἷς κατὰ τὸ ἀρμόττον... etc., à un antécédent dont il se trouve séparé par une digression de trois lignes ? N'oublions pas qu'Aristote ne disposant d'aucun de nos artifices typographiques ἐν οἷς, dans un texte pareil, ne pouvait se rapporter qu'à son antécédent immédiat ὁ Μαργίτης καὶ τὰ τοιαῦτα (62). Il y a là une difficulté qu'on ne peut surmonter qu'en faisant une notice marginale de :

τῶν μὲν οὖν πρὸ Ὅμηρου οὐδενὸς ἔχομεν εἰπεῖν τοιοῦτον ποίημα, εἰκὸς δὲ εἶναι πολλούς· ἀπὸ δὲ Ὅμηρου ἀρξαμένοις ἔστιν, οἷον ἐκείνου ὁ Μαργίτης καὶ τὰ τοιαῦτα.

La raison de cette addition se découvre aisément. Lors d'une revision de son ouvrage Aristote aura sans doute voulu montrer jusqu'où remonte ce que l'on sait du genre vil, marquer la limite du théorique et de l'empirique. Que le Margitès ne se soit pas adapté au schéma original ne devait pas le troubler outre mesure, car, comme nous le constaterons à plusieurs reprises, il attribuait à cette époque moins d'importance aux idées générales et déductives sur l'art qu'aux faits d'observation.

A la ligne suivante (48 b 31) la majorité des éditeurs mettent entre parenthèses la remarque διὸ καὶ ἰαμβεῖον καλεῖται νῦν ὅτι ἐν τῷ μέτρῳ τούτῳ ἰάμβιζον ἀλλήλους et naturellement l'on se demandera si nous sommes en présence d'une nouvelle notice marginale. Nous le pensons. D'abord parce que cette remarque coupe la suite des idées, et surtout parce que les considérations étymologiques — fausses d'ailleurs, mais peu importe ici — qu'elle contient sont déplacées dans une esquisse sommaire d'histoire littéraire, mais en revanche rappellent fort celles que nous avons déjà rencontrées dans une notice marginale (3, 48 a 35-8, voir p. 11-4) et trahissent aussi des préoccupations étrangères à l'esprit de la rédaction primitive. Reconnaissons néanmoins que cette argumentation, tout en étant très plausible, dépend d'une certaine interprétation du texte qui n'est pas universellement admise (63).

Le texte, expurgé des deux notices marginales que nous venons d'examiner, est d'une simplicité qui est un argument de plus en faveur de notre point de vue.

ὡσπερ δὲ καὶ τὰ σπουδαῖα μάλιστα ποιητῆς Ὅμηρος ἦν, μόνος γὰρ οὐχ ἔτι εὖ ἀλλὰ καὶ μιμήσεις δραματικὰς ἐποίησεν, οὕτως καὶ τὰ τῆς κωμωδίας σχήματα πρῶτος ὑπέδειξεν, οὐ φόγον ἀλλὰ τὸ γελοῖον δραματοποιήσας· ὁ γὰρ Μαργίτης ἀνάλογον ἔχει, ὡσπερ Ἰλιάς καὶ ἡ Ὀδύσσεια πρὸς τὰς τραγωδίας, οὕτω καὶ οὗτος πρὸς τὰς κωμωδίας (48 b 34-49 a 2).

Les idées exposées dans ce paragraphe sont claires et ceci... en dépit des commentaires de Gudeman et de van Pottelbergh (64) ! Chronologiquement parlant cet éloge d'Homère est en place ici, puisque ce poète sert en quelque sorte de lien entre le deuxième stade de l'histoire de la poésie (épopée-iambe) et le troisième (tragédie-comédie), mais il anticipe, d'une manière choquante dans un exposé par ailleurs si bien ordonné, sur le nouveau développement de la poésie dû à l'apparition du troisième mode de la *μιμήσις*: τὸ ὄς. En effet Homère est loué avant tout ici pour avoir su introduire dans le genre sérieux comme dans le genre comique certains caractères dramatiques (*μιμήσεις δραματικὰς*, τὸ γελοῖον δραματοποιήσας). Nous croyons que si ce passage était original, Aristote l'aurait placé de préférence en 49 a 6, en montrant que la tragédie et la comédie se trouvaient en puissance dans l'œuvre d'Homère, laquelle présente déjà des caractères dramatiques. Mais à sa place actuelle (48 b 34) cet éloge d'Homère ne cadre pas avec la structure générale de l'exposé et l'impression que nous avons de son hétérogénéité est confirmée par le fait qu'aux deux autres endroits où reparaît la même idée 3, 48 a 21-3 et 24, 60 a 5-11) nous avons une notice marginale on un exposé récent (voir p. 29-31 et 159). Nous avons donc de bonnes raisons de considérer cet éloge d'Homère comme une addition postérieure.

3. Nouvelle évolution de la poésie

(= τὸ μιμεῖσθαι + τὸ ἐν οἷς + τὸ ἄ + τὸ ὄς)

Ce nouveau développement est amené, on le sait (chapitre 3), par l'introduction d'une troisième distinction entre les arts réci-tatifs et dramatiques :

παραφανείσης δὲ τῆς τραγωδίας καὶ κωμωδίας οἱ ἐφ' ἑκατέραν τὴν ποίησιν ὁρμῶντες κατὰ τὴν οἰκείαν φύσιν, οἱ μὲν ἀντὶ τῶν ἰάμβων κωμωδοποιοὶ ἐγένοντο, οἱ δὲ ἀντὶ τῶν ἐπῶν τραγωδοδιδάσκαλοι, διὰ τὸ μεῖζω καὶ ἐντιμότερα τὰ σχήματα εἶναι ταῦτα ἐκείνων (49 a 2-6).

La dernière étape atteinte, Aristote va se consacrer plus longuement à l'histoire de ses deux genres : la tragédie (49 a 7-31) et la comédie (49 a 32-b 9).

a. Histoire de la tragédie

Avant d'en décrire l'évolution, Aristote se demande si la tragédie a déjà atteint ou pas encore sa forme définitive :

τὸ μὲν οὖν ἐπισκοπεῖν εἰ ἄρα ἔχει ἤδη ἡ τραγωδία τοῖς εἶδεσιν ἰκανῶς ἢ οὐ, αὐτὸ τε καθ' αὐτὸ κρίναι καὶ πρὸς τὰ θεάτρα, ἄλλος λόγος (65) (49 a 7-9).

Contre ceux qui déplacent cette remarque préliminaire (66) ou qui voudraient en faire une addition marginale (67), il y a des objections décisives. 1^o Il est très naturel qu'avant d'en décrire l'évolution Aristote se soit demandé si la tragédie avait atteint sa forme définitive à son époque — question d'autant plus opportune ici que cette esquisse de l'histoire de la poésie est dominée par des préoccupations entéléchiques (auxquelles on doit aussi les remarques sur l'évolution du mètre en 48 b 30-1 et 49 a 21-8). 2^o τὸ μὲν οὖν prouve, de plus, que la phrase qu'il introduit ne peut être séparée de son contexte, puisqu'elle est rappelée par un δέ en 49 a 9 (qui n'est attesté il est vrai que par R¹ mais qui s'impose ici). 3^o γενομένη, le participe sans substantif de la phrase suivante, n'est rendu possible que par la présence de τραγωδία en 49 a 7, dans notre remarque préliminaire. On peut donc dire que le sens aussi bien que la syntaxe de l'exposé nous forcent à considérer comme ancienne cette introduction à l'histoire de la tragédie.

γενομένη δ' οὖν ἀπ' ἀρχῆς αὐτοσχεδιαστικῆς (68) καὶ αὐτὴ καὶ ἡ κωμῶδία, καὶ ἡ μὲν ἀπὸ τῶν ἐξαρχόντων τὸν διθύραμβον, ἡ δὲ ἀπὸ τῶν τὰ φαλλικά ἂ ἔτι καὶ νῦν ἐν πολλαῖς τῶν πόλεων διαμένει νομιζόμενα, κατὰ μικρὸν ἠδὲξήθη προαγόντων ὅσον ἐγίγνετο φανερόν αὐτῆς καὶ παλλὰς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα ἡ τραγωδία ἐπαύσατο, ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὐτῆς φύσιν (49 a 9-15).

La liaison de cette longue phrase avec ce qui précède est donc étroite : τὸ μὲν οὖν... γενομένη δ' οὖν. De plus, cet adverbe οὖν nous renvoie à 48 b 22.4 : ἐξ ἀρχῆς οἱ πεφυκότες πρὸς αὐτὰ μάλιστα κατὰ μικρὸν προάγοντες ἐγέννησαν τὴν πόλιν ἐκ τῶν αὐτοσχεδιασμάτων, passage dont le parallélisme évident et voulu (γενομένη et ἐγέννησαν, ἀπ' ἀρχῆς et ἐξ ἀρχῆς, αὐτοσχεδιαστικῆς et ἐκ τῶν αὐτοσχεδιασμάτων, κατὰ μικρὸν et κατὰ μικρὸν, προαγόντων et προάγοντες) nous permet

de retrouver avec certitude la leçon originale du texte (68).

De même que pour les origines du drame (3, 48 a 28-b 2, voir p. 11), la structure de la phrase est ici confuse, alors que son sens, sinon son interprétation, ne fait pas de difficulté. Aussi ne faut-il pas s'étonner que dans les deux cas la réaction des interprètes ait été la même. La plupart (69) mettent entre parenthèses *καὶ αὐτὴ καὶ ἡ κωμωδία ... νομιζόμενα*. Cet emploi de parenthèses se justifierait mieux ici que pour les origines du drame, puisque le membre de phrase, plus court, pourrait être isolé mentalement. Seulement ce procédé moderne de typographie devient alors inutile.

La confusion provient, semble-t-il, du sujet non exprimé de ce passage. *γενομένη* (s. e. *ἡ τραγωδία*) est en quelque sorte élargi à la comédie par la « parenthèse » qui suit (49 a 10-3) ; ce participe est aussi le sujet de l'aoriste singulier *ἠύξθη* et se trouve repris par *αὐτῆς*. Il faudrait savoir si l'action rendue par ce verbe *ἠύξθη* concerne la tragédie seule ou la tragédie et la comédie. Bywater (70), après avoir pourtant mis entre tirets *καὶ αὐτὴ καὶ ἡ κωμωδία ... νομιζόμενα* adopte implicitement la seconde solution : *κατὰ μικρὸν ἠύξθη* *πραγόντων ὅσον ἐγένετο φανερόν αὐτῆς* décrirait l'évolution des deux genres (malgré un verbe et un pronom au singulier !), alors que *καὶ πολλὰς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα ἡ τραγωδία ἐπαύσατο, ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὐτῆς φύσιν* se restreindrait à la tragédie. Ziegler (71) pense résoudre la difficulté en isolant la « parenthèse ». Le sujet sous-entendu pour *γενομένη* serait la tragédie et la comédie, il régirait *ἠύξθη* et *αὐτῆς*, preuve en soit la reprise de *ἡ τραγωδία* (49 a 14-5) avant *ἐπαύσατο* qui serait inutile si *ἠύξθη* et *αὐτῆς* ne se rapportaient déjà qu'à *ἡ τραγωδία*. Ces deux tentatives d'explications se confondent en fait. Qu'on admette ou non une « parenthèse » ne change rien à la question. *γενομένη* ne peut se rapporter qu'à la tragédie (*καὶ αὐτὴ καὶ ἡ κωμωδία*, à la ligne suivante, ne laisse aucun doute possible) et se trouve être le sujet de *ἠύξθη*. On conçoit éventuellement qu'un singulier puisse être élargi par un pluriel, qu'Aristote parte sur une idée vague qu'il complète par la suite, mais on ne conçoit plus du tout que cette pluralité puisse se transmettre à un verbe et à un pronom sans en affecter le nombre. Si Aristote a écrit *ἠύξθη* et *αὐτῆς* au singulier, c'est qu'il avait dans l'esprit une idée au singulier : la tragédie. Il ne peut s'agir ici d'un singulier collectif.

Quant aux arguments tendant à montrer que la première partie de la phrase décrirait le développement des deux genres, la

seconde celui de la tragédie seule, ils ne correspondent pas à la réalité. Cet exposé général et théorique, construit sur le modèle de celui des origines de la poésie (48 b 22-4), s'applique aussi bien à la comédie qu'à la tragédie ; qu'il ne concerne que cette dernière se déduit de sa forme syntaxique, nous l'avons montré, et aussi de sa présence dans une histoire consacrée uniquement à la tragédie.

Comment donc expliquer l'apparition inattendue de ἡ τραγωδία devant ἐπαύσατο? Ce terme est inutile si l'on accepte notre interprétation. Il acquiert un semblant de justification si l'on accepte celle de Bywater-Ziegler mais engendre alors les invraisemblances que nous avons relevées. De toute manière donc on s'y heurtera.

En vue de clarifier le texte, nous proposons la solution suivante :

γενομένη (s.e. ἡ τραγωδία, 49 a 7) δ' οὖν ἀπ' ἀρχῆς αὐτοσχεδιαστικῆς (καὶ αὐτὴ καὶ ἡ κωμωδία, καὶ ἡ μὲν ἀπὸ τῶν ἐξαρχόντων τὸν διθύραμβον, ἡ δὲ ἀπὸ τῶν τὰ φαλλικά ἄ ἔτι καὶ νῦν ἐν πολλαῖς τῶν πόλεων διαμένει νομιζόμενα) κατὰ μικρὸν ἠϋξήθη προαγόντων ὅσον ἐγίγνετο φανερὸν αὐτῆς καὶ πολλὰς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα [ἡ τραγωδία] ἐπαύσατο, ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὐτῆς φύσιν.

L'introduction de la notice marginale dans le texte aura si bien brouillé la construction de la phrase que le premier éditeur, ou un copiste, se sera avisé d'y remédier en insérant ἡ τραγωδία, mais au mauvais endroit. Cette hypothèse a l'avantage d'expliquer d'une manière plausible la présence déroutante de ce terme, et surtout de clarifier la structure de la phrase :

γενομένη δ' οὖν ἀπ' ἀρχῆς αὐτοσχεδιαστικῆς κατὰ μικρὸν ἠϋξήθη (ἡ τραγωδία) προαγόντων ὅσον ἐγίγνετο φανερὸν αὐτῆς καὶ πολλὰς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα ἐπαύσατο ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὐτῆς φύσιν (72).

On peut encore l'appuyer par quelques remarques plus générales. Ce qui subsiste du texte se conforme mieux au passage jumeau sur les origines de la poésie (48 b 22-4) et se relie plus étroitement au paragraphe précédent ; la notice en revanche n'a d'attaches ni avec le contexte, ni avec le plan : c'est une simple digression. Une digression qui reflète des préoccupations d'ordre documentaire contrastant avec la tendance théorique de la rédaction primitive (voir p. 48-50). Remarquons enfin que, si l'intérêt tout particulier voué par Aristote à la comédie se comprend encore dans les deux notices sur les origines du drame (3, 48 a 28-

b 2) puisque ce drame englobe la tragédie et la comédie, il est plutôt déplacé dans une histoire de la tragédie. Si vraiment cette digression était ancienne, Aristote n'en aurait-il pas réservé la partie sur la comédie pour le chapitre suivant où se trouve précisément l'historique de ce dernier genre? N'y aurait-il pas même une légère contradiction entre l'affirmation que la comédie descend des chants phalliques et celle en 49 a 37-b 1 que ses origines nous sont inconnues? Contradiction qui s'atténue beaucoup si l'on admet avec nous que la première de ces affirmations est plus récente. En résumé nous espérons avoir montré par ces divers arguments que la seule manière d'expliquer les difficultés de ce passage est de faire une notice marginale de καὶ αὐτὴ καὶ ἡ κωμωδία... νομιζόμενα et de supprimer ἡ τραγωδία.

La suite des idées, que nous étions parvenu à retrouver sans trop de peine jusqu'ici, en dépit de notices marginales qui l'obscurcissaient parfois, est de plus en plus confuse en cette fin de chapitre. Mais plutôt que de nous livrer, comme on l'a fait souvent (73), à des suppressions et à des transformations arbitraires, essayons de retrouver le fil d'Ariane de tout ce passage par une analyse détaillée de ses parties.

A. καὶ τό τε τῶν ὑποκριτῶν πλῆθος ἐξ ἑνὸς εἰς δύο πρῶτος Αἰσχύλος ἤγαγε καὶ τὰ τοῦ χοροῦ ἠλάττωσε καὶ τὸν λόγον πρωταγωνιστὴν παρεσιεύασεν· τρεῖς δὲ καὶ σκηνογραφίαν Σοφοκλῆς (49 a 15-9). Contributions d'Eschyle et de Sophocle au développement de la tragédie.

B. ἔτι δὲ τὸ μέγεθος ἐκ μικρῶν μύθων καὶ λέξεως γελοίας διὰ τὸ ἐκ σατυρικοῦ μεταβαλεῖν ὄψι ἀπεσεμνύθη (49 a 19-21). Raisons pour lesquelles la tragédie n'atteignit sa grandeur et sa dignité que tardivement.

C. Evolution du mètre (49 a 21-8):

a. τό τε μέτρον ἐκ τετραμέτρου ἰαμβεῖον ἐγένετο (49 a 21).

b. τὸ μὲν γὰρ πρῶτον τετραμέτρῳ ἐχρῶντο διὰ τὸ σατυρικὴν καὶ ὀρχηστικωτέραν εἶναι τὴν ποίησιν, λέξεως δὲ γενομένης αὐτῇ ἡ φύσις τὸ οἰκεῖον μέτρον εὔρε· μάλιστα γὰρ λεκτικῶν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖόν ἐστιν (49 a 22-5). Raison de l'évolution du mètre.

c. σημεῖον δὲ τούτου, πλείστα γὰρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους, ἐξάμετρα δὲ ὀλιγάκις καὶ ἐκβαίνοντες τῆς λεκτικῆς ἀρμονίας (49 a 25-8). Preuve que le trimètre iambique est μάλιστα λεκτικῶν τῶν μέτρων.

D. ἐτι δὲ ἐπεισοδίων πλήθη καὶ τὰ ἄλλ' ὡς ἕκαστα κοσμηθῆναι λέγεται ἔστω ἡμῖν εἰρημένα· πολὺ γὰρ ἂν ἴσως ἔργον εἴη διεξιέναι καθ' ἕκαστον (49 a 28-31). Conclusion : il serait trop long d'examiner le développement de chaque partie de la tragédie.

Examinons maintenant les liens qui existent entre ces diverses sections.

A., introduit par καὶ τό τε... πλήθος (οὐ τε annonce καὶ τὰ τοῦ χοροῦ), n'a de rapport ni avec ce qui précède, ni avec ce qui suit. On peut en faire un commentaire partiel de πολλάς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα (49 a 14) (74).

B., introduit par ἐτι δέ (qui marque l'addition), est donc indépendant de A, mais complète (par-dessus A) 49 a 9-15 : après une lente évolution et bien des changements la tragédie a atteint sa forme finale, et cela ne s'est produit que tardivement à cause des origines satyriques du genre.

C., introduit par τό τε, fait très naturellement suite à B (nous y reviendrons).

D., enfin, introduit comme B par ἐτι δέ, conclut le tout.

Après avoir esquissé les débuts de l'évolution de la tragédie en 49 a 9-15, Aristote reprend donc ici, mais plus en détail, le même sujet. S'il laisse de côté certains aspects de la question c'est, nous dit-il en C, pour s'épargner de la peine ; c'est aussi, ajoutons-nous, parce que son intention, dans ces chapitres, n'est pas de donner une histoire complète de la littérature, mais simplement d'en marquer les étapes principales. La logique demanderait que cette histoire fût faite selon l'ordre chronologique. Qu'en est-il en fait ?

A. Les innovations d'Eschyle et de Sophocle se placent grossièrement entre 500 et 450.

B. Aristote nous ramène ici à un stade antérieur, puisque l'évolution envisagée remonte aux origines de la tragédie et prend fin vraisemblablement au début de la carrière d'Eschyle.

C et D. Même remarque que pour B. Le changement de mètre amené par l'apparition de la λέξις, l'augmentation du nombre des épisodes, καὶ τὰ ἄλλα, ont dû se produire à la même époque ou un peu plus tard.

Nous pensons avoir poussé l'analyse de cette fin de chapitre suffisamment loin pour pouvoir maintenant aborder la question des notices marginales.

Une première solution, la plus radicale, serait de faire une notice marginale du passage en entier. Mais au chapitre suivant : αἱ μὲν οὖν τῆς τραγωδίας μεταβάσεις καὶ δι' ὧν ἐγένοντο οὐ λελήθασαν (49 a 37-8) implique une partie au moins de notre texte et ne peut, de plus, se rattacher directement aux remarques sur l'évolution générale de la tragédie en 49 a 9-15, puisqu'il suppose qu'on a parlé des μεταβάσεις de la tragédie. Il implique par conséquent la conclusion D qui traite des μεταβάσεις laissées de côté. Or D, à son tour, n'a de raison d'être que comme complément de A B C ou, du moins, d'une partie de celui-ci. La suppression du passage en entier étant donc impossible, il nous faut examiner séparément chacune de ses parties.

Nous avons vu que A n'a pas d'attaches particulières avec le contexte. Sa suppression aurait même l'avantage de relier tout naturellement B à 49 a 15 (voir plus haut). D'autre part les faits exposés en A sont postérieurs à ceux de B C D, ce qui, nous l'avons également vu, n'est pas normal. Ce document d'histoire littéraire, malgré tout l'intérêt qu'il peut présenter pour nous, demeure étranger à l'esprit de ce chapitre, mais correspond à celui des notices que nous avons déjà signalées. Aristote, en outre, a puisé à des sources bien définies ce qu'il nous dit des améliorations apportées à la tragédie par Eschyle et Sophocle ; à son époque la totalité (ou la presque totalité) des œuvres de ces deux poètes subsistait encore et lui permettait de déterminer, avec précision et de première main, leurs contributions respectives. Il n'en est plus de même pour B C D, dont les informations, en partie du moins, reposent sur des données, incontrôlables déjà au IV^e siècle, sur des légendes, qui reflètent des polémiques, très anciennes, sur les origines de la tragédie, polémiques dont l'existence nous est attestée sans qu'on puisse toujours les reconstituer. Vouloir discuter cette question nous écarterait du sujet de notre thèse. Il importe seulement ici de savoir que A est un document de premier ordre en qui nous pouvons avoir confiance et qu'il se distingue par là de B C D dont les affirmations sont beaucoup moins sûres. Ces diverses raisons, s'appuyant les unes sur les autres, nous autorisent donc à dire que A (49 a 15-9) est une addition marginale introduite tardivement dans le texte (75).

B lui peut fort bien appartenir au fond primitif, disons même qu'il doit y appartenir en vertu du raisonnement suivant : C s'y rattache par τὸ τε μέτρον, mais encore plus par διὰ τὸ σατυρικὴν... εἶναι τὴν ποίησιν (49 a 22-3) qui reprend certainement διὰ τὸ ἐκ

σαυρικοῦ (49 a 20). Or l'ancienneté de D, qu'on a dû admettre, entraîne celle de B ou de C, ou de tous deux à la fois, parce que A est récent et qu'une partie au moins de A B C doit être ancienne. Nous avons donc le dilemme suivant : si C est ancien, B le sera aussi, puisque C dépend de B ; si C est récent, B devra être ancien pour qu'une partie au moins de A B C le soit. On voit ainsi que de toute manière B appartient à la rédaction primitive. Si le lecteur trouve cette démonstration par trop abstraite, qu'il se reporte au texte et force lui sera de constater que chacune des déductions, que nous avons faites, repose sur une base bien concrète.

L'appartenance de C au fond ancien ne fait pas non plus de doute, bien que pour des motifs différents. On pourrait, il est vrai, le considérer comme une explication tardive de B, mais le thème qu'il développe (l'évolution naturelle du mètre) est bien dans l'esprit de cette histoire littéraire et se retrouve, dans une partie ancienne, en 48 b 30-1 (voir p. 36-7). Notons enfin qu'à défaut d'arguments décisifs pour ou contre l'ancienneté de Cc : 49 a 25-8 (ou 49 a 24-8 si on en fait dépendre déjà : *μάλιστα γὰρ λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖόν ἐστιν*) on fera bien de ne pas détacher cette preuve (ou cette explication s'il s'agit de 49 a 24-8) de son contexte.

Notre manière de voir, fondée uniquement sur des rapports de syntaxe, de chronologie et de logique, a l'avantage, nous semble-t-il, de supprimer les difficultés, provoquées par l'intrusion dans le texte d'un corps étranger (A), auxquelles se sont heurtés la plupart des commentateurs.

b. Histoire de la comédie

ἡ δὲ κωμῳδία ἐστίν, ὡσπερ εἶπομεν, μίμησις φαυλοτέρων μὲν, οὐ μέντοι κατὰ πᾶσαν κακίαν, ἀλλὰ τοῦ αἰσχροῦ οὗ ἐστὶ τὸ γελοῖον μόριον· τὸ γὰρ γελοῖον ἐστὶν ἀμάρτημά τι καὶ αἰσχος ἀνώδυνον καὶ οὐ φθαρτικόν, οἷον εὐθὺς τὸ γελοῖον πρόσωπον αἰσχρόν τι καὶ διεστραμμένον ἄνευ ὀδύνης (49 a 32-7).

L'histoire de la tragédie débutait par une remarque sur l'état de son évolution, celle de la comédie commence de même par une définition dont on a, bien entendu, mis en cause l'ancienneté, voire même l'authenticité (76), comme on l'avait fait pour la tragédie. Dans ce dernier cas cette défiance ne se justifiait pas comme nous l'avons montré. En serait-il de même ici ?

On pourrait penser que cette définition n'est pas à sa place ici, mais qu'elle devrait précéder, comme la définition de la tragédie au chapitre 6, le traitement de la comédie dans une partie de notre ouvrage aujourd'hui perdue. Ceci n'est pas certain, car nous sommes en présence ici d'une définition du comique plutôt que de la comédie elle-même (cette distinction sera mieux ressentie si l'on compare cette définition à celle de la tragédie au chapitre 6). De plus, comment expliquer ce déplacement, sinon par l'hypothèse arbitraire d'un remaniement ultérieur de l'ouvrage par quelque érudit ? Il est donc indiqué de laisser cette définition à sa place actuelle (77).

Il est difficile de se défaire de l'impression que ce passage est inutile ici. Le temps des définitions n'est plus (chapitres 1 à 3) ou n'est pas encore (chapitre 6). Il apparaît tel un îlot immobile perdu dans le courant de cette histoire de la littérature. Cette impression d'hétérogénéité est renforcée encore par la constatation qu'il entrave, qu'il coupe le développement des idées, car la phrase suivante (αἰ μὲν οὖν τῆς τραγωδίας μεταβάσεις ... etc.) reprend directement la fin de l'exposé sur la tragédie. A défaut de preuves décisives, nous nous autoriserons donc de ces impressions pour faire de ce début de chapitre une notice marginale (sur la cause probable de cette addition, p. 192).

αἰ μὲν οὖν τῆς τραγωδίας μεταβάσεις καὶ δι' ὧν ἐγένοντο οὐ λελήθασιν, ἢ δὲ κωμῶδια διὰ τὸ μὴ σπουδάζεσθαι ἐξ ἀρχῆς ἔλαθεν· καὶ γὰρ χορὸν κωμῶδῶν ὀψέ ποτε ὁ ἀρχῶν ἔδωκεν, ἀλλ' ἐθέλονται ἦσαν· ἤδη δὲ σχήματα τινὰ αὐτῆς ἐχούσης οἱ λεγόμενοι αὐτῆς ποιηταὶ μνημονεύονται (49 a 37-b 4).

Selon Gudeman (78), la phrase καὶ γὰρ χορὸν κωμῶδῶν ὀψέ ποτε ὁ ἀρχῶν ἔδωκεν, ἀλλ' ἐθέλονται ἦσαν n'est pas à sa place, car elle n'explique pas ce qui précède (pourquoi les commencements de la comédie nous échappent, la véritable explication était donnée par διὰ τὸ μὴ σπουδάζεσθαι) mais bien ce qui suit (pourquoi seuls les noms des poètes récents nous sont parvenus). Mais, poursuit Gudeman, il faut renoncer à la déplacer parce que l'origine de l'erreur n'apparaît point. Mais si l'on fait avec nous l'hypothèse que la phrase en question est une notice marginale, introduite plus tard au mauvais endroit dans le contexte, l'origine de l'erreur est expliquée et les objections du philologue allemand contre son déplacement tombent. Cette interprétation se trouve d'ailleurs confirmée par les ressemblances que cette remarque sur les débuts

officiels de la comédie offre avec deux autres additions récentes (48 a 31-5 et 49 b 5-9, voir p. 11-4 et ci-dessous).

τίς δὲ πρόσωπα ἀπέδωκεν ἢ προλόγους ἢ πλήθη ὑποκριτῶν καὶ ὅσα ται-
αῦτα, ἡγνόηται· τὸ δὲ μῦθους ποιεῖν Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις (79)· τὸ
μὲν οὖν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἦλθε, τῶν δὲ Ἀθήνησιν Κράτης πρῶτος
ἤρξεν ἀφέμενος τῆς λαμβικῆς ἰδέας καθόλου ποιεῖν λόγους καὶ μῦθους
(49 b 4-9).

Nous avons séparé cette conclusion de l'histoire de la comédie pour des raisons de clarté. Elle n'est en fait que le développement de l'affirmation précédente que les débuts de cette comédie ne nous sont pas connus. Aristote renforce sa pensée en ajoutant qu'« on ignore qui a introduit les masques, prologues, augmenté le nombre des acteurs, ou trouvé des innovations semblables »: Cette impression d'ignorance est accentuée encore par la position, en fin de phrase, du verbe ἡγνόηται, lequel semble bien mettre un point final à la discussion. Mais soudain, sans transition, on nous dit qu'« Epicharme et Phormis ont (les premiers) composé des μῦθους, que cette innovation est donc venue à l'origine de Sicile... etc. ». Il y a là une restriction surprenante à l'aveu d'ignorance qui précède, une contradiction, en tout cas une opposition d'idées, qu'Aristote se serait efforcé d'atténuer par une tournure différente de la phrase, si ce texte avait été écrit d'un seul trait de plume. De nouveau, cette anomalie disparaîtra, si l'on fait de ce passage sur les origines du μῦθος comique un commentaire marginal, ajouté tardivement par Aristote à une époque où il se souciait moins de se conformer à la rédaction primitive que de l'enrichir par des renseignements qu'il avait acquis depuis (80).

4. Transition à l'étude de la tragédie

ἡ μὲν οὖν ἐποποιία τῇ τραγωδίᾳ μέχρι μὲν τοῦ μέτρου μετὰ λόγου μίμησις εἶναι σπουδαίων ἠκολούθησεν· τῷ δὲ τὸ μέτρον ἀπλοῦν ἔχειν καὶ ἀπαγγέλλειν εἶναι, ταῦτα διαφέρουσιν· ἔτι δὲ τῷ μήκει, ἢ μὲν γὰρ ὅτι μάλιστα περᾶται ὑπὸ μίαν περίοδον ἡλίου εἶναι ἢ μικρὸν ἐξαλλάττειν, ἢ δὲ ἐποποιία ἀόριστος τῷ χρόνῳ, καὶ τούτῳ διαφέρει· καίτοι τὸ πρῶτον ὁμοίως ἐν ταῖς τραγωδίαις τοῦτο ἐποίουν καὶ ἐν τοῖς ἔπεσιν. μέρη δ' ἐστὶ τὰ μὲν ταῦτά, τὰ δὲ ἴδια τῆς τραγωδίας· διόπερ ὅστις περὶ τραγωδίας οἶδε σπουδαίας καὶ φαύλης, οἶδε καὶ περὶ ἔπων· ἃ μὲν γὰρ ἐποποιία ἔχει, ὑπάρχει τῇ τραγωδίᾳ, ἃ δὲ αὐτῇ, οὐ πάντα ἐν τῇ ἐποποιίᾳ (49 b 9-20).

Il y a dans ce passage une symétrie structurale qui mérite d'être relevée :

ἡ μὲν (A) οὖν ἐποποιία τῇ τραγωδίᾳ μέχρι μὲν (a) ... ἠκολούθησεν τῷ δὲ (b) ... διαφέρουσιν ... μέρη δ' (B) ἐστὶ τὰ μὲν (a) ταῦτά, τὰ δὲ (b) ἴδια ...

Cette symétrie, obscurcie dans le texte actuel, ne paraît si évidente que parce que nous avons fait abstraction d'une remarque qu'il nous faut examiner maintenant :

ἔτι δὲ τῷ μήκει, ἡ μὲν γὰρ ὅτι μάλιστα πειρᾶται ὑπὸ μίαν περίοδον ἡλίου εἶναι ἢ μικρὸν ἐξαλλάττειν, ἡ δὲ ἐποποιία ἀόριστος τῷ χρόνῳ, καὶ τούτῳ διαφέρει· καίτοι τὸ πρῶτον ὁμοίως ἐν ταῖς τραγωδίαις τοῦτο ἐποίουν καὶ ἐν τοῖς ἔπεσιν (49 b 12-6).

Construite à l'image du texte qui la précède, cette remarque s'y rattache étroitement (ἔτι δὲ τῷ μήκει = τῷ δὲ τὸ μέτρον — καὶ τούτῳ διαφέρει = ταύτῃ διαφέρουσιν), et pourtant, comme ἡγνοῖται plus haut, l'expression ταύτῃ διαφέρουσιν en 49 b 11-2 est une affirmation énergique qui clôt non seulement la phrase, mais aussi la discussion. Aussi notre remarque, suivant ce ταύτῃ διαφέρουσιν, apparaît-elle comme un rebondissement inattendu et inexplicable de la période et de la pensée, à moins qu'on n'atténue, comme précédemment, l'opposition des idées par l'hypothèse d'une addition marginale ultérieure.

Nous verrons plus tard (p. 121-2) que la comparaison entre la tragédie et l'épopée, que l'on trouve à la fin de ce chapitre 5, repose uniquement sur les définitions de l'art données au début de la Poétique. Dans cette remarque, au contraire, on rencontre une conception du μῆκος de l'action (81) originale et unique, une observation dont le caractère empirique et historique contraste avec le caractère déductif et à priori du contexte, dont les réserves mêmes (ὅτι μάλιστα, πειρᾶται, καίτοι τὸ πρῶτον) s'opposent au ton dogmatique du reste de l'exposé.

Il est enfin étrange que le même terme μῆκος puisse avoir une signification différente ici et en 24, 59 b 18, sans qu'on nous en avertisse (82).

Ces divers arguments confirment donc notre hypothèse d'une notice marginale en 49 b 12-6 et lui donnent même un grand degré de certitude.

Qu'il nous soit permis, pour terminer, de renvoyer le lecteur

au texte de ces chapitres 4 et 5, tel qu'il devait être avant l'insertion des notices. On se rendra mieux compte de sa simplicité et de la suite des idées. A part deux courtes digressions, introduites par la même expression *σημείον δὲ τούτου*, en 48 b 9 et 49 a 25, cet exposé est d'une concision et d'une construction remarquables. Il se fonde sur l'idée, qui pour n'être pas exprimée n'en est pas moins fondamentale, que tout genre poétique passe de la puissance à l'acte selon des voies bien déterminées. Aussi ne doit-on pas oublier, lorsqu'on examine la valeur des faits donnés dans cette rédaction primitive, que nous nous trouvons sur un plan avant tout théorique. Ainsi, la succession des *ἄμβοι* aux *ψόγοι*, des *ἔπη* aux *ὕμνοι* et aux *ἐγκώμια*, ou même celle du drame aux arts récitatifs, ne doit pas être considérée comme émanant d'observations précises, mais comme se conformant à une évolution à priori de la poésie, une fois admises les causes naturelles (*τὸ μιμεῖσθαι + τὸ ἐν οἴῳ*) et la division nécessaire de ses objets (*τὸ ἄ*) et, quoique plus tardivement, de ses modes d'expression (*τὸ ὡς*).

Si maintenant nous reprenons les indications contenues dans les notices marginales, surtout dans celles qui concernent l'histoire littéraire, nous verrons qu'elles témoignent d'un état d'esprit tout différent : d'une recherche du détail précis et de scrupules d'éru- dit étrangers à la version originale, parfois même au détriment de la clarté du plan primitif. Nous ne voulons naturellement pas dire qu'il faut se fier aveuglément à celles-ci, ou se méfier systématiquement du texte ancien. Il arrive que les considérations théoriques de ce dernier soient corroborées par l'observation, par exemple dans la tragédie le remplacement du tétramètre tro- chaïque par le trimètre iambique. Il arrive aussi que l'opinion exprimée dans les notices marginales ne soit pas forcément celle d'Aristote (48 a 31-5 et 48 a 35-8 au chapitre 3) ou que ses sources, que nous ne sommes pas toujours à même de déterminer, soient d'inégale valeur : tantôt ce sont des connaissances de première main (48 b 28-30 ; 49 a 15-9 ; 49 b 5-9 ; peut-être 49 b 12-6), tantôt des recherches dans les archives athéniennes (48 a 31-5 ; 49 b 1-2 ; peut-être 49 a 15-9 et 49 b 5-9), tantôt des polémiques et traditions écrites ou orales (48 a 31-5 ; 48 a 35-8 ; 49 a 10-3). Nous voulons simplement dire qu'il faut traiter ces données sur l'histoire de la littérature, et particulièrement celles sur les origines de la tragédie et de la comédie, avec plus de nuances, et tenir compte des différences d'intention et d'état d'esprit dans lesquels se trouvait

Aristote lorsqu'il entreprit la rédaction du texte primitif ou qu'il ajouta ces notices marginales. Signalons d'ailleurs que Kranz (83), par une simple analyse du texte et sans en soupçonner du tout l'hétérogénéité, arrive à des conclusions très proches des nôtres sur la valeur du témoignage aristotélicien. Nous espérons revenir sur cette question dans une autre étude. Qu'il nous suffise ici de constater que la parenté que montrent toutes ces notices marginales est une preuve de plus qu'elles n'appartiennent pas à la rédaction primitive (sur les indications chronologiques qu'elles fournissent, p. 204).

Il convient de dire que si nous avons été retenu si longtemps par ces deux chapitres, c'est qu'ils contiennent un grand nombre de notices marginales et que la nouvelle image qu'ils présentent, lorsqu'ils ont été réduits à leur forme primitive, justifiait un examen détaillé de leur structure.

Chapitre 6 (49 b 21-50 b 21)

Dans ce chapitre, qui est une introduction à l'étude de la tragédie, Aristote se préoccupe surtout d'organiser le plan des discussions qui suivront (chapitres 7-22). On y trouve cependant une succession d'idées bien déterminée : la tragédie est d'abord définie ἐκ τῶν εἰρημένων (84), puis divisée en six μέρη, lesquelles sont classées à leur tour par ordre d'importance. On distinguera donc trois parties :

- A. Définition de la tragédie (49 b 21-31).
- B. Détermination des six μέρη de la tragédie (49 b 31-50 a 15)
- C. Classification par ordre d'importance de ces six μέρη (50 a 15-b 21).

A. Définition de la tragédie (49 b 21-31)

L'examen de cette célèbre définition et des définitions qui la complètent se fera plus tard (p. 123-4 et 174-6).

B. Détermination des six μέρη de la tragédie (49 b 31-50 a 15)

Comme les lignes générales de cet exposé sont parfois obscurcies par des digressions et des répétitions, il est nécessaire d'en faire une analyse méthodique.

a. 49 b 31-3 (détermination de la première partie : ὁ κόσμος = τὸ ὅς).

b. 49 b 33-6 (détermination et définition des deuxième et troisième parties : ἡ μελοποιία καὶ ἡ λέξις = τὸ ἐν αἴς).

c. 49 b 36-50 a 3 : ἐπεὶ δὲ πράξεώς ἐστι μίμησις, πράττεται δὲ ὑπὸ τινῶν πραττόντων, οὗς ἀνάγκη ποιούς τινὰς εἶναι κατὰ τε τὸ ἦθος καὶ τὴν διάνοιαν, διὰ γὰρ τούτων καὶ τὰς πράξεις εἶναι φαμεν ποιὰς τινὰς, πέφυκεν αἴτια δύο τῶν πράξεων εἶναι, διάνοιαν καὶ ἦθος, καὶ κατὰ ταύτας καὶ τυγχάνουσι καὶ ἀποτυγχάνουσι πάντες (détermination des quatrième et cinquième parties : τὸ ἦθος καὶ ἡ διάνοια = τὸ α).

C'est ici que commencent les difficultés. Nous trouvons d'abord une protase : ἐπεὶ δὲ πράξεώς ἐστι μίμησις, πράττεται δὲ ὑπὸ τινῶν πραττόντων οὗς ἀνάγκη ποιούς τινὰς εἶναι κατὰ τε τὸ ἦθος καὶ τὴν διάνοιαν, puis plus loin une pbrase : πέφυκεν αἴτια δύο τῶν πράξεων εἶναι, διάνοιαν καὶ ἦθος communément acceptée comme apodose (65). Ainsi limitées, la syntaxe et la pensée seraient claires et la forme déductive du raisonnement réapparaîtrait : « Puisque d'autre part la tragédie est l'imitation d'une action et que celle-ci est accomplie par certains personnages qui doivent être tels ou tels de caractère et de pensée, il est naturel qu'il y ait deux causes de toute action : la pensée et le caractère ».

Seulement nous avons omis deux membres de phrase. Le premier : διὰ γὰρ τούτων καὶ τὰς πράξεις εἶναι φαμεν ποιὰς τινὰς, intercalé entre la protase et l'apodose, a été mis entre parenthèses pour cette raison par la plupart des éditeurs. Il signifie que les actions aussi sont telles ou telles selon le caractère et la pensée. On ne comprend pas très bien l'utilité de cette remarque isolée. Le second membre de phrase : καὶ κατὰ ταύτας καὶ τυγχάνουσι καὶ ἀποτυγχάνουσι πάντες est obscur. κατὰ ταύτας ferait penser qu'il faut le rattacher à τῶν πράξεων (50 a 1-2), qui s'en trouve séparé par εἶναι, διάνοιαν καὶ ἦθος, ce qui n'est guère possible. C'est pourquoi, pour le faire dépendre directement de διάνοιαν καὶ ἦθος, on a parfois transformé ce κατὰ ταύτας en κατὰ ταῦτα, à l'exemple de R¹ dont le copiste a sans doute voulu remédier à la même anomalie. Dès lors, le sens serait le suivant : « et c'est selon ceux-ci (la pensée et le caractère) que tous sont heureux ou malheureux ». Mais cette interprétation est en contradiction flagrante avec 50 a 17-20 et 52 h 2-3, où Aristote dit nettement que le honneur et le malheur dépendent des actions, non pas des caractères. Le seul moyen de réconcilier ces passages avec le nôtre est de réunir, par-dessus l'apodose, les deux membres de phrase en question :

διὰ γὰρ τούτων καὶ τὰς πράξεις εἶναι φάμεν ποιὰς τινὰς / καὶ κατὰ ταύτας καὶ τυγχάνουσι καὶ ἀποτυγχάνουσι πάντες, « c'est en effet d'après eux (la pensée et le caractère) qu'on dit aussi d'actions qu'elles sont telles ou telles, et c'est selon ces actions que tous sont heureux ou malheureux ». L'avantage de cette interprétation est triple : la contradiction avec 50 a 17-20 et 52 b 2-3 disparaît donc, la syntaxe redevient correcte puisque κατὰ ταύτας se rapporte à son antécédent direct τὰς πράξεις, enfin se trouve justifiée la présence du premier membre de phrase qui sert de transition entre le contexte et l'idée exprimée par le second.

Il y a longtemps déjà que cette réunion a été effectuée, par un Vahlen et par un Gomperz entre autres, qui pour cela ont déplacé l'apodose. Seulement, l'explication qu'ils donnent de ce déplacement n'est pas satisfaisante (86). La seule plausible est de faire des deux membres de phrase réunis une notice marginale qui devrait se placer derrière l'apodose si l'on veut que le texte ait un sens quelconque (comme l'a bien vu Gomperz), mais qui fut coupée (par un procédé étrange qu'on rencontre ailleurs dans la Poétique, voir p. 165) et insérée, en deux tronçons, dans un exposé qu'elle a naturellement rendu incompréhensible.

Cette notice marginale a été ajoutée pour une fin précise, croyons-nous. Dans la détermination des six μέρη de la tragédie, qui nous occupe maintenant, Aristote est amené à dire que la pensée et le caractère sont des causes naturelles de l'action, à leur donner donc une situation privilégiée en apparence, alors qu'il va s'efforcer bientôt de montrer que cette action, ou le μῦθος qui en est l'imitation, est ce qu'il y a de fondamental dans la tragédie (50 a 15-38). Notre notice atténue d'abord ce qui pourrait sembler contradictoire dans cette affirmation que la pensée et le caractère sont des causes naturelles de l'action, partie principale de la tragédie, mais surtout ajoute encore un argument en faveur de l'importance du μῦθος, à savoir que la recherche du bonheur et la fuite du malheur qui sont les fins (τέλος) de tout homme dépendent de l'action, non du caractère ou de la pensée.

Enfin, le fait que les deux autres passages où se trouve reprise la même idée sont eux-mêmes fort probablement des notices marginales (pour 50 a 17-20 voir p. 55-8, pour 52 b 2-3 p. 72) est une preuve de plus de la justesse de notre interprétation. Le texte, libéré de cette surcharge et réduit dès lors à une simple déduction, est tout à fait dans le ton de ce qui l'environne.

d. 50 a 3-4 (détermination de la sixième partie: ὁ μῦθος = τὸ ἔ).

e. 50 a 4-7 (définition des trois dernières parties selon τὸ α).

f. 50 a 7-15 : ἀνάγκη οὖν πάσης τραγωδίας μέρη εἶναι ἕξ, καθ' ἃ ποιὰ τις ἐστὶν ἢ τραγωδία ταῦτα δ' ἐστὶ μῦθος καὶ ἦθος καὶ λέξις καὶ διάνοια καὶ ὄψεις καὶ μελοποιία. οἷς μὲν γὰρ μιμοῦνται δύο μέρη ἐστὶν, ὡς δὲ μιμοῦνται ἓν, α δὲ μιμοῦνται τρία, καὶ παρὰ ταῦτα οὐδέν. τούτοις μὲν οὖν οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν ὡς εἰπεῖν κέχρηται τοῖς εἶδεσιν· καὶ γὰρ ὄψεις ἔχει πᾶν καὶ ἦθος καὶ μῦθον καὶ λέξιν καὶ μέλος καὶ διάνοιαν ὡσαύτως (conclusion et transition à C).

Nous voici parvenu à la fin mais aussi à l'endroit le plus obscur et le plus controversé de cette deuxième partie. Sans nous attarder aux corrections plus ou moins judicieuses qui ont été proposées, essayons de dégager l'essentiel et les articulations de cette conclusion.

Se résumant (οὖν), Aristote commence par constater qu'il existe six μέρη qui déterminent la « qualité » d'une tragédie, c'est-à-dire son essence même, par opposition aux μέρη κατὰ τὸ ποσόν du chapitre 12 qui, elles, déterminent sa « quantité » ou, si l'on veut, son extension (87). Ce qui distingue surtout ces parties qualitatives des parties quantitatives, c'est qu'elles sont « nécessaires » (ἀνάγκη ... πάσης), comme nous pouvions déjà le pressentir plus haut (ἀνάγκης 49 b 32, ἀνάγκη b 37, πέφυκεν 50 a 1), mais ici on nous en donne la raison: «des moyens de l'imitation (οἷς... μιμοῦνται) sont tirés deux μέρη, de sa manière (ὡς ... μιμοῦνται) une, de ses objets (ἀ... μιμοῦνται) trois, et c'est tout (καὶ παρὰ ταῦτα οὐδέν)». Voilà expliquées clairement et la raison de la «nécessité» de ces μέρη et celle de leur limitation au nombre de six, puisque toutes déconlent nécessairement des trois modes de la μίμησις et de ces trois modes seulement, selon le schéma suivant :

τὸ ἐν οἷς	donne	λέξις, μελοποιία
τὸ α	donne	μῦθος, ἦθος, διάνοια
τὸ ὡς	donne	ὄψεις

Notons d'ailleurs que ce procédé de déduction sous-tend déjà la détermination des μέρη en a-e (ἐπεὶ... πράττοντες [τὸ ὡς] ποιοῦνται τὴν μίμησιν 49 b 31, ἐν τούτοις [τὸ ἐν οἷς] ... ποιοῦνται τὴν μίμησιν b 33-4, ἐπεὶ... πράξεως [τὸ α] ἐστὶ μίμησις b 36, ἐστὶν... τῆς... πράξεως [τὸ α] ὁ μῦθος ἢ μίμησις 50 a 3-4) et que notre conclusion ne fait que le mettre en évidence.

La fin de f n'est que la conséquence (οὖν) de ce qui vient d'être dit, mais, malgré de nombreuses corrections (88), ce pas-

sage n'a jamais encore été expliqué d'une manière absolument satisfaisante pour deux raisons : 1^o On reconnaîtra avec Gudeman (89) que la dissociation, dans le texte traditionnel, de la locution τούτους τοῖς εἶδεσιν est incorrecte du point de vue grammatical et qu'il faut changer τοῖς εἶδεσιν en ὡς εἶδεσιν (ΩΣ > ΤΟΙΣ) pour supprimer cette anomalie. On retrouve d'ailleurs cette expression ὡς εἶδεσιν, avec le même sens, en 12, 52 b 14, où πρότερον εἶπομεν renvoie certainement à notre passage ! Cette légère correction permet en outre de séparer ὡς εἰπεῖν de οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν, avec lequel on ne peut l'associer (90), et de le rattacher à κέχρηται ὡς εἶδεσιν, la restriction exprimée par ὡς εἰπεῖν atténuant la force de κέχρηται, l'« emploi » de ces six μέρη étant inconscient chez les poètes. 2^o οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν fait décidément difficulté, car il est en contradiction directe avec πᾶν ... ὡσαύτως qui suit ; aussi, plutôt que de le supprimer ou que de le transformer arbitrairement (voir App. critique), en ferons-nous une notice marginale (la plus courte de la Poétique) dont la présence ici sera bientôt expliquée (p. 58-9). Le texte devient dès lors : τούτους μὲν οὖν (οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν) ὡς εἰπεῖν κέχρηται ὡς εἶδεσιν...

Si notre interprétation est exacte, la pensée d'Aristote serait fort simple : « de ces six μέρη (τούτους) on se sert donc (οὖν) d'une part (μὲν) pour ainsi dire comme de parties constitutives, car toute tragédie (πᾶν = δράμα?) possède également (ὡσαύτως) spectacle, caractères... etc. ». Et cette conséquence qui va de soi n'est cependant pas inutile, parce qu'elle sert de transition entre les deuxième et troisième parties de ce chapitre : ces six μέρη se trouvent donc d'une part dans toute tragédie, mais (δέ en 50 a 15) la plus importante d'entre elles est le μῦθος (ἡ τῶν πραγμάτων σύστασις).

Voici quelle est selon nous la véritable signification de f, et partant de la deuxième partie du chapitre 6 qu'on pourrait résumer ainsi :

- a-e détermination et définition des six μέρη de la tragédie.
- f raisons de la « nécessité » de ces six μέρη et transition à C.

C. Classification par ordre d'importance des six μέρη de la tragédie (50 a 15-b 21)

A l'intérieur de cette dernière partie on distinguera :

1. Le μῦθος — raisons de sa primauté (50 a 15-38).

2. Les *ἤθη* (50 a 38-b 4).
3. La *διάνοια* (50 b 4-8).
4. Définitions de 2 et de 3 (50 b 8-13).
5. La *λέξις* et sa définition (50 b 13-6).
6. La *μελοποιία* et l'*ῥῆσις* (50 b 16-21).

1. *Le μῦθος - raisons de sa primauté (50 a 15-38)*

De beaucoup la plus étendue cette section sert à établir la primauté du *μῦθος* sur les autres parties constitutives de la tragédie, primauté qui sera d'autant mieux assurée que le nombre des arguments l'étayant sera plus élevé. Au raisonnement déductif de l'exposé précédent va donc succéder un raisonnement empirique ou, pour employer le langage d'Aristote, enthymématique. Cette accumulation de preuves, sans liens entre elles, ne nous facilitera pas la tâche et bien souvent il sera difficile de séparer le fond original des additions récentes. Essayons tout de même de le faire en examinant, chacune à son tour, les idées de cet exposé.

μέγιστον δὲ τούτων ἐστὶν ἡ τῶν πραγμάτων σύστασις· ἡ γὰρ τραγωδία μίμησις ἐστὶν οὐκ ἀνθρώπων ἀλλὰ πράξεως καὶ βίου καὶ εὐδαιμονία καὶ κακοδαιμονία ἐν πράξει ἐστίν, καὶ τὸ τέλος πράξις τις ἐστίν, οὐ ποιότης· εἰσὶν δὲ κατὰ μὲν τὰ ἤθη ποιοὶ τινες, κατὰ δὲ τὰς πράξεις εὐδαιμόνες ἢ τούναντιον· οὐκ οὖν ὅπως τὰ ἤθη μιμῆσονται πράττουσιν, ἀλλὰ τὰ ἤθη συμπεριλαμβάνουσιν διὰ τὰς πράξεις· ὥστε τὰ πράγματα καὶ ὁ μῦθος τέλος τῆς τραγωδίας, τὸ δὲ τέλος μέγιστον ἀπάντων (50 a 15-23).

Nous avons adopté la leçon de R¹: καὶ εὐδαιμονία καὶ κακοδαιμονία, alors que les autres manuscrits ont : καὶ εὐδαιμονίας καὶ ἡ κακοδαιμονία, qui a fait croire à une lacune qu'on a remplie ainsi : καὶ <γὰρ> εὐδαιμονίας <καὶ κακοδαιμονίας· ἡ δὲ εὐδαιμονία> καὶ ἡ κακοδαιμονία, ou par des termes analogues (91). Cette conjecture, ingénieuse assurément, est plus ou moins inutile, car le génitif εὐδαιμονίας des manuscrits pourrait être dû à l'influence de βίου qui précède ce terme. On hésitera en revanche entre la leçon d'Alde : καὶ <ἡ> εὐδαιμονία καὶ ἡ κακοδαιμονία, celle qui serait la plus proche du texte des manuscrits : καὶ εὐδαιμονία[ς] καὶ ἡ κακοδαιμονία, ou enfin celle de R¹ que nous avons adoptée. Nous verrons que ce petit problème d'interprétation a son importance.

Une fois de plus, nous nous trouvons en présence d'idées relativement simples, mais dont l'enchevêtrement est tel qu'il nous

est difficile d'en retrouver la suite. Commençons par les analyser.

Toute tragédie se compose donc (μὲν οὖν) de six parties constitutives (fin de B), mais (δέ) la plus importante de celles-ci est l'agencement des faits (= le μῦθος).

Puis vient l'explication (γάρ) de cette primauté du μῦθος : « la tragédie en effet imite non des hommes mais une action et la vie » — explication qui mériterait d'être « expliquée » à son tour, puisque l'idée qu'elle contient est nouvelle et fondamentale. Et pourtant il n'en est rien.

Si, comme nous, l'on fait confiance à la leçon de R¹ (voir ci-dessus), nous aurons d'abord deux constatations juxtaposées : 1^o que le bonheur et le malheur résident dans l'action, 2^o que le but (de la vie) est une action, non une manière d'être ; ensuite un commentaire « c'est par leurs caractères que les hommes sont tels ou tels, par leurs actions qu'ils sont heureux ou malheureux », qui sert à expliquer la première des constatations, en même temps qu'à marquer le rapport qui l'unit à la seconde (puisque le bonheur et le malheur résident dans l'action, le but de la vie — qui est la recherche de l'un et la fuite de l'autre — dépendra d'une action, non d'une manière d'être) ; enfin une remarque « ce n'est donc pas pour imiter des caractères que les personnages (à noter le changement caractéristique du sujet : *homines* — *personae*) agissent, mais leurs caractères ils les reçoivent par surcroît en raison de leurs actions », qui nous ramène à notre sujet : la tragédie. Quant à la conclusion de ce paragraphe, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Si maintenant l'on adopte l'hypothèse d'une lacune et qu'on la remplisse de la manière la plus plausible : καὶ βίου καὶ εὐδαιμονίας < καὶ κακοδαιμονίας ἢ γὰρ εὐδαιμονία > καὶ ἢ κακοδαιμονία ... (91), l'explication de ἢ γὰρ τραγωδία μίμησις ἐστὶν οὐκ ἀνθρώπων ἀλλὰ πράξεως καὶ βίου — que nous nous étions trouvés de ne pas rencontrer — semble toute trouvée, à première vue : « la tragédie imite non des hommes, mais une action et la vie, ainsi que le bonheur et le malheur ; car ceux-ci résident dans l'action etc. ». Une explication peut-être, mais une explication boiteuse, car nous pouvons être certains que, si Aristote avait voulu exprimer une idée semblable, il l'aurait fait avec plus de logique. Tout aussi boiteuse est la succession : μίμησις ... οὐκ ἀνθρώπων ἀλλὰ πράξεως καὶ βίου καὶ εὐδαιμονίας καὶ κακοδαιμονίας, à supposer encore qu'une tragédie puisse être une imitation εὐδαιμονίας καὶ κακοδαιμονίας (92) ! On fera donc bien de rejeter une fois pour toutes

cette hypothèse d'une lacune et l'on s'en tiendra à la leçon de R¹.

Qu'à ἡ γὰρ τραγωδία μίμησις ἐστὶν οὐκ ἀνθρώπων ἀλλὰ πράξεως καὶ βίου ne corresponde aucune explication ne doit pas nous surprendre outre mesure. Plusieurs concepts fondamentaux de la Poétique se trouvent dans la même situation (la μίμησις, la κάθαρσις...) et cette anomalie s'explique en partie par le caractère même de notre ouvrage (voir p. 172-3). De plus, l'affirmation que la tragédie imite non des hommes mais une action est, comme toute vérité de base, à la fois simple et complexe : simple, naturelle même, puisqu'on la trouve mentionnée plus haut (ἐστὶν οὖν τραγωδία μίμησις πράξεως σπουδαίας 49 b 24) dans une définition de la tragédie qui prétend pourtant ne s'appuyer que sur des concepts bien établis (ἐκ τῶν εἰρημένων) ; complexe et difficile à justifier, parce qu'elle implique toute une axiomatique de l'art qu'Aristote ne pouvait connaître. Plutôt donc que de supposer une explication orale en classe, il serait préférable de considérer cette affirmation comme une vérité simple et ne demandant aucune justification, dans l'esprit d'Aristote du moins. Il nous reste à examiner la conclusion : ὥστε τὰ πράγματα καὶ ὁ μῦθος τέλος τῆς τραγωδίας, τὸ δὲ τέλος μέγιστον ἀπάντων, qui répond exactement au début de l'exposé : μέγιστον δὲ τούτων ἐστὶν ἡ τῶν πραγμάτων σύστασις. On notera qu'on pourrait fort bien la rattacher directement à ἡ γὰρ τραγωδία μίμησις ἐστὶν οὐκ ἀνθρώπων ἀλλὰ πράξεως καὶ βίου et que nous aurions alors un raisonnement concis et sans détour. Il est plus difficile de dire quels sont ses rapports avec les remarques centrales (a 17-22), qui à elles seules forment un tout et se passent bien de cette conclusion qui, à leur suite, semble être une répétition inutile.

Cette analyse nous aura permis de mettre un peu d'ordre dans les idées de ce premier paragraphe et fait pressentir qu'il contient, en son milieu, un corps étranger, puisqu'il développe en fait deux thèmes :

1. μέγιστον δὲ τούτων ἐστὶν ἡ τῶν πραγμάτων σύστασις· ἡ γὰρ τραγωδία μίμησις ἐστὶν οὐκ ἀνθρώπων ἀλλὰ πράξεως καὶ βίου ./.. ὥστε τὰ πράγματα καὶ ὁ μῦθος τέλος τῆς τραγωδίας, τὸ δὲ τέλος μέγιστον ἀπάντων.

2. καὶ εὐδαιμονία καὶ κακοδαιμονία ἐν πράξει ἐστὶν ... ἀλλὰ τὰ ἕθη συμπεριλαμβάνουσιν διὰ τὰς πράξεις.

Comment expliquer que la principale de ces deux idées soit coupée en son milieu par la seconde autrement que par la sup-

position que nous avons de nouveau une notice marginale insérée maladroitement dans le texte ? Supposition qui devient presque une certitude si l'on songe qu'aux deux autres endroits où reparait la même idée nous avons aussi à faire à des notices marginales (pour 49 b 38-50 a 3 voir p. 51-2, pour 52 b 2-3 p. 72). Nous pouvons même retrouver ce qui fut à l'origine de cette addition. Aux lignes 50 a 22-3, τὰ πράγματα καὶ ὁ μῦθος τέλος τῆς τραγωδίας aura probablement suggéré à Aristote, par association d'idées, que le but (τέλος) de la vie, la recherche du bonheur et la fuite du malheur, doit lui aussi être atteint par une action, non par une manière d'être, et le Stagirite aura saisi avec empressement cet argument de plus en faveur du μῦθος, cette imitation de l'action.

ἔτι ἄνευ μὲν πράξεως οὐκ ἂν γένοιτο τραγωδία, ἄνευ δὲ ἡθῶν, γένοιτ' ἂν. αἱ γὰρ τῶν νέων τῶν πλείστων ἀήθεις τραγωδίαί εἰσιν καὶ ὄλωσ ποιηταὶ πολλοὶ τοιοῦτοι, οἷον καὶ τῶν γραφέων Ζεῦξις πρὸς Πολύγνωτον πέπονθεν· ὁ μὲν γὰρ ἀγαθὸς ἡθογράφος, ἡ δὲ Ζεῦξιδος γραφή οὐδὲν ἔχει ἡθος (50 a 23-9).

La plupart des interprètes ont rencontré ici une sérieuse difficulté : Aristote semble admettre l'existence de tragédies sans caractères (ἀήθεις), ce qui contredit ce qu'il a dit plus haut en 50 a 7-8 (ἀνάγκη οὖν πάσης τραγωδίας μέρη εἶναι ἕξ) et en 50 a 13-4 (καὶ γὰρ ὅσφις ἔχει πᾶν καὶ ἡθος...). On a cru résoudre cette difficulté en interprétant notre passage d'une manière relative : ainsi ἄνευ ἡθῶν, ἀήθεις signifieraient simplement que dans de telles tragédies l'étude des caractères n'est pas poussée très loin (93). Cette manière de voir, très discutable et proposée uniquement pour éviter une contradiction majeure, ne peut malheureusement plus s'appliquer à οὐδὲν ἔχει ἡθος en 50 a 28-9, qui n'admet certes pas d'interprétation relative ! Nous avons une autre solution. Tout ce passage a dû être ajouté plus tard par Aristote qui, se rendant compte comme nous qu'il était plus ou moins en contradiction avec ce qui précède, aura inscrit en marge de 50 a 12-3 les mots οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν, lesquels, comme nous l'avons vu plus haut, ne s'accordent pas avec πᾶν... ὡσαύτως de la ligne suivante. Dans la version originale Aristote affirmait que toute tragédie devait avoir six μέρη qui lui sont essentielles et indispensables ; plus tard, dans son désir d'affermir la prééminence du μῦθος par de nouveaux arguments, il va jusqu'à reconnaître qu'il existe des tragédies sans caractères. Aussi s'agissait-il d'atténuer cette con-

tradition plus apparente que réelle en ajoutant, en 50 a 12-3, que presque tous les poètes (οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν) usent de ces parties constitutives (94). Seulement la Poétique n'a pas été écrite pour être publiée (voir p. 170) et ceci explique qu'Aristote n'ait pas tenté de faire disparaître l'incompatibilité entre οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν et πᾶν... ὡσαύτως. Dans un cahier de cours l'indication marginale οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν suffisait.

Un examen plus approfondi de notre passage nous confirmera dans nos impressions qu'il n'est pas ancien : comme dans les notices marginales des chapitres 3 à 5, on y trouve des préoccupations d'ordre historico-littéraire plus ou moins étrangères au sujet (50 a 25-6) ; comme dans la notice marginale que nous venons d'examiner (50 a 17-22), la comparaison n'y porte que sur deux des six μέρη constitutives, le μῦθος et les ἤθη, et cette limitation de la discussion aux deux éléments principaux de la tragédie est caractéristique ; enfin et surtout, l'idée qu'un poème (une épopée cette fois-ci) peut être dépourvue de caractères reparait ailleurs, mais dans une partie récente de la Poétique (24, 60 a 11). Nous avons donc de bonnes raisons de ne pas rattacher 50 a 23-9 à la rédaction primitive.

ἔτι εἰάν τις ἐφεξῆς θῆ ῥήσεις ἠθικὰς καὶ λέξει καὶ διανοίᾳ εὖ πεποιημένας, οὐ ποιήσει δ' ἦν τῆς τραγωδίας ἔργον, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον ἢ καταδεστέροις τούτοις κεκρημένη τραγωδία, ἔχουσα δὲ μῦθον καὶ σύστασιν πραγμάτων (50 a 29-33).

La discussion s'élargit de nouveau, puisqu'elle englobe les quatre μέρη principales, en fait les seules qui comptent vraiment (cf. 50 b 16-21) : le μῦθος, (sans lui pas de tragédie), les ἤθη (ῥήσεις ἠθικὰς), la λέξις et la διάνοια. Cette fois-ci le point de vue est relatif : on ne dit pas que la tragédie peut être privée d'une des μέρη, mais simplement qu'il peut lui arriver d'être déficiente (ἢ καταδεστέροις τούτοις). Ce nouvel argument se conforme donc parfaitement aux données du texte ancien. Il existe d'ailleurs une ressemblance assez surprenante entre lui et le précédent (que nous avons dit plus récent). Tous deux commencent par le même ἔτι et affirment que le μῦθος est essentiel à la tragédie, alors que les autres μέρη le sont plus ou moins. Aussi pourrait-on mettre en doute l'utilité du premier qui ne fait que répéter le second, d'une manière plus absolue, mais sans rien y ajouter de neuf, si ce n'est cette remarque sur les poètes tragiques modernes et cette comparaison avec la peinture. On se demande même s'il

ne faudrait pas les intervertir, parce que le premier (qu'on peut déplacer puisqu'il est une addition marginale) se contente de préciser une partie du second. Notons, pour terminer, que ces remarques confirment encore notre opinion que ce premier argument est récent.

πρὸς δὲ τούτοις τὰ μέγιστα οἷς ψυχαγωγεῖ ἡ τραγωδία τοῦ μύθου μέρος ἐστίν, αἱ τε περιπέτεια καὶ ἀναγνωρίσεις (50 a 33-5).

Nous examinerons plus tard (p. 148) cette phrase.

ἔτι σημειῶν ὅτι καὶ οἱ ἐγχειροῦντες ποιεῖν πρότερον δύνανται τῇ λέξει καὶ τοῖς ἡθεσιν ἀκριβοῦν ἢ τὰ πράγματα συνιστασθαι, οἷον καὶ οἱ πρῶτοι ποιηταὶ σχεδὸν ἅπαντες (50 a 35-8).

Nous devons avouer que si nous considérons comme récente cette remarque c'est plus pour suivre nos impressions, qui sont très fortes, que pour obéir à la rigueur d'un raisonnement. Mais, comme l'intuition n'a pas de valeur probante en ces questions, nous comprendrons fort bien qu'à défaut de preuves du contraire on préfère rattacher ce passage au texte original. Notons seulement que celui-ci contient des indications d'ordre historico-littéraire (οἷον καὶ οἱ πρῶτοι ποιηταὶ σχεδὸν ἅπαντες) qui l'apparentent à la notice marginale précédente (50 a 23-9), que c'est un argument secondaire et discutable (le μῦθος est la partie essentielle de la tragédie, parce que la plus difficile à maîtriser), enfin que la manière dont il est relié au contexte (ἔτι σημειῶν ὅτι καὶ) contraste avec celle dont les trois arguments certainement anciens le sont (γάρ 50 a 16, ἔτι a 29, πρὸς δὲ τούτοις a 33, lesquels semblent indiquer une énumération complète [95]). Mais, répétons-le, nous n'avons là que des indices, non pas des preuves décisives.

2. Les ἡθη (50 a 38-b 4)

Aristote n'éprouve pas le besoin de s'étendre longuement sur cette seconde partie qualitative de la tragédie, parce que presque tous les arguments ont été discutés à propos du μῦθος.

ἀρχὴ μὲν οὖν καὶ οἷον ψυχὴ ὁ μῦθος τῆς τραγωδίας, δεύτερον δὲ τὰ ἡθη παραπλήσιον γάρ ἐστιν καὶ ἐπὶ τῆς γραφικῆς· εἰ γάρ τις ἐναλείψει τοῖς καλλίστοις φαρμάκοις χυθὴν, οὐκ ἂν ὁμοίως εὐφράνειεν καὶ λευκογραφῆσας εἰκόνα· ἐστὶν τε μίμησις πράξεως καὶ διὰ ταύτην μάλιστα τῶν πραττόντων.

La présence d'une notice marginale se décèle aisément ici : ἔστιν τε (96) μίμησις πράξεως καὶ διὰ ταύτην μάλιστα τῶν πραττόντων n'a en effet de sens que si on le rapporte directement et par-dessus 50 a 39-b 3 au début du paragraphe : ἀρχὴ μὲν οὖν καὶ οἶον ψυχῇ ὁ μῦθος τῆς τραγωδίας, δεύτερον δὲ τὰ ἕθῃ. Sa fonction n'est pas tant de justifier encore une fois la primauté, bien reconnue, du μῦθος, que de montrer que les ἕθῃ viennent en second par ordre d'importance, donc de confirmer δ δεύτερον δὲ τὰ ἕθῃ par καὶ διὰ ταύτην μάλιστα τῶν πραττόντων (la tragédie est imitation d'une action et à cause de cette dernière « avant tout » (97) d'hommes). On l'a déjà dit (p. 12), il est illusoire de vouloir séparer du texte 59 a 39-b 3 en l'encadrant de parenthèses et la seule solution sera dès lors d'en faire une notice marginale (98).

Plus délicate est la question de savoir si cette notice est à sa place, et cette question se pose d'autant plus sérieusement que son état de notice marginale nous permet de la déplacer plus aisément. A la suite de Castelvetro (99), qui le premier a remarqué ce que cette comparaison avait d'insolite ici, plusieurs éditeurs (100) ont pensé qu'elle devait suivre καὶ σύστασιν πραγμάτων en 50 a 32-3 (Heinsius [101] la place moins heureusement derrière ἀναγνωρίσεις en 50 a 34-5). Ce qu'on ne nous dit pas c'est comment ce déplacement a pu s'opérer dans notre texte. La seule explication plausible nous semble être la nôtre : une notice marginale insérée au mauvais endroit. Mais que vaut d'une manière générale cette correction de Castelvetro ? Si nous l'acceptons τοῖς καλλίστοις φαρμάκοις correspondra à ῥήσεις ἠθικὰς καὶ λέξει καὶ διανοίᾳ εὖ πεποιημένας (50 a 29-30), c'est-à-dire aux trois μέρη s'opposant au μῦθος, sinon (dans le cas où notre comparaison serait à sa place), seulement aux ἕθῃ, alors qu'εἰκόνα, l'image dans le dessin, de toute façon répond au μῦθος dans la tragédie (102). Il est difficile de se prononcer en faveur de l'une ou de l'autre de ces interprétations, qui toutes deux sont possibles, difficile donc d'en tirer un argument pour ou contre la supposition de Castelvetro. Jusqu'ici ce que l'on reprochait au texte des manuscrits, c'était d'être coupé par cette comparaison. Ce reproche, justifié, nous a mis sur la trace d'une notice marginale, et par là même a perdu sa raison d'être, puisqu'une fois cette notice séparée du contexte la suite des idées a reparu dans sa clarté première. Nous n'éprouvons donc plus ce besoin de déplacer 50 a 39-b 3 en 50 a 33 dans un exposé environné déjà lui-même de deux additions récentes (50 a 23-9 et 50 a 35-8, voir plus haut), même en admettant que le

sens de 50 a 39.b 3 nous permet de le faire. Dans cette notice marginale Aristote s'efforce de préciser une dernière fois le rapport du *μῦθος* et des *ἤθη* par le moyen d'une comparaison avec la peinture. Il faut croire que l'arrangeur de la Poétique a trouvé cette comparaison en marge de ἀρχὴ μὲν οὖν καὶ οἶον ψυχὴ ὁ μῦθος τῆς τραγωδίας, δεύτερον δὲ τὰ ἤθη ἔστιν τε μίμησις πράξεως καὶ διὰ ταύτην μάλιστα τῶν πραττόντων, puisqu'il l'a insérée à cet endroit. Cette solution se recommande par sa simplicité et c'est pourquoi nous l'avons préférée à l'autre.

3. La *διάνοια* (50 b 4-8)

τρίτον δὲ ἡ *διάνοια*. τοῦτο δὲ ἔστιν τὸ λέγειν δύνασθαι τὰ ἐνόντα καὶ τὰ ἀρμόττοντα, ὅπερ ἐπὶ τῶν λόγων τῆς πολιτικῆς καὶ ῥητορικῆς ἔργον ἔστιν· οἱ μὲν ἀρχαῖοι πολιτικῶς ἐποίουν λέγοντας, οἱ δὲ νῦν ῥητορικῶς.

On s'étonne de trouver déjà ici une définition de la *διάνοια*, parce que cette partie de la tragédie sera définie, avec les *ἤθη*, dans la section suivante. La proximité de ces deux définitions augmente encore notre surprise et la seule explication de cette anomalie est que l'une d'entre elles est de trop. Il ne peut s'agir en l'occurrence que de la nôtre, puisque l'autre, inséparable de celle des *ἤθη*, doit être ancienne. Mais abordons la question différemment. Quelle est la raison d'être de notre définition? Elle est, croyons-nous, uniquement d'amener ὅπερ ἐπὶ τῶν λόγων τῆς πολιτικῆς καὶ ῥητορικῆς ἔργον ἔστιν, qui, à son tour, ne sert que de transition à l'idée principale οἱ μὲν γὰρ ἀρχαῖοι πολιτικῶς ἐποίουν λέγοντας, οἱ δὲ νῦν ῥητορικῶς. On reconnaît ce caractère de transition à l'adjonction du terme τῆς πολιτικῆς qui rend possible la comparaison entre les poètes anciens et contemporains (en 56 a 34-6, Aristote dit beaucoup plus naturellement : τὰ μὲν οὖν περὶ τὴν *διάνοιαν* ἐν τοῖς περὶ ῥητορικῆς κείσθω· τοῦτο γὰρ ἴδιον μᾶλλον ἐκείνης τῆς μεθόδου), même si la relation entre cette transition et l'idée principale (γάρ) manque de clarté (103). Or la remarque qui se trouve à l'origine de cette digression, donc de la définition qui l'introduit, cette affirmation que les anciens dramaturges faisaient parler leurs personnages πολιτικῶς, ceux d'aujourd'hui ῥητορικῶς, doit être rapprochée des indications d'histoire littéraire que l'on trouve dans la plupart des additions récentes des chapitres 3 à 6. Cette analogie et ce qu'il y a d'insolite dans cette définition supplémentaire de la *διάνοια* nous autorisent à faire une notice marginale de 50 b 4-8.

Cela admis, la simplicité originale de l'exposé reparait : *ἀρχὴ μὲν οὖν καὶ οἶον ψυχῇ ὁ μῦθος τῆς τραγωδίας, δεύτερον δὲ τὰ ἦθη (notice marginale) ἔστιν τε μίμησις πράξεως καὶ διὰ ταύτην μάλιστα τῶν πραττόντων· τρίτον δὲ ἡ διάνοια (notice marginale). ἔστιν δὲ ἦθος μὲν ... διάνοια δέ...*

Ce texte « expurgé » se défend de lui-même. Par opposition, résumons ce que Vahlen dit de ce passage : il faut supposer que *διάνοια* en 50 b 4 est entendu très largement de manière à englober *ἦθος* et *διάνοια* en 50 b 8-13, que *πολιτικῶς* en 50 b 7 signifie en fait *ἠθικῶς*, et que, pour dissiper l'obscurité malgré tout persistante, l'excerptor (de Ritter) a abrégé fortement le texte (104). Au lecteur de choisir entre l'interprétation de Vahlen et la nôtre.

4. Définition des ἦθη et de la διάνοια (50 b 8-13)

La première de ces définitions a été fort discutée. Voici d'abord le texte des manuscrits :

ἔστιν δὲ ἦθος μὲν τὸ τοιοῦτον ὃ δηλοῖ τὴν προαίρεσιν, ὅποιά τις, ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον, ἢ προαιρεῖται ἢ φεύγει, διόπερ οὐκ ἔχουσιν ἦθος τῶν λόγων ἐν οἷς μὴδ' ὄλως ἔστιν ὃ τι προαιρεῖται ἢ φεύγει ὁ λέγων· διάνοια δέ, ἐν οἷς ἀποδεικνύουσι τι ὡς ἔστιν ἢ ὡς οὐκ ἔστιν ἢ καθόλου τι ἀποφαίνονται.

On a été embarrassé par l'expression *ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον* qui coupe fâcheusement la proposition *ὅποιά τις ἢ προαιρεῖται ἢ φεύγει*, et dont le sens par-dessus le marché n'est pas clair : « dans les discours » dans lesquels il n'est pas évident < ce qu'on préfère ou ce qu'on fuit ? >. C'est pourquoi on l'a parfois déplacée (105). On peut d'ailleurs interpréter le passage différemment : *τὴν προαίρεσιν, ὅποιά τις, ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον ἢ προαιρεῖται ἢ φεύγει*, en s'appuyant sur la définition parallèle des *ἦθη* en 15, 54 a 17-9, mais les verbes *προαιρεῖται* et *φεύγει* se trouvent alors privés de sujet et de complément, sans que la signification de *ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον* en soit améliorée pour autant.

Des transformations, plus ou moins heureuses, que l'on a fait subir à ce passage, prenons comme exemple la meilleure, celle de Gomperz (106) :

τὴν προαίρεσιν, ὅποιά τις [ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον ἢ] προαιρεῖται ἢ φεύγει· διόπερ οὐκ ἔχουσιν ἦθος τῶν λόγων <ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον ἢ> ἐν οἷς μὴδ' ὄλως ἔστιν ὃ τι προαιρεῖται ἢ φεύγει ὁ λέγων.

La meilleure, disons-nous, parce qu'elle explique l'origine de la faute : l'expression omise par homéotéleuton ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον ἢ aura été mise en marge par le copiste, qui se sera rendu compte après coup de son oubli, puis replacée, mais au mauvais endroit, dans un manuscrit ultérieur.

Il faut ajouter que la version arabe semble impliquer pour Σ un texte assez différent. En voici, d'après Tkatsch, la traduction latine : Et mos qui est talis, est qui indicat voluntatem, qualis sit. Etenim non est e more eorum illud in sermone, per quem < non > certior fit (aperit) aliquis, quidquid deligit etiam aut fugit, qui loquitur.

L'original grec se laisse assez facilement reconstituer :

ἔστιν δὲ ἦθος <μὲν> τὸ τοιοῦτον δὲ δηλοῖ τὴν προαιρεσιν, ὅποια τις διόπερ οὐκ ἔχουσιν ἦθος τῶν λόγων ἐν οἷς μὴ δῆλόν ἐστιν ὅ τι προαιρεῖται ἢ φεύγει ὁ λέγων (107).

On constatera la transformation de μὴδ' ἔλως en μὴ δῆλον et surtout la disparition de tout un membre de phrase : ἐν οἷς οὐκ τι δῆλον... φεύγει, que l'on ne peut expliquer par un saut du même au même. Ceci tendrait à prouver qu'il ne s'agit pas ici d'une simple erreur de copiste (grec, syrien ou arabe) mais d'une leçon originale — et ceci d'autant plus que le texte, dans cette nouvelle forme, offre un sens parfaitement clair (108).

Mais — car il y a malheureusement un « mais » — ce sens nouveau n'est-il pas un peu trop simple ? Les caractères étant ce qui dénote un certain penchant, ne va-t-il pas de soi que les discours, où l'on ne révèle aucun de ces penchants, seront dépourvus de caractères ? Il est vrai que ces vérités toutes faites abondent dans la Poétique. Et pourtant, la version de nos manuscrits semble plus lourde de sens, semble contenir une distinction (qu'il est difficile de préciser dans l'état actuel du texte) dont il n'y a plus de trace dans la traduction arabe. Enfin, pour prouver la supériorité de celle-ci, il faudrait pouvoir expliquer l'origine de la faute dans nos manuscrits, montrer pourquoi un érudit s'est cru obligé de compléter le texte. Voici la difficulté. Ce texte est en effet déjà clair en lui-même et l'adjonction, d'un style fort discutable, n'apporte rien de neuf, n'étant ni vraiment une répétition explicative de διόπερ... ὁ λέγων, ni non plus une idée complémentaire. Ne faut-il pas conclure dès lors que la prétendue version de Σ pourrait n'être en fin de compte qu'une version appauvrie par une omission de copiste ?

Nous avons voulu donner une analyse aussi impartiale que possible des diverses interprétations de cette définition et des difficultés qu'elles créent. Nous ne pouvons nous satisfaire du texte des manuscrits, même en tenant compte des prodiges de ponctuation et des subtilités de l'exégèse contemporaine ; nous ne pouvons ignorer la difficulté, comme on l'a souvent fait ; nous ne pouvons pas non plus accepter sans arrière-pensée la solution d'un Gomperz, laquelle malgré toute son ingéniosité ne nous convainc pas (s'il fallait se décider, c'est pourtant elle que nous choisirions), ni celle qu'on veut fonder sur la version arabe, pour les raisons mentionnées plus haut. C'est pourquoi nous proposons, sans nous faire trop d'illusions sur sa valeur, une autre solution, qui a pour elle de ne rien changer au texte de nos manuscrits et d'en supprimer les anomalies jusqu'à un certain point :

ἔστιν δὲ ἦθος μὲν τὸ τοιοῦτον ὃ δηλοῖ τὴν προαίρεσιν, ὅποῃ τις (ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον) ἢ προαιρεῖται ἢ φεύγει (διόπερ οὐκ ἔχουσιν ἦθος τῶν λόγων ἐν οἷς μηδ' ὅλως ἔστιν ὃ τι προαιρεῖται ἢ φεύγει ὁ λέγων).

Nous aurions donc une notice marginale, introduite plus tard dans le texte en deux tronçons, selon une méthode assez courante dans notre ouvrage (voir p. 165). La raison de cette addition ? Aristote aura sans doute voulu faire, dans la Poétique aussi, la distinction que l'on trouve dans la Rhétorique (III, 1417 a 17) entre les discours, où peuvent se montrer certains penchants (et par suite certains ἦθη), et ceux où rien de tel n'existe (dans les mathématiques par exemple). L'expression ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον rappellerait que les caractères peuvent se révéler dans la première catégorie de ces discours, alors que la phrase διόπερ... ὁ λέγων introduirait la seconde de ces catégories, qui n'avait pas été envisagée lors de la rédaction primitive de la Poétique (109).

Nous donnons cette interprétation pour ce qu'elle vaut et nous comprendrions fort bien qu'on lui préférât celle d'un Gomperz ou éventuellement celle que l'on peut déduire de la version arabe.

5. *La λέξις et sa définition (50 b 12-6)*

Rien d'anormal dans cette section.

6. *La μελοποιία et l'ἔψις (50 b 16-21)*

Seule la dernière phrase, introduite par ἔτι δέ, pourrait n'être pas ancienne, mais nous n'avons rien trouvé de positif pour le

prouver. Soit dit en passant que l'ὄψις, partie constitutive (εἶδος) de la tragédie, n'est pas exclue, ce qui serait en contradiction avec 50 a 7-15, mais que l'importance de sa fonction est minimisée. Nous voyons donc que, dans la version primitive, Aristote n'envisageait pas qu'une des six μέρη pût ne pas exister.

Chapitre 7-11 (50 b 22-52 b 13)

Nous irons désormais plus vite en besogne. Dans les chapitres précédents, Aristote a montré sur quels concepts se fonde la poésie. On comprend aisément qu'en relisant son ouvrage il ait tenu à enrichir, par de nombreuses surcharges marginales, ces principes fondamentaux. Dans les chapitres 7 à 11, en revanche, il traite des divers aspects du μῦθος, d'idées contenues déjà, pour la plupart, dans la définition de la tragédie au début du chapitre 6. C'est pour cette raison sans doute qu'il n'a pas jugé bon de modifier son exposé lorsqu'il l'a révisé et que ces chapitres sont beaucoup plus homogènes que les précédents.

An *chapitre 7*, nous avons trois courtes remarques qu'on pourrait à la rigueur considérer comme des additions postérieures. Ce sont : ἡ ἐξ ἀνάγκης ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πᾶν en 50 b 30-1 (110), ὅσον εἰ μυρίων σταδίων εἴη ζῶων en 51 a 2-3, et εἰ γὰρ ἔδει ἑκάτον τραγωδίας... φασιν en 51 a 7-9.

Le *chapitre 8* semble bien ne pas avoir été retouché.

Au *chapitre 9*, consacré à la vraisemblance dans l'action (τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον), on rencontre deux passages répondant visiblement à la même préoccupation de distinguer le poète véritable de l'historien, et qui sont séparables de leur contexte : 51 a 38-b 5 et 51 b 27-33. Mais, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu trouver d'indice qui nous permit d'en faire des notices marginales. Tout ce qu'on peut en affirmer, c'est qu'ils sont tous deux anciens, ou tous deux récents. A la fin de ce chapitre 9, deux passages vont nous arrêter plus longtemps.

a. τῶν δὲ ἀπλῶν μῦθων καὶ πράξεων αἱ ἐπεισοδιώδεις εἰσὶ χεῖρισται. λέγω δ' ἐπεισοδιώδη μῦθον ἐν ᾧ τὰ ἐπεισόδια μετ' ἄλληλα οὐτ' εἰκὸς οὐτ' ἀνάγκη εἶναι. τοιαῦται δὲ ποιοῦνται ὑπὸ μὲν τῶν φαύλων ποιητῶν δι' αὐτούς, ὑπὸ δὲ τῶν ἀγαθῶν διὰ τοὺς ὑποκριτάς· ἀγωνίσματα γὰρ ποιοῦντες καὶ παρὰ τὴν δύναμιν παρατείνοντες τὸν μῦθον πολλάκις διαστρέφειν ἀναγκάζονται τὸ ἐφεξῆς (51 b 33-52 a 1).

Cette remarque sur les tragédies *ἐπεισοδιώδεις* a donné lieu à bien des discussions pour deux raisons qu'il nous faut examiner.

On reconnaîtra d'abord que malgré tous les efforts que l'on a faits pour lui trouver une parenté avec son contexte (111), elle reste en quelque sorte isolée, car ce qui précède ne la laisse nullement prévoir et ce qui suit n'a qu'un rapport lointain avec elle. Elle est « en marge », si je puis dire, de ce chapitre, auquel elle se rattache d'une manière générale, puisque l'action « épisodique » s'oppose à l'action selon *τῆς εἰκός* et *τῆς ἀναγκαῖον* comme elle s'oppose d'ailleurs à l'action « une » du chapitre 8, auquel cette remarque pourrait tout aussi bien appartenir. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on ait cherché à la déplacer soit derrière la définition de la tragédie simple au chapitre suivant (112), soit au chapitre 18 (113). Même si l'une de ces solutions s'avérait satisfaisante (ce qui n'est pas le cas), il faudrait encore expliquer l'origine de la faute. On fera donc bien de la conserver à sa place actuelle (114).

Autre anomalie. Le terme *ἀπλοῦς* qui apparaît en tête de cette remarque (*τῶν δὲ ἀπλῶν μύθων*) ne sera défini qu'au chapitre suivant et, comme ni sa suppression, ni sa transformation en *ἀπλῶς*, *ἕλλων* ou *ἀτελῶν* (115) ne se justifient, il n'y a pas moyen d'éviter la difficulté. On a cherché naturellement d'autres exemples de termes cités avec leur définition (116) et l'on a trouvé *περιπέτεια* et *ἀναγνώρισις* en 6, 50 a 34-5 qui ne seront définis qu'au chapitre 11. Seulement l'apparition prématurée de ces deux termes s'explique facilement. Dans cette partie du chapitre 6, Aristote, qui s'efforce d'établir la primauté du *μῦθος* sur les autres *μέρη* qualitatives, s'est aperçu qu'on pouvait tirer un argument en sa faveur du fait que ses deux parties, la péripétie et la reconnaissance, sont une grande source d'émotions tragiques. La manière dont il amène cette remarque montre d'ailleurs qu'il ne s'intéresse à ces termes que dans la mesure où ils confirment ses vues et qu'il se réserve de les étudier pour eux-mêmes plus tard (exemple analogue en 5, 49 b 16-20, où, pour distinguer la tragédie de l'épopée, il invoque les *μέρη* qualitatives qui ne seront définies qu'au chapitre suivant). Mais avec *ἀπλῶν* nous n'avons plus à faire à une de ces anticipations nécessaires, puisque Aristote, comme l'a justement relevé Gomperz (117), aurait fort bien pu se passer de cet adjectif. De plus l'emploi sans commentaire d'*ἀπλῶν* en tête de la phrase nous donne l'impression qu'Aristote le suppose déjà connu, ce qui serait étrange s'il fallait rattacher ce passage à la rédaction primitive. On a trouvé ensuite *λύσεις*,

en 15, 54 a 37, dont la définition n'apparaît qu'au chapitre 18, exemple d'anticipation qui se rapproche fort du nôtre, nous le reconnaissons volontiers... mais λύσεις fait certainement partie d'une notice marginale insérée dans le contexte (voir p. 74-6) !

Ces considérations sur les liens de 51 b 33-52 a 1 avec le reste de l'exposé et sur la présence inattendue d'ἀπλῶν en b 33 nous montrent assez que nous nous trouvons en présence d'une addition tardive introduite après coup dans le corps du chapitre. On confirmera cette interprétation en faisant remarquer, après d'autres (118), que si Aristote a tout de même employé ce terme ἀπλοῦς, inutile à première vue, c'est qu'il devait avoir à l'esprit une échelle de valeurs au bas de laquelle se place la tragédie « simple » épisodique qui, pour cette raison, est χειρίστη (b 34). Or, l'on retrouve d'autres allusions à cette échelle, mais seulement dans des parties récentes de l'ouvrage (13, 52 b 30-2 et éventuellement 18, 55 b 33-56 a 3 [242]).

b. ἐπει δὲ οὐ μόνον τελείας ἐστὶ πράξεως ἢ μίμησις ἀλλὰ καὶ φοβερῶν καὶ ἐλεεινῶν, ταῦτα δὲ γίνεται καὶ μάλιστα καὶ μᾶλλον ὅταν γένηται παρὰ τὴν δόξαν δι' ἄλληλα· τὸ γὰρ θαυμαστόν οὕτως ἔξει μᾶλλον ἢ εἰ ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου καὶ τῆς τύχης, ἐπει καὶ τῶν ἀπὸ τύχης ταῦτα θαυμασιώτατα δοκεῖ ἕσα ὥσπερ ἐπίτηδες φαίνεται γεγονέναι, οἷον ὡς ὁ ἀνδρὶας ὁ τοῦ Μίττος ἐν Ἄργει ἀπέκτεινεν τὸν αἰτίου τοῦ θανάτου τῷ Μίττι, θεωροῦντι ἐμπροσθ' ἔοικε γὰρ τὰ τοιαῦτα οὐκ εἰκῆ γενέσθαι, ὥστε ἀνάγκη τοὺς τοιοῦτους εἶναι καλλίους μύθους (52 a 1-11).

Vahlen (119) voit dans ce passage, non plus une continuation des chapitres 7 à 9 sur la structure du μῦθος, mais un nouveau développement, bien marqué (ἐπει δὲ οὐ μόνον τελείας ἐστὶ πράξεως ἢ μίμησις ἀλλὰ καὶ φοβερῶν καὶ ἐλεεινῶν), annonçant le sujet des chapitres 13 et 14. Nous verrions plutôt ici une allusion à la fin de la définition de la tragédie δι' ἑλέου καὶ φόβου περαίνουσα τὴν τῶν τοιοῦτων παθημάτων κάθαρσιν (6, 49 b 27-8), qui permet à Aristote de montrer que même les deux émotions typiquement tragiques, l'ἔλεος et le φόβος, doivent être δι' ἄλληλα, c'est-à-dire se conformer au thème de notre chapitre. En 11, 52 a 38-b 1 de même, ce qui fera la supériorité d'une reconnaissance sera qu'elle ἢ ἔλεον ἔξει ἢ φόβον, οἷων πράξεων ἢ τραγωδία μίμησις ὑπόκειται. Plutôt donc qu'une transition à un nouveau sujet, nous avons ici une conclusion confirmant, par un nouvel argument, ce qui précède.

La principale difficulté de cette conclusion apparaît dans le membre de phrase ταῦτα δὲ γίνεται καὶ μάλιστα καὶ μᾶλλον ὅταν γέ-

νηται παρά τὴν δόξαν δι' ἄλληλα (a 3-4), où la juxtaposition de καὶ μάλιστα et de καὶ μᾶλλον est redondante et contraire à la logique (le plus — et encore plus). Des différentes corrections proposées nous ne retiendrons que les principales. Reiz, Hermann, Vahlen, Bekker, Susemihl, Butcher : ταῦτα δὲ γίνεται [καὶ] μάλιστα [καὶ μᾶλλον] ὅταν γένηται παρά τὴν δόξαν, <καὶ μᾶλλον ὅταν> δι' ἄλληλα. Christ : ταῦτα δὲ γίνεται [καὶ] μάλιστα <ὅταν γένηται παρά τὴν δόξαν> καὶ μᾶλλον ὅταν γένηται παρά τὴν δόξαν δι' ἄλληλα. Vahlen : ταῦτα δὲ γίνεται καὶ μάλιστα <ὅταν παρά δόξαν γένηται· ἐκπλήττει γὰρ μάλιστα> (οὐ <τοιαῦτα, ὅταν παρά δόξαν γένηται, ἐκπλήττει γὰρ μάλιστα> οὐ <τοιαῦτα ἐὰν παρά δόξαν γένηται, ἐκπλήττει γὰρ μάλιστα>) καὶ μᾶλλον ὅταν γένηται παρά τὴν δόξαν δι' ἄλληλα. Vettori, Teichmueller : ταῦτα δὲ γίνεται κάλλιστα καὶ μᾶλλον... Margoliouth : ... καὶ μᾶλλον καὶ μάλιστα. (pour rétablir l'ordre logique)... Spengel, Gomperz, Bywater, Gudeman : ... καὶ μάλιστα [καὶ μᾶλλον] ... Tkatsch, qui se rallie aussi à cette solution, croit pouvoir le confirmer par le témoignage de Σ, mais, fait amusant, son argumentation prouve exactement le contraire. En effet, bien que le traducteur syrien n'ait eu à sa disposition que l'élatif pour rendre le comparatif ou le superlatif, sa traduction par des expressions correspondant à « propre, specialiter » et à « magis quam » montre assez qu'il a dû rencontrer deux termes dans l'original grec. Qu'il n'ait pas compris la syntaxe du passage ne change rien à la question, d'autant plus que, comme le remarque Tkatsch lui-même ! μάλιστα ne se rend d'habitude que par « propre ». Düntzer : ταῦτα δὲ γίνεται καὶ μάλιστα (καὶ μᾶλλον ὅταν γένηται παρά τὴν δόξαν) δι' ἄλληλα = Rostagni, Sykoutris : ταῦτα δὲ γίνεται [καὶ Syk.] μάλιστα, καὶ μᾶλλον ὅταν γένηται παρά τὴν δόξαν, δι' ἄλληλα (120).

A ces corrections plus ou moins heureuses, mais dont aucune n'est vraiment satisfaisante, nous préférons l'hypothèse qu'une notice marginale a été introduite maladroitement dans le texte : ταῦτα δὲ γίνεται καὶ μάλιστα (καὶ μᾶλλον ὅταν γένηται παρά τὴν δόξαν) δι' ἄλληλα.

Cette manière de voir, la seule qui rende compte de la difficulté, trouve encore une confirmation dans la suite de la phrase, où l'explication τὸ γὰρ θαυμαστὸν οὕτως ἔξει μᾶλλον ἢ εἰ ἀπὸ τοῦ αὐτόματου καὶ τῆς τύχης, ἐπεὶ καὶ τῶν ἀπὸ τύχης ταῦτα θαυμασιώτατα δοκεῖ ὅσα ὥσπερ ἐπίτηδες φαίνεται γεγονέναι (a 4-7) et l'illustration de cette explication par l'exemple tiré de la statue de Mityss (a 7-10) impliquent seulement une opposition entre l'αὐτόματου, la τύχη d'une part, ἐπίτηδες et εὐκῆ c'est-à-dire δι' ἄλληλα d'autre.

part ; l'idée d'un événement inattendu (παρά τὴν δόξαν) n'est plus envisagée et ne doit pas, par conséquent, se rattacher à la rédaction originale de cette conclusion (121).

Des chapitres 10 et 11, consacrés aux tragédies ἀπλῆ et πεπλεγμένη ainsi qu'aux trois parties du μῦθος (la περιπέτεια, l'ἀναγνώρισις et le πάθος), nous ne retiendrons pour le moment que deux passages.

1. καλλίστη δὲ ἀναγνώρισις, ὅταν ἅμα περιπέτεια γένηται, οἷον ἔχει ἡ ἐν τῷ Οἰδίποδι. εἰσὶν μὲν οὖν καὶ ἄλλαι ἀναγνώρισεις· καὶ γὰρ πρὸς ἄψυχα καὶ τὰ τυχόντα ἔστιν ὥσπερ εἴρηται συμβαίνειν (122)· καὶ εἰ πέπραγέ τις ἢ μὴ πέπραγεν ἔστιν ἀναγνώρισις. ἀλλ' ἡ μάλιστα τοῦ μύθου καὶ ἡ μάλιστα τῆς πράξεως ἡ εἰρημένη ἐστίν. ἡ γὰρ τοιαύτη ἀναγνώρισις καὶ περιπέτεια ἢ ἔλεον ἔξει ἢ φόβον, οἷων πράξεων ἡ τραγωδία μίμησις ὑπόκειται (52 a 32-b 1).

Analysons le contenu de ce passage. On commence par nous dire que : καλλίστη δὲ ἀναγνώρισις, ὅταν ἅμα περιπέτεια γένηται, puis, au lieu de nous expliquer pourquoi cette reconnaissance est supérieure aux autres on se lance dans une digression de plusieurs lignes sur d'autres sortes d'ἀναγνώρισεις, pour revenir enfin à l'explication attendue : ἡ γὰρ τοιαύτη ἀναγνώρισις καὶ περιπέτεια ἢ ἔλεον ἔξει ἢ φόβον.

Il s'agit de savoir si cette digression, qui coupe étrangement l'idée principale, appartient ou non au texte original. En faveur de son ancienneté, on fera valoir que son raccord ἀλλ' ἡ μάλιστα τοῦ μύθου καὶ ἡ μάλιστα τῆς πράξεως ἡ εἰρημένη ἐστίν arrive trop naturellement (il est annoncé par μὲν en 52 a 33) et s'accolle trop bien à la phrase suivante ἡ γὰρ τοιαύτη ἀναγνώρισις καὶ περιπέτεια ἢ ἔλεον ἔξει ἢ φόβον, pour avoir été ajouté après coup, que la supposition d'une insertion tardive vous force à séparer ce raccord de sa suite normale, enfin que si Aristote avait ajouté plus tard cette digression il ne se serait pas soucié de la rattacher si étroitement au contexte. Sans vouloir nier complètement la valeur de tels arguments, nous ne pouvons leur reconnaître autant de poids qu'à ceux qui nous font penser que nous avons à faire ici à une notice marginale et que nous allons énumérer maintenant.

a. Si l'inspiration de tout le passage était une, il est fort probable qu'Aristote aurait commencé par citer, par ordre de valeur, les différentes sortes de reconnaissances, comme au chapitre 16, pour aboutir à la meilleure et à l'explication de sa supériorité.

b. La reconnaissance est dite καλλίστη parce qu'elle comporte une περιπέτεια (εταν ἄμα περιπέτεια γένηται). La distinction repose donc sur l'absence ou la présence d'une des μέρη du μῦθος, c'est-à-dire qu'elle est toute qualitative. Dans la digression, en revanche, Aristote s'intéresse non plus à la forme de l'ἀναγνώρισις mais à son objet, puisqu'elle peut se rapporter à des êtres inanimés (par opposition à des personnes), ou à l'accomplissement (ou au non-accomplissement) d'une action.

c. Mais l'argument le plus fort contre l'ancienneté de cette digression se trouve deux lignes plus bas, en 52 b 3, où ἐπει δὴ ἡ ἀναγνώρισις τινῶν ἐστὶν ἀναγνώρισις montre, sans ambiguïté, que dans la première rédaction de la Poétique Aristote n'envisageait que des reconnaissances entre personnes : ἀναγνώρισις τινῶν (la suite αἰ μὲν θατέρου πρὸς τὸν ἕτερον μόνον... etc. prouve que τινῶν est un masculin). Si la digression avait déjà existé à cette époque, Aristote n'aurait pas été si catégorique. Il aurait vraisemblablement ajouté une expression dans le genre de ὡς ἐπὶ τὸ πᾶν, pour éviter de se contredire (123).

d. La première partie de la digression, sur les reconnaissances d'objets inanimés, semble annoncer un type d'ἀναγνώρισις du chapitre 16 que nous avons de bonnes raisons de croire récent (voir p. 154-5). Le point de vue diffère légèrement il est vrai, puisqu'on nous dit ici que l'ἀναγνώρισις peut avoir pour objet une chose, au chapitre 16 qu'elle peut se faire διὰ τῶν σημείων (54 b 21). Dans un cas le σημεῖον est l'objet, dans l'autre le moyen de la reconnaissance ; dans tous les deux d'ailleurs nous avons à faire, au dire d'Aristote, à un procédé théâtral de second ordre.

e. La deuxième partie de la digression, εἰ πέπραγέ τις ἢ μὴ πέπραγεν ἐστὶν ἀναγνώρισις, semble annoncer, elle, une partie récente du chapitre 14 (voir p. 153-4). Dans ce dernier chapitre en effet, à propos de ἔλσος καὶ φόβος, Aristote examine tous les rapports possibles entre l'intention, l'action et la reconnaissance. En voici quelques passages caractéristiques : ἔτι δὲ τρίτον παρὰ ταῦτα, τὸ μέλλοντα ποιεῖν τι τῶν ἀνηκέστων δι' ἄνοιαν ἀναγνώρισις πρὶν ποιῆσαι (53 b 34-6) ; βέλτιον δὲ τὸ ἀγνοοῦντα μὲν πράξει, πράξαντα δὲ ἀναγνώρισις (54 a 2-3) ; κράτιστον δὲ ... ἢ Μερόπη μέλλει τὸν υἱὸν ἀποκτείνειν ἀποκτείνει δὲ οὐ, ἀλλ' ἀνεγνώρισε (a 4-7). La ressemblance entre notre digression et le passage qu'elle annonce est peut-être encore plus frappante ici qu'en d, car, dans les deux cas cette fois-ci, l'action est l'objet de la reconnaissance.

Il résulte donc de ces divers arguments (124) que la digression en question est une notice marginale insérée après coup dans le texte. Nous sommes même en état, grâce à *d* et à *e*, de donner le pourquoi de cette addition. Au cours d'une révision de son cours, Aristote a dû éprouver le désir de reprendre et de compléter ce qu'il avait dit de l'ἀναγνώρισις, désir qu'il réalisera aux chapitres 14 (53 b 27-54 a 13) et 16 (en entier). Mais auparavant il fallait établir un pont entre le traitement original du sujet et ce nouveau développement d'où la présence de notre digression qui a pour but d'élargir le débat, en introduisant d'autres εἶδη τῆς ἀναγνώρισεως, et de préparer ce qui va venir. Il est bien naturel, soit dit en passant, qu'Aristote n'ait pas remarqué que cette notice marginale créait une légère contradiction avec ἐπεὶ δὴ ἡ ἀναγνώρισις τινῶν ἐστὶν ἀναγνώρισις en 52 b 3 (voir c).

2. Comme seconde preuve de la supériorité de l'ἀναγνώρισις accompagnée de περιπέτεια, Aristote nous donne : ἐτι δὲ καὶ τὸ ἀτυχεῖν καὶ τὸ εὐτυχεῖν ἐπὶ τῶν τοιούτων συμβήσεται (52 b 2-3).

L'expression ἐπὶ τῶν τοιούτων reprenant πράξεων de la ligne précédente, le sens de cette courte phrase sera : « de plus, le malheur et le bonheur dépendront de telles actions (qui provoquent ἔλεος καὶ φόβος à la suite d'une ἀναγνώρισις + περιπέτεια) ». On a déjà relevé la manière maladroite dont cette preuve est amenée (125). Il est d'ailleurs évident que l'ἀναγνώρισις μετὰ περιπέτειας est préférée aux autres pour ses effets éminemment tragiques, non parce qu'elle détermine le malheur ou le bonheur du héros. Pour comprendre la raison d'être de cette preuve, rattachée si lâchement à son contexte, il faut se reporter aux deux autres endroits où reparaît la même idée (6, 49 b 38-50 a 3 et 50 a 17-22). A cette occasion nous avons montré (p. 51-2 et 55-8) que cette opinion que le bonheur et le malheur dépendent de l'action (non des caractères) ne pouvait être primitive. Ici de même, cette remarque, amenée non tant par le souci de renforcer la suprématie de la καλλίστη ἀναγνώρισις que par celui de reprendre une idée favorite, doit être considérée comme une addition postérieure.

Sur la fin du chapitre, consacrée au πάθος, voir p. 147-9. De même, nous examinerons plus tard (p. 125-9 et 150-4) les chapitres 12, 13 et 14, car leur analyse suppose une connaissance de la structure de la Poétique que nous ne possédons pas encore.

Chapitre 15 (50 a 16-b 18)

Ce chapitre se laisse facilement diviser en cinq parties :

1. les quatre traits du caractère tragique (54 a 16-33),
2. leur peinture doit être vraisemblable (a 33-6),
3. même recommandation pour les λύσεις τῶν μύθων (a 37-b 8),
4. les caractères tragiques seront à la fois ὁμοιοι et ἐπιεικεῖς (b 8-14),
5. remarque sur τὰ παρὰ τὰς ἐξ ἀνάγκης ἀκολουθοῦσας αἰσθήσεις τῇ ποιητικῇ (b 15-18).

Dans la première partie, on pourrait se demander si les exemples qui, en 54 a 28-33, illustrent les quatre traits du caractère tragique sont anciens. Qu'ils soient cités en blocs (126) et non à leur place respective derrière l'énoncé de chacun des traits ne prouve pas grand'chose. Plus importante, il est vrai, sans être toutefois décisive, est la constatation que l'exemple de la méchanceté inutile du caractère de Ménélas dans l'Oreste reparait dans une partie récente de la Poétique (25, 61 b 19-21, voir p. 103). Etant donné qu'une ressemblance entre passages d'époques différentes ne s'exclut pas de prime abord mais qu'elle sera souvent un indice d'appartenance à une rédaction commune, on dira que ces exemples pourraient avoir été rajoutés ultérieurement mais que, faute d'argument décisif, on les rattachera tout de même à la version ancienne.

La fin de la deuxième partie καὶ τοῦτο μετὰ τοῦτο γίνεσθαι ἢ ἀναγκαῖον ἢ εἰκός (54 a 36) semble, à première vue, redondante et mal reliée à ce qui précède. Il serait pourtant erroné de vouloir s'appuyer sur les manuscrits pour la supprimer, car son omission en R¹ et dans d'autres manuscrits apparentés à celui-ci peut fort bien résulter d'une erreur par homéoteleuton ou même d'une athèse volontaire. De plus, sa présence en A montre que, s'il y a glose, elle est très ancienne (le texte de Σ n'est pas déterminable ici). En faveur de son authenticité on dira que la comparaison qui précède cette phrase porte sur les ἤθη et le μῦθος (ἢ τῶν πραγμάτων σύστασις) et qu'il est normal que ce parallélisme se poursuive jusque dans la consécutive : ὥστε τὸν τοιοῦτον τὰ τοιαῦτα λέγειν ἢ πράττειν ἢ ἀναγκαῖον ἢ εἰκός (= les ἤθη), καὶ τοῦτο μετὰ

τουτο γίνεσθαι ἢ ἀν. ἢ εἰκ. (= le μῦθος). Mais surtout, on alléguera que cette fin de la deuxième partie sert de transition à la troisième sur les λύσεις τῶν μύθων, et qu'elle est indispensable pour cette raison.

3. φανερόν οὖν ὅτι καὶ τὰς λύσεις τῶν μύθων ἐξ αὐτοῦ δεῖ τοῦ μύθου συμβαίνειν, καὶ μὴ ὡσπερ ἐν τῇ Μηδεῖα ἀπὸ μηχανῆς καὶ ἐν τῇ Ἰλιάδι τὰ περὶ τὸν ἀπόπλουον· ἀλλὰ μηχανῆ χρηστέον ἐπὶ τὰ ἔξω τοῦ δράματος, ἢ ὅσα πρὸ τοῦ γέγονεν, ἀ οὐχ οἷόν τε ἀνθρώπων εἰδέναι, ἢ ὅσα ὕστερον ἀ δεῖται προαγορεύσεως καὶ ἀγγελίας· ἅπαντα γὰρ ἀποδίδομεν τοῖς θεοῖς ὄραν. ἄλογον δὲ μηδὲν εἶναι ἐν τοῖς πράγμασιν, εἰ δὲ μή, ἔξω τῆς τραγωδίας, οἷον τὸ ἐν τῷ Οἰδίποδι τῷ Σοφοκλέους (54 a 37-b 8).

L'interprétation de ce passage dépendra pour beaucoup de la leçon qu'on adoptera en 54 a 37-b 1. Tous les manuscrits, sauf Σ, ont ἐξ αὐτοῦ δεῖ τοῦ μύθου (le dénouement du μῦθος doit résulter « de la structure même de ce μῦθος »). Ueberweg et plus récemment Tkatsch et Gudeman (128), ces derniers s'appuyant sur le témoignage de Σ, ont proposé de remplacer μύθου par ἦθους (le dénouement du μῦθος doit se conformer « au caractère même [du héros] »). Une telle correction a l'avantage certain de relier plus étroitement notre passage au sujet même du chapitre. L'erreur de l'archétype de nos manuscrits (moins Σ) serait simplement due, par contamination, à la présence de τῶν μύθων à la même ligne. Malheureusement, cette explication de l'origine de la faute ne résiste pas à un examen sérieux (129) et, si Aristote avait vraiment pensé ici aux caractères, il aurait employé un pluriel ἐξ αὐτῶν δεῖ τῶν ἠθῶν plutôt que le singulier (130). Quant au témoignage de Σ il ne faut pas trop lui attribuer d'importance dans ces cas-là (131). Nous garderons donc la leçon des manuscrits ἐξ αὐτοῦ δεῖ τοῦ μύθου, d'autant plus que non seulement la forme mais aussi le fond du passage nous obligent à la conserver. Hardy (132) a signalé avec raison que les dénouements ἀπὸ μηχανῆς de la Médée d'Euripide et de l'Iliade (II, 166...) s'opposent aux dénouements ἐξ αὐτοῦ τοῦ μύθου, non ἐξ αὐτῶν τῶν ἠθῶν. Il confirme cette interprétation en citant une scholie d'inspiration aristotélicienne de Porphyre : ... ἐστὶ δὲ ἀποίητον τὸ μηχανήμα λύειν ἄλλως· εἰ μὴ ἐξ αὐτοῦ τοῦ μύθου (ad II, II, 73, Schrader p. 24 ; cf. ad II, II, 144, Schr. p. 26). Ceci prouve assez qu'Aristote ne pensait plus aux caractères en écrivant ce paragraphe, sans compter qu'on ne voit pas très bien comment le dénouement d'une action peut se conformer aux (ou : résulter des) ἦθη des personnages.

Avant d'examiner les liens qui unissent, ou n'unissent pas, ce paragraphe à son contexte, il convient d'analyser rapidement son contenu afin de voir s'il n'y aurait pas par hasard des additions marginales. S'il est vrai qu'Aristote passe d'une idée à l'autre et que la formule de Bywater (133) « une digression à l'intérieur d'une digression » ne correspond pas à la réalité, il n'en reste pas moins que les articulations de la pensée sont bien marquées : les dénouements de l'action doivent résulter de la structure même du *μῦθος*, non *ἀπὸ μηχανῆς*. On emploiera cette *μηχανή* en dehors du drame. Et l'on fera de même (d'une manière plus générale) pour l'*ἄλογον*. Ce résumé montre donc qu'il y a trois étapes dans ce paragraphe : Aristote rejette d'abord les dénouements *ἀπὸ μηχανῆς*, puis précise l'emploi de ce moyen théâtral, et enfin celui de l'*ἄλογον*, dont la *μηχανή* n'est qu'un des aspects. Nous n'avons pas lieu de croire que l'une de ces trois idées soit plus récente que les autres.

On se demandera ensuite si cet exposé sur les *λύσεις*, considéré dans son ensemble, ne serait pas une notice marginale récente. Nous croyons que la réponse nous sera donnée par un examen de ses rapports avec le contexte et avec le reste de l'ouvrage.

La discussion a montré jusqu'ici que les tentatives de le relier plus étroitement au chapitre 15, en substituant *ἦθος* (ou *ἡθῶν*) à *μῦθος*, ont échoué. Nous nous trouvons dès lors en présence d'une remarque technique sur les *λύσεις τῶν μύθων* perdue au milieu d'un exposé consacré aux caractères. Les arguments d'un Vahlen ou d'un Valgimigli (134), pour atténuer cette anomalie, ne changent rien à la question. Ils prouvent tout au plus qu'un excès d'exégèse peut contribuer à l'obscurcissement d'un texte par ailleurs clair. On remarquera pourtant que le changement de sujet est moins brusque qu'on ne le penserait et que cette digression a tout de même comme point d'attache la fin de la deuxième partie *καὶ τοῦτο μετὰ τοῦτο γίνεσθαι ἢ ἀναγκαῖον ἢ εἰκός* qui ne concerne déjà plus les *ἦθη* (voir plus haut). Cette phrase sera l'amorce ou l'occasion de la digression, suivant que l'on s'en tient à l'unité d'inspiration du passage ou non. Nous penchons pour la négative. Dans le premier cas, en effet, une telle digression se justifierait ici d'autant moins qu'elle trouverait une place tout indiquée au chapitre 9 qui traite de la vraisemblance dans l'action dramatique ; dans le second cas, beaucoup mieux comme une remarque suggérée par *καὶ τοῦτο μετὰ τοῦτο... etc.*, et introduite en marge

par Aristote qui alors ne devait plus se préoccuper outre mesure de l'ordonnance de l'ouvrage. Elle présente en outre de grandes analogies avec l'exposé sur la δέσις et la λύσις (55 b 24-31 et 56 a 7-10) que l'on rencontre dans un chapitre récent (18, voir p. 157). Autre difficulté pour les partisans de la rédaction unique, mais qui disparaît si l'on veut bien faire de ce passage une notice marginale : le terme λύσεις, employé ici pour la première fois, ne sera défini que dans ce chapitre 18 que nous avons dit récent. Il existe, dans la Poétique, d'autres exemples de termes employés avant leur définition, mais leur situation est différente ou alors ils appartiennent à des notices marginales (voir p. 67-8 et note 116). Il va de soi qu'un terme comme λύσεις, cité avant sa définition et surtout défini dans une partie récente, ne peut appartenir à la version originale de la Poétique. Notre interprétation se trouve encore confirmée, d'une manière remarquable, par le fait que le mot ἄλογον (54 b 6) n'apparaît ailleurs que dans des passages qui ne sont pas anciens (24, 60 a 13, 28, 36 ; 25, 61 b 14, 19 et 20 — voir p. 159, 110-3, 114-5), et surtout par la ressemblance frappante entre notre ἄλογον δὲ μηδὲν εἶναι ἐν τοῖς πράγμασιν, εἰ δὲ μή, ἔξω τῆς τραγωδίας, οἷον τὸ ἐν τῷ Οἰδίποδι τῷ Σοφοκλέους et un passage récent τούς τε λόγους μὴ συνίστασθαι ἐκ μερῶν ἀλόγων, ἀλλὰ μάλιστα μὲν μηδὲν ἔχειν ἄλογον, εἰ δὲ μή, ἔξω τοῦ μυθεύματος, ὡσπερ Οἰδίπους τὸ μὴ εἰδέναι πῶς ὁ Λαίος ἀπέθανεν (24, 60 a 26-30, voir p. 159). Ces derniers rapprochements ne laissent subsister aucun doute sur la nature de notre digression. C'est une notice marginale (135).

4. Ce passage, récent lui aussi, sera analysé plus tard (p. 140-1).

5. Nous avons ici une de ces notations aide-mémoire, fréquentes dans la Poétique, dont la concision est telle que sa signification nous échappe. Il ne faudrait d'ailleurs pas en rendre Aristote entièrement responsable, car les manuscrits sont ici d'une rare imprécision (τὰ παρὰ τὰς Φ P¹ G al., τὰς παρὰ τὰς Α ω, τὰς παρὰ τὰ L¹ M¹ al., τὰς πάντας R¹, Σ? en 54 b 15). Dans ces circonstances il serait vain de vouloir juger ce passage, d'autant plus que le sens de παρὰ ne se laisse pas déterminer avec précision. On pourrait tout aussi bien en faire la conclusion de la version originale du chapitre qu'une addition tardive sur le même pied que les deux précédentes (3 et 4), le traitement primitif des ἤθη se réduisant alors à 1-2, c'est-à-dire à 54 a 16-36 (136).

Comme celle des chapitres 12-4, l'étude des *chapitres 16-8* se fera plus tard (p. 154-8).

Chapitres 19-22 (56 a 33-59 a 16)

Si nous traitons ensemble les exposés sur la *διάνοια* et sur la *λέξις*, c'est que la division de la Poétique en chapitres ne nous permet pas de les dissocier. Ils sont d'ailleurs étroitement unis dans la pensée d'Aristote, comme en témoigne le début du chapitre 19 : *περὶ τῶν ἄλλων εἰδῶν εἴρηται, λοιπὸν δὲ περὶ λέξεως καὶ διανοίας εἰπεῖν.*

Traitement de la διάνοια (19, 56 a 33-b 8)

L'étude de cette partie qualitative de la tragédie étant plutôt du ressort de la rhétorique (56 a 34-6), Aristote se contente de la définir sommairement ici : *ἔστι δὲ κατὰ τὴν διάνοιαν ταῦτα, ὅσα ὑπὸ τοῦ λόγου δεῖ παρασκευασθῆναι* (a 36-7). On s'attendrait à le voir clore la discussion sur ces quelques mots, et pourtant celle-ci rebondit en 56 a 37, comme si, se ravisant tout à coup, il voulait nous donner un aperçu des subdivisions de cette *διάνοια* : *μέρη δὲ τούτων τό τε ἀποδεικνύονται...* etc. Faut-il voir là un indice que toute la fin de l'exposé est une addition tardive ? Nous ne le pensons pas, car l'idée développée dans cette fin d'exposé est fondamentale : Aristote montre que les effets de la *διάνοια* (en deux mots : la persuasion et l'éveil des sentiments tragiques) peuvent être obtenus aussi *ἐν τοῖς πράγμασιν*, c'est-à-dire par la disposition même du *μῦθος* (137). Nous avons de nouveau à faire à une de ces remarques qui visent à assurer la primauté du *μῦθος* sur les autres *μέρη* de la tragédie et qui répondent à cette tendance, que l'on constate surtout dans la rédaction primitive, à tout ramener à ce *μῦθος*, ici à l'action (*πρᾶγμα*) dont le *μῦθος* est l'imitation. Il vaut donc mieux considérer cette fin de l'exposé sur la *διάνοια* comme ancienne.

Traitement de la λέξις (19, 56 b 8-22, 59 a 16)

Ce traité détaillé sur la *λέξις* se divise en cinq parties.

1. *σχήματα τῆς λέξεως (19, 56 b 8-19)*

Rien à signaler.

2. *μέρη τῆς λέξεως (20 en entier)*

Comme nous étudierons ailleurs (138) certains caractères

de ce chapitre 20 et que notre intention, dans cette thèse, n'est pas de commenter la Poétique, nous nous contenterons ici de quelques observations qui serviront d'introduction à notre examen de l'ἄρθρον et du λόγος.

Nous n'avons pas ici un traité de grammaire répondant aux conceptions et aux exigences de la linguistique moderne, mais un essai sur les μέρη de la λέξις, fait à une époque où la science du langage en était encore à ses débuts et où la signification de termes techniques tels que στοιχείον, συλλαβή, σύνδεσμος, ἄρθρον, πτώσις et λόγος n'était pas encore fixée et, le plus souvent, ne recouvrait pas celle que nous donnons aujourd'hui à leurs correspondants français. Pour éviter tout anachronisme, on se gardera donc de les traduire, ce qu'on peut faire d'autant plus facilement que, dans ce chapitre, ils précèdent toujours leur définition. Ceci admis, on reconnaîtra que cet exposé a été soigneusement composé et selon un schéma qui témoigne d'une remarquable faculté d'analyse, tout à fait dans la manière aristotélicienne. En effet, cette division en μέρη, rendue possible par une décomposition préalable du langage en ses éléments irréductibles, recompose la totalité de la λέξις par une sorte de synthèse et en passant systématiquement du particulier au général et du moins au plus significatif. Le tableau suivant permettra de s'en faire une idée :

στοιχείον : φωνή ἀδιαίρετος ... ἐξ ἧς πέφυκε συνθετὴ (139) γίνεσθαι φωνή

στοιχείου μέρος : τό τε φωνῆεν καί τὸ ἡμίφωνον καί ἄφωνον

συλλαβή : φωνή (συνθετὴ) ἄσημος, συνθετὴ ἐξ ἀφώνου καὶ φωνῆν ἔχοντος (ex. τὸ ΓΡ καὶ τὸ ΓΡΑ)

σύνδεσμος : φωνή (συνθετὴ) ἄσημος

(1) ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνῆν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν

(2) ἢ ἐκ πλειόνων μὲν φωνῶν μιᾶς, σημαντικῶν δέ, ποιεῖν πέφυκεν μίαν σημαντικὴν φωνῆν

ἄρθρον : φωνή (συνθετὴ) ἄσημος

(1) ?

(2) ?

ὄνομα : φωνή συνθετὴ σημαντικὴ ἄνευ χρόνου ἢ μέρος οὐδὲν ἐστὶ καθ' αὐτὸ σημαντικόν

ῥήμα : φωνή συνθετὴ σημαντικὴ μετὰ χρόνου ἢ οὐδὲν μέρος σημαίνει καθ' αὐτὸ

ὀνόματος καὶ ῥήματος μέρος : ἢ πτώσις

λόγος : φωνή συνθετὴ σημαντικὴ, ἢς ἓνια μέρη καθ' αὐτὰ σημαίνει τι.

Comme on le voit, la progression va d'une φωνή ἀδιαίρετος: à une φωνή συνθετή, celle-ci étant d'abord ἄσημος, puis σημαντική. Il est assez remarquable de la part d'Aristote d'avoir réussi à intégrer tous ces concepts grammaticaux dans un cadre aussi rigide et il ne faut pas s'étonner que certains d'entre eux, pour cette raison, aient pris une signification qui a pu paraître arbitraire. On voit aussi qu'un tel schéma n'explique pas toutes les difficultés de ce chapitre et qu'il laisse en particulier dans le vague la fonction de l'ἄρθρον et ses rapports avec le σύνδεσμος. Nous abordons ici un des passages de la Poétique qui a fait couler le plus d'encre et que même les plus conservateurs des interprètes n'ont osé garder tel quel :

σύνδεσμος δέ ἐστιν φωνή ἄσημος ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνήν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα συντίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου, ἢν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τίθεναι καθ' αὐτὴν, οἷον μὲν, ἦτοι, δέ· ἢ φωνή ἄσημος ἢ ἐκ πλειόνων μὲν φωνῶν μιᾶς, σημαντικῶν δέ, ποιεῖν πέφυκεν μίαν σημαντικὴν φωνήν. ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνή ἄσημος ἢ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ, οἷον τὸ ἀμφὶ καὶ τὸ περὶ καὶ τὰ ἄλλα· ἢ φωνή ἄσημος ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνήν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα τίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου (56 b 38-57 a 10).

Avant de recourir à une solution dont on a trop abusé et qu'on ne devrait adopter qu'en désespoir de cause, à la solution qui consiste à taillader un peu au hasard dans le texte, pour obtenir une signification quelconque (140), et à rendre responsable du reste un interpolateur, essayons de procéder méthodiquement en examinant à fond les points litigieux qui peut-être nous mettront sur la voie d'une solution plus vraisemblable.

L'anomalie la plus frappante, relevée déjà par Hartung puis par d'autres (141), est présentée par οἷον τὸ ἀμφὶ καὶ τὸ περὶ καὶ τὰ ἄλλα (57 a 7-8), ces prépositions ne pouvant évidemment pas illustrer la phrase à laquelle elles s'accrochent : ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνή ἄσημος ἢ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ, mais en revanche fort bien la phrase précédant cette dernière : (σύνδεσμος δέ ἐστιν) φωνή ἄσημος ἢ ἐκ πλειόνων μὲν φωνῶν μιᾶς, σημαντικῶν δέ, ποιεῖν πέφυκεν μίαν σημαντικὴν φωνήν, qui se trouve être précisément, dans l'idiome de ce chapitre, une définition de la préposition. Bywater se contente de replacer ces exemples à la suite de la phrase à laquelle ils appartiennent, sans expliquer l'origine de la faute. C'est trop simple. Ce que nous savons de la composition du texte et surtout.

des méthodes d'insertion du premier arrangeur de la Poétique (voir p. 165) nous permet en effet d'affirmer qu'une telle dislocation de deux membres d'une même phrase est un indice très net de l'introduction d'une notice marginale (ou en rencontrera tout à l'heure un exemple semblable à propos du λόγος), ici de l'introduction de : ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνῆ ἄσημος ἢ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ. Reste à savoir si la fin du passage : ἢ φωνῆ ἄσημος ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα τίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου, appartient à la notice marginale (ἄρθρον) ou au texte primitif (σύνδεσμος). La grande ressemblance qu'elle présente avec la première partie de la définition du σύνδεσμος et d'autres raisons qu'il serait trop long de développer ici (142) nous la font rattacher à la notice. On s'est prévalu, il est vrai, de cette grande ressemblance, pour déclarer toute cette fin apocryphe (143). C'est aller un peu vite en besogne, car les répétitions sont fréquentes dans la Poétique et particulièrement dans ce chapitre, et surtout parce qu'il faudrait encore expliquer ce qui aurait pu pousser un interpolateur à répéter cette phrase. Il s'agit d'ailleurs d'une ressemblance, non d'une similitude, et d'une ressemblance assez normale, puisque nous avons à faire à la définition de deux termes de signification analogue. Reprenons les deux phrases en question :

(a) ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα συντίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου, ἢν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τίθεναι καθ' αὐτήν, οἷον μὲν, ἦτοι, δέ·

(b) ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα τίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου.

En a nous avons adopté trois leçons qu'il nous fant justifier avant d'aller plus loin.

1. πεφυκυῖα συντίθεσθαι ne se trouve qu'en R¹, les autres manuscrits ayant πεφυκυῖαν συντίθ. Bywater (144) qui a accepté cette dernière leçon s'est vu contraint de supprimer la suite καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου. Mais le nominatif nous semble préférable, d'abord par analogie avec b où il apparaît aussi, puis pour le sens général de la phrase (145). Quant à l'hypothèse ingénieuse mais gratuite de Vahlen (146) : πεφυκυῖαν συντίθεσθαι <πεφυκυῖα τίθεσθαι>, qui prétend tout concilier, elle se heurte en fait aux mêmes objections.

2. καθ' αὐτήν est une conjecture de Tyrwhitt (147). Si l'on

s'en tient au καθ' αὐτόν des manuscrits, il faut le rapporter à λόγος et traduire « qu'il ne convient pas de placer au début d'un λόγος *per se* ». Aristote entendraient par là des propositions indépendantes privées de liaison avec le contexte. Mais n'aurait-il pas alors écrit : ἦν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου καθ' αὐτόν τιθέναι? La mise en vedette, en fin de phrase, de l'expression en question semble bien indiquer qu'elle doit être l'apposition du terme principal de la proposition, ici de l'objet (ἦν), puisque le sujet est impersonnel, non pas d'un simple complément circonstanciel (ἐν ἀρχῇ λόγου). Pour s'en convaincre, on n'aura qu'à se reporter aux autres endroits de ce chapitre où reparaît la même expression (56 b 28-9, 57 a 11-2, 13, 15 et 24). La corruption de καθ' αὐτήν en καθ' αὐτόν s'explique facilement par l'influence de λόγος. Nous nous en tiendrons donc à la leçon ἦν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τιθέναι καθ' αὐτήν et nous traduirons « qu'il ne convient pas de placer *per se* (pour elle-même) au début du λόγος ». Nous reviendrons sous peu sur cette signification.

3. La série des exemples μέν, ἦτοι, δέ est celle de la grande majorité des manuscrits (voir Appendice critique); elle n'en est pas plus sûre pour autant et Bywater (148) a peut-être raison de lui préférer μέν, δὴ, τοι, δέ.

Si maintenant nous examinons de près cette ressemblance, nous verrons qu'en *b* πεφυκυῖα τίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου doit son importance au fait qu'il sert en quelque sorte de différence spécifique à la seconde définition de ἄρθρον, mais qu'en *a* cette même phrase (on presque) ne joue plus ce rôle fondamental, lequel est tenu par ἦν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τιθέναι καθ' αὐτήν. Aussi se demandera-t-on si, dans ce dernier cas, elle n'a pas été insérée après coup par l'arrangeur de la Poétique, pour renforcer le parallélisme déjà existant entre les deux passages. Cette supposition semble confirmée par la contradiction qu'il y a entre l'affirmation que le σύνδεσμος se place aussi bien aux extrémités (donc au début) qu'au milieu du λόγος (πεφυκυῖα συντίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου) et celle qu'il ne convient pas de le mettre pour lui-même au début du λόγος (ἦν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τιθέναι καθ' αὐτήν). La seconde de ces affirmations étant essentielle, on pourrait en conclure que la première est apocryphe et notre supposition se trouverait ainsi prouvée. Pour en être absolument certain, il faudrait encore connaître le sens exact de καθ' αὐτήν (= *per se*). Aristote voulait-il dire par là que les σύνδεσμοι, auxquels il fait allusion, doivent tou-

jours avoir leur corrélatif : μέν...δέ, ἤτοι... ἤ (voir Rhétorique, III, 1407 a 19-23) ? C'est à cette signification qu'aboutissent aussi les partisans de καθ' αὐτόν, puisque le contraire d'un λόγος καθ' αὐτόν sera un λόγος relié à un autre par un corrélatif (149), signification qui a l'avantage évident de supprimer la contradiction qu'on vient de signaler. Seulement, plutôt que d'écrire ἐν ἀρχῇ λόγου ... καθ' αὐτόν ou même ἐν ἀρχῇ λόγου ... καθ' αὐτήν, Aristote n'aurait-il pas dit tout simplement et sans ambiguïté : ἦν μὴ ἀρμόττει τιθέναι καθ' αὐτήν ? Cette constatation nous fait adopter sans hésitation la seule autre interprétation possible du passage : il s'agirait ici de ces particules post positives qui ne peuvent se placer en tête d'une proposition ou d'une expression (ἐν ἀρχῇ λόγου ... καθ' αὐτήν). Cette manière de voir semble impliquée d'ailleurs par les exemples qui suivent, pourvu qu'on se rallie à la liste de Bywater μέν, δὴ, ται, δέ. Mais alors la contradiction subsiste entre πεφυκυῖα συντίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων et ἦν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τιθέναι καθ' αὐτήν, et avec cette contradiction la validité de notre supposition que πεφυκυῖα συντίθεσθαι ... καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου a été ajouté après coup en a par un arrangeur soucieux de parfaire la symétrie des deux passages (150).

La justesse de nos vues en général pourrait enfin s'appuyer sur la clarté du texte ainsi retrouvé :

σύνδεσμος

(1) φωνὴ ἄσημος ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, ἦν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τιθέναι καθ' αὐτήν, οἷον μέν, ἤτοι, δέ.

(2) φωνὴ ἄσημος ἢ ἐκ πλειόνων μὲν φωνῶν μιᾶς, σημαντικῶν δέ, ποιεῖν πέφυκεν μίαν σηματικὴν φωνήν, οἷον τὸ ἀμφὶ καὶ τὸ περὶ καὶ τὰ ἄλλα. ἄρθρον (notice)

(1) φωνὴ ἄσημος ἢ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ.

(2) φωνὴ ἄσημος ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα τίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου.

Les deux définitions du σύνδεσμος s'intègrent remarquablement bien dans la progression du moins au plus significatif, dont nous parlions au début de cette discussion. En effet, tout en restant ἄσημος, le σύνδεσμος n'exerce d'abord aucune influence sur les autres φωναὶ de la proposition, mais ensuite il reçoit une signification externe, si je puis dire, puisque de plusieurs φωναὶ qu'il assemble il crée une nouvelle φωνή. Nous faisons ainsi un pas en

direction de l'ὄνομα et du ῥῆμα qui eux sont des φωναί σημαντικαί. Cette progression, en revanche, n'est plus observée dans les définitions de l'ἄρθρον, qu'il faut considérer comme des compléments de celles du σύνδεσμος, ce qui ne nous étonne d'ailleurs pas dans une notice marginale. Lors d'une revision de l'ouvrage, Aristote se sera rendu compte que son paragraphe sur le σύνδεσμος ne couvrirait pas tout le domaine de ces particules, qui ne sont pas encore des noms ou des verbes, mais déjà plus que des syllabes. Aussi se sera-t-il complété, sans trop se soucier de la progression sous-tendant le schéma primitif. Ainsi la première définition de l'ἄρθρον ne nous dit pas si la φωνή ἄσημος, dont il est question, exerce ou non une influence sur les autres φωναί de la proposition; la seconde nous le dit, il est vrai, mais uniquement parce qu'elle doit reprendre les termes de la première définition du σύνδεσμος, qu'elle complète — parce qu'Aristote se sera rappelé après coup qu'en plus des particules post positives sans influence sur le reste de la phrase il y en a d'autres, telles les conjonctions, qui peuvent se placer ἐν ἀρχῇ λόγου.

Autre différence caractéristique : alors que les définitions du σύνδεσμος sont illustrées d'exemples qui nous permettent de comprendre leur portée, celles de l'ἄρθρον en sont privées, étant de simples remarques notées rapidement en marge par un Aristote qui se comprenait sans l'aide d'exemples. Nous ne sommes malheureusement pas dans le même état et force nous est de conjecturer leur signification. Pour la première, Bywater (151) envisagerait des conjonctions comme εἰ, ἐπει, ὅτι, ὅς (ἀρχή); ὅπως, ὥστε (τέλος); ἢ (διορισμόν). Nous penserions plutôt à des adverbies tels que πρῶτον, δεύτερον, εἶτα, ἔτι. Pour la seconde à des conjonctions de coordination.

Pour résumer cette discussion, disons que par une simple analyse du texte nous sommes arrivé à la conclusion qu'il y a une notice marginale introduite dans ce passage. Nous voyons trois points sur lesquels on pourrait diverger :

1. sur l'inauthenticité du premier πεφυκυῖα συντίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου en 57 a 2-3,

2. sur l'opportunité de transformer καθ' αὐτόν en καθ' αὐτήν,

3. sur l'authenticité de la fin du paragraphe ἢ φωνή ἄσημος ἢ οὔτε κωλύει ... καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου.

Sans revenir sur les arguments qui soutiennent notre interprétation, nous ferons simplement remarquer qu'une divergence d'opi-

nion sur ces points n'empêcherait pas notre explication de rester valable dans ses grandes lignes, à savoir que la phrase ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνὴ ἄσημος ἢ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ a été à l'origine une notice marginale, insérée plus tard dans le texte (152).

Ce fait que nous avons donc déduit de la seule analyse du texte se trouve encore confirmé et d'une manière surprenante par le début du chapitre, où sont énumérées dans l'ordre, comme bien souvent dans la Poétique (153), les parties de la λέξις qui vont être définies par la suite :

τῆς δὲ λέξεως ἀπάσης τὰ δ' ἐστὶ τὰ μέρη, στοιχεῖον, συλλαβή, σύνδεσμος, ὄνομα, ῥῆμα, ἄρθρον, πτώσις, λόγος.

Tel est du moins le texte des manuscrits. Qu'il faille déplacer ἄρθρον et le mettre derrière σύνδεσμος va de soi. Mais de nouveau se posera la même question : comment expliquer l'origine de la faute ? La seule explication acceptable sera que ce terme, ajouté d'abord en marge, a été introduit par la suite dans le texte, mais au mauvais endroit (154). Le témoignage de Σ, dont on a fait si grand cas, parce que ἄρθρον s'y trouve déjà derrière σύνδεσμος, ne prouve rien ici (155). Nous avons donc la preuve que non seulement le traitement de l'ἄρθρον mais même sa mention au début du chapitre ont été à l'origine des notices marginales.

Notices marginales de la main même d'Aristote ou gloses apocryphes de copiste ? Tel est le nouveau problème qu'il nous faut examiner maintenant et qui a fait couler déjà pas mal d'encre. Nous commencerons par exposer les arguments traditionnels puis nous ajouterons quelques remarques qui nous ont été inspirées par notre analyse du passage.

Contre l'authenticité de cette notice on a invoqué le témoignage de Denys d'Halicarnasse : ταῦτα δὲ Θεοδέκτης μὲν καὶ Ἀριστοτέλης καὶ οἱ κατ' ἐκείνους φιλοσοφῆσαντες τοὺς χρόνους ἄχρι τριῶν προήγαγον ὀνόματα καὶ ῥήματα καὶ συνδέσμους πρῶτα μέρη τῆς λέξεως ποιῶντες· οἱ δὲ μετ' αὐτοὺς γενόμενοι καὶ μάλιστα οἱ τῆς Στωικῆς αἵρέσεως ἡγεμόνες ἕως τεττάρων προῦβίβασαν χωρίσαντες ἀπὸ τῶν συνδέσμων τὰ ἄρθρα (De comp. verb. 2, p. 8 = De vi Demosth. 48, p. 1101, répété par Quintilien 1, 4, 18), témoignage qui montre clairement qu'Aristote connaissait trois parties du langage, ὄνομα, ῥῆμα et σύνδεσμος, auxquelles les Stoïciens ajoutèrent plus tard seulement ἄρθρον. On déduit de même de Simplicius (In Arist. Categ. p. 10, 24 Kalbfleisch) que Théophraste et οἱ περὶ αὐτόν ont déjà

connu ἄρθρον et l'on se demande s'ils n'ont pas été les premiers à l'employer. Enfin l'on constate que dans la Rhétorique (156) Aristote n'envisage que ἔθνομα, le ῥῆμα et le σύνδεσμος et que cet écrit, étant postérieur à la Poétique, doit représenter le dernier mot du philosophe sur ce sujet (157).

En faveur de l'authenticité on a répondu que Denys d'Halicarnasse n'a pas pu tirer ses renseignements de la Poétique, qu'il ne devait pas connaître, mais de la τέχνης τῆς Θεοδέκτου συναγωγῆ, œuvre antérieure à la nôtre, laquelle pourrait par conséquent contenir un exposé plus évolué sur la λέξις et complété par les définitions de ἄρθρον. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point. On a fait remarquer ensuite qu'on ne peut rien tirer contre l'authenticité de ἄρθρον du fait que ce terme ne se trouve pas dans la Rhétorique, car Aristote ne s'occupe, dans ce traité, qu'incidemment des parties du langage, comme d'ailleurs dans le De Interpretatione (158) où n'apparaissent plus que ἔθνομα et le ῥῆμα. Cette remarque est parfaitement justifiée. Enfin que Théophraste ait déjà employé ἄρθρον semblerait diminuer singulièrement la valeur de l'affirmation de Denys que ce n'est qu'à partir de l'époque des Stoïciens que ἄρθρον est devenu un concept grammatical (159).

A notre tour, nous ferons remarquer qu'il n'est pas si certain que Denys d'Halicarnasse ait consulté la Poétique, ni même un autre ouvrage d'Aristote. D'ailleurs, que ses références soient directes ou non ne change rien à la question, puisque lui-même ou sa source ont dû avoir connaissance d'une œuvre aristotélicienne dans laquelle manquait l'exposé sur ἄρθρον. Nous ne savons que penser de l'opinion de Gudeman pour qui ce seraient les Θεοδέκτεια (160), mais nous doutons plus encore de celle de Rostagni qui croit que Denys peut fort bien avoir eu notre texte sous les yeux (161). Sans trop anticiper sur la suite de cette étude nous pouvons déjà dire que la Poétique que nous possédons n'a pas été publiée du vivant d'Aristote et qu'il faudrait être certain qu'elle l'ait été à l'époque de Denys pour oser affirmer que ce dernier s'en est inspiré. Nous verrons aussi qu'Aristote a composé vers la fin de sa vie un autre traité Περὶ Ποιητικῆς, dans lequel il devait reprendre les idées de notre ouvrage. Il serait normal que ce fût ce traité plutôt qu'un autre qui ait servi de source, directe ou non, à Denys. On nous objectera naturellement que ce traité, postérieur au nôtre, devrait contenir aussi les indications sur ἄρθρον. Nous n'en sommes pas certain. Dans notre

Poétique l'exposé sur la λέξις, tout ingénieux qu'il soit, est un essai provisoire plus qu'un traité définitif. Aristote pouvait, par exemple, attribuer plus tard les définitions de l'ἄρθρον au σύνδεσμος, à la rigueur même, en réduire le nombre. Si nous nous sommes aventuré sur un terrain si hypothétique, ce n'était que pour montrer que le témoignage de Denys d'Halicarnasse perd de son poids lorsqu'on l'examine de près et qu'il serait hasardeux d'en tirer quoi que ce fût contre l'authenticité du passage sur l'ἄρθρον. Nous avons heureusement des arguments moins aléatoires pour décider de cette question.

a. L'introduction maladroite de ces deux définitions de l'ἄρθρον dans le texte original rappelle celle d'autres notices marginales, authentiques celles-ci, et doit par conséquent être l'œuvre du même arrangeur de la Poétique ou, si l'on préfère, du premier éditeur. Si l'on avait à faire à une glose apocryphe, il faudrait donc qu'elle remonte à une époque s'étendant de la mort d'Aristote à la publication de notre ouvrage, ce qui semble matériellement impossible.

b. De plus, comme nous l'avons constaté plus haut (p. 83), cette addition doit son existence à un besoin de compléter ce que les définitions du σύνδεσμος ont d'insuffisant. Or, un tel besoin, Aristote seul pouvait vraiment l'éprouver.

c. Enfin, l'on sait qu'à partir des Stoïciens (en tout cas à partir de la Rhétorique à Alexandre) le terme ἄρθρον a pris le sens d'« article ». Si nous avons réellement une glose apocryphe, ἄρθρον n'aurait-il pas ce sens devenu traditionnel ? Certainement. Or ce n'est pas le cas. Ce dernier argument est plus décisif encore que les autres (162).

En résumé, aucune des raisons alléguées contre l'authenticité des définitions de l'ἄρθρον ne résiste à un examen sérieux, pas même celles qu'on peut tirer du témoignage de Denys d'Halicarnasse. Au contraire tout nous porte à croire que ce passage est bien d'Aristote et qu'il ne faut pas suivre l'opinion de ceux qui l'ont déclaré inauthentique, souvent un peu à contrecœur, mais que ne ferait-on pas pour se soustraire à l'obligation de reconnaître une notice marginale de la main d'Aristote dans un texte à l'homogénéité duquel on tient tant !

Un peu plus loin, dans ce même chapitre nous sommes arrêtés par ce passage :

λόγος δὲ φωνῆ συνθετὴ σημαντικὴ, ἥς ἓνια μέρη καθ' αὐτὰ σημαίνει τι οὐ γὰρ ἅπας λόγος ἐκ ῥημάτων καὶ ὀνομάτων σύγκειται, οἷον ὁ τοῦ ἀνθρώπου ὄρισμός, ἀλλ' ἐνδέχεται ἄνευ ῥημάτων εἶναι λόγον, μέρος μόντοι ἀεὶ τι σημαῖνον ἔξει, οἷον ἐν τῷ «βαδίζει Κλέων» ὁ Κλέων (57 a 23-8).

La difficulté réside ici dans le fait que l'exemple οἷον ἐν τῷ «βαδίζει (163) Κλέων» ὁ Κλέων ne peut se rapporter directement à ce qui le précède, puisqu'il y est question de λόγοι ἄνευ ῥημάτων, mais en revanche fort bien au début du passage : λόγος δὲ φωνῆ συνθετὴ σημαντικὴ, ἥς ἓνια μέρη καθ' αὐτὰ σημαίνει τι. Pour parer à cet inconvénient, M. Schmidt, suivi par d'autres (164), a proposé la correction suivante οἷον «ἐν τῷ βαδίζειν» <ῆ> «Κλέων ὁ Κλέωνος». Nous ne nous arrêterions pas à cette émendation, trop visiblement entreprise pour les besoins de la cause, si elle n'avait joué un certain rôle dans l'histoire de la critique du texte. Pour la réfuter, disons simplement qu'elle ne nous satisfait ni du point de vue paléographique, puisqu'elle n'explique pas les origines de la faute, ni par sa signification, puisque «ἐν τῷ βαδίζειν» est impropre à caractériser un λόγος sans verbe et que la phrase précédente a déjà été illustrée par οἷον ὁ τοῦ ἀνθρώπου ὄρισμός ἐν 57 a 25-6 (165).

La plupart des interprètes (166) ont accepté une autre solution qui, malgré sa simplicité, ne vaut guère mieux. Elle consiste, toujours par le même artifice de typographie moderne, à mettre entre parenthèses tout le passage qui sépare l'exemple de la phrase à laquelle il se rapporte. Répétons (4) que ce procédé est inutile s'il encadre une digression qu'on peut reconnaître à la lecture ou à l'audition, sinon illusoire, puisque les anciens n'en disposaient pas. Ici nous ne voyons pas comment un contemporain d'Aristote aurait pu rattacher directement οἷον ἐν τῷ «βαδίζει Κλέων» ὁ Κλέων au début du paragraphe, trois lignes plus haut. Gudeman (167), qui s'est élevé avec raison contre cette solution facile, a supposé que l'exemple en question, ajouté par Aristote ou par un lecteur, se serait glissé dans le texte au mauvais endroit. Une erreur si considérable dépasse les limites de la vraisemblance. Aussi préférons-nous faire une notice marginale du passage même que l'on met traditionnellement entre parenthèses (57 a 24-7), notice que l'arrangeur de la Poétique aura insérée maladroitement entre la définition du λόγος et l'exemple qui s'y rattache, exactement comme il l'avait fait pour τὸ ἄρθρον et le σύνδεσμος (voir plus haut). On confirmera cette interprétation par la remarque que cette digression est la seule du chapitre et qu'elle

a été probablement occasionnée par l'expression ὁ τοῦ ἀνθρώπου en 57 a 30, à la suite de laquelle elle serait mieux en place.

3. εἶδη τοῦ ὀνόματος (21, 57 a 31-58 a 7)

A propos de la métaphore par analogie, Aristote s'exprime ainsi :

τὸ δὲ ἀνάλογον λέγω ὅταν ὁμοίως ἔχη τὸ δεύτερον πρὸς τὸ πρῶτον καὶ τὸ τέταρτον πρὸς τὸ τρίτον· ἐρεῖ γὰρ ἀντὶ τοῦ δευτέρου τὸ τέταρτον ἢ ἀντὶ τοῦ τετάρτου τὸ δεύτερον· καὶ ἐνίοτε προστιθέασιν ἀνθ' οὗ λέγει πρὸς ὃ ἐστὶ, λέγω δὲ οἷον ὁμοίως ἔχει φιάλη πρὸς Διονύσου καὶ ἄσπις πρὸς Ἄρη· ἐρεῖ τοίνυν τὴν φιάλην «ἀσπίδα Διονύσου» καὶ τὴν ἀσπίδα «φιάλην Ἄρεως». ἢ ὁ γῆρας πρὸς βίον καὶ ἐσπέρα πρὸς ἡμέραν· ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἐσπέραν «γῆρας ἡμέρας» ἢ ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς καὶ τὸ γῆρας «ἐσπέραν βίου» ἢ «δυσμὰς βίου» (57 b 16-25).

Bien que sa fin seule nous intéresse, nous nous sommes permis de citer le passage en entier, afin qu'on puisse saisir la suite du raisonnement. Contrairement à notre habitude, nous allons d'abord exposer notre solution et seulement ensuite celles des autres.

Nous préteadons qu'ea 57 b 23-5 l'obscurité du texte est due à l'introduction d'une notice marginale sectionnée en deux : ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἐσπέραν «γῆρας ἡμέρας» (ἢ ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς) καὶ τὸ γῆρας «ἐσπέραν βίου» [ἢ] («δυσμὰς βίου»). Autrement dit la version originale devait se présenter ainsi : ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἐσπέραν «γῆρας ἡμέρας» καὶ τὸ γῆρας «ἐσπέραν βίου» et la notice marginale ainsi : ἢ ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς «δυσμὰς βίου». L'avantage évident d'une telle interprétation est de rendre au contexte sa seule forme possible. Pour s'en convaincre, on se reportera à ce qui précède (γῆρας [B] est à βίος [A] comme ἐσπέρα [D] est à ἡμέρα [C] d'où κατὰ τὸ ἀνάλογον : γῆρας ἡμέρας [B est à C] comme ἐσπέρα βίου [D est à A]) et surtout au premier exemple (57 b 21-2) de structure identique au nôtre : ἐρεῖ τοίνυν τὴν φιάλην «ἀσπίδα Διονύσου» καὶ τὴν ἀσπίδα «φιάλην Ἄρεως». D'autre part δυσμὰς, qui n'appartient pas à la proportion originale, doit pour cette raison avoir été ajouté plus tard, selon notre interprétation, dans une notice marginale. Enfin, l'étrange dislocation, dans le texte, de cette notice ne nous surprend plus, depuis que nous en avons rencontré d'autres exemples au chapitre précédent et la coordination au moyen de ἢ des expressions ἐσπέραν βίου et δυσμὰς βίου correspond bien aussi à cette tendance de l'arrangeur de la Poétique à employer, quand

c'est possible, pour relier la notice au contexte, une particule se trouvant déjà dans celle-là, ici ἢ ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς (voir p. 165-6). On notera en passant que, si nos vues sont exactes, ce passage ne contient plus qu'une citation d'Empédocle et qu'il faut corriger Diels sur ce point (168).

Passons maintenant aux explications traditionnelles. Bywater (169) conserve le texte des manuscrits avec la ponctuation suivante : ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἑσπέραν « γῆρας ἡμέρας » ἢ ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς, καὶ τὸ γῆρας (« one will accordingly describe evening [B] as the 'old age of the day' [D + A] — or by the Empedoclean equivalent; and old age [D] »). Mais pourquoi Aristote n'aurait-il pas cité cet « Empedoclean equivalent » ? Rostagni (170) le conserve lui aussi, mais avec une ponctuation différente : ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἑσπέραν « γῆρας ἡμέρας » ἢ, ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς, καὶ τὸ γῆρας (Entrambe le espress. che seguono vengono ad essere attribuite a Empedocle : ma come idea, non come citazioni testuali). On se demandera seulement comment Aristote aurait pu se laisser aller à commettre une pareille faute de grammaire (ἢ + καὶ... ἢ...)! Sykouris (171), lui, supprime le premier ἢ : ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἑσπέραν « γῆρας ἡμέρας » [ἢ] ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς καὶ τὸ γῆρας (172), sans s'expliquer sur l'origine de la faute. A ces trois interprétations conservatrices on reprochera surtout de ne pas justifier l'apparition inattendue (puisqu'il n'en est pas question dans l'équation originale) de ἢ « δυσμὰς βίου ». Plus proches de la vérité, mais plus arbitraires aussi, sont les transformations d'un Alde (encore qu'il soit difficile de dire qui en est l'auteur d'Alde ou des correcteurs de P² et de R¹) : ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἑσπέραν « γῆρας ἡμέρας » καὶ τὸ γῆρας « ἑσπέραν βίου » ἢ ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς « δυσμὰς βίου » ; ou d'un Hardy (173), soi-disant d'après Σ : ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἑσπέραν « γῆρας ἡμέρας » [ἢ] καὶ τὸ γῆρας « ἑσπέραν βίου » ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς ἢ « δυσμὰς βίου » (174). La divergence même de ces opinions et leur invraisemblance commune prouvent mieux que toute discussion la vérité de notre interprétation.

4. γένη τοῦ ὀνόματος (21, 58 a 8-17)

Rien à signaler.

5. ἀρετὴ τῆς λέξεως (22 en entier)

Dans ce chapitre, après avoir recommandé l'emploi du mot rare en poésie, pour donner plus de dignité au langage, Aristote

montre qu'il ne faut pas abuser de ce procédé, de peur de tomber dans le ridicule, mais en user avec mesure (58 b 11-31).

Gudeman (175) a attiré notre attention sur le fait étrange qu'au lieu de nous prouver à propos de l'épopée (ἐπὶ τῶν ἐπῶν) les effets du remplacement d'un mot rare par un nom courant, comme il nous le promet en 58 b 15-7, Aristote s'embarque dans une digression de huit lignes sur Eschyle et Euripide, puis revient brusquement, sans crier gare, à l'Iliade et à l'Odyssée (176). Et Gudeman de conclure avec raison que cette digression (b 17-24) est une surcharge marginale d'Aristote, dont une partie répète gauchement le texte original (ἐντιθεμένων τῶν ὀνομάτων εἰς τὸ μέτρον répété par καὶ ἐπὶ τῆς γλώττης δὲ καὶ ἐπὶ τῶν μεταφορῶν... μετατιθεῖς ἢν τις τὰ κύρια ὀνόματα). Nous avons là un des plus beaux exemples de notice marginale de toute la Poétique. Que celui qui n'en serait pas convaincu se reporte au texte grec et qu'il le lise sans préjugé; s'il ne s'avoue pas alors persuadé qu'il essaie de justifier autrement l'absence d'exemples tirés de l'épopée après τὸ δὲ ἀρμόττον πως ὅσον διαφέρει ἐπὶ τῶν ἐπῶν θεωρεῖσθω et la transition d'Euripide à l'Iliade par un simple καὶ en b 24.

Remarquons d'ailleurs que les idées de la rédaction originale et de la notice marginale s'opposent en quelque sorte, puisque dans celle-là on passe du plus ou moins poétique en vulgarisant des vers d'Homère, dans celle-ci du moins au plus en remplaçant un mot courant d'Eschyle par une γλῶττα. Si tout le passage était homogène, Aristote aurait certainement cité ses exemples d'une manière uniforme.

Notons enfin que l'introduction d'une conjonction de coordination s'imposait en b 24 pour relier les vers d'Eschyle et d'Euripide à ceux d'Homère. L'arrangeur de la Poétique a choisi καὶ sans doute par raison de symétrie, à moins qu'il n'ait repris, selon son habitude (voir p. 165-6), le καὶ introduisant la notice marginale en b 17.

Cette addition récente nous met en outre sur la trace d'une autre. Revenons en arrière. En 58 b 11-2 τὸ μὲν οὖν φαίνεσθαι πως χρώμενον τούτῳ τῷ τρόπῳ γελοῖον ne peut se rapporter qu'à l'emploi abusif des ἐπεκτάσεις, ἀποκοπαὶ et ἐξαλλαγαὶ dont Aristote a parlé jusqu'ici (58 a 34-b 11). Or, aux lignes suivantes, nous nous trouvons de nouveau en présence d'une répétition assez gauche de ce qui vient d'être dit, et surtout d'une répétition qui annonce presque mot pour mot le début de la notice marginale dont nous parlions tantôt (τὸ δὲ μέτριον κοινὸν ἀπάντων ἐστὶ τῶν μερῶν, καὶ γὰρ

μεταφοραῖς καὶ γλώτταις καὶ τοῖς ἄλλοις εἶδεσι χρώμενος ἀπρεπῶς καὶ ἐπίτηδες ἐπὶ τὰ γελοῖα τὸ αὐτὸ ἂν ἀπεργάσαιτο 58 b 12-5 et καὶ ἐπὶ τῆς γλώττης δὲ καὶ ἐπὶ τῶν μεταφορῶν καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ἰδεῶν ..., b 17-8). Il ne fait pas de doute que cette digression est elle aussi une notice marginale qui, comme sa jumelle, a été ajoutée plus tard par Aristote pour élargir le débat. En effet, dans la version primitive celui-ci n'envisage que l'emploi abusif des ἐπεκτάσεις, ἀποκοπαί et ἐξαλλαγαί, et, plus loin, que le remplacement d'une expression poétique par un mot usuel. En se relisant, il a voulu montrer que cet emploi abusif et ce remplacement pouvaient aussi s'appliquer à la μεταφορά, la γλῶττα et aux autres εἶδη distinguées au chapitre précédent, d'où l'addition de deux remarques marginales qui présentent naturellement de grandes ressemblances et répètent toutes deux plus ou moins leur contexte (177).

ἔτι δὲ Ἀριφράδης τοὺς τραγωδοὺς ἐκωμῶδει, ὅτι ἂ οὐδεὶς ἂν εἴποι ἐν τῇ διαλέκτῳ, τοῦτοις χρωῶνται, οἷον τὸ «δωμάτων ἀπο» ἀλλὰ μὴ «ἀπὸ δωμάτων» καὶ τὸ «σέθεν» καὶ τὸ «ἐγὼ δέ νιν» καὶ τὸ «Ἀχιλλέως πέρι» ἀλλὰ μὴ «περὶ Ἀχιλλέως» καὶ ἕσα ἄλλα τοιαῦτα ... (58 b 31-59 a 3).

On a depuis longtemps remarqué que le dernier exemple καὶ τὸ «Ἀχιλλέως πέρι» ἀλλὰ μὴ «περὶ Ἀχιλλέως» devrait être déplacé et mis derrière «ἀπὸ δωμάτων». Ceux qui n'ont pas voulu ignorer la difficulté (178) en ont conclu que c'était une glose de lecteur à supprimer (179), ou l'ont simplement transféré à sa juste place sans s'inquiéter des causes d'un tel glissement (180), ou enfin ont prétendu que nous avons ici des citations faites dans un ordre qui n'obéit pas forcément à la logique (181).

Notre solution sera d'en faire une notice marginale introduite à faux dans le contexte. On pourrait, il est vrai, douter de son authenticité, s'il fallait à tout prix sauver l'unité d'inspiration de la Poétique, mais nous n'en sommes heureusement pas réduit à cet expédient.

Chapitres 23 et 24 (59 a 17-60 b 5)

Ces deux chapitres, consacrés à l'épopée, seront étudiés plus tard à propos du plan de l'ouvrage (p. 131-5). Seule la fin du premier va nous arrêter un instant :

οἱ δ' ἄλλοι (ποιηταί, par opposition à Homère) περὶ ἓνα (ἄνδρα)

ποιούσι καὶ περὶ ἓνα χρόνον, καὶ μίαν πράξιν πολυμερῆ, οἷον ὁ τὰ Κύπρια ποιήσας καὶ τὴν Μικρὰν Ἰλιάδα. τοιγαροῦν ἐκ μὲν Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσεΐας μία τραγῳδία ποιεῖται ἑκατέρας ἢ δύο μόναι, ἐκ δὲ Κυπρίων πολλαὶ καὶ τῆς Μικρᾶς Ἰλιάδος ὀκτώ καὶ πλέον οἷον Ὀπλων κρήσις, Φιλοκτήτης, Νεοπτόλεμος, Εὐρύπυλος, Πτωχεΐα, Λάκαιναι, Ἰλίου πέρις καὶ Ἀπόλλους καὶ Σίνων καὶ Τρωάδες (59 a 37-b 7).

La leçon ὀκτώ καὶ πλέον (59 h 5) à laquelle nous nous sommes rallié sur la foi de Σ (octo et plura — il est vrai que et reproduit aussi bien ἢ que καί, voir Tkatsch [182]) ne se retrouve pas ailleurs. R¹ et Φ ont πλέον ἢ ὀκτώ, les autres manuscrits πλέον ὀκτώ. Peu importe d'ailleurs la forme originale de cette expression, car les termes ὀκτώ et πλέον, qui seuls comptent pour nous, apparaissent chaque fois. La présence de πλέον, quelle que soit sa relation avec ὀκτώ, s'explique aisément, puisque l'énumération qui suit comprend dix tragédies, donc *plus* de huit. Cet ὀκτώ, lui, s'oppose à μία...δύο μόναι (59 h 3-4) ; mais pourquoi un tel chiffre ὀκτώ qui exige le complément πλέον, et non pas simplement δέκα ? Malgré ce qu'on a pu dire pour justifier cette anomalie (huit serait le nombre des livres de la Petite Iliade), Aristote n'avait pas de raison de préférer l'un de ces chiffres à l'autre. La seule explication valable, celle qui s'impose aussi, est de supposer que nous avons à l'origine ὀκτώ, tout seul, suivi de huit tragédies, mais que par la suite Aristote s'est avisé d'augmenter cette énumération en ajoutant en marge καὶ (ou ἢ) πλέον ainsi que deux nouveaux sujets de tragédie, qui auront été insérés ultérieurement dans le contexte. Cette interprétation trouve une confirmation surprenante dans le fait que les huit premières des tragédies sont citées par ordre chronologique, mais pas les deux dernières καὶ Σίνων καὶ Τρωάδες dont l'une devrait se placer après Λάκαιναι, l'autre après Ἰλίου πέρις (183), dans le fait aussi que la forme est asyndétique pour les huit premières (plus exactement pour les sept premières, car l'avant-dernière et la dernière sont déjà reliées par καὶ sans qu'on puisse dire si celui-ci est ancien ou non) mais pas pour les deux dernières. Nous nous empressons de dire que cette interprétation n'est pas originale, mais qu'elle a été proposée il y a longtemps déjà par Hermann, dont voici le commentaire : « Hanc igitur perturbationem ordinis rerum si cum eo comparamus, quod supra dictum erat, πλέον ὀκτώ, quid aliud quam coniecere nos iubent, Aristotelem, qui haec rudia et inchoata tantum in adversaria sua coniecisse videtur, initio scripsisse, καὶ ἐκ τῆς μικρᾶς

Ἰλιάδος ὀκτώ, et deinde octo illa fabularum nomina posuisse, servata rerum gestarum serie. Post autem, quum recordaretur, plures etiam e parva Iliade factas esse tragoedias, ad ὀκτώ adscripsisse πλέον, et fabularum indici addidisse has duas, Sinonem et Troadas. Itaque verba πλέον et καὶ Σίνων καὶ Τρωάδες uncis inclusi, non quo ea non Aristotelis, sed ut postea adiecta indicarem » (184).

A cette explication remarquablement simple, mais qui suppose une revision du texte, on opposera celles que les interprètes de la Poétique ont dû trouver, pour justifier l'unité d'inspiration de ce passage. L'embarras qu'elles ont peine à dissimuler et leur confusion prouveront indirectement la justesse de nos vues, tout en montrant où peuvent mener une subtilité et un conservatisme poussés à l'excès. Pour Vahlen (185) πλέον ὀκτώ signifierait « huit au minimum » et Ἰλίου πέρσις engloberait Ἀποπλοῦς, Σίνων et Τρωάδες. Pour Bywater et pour Rostagni, lequel ne fait que développer les idées du précédent (186), le texte traditionnel peut se conserver tel quel, car l'énumération comporte huit tragédies principales correspondant aux μέρη de la Petite Iliade, auxquelles en succèdent deux moins importantes (Σίνων et Τρωάδες) qui ne traitent qu'une partie du sujet de Ἰλίου πέρσις. Sans même discuter de l'importance relative de chacune de ces tragédies et de leur rapport avec la Petite Iliade (questions délicates entre toutes, parce que nous ne connaissons pas ces tragédies, à l'exception du Φιλοκτήτης et des Τρωάδες, ni la Petite Iliade si ce n'est par le résumé de Proclus), disons simplement que l'emploi de πλέον ὀκτώ plutôt que de δέκα n'est pas justifié pour autant. Plus étrange encore est l'interprétation de Gudeman (187), lequel, se fondant sur l'absence d'Εὐρύπυλος et de Λάκαιναι dans la version arabe, en déduit que ces deux titres, doublets pour Νεοπτόλεμος et Πτωχεία, ont été ajoutés en marge, comme gloses, puis introduits dans le texte, ce qui aurait provoqué tôt ou tard l'addition de πλέον. A l'origine il n'y aurait donc eu qu'ὀκτώ suivi de huit tragédies. Une seule remarque suffira pour ruiner cette explication par trop ingénieuse : dans la version arabe, donc en Σ, apparaît déjà πλέον, indice irréfutable que l'énumération a dû commencer par comprendre plus de huit tragédies et que, si Εὐρύπυλος et Λάκαιναι ont disparu, c'est à la suite d'une erreur de copiste ou de traducteur.

Ce rapide tour d'horizon aura montré, nous l'espérons, que la seule solution possible de cette difficulté est celle d'Hermann.

Chapitre 25 (60 b 6-61 b 25)

Il y a dans ce chapitre plusieurs endroits susceptibles de contenir des notices marginales. Ainsi en 61 a 10-6 Aristote ne donne pas moins de trois exemples de λύσεις γλώττη, en 61 a 21-3, deux exemples de λύσεις κατὰ προσφθίαν. L'une ou l'autre de ces citations serait-elle une addition tardive ? Nous n'avons trouvé aucun indice qui nous permît de le supposer. En revanche, cet indice pourrait bien exister en 61 a 16-21 :

τὸ δὲ κατὰ μεταφορὰν εἴρηται, οἷον « πάντες (188) μὲν ῥα θεοὶ τε καὶ ἄνθρωποι εὐδον παννύχιου » (suit l'explication de ce cas) καὶ τὸ « οἷη δ' ἄμμορος » κατὰ μεταφορὰν, τὸ πᾶρ γνωριμώτατον μόνον.

Ce qui étonne ici, c'est la répétition de κατὰ μεταφορὰν, répétition superflue si le second exemple a toujours suivi le premier (en 61 a 12 et 15 γλώττη, en 61 a 23 κατὰ προσφθίαν ne sont pas repris), mais nécessaire au cas où ledit exemple aurait été ajouté en marge et qu'Aristote eût voulu marquer par cette répétition à quel point de l'exposé il fallait le rattacher. Deuxième anomalie : le singulier τὸ δὲ κατὰ μεταφορὰν qui semble bien n'annoncer qu'un seul exemple. Si Aristote avait eu l'intention d'en citer deux dès la rédaction originale, n'aurait-il pas écrit τὰ δὲ κατὰ μετ. (189) ? Qu'on relise d'ailleurs d'un trait toute cette page 1461 a et l'on sentira qu'il y a là une rupture dans l'exposé, un corps étranger. On le sortira donc et on en fera une notice marginale de la main d'Aristote.

Plus important pour notre étude et fort curieux se trouve être le passage suivant :

τὰ δὲ κατὰ τὸ ἔθος τῆς λέξεως, οἷον τὸ κεκραμένον οἶνον φασιν εἶναι, ὅθεν πεποιήται « κνημὶς νεοτεύκτου κασσιτέροιο » καὶ χαλκίας τοὺς τὸν σίδηρον ἐργαζομένους, ὅθεν εἴρηται ὁ Γανυμήδης « Διὶ οἶνοχοεῦειν », οὐ πινόντων οἶνον· εἴη δ' ἂν τοῦτό γε καὶ κατὰ μεταφορὰν (61 a 27-31).

Relevons d'abord que τὸ κεκραμένον est plus ou moins conjectural, bien qu'il soit presque certainement la forme originale dont nos manuscrits ne nous offrent que des dégradations (190). Le choix de cette leçon ou d'une autre ne change d'ailleurs rien aux données du problème. Ici de nouveau, nous avons un corps étranger ὅθεν πεποιήται « κνημὶς νεοτεύκτου κασσιτέροιο », καὶ χαλκίας τοὺς τὸν

σίδηρον ἐργαζομένους, mais intercalé cette fois-ci entre deux membres d'une même phrase : οἶνον τὸ κεκραμένον οἶνόν φασιν εἶναι et ὅθεν εἴρηται ὁ Γανυμήδης « Διὶ οἴνοχασεῖν », αὐ πινόντων οἶνον. Les partisans d'une rédaction unique de la Poétique ont été naturellement fort embarrassés par cet étrange enchevêtrement. Certains ont simplement repoussé le « contenu » derrière son « contenant » sans expliquer d'une manière satisfaisante l'origine de la faute (191). D'autres ont cherché, mais en vain, à justifier le texte actuel (192). Pour nous qui ne sommes pas lié par cette croyance en une rédaction unique, la solution est enfantine : l'exemple central (61 a 28-9), à l'origine une addition marginale, a été inséré maladroitement au beau milieu de l'exemple original, selon un procédé auquel nous sommes habitué (voir p. 165). On se demandera seulement s'il ne faut pas intervertir les deux membres de la notice pour obtenir une forme plus normale : καὶ χαλκίας τοὺς τῶν σίδηρον ἐργαζομένους ὅθεν πεποιήται « κνημῖς νεοτεύκτου κασσιτέροιο ». L'arrangeur de la Poétique, qui n'en est plus à une liberté près avec le texte, aurait retourné cette phrase pour mieux la relier à la version ancienne.

Il y a entre les deux exemples une similitude de structure remarquable : τὸ κεκραμένον οἶνόν φασιν εἶναι et καὶ χαλκίας τοὺς... ἐργαζομένους (s.e. φασιν εἶναι), mais surtout ὅθεν εἴρηται et ὅθεν πεποιήται. Cette constatation serait plutôt en faveur de notre interprétation, parce qu'Aristote imite assez souvent, dans ses notices marginales, la syntaxe de l'exposé primitif (voir par exemple p. 48). Quant au pluriel τὰ δὲ κατὰ τὸ ἔθος, il ne signifie pas qu'il y ait toujours eu deux exemples à sa suite, étant à l'image des deux pluriels τὰ δὲ διαιρέσει en 61 a 23 et τὰ δὲ ἀμφιβολία en a 25 qui tous deux ne sont suivis que d'un seul exemple ! D'ailleurs le singulier τὸ δὲ κατὰ τὸ ἔθος apparaît en R¹ et comme le témoignage de Σ est toujours douteux lorsqu'il s'agit du nombre d'un mot, on pourrait se demander quelle est la leçon originale et ceci d'autant plus que la transformation de τὸ en τὰ s'expliquerait plus facilement du point de vue paléographique (influence des deux exemples) que l'inverse (par contamination de τὸ ἔθος ?). Mais ce n'est là qu'une question de détail. A noter enfin le singulier εἶη δ' ἂν τοῦτό γε καὶ κατὰ μεταφοράν qui tendrait à prouver l'existence d'un seul exemple dans le texte primitif.

Chapitre 26 (61 b 26-62 b 18)

Dans ce dernier chapitre de la Poétique Aristote compare l'épopée à la tragédie et conclut à la supériorité de cette dernière. Il serait surprenant qu'au cours de la révision de son ouvrage il ne lui fût pas venu à l'esprit de nouvelles idées et qu'il n'eût rien ajouté en marge. Comme au chapitre 6, lors de la classification des *μέρη* qualitatives, notre recherche de ces additions est malheureusement rendue ici plus difficile par l'absence de plan dans un exposé où chaque argument est juxtaposé au précédent sans lien logique. Notre tâche est par surcroît compliquée par une assez grande imprécision du texte imputable pour une bonne part à la corruption des manuscrits.

Nous croyons néanmoins pouvoir discerner trois additions qui sont plus ou moins certaines.

(1) *ἔπειτα διότι πάντ' ἔχει ὅσα περ ἡ ἐποποιία (καὶ γὰρ τῷ μέτρῳ ἕξεστι χρῆσθαι) καὶ ἔτι οὐ μικρὸν μέρος τὴν μουσικὴν [καὶ τὰς ὄψεις] (193) δι' ἧς αἱ ἡδοναὶ συνίστανται ἐναργέστατα (62 a 14-6).*

Si nous pensons que la phrase mise entre parenthèses ne se rattache pas au texte original, c'est d'abord qu'elle coupe l'idée principale, ensuite qu'elle est en dehors du sujet, puisqu'il s'agit ici des quatre *μέρη* qualitatives communes à la tragédie et à l'épopée (*μῦθος, ἦθος, διάνοια* et *λέξις*, voir 6, 49 b 16-20), non du mètre qui n'a rien de commun avec celles-ci. En revanche, on s'imagine fort bien Aristote ajoutant cette observation, que la tragédie peut employer l'hexamètre, au cours d'une révision de son cours. Nous reconnaissons d'ailleurs que l'homogénéité du texte pourrait être maintenue en dépit de nos remarques.

(2) La phrase suivante *εἶτα καὶ τὸ ἐναργὲς ἔχει καὶ ἐν τῇ ἀναγνώσει καὶ ἐπὶ τῶν ἔργων (62 a 17-8)* ne peut guère être considérée comme une partie de la démonstration originale à cause de son caractère secondaire (l'épopée présentant des avantages analogues puisqu'elle se prête à la lecture et à la récitation) et de son incompatibilité, en apparence du moins, avec ce qui précède. En effet, jusqu'ici Aristote s'est efforcé de minimiser le côté « spectacle » de la tragédie, pour réfuter les objections des adversaires de celle-ci, et l'on ne voit pas pourquoi il en ferait tout à coup un argument en sa faveur. Pour nous, cette phrase est une

simple remarque suggérée par ἐναργέστατα de la ligne précédente et faite à une époque où Aristote ne se souciait plus particulièrement d'être en accord avec ses anciennes théories, mais voulait simplement enrichir son exposé original (194).

(3) εἰ οὖν τούτοις τε διαφέρει πᾶσιν (καὶ ἔτι τῷ τῆς τέχνης ἔργῳ, δεῖ γὰρ οὐ τὴν τυχοῦσαν ἡδονὴν ποιεῖν αὐτάς ἀλλὰ τὴν εἰρημένην) φανερόν ἐστι κρείττων ἂν εἶη μᾶλλον τοῦ τέλους τυγχάνουσα τῆς ἐποποιίας (62 h 12-5).

Cette notice, déjà remarquée par Gudeman (195), doit avoir été suggérée comme la précédente par un mot, ici τοῦ τέλους en h 14-5, qui dans la Poétique se confond avec ἔργον et ἡδονή. Comme deux autres additions marginales du chapitre 5 (49 h 5-9 et h 12-6, voir p. 47 et 47-8), elle rouvre une discussion qu'on avait toutes les raisons de croire close.

Nous voici parvenu à la fin de cette première analyse de la Poétique. Jusqu'ici nous avons pu découvrir des notices marginales par un simple examen du texte. Il n'en sera plus de même dans le prochain chapitre, où nous devons adopter une autre méthode pour mener à chef nos recherches.

CHAPITRE II

TEXTE PRIMITIF ET ADDITIONS ULTÉRIEURES

Introduction : le plan du chapitre 25

Même si l'on rejette certaines interprétations du chapitre précédent, on devra pourtant reconnaître, avec nous, que la Poétique, dans sa forme actuelle, contient des notices marginales introduites après coup dans le texte. On se demandera, dès lors, si en plus de ces notices limitées dans leur étendue il n'y aurait pas dans notre ouvrage des additions tardives plus importantes. Cette supposition, assez vraisemblable déjà en elle-même, est confirmée par les raisons suivantes :

A. Il y a longtemps qu'on s'est aperçu que le plan de la Poétique présente des anomalies, mais chaque fois qu'on s'est avisé d'y remédier, en déplaçant tel ou tel passage, on a créé de nouvelles difficultés qui rendaient le changement invraisemblable (196). Cette confusion du plan et, en même temps, cette impossibilité d'en restaurer l'ordre primitif s'opposent à l'hypothèse d'un bouleversement du texte, dont on ne s'expliquerait d'ailleurs pas la cause, mais s'accordent en revanche avec celle d'une révision de l'ouvrage qui en aurait obscurci le plan original.

B. Nous avons mieux que cet indice. *L'analyse du chapitre 25 va nous fournir la preuve que le texte actuel de la Poétique n'a pu être composé en une seule fois.*

Dans ce chapitre, à propos de problèmes de critique littéraire (προβλήματα), Aristote examine les blâmes qu'on peut

adresser au poète (ἐπιτιμήματα). Il se résume à la fin de son exposé en disant qu'il y a cinq sortes de reproches : on peut accuser le poète de dire des choses impossibles (ἀδύνατα), invraisemblables (ἄλογα), blâmables (βλαβερά), contradictoires (ὑπεναντία) ou contenant des erreurs techniques (παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην) — et qu'on peut réfuter ces reproches de douze façons différentes. Or, fait étonnant, aucune des nombreuses tentatives de retrouver ce plan si clairement indiqué n'est satisfaisante (197). Cette « crux interpretum » mérite d'être examinée à fond.

Dans les lignes qui précèdent cet énoncé du plan (61 b 9-21), nous trouvons une série de notations concises qu'on considère d'habitude comme une sorte de résumé plus ou moins exact des points traités dans le chapitre. Il existe entre ce « résumé » et le plan une correspondance évidente et révélée par une simple analyse du passage en question :

I. 61 b 9-14

τὸ ἀδύνατον doit être considéré :

1. πρὸς τὴν ποίησιν
2. πρὸς τὸ βέλτιον
3. πρὸς τὴν δόξαν

II. 61 b 14-5

τἄλογα doivent être considérés :

4. πρὸς τὴν δόξαν
5. πρὸς τὴν ποίησιν

III. 61 b 15-8

τὰ δ' ὑπεναντίως εἰρημένα offrent trois solutions :

6. est-ce le poète lui-même qui a commis la contradiction ?
7. est-ce que le reproche concerne ce qu'il dit ?
8. ou ce qu'un homme sensé pourrait supposer ?

IV. 61 b 19-21

pour τὰ βλαβερά l'accusation est justifiée

9. quand l'invraisemblance
10. ou la méchanceté sont inutiles.

Mais si la correspondance est évidente, elle est pourtant incomplète, puisqu'on ne trouve dans ce « résumé » que quatre blâmes sur cinq et dix solutions sur douze. Aristote aurait-il omis le dernier reproche (παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην) et

les solutions qui s'y rapportent, lesquelles doivent être au nombre de deux si l'on veut atteindre le total de douze ? Faut-il plutôt admettre une lacune dans le texte ? Nous avons trouvé une réponse plus satisfaisante.

Une partie du chapitre (60 b 13-32) est précisément consacrée au reproche omis ici et à ses deux solutions. Aristote y montre que la poésie n'est pas soumise aux mêmes critères d'appréciation (ὀρθότης) que les autres arts, qu'une faute lui sera donc essentielle (καθ' αὐτήν) ou accidentelle (κατὰ συμβεβηκός) suivant qu'elle se rapporte à cette poésie même ou à un art différent. On partira donc de ce point de vue pour réfuter les blâmes adressés au poète :

11. la faute est essentielle, mais pardonnable si la fin propre de la poésie est mieux atteinte grâce à elle — mais à cette condition seulement ;

12. il faut examiner si la faute est essentielle ou accidentelle, dans ce dernier cas elle est vénielle.

Est-ce un effet du hasard que le reproche omis dans le « résumé » se retrouve si opportunément dans le corps du chapitre, alors qu'on n'y trouve pas de trace des quatre autres ? *Ne faut-il pas plutôt en conclure que nous sommes en présence de deux parties d'un même exposé qui auront été imbriquées dans une autre rédaction du même sujet par l'arrangeur de la Poétique (198) ?* Sortons donc ces deux parties (60 b 13-32 et 61 b 9-25) qui constitueraient selon nous un exposé complet et analysons ce qui subsiste alors du chapitre.

Après une phrase d'introduction (περὶ δὲ προβλημάτων καὶ λύσεων...), Aristote énonce ce qu'on considère généralement comme des principes généraux servant de fondement à l'exposé. Des trois que l'on compte traditionnellement, nous n'en retiendrons que deux, puisque le troisième (60 b 13-32) se rattache à l'autre rédaction. Ces deux principes généraux sont :

A. 60 b 7-11

Puisque le poète, tout comme le peintre ou n'importe quel autre imagier, est un imitateur, il est nécessaire (199) qu'il imite toujours son objet de trois manières (200) ; en effet il représentera les choses :

- a. telles qu'elles furent ou telles qu'elles sont,
- b. telles qu'on les croit être (ou telles qu'elles sont),
- c. telles qu'elles doivent être (ou telles qu'elles sont).

B. 60 b 11-3

L'imitation d'autre part s'exprimera par le langage qui comprend :

- d. le terme étranger (γλῶττα)
- e. la métaphore (μεταφορά)
- f. ...et beaucoup d'autres altérations.

60 b 13-32 étant donc laissé de côté, il reste alors une longue série de problèmes et de solutions (60 b 32-61 b 9) qui, à notre grande surprise, reprennent dans le même ordre et développent ce qu'Aristote avait dit dans les deux « principes généraux ». Ceux-ci sont donc plutôt une introduction nous donnant le plan de l'exposé et un plan fidèlement suivi, comme on s'en rendra compte par l'analyse suivante :

60 b 32 - 61 a 9 = A de l'introduction

60 b 32 - 5 = c

60 b 35 - 61 a 1 = b

61 a 1 - 4 = a

61 a 4-9 contient une remarque générale qui s'applique aux trois solutions (voir 61 a 31-b 9). On remarquera que l'exposé reprend les trois points du plan, mais dans l'ordre inverse, bel exemple de plus de l'ὑστερον πρότερον (198). Quant à l'expression πρὸς δὲ τούτοις en 60 b 32, elle a été visiblement introduite pour assurer la liaison avec ce qui précède sur l'ῥηθότης. Or ce dernier passage commence par les mêmes mots en 60 b 13 et cette coïncidence est remarquable si l'on songe que, lorsqu'il est contraint de relier par une conjonction une notice marginale au contexte, l'arrangeur de la Poétique reprend si possible la conjonction qui se trouve déjà en tête de la notice (voir p. 165-6). Nous sommes donc pleinement en droit de mettre entre crochets πρὸς δὲ τούτοις. Il est même probable que cette adjonction ait amené une transformation du début de la phrase et qu'on ait eu à l'origine ἐὰν <οὖν> ou ἐὰν <μέν>.

61 a 9 - b 9 = B de l'introduction

61 a 10 - 6 = d (γλῶττα)

61 a 16 - 21 = e (μετοφορά)

61 a 21 - 3

61 a 23 - 5

61 a 26 - 31

61 a 25 - 6

} = f (πολλὰ πάθη τῆς λέξεως)

61 a 31 . b 9, comme 61 a 4 . 9, est un conseil qui s'applique à toutes les solutions précédentes. Nous y reviendrons (p. 107).

Pour employer la terminologie de la conclusion de l'autre rédaction, disons qu'il y a deux sortes de reproches : on peut accuser le poète de dire des choses fausses (οὐκ ἀληθῆ) ou contradictoires (ὑπεναντία) — et qu'on peut réfuter ces reproches de neuf façons différentes. Il va de soi que l'homogénéité de ce nouvel exposé est une preuve décisive de la justesse de notre interprétation de ce chapitre 25, dans lequel nous voyons donc deux rédactions d'un même sujet imbriquées de la manière suivante :

introduction (60 b 6-7)

plan de la première rédaction (60 b 7-13)

première partie de la seconde rédaction (60 b 13-32)

première rédaction (60 b 32-61 b 9)

seconde partie de la seconde rédaction (61 b 9-21)

plan de la seconde rédaction (61 b 21-5).

La forme déjà de ces deux rédactions et leur situation respective dans l'ensemble du chapitre permettaient de les classer par ordre chronologique et c'est ce que nous avons fait instinctivement en les appelant l'une première, l'autre seconde rédaction. Cette impression se trouve confirmée par la comparaison de leur contenu avec le reste de la Poétique, comparaison qui, pour avoir été souvent faite, n'en est pas moins indispensable, parce qu'on a dit tant de choses vraies ou fausses, déformé si souvent le sens d'un passage pour le faire entrer de force dans un plan qu'on pensait être celui d'Aristote, qu'une analyse impartiale de ce chapitre n'existe pas encore à notre connaissance. C'est ce que nous allons nous efforcer de faire dans la mesure de nos moyens, sans entrer dans les détails qui en général sont discutés dans la note 197.

Première rédaction

C'est dans les chapitres 1 à 3 de la Poétique, introduction générale où sont exposés les fondements de la poésie, que nous trouverons les raisons qui ont poussé Aristote à choisir le plan actuel de cette première rédaction plutôt qu'un autre. Il y a en effet une analogie si frappante entre le début de notre ouvrage et celui de ce chapitre 25 qu'on ne peut l'attribuer à un effet du hasard mais qu'il faut y voir un parallélisme voulu. Ainsi, en

60 b 7-9, ἐπει γάρ ἐστι μιμητῆς ὁ ποιητῆς ὡπερ ἀνεί ζωγράφος ἢ τις ἄλλος εἰκονοποιός est une réminiscence évidente (ἐπει γάρ) de l'affirmation du premier chapitre que tout art est imitation (47 a 13-8). Ensuite, en 60 b 9-11 (= A), ἀνάγκη (199) μιμῆσθαι τριῶν ὄντων τῶν ἀριθμῶν (200) ἐν τι αἰεί. α. ἢ γάρ οἷα ἦν ἢ ἔστιν, β. ἢ οἷα φασιν καὶ δοκεῖ (ἢ ἔστιν), γ. ἢ οἷα εἶναι δεῖ (ἢ ἔστιν) nous ramène à l'un des trois modes de la μίμησις : τὸ α, c'est-à-dire à l'objet de l'imitation. Ce mode est examiné au chapitre 2. Mais alors qu'Aristote n'avait distingué là que deux catégories d'objets ou de personnages, il adopte ici une division tripartite entièrement nouvelle qui s'adapte mieux au sujet. Le poète peut s'écarter de la réalité (οἷα ἔστιν) ou, ce qui revient au même, de la vérité (ἀληθῆ) dans trois cas :

- a. par souci d'exactitude historique (οἷα ἦν),
- β. pour se conformer aux croyances religieuses (οἷα φασιν καὶ δοκεῖ),
- γ. pour idéaliser son sujet (οἷα εἶναι δεῖ).

C'est ainsi qu'on répondra au reproche de ne pas dire la vérité. Cette interprétation si naturelle est assurée par les exemples donnés en 60 b 32-61 a 4 et repose sur la répétition sous-entendue mais parfaitement normale de ἢ ἔστιν en β et γ. Nous n'insisterions pas sur ces détails, si une certaine confusion n'avait résulté parfois de l'incompréhension de ce passage (voir note 197, p. 318). Enfin, en 60 b 11-3 (= B), ταῦτα δ' ἐξαγγέλλεται λέξει ἐν ἢ καὶ γλῶττα καὶ μεταφορὰ καὶ πολλὰ πάθη τῆς λέξεώς ἐστι διδομεν γάρ ταῦτα τοῖς ποιηταῖς nous renvoie à un autre mode de la μίμησις : τὸ ἐν οἷς, c'est-à-dire aux moyens de l'imitation qui sont analysés au chapitre 1 (47 a 18-b 29). Ces moyens d'expression de la poésie sont le ῥυθμός, le λόγος et l'ἄρμονία (47 a 22), réduits plus loin à la λέξις et à la μελοποιία (6, 49 b 33-4 et 50 a 10-1). De ces dernières Aristote ne retient ici que la λέξις, parce que la μελοποιία n'est pas du domaine de la critique littéraire.

Le plan de cette première rédaction est donc déterminé entièrement par les concepts fondamentaux que l'on trouve dans les premiers chapitres de la Poétique. On pourrait se demander pourquoi le troisième des modes de la μίμησις : τὸ ὡς, c'est-à-dire la manière d'imiter, n'a pas été pris en considération ici. On imagine volontiers les solutions auxquelles il donnerait lieu si l'on se rappelle ce qui est dit en 17, 55 a 22-30 de certaines fautes qui échappent à la lecture mais sont accusées sur la scène, ou en 24, 60 a 11-8 de l'ἄλογον plus admissible dans l'épopée que dans la

tragédie parce que l'action ne s'y déroule pas sous vos yeux, ou enfin en 15, 54 b 6-8 et en 24, 60 a 27-32 de ce même *ἄλογον* qu'on peut souffrir à la rigueur pourvu qu'il reste en dehors de la pièce, à l'arrière-plan. Mais — et ceci seul compte — ces quatre passages n'appartiennent pas au fond primitif de la Poétique (voir ad loc.). Ils témoignent d'une évolution de la pensée aristotélicienne et cela explique qu'il n'en ait pas été tenu compte dans cette première rédaction.

Les solutions que l'on peut trouver à ces reproches, elles, tantôt sont nouvelles, tantôt reflètent des théories anciennes. Une mise au point s'impose ici, parce qu'on a souvent déformé leur signification pour les faire correspondre au prétendu « résumé », pour nous à la seconde rédaction.

1re solution (60 b 32-5 = Ac). On peut s'écarter de la vérité en traitant son sujet (*οἷα εἶναι δεῖ*), 60 b 11) ou ses personnages (*οἷους δεῖ ποιεῖν*), 60 b 34) d'une manière idéalisée. Reconnaissons le bien-fondé des comparaisons que l'on a faites entre ce passage et ce qu'Aristote dit, aux chapitres 2, 6, 13 et 15, du caractère plus élevé de la tragédie et de ses héros. Mais ne poussons pas trop loin cette comparaison : partant d'un point de vue fort différent le Stagirite constate ici qu'on peut imiter de deux façons ; il ne prend pas position en faveur de l'une d'entre elles, comme dans les chapitres que nous venons de citer, mais se contente d'indiquer dans quelle mesure une erreur (*οὐκ ἀληθῆ*) est justifiable. En revanche, nous ne comprenons plus du tout comment notre solution pourrait répondre au reproche *ὡς βλαβερά* (61 b 19-21). Ce reproche ne concerne évidemment qu'une imitation inférieure et ne peut être réfuté par la simple affirmation du contraire ! Non, cette solution, comme les deux suivantes, se rapporte au reproche *οὐκ ἀληθῆ* (60 b 33), non pas à *βλαβερά* malgré l'envie qu'on pourrait avoir de la faire correspondre à ce reproche de la seconde rédaction (voir note 197, p. 314-5).

2me solution (60 b 35-61 a 1 = Ab). Certaines erreurs, poursuit Aristote, peuvent être admises si elles correspondent à une croyance générale, dans le domaine de la religion par exemple. Cette solution est aussi simple qu'originale. Trompé par la signification de *δοκεῖ* en 60 b 10 (lequel ne fait que renforcer *φασιν*, comme le prouve l'allusion à Xénophane dans notre solution et aussi l'emploi indistinct des expressions *πρὸς τὴν δόξαν* et *πρὸς ἃ φασιν*, pour indiquer la même idée, en 61 b 10 et 14) on a voulu

comparer notre passage à ce qui est dit au chapitre 9. Cette fois-ci la comparaison est franchement fausse. Elle repose sur une confusion entre ce qui est une croyance et ce qui est vraisemblable, confusion qui trahit une singulière méconnaissance des fondements mêmes de la Poétique et qu'on s'étonne de trouver pour cette raison chez un Rostagni qui écrit dans son commentaire : ἢ οἷά φασιν καὶ δοκεῖ = οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι καὶ δυνατὰ γενέσθαι. Voilà où même cette manie de vouloir à tout prix assimiler la seconde rédaction (ici le reproche ὡς ἄλογα s'opposant à εἰκὸς - πιθανόν) à la première ! Notons d'ailleurs que croyance et vraisemblance ne sont pas non plus confondues dans la seconde rédaction puisque chacune d'entre elles fournit une solution à l'ἄδύνατον, puis à l'ἄλογον (voir plus loin). Notons enfin que notre solution n'aurait probablement pas été acceptée au chapitre 9 dans lequel Aristote, plus intransigeant, n'admet aucune invraisemblance, donc même pas celle qui serait la conséquence d'une vérité de foi ! Exemple de plus des légères contradictions qu'on découvre lorsqu'on dis-sèque le contenu de la Poétique, mais qui se résolvent si l'on veut bien suivre les conseils donnés par le Stagirite dans ce chapitre 25 et ne pas juger avec précipitation (61 a 31-b 9).

3me solution (61 a 1-4 = Aa). L'idée pourtant simple de cette solution — qu'il ne faut pas commettre d'anachronisme en jugeant la poésie des anciens, autrement dit qu'on doit se demander comment les choses étaient alors, non comment elles sont aujourd'hui — cette idée a été régulièrement comparée, de nouveau, à ce chapitre 9, où l'on nous dit que le poète doit imiter les choses non telles qu'elles sont (γενόμενα, δυνατά) mais telles qu'elles doivent être (οἷα ἂν γένοιτο) selon la vraisemblance et la nécessité (κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον). Il n'y a pourtant aucun point commun entre ces deux passages de la Poétique : dans l'un Aristote cherche des arguments historiques pour répondre aux critiques adressées à Homère, dans l'autre il définit l'essence de la narration poétique qui est d'être vraisemblable. Si cette comparaison a tout de même été faite, c'est pour assouvir ce désir que l'on a de faire correspondre coûte que coûte cette solution au reproche ὡς ἄδύνατα de la seconde rédaction, lequel on oppose à tort ou à raison à τὰ γενόμενα en se fondant précisément sur ce chapitre 9.

Solutions 4 à 9 (61 a 9-31 = Bd à f). Il n'y a rien à dire de ces solutions, sinon qu'elles se fondent pour la plupart sur des

distinctions établies aux chapitres 21 et 22 à propos de la λέξις. Nous verrons que ces chapitres sont anciens (p. 130-1).

Les deux groupes de solutions de cette première rédaction (1-3, 4-9) se terminent chacun par une remarque intéressante. L'une, *περὶ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς* (61 a 4-9), a été considérée, nous ne savons trop pourquoi, comme répondant à une objection d'ordre moral (201) et mise en rapport, nous savons pourquoi cette fois-ci, avec le reproche *ὡς βλαβερά* de la seconde rédaction. Un simple coup d'œil à ce dernier montrera qu'il n'offre aucune ressemblance avec notre solution. Mais que ne ferait-on pour assimiler ces deux rédactions ! En fait, après avoir dénombré trois solutions qui se rapportent à un même reproche (*οὐκ ἀληθῆ*), Aristote éprouve le besoin d'élargir le débat par un conseil général : « à propos de ce qui est bien ou mal (esthétiquement parlant) dans une parole ou un acte, il faut examiner non seulement cette parole ou cet acte en eux-mêmes en se demandant s'ils sont bien ou mal, mais aussi celui qui agit ou parle, à qui il s'adresse, quand, pour qui, pourquoi il le fait, par exemple pour amener un plus grand bien ou pour éviter un plus grand mal ». Ce plus grand bien et ce plus grand mal qu'il faut rechercher ou faire sont comparables à l'affirmation, en 60 b 24-9, qu'un *ἀδύνατον* est excusable si grâce à lui les fins de la tragédie sont mieux atteintes. C'est donc de cette partie de la seconde rédaction qu'il faudrait rapprocher notre solution, non pas du reproche *ὡς βλαβερά*. L'autre remarque, en 61 a 31-b 9, résume, comme la précédente, les solutions *πρὸς τὴν λέξιν* auxquelles elle s'ajoute et contient aussi des conseils de prudence d'un caractère général : « il faut de même, lorsqu'un mot paraît contradictoire, examiner de combien de significations il est susceptible... ». Toutes deux ont donc trop d'affinités pour qu'on puisse les dissocier : chacune résume les solutions qui la précèdent, chacune est un conseil de prudence en dehors de la classification en solutions. On pourrait, il est vrai, en faire deux solutions supplémentaires, mais deux ou point du tout. L'attitude intermédiaire adoptée par la majorité des commentateurs est insoutenable pour cette raison et pour d'autres que nous avons exposées dans la note 197 (p. 310-6).

Cette analyse du plan et des solutions de la première rédaction a suffisamment mis en lumière sa simplicité et son accord parfait avec les parties anciennes de la Poétique.

Seconde rédaction

Il n'en va plus de même ici. Tout est plus complexe : choix des reproches et des solutions, suite des idées, plus concis aussi et plus obscur, souvent par la faute de nos manuscrits. On cherchera en vain des principes généraux pour nous guider comme dans la rédaction précédente.

V. 60 b 13-32 : πρὸς δὲ τούτοις οὐχ ἡ αὐτὴ ὁρθότης ἐστὶν τῆς πολιτικῆς καὶ τῆς ποιητικῆς οὐδὲ ἄλλης τέχνης καὶ ποιητικῆς. αὐτῆς δὲ τῆς ποιητικῆς διττὴ ἁμαρτία· ἡ μὲν γὰρ καθ' αὐτήν, ἡ δὲ κατὰ συμβεβηκός. εἰ μὲν γὰρ προείλετο μιμῆσασθαι <... δι' > ἀδυναμίαν, αὐτῆς ἡ ἁμαρτία· εἰ δὲ τὸ προελεσθαι μὲν ὁρθῶς, ἀλλὰ τὸν ἵππον ἄμφω τὰ δεξιὰ προβεβληκότα, ἢ τὸ καθ' ἐκάστην τέχνην ἁμάρτημα, οἷον τὸ κατ' ἰατρικὴν ἢ ἄλλην τέχνην [ἢ ἀδύνατα πεποιήται] ὅποιανοῦν, οὐ καθ' ἑαυτήν. ὥστε δεῖ τὰ ἐπιτιμήματα ἐν τοῖς προβλήμασιν ἐκ τούτων ἐπισκοποῦντα λύειν (202).

Ce passage, trop corrompu pour qu'on puisse en restaurer la forme originale avec certitude, offre pourtant un sens clair : Aristote y distingue la faute essentielle due à une mauvaise imitation de la faute accidentelle provenant d'une erreur d'imitation relative à un autre art que la poésie.

Nous avons montré plus haut qu'il faut séparer cette remarque des deux « principes généraux » qui la précèdent (60 b 7-13) et la rattacher à l'autre rédaction pour des raisons de plan. Nous sommes en état de confirmer cette manière de voir par de nouveaux arguments.

1. Les « deux principes » (en fait l'énoncé du plan de la première rédaction) ne se confondent pas avec les reproches (οὐκ ἀληθῆ, ὑπεναντίωμα) auxquels ils doivent fournir des solutions. Ici, au contraire, tout le texte n'est qu'une explication du reproche ὡς παρὰ τὴν ὁρθότητα τὴν κατὰ τέχνην, sans que les solutions qu'on alléguera pour le réfuter soient même esquissées. Il est donc anormal de mettre sur un même pied deux passages dont la fonction dans ce chapitre est différente.

2. Alors que les « deux principes » reprennent des concepts fondamentaux de la Poétique (voir ci-dessus), l'idée qui nous occupe ici est entièrement neuve. On a voulu la comparer (203) il est vrai à 1, 47 b 16-20 et à 9, 51 b 2-5 (= h 27-33), mais l'analogie n'est qu'apparente, car d'un côté nous avons des considérations sur l'essence de la poésie et sur ce qui la distingue des autres arts, de l'autre une défense du poète contre les critiques

qu'on lui adresse et qui en réalité n'atteignent pas son inspiration mais seulement ses connaissances techniques. Cette idée si profonde, comparée aux théories traditionnelles de l'antiquité sur ce sujet, pourrait bien être une découverte aristotélicienne. Cela expliquerait l'importance qui lui est attribuée ici et qui contraste avec la concision et la sécheresse du style des « deux principes » et aussi des quatre reproches qui lui font logiquement suite dans la seconde rédaction. Quoi qu'il en soit de cette différence, l'originalité de notre passage sur *l'ὀρθότης κατὰ τέχνην* prouve assez qu'on ne peut le rattacher à ce qui précède. Passons maintenant à ses deux solutions.

Ilme solution : *πρῶτον μὲν τὰ πρὸς αὐτὴν τὴν τέχνην, ἀδύνατα πεποιή-
ται ἡμάρτηται· ἀλλ' ὀρθῶς ἔχει, εἰ τυγχάνει τοῦ τέλους τοῦ αὐτῆς, τὸ γὰρ
τέλος εἶρηται, εἰ οὕτως ἐκπληκτικώτερον ἢ αὐτὸ ἢ ἄλλο ποιεῖ μέρος. πα-
ράδειγμα ἢ τοῦ Ἑκτορος δίωξις. εἰ μέντοι τὸ τέλος ἢ μᾶλλον ἢ <μη>
ἦττον ἐνδέχεται ὑπάρχειν καὶ κατὰ τὴν περὶ τούτων τέχνην, ἡμαρτῆσθαι
οὐκ ὀρθῶς· δεῖ γάρ, εἰ ἐνδέχεται, ὅλως μηδαμῆ ἡμαρτῆσθαι (60 b 22-9).*

A quel passage se réfère l'expression *τὸ γὰρ τέλος εἶρηται* ? Le but de la tragédie (*τέλος, ἔργον, ἡδονή*) a été indiqué à plusieurs reprises. Peut-être Aristote pensait-il à la définition de la tragédie au chapitre 6 : *... δι' ἔλεου καὶ φόβου περαίνουσα τὴν τῶν τοιούτων πα-
θημάτων κάθαρσιν (49 b 27-8)*. La proposition qui précise *τὸ γὰρ
τέλος εἶρηται* contient en effet le terme *ἐκπληκτικώτερον*, lequel
marque cet étonnement provoquant les deux sentiments spécifi-
ques de la tragédie : *ἔλεος καὶ φόβος*. Peut-être aussi, fait-il allu-
sion, d'une manière générale seulement, aux passages contenant
la même idée (6, 49 b 27-8 ; 9, 52 a 1-11 ; 11, 52 a 30-b 1 ; 13,
52 b 32-3 ; 14, 53 b 8-14). Cette référence est donc trop vague
pour qu'on en puisse déduire quoi que ce soit sur les rapports
de notre passage avec le reste de la Poétique. En revanche,
l'exemple de la poursuite d'Hector par Achille (*παράδειγμα ἢ τοῦ
Ἑκτορος δίωξις*) n'a été cité qu'une seule fois et dans une partie
récente de l'ouvrage (24, 60 a 14-7, voir p. 159). Il y a une grande
ressemblance entre ces deux passages, même si la démonstration
n'y est pas tout à fait la même : au chapitre 24, l'*ἄλογον*, qu'on
doit rechercher parfois comme source de *θαυμαστόν*, choque moins
dans l'épopée que dans la tragédie ; dans notre texte, l'*ἀδύνατον*
est admissible si grâce à lui l'*ἐκπληκτικόν* est plus grand. Que
cette poursuite d'Hector soit invoquée tantôt comme exemple
d'*ἄλογον*, tantôt comme exemple d'*ἀδύνατον* n'est pas fait pour

nous surprendre puisque ces deux termes ont des significations voisines qui se recouvrent parfois. Ici, par exemple, cette étrange poursuite est aussi bien invraisemblable qu'impossible. Nous sommes donc en droit de considérer ces deux passages comme apparentés.

12me solution : il n'y a rien à en dire, car elle n'est que l'application de ce qu'Aristote a dit à propos du reproche *ὡς παρά την ὀρθότητα την κατά τέχνην* (60 b 13-22).

I. 61 b 9-14 : *ὅλως δὲ τὸ ἀδύνατον μὲν πρὸς τὴν ποιήσιν ἢ πρὸς τὸ βέλτιον ἢ πρὸς τὴν δόξαν δεῖ ἀνάγειν. πρὸς τε γὰρ τὴν ποιήσιν αἰρετώτερον πιθανὸν ἀδύνατον ἢ ἀπίθανον καὶ δυνατόν. καὶ ἴσως ἀδύνατον τοιοῦτους εἶναι οἷον Ζεῦξίς ἔγραψεν, ἀλλὰ βέλτιον τὸ γὰρ παράδειγμα δεῖ ὑπερέχειν. πρὸς ἃ φασιν <.. πρὸς ἃ φασιν> τάλογα.*

Jusqu'ici on pensait que le terme *ὅλως* introduisait ce que l'on considérait comme un résumé du chapitre. Nous avons montré plus haut que ce prétendu résumé est en fait une partie de la seconde rédaction. Cette interprétation nous permet de donner à *ὅλως* un sens différent. Le reproche *ὡς παρά την ὀρθότητα την κατά τέχνην* que nous venons d'analyser a une portée si générale qu'il englobe plus ou moins les autres (*ὥστε δεῖ τὰ ἐπιτιμήματα ἐν τοῖς προβλήμασιν ἐκ τούτων ἐπισκοποῦντα λύειν*, 60 b 21-2). Ainsi l'*ἀδύνατον* et l'*ἄλογον*, qui plus tard seront des reproches pourvus de leurs propres solutions (61 b 9-15), ne seraient ici que de simples fautes excusables ou non selon cette *ὀρθότης*. Une telle fonction est attestée directement pour l'*ἀδύνατον* par la présence de ce terme en 60 b 23, indirectement pour l'*ἄλογον*, puisque au chapitre 24 (60 a 14-6) cette même poursuite d'Hector par Achille, considérée ici comme un *ἀδύνατον*, est citée là comme un exemple d'*ἄλογον* (voir plus haut p. 109). D'une façon analogue l'*ἄλογία* dépend du reproche *ὡς βλαβερά* en 61 b 19-20. Or en 61 b 9 le débat s'élargit. Aristote en vient à montrer que cet *ἀδύνατον* qui jusqu'ici n'était qu'une simple faute peut à son tour devenir un reproche et offrir à ce titre ses propres solutions. Le terme *ὅλως* marque précisément cette transition : « d'une manière générale (*ὅλως*) d'autre part (*δέ*) il faut considérer l'*ἀδύνατον*... ». L'expression *ὅλως δέ* n'annonce donc pas un résumé de ce qui précède mais simplement un emploi plus large du terme *ἀδύνατα* mentionné en 60 b 23.

En 61 b 9, τὸ ἀδύνατον est suivi d'un μὲν auquel ne correspond

aucun *δέ*. Faut-il laisser cette particule en suspens, comme en 6, 50 a 3 et b 12, ou écrire *πρὸς <δ'> ἄ φασιν* en 61 b 14? Cette dernière solution, plus recommandable que l'autre, ne va pas assez loin à notre avis. Voici pourquoi. Que les solutions répondant au reproche *ὡς ἀδύνατα* soient au nombre de trois se déduit sans hésitation possible de *πρὸς τὴν ποίησιν* (1), *ἢ πρὸς τὸ βέλτιον* (2), *ἢ πρὸς τὴν δόξαν* (3) (ceci contre Vahlen, voir note 197, p. 312). On s'étonnera donc de n'en trouver que deux d'expliquées: 1. *πρὸς τε γὰρ τὴν ποίησιν αἰρετώτερον πιθανὸν ἀδύνατον ἢ ἀπίθανον καὶ δυνατόν*. 2. *καὶ ἴσως ἀδύνατον τοιοῦτους εἶναι οἷον Ζεῦξις ἔγραψεν, ἀλλὰ βέλτιον τὸ γὰρ παράδειγμα δεῖ ὑπερέχειν*. Il y a probablement une lacune ici et cette hypothèse est confirmée par l'adjonction brusque et non coordonnée de *πρὸς ἄ φασιν τᾶλλογα* qui, tout en étant une solution *πρὸς τὴν δόξαν*, concerne pourtant le reproche suivant (*ἄλλογον*). La correction *πρὸς <δ'> ἄ φασιν* ne supprime qu'une partie des difficultés: elle introduit une coordination nécessaire, mais ne rend pas compte de la disparition de la solution *πρὸς τὴν δόξαν* de l'*ἀδύνατον*. Aussi préférons-nous supposer une lacune à la suite d'un saut du même au même (*πρὸς ἄ φασιν <... πρὸς ἄ φασιν> τᾶλλογα*), lacune trop considérable pour qu'on en puisse restituer le texte avec certitude mais dont le sens est clair: *πρὸς ἄ φασιν + solution de l'ἀδύνατον* avec peut-être la constatation que cette solution est valable aussi pour l'*ἄλλογον*, par exemple: *δεῖ δὲ ἀνάγειν καὶ πρὸς ἄ φασιν τᾶλλογα*. Comme on le voit c'est dans cette lacune que devait se trouver le *δέ* répondant au *μὲν* de 61 b 9, supposition confirmée par le fait que les deux autres reproches sont aussi introduits par cette particule (61 b 15, b 19). Passons maintenant aux trois solutions de l'*ἀδύνατον*.

Ire solution: *πρὸς τε γὰρ τὴν ποίησιν αἰρετώτερον πιθανὸν ἀδύνατον ἢ ἀπίθανον καὶ δυνατόν*.

Cette solution est originale. On ne trouve rien de correspondant dans la première rédaction. *πρὸς τὴν ποίησιν* doit être pris dans un sens technique: conformément aux exigences de la composition poétique. La principale de ces exigences est la recherche de la vraisemblance à laquelle, nous dit ici Aristote, il faut sacrifier même la vérité. On rapprochera naturellement cette solution de l'ensemble du chapitre 9 qui traite de cette vraisemblance (*εἰκός = πιθανόν*) mais plus encore de: *προαιρεῖσθαι τε δεῖ ἀδύνατα εἰκότα μᾶλλον ἢ δυνατό ἀπίθανα* qu'on rencontre dans une partie récente de la Poétique (24, 60 a 26-7, voir p. 159).

2me solution : και ἴσως ἀδύνατον τοιούτους εἶναι οἷον Ζεῦξίς ἔγραφεν, ἀλλὰ βέλτιον τὸ γὰρ παράδειγμα δεῖ ὑπερέχειν.

Bien que les reproches ὡς ἀδύνατα et ὡς μὴ ἀληθῆ ne se recouvrent pas complètement, ou se reportera pourtant à la solution semblable de la première rédaction (60 b 32-5) et aux rapprochements que nous avons établis alors avec le reste de l'ouvrage. L'exemple tiré de la peinture et la pbrase τὸ γὰρ παράδειγμα δεῖ ὑπερέχειν nous font penser à 54 b 9-14 où l'on retrouve la même idée illustrée aussi par une comparaison avec la peinture, mais, fait remarquable, cette partie du chapitre 15 est très probablement une addition *postérieure* (voir p. 140-1).

3me solution : πρὸς ἃ φασιν <...>

Avec les mêmes réserves que pour la précédente on rapprochera cette solution de celle qui lui correspond dans la première rédaction (60 b 35-61 a 1).

Des trois solutions que compte chacun des reproches ὡς ἀδύνατα (rédaction récente) et ὡς μὴ ἀληθῆ (rédaction originale), deux seulement sont semblables et c'est pour cette raison qu'on n'a jamais pu assimiler ces deux reproches, autrement dit faire correspondre une partie de l'exposé (60 b 32-61 a 4) au prétendu résumé (61 b 9-14).

II. 61 b 14-5 : <...πρὸς ἃ φασιν> τᾶλλογα· οὕτω τε καὶ ὅτι ποτὲ οὐκ ἄλογόν ἐστιν· εἰκὸς γὰρ καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς γίνεσθαι.

Le terme ἄλογον (= ἄτοπον en 60 a 35 et 60 b 2, s'oppose à εἰκός, πιθανόν) se retrouve ailleurs, mais seulement dans des parties récentes de la Poétique : 15, 54 b 6 = 24, 60 a 28 ; 24, 60 a 13, 36 ; 25, 61 b 19, 20.

4me solution : cette solution πρὸς τὴν δόξαν rappelle bien entendu celle qui la précède et, par l'intermédiaire de celle-ci, la seconde solution de la rédaction originale (60 b 35-61 a 1).

5me solution : comme en 61 b 11-2, nous avons ici une solution πρὸς τὴν πόλῃσιν, c'est-à-dire selon les exigences de la composition poétique. Au nom de l'εἰκός Aristote avait justifié alors l'ἀδύνατον, au nom de ce même εἰκός il justifie maintenant son contraire : l'ἄλογον, d'une manière paradoxale mais assez profonde en distinguant deux sortes de vraisemblance : l'une superficielle, l'autre essentielle (on trouve un paradoxe analogue en 15, 54 a 26-8 : ... ὁμοίως ὁμαλῶς ἀνώμαλον δεῖ εἶναι). Pour la solution de l'ἀδύνατον nous avons trouvé un passage d'une partie récente

de la Poétique (24, 60 a 26-7) où se trouvait formulée la même idée presque dans les mêmes termes, il en va de même pour notre solution de l'ἄλογον : ἔστιν δὲ τοῦτο καὶ εἰκός, ὡς περ Ἀγάθων λέγει, εἰκός γὰρ γίνεσθαι πολλὰ καὶ παρὰ τὸ εἰκός (18, 56 a 23-5, voir p. 155-8). Ce paradoxe d'Agathon permettait à Aristote d'assouplir sa conception un peu étroite de τῆς εἰκός (chapitre 9) sans pour autant en trahir l'esprit. Il y a là certainement une évolution de pensée qui se manifeste aussi dans une partie récente du chapitre 24 (60 a 33-b 2). Ce dernier passage est intéressant pour nous. Le fait que l'ἄτροπον (= ἄλογον) y soit admis à condition d'être atténué par l'art d'un bon poète pourrait fournir la matière d'une nouvelle solution de ce reproche. A cette solution qui n'est pas prise en considération dans notre chapitre peuvent s'en ajouter deux autres. L'une est tirée de deux passages jumeaux et récents (15, 54 b 6-8 et 24, 60 a 27-32) où l'on nous dit que l'ἄλογον est à la rigueur justifiable pourvu qu'il reste ἔξω τοῦ μυθεύματος, l'autre d'un passage récent de ce même chapitre 24 (60 a 12-7) où l'on nous dit cette fois que l'ἄλογον « passe » mieux dans l'épopée parce que l'action ne s'y déroule pas sous nos yeux comme dans la tragédie.

III. 61 b 15-8 : τὰ δ' ὑπεναντίως εἰρημένα οὕτω σκοπεῖν, ὡς περ οἱ ἐν τοῖς λόγοις ἔλεγχαι, εἰ τὸ αὐτὸ καὶ πρὸς τὸ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως, ὥστε καὶ αὐτὸν ἢ πρὸς ἃ αὐτὸς λέγει ἢ δ' ἂν φρόνιμος ὑποβῆται.

La division en trois des solutions de ce reproche est bien marquée par εἰ τὸ αὐτὸ καὶ πρὸς τὸ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως, mais la consécutive qui suit fait difficulté. La transformation de αὐτόν en λυτέον par M. Schmidt et celle de ὥστε καὶ αὐτόν en ὡς τε καθ' αὐτό par Susemihl sont arbitraires. Comme verbe on sous-entend d'habitude λέγειν (Spengel, Vahlen jadis), ὑπεναντίως εἰρηκέναι (Bywater et d'autres), ou même σκοπεῖν δεῖ τὸν ποιητὴν (Vahlen) et l'on traduit : « avant d'admettre que (= ὥστε!) le poète lui-même ait contredit ou ses propres paroles ou ce qu'un homme sensé peut supposer ». On envisagerait donc trois cas de contradiction qu'il faudrait examiner *avant* de déclarer le poète fautif. Malheureusement la présence de ὥστε dans notre phrase s'oppose à cette interprétation. Ceux qui ont voulu rendre cette idée de conséquence ont été amenés à déduire deux cas de contradiction (le poète se contredit lui-même ou contredit l'opinion d'un homme sensé) des trois cas indiqués par εἰ τὸ αὐτὸ καὶ πρὸς τὸ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως, autrement dit à faire un faux raisonnement

en voulant observer la syntaxe du passage. Il nous semble à nous qu'il y a un parallélisme, non seulement logique mais aussi formel, entre les trois cas de contradiction et la consécutive qui leur fait suite, puisque τὸ αὐτό est repris par αὐτόν, πρὸς τὸ αὐτό par πρὸς & αὐτὸς λέγει et ὡσαύτως par ὃ ἂν φρόνιμος ὑποθῆται. Il s'agit dès lors de trouver pour notre consécutive une signification qui corresponde à ces trois cas, d'y voir trois solutions au lieu de deux. Voici comment nous traduirions : « de telle sorte aussi (ὥστε καί) que le poète lui-même ait bien commis une contradiction [il faut examiner s'il y a vraiment contradiction ou non = τὸ αὐτό], ou que la contradiction porte sur ce qu'il a dit lui-même [= πρὸς τὸ αὐτό], ou que ce qu'un homme sensé peut supposer soit contredit [conseil de prudence = ὡσαύτως, voir solutions en 61 a 4-9 et surtout en 61 a 31-b 9] ». Dans cette interprétation la difficulté réside dans le fait qu'il est impossible de sous-entendre un même verbe pour les trois cas. Il ne faudrait pourtant pas en exagérer l'importance, parce que nous sommes en présence ici d'un style extrêmement concis et, en outre, d'une phrase rédigée sur le modèle de ce qui la précède. Quoi qu'il en soit d'ailleurs des trois interprétations que nous venons d'examiner, un fait certain demeure, le seul en somme qui nous importe, c'est qu'à ce reproche ὡς ὑπεναντία répondent trois solutions : 6me solution εἰ τὸ αὐτό ; 7me solution εἰ πρὸς τὸ αὐτό ; ; 8me solution εἰ ὡσαύτως.

Pour le fond ce reproche est comparable à la remarque générale sur l'ὑπεναντίωμα en 61 a 31-b 9, pour la forme à ce qui est dit περὶ καλῶς ἢ μὴ καλῶς en 61 a 4-9, deux passages qui font partie de la première rédaction et témoignent du même esprit de prudence. Il serait faux pourtant de vouloir pousser la comparaison plus loin comme on l'a trop souvent fait.

IV. 61 b 19-21 : ὀρθὴ δ' ἐπιτίμησις καὶ ἀλογία καὶ μοχθηρία, ὅταν μὴ ἀνάγκης οὔσης μὴθὲν χρῆσθαι τῷ ἀλόγῳ, ὥσπερ Εὐριπίδης τῷ Αἰγεῖ, ἢ τῇ πονηρίᾳ, ὥσπερ ἐν Ὁρέστη τῇ τοῦ Μενελάου.

A n'en pas douter ce dernier alinéa correspond au reproche ὡς βλαβερά mentionné en 61 b 23. Nous avons vu qu'on ne doit le rapprocher ni de la solution πρὸς τὸ βέλτιον (60 b 32-5) ni de celle περὶ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς (61 a 4-9) qui appartiennent à la première rédaction (voir p. 105 et 107).

Si une ἀλογία et une μοχθηρία inutiles sont à blâmer, il va de soi que les deux solutions positives de ce reproche seront que l'in vraisemblance et la méchanceté sont acceptables pourvu qu'elles

soient nécessaires à l'action, soit en la rendant plus dramatique — et nous retombons sur une des solutions du reproche *παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην* (60 b 22-9) — soit en la rendant plus plausible — et cette fois-ci nous avons de nouvelles solutions *πρὸς τὴν ποίησιν* comparables à celles en 61 b 11-2 et 14-5. Il ne faudrait cependant pas croire que ce nouveau reproche puisse être assimilé aux précédents. Tantôt c'est sur le caractère essentiel ou non d'une faute qu'Aristote insiste (60 b 22-9), tantôt sur la faute même (61 b 11-2 ; 14-5), ici ce serait plutôt sur sa nécessité relative. A cet égard on se reportera à 60 b 26-8 où reparait la même idée : *εἰ μέντοι τὸ τέλος ἢ μᾶλλον ἢ <μὴ> ἤττον ἐνδέχεται ὑπάρχειν καὶ κατὰ τὴν περὶ τούτων τέχνην, ἡμαρτηῆσθαι οὐκ ὀρθῶς*.

9me solution : l'*ἀλογία*, jadis un reproche pourvu de solutions (61 b 14-5), n'est plus ici qu'une simple faute subordonnée au reproche *ὡς βλαβερά*. La différence est claire : dans un cas, Aristote insiste sur l'in vraisemblance, dans l'autre sur l'inutilité de cette in vraisemblance.

10me solution : la méchanceté gratuite de Ménélas, dans l'*Oreste* d'Euripide, a déjà été prise comme exemple dans un passage qui montre beaucoup d'affinités avec le nôtre : *ἔστιν δὲ παράδειγμα πονηρίας μὲν ἤθους μὴ ἀναγκαῖον οἶον ὁ Μενέλαος ὁ ἐν τῷ Ὀρέστη (15, 54 a 28-9)*. Il nous est malheureusement impossible de dire si cette partie du chapitre 15 appartient ou non à la rédaction primitive de l'ouvrage (voir p. 73).

A ces deux solutions pourraient s'en ajouter d'autres, car les fautes qu'un poète peut commettre ne se bornent pas à l'in vraisemblance et à l'emploi de la méchanceté.

Le schéma de la première rédaction était simple : un certain nombre de *λύσεις* et deux *ἐπιτιμήματα*, dérivant de deux principes, qui à leur tour reposent sur les notions fondamentales de la poésie. Comparé à celui-là le schéma de la seconde rédaction paraît très complexe : aucun principe directeur pour déterminer le plan de l'exposé, aucun rapport non plus avec les idées essentielles des premiers chapitres de la *Poétique*, augmentation du nombre des *ἐπιτιμήματα* et des *λύσεις* sans que leur énumération soit exhaustive pour autant.

Si maintenant l'on considère les rapports que nous avons établis entre la seconde rédaction et le reste de l'ouvrage, on ne manquera pas d'être frappé par le fait qu'Aristote ne paraît s'y souvenir que de passages récents, à part bien entendu la première

rédaction du même sujet à laquelle il est bien normal qu'il se soit parfois référé. En fait on ne trouvera aucun rappel certain d'un passage ancien, rappel qui d'ailleurs ne prouverait rien, alors que cette correspondance avec des passages récents — et que nous avons des raisons de croire récents pour des motifs différents — est un argument décisif en faveur de la postériorité de cette seconde rédaction, un argument qui du reste ne fait que confirmer celui que nous avons tiré du plan de ce chapitre 25. On relèvera tout particulièrement les analogies existant entre notre texte et les chapitres 15 (54 a 37-h 14) et surtout 24 (60 a 11-h 2) qui nous autorisent à dire que ces trois parties ont été composées à la même époque et sous l'influence de mêmes préoccupations.

Voilà notre explication du plan de ce chapitre 25. On est naturellement en droit de la refuser, mais à condition seulement d'en offrir une meilleure où soient résolues toutes les contradictions que nous avons signalées dans les pages qui précèdent mais plus encore dans la note 197 et que nous résumons maintenant pour que le lecteur puisse se faire une idée des difficultés rencontrées par l'interprétation traditionnelle :

impossibilité de compter douze solutions (il y en aurait plutôt onze ou treize),

impossibilité de les ramener à celles qui se trouvent dans ce que l'on pense être un résumé (61 h 9-21),

absence de la plupart des cinq reproches dans le corps de l'exposé, « résumé » incomplet : quatre reproches sur cinq, dix solutions sur douze,

manque de parallélisme entre les deux premiers « principes » (60 h 7-13) et le troisième (h 13-22).

Jusqu'à ce que ces difficultés soient élucidées, nous nous en tiendrons à notre interprétation et il ne nous reste plus qu'à en tirer les conséquences pour notre étude. Elles sont simples : pour un chapitre au moins de la Poétique il existe deux rédactions d'un même sujet composées à des époques différentes. La présomption que nous avions d'une hétérogénéité plus considérable du texte se trouve donc prouvée.

Si jusqu'ici nous étions parvenu à déceler des notices marginales par une simple analyse du texte, il n'en sera plus de même désormais. L'élargissement de notre recherche demande une nou-

velle méthode d'investigation qu'on peut d'ailleurs dégager facilement des pages qui précèdent. Là, en effet, la présence de deux rédactions d'un même sujet nous a été révélée par l'existence d'un plan, puis confirmée par des rapprochements avec le reste de l'ouvrage. De même, c'est grâce au plan de la Poétique, indiqué en plusieurs endroits, que nous pourrions séparer la rédaction primitive des additions ultérieures, puis grâce à certaines idées, à certains thèmes qui reparaissent souvent, que nous pourrions confirmer par rapprochements, même préciser parfois ce que nous savions déjà par l'examen du plan. La division de ce deuxième chapitre est donc toute trouvée : 1° le plan de la Poétique ; 2° ses thèmes. Il va sans dire que nous nous servirons souvent des résultats obtenus dans notre premier chapitre et qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre ces deux chapitres puisque dans les deux cas les méthodes employées se fondent sur la structure du texte ou des idées, non sur leur signification.

Le plan de la Poétique

Commençons par la table des matières de la Poétique actuelle :

1,	47 a 8-13	introduction
	47 a 13-8	la μίμησις et ses trois modes
	47 a 10-b 29	premier mode : τὸ ἐν οἷς
2,	48 a 1-18	deuxième mode : τὸ ἀ
3,	48 a 19-b 3	troisième mode : τὸ ὤς
4-5,	48 b 4-49 b 9	origines et histoire de la poésie
	49 b 9-20	transition à l'étude de la tragédie
		* *
6,	49 b 21-31	définition de la tragédie
	49 b 31-50 b 21	détermination de ses six μέρη qualitatives (μῦθος, ἤθη, διάνοια, λέξις, ὄψις, μελοποιία)
7,	50 b 22-51 a 15	le <u>μῦθος</u> doit être entier
8,	51 a 16-35	le » doit être un
9,	51 a 36-52 a 11	le » doit se conformer à la vraisemblance
10,	52 a 12-21	division du μῦθος (ἀπλοῦς et πεπλεγμένος)
11,	52 a 22-b 13	parties du μῦθος (περιπέτεια, ἀναγνώρισις, πάθος)

12,	52 b 14-27	μέρη quantitatives de la tragédie
13-4,	52 b 28-54 a 15	ἔργον de la tragédie
15,	54 a 16-b 18	ἤθη
16,	54 b 19-55 a 21	espèces de l'ἀναγνώρισις
17-8,	55 a 22-56 a 32	conseils et définitions
19,	56 a 33-b 8	διάνοια
	56 b 8-19	λέξεις, ses modes
20,	56 b 20-57 a 30	» ses parties
21,	57 a 31-58 a 7	» sortes d'ὀνόματα
	58 a 8-17	» genres des ὀνόματα
22,	58 a 18-59 a 16	qualités de la λέξις poétique

* * *

23-4,	59 a 17-60 b 5	ἐποπεία
-------	----------------	---------

* * *

25,	60 b 6-61 b 25	problèmes de critique littéraire
-----	----------------	----------------------------------

* * *

26,	61 b 26-62 b 15	comparaison entre la tragédie et l'épopée
	62 b 15-8	conclusion

On pourrait bien entendu développer cette analyse du contenu de la Poétique, montrer par exemple ce que renferment les chapitres 17 et 18, 23 et 24, mais, pour notre étude du plan, ce tableau suffira. Si, en général, l'exposé semble obéir à un certain ordre, si l'on comprend immédiatement pourquoi les chapitres sur les modes de la μίμησις suivent la définition de celle-ci, pourquoi les chapitres sur le μῦθος précèdent ceux sur les ἤθη, la διάνοια et la λέξις, en revanche le choix même de cet ordre plutôt que d'un autre ne s'expliquera que par un examen approfondi de l'ouvrage et même, une fois les raisons de ce choix découvertes, il nous faudra encore justifier la présence de certaines parties qui cadrent mal avec le reste de la Poétique. Nous abordons ainsi la question si controversée du plan de l'ouvrage et nous ferons bien d'examiner d'abord très rapidement ce qu'on en a dit. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter aux tentatives de

reconstitution du plan original faites par quelques érudits du siècle passé. Les transformations, les regroupements de passages, voire de chapitres entiers, auxquels ils se sont livrés, leurs mises à l'index de parties soi-disant apocryphes n'ont fait que créer de nouvelles difficultés. D'ailleurs ils n'ont jamais pu donner d'explication satisfaisante des causes de ce bouleversement initial du texte, auquel ils prétendaient remédier (196). Par réaction contre cet arbitraire la plupart des critiques modernes s'efforcent de justifier la suite des idées de la Poétique actuelle (204). Nous verrons au cours de ce chapitre ce qu'il faut penser de cette attitude. On a même voulu retrouver dans notre ouvrage la division *ποίησις — ποιητής* traditionnelle à partir de l'époque alexandrine dans les traités de ce genre. Cette hypothèse sera examinée bientôt elle aussi (p. 124), ainsi que celles de Howald et de Bassett, lesquelles se rapportent plus ou moins au plan de la Poétique (voir note 250). Qu'il nous suffise ici de reproduire les conclusions très remarquables d'un article de Solmsen (205), qui ne croit pas non plus à l'homogénéité de la Poétique :

fond ancien 1-3 ; 4-5 ; 6 ; 7-11 ; 13-14 ; 15, 54 a 16-36 ; 22 ; 23			
additions .	12	15, 54 a 37·chap. 18	24
		20-1 ?	

Si l'on veut bien se reporter à notre tableau synoptique de la page 161, on constatera que les résultats de nos recherches, obtenus en général par d'autres méthodes, ne sont pas très différents de ceux de Solmsen, même s'ils nous donnent une vue plus précise et parfois opposée de l'état original du texte. Nous aurons l'occasion de revenir à plusieurs reprises sur cet excellent article.

Analysons maintenant de plus près ce plan de la Poétique et commençons — *πρῶτον ἀπὸ τῶν πρῶτων* — par l'introduction :

περὶ ποιητικῆς αὐτῆς τε καὶ τῶν εἰδῶν αὐτῆς, ἣν τινα δύναμιν ἕκαστον ἔχει, καὶ πῶς δεῖ συνίστασθαι τοὺς μύθους εἰ μέλλει καλῶς ἔξεν ἡ ποίησις, ἔτι δὲ ἐκ πόσων καὶ ποίων ἐστὶ μορίων, ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν ἄλλων ὅσα τῆς αὐτῆς ἐστὶ μεθόδου, λέγωμεν ἀρξάμενοι κατὰ φύσιν πρῶτον ἀπὸ τῶν πρῶτων (47 a 8-13).

D'une manière globale son ancienneté ne fait aucun doute, mais son style « à tiroirs » nous permet d'en extraire pratiquement chaque proposition à l'exception des première et dernière, sans qu'on ait pour autant des raisons sérieuses de le faire (voir p. 14). Il serait donc délicat d'en inférer quoi que ce fût pour ou

contre l'ancienneté d'un passage. Les seules indications sûres, celles qu'on peut tirer de ses deux extrémités (περὶ π. αὐτῆς τε καὶ τῶν εἰδῶν αὐτῆς et λέγομεν ἀρξάμενοι ... ἀπὸ τῶν πρώτων) sont trop générales pour être utiles; les autres, en plus de leur incertitude, sont remarquables surtout par leur imprécision. C'est tout juste si la remarque sur la disposition du μῦθος nous apprend qu'Aristote envisageait dès le début de donner à ce μῦθος une importance toute particulière. Nous verrons plus tard, à propos du chapitre 12 (p. 127), quelles « parties » de la poésie peut bien annoncer ἐτι δὲ ἐκ πόσων καὶ ποίων ἐστὶ μορίων. Comme on le voit, nous n'en savons pas beaucoup plus qu'auparavant!

Après avoir affirmé que ce qui fait l'essence de la poésie c'est l'imitation, Aristote poursuit :

διαφέρουσι δὲ ἀλλήλων τρισίν, ἧ γὰρ τῶ ἐν ἑτέροις μιμῆσθαι ἢ τῶ ἕτερα ἢ τῶ ἐτέρως καὶ μὴ τὸν αὐτὸν τρόπον (47 a 16-8).

Ces trois modes de la μίμησις seront étudiés dans ce qui reste du premier chapitre (47 a 18-h 29 = τὸ ἐν οἷς) et dans les deux suivants (2 = τὸ ἄ; 3 = τὸ ὡς) qui s'achèvent normalement par une conclusion : περὶ μὲν οὖν τῶν διαφορῶν καὶ πόσαι καὶ τίνες τῆς μιμήσεως, εἰρήσθω ταῦτα (48 h 2-3) dont les termes reprennent (οὖν) ceux de notre énoncé (τῶν διαφορῶν = διαφέρουσι - τῆς μιμήσεως = μιμῆσθαι). Ces trois premiers chapitres forment donc un tout et un tout qu'il faut rattacher à la rédaction primitive de l'ouvrage, car c'est de la μίμησις et de ses trois modes que dépendent non seulement cette division en genres poétiques (chapitres 1-3); mais aussi la définition de la tragédie (ἐκ τῶν εἰρημένων, 49 h 23), la détermination des μέρη qualitatives de celle-ci (chapitre 6) et, par voie de conséquence, la plupart des chapitres 7 à 22 (voir p. 123-4). Nous avons donc à faire à un de ces thèmes fondamentaux et si généraux que l'édifice de la Poétique s'écroulerait s'il en était privé.

Bien que l'histoire de la poésie, aux chapitres 4 et 5, se distingue en apparence fortement de ce qui la précède, bien que le point de vue soit autre, dynamique au lieu de statique, pourrait-on dire, la rupture est pourtant moins profonde qu'une lecture superficielle ne le ferait penser. En effet, cette histoire, plus théorique qu'empirique, repose elle aussi sur les trois modes de la μίμησις (voir p. 31-2) et se rattache ainsi aux chapitres 1 à 3 (206). D'ailleurs, n'était-il pas naturel qu'après avoir étudié les

genres de la poésie, son état actuel, Aristote en retraçant l'histoire, son passage de la puissance à l'acte ? Si ces arguments ne suffisaient pas, on pourrait encore faire remarquer que le début du chapitre 4 *ἐπίκασσι δὲ γεννησάσι* est inséparable de la fin du chapitre 3 *περὶ μὲν οὖν ...* (à l'intérieur du chapitre 4 on trouve une même liaison entre les deux premières sections : *μὲν* en 48 b 4 annonce *δέ* en b 24).

A la fin du chapitre 5 (49 b 9-20), une *comparaison entre l'épopée et la tragédie* sert de conclusion à l'histoire de la poésie. À première vue cette comparaison paraît inutile et même déplacée. Pourquoi comparer ces deux genres plutôt que deux autres ? Pourquoi y faire intervenir les six *μέρη* qualitatives dont la définition ne sera donnée qu'au chapitre suivant ? Et pourtant ce passage est absolument nécessaire à cet endroit. Il se trouve même être une des articulations principales du plan de la Poétique. Après avoir achevé son introduction (chapitre 1 à 5), Aristote devait traiter en détail les différents genres poétiques dont il n'avait parlé jusqu'ici qu'en termes généraux : épopée, iambe, tragédie, comédie, et les traiter selon un certain ordre qui aurait pu être historique, mais qui fut l'ordre d'importance, comme nous le révèle précisément cette comparaison entre l'épopée et la tragédie. Mais comment déterminer cet ordre d'importance ? Aristote suppose d'abord implicitement (probablement parce que cela va de soi) que les genres sérieux (l'épopée et la tragédie) sont supérieurs aux autres. Il faudra donc commencer par eux (207). Mais auquel accorder la palme ? C'est à cette question que répond notre passage. Notons qu'il ne s'agit pas pour l'instant de porter un jugement sur leur valeur esthétique respective (ce sera l'objet du chapitre 26) mais simplement de découvrir lequel est le plus complet et, par suite, doit être traité en premier. Il faut d'abord les distinguer selon la *μίμησις* et ses trois modes (208) : l'épopée et la tragédie sont semblables en tant qu'imitations (condition sine qua non de l'art) en discours en mètres (*τὸ ἐν οἷς*) d'objets élevés (*τὸ ἄ*), différentes en ce que l'épopée est un récit (*τὸ ὥς*) en vers simples (*τὸ ἐν οἷς*), la tragédie une action représentée en vers de plusieurs sortes. Déjà maintenant, nous présentons que la tragédie est plus complète puisqu'elle comprend aussi le récit et le vers simple (sans accompagnement musical) de l'épopée. Mais cette richesse plus grande de la tragédie est attestée surtout par le fait que, seule des deux, elle contient toutes les *μέρη* qualitatives (qu'Aristote déduira au chapitre sui-

vant des trois modes de la *μίμησις*, voir p. 53), si bien que quiconque saura juger d'une bonne ou d'une mauvaise tragédie saura en faire autant pour l'épopée. Voilà pourquoi il faut la traiter en premier. Cette discussion prouve assez, nous le pensons, l'ancienneté du passage pris dans son ensemble (sur la notice marginale qu'il contient, voir p. 47-8).

Au chapitre 6, *περὶ μὲν οὖν τῆς ἐν ἑξαμέτροις μιμητικῆς καὶ περὶ κωμωδίας ὕστερον ἐροῦμεν· περὶ δὲ τραγωδίας λέγωμεν ...* (49 b 21...) nous trace un plan de la Poétique qui ne sera que partiellement suivi, car, si la tragédie se trouve traitée longuement (6-22), l'épopée brièvement (23-4), la comédie ne l'est nulle part. Examinons de près cette question. Düntzer (209), pour qui le texte actuel de la Poétique est complet, s'est vu forcé, pour effacer toute allusion à un traitement ultérieur de la comédie, de transformer ce passage en *περὶ μὲν οὖν τῆς ἐν ἑξαμέτροις μιμητικῆς καὶ διηγηματικῆς ὕστερον ἐροῦμεν ...* etc. Cette correction, trop visiblement faite pour les besoins de la cause, n'a pas été reçue avec faveur, on le comprend. Il faudrait lui donner une forme plus vraisemblable en supposant simplement que *καὶ περὶ κωμωδίας* est une adjonction tardive, pour que les arguments de Düntzer, qu'on a généralement ignorés, reprennent de leur force. On en relèvera deux.

1. A la fin du chapitre précédent, dans un passage auquel se réfère le nôtre (*οὖν*), la tragédie et l'épopée sont seules nommées, si bien qu'ici *καὶ περὶ κωμωδίας* semble superflu. Peut-être, mais nous venons de voir qu'en 49 b 9-20 seules la tragédie et l'épopée demeureraient en présence parce qu'Aristote ne se préoccupait alors que de savoir par lequel de ces deux genres commencer, étant admise implicitement la supériorité des genres élevés (*σπουδαῖα*) sur la comédie. Cela ne veut pas dire que celle-ci, première des « viennent ensuite », n'ait pas place dans la Poétique mais seulement qu'elle doit céder le pas à la tragédie et à l'épopée plus importantes qu'elle. Nous pouvons donc rejeter cet argument.

2. En 22, 59 a 15-6 : *περὶ μὲν οὖν τραγωδίας καὶ τῆς ἐν τῷ πράττειν μίμησεως ἔστω ἡμῖν ἱκανὰ τὰ εἰρημένα* indiquerait, selon Düntzer, qu'on en a fini non seulement avec la tragédie, mais avec toute imitation dramatique, ce qui exclurait naturellement un traitement ultérieur de la comédie. Mais prenons garde ! Ici, comme souvent dans la Poétique (comme à la ligne suivante par exem-

ple), καί peut être épexégétique et l'expression qu'il amène une simple amplification de τῆς τραγωδίας. Cette manière de voir est d'autant plus sûre que τῆς ἐν τῷ πράττειν μίμησεως (pour : la tragédie) fait pendant et s'oppose, selon le troisième mode de la μίμησις, à τῆς διηγηματικῆς ... μιμητικῆς (pour l'épopée) qui suit immédiatement et n'en était pas séparé, dans le texte original, par les artifices de la typographie moderne. Ce second argument de Düntzer se réfute donc aussi et nous pouvons affirmer que notre phrase doit être conservée telle quelle avec son καί περι κωμωδίας qui prouve qu'Aristote avait alors l'intention de parler plus tard de la comédie. S'il l'a fait ou non sera examiné plus loin (p. 188-93).

περὶ δὲ τραγωδίας λέγωμεν ἀπολαβόντες αὐτῆς ἐκ τῶν εἰρημένων τὸν γινόμενον ὄρον τῆς οὐσίας, ἔστιν οὖν τραγωδία μίμησις πράξεως σπουδαίας καὶ τελείας μέγεθος ἐχούσης, ἡδυσμένῳ λόγῳ χωρὶς ἐκάστῳ τῶν εἰδῶν ἐν τοῖς μορίοις, δρώντων καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας, δι' ἐλέου καὶ φόβου περαίνουσα τὴν τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσιν (6, 49 b 22-8).

Il y a longtemps déjà qu'on s'est aperçu que cette définition ne se déduisait pas en entier ἐκ τῶν εἰρημένων en dépit des dires d'Aristote (84). Plusieurs de ses termes ne seront expliqués que plus tard. Elle forme ainsi un pont entre le début de la Poétique et les chapitres 7 à 14 et une articulation de l'ouvrage fort importante pour nous :

ἔστιν ... τραγωδία μίμησις	= chapitre 1
πράξεως σπουδαίας	= » 2
καὶ τελείας μέγεθος ἐχούσης	= » 7-8
ἡδυσμένῳ λόγῳ	= » 1
χωρὶς ἐκάστῳ τῶν εἰδῶν ἐν τοῖς μορίοις	= » 1
δρώντων καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας	= » 3
δι' ἐλέου καὶ φόβου	= » 13-4
περαίνουσα τὴν ... κάθαρσιν	= ?

Pour notre recherche, il ne faut pas séparer cette définition de la tragédie de la détermination de ses six μέρη qualitatives (49 b 31-50 a 15), parce que toutes deux procèdent de la même idée : la μίμησις et ses trois modes. D'ailleurs les éléments de cette définition et les six μέρη seront étroitement mêlés par la suite. Ainsi, les chapitres 7 et 8 traitent aussi bien du μῦθος, une des six μέρη, que de l'action τελείας μέγεθος ἐχούσης, élément de la définition. Voyons donc quels sont les chapitres qui se rap-

portent à ces μέρη qualitatives, plus précisément aux quatre principales d'entre elles :

μῦθος	=	chapitres 7-14
ἕθῃ	=	» 15
διάνοια et λέξις	=	» 19-22

Comme cette définition de la tragédie et les six μέρη qualitatives doivent être anciennes, puisque la plus grande partie du reste de l'ouvrage en dépend, nous pouvons en déduire que les chapitres ou groupes de chapitres qui y font allusion le sont aussi, mais globalement seulement. Ce sont les chapitres 7-14, 7-8, 13-4, 15, 19-22. Avant de les examiner, faisons remarquer que ce plan de la Poétique, si clairement indiqué, est en contradiction avec celui que Gudeman a cru y découvrir : selon lui, les chapitres 1 à 12 correspondraient à la ποιήσις, les chapitres 13 à 26 au ποιητής. Ce qu'il n'a jamais pu vraiment expliquer, c'est pourquoi les ἕθῃ, la διάνοια et la λέξις, parties de la ποιήσις, ne sont traitées qu'aux chapitres 15, 19-22. On rejettera donc son interprétation malgré toute l'envie qu'on pourrait avoir de retrouver, dans la Poétique déjà, le plan de l'Épître aux Pisons (210).

Les chapitres 7 à 14 sur le μῦθος sont encadrés par une introduction (50 b 22-4) et par une conclusion (54 a 13-5) qui en font un tout bien délimité, mais un tout composé de parties très diverses dont l'unité, si elle existe au delà de ce dénominateur commun assez vague qu'est le μῦθος, n'apparaît pas à première vue. À l'introduction, qu'on vient de mentionner, fait suite une déclaration : καίτοι δ' ἡμῖν τὴν τραγωδίαν τελείας καὶ ὅλης πράξεως εἶναι μίμησιν ἐχούσης τι μέγεθος (50 b 24-6) qui, reproduisant presque dans les mêmes termes un point de la définition de la tragédie (49 b 25), nous assure de l'ancienneté du chapitre 7, puisque celui-ci n'en est que le commentaire. Le chapitre 8, sans être relié formellement au précédent, ne laisse pas d'en être la suite naturelle, car toute tragédie complète et entière (chapitre 7) doit l'être en vertu d'une certaine unité dont on trouve précisément ici la définition (211). D'ailleurs, nous rencontrerons bientôt (p. 132-3) un argument plus décisif encore en faveur de son ancienneté. C'est pour des raisons formelles, au contraire, qu'on rattachera à ce même fond primitif le chapitre 9 sur l'εἰκὸς καὶ ἀναγκαῖον. Même si les termes par lesquels il commence (φανερόν δὲ

ἐκ τῶν εἰρημένων) ne prouvent pas grand'chose (212), la présence de κατὰ τὸ εἶκος ἢ ἀναγκαῖον en 7, 51 a 12-3 et d'une expression semblable en 8, 51 a 27-8, dans des chapitres antérieurs et anciens, montre qu'Aristote avait l'intention de le traiter dès les origines. Nous verrons du reste que le thème qu'il développe joue un rôle si important dans la Poétique qu'on ne peut guère le considérer comme récent (p. 142). Laissons de côté pour le moment (voir p. 147-9) les *chapitres 10 et 11* et examinons le cas si souvent discuté du *chapitre 12*.

On ne croit plus aujourd'hui à son inauthenticité (213). Son style déjà, concis jusqu'à l'obscurité, trahit la main du maître, mais plus encore peut-être son plan. Analysons-le rapidement. Notons d'abord que les *μέρη κατὰ τὸ ποσόν* de ce chapitre sont énumérées avant d'être examinées. Une telle structure se retrouve souvent dans la Poétique : les trois modes de la *μίμησις* (1, 47 a 16-8) traités aux chapitres 1 (47 a 18-b 29), 2 et 3 ; les *μέρη* qualitatives de la tragédie (6, 49 b 31-50 a 15) traitées aux chapitres 7-14, 15, 19-22 ; les *μέρη* de la *λέξις* (20, 56 b 20-1) traitées au chapitre 20 ; les *εἶδη* du nom (21, 57 b 1-3) traitées au chapitre 21 (57 b 3-58 a 7) ; enfin les problèmes et solutions de critique littéraire (25, 60 b 9-13, ou derrière l'exposé 61 b 22-5) traités au chapitre 25. Mais plus aristotélicien encore est cet amour de la symétrie, des divisions et subdivisions. Il s'agit pourtant ici d'observations empiriques, de *μέρη* créées par des contingences historiques, mais, comme pour les *μέρη* du chapitre 6, Aristote s'efforce de découvrir, au delà de la réalité, leur origine théorique et à priori, de les relier au premier des modes de la *μίμησις* (τὸ ἐν οἷς). Preuve en soit le tableau suivant (214) :

διὰ μέτρων μόνον (= 1 + 2, voir p. 16-7)	{	πρόλογος ἐπεισόδιον ἐξοδος
διὰ μέλους: χορικόν (= 1 + 2 + 3)	{	κοινά { πάροδος στάσιμον
	{	ἴδια { τὰ ἀπὸ τῆς σκηνῆς κοιμοί

Nous avons donc à faire à un exposé authentique. Si les indications qu'il contient ne correspondent pas toujours à ce que nous savons nous-mêmes sur ce sujet, n'est-ce pas qu'Aristote songeait

aux tragédies du quatrième siècle que nous ne connaissons pas, ou à une tragédie idéale proposée en modèle au futur dramaturge, ou même que notre connaissance trop fragmentaire de la tragédie nous fait porter de faux jugements sur elle ? Il est possible aussi que le commentaire oral, qui en classe complétait nécessairement ces brèves remarques, ait rempli certaines lacunes ou rectifié ce qui nous paraît inexact. Il serait faux en tout cas d'en vouloir tirer des arguments contre l'authenticité de ce chapitre.

Plus délicate est la question de savoir si ce chapitre 12 est à sa place ici. Au premier abord il semblerait normal qu'à l'exposé sur les *μέρη* du *μῦθος* (chapitres 10-1) en succédât un sur les *μέρη κατὰ τὸ ποσόν* de la tragédie. Aristote aurait alors passé des unes aux autres par simple association de pensées. Seulement, ces *μέρη* quantitatives, issues de contingences historiques, se distinguent fortement de celles du *μῦθος* et tout autant des six *μέρη* qualitatives, déterminées par la nature même de l'art, auxquelles elles s'opposent en fait, comme l'indique précisément le début de notre chapitre : *μέρη δὲ τραγωδίας οἷς μὲν ὡς εἶδει δεῖ χρῆσθαι πρότερον εἴπομεν, κατὰ δὲ τὸ ποσὸν καὶ εἰς ἃ διαίρεται κεχωρισμένα τάδε ἐστίν.* Il ne peut donc s'agir d'une simple digression rattachable à n'importe quelle partie de l'ouvrage. D'autre part, puisque ces *μέρη* quantitatives s'opposent aux six *μέρη* qualitatives, leur véritable place serait soit après l'énoncé de celles-ci, à la fin du chapitre 6, soit après leur traitement, à la fin du chapitre 22. Un simple coup d'œil nous convaincra de l'impossibilité de la première de ces solutions. On lit en effet au début du chapitre 7 : *διωρισμένων δὲ τούτων* (les six *μέρη* qualitatives), *λέγωμεν μετὰ ταῦτα ποῖαν τινὰ δεῖ τὴν σύστασιν εἶναι τῶν πραγμάτων*, passage qui exclut toute discontinuité du texte. On pourrait, en revanche, reculer notre exposé jusqu'à la fin du chapitre 22 devant la transition à l'épopée (59 a 15-6). Mais comment expliquer alors son déplacement ultérieur à sa place actuelle entre les chapitres 11 et 13 ? D'ailleurs, ces deux solutions arbitraires sont infirmées par la présence de *πρότερον εἴπομεν* en 52 b 15 qui suppose l'existence d'un certain nombre de chapitres entre l'énumération ou le traitement des six *μέρη* qualitatives et celui des *μέρη* quantitatives, sinon, si elles se suivaient, Aristote aurait supprimé *πρότερον* ou plutôt employé une tournure du genre *εἴρηται ἱκανῶς*. La conclusion qui s'impose sera donc que ce chapitre 12, tout en n'étant pas à sa place normale (qui serait à la fin des chapitres 6 ou 22), ne peut être transféré ailleurs (215).

Peut-on, malgré cette anomalie, le rattacher au texte primitif en faisant état de passages qui semblent l'annoncer ou le rappeler ? On en compte traditionnellement quatre.

1. Dans l'introduction de la Poétique on nous promet de nous dire $\xi\tau\iota \delta\acute{\epsilon} \acute{\epsilon}\kappa \pi\acute{o}\sigma\omega\nu \kappa\alpha\iota \pi\acute{o}\iota\omega\nu \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota \mu\acute{o}\rho\iota\omega\nu$ (s. e. $\eta \pi\acute{o}\iota\eta\sigma\iota\varsigma$). A supposer que cette proposition appartienne à la rédaction primitive (voir p. 119-20), de quelles parties anciennes de la poésie peut-il bien s'agir ici ? des six ($\pi\acute{o}\sigma\omega\nu$) parties qualitatives et de leurs différences ($\pi\acute{o}\iota\omega\nu$) au chapitre 6, ou alors de ces parties qualitatives ($\pi\acute{o}\iota\omega\nu$) et des parties quantitatives ($\pi\acute{o}\sigma\omega\nu$) de notre chapitre 12 ? Cette dernière interprétation a été soutenue bien entendu par la plupart des critiques, surtout par ceux qui ont à cœur de relier étroitement le chapitre 12 au fond original. Que vaut-elle ? A première vue, il semblerait plutôt qu'Aristote voulût mentionner une sorte unique de parties, distinguées selon la « quantité » et la « qualité ». Cette impression est confirmée par le fait que seules les parties qualitatives sont communes à tout genre poétique, autrement dit à la $\pi\acute{o}\iota\eta\sigma\iota\varsigma$, laquelle est le sujet sous-entendu de notre proposition, les parties quantitatives étant, elles, particulières à la tragédie. Pour éviter un contresens grammatical (accord avec un faux sujet), on fera donc bien d'adopter la première de ces interprétations : il s'agit seulement ici des parties qualitatives du chapitre 6, de leur nombre ($\pi\acute{o}\sigma\omega\nu$) et de leur différence ($\pi\acute{o}\iota\omega\nu$). Mais alors notre chapitre 12 ne se trouve plus annoncé dans une partie ancienne de l'ouvrage !

2. A l'autre extrémité de celui-ci, dans la conclusion, Aristote dit qu'il a suffisamment parlé $\kappa\alpha\iota \alpha\upsilon\tau\acute{\omega}\nu$ (= $\tau\rho\alpha\gamma\omega\delta\iota\alpha\varsigma \kappa\alpha\iota \acute{\epsilon}\pi\omicron\pi\omicron\iota\tau\alpha\varsigma$) $\kappa\alpha\iota \tau\acute{\omega}\nu \acute{\epsilon}\iota\delta\acute{\omega}\nu \kappa\alpha\iota \tau\acute{\omega}\nu \mu\acute{\epsilon}\rho\acute{\omega}\nu$. Ce passage pourrait être un rappel : (a) des quatre $\acute{\epsilon}\iota\delta\eta$ distinguées en 18, 55 b 32-56 a 3 et en 24, 59 b 8-17 (ou, plutôt que de cette classification récente, des deux $\acute{\epsilon}\iota\delta\eta$ distinguées en 11, 52 a 12-8) et des six $\mu\acute{\epsilon}\rho\eta$ qualitatives du chapitre 6 — (b) de ces mêmes $\mu\acute{\epsilon}\rho\eta$ qualitatives dont le poète doit se servir $\acute{\omega}\varsigma \acute{\epsilon}\iota\delta\epsilon\sigma\iota$ (6, 50 a 13 = 12, 52 b 14) et des $\mu\acute{\epsilon}\rho\eta$ quantitatives de notre chapitre 12. Cette dernière interprétation est moins bonne. En effet, s'il avait voulu marquer cette distinction, Aristote aurait plutôt usé d'une tournure de ce genre : $\kappa\alpha\iota \tau\acute{\omega}\nu \mu\acute{\epsilon}\rho\acute{\omega}\nu \tau\acute{\omega}\nu \kappa\alpha\tau\acute{\alpha} \tau\acute{o} \pi\omicron\iota\omicron\nu \kappa\alpha\iota \tau\acute{\omega}\nu \kappa\alpha\tau\acute{\alpha} \tau\acute{o} \pi\omicron\sigma\acute{o}\nu$. En raison de l'imprécision des termes $\acute{\epsilon}\iota\delta\omicron\varsigma$ et $\mu\acute{\epsilon}\rho\omicron\varsigma$ dans la Poétique (216), on fera d'ailleurs bien de ne pas trop préciser la pensée du Stagiritte sur ce point. Ce que nous voulions simplement montrer, c'est

qu'il est très aventureux de prétendre trouver dans cette conclusion de la Poétique un rappel du chapitre 12.

3. En 6, 49 b 24-6, ἔστιν οὖν τραγωδία μίμησις... ἡδυσμένῳ λόγῳ χωρὶς ἐκάστῳ τῶν εἰδῶν ἐν τοῖς μορίοις, loin d'être une allusion à notre chapitre comme on le pense généralement, en serait plutôt une aux distinctions établies en 1, 47 b 27-8 à propos du premier mode de la μίμησις : διαφέρουσι δὲ ὅτι αἱ μὲν ἅμα πᾶσιν αἱ δὲ κατὰ μέρος. Et même, à supposer que cette allusion pût se rapporter à notre chapitre, il faudrait encore prouver qu'elle s'y rapporte vraiment. Pour notre recherche, il y a une grande différence entre l'annonce ou le rappel d'un passage et une simple ressemblance. L'un prouve l'existence d'un certain rapport, l'autre pas.

4. Cette observation s'applique aussi à 6, 50 a 7-9 : ἀνέκλιρ οὖν πάσης τραγωδίας μέρη εἶναι ἕξ, καθ' ὃ ποιά τις ἐστὶν ἡ τραγωδία. L'expression καθ' ὃ ποιά τις signifie que ces six parties déterminent la « qualité » d'une tragédie, par suite lui sont essentielles (voir p. 53). On a vu, avec raison, une opposition entre ces μέρη qualitatives et celles de notre chapitre 12, mais, faut-il ajouter, une opposition non exprimée, implicite. Nous sommes persuadé pour notre part que si Aristote avait songé à cette opposition, en rédigeant ce chapitre 6, il l'aurait indiquée clairement, qu'il aurait opposé par exemple ces μέρη κατὰ τὸ ποῖόν aux μέρη κατὰ τὸ ποσόν de notre chapitre 12. Le fait que κατὰ τὸ ποῖόν n'apparaît pas au chapitre 6 est bien caractéristique ! Il y a donc là une simple ressemblance par contraste, non pas une allusion directe.

Notre conclusion, après l'analyse de ces quatre passages, sera donc qu'il n'existe nulle part dans la Poétique de référence au chapitre 12 qui nous fasse penser qu'il faut le rattacher au fond primitif. Nous admettons volontiers qu'il n'est pas en contradiction avec les classifications anciennes, pourvu qu'on nous accorde qu'il ne leur est pas non plus un complément indispensable (217).

On s'est étonné, ensuite, que la fin de notre chapitre 12 en reproduise exactement le commencement, à cela près que τάδε ἐστίν, qui annonce les parties quantitatives, a été remplacé par ταῦτ' ἐστίν, pour clore l'exposé. Aristote, il est vrai, use parfois de ces répétitions, mais pas à un intervalle de neuf lignes. Si vraiment il tenait à conclure ne l'aurait-il pas fait d'une manière plus concise ? Certainement. Aurait-il répété toute son introduction dont la première partie (μέρη δὲ τραγωδίας οἷς μὲν ὡς εἶδεσι δεῖ χρῆσθαι πρότερον εἰπομεν) sert de liaison avec ce qui précède

et, par suite, n'a plus de raison d'être dans une conclusion ? Sûrement pas. Cette répétition mécanique et maladroite du début du chapitre doit donc être apocryphe (218).

Cette constatation nous met sur la voie d'une solution du problème : en revoyant son cours, Aristote aura ajouté cet exposé sur les parties quantitatives de la tragédie, sans trop se préoccuper de l'ordre du plan ; plus tard, pour souder plus fortement cette digression à son contexte, l'arrangeur de la Poétique en aura répété tout bonnement l'introduction. Cette solution est la seule qui rende compte de toutes les difficultés : elle explique que ce chapitre 12, certainement authentique, ne puisse être déplacé tout en n'étant pas en place, qu'il ne soit pas annoncé explicitement au chapitre 6, qu'il se termine, enfin, par une conclusion inauthentique. D'une manière plus positive, on l'appuiera en faisant remarquer qu'elle se conforme parfaitement à l'idée que nous nous faisons de la composition du texte de la Poétique et que le contenu de ce chapitre 12, plus empirique que théorique, rappelle celui de certaines notices marginales des chapitres 3 à 6 (voir p. 48-50) (219).

Le cas des *chapitres 13 et 14* sera examiné p. 150-4. Qu'il nous suffise de mentionner ici qu'ils se rattachent à la rédaction originale, en partie au moins, puisqu'ils développent δι' ἐλέου και φόβου de la définition de la tragédie (6, 49 b 27).

Avec le *chapitre 15*, nous passons à l'étude de la deuxième, par ordre d'importance, des μέρη de la tragédie : les ἤθη. Il suit donc naturellement les chapitres consacrés au μῦθος et son fond, allégé des notices marginales (voir p. 74-6), doit être ancien.

Suivent les *chapitres 16 à 18* qui n'ont pas laissé d'embarasser les champions de la rédaction homogène de l'ouvrage.

Malgré ce que l'on a prétendu (220), ces chapitres ne se rapportent plus aux ἤθη mais, par-dessus eux, au μῦθος dont Aristote a pourtant dit qu'il n'en reparlerait plus (περὶ μὲν οὖν τῆς τῶν πραγμάτων συστάσεως, καὶ πόλους τινὰς εἶναι δεῖ τοὺς μύθους, εἴρηται ἕκαστως, 14, 54 a 13-5). On ne peut guère soutenir ici l'hypothèse d'un relâchement du plan (221), car au début du chapitre 19 περὶ μὲν οὖν τῶν ἄλλων εἰδῶν (222) εἴρηται, λοιπὸν δὲ περὶ λέξεως καὶ διανοίας εἰπεῖν montre bien qu'Aristote avait toujours à l'esprit les divisions de l'ouvrage établies au chapitre 6. Cette transition devrait d'ailleurs relier le chapitre 15, plutôt que les trois nôtres, au chapitre 19 et lui servir de conclusion par la même occasion

(223). Autre difficulté, le chapitre 16 qui reprend, sous un angle différent il est vrai, la question de l'ἀναγνώρισις, traitée déjà au chapitre 11, commence bien par un renvoi à celui-ci, mais ne s'y trouve pas annoncé (224). Or, si Aristote avait déjà en l'intention de reparler de ce sujet, en rédigeant le chapitre 11, ne l'aurait-il par dit alors ? ou plutôt, n'aurait-il pas continué ce chapitre 11 par le seizième, au lieu de reléguer ce dernier derrière le quinzième ? Ces arguments, tirés du plan de l'ouvrage, montrent bien que les chapitres 16 à 18 ont été rajoutés plus tard par Aristote (225). Cette interprétation sera confirmée par ailleurs (p. 154-8).

Aristote consacre à la διάνοια et à la λέξις le reste de l'exposé sur la tragédie. Après quelques indications sommaires sur la première, qui appartient à la rhétorique plus qu'à la poésie, il s'arrête assez longuement à la seconde dont il examine les aspects suivants :

- | | |
|-------------------------|----------------------|
| (1) 19, 56 b 8-19 | : σχήματα τῆς λέξεως |
| (2) 20, 56 b 20-57 a 30 | : μέρη τῆς λέξεως |
| (3) 21, 57 a 31-58 a 7 | : εἶδη τοῦ ὀνόματος |
| (4) 21, 58 a 8-17 | : γένη τοῦ ὀνόματος |
| (5) 22, 58 a 18-59 a 16 | : ἀρετὴ τῆς λέξεως |

Ritter a prétendu jadis (226) que le chapitre 20 (2) serait apocryphe. Il n'est pas difficile de réfuter cette hypothèse. Disons seulement que le schéma de ce chapitre, qui témoigne d'une grande faculté d'abstraction (voir p. 78-9), que la concision de son style, que les idées qui y sont développées prouvent qu'il n'a pu être rédigé que par Aristote. Selon Solmsen (227), le traité original pourrait bien ne débiter qu'en (5), les chapitres 20 et 21, qui forment un tout à part, n'étant dès lors qu'une addition tardive. Néanmoins, faute d'arguments décisifs, ce philologue laisse la question en suspens. Les réflexions suivantes montreront qu'il se trompe. Tout d'abord, la fin du chapitre 19 (1), dont Solmsen ne tient pas compte, est ancienne puisqu'elle fait pendant au traitement de la διάνοια à laquelle elle se trouve d'ailleurs coordonnée (τὰ μὲν οὖν περὶ τὴν διάνοιαν ... τῶν δὲ περὶ τὴν λέξιν ἓν μὲν ἔστιν εἶδος θεωρίας, 56 a 34-b 9). Or cette fin du chapitre 19 est de la même veine que les chapitres 20 et 21 parce que ἓν μὲν ἔστιν εἶδος θεωρίας implique d'autres εἶδη qu'on trouve précisément dans ces deux chapitres. Ceux-ci sont donc également anciens. Autre invraisemblance créée par la supposi-

tion de Solmsen : au chapitre 22, Aristote se sert des termes κόσμος (228), γλῶττα... etc., comme s'ils étaient déjà connus. Or nous trouvons leurs définitions au chapitre précédent (21) qui ne peut être récent pour cette raison, ni, par conséquent, le chapitre 20, puisqu'il en développe une des parties (ὄνομα). Enfin, les chapitres 20 et 21 contiennent des notices marginales (voir p. 79-89), ce qui est naturellement un argument très sérieux, sinon décisif, en faveur de leur ancienneté. Dans cette hypothèse, Solmsen s'est laissé influencer par l'observation, souvent faite, que les chapitres 20 et 21 forment un traité de grammaire en dehors du sujet de la Poétique. Il ne nous appartient pas ici de montrer que cette idée est un anachronisme. On rattachera donc ces deux chapitres à la rédaction originale de l'ouvrage (229). En revanche, il semble bien que (4) sur les γένη τοῦ ὀνόματος, tout en étant à sa place derrière les εἶδη τοῦ ὀνόματος, soit un corps étranger dans l'exposé. Il coupe la suite des idées et son style rappelle celui du chapitre 12, tardif lui aussi. Nous en ferons donc une addition récente sans nous faire trop d'illusions sur la valeur de nos arguments (230).

Qu'Aristote n'ait pas eu l'intention de traiter ici de l'ὄψις et de la μελοποιία se déduit de 19, 56 a 33-4 (λοιπὸν δὲ περὶ λέξεως καὶ διανοίας εἰπεῖν). Ces deux dernières parties qualitatives sont secondaires (6, 50 b 16-21 et 14, 53 b 1-10) et ne méritent pas de mention particulière.

Le fond au moins des chapitres 23 et 24 doit être ancien, puisqu'Aristote nous a promis en 6, 49 b 21 de nous parler plus tard de l'épopée. Le fait que le chapitre 23 contienne une notice marginale (voir p. 91-3) et que ses idées se conforment aux doctrines de la rédaction originale (voir ci-dessous) prouve suffisamment son appartenance à celle-ci. Il présente, de plus, un intérêt particulier pour nous, car Aristote y est amené à rappeler, à propos de l'épopée, ce qu'il a dit de la tragédie dans les chapitres précédents. Les passages auxquels il fait allusion seront donc anciens eux aussi. Quels sont-ils ?

περὶ δὲ τῆς διηγηματικῆς καὶ ἐν μέτρῳ (231) μιμητικῆς, ὅτι δεῖ τοὺς μύθους καθάπερ ἐν ταῖς τραγωδίαις συνιστάναι δραματικούς (59 a 17-9), dont le caractère allusif est marqué par καθάπερ ἐν ταῖς τραγωδίαις, renvoie, semble-t-il, aux passages suivants : 4, 48 b 34-49 a 2, où l'on nous dit qu'Homère, seul des poètes épiques, a composé des μιμήσεις δραματικῆς et que le premier il a montré la voie aux

auteurs de comédies en δραματοποιήσας τὸ γελοῖον; 3, 48 a 21-3 et 24, 60 a 5-11, qui contiennent des idées analogues sans pourtant qu'un terme apparenté à δραματικούς y apparaisse. Mais, ces trois passages, nous avons de bonnes raisons de les croire récents (voir p. 38, 29-31 et 159). Il y aurait alors contradiction, puisqu'on aurait, dans un chapitre ancien, une allusion à des additions récentes! Cette contradiction a disparu, lorsque nous nous sommes aperçu que δράμα et δραματικός ont plusieurs acceptions dans la Poétique : au chapitre 3, δράμα est l'action représentée par opposition à l'action racontée; en 4, 48 b 34-49 a 2 (= 3, 48 a 21-3 et 24, 60 a 5-11), μίμησις δραματική, à propos de l'épopée, désigne une imitation dans laquelle les personnages tiennent le premier rôle, le poète restant à l'arrière-plan et intervenant le moins possible, autrement dit une imitation se rapprochant de celle du drame; dans notre chapitre, en revanche, le μῦθος (et non plus la μίμησις) δραματικός désigne une certaine disposition organique des matières qui est propre à la poésie. Ce terme, assez maladroit puisqu'il semble à première vue être en contradiction avec διηγηματικός (il le serait si on lui donnait une des significations distinguées plus haut!), s'oppose en fait à ιστορικός (καὶ μὴ ὁμοίως ιστορίαις, 59 a 21) et se trouve expliqué par les propositions suivantes qui lui sont coordonnées par un καί (59 a 19) épexégétique, non pas additif. Nous avons donc, dans cette première phrase, une allusion générale aux chapitres 7 à 9 sur le μῦθος, même si le terme de δραματικός ne s'y trouve pas mentionné (232).

καὶ περὶ μίαν πράξιν (δεῖ τοὺς μύθους συνιστάναι) est une nouvelle preuve de l'ancienneté du chapitre 8, consacré à cette notion de l'unité poétique, et confirme ainsi ce que nous savions déjà.

ἄλην καὶ τελείαν ἔχουσαν ἀρχὴν καὶ μέσον καὶ τέλος correspond, presque mot pour mot, au début du chapitre 7 et cette correspondance se poursuit avec ὡς περ ζῶον ἐν ὅλον ποιῆ τὴν οἰκείαν ἡδονήν, puisque après la définition d'ἀρχή, τελευτή et μέσον, en 7, 50 b 28-35, nous trouvons le μῦθος comparé à un ζῶον (50 b 35-51 a 6). Ceci nous assure de l'ancienneté globale du chapitre 7, dont nous ne doutions pas d'ailleurs, et de celle de la comparaison de la poésie avec un bel animal dans ce même chapitre.

καὶ μὴ ὁμοίως ιστορίαις τὰς συνθέσεις εἶναι nous fait songer aux distinctions établies au chapitre 9 (51 a 38-b 11) entre la poésie et l'histoire, alors que la suite : ἐναὶς ἀνάγκη οὐχὶ μιᾶς πράξεως ποιέσθαι δῆλωσιν ἀλλ' ἐνὸς χρόνου, ὅσα ἐν τούτῳ συνέβη περὶ ἕνα

ἢ πλείους, ὧν ἕκαστον ὡς ἔτυχεν ἔχει πρὸς ἄλλα... nous ramènerait plutôt au chapitre 8, avec cette réserve pourtant que dans celui-ci Aristote insiste sur l'unité trompeuse créée par la limitation du sujet à un seul personnage, ici sur cette même apparence d'unité, mais due à un seul temps.

Vient ensuite l'éloge d'Homère (59 a 30-7) qui commence par un renvoi, explicite cette fois-ci (ὡσπερ εἴπομεν ἤδη), au chapitre 8. Même sans cette référence, on ne manquerait pas d'être frappé par la ressemblance, par la complémentarité de ces deux parties de la Poétique : en 8, 51 a 22-9, Aristote montre, en prenant comme exemple l'Odyssée, qu'Homère n'a pas raconté tous les faits et gestes d'Ulysse, mais seulement ceux qui sont liés entre eux ; il achève par : ὁμοίως δὲ καὶ τὴν Ἰλιάδα. Ici, au contraire, c'est sur cette Iliade, délaissée au chapitre 8, que porte l'éloge. Qu'Aristote ait en à l'esprit ce passage parallèle du chapitre 8, en rédigeant le nôtre, se déduit d'ailleurs aussi de la phrase suivante : οἱ δ' ἄλλοι (ποιηταὶ) περὶ ἓνα (= 8, 51 a 19-22) ποιοῦσι καὶ περὶ ἓνα χρόνον (= 23, 59 a 30-7), καὶ μίαν πράξιν πολυμερῆ (59 a 37-b 1). On en conclura donc que l'éloge d'Homère au chapitre 8 est ancien lui aussi.

En résumé, ce chapitre 23, sans rien nous apprendre de vraiement neuf sur les parties primitives de la Poétique, confirme ce que nous en savions déjà, à savoir que les chapitres 7 à 9, une fois allégés de leurs notices marginales, sont anciens.

Avant d'examiner le contenu du chapitre 24, traçons-en rapidement le plan :

(1) 59 b 8-17. Points communs à la tragédie et à l'épopée (continuation du chapitre précédent) : les quatre εἶδη.

(2) 59 b 17-60 a 5. Différences entre la tragédie et l'épopée : la grandeur et le mètre.

(3) 60 a 5-b 5. Observations décousues sur l'épopée, Homère, et même sur la tragédie (60 a 29-32).

Laissons de côté pour le moment (1) et (3) (voir p. 146-7 et 159) et limitons-nous à la partie centrale de ce chapitre 24. Après avoir relevé les points d'accord entre la tragédie et l'épopée (chap. 23 et [1]), Aristote passe à leurs différences, de la même manière qu'à la fin du chapitre 5 (49 b 9-20). Cette partie centrale est donc un complément nécessaire de ce qui la précède, puisque à l'énumération des points communs qui unissent ces deux genres il faut bien que succède celle des différences qui les sépa-

rent. Pour cette raison nous ne sommes pas d'accord avec Solmsen qui voudrait en faire une addition tardive avec le reste du chapitre 24 (233). Nous examinerons sous peu (p. 134-5) ses arguments.

A la fin du chapitre 5, il y a donc déjà une comparaison entre la tragédie et l'épopée. Nous avons vu plus haut (p. 121-2) pour quelles raisons il faut la rattacher à la rédaction primitive de la Poétique. S'il en est ainsi, elle devrait donc être de la même inspiration que la nôtre. Voyons ce qui en est. Au chapitre 5 cette comparaison est double :

a) en 49 b 9-16, elle se fonde sur la *μίμησις* et ses trois modes — l'épopée se distingue (les points communs ne nous intéressent pas ici) de la tragédie *τῷ δὲ τὸ μέτρον ἀπλοῦν ἔχειν (= τὸ ἐν οἷς) καὶ ἀπαγγελίαν εἶναι (= τὸ ὡς)* ;

b) en 49 b 16-20, sur les six *μέρη* qualitatives — la tragédie est *plus complète* que l'épopée sous ce rapport puisque cette dernière ne possède ni *μελοποιία* ni *ὄψις*.

Dans notre chapitre 24, nous ne retrouvons qu'une des trois différences relevées ici : celle qui a rapport au mètre. On s'explique d'ailleurs facilement que les deux autres n'y reparaissent plus : Aristote s'est suffisamment étendu au chapitre 3 sur celle qui concerne la manière d'imiter (*τὸ ὡς*) pour qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir ; d'autre part, l'absence des deux *μέρη* qualitatives dans l'épopée n'appelait point de commentaire. En revanche, nous rencontrons, au chapitre 24, une nouvelle différence, celle qui est relative au *μῆκος* respectif des deux genres. De nouveau, on expliquera facilement cette divergence entre les deux comparaisons en faisant remarquer que le *μῆκος* (= *μέγεθος*) ne sera mentionné que dans la définition de la tragédie (*μέγεθος ἐχούσης*, 49 b 25) au chapitre 6, donc après la première mais avant la seconde de ces comparaisons, et que ce terme, le seul qui dans cette définition puisse amener une nouvelle distinction entre la tragédie et l'épopée, sera repris au chapitre 7 (50 b 35-51 a 15) auquel se réfère explicitement le nôtre (*τοῦ μὲν οὖν μῆκους ὅρος ἱκανὸς ὁ εἰρημένος*, 59 b 18-9). Si donc la première comparaison ne traite pas de cette différence relative au *μῆκος* respectif de la tragédie et de l'épopée, c'est tout simplement que cette notion ne devait être examinée que subséquentement. C'est pourtant sur ce passage concernant le *μῆκος* (59 b 18-31) que Solmsen se fonde pour déclarer toute la partie centrale (59 b 17-60 a 5) du chapitre 24 une addition postérieure. Selon lui, il y

aurait contradiction entre ce qu'Aristote nous dit ici du *μῆχος* et ce qu'il en dit à la fin du chapitre 5 (49 b 12-6), entre la grandeur illimitée qu'il constate là et la grandeur limitée qu'il préconise ici. Seulement (et ceci Solmsen ne pouvait s'en douter) 49 b 12-6 est lui-même récent (voir p. 47-8) et surtout (et ceci il aurait dû s'en douter) il s'agit de choses différentes, malgré l'emploi du même terme *μῆχος* : en 49 b 12-6 du temps de l'action (81), en 59 b 18-31 du temps du spectacle (234). Ce n'est donc pas au cinquième, mais au septième que renvoie notre chapitre 24 et, si l'on veut bien y jeter un coup d'œil, on verra que ces deux endroits, loin de se contredire, se complètent au contraire fort heureusement (ainsi *συνορασθαι* en 59 b 19 reprend *εὐσύννοτον* en 51 a 4). On soutiendra donc contre Solmsen, non seulement qu'il n'existe aucune contradiction entre les définitions du *μῆχος* tragique et du *μῆχος* épique, mais encore que l'exposé de celui-ci, dans notre chapitre 24, correspond à une partie ancienne de la Poétique (chapitre 7) à laquelle il se réfère explicitement. Comme, d'autre part, l'exposé sur le *μέτρον* épique (seconde des différences entre l'épopée et la tragédie) en 59 b 31-60 a 5 présente lui aussi des ressemblances frappantes avec des passages anciens (59 b 34-6 = 22, 59 a 9-11 ; 59 b 37-60 a 1 = 4, 49 a 21-5 ; 60 a 1-2 = 1, 47 b 20-2 ; 60 a 3-5 = 4, 48 b 30-1 et 49 a 23-4), on en conclura que toute la partie centrale (2) du chapitre 24 est ancienne et l'on confirmera ainsi notre interprétation tirée de l'examen du plan (voir plus haut).

Rien, dans la Poétique, n'annonce le traitement du chapitre 25, consacré, comme on le sait, aux problèmes soulevés par la critique littéraire. Et pourtant, on le rattachera ou plus exactement on rattachera sa partie ancienne à la version primitive, parce que les idées qui la sous-tendent sont dérivées des chapitres d'introduction de l'ouvrage (sur cette question, voir p. 103-7). On trouve d'ailleurs un rappel de ce chapitre dans la conclusion de la Poétique (voir ci-dessous). Rien non plus ne laisse prévoir ce débat sur les valeurs respectives de la tragédie et de l'épopée qui fait l'objet du chapitre 26, mais rien non plus ne nous permet de mettre en doute son ancienneté.

La conclusion de la Poétique, enfin, contient des allusions à ce qui précède. Malheureusement, en plus des incertitudes qu'elle a en commun avec l'introduction : style inorganique « à tiroirs », imprécision des références (nous l'avons montré p. 127-8 à propos

de καὶ τῶν εἰδῶν καὶ τῶν μερῶν), son ancienneté même pourrait être mise en cause. Aussi fera-t-on bien de ne pas en tirer d'indications trop précises. La seule qui le soit : καὶ περὶ ἐπιτιμήσεων καὶ λύσεων εἰρήσθω τοσαῦτα, nous confirmerait qu'une partie au moins du chapitre 25 est ancienne.

En résumé, cette analyse du plan de la Poétique nous a révélé que les chapitres 12, 16 à 18 et la fin du chapitre 21 (58 a 8-17) sont des additions tardives ; que, pris globalement, les chapitres 1 à 9, 15, 19 à 22, 23 et 24, 25, 26 appartiennent, certainement ou très probablement, à la rédaction originale. Le cas des chapitres 10 et 11, 13 et 14, 24 (59 b 8-17 et 60 a 5-b 5) a été laissé de côté. Plus remarquable peut-être que ces résultats est le fait que nos déductions ne se sont jamais heurtées à des contradictions. Nous estimons que c'est là un indice que notre thèse est juste dans ses grandes lignes.

Les thèmes de la Poétique

La Poétique repose sur un certain nombre d'idées, de motifs qui en forment l'ossature et que nous appellerons, pour simplifier, des *thèmes*. Ces thèmes n'ont d'intérêt pour nous que dans la mesure où ils reparaissent à plusieurs reprises au cours de l'ouvrage, puisque désormais c'est sur des rapprochements entre divers passages que se fonderont nos recherches. Nous avons déjà montré l'usage qu'on pouvait faire de ces rapprochements à propos de la « dramatisation » du récit chez Homère (p. 38), des rapports entre le bonheur, l'action et les caractères (p. 52) et enfin des deux rédactions du chapitre 25 (p. 103-16). Il s'agit donc de généraliser une méthode employée subsidiairement jusqu'ici. Il va de soi que cette méthode nous donnera plus souvent des indices que des preuves décisives et qu'il faudra en user avec beaucoup de tact.

Pour la clarté de notre exposé, nous distinguerons deux sortes de thèmes : (a) des thèmes généraux que nous examinerons pour eux-mêmes et en dehors de la division de la Poétique en chapitres, (b) des thèmes secondaires (nous ne voulons pas dire qu'ils soient moins importants) que nous examinerons au fur et à mesure qu'ils se présenteront dans les chapitres dont nous avons réservé l'étude pour cette partie de notre thèse.

a. *Thèmes généraux*

Tout d'abord quelques remarques méthodologiques. Si un thème sous-tend tout l'ouvrage, il appartient, bien entendu, au fond primitif, de même que les passages qui contiennent son énoncé et sa définition. Il faudrait pourtant se garder d'aller plus loin et d'affirmer que ceux qui y font simplement allusion sont anciens d'office eux aussi. Si, au contraire, ce thème n'apparaît que dans certaines parties de l'ouvrage et ne lui est pas essentiel, il se peut mais il n'est pas certain qu'il soit récent. Dans ce cas, son époque sera déterminée par celle des parties qui le contiennent et ce n'est que lorsqu'elle aura été précisée qu'on pourra se servir de la méthode des rapprochements.

Le premier des thèmes qui se présente à nous est celui de la *μίμησις* : ἐποποιία δὴ καὶ ἡ τῆς τραγωδίας ποιήσις ... πᾶσαι τυγχάνουσιν οὖσαι μιμήσεις τὸ σύνολόν (1, 47 a 13-6). Cette idée fondamentale se retrouve tout au long de l'ouvrage : 1, 47 a 16-8 et passim ; 2, passim ; 3, passim ; 4, 48 b 5-20 et passim ; 5, passim et 49 b 9-20 ; 6, 49 b 21-31 et passim ; 7, début ; 8, 51 a 30-2 ; 9, 51 b 28-9 ; 10, 52 a 13 ; 11, 52 b 1 ; 13, 52 b 33 ; 14, 53 b 11-3 ; 15, passim ; en 22, 59 a 12, μιμεῖσθαι est sans rapport avec l'imitation poétique ; 23, début ; 24, passim ; 25, passim ; 26, passim. L'analyse de cette répartition est des plus instructives. On remarquera d'abord que ce thème revient à tout propos tel un leitmotiv. Ceci montre bien quelle importance Aristote lui attachait. Des premiers chapitres (1 à 11) il n'y a rien à dire, sinon que leur ancienneté bien établie par ailleurs, semblerait confirmée, si l'apparition fréquente d'un thème ancien suffisait à garantir leur appartenance au texte original. Qu'on ne retrouve ni au chapitre 12, ni aux chapitres 19 à 22 les termes *μίμησις* ou *μιμεῖσθαι* ne doit pas nous surprendre, parce que les sujets de ces chapitres (*μέρη* quantitatives, *διάνοια* et *λέξις*) sont techniques et en marge en quelque sorte du traitement de la poésie. On s'étonnera, en revanche, de l'absence de toute allusion à notre thème aux chapitres 16 à 18, surtout au chapitre 17 où l'on nous dit que le poète doit bien se représenter l'action qu'il veut décrire, autrement dit bien « imiter » ! On ne peut expliquer cette absence, à notre avis, que par l'hypothèse qu'Aristote, en rédigeant ces trois chapitres, ne se préoccupait plus des concepts sur lesquels il avait jadis fondé sa théorie de l'art, bien qu'il traitât de matières très

voisines du thème de la *μίμησις*. Cette absence caractéristique confirme donc d'une manière remarquable la conclusion tirée de l'examen du plan de la Poétique (p. 129-30) que ces chapitres 16 à 18 sont récents.

Le thème suivant, *les trois modes de la μίμησις* (1, 47 a 16-8), ne nous retiendra pas. Nous l'avons déjà étudié à propos du plan de la Poétique et nous avons vu qu'il détermine le fond des chapitres 1 à 3 (p. 120), la forme des chapitres 4 et 5 (p. 31-2), la qualité et la quantité des *μέρη* du chapitre 6 (p. 53). Ces chapitres et ceux qui en dépendent sont donc anciens.

Au chapitre 2, qui traite du deuxième mode de la *μίμησις* (τὸ ἄ), nous avons constaté qu'Aristote semble hésiter entre *deux divisions des objets de l'imitation*, l'une bipartite, l'autre tripartite. Pour des raisons de logique et de syntaxe, nous les avons séparées et admis que la première était ancienne, la seconde récente (voir p. 25-9). Examinons maintenant si cette alternance étrange subsiste dans l'ensemble de l'ouvrage et, dans ce cas, quel est le rôle joué par chacune de ces divisions.

Au chapitre suivant déjà, dans la conclusion de l'exposé sur les trois modes de la *μίμησις* (3, 48 a 24-8) et dans un passage dont on n'a pas de raison de soupçonner l'ancienneté, Aristote n'envisage que la division bipartite : l'opposition du genre élevé (Sophocle, Homère) au genre vil (Aristophane), mais surtout l'emploi du terme *σπουδαίους*, comme en 2, 48 a 2, au lieu de *βελτίονας ἢ καθ' ἡμᾶς*, prouvent que la répartition en deux des objets de la *μίμησις* entre seule en ligne de compte ici.

Plus loin, dans une histoire de la littérature qui est également ancienne (chapitres 4 et 5, voir p. 120), nous ne trouvons pas non plus de trace de la division tripartite. Voici deux passages catégoriques : *δισπάσθη δὲ κατὰ τὰ οἰκεία ἕθη ἡ ποίησις, οἱ μὲν γὰρ σεμνότεροι τὰς καλὰς ἐμμοῦντο πράξεις καὶ τὰς τῶν τοιούτων, οἱ δὲ εὐτελέστεροι τὰς τῶν φαύλων... καὶ ἐγένοντο τῶν παλαιῶν οἱ μὲν ἡρωικῶν οἱ δὲ ἰάμβων ποιηταί* (48 b 24-34) — et : *παραφανείσης δὲ τῆς τραγωδίας καὶ κωμωδίας οἱ ἐφ' ἑκατέραν τὴν ποίησιν ὁρμῶντες κατὰ τὴν οἰκείαν φύσιν ...* (49 a 2...). Il est certain que si l'art *ἑμοιον* avait fait partie de la division ancienne, il apparaîtrait dans cette histoire de la littérature et que celle-ci aurait été organisée autrement pour lui faire place.

Au chapitre 6, le début de la définition de la tragédie (*ἔστιν οὖν τραγωδία μίμησις πράξεως σπουδαίας*, 49 b 24) semble aussi con-

tenir une allusion à la division bipartite, ce qui ne nous surprend pas car ce passage appartient à la rédaction primitive (voir p. 124).

Plus loin, au chapitre 13, où se trouve déterminé le personnage idéal de la tragédie, la division envisagée est bien cette fois-ci la division tripartite. Après avoir rejeté successivement le héros parfait mais malheureux (52 b 34-6), le héros vil, heureux ou malheureux (b 36-53 a 7), Aristote conclut : ὁ μεταξὺ ἄρα τούτων λοιπός. ἔστι δὲ τοιοῦτος ὁ μήτε ἀρετῇ διαφέρων καὶ δικαιοσύνη, μήτε διὰ κακίαν καὶ μοχθηρίαν μεταβάλλων εἰς τὴν δυστυχίαν ἀλλὰ δι' ἀμαρτίαν τινα... (a 7-10). Ce personnage idéal serait donc notre semblable (ὅμοιος), mais par son caractère seulement, car la suite τῶν ἐν μεγάλῃ δόξῃ ὄντων καὶ εὐτυχία nous apprend que sa renommée dépasse la nôtre. Cette même idée se trouve reprise quelques lignes plus bas : ... μὴ διὰ μοχθηρίαν ἀλλὰ δι' ἀμαρτίαν μεγάλην ἢ οἷου εἴρηται (c'est-à-dire de notre égal) ἢ βελτίονος μᾶλλον ἢ χείρονος (a 15-7), mais reprise avec une adjonction significative : le héros peut être semblable à nous *ou supérieur plutôt qu'inférieur*. Pourquoi cette nuance que rien ne laissait prévoir dans la discussion qui précède ? La raison semble en être qu'Aristote, se rendant compte de l'incompatibilité qu'il y a entre la division bipartite qui veut un héros σπουδαῖος dans la tragédie et celle qu'il préconise ici et qui en veut un qui soit notre égal, aura voulu concilier ces deux points de vue en ajoutant ἢ βελτίονος μᾶλλον ἢ χείρονος. Mais, ce qui nous importe avant tout, c'est que cette tentative de conciliation apparaisse dans un chapitre récent (voir p. 151-2) on plutôt que la première allusion à la classification en trois des objets de la μίμησις, après celles du chapitre 2, n'appartienne pas à la rédaction originale de l'ouvrage. C'est probablement à ce même désir de compromis que l'on doit la remarque ἢ μὲν γὰρ χείρους ἢ δὲ βελτίους μιμεῖσθαι βούλεται τῶν νῦν à la fin du chapitre 2, puisque le verbe βούλεται atténue l'opposition entre ces deux genres poétiques (la comédie et la tragédie) et que τῶν νῦν semble introduire la division tripartite (voir p. 25). Or nous avons vu (*ibidem*) qu'on peut la détacher de son contexte et sa parenté avec un thème récent nous permet dès lors d'en faire une addition postérieure. Cette manière de voir est confirmée par la constatation que le seul autre passage, où reparassent des idées analogues, est récent lui aussi, puisqu'il se trouve au chapitre 18 : ἔστιν δὲ τοῦτο (θανυμαστόν) ὅταν ὁ σοφὸς μὲν μετὰ πονηρίας <δὲ> ἐξαπατηθῇ, ὡς περ Σίσυφος, καὶ ὁ ἀνδρείος μὲν ἄδικος δὲ ἠττηθῇ (56 a 21-3). Ce héros ne serait-il pas ici plutôt

inférieur à nous, étant donné qu'il allie la méchanceté à l'habileté ou l'injustice au courage? Notons d'ailleurs que cette légère incohérence dans la détermination du personnage idéal de la tragédie, qui nous est représenté tantôt comme notre égal, tantôt comme supérieur ou même inférieur, choquerait peut-être dans la rédaction primitive de la Poétique qui se signale par une grande rigueur logique, mais se conçoit fort bien dans des réflexions décomposées ajoutées plus tard : ici c'est un tragique de situation, là un besoin de conciliation, ailleurs une recherche du *θαυμαστόν* qui ont amené Aristote à choisir pour idéal un héros qui n'est pas toujours identique à lui-même.

Ne pourrait-on pas justifier la coexistence de ces deux divisions en disant que les trois sortes d'imitation se retrouvent dans un même genre, comme le prouvent les exemples de la « psilométrie » et du dithyrambe. (2, 48 a 11-4 et 15-6), qu'Aristote pouvait ainsi établir une classification en deux des arts, les sérieux et les vils, tout en admettant à l'intérieur de chacun d'eux trois sortes de personnages — supérieurs, semblables ou inférieurs à nous? Cette supposition compliquée ne résiste pas à un examen sérieux, car elle est contredite par ce qu'on nous dit en deux endroits de la Poétique (2, 48 a 1-9 ; 4, 48 b 24-6) et surtout au début du chapitre 15 : *περὶ δὲ τὰ ἦθη τέτταρά ἐστιν ὧν δεῖ στοχάζεσθαι, ἐν μὲν καὶ πρῶτον ὅπως χρηστὰ ἦ...* Cette affirmation catégorique montre que dans la première rédaction, dont ce passage fait partie (voir p. 129), la division en deux concerne aussi bien les personnages que l'action, ensuite que les caractères de la tragédie doivent être bons. Nous voici bien loin des subtiles distinctions des chapitres 13 et 18! Aristote nous dit : puisque la tragédie est élevée, ses héros seront vertueux.

Vers la fin de ce même chapitre 15 le ton change de nouveau :

ἐπεὶ δὲ μίμησις ἐστὶν ἡ τραγωδία βελτιόνων ἢ καθ' ἡμᾶς, δεῖ μιμεῖσθαι τοὺς ἀγαθοὺς εἰκονογράφους· καὶ γὰρ ἐκεῖνοι ἀποδιδόντες τὴν ἰδίαν μορφήν, ὁμοίους ποιοῦντες καλλίους γράφουσιν. οὕτω καὶ τὸν ποιητὴν μιμούμενον καὶ ὀργίλους καὶ βράθυμους καὶ ἄλλα τὰ τοιαῦτα ἔχοντας ἐπὶ τῶν ἡθῶν τοιοῦτους ὄντας ἐπιεικεῖς ποιεῖν· παράδειγμα σκληρότητος οἷον τὸν Ἀχιλλέα, ἀγαθὸν καὶ Ὅμηρος (235) (54 b 8-14).

A première vue, il est difficile de définir les rapports entre ce passage et ce qu'on nous a dit jusqu'ici du héros tragique et de son caractère. Les expressions *ὁμοίους, τοιοῦτους ὄντας* et *βελτιόνων ἢ καθ' ἡμᾶς* montrent qu'il s'agit de nouveau de la division tri-

partite, mais la dernière de celles-ci βελτιόνων ἢ καθ' ἡμᾶς nous ramène à la division bipartite, comme d'ailleurs καλλίους et ἐπιεικεῖς. C'est que nous sommes en présence d'une tentative d'assimilation des deux divisions et d'autant plus intéressante qu'elle est raisonnée et va beaucoup plus loin que les velléités de conciliation dont nous avons parlé plus haut (13, 53 a 16-7 et 2, 48 a 17-8) : puisque la tragédie est une imitation d'hommes supérieurs à nous (division bipartite), dit Aristote, il faut imiter les bons portraitistes ; en effet, ceux-ci, tout en peignant des êtres ressemblants (ὁμοίους = division tripartite), les font plus beaux que nature (καλλίους = division bipartite) ; de même le poète... sans s'écarter de la réalité (τοιούτους ὄντας), idéaliser ses personnages (ἐπιεικεῖς ποιεῖν). Jusqu'à maintenant tous les passages contenant des allusions à la division tripartite se sont révélés récents. En serait-il de même ici ? Notons que cette tentative d'assimilation des deux divisions ne se fait qu'au prix de légères contradictions avec ce qui a été dit précédemment. (1) En 13, 52 b 34-6, on démontre que les ἐπιεικεῖς ἄνδρας ne sont pas tragiques, alors qu'ici c'est précisément cette catégorie d'hommes qu'il faut dépeindre (236). (2) Au début de ce chapitre 15, Aristote distingue quatre traits fondamentaux de l'ἦθος tragique : il doit être bon (χρηστόν), conforme au sexe ou à la classe sociale (ἀρμόδιον), ressemblant (ὅμοιον) et semblable à lui-même (ὁμαλόν). Nous avons donc là un héros tragique qui doit être bon — tout simplement — ici un être idéalisé malgré ses défauts. (3) Il est difficile de préciser le sens de ὅμοιον dans ce même début du chapitre 15, parce que la seule indication qu'Aristote nous donne à ce propos c'est que le caractère ὅμοιον est différent des caractères χρηστόν et ἀρμόδιον ! L'interprétation traditionnelle, la seule en fait qu'on puisse envisager, veut que ὅμοιον signifie là « conforme au type établi par l'histoire ». Mais, dans notre passage, il signifie « semblable à nous-mêmes » (237). Nous avons donc trois légères contradictions, légères parce qu'elles sont superficielles, mais trois contradictions tout de même qui ont trait soit au fond (2), soit à la forme (3), soit peut-être aux deux (1). La seule manière d'en rendre compte sera de faire de notre passage (54 b 8-14) une addition récente. Le but de cette addition est précisément de concilier cette nouvelle division avec l'ancienne division en deux. Il ne nous appartient pas d'examiner ici si Aristote y est parvenu (236) ; il nous suffit de constater que tous les passages qui témoignent de cette division tripartite

sont récents si bien que celle-ci doit l'être aussi, et de confirmer ainsi notre interprétation du chapitre 2 (p. 28-9).

Vient ensuite le thème des *six μέρη qualitatives* de la tragédie. Ses origines et son rôle ont été suffisamment étudiés (p. 53 et 123-4) pour qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir.

Puis, au chapitre 9, ce sera le thème de *ἡ εἰκὸς καὶ ἀναγκαῖον*. Cette idée que tout mythe, toute action poétique, doit se dérouler d'une manière vraisemblable est une des favorites d'Aristote à voir l'insistance avec laquelle il la répète : 7, 51 a 11-4 ; 8, 51 a 27-8 ; 10, 52 a 18-21 ; 11, 52 a 23-4 ; 15, 54 a 33-6 ; 16, 55 a 16-20 ; 18, 56 a 23-5 = 25, 61 b 15 ; 24, 60 a 26-7 = 25, 61 b 11-2. L'ancienneté de ce thème et, par suite, celle du chapitre 9, qui en contient l'exposition, sont assurées par celle des passages où il paraît (chapitres 7, 8, 10, 11 et 15). On remarquera de plus que dans les chapitres 18, 24 et 25, qui sont récents, ce principe de la vraisemblance est poussé jusqu'au paradoxe (*εἰκὸς γὰρ καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς γίνεσθαι et προαιρεῖσθαι ... δεῖ ἀδύνατα εἰκότα μᾶλλον ἢ δυνατὰ ἀπίθανα*).

Passons maintenant à ce que nous avons convenu d'appeler le thème des *quatre εἶδη* de la tragédie (ou de l'épopée). Sans être essentiel, ce thème joue un rôle important, comme en témoigne la liste des passages où il apparaît plus ou moins :

(1) πρὸς δὲ τούτοις τὰ μέγιστα οἷς ψυχαγωγεῖ ἡ τραγωδία τοῦ μύθου μέρος ἐστίν, αἱ τε περιπέτεια καὶ ἀναγνωρίσεις (6, 50 a 33-5).

(2) τῶν δὲ ἀπλῶν μύθων καὶ πράξεων αἱ ἐπεισοδιώδεις εἰσὶ χείρισται (9, 51 b 33-4).

(3) *le chapitre 10* en entier sur les μῦθοι ἀπλοῖ et πεπλεγμένοι.

(4) *le chapitre 11* en entier sur la περιπέτεια, ἰ ἀναγνώρισις et le πάθος.

(5) ἐπειδὴ οὖν δεῖ τὴν σύνθεσιν εἶναι τῆς καλλίστης τραγωδίας μὴ ἀπλῆν ἀλλὰ πεπλεγμένην ... (13, 52 b 30-2).

[en 13, 53 a 12-3 : ἀνάγκη ἔρα τὸν καλῶς ἔχοντα μῦθον ἀπλοῦν εἶναι μᾶλλον ἢ διπλοῦν et en 53 a 30-2 : δευτέρα δ' ἡ πρώτη λεγομένη ὑπὸ τινῶν ἐστίν [σύστασις] ἡ διπλῆν τε τὴν σύστασιν ἔχουσα, en dépit de la similitude des termes, traitent du dénouement de l'action, non de son εἶδος. Ils n'ont donc rien de commun avec notre thème (239)].

(6) *le chapitre 16* en entier sur ἰ ἀναγνώρισις.

(7) 18, 55 b 32-56 a 3 sur les quatre εἶδη de la tragédie (texte analysé ci-dessous).

(8) ἐν δὲ ταῖς περιπετείαις καὶ ἐν τοῖς ἀπλοῖς πράγμασι στοχάζονται ὧν βούλονται θαυμαστῶς (18, 56 a 19-20).

(9) 24, 59 b 8-17 sur les quatre εἶδη de l'épopée (texte analysé ci-dessous).

Avant d'examiner le rôle joué par ce thème dans la Poétique, il nous faut analyser les passages (7), (9) et (4) dont le texte et parfois l'interprétation font difficulté :

(7) τραγωδίας δὲ εἶδη εἰσὶ τέσσαρα, τσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη· ἡ μὲν πεπλεγμένη ἥς τὸ ὅλον ἐστὶ περιπέτεια καὶ ἀναγνώρισις, ἡ δὲ παθητικὴ οἷον οἱ τε Αἰάντες καὶ οἱ Ἴξίονες, ἡ δὲ ἠθικὴ οἷον αἱ Φθιώτιδες καὶ ὁ Πηλεΐδης, τὸ δὲ τέταρτον οἷος οἷον αἱ τε Φορκίδες καὶ ὁ Προμηθεὺς καὶ ὅσα ἐν "Αἶδου (18, 55 b 32-56 a 3).

En 56 a 2, τὸ δὲ τέταρτον οἷος οἷον n'offre aucun sens, et, comme de la leçon adoptée ici dépendra le choix du quatrième εἶδος, nous allons passer en revue les différentes corrections qu'on a proposées.

a) Schrader, approuvé par Vahlen puis par d'autres (240), a remplacé l'expression en question par τὸ δὲ τερατῶδες οἷον, en invoquant la *Vie d'Eschyle* (ταῖς τε γὰρ ὕψισι καὶ τοῖς μύθοις πρὸς ἐκπληξιν τερατῶδη μᾶλλον ἢ πρὸς ἀπάτην κέρηται) et même un passage de la Poétique (14, 53 b 8-10). Mais la fin de ce dernier me semble plutôt exclure qu'appuyer cette correction (où sa parente ἡ δὲ τερατικὴ οἷον) puisqu'elle montre clairement que le τερατῶδες n'a rien de commun avec la tragédie et, par conséquent, qu'Aristote ne peut le considérer comme une de ses espèces !

b) On fera la même objection à Bywater et à ceux qui après lui (241) ont adopté τὸ δὲ τέταρτον ὕψος οἷον, solution plus satisfaisante du point de vue paléographique (en 58 a 5, ce même οἷος est la forme corrompue de ὕψ), mais en contradiction cette fois-ci avec 6, 50 b 17-21 ; 14, 53 b 1-8 et 26, 62 a 10-1 (où κινήσεως = ὕψεως). Aussi s'étonnera-t-on qu'un commentateur aussi subtil que Rostagni ait pu se rallier à cette solution malheureuse. Il n'y a pas, à notre connaissance, dans la Poétique de contradiction comparable à celle-ci, même si l'on tient compte d'une évolution de pensée toujours possible et réelle dans certains cas. Il faut donc croire que cette contradiction n'est pas imputable à Aristote, mais bien au zèle hyperconservateur de quelques-uns de ses inter-

prêtes modernes. Notons d'ailleurs que le substantif ὄψις s'accorde fort mal avec les adjectifs πεπλεγμένη, παθητική et ἥθικῆ (242).

c) On a compris depuis longtemps que la solution de la difficulté devait être eberchée en 24, 59 b 8-17 où l'on trouve, à propos de l'épopée, cette même division en quatre εἶδη (ἔτι δὲ τὰ εἶδη ταῦτά δεῖ ἔχειν τὴν ἐποποιίαν τῇ τραγωδίᾳ; ἢ γὰρ ἀπλῆν ἢ πεπλεγμένην ἢ ἥθικὴν ἢ παθητικὴν ...) et où la phrase τὰ εἶδη ταῦτά δεῖ ἔχειν τὴν ἐποποιίαν τῇ τραγωδίᾳ renvoie sans aucun doute à notre passage (243). On en déduira donc que l'εἶδος manquant est la tragédie simple et l'on écrira avec Morel (244) : τὸ δὲ τέταρτον ἀπλοῦν οἶον, ou avec Bursian (245) : τὸ δὲ τέταρτον ἢ ἀπλῆ οἶον (personnellement, nous ne croyons pas qu'on puisse retrouver avec certitude la forme originale de cette leçon, car le texte est probablement plus corrompu qu'on ne le pense.: ainsi, il se pourrait bien que τὸ δὲ τέταρτον soit déjà une glose destinée à remplir la lacune, étant donné que les trois autres εἶδη ne sont pas numérotés). En faveur de cette interprétation, on fera remarquer, en outre, qu'aux chapitres 10 et 11 la tragédie complexe ne s'oppose pas à l'ὄψις, mais déjà à la tragédie simple. Dans notre passage on s'attendrait, il est vrai, à trouver cette dernière mentionnée, non pas à la fin de l'énumération, mais au début, devant πεπλεγμένη, ou à la rigueur devant παθητικῆ. En fait, on a parfois supposé une lacune à l'un de ces deux endroits (voir App. critique). Mais, comme l'a démontré Bassett (246), cette objection n'a pas grand poids. Et puisqu'il y a lacune, mieux vaut la placer dans une partie du texte de toute façon corrompue. Plus importante, en revanche, est l'objection que οἷς se rapproche plus d'ὄψις que d'ἀπλοῦν ou ἢ ἀπλῆ, et surtout que les exemples, qui suivent cet οἷς, αἶ τε Φορκίδες καὶ ὁ Προμηθεὺς καὶ ὅσα ἐν Ἄιδου conviennent mieux à une tragédie à grand spectacle (ὄψις) qu'à une tragédie simple. Le seul moyen, et encore est-il hypothétique, de concilier la doctrine de la Poétique et le texte serait alors de supposer une lacune assez étendue où, après avoir nommé la tragédie simple, Aristote aurait constaté que la tragédie qui ne vise qu'aux effets spectaculaires n'a rien de commun avec l'art : τὸ δὲ τέταρτον ? < ἢ ἀπλῆ ... > ὄψις οἶον. Que l'on accepte d'ailleurs ou non cette dernière interprétation, un fait certain ressort de cette longue discussion, le seul en somme qui compte, c'est que le quatrième εἶδος de la tragédie, disparu dans une lacune, ne peut être que la tragédie ἀπλῆ.

Ce passage présente, de plus, une difficulté d'interprétation : de quelles *μέρη* s'agit-il dans la phrase *τσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη* (55 b 32-3) ? Les opinions varient beaucoup. Sussembl (247) supprime simplement l'expression litigieuse, Vahlen (248) avoue son embarras et Bywater (249) ne sort pas d'un doute prudent. Ceux qui ne peuvent se résigner à cet *ignoramus* se répartissent en deux suivant qu'ils voient là une allusion aux parties du *μῦθος* ou à celles de la tragédie :

a) *μέρη τοῦ μύθου*. C'est l'interprétation la plus courante, probablement à cause de la présence de *γὰρ* qui implique une relation de cause à effet entre les *μέρη* et les *εἶδη*. Une telle relation n'est indiquée qu'au chapitre 10 où la *περιπέτεια* et l'*ἀναγνώρισις* (*μέρη τοῦ μύθου*) caractérisent la tragédie complexe par opposition à la tragédie simple qui en est privée. Malheureusement, il n'existe dans la Poétique que trois de ces *μέρη τοῦ μύθου* : *περιπέτεια*, *ἀναγνώρισις* et *πάθος* (chapitre 11 et 24, 59 b 11-2) et pourtant notre phrase *εἰσι τέσσαρα, τσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη* en suppose quatre. Comme il est difficile d'admettre qu'Aristote s'est trompé de chiffre, on a pensé (250) qu'il en manque une (l'*ἦθος*) aux chapitres 11 et 24, ou alors on a offert (251) une combinaison différente : *περιπέτεια* - *ἀναγνώρισις*, *πάθος*, *ἦθος* et *ᾄψις*. Nous verrons tout à l'heure que ces deux interprétations ont un grave défaut et plus loin (p. 149) nous montrerons comment peut s'expliquer la présence de ce *γὰρ* qui était à leur origine.

b) *μέρη τῆς τραγωδίας*. Cette interprétation seule correspond vraiment au texte de la Poétique ; en effet *τραγωδίας δὲ εἶδη... τσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη* (scil. *τραγωδίας*) *ἐλέχθη* montre clairement qu'il s'agit des parties de la tragédie, non de celles du *μῦθος* (252). Elle s'appuie en outre sur le passage jumeau du chapitre 24 : *ἔτι δὲ τὰ εἶδη ταῦτά δεῖ ἔχειν τὴν ἐποποιίαν τῇ τραγωδίᾳ... καὶ τὰ μέρη ἕξω μελοποιίας καὶ ᾄψεως ταῦτά*, où la référence explicite aux parties qualitatives, définies au chapitre 6, prouve d'une manière décisive que c'est bien à ces parties, communes à l'épopée et à la tragédie, qu'Aristote songeait en rédigeant notre passage. On nous objectera naturellement qu'il y en a six dans la tragédie, non pas quatre. Cette objection perd de sa force si l'on veut bien se rappeler que les quatre premières seules ont de l'importance, les deux dernières étant négligeables (6, 50 b 17-20 ; 14, 53 b 1-8 ; 26, 62 a 10-2 à propos de l'*ᾄψις* — 6, 50 b 16-7 ; 26, 62 a 15-6

sur la μελοποιία, envers laquelle Aristote est moins dur quoiqu'il lui attribue une place tout à fait secondaire dans la Poétique), mais plus encore si l'on compare notre passage à περί μὲν οὖν τῶν ἄλλων εἰδῶν (= μύθου + ἡθῶν) εἴρηται, λοιπὸν δὲ περί λέξεως καὶ διανοίας εἰπεῖν (19, 56 a 33-4), où l'on ne trouve envisagé que le traitement des quatre μέρη qualitatives principales, sans qu'on nous donne la raison de cette limitation ! Nous accepterons donc sans hésitation l'interprétation qui veut que τῶσαυτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη renvoie aux parties suivantes de la tragédie : μῦθος, ἦθη, διάνοια et λέξις et sur ce point nous sommes entièrement d'accord avec Gudeman (253) avec toutefois cette restriction que nous ne voyons pas la nécessité d'ajouter ἔξω τῆς μελοποιίας καὶ ὄψεως après ἐλέχθη. Comme nous l'avons vu il y a un instant, le caractère secondaire de ces deux μέρη est évident et nous avons pour nous l'analogie du début du chapitre 19. Ceci n'est d'ailleurs qu'une question de détail. Notre manière de voir, en résumé, se recommande par sa simplicité ; elle ne suppose ni lacune, ni imprécision de la part d'Aristote, ni interprétation forcée du texte ; elle a de plus l'avantage de conserver ce parallélisme voulu et explicite entre notre passage et celui du chapitre 24.

(9) ἔτι δὲ τὰ εἶδη ταῦτά δεῖ ἔχειν τὴν ἐποποιίαν τῇ τραγωδίᾳ, ἣ γὰρ ἀπλήν ἢ πεπλεγμένην ἢ ἠθικὴν ἢ παθητικὴν, καὶ τὰ μέρη ἔξω μελοποιίας καὶ ὄψεως ταῦτά· καὶ γὰρ περιπετειῶν δεῖ καὶ ἀναγνώρισεων καὶ παθημάτων· ἔτι τὰς διανοίας καὶ τὴν λέξιν ἔχειν καλῶς· οἷς ἅπασιν "Ὀμηρος κέχρηται καὶ πρῶτος καὶ ἰκανῶς· καὶ γὰρ καὶ τῶν ποιημάτων ἑκάτερον ἑκατέρως συνέστηκεν, ἣ μὲν Ἰλιάς ἀπλοῦν καὶ παθητικόν, ἣ δὲ Ὀδύσσεια πεπλεγμένον, ἀναγνώρισις γὰρ διόλου, καὶ ἠθικόν (254)· πρὸς γὰρ (255) τούτοις λέξει καὶ διανοίᾳ πάντας ὑπερβέβληκεν (24, 59 b 8-17).

Dans une partie très remarquable de son article, Solmsen a attiré notre attention sur la structure étrange de ce paragraphe (256). Il y a en effet une alternance continue des propositions consacrées aux εἶδη et aux μέρη et un changement correspondant dans la construction syntaxique (257). Or, si l'on sort du contexte ce qui a trait aux μέρη (καὶ τὰ μέρη ἔξω μελοποιίας καὶ ὄψεως ταῦτά — ἔτι τὰς διανοίας καὶ τὴν λέξιν ἔχειν καλῶς — πρὸς γὰρ τούτοις λέξει καὶ διανοίᾳ πάντας ὑπερβέβληκεν), l'on obtient un texte simple et organique. Solmsen en conclut que ces remarques sur les μέρη ont été introduites après coup. On confirmera cette manière de voir en faisant observer que οἷς ἅπασιν "Ὀμηρος κέχρηται καὶ πρῶτος καὶ ἰκανῶς ne se rapporte en fait qu'aux quatre

εἶδη, puisque l'Iliade y est donnée comme exemple de poème simple et pathétique, l'Odyssée comme exemple de poème complexe et éthique et que la proposition πρὸς γὰρ τούτοις λέξει καὶ διανοία πάντας ὑπερβέβληκεν ne peut se rattacher à la même rédaction (255). Il s'ensuit que le pronom relatif οἷς est séparé de son antécédent par ἔτι τὰς διανοίας καὶ τὴν λέξιν ἔχειν καλῶς et même par καὶ τὰ μέρη ἔξω μελοποιίας καὶ ὕψους ταυτά, de la même manière que ἐν οἷς en 4, 48 b 30 ; et, ici comme là, nous pouvons trouver, dans cette rupture de la syntaxe, une nouvelle preuve de l'existence d'une notice marginale. On se demandera ensuite si καὶ γὰρ περιπετειῶν δεῖ καὶ ἀναγνώρισεων καὶ παθημάτων et ἀναγνώρισις γὰρ διόλου ne sont pas eux aussi des additions récentes, parce que περιπέτεια, ἀναγνώρισις et πάθημα se rapportent aussi bien aux μέρη qu'aux εἶδη, étant à la fois des parties du μῦθος (une des μέρη) et ce qui détermine les épopées complexe et pathétique (deux des εἶδη). Nous pouvons répondre non, car nous trouverons sous peu (p. 148, voir en outre note 254) de bonnes raisons de rattacher ces deux phrases à leur contexte.

(4) δύο μὲν οὖν τοῦ μύθου μέρη ταῦτ' ἐστὶ, περιπέτεια καὶ ἀναγνώρισις, τρίτον δὲ πάθος. τούτων δὲ περιπέτεια καὶ ἀναγνώρισις εἴρηται, πάθος δὲ ἐστὶ πρᾶξις φθαρτικὴ ἢ ὀδυνηρά, οἷον οἱ τε ἐν τῷ φανερωῖ θάνατοι καὶ αἱ περιωδύναι καὶ αἱ τρώσεις καὶ ὅσα τοιαῦτα (11, 52 b 9-13).

Cette fin de chapitre vous donne l'impression d'être une surcharge par la manière gauche et prolixie dont elle est amenée. Pourquoi ne pas dire tout simplement : « la troisième partie du μῦθος, le πάθος, est... » ? Il semble qu'Aristote se soit rappelé subitement l'existence de ce πάθος et qu'il l'ait rattaché tant bien que mal à ce qui précède. De plus, cet appendice n'est pas annoncé aux chapitres 10 et 11 : dans l'un nous trouvons les définitions des tragédies simple et complexe qui se distinguent par l'absence ou par la présence de περιπέτεια et d'ἀναγνώρισις, dans l'autre l'explication de ces deux termes. Nulle part on ne nous laisse prévoir le traitement du πάθος. Il est vrai qu'Aristote parlant, dans ces deux chapitres, d'actions ἀπλή et πεπλεγμένη et des parties du μῦθος qui s'y rapportent une allusion au πάθος y serait mal venue. Mais cette objection ne fait que repousser la difficulté, car on se demandera alors pourquoi Aristote ne mentionne là que deux des quatre εἶδη et laisse de côté les tragédies παθητικὴ et ἠθικὴ. S'il y a une place qui conviendrait à l'exposé des quatre εἶδη, c'est bien celle-là !

L'explication de cette anomalie, et partant de celles que nous avons rencontrées aux chapitres 18 et 24, se trouve au chapitre 6 où l'un des arguments en faveur de la primauté du μῦθος s'énonce ainsi : πρὸς δὲ τούτοις τὰ μέγιστα οἷς ψυχαγωγεῖ ἡ τραγωδία τοῦ μύθου μέρη ἐστίν, αἱ τε περιπέτειαί καὶ ἀναγνωρίσεις (50 a 33-5 = [1]). L'absence ici du terme πάθος ne peut s'expliquer que si l'on suppose que cet argument a été rédigé à une époque ancienne où Aristote envisageait de traiter les chapitres 10 et 11 sans leur complément sur le πάθος, sinon il l'aurait certainement mentionné avec les deux autres μέρη. Au chapitre 24, en revanche, καὶ γὰρ περιπετειῶν δεῖ καὶ ἀναγνωρίσεων καὶ παθημάτων (59 b 11-2) implique déjà l'existence de ce πάθος à la fin du chapitre 11. Nous en déduisons que l'argument en 6, 50 a 33-5 (1) et le corps des chapitres 10 et 11 sont anciens, alors que l'appendice sur le πάθος (11, 52 b 9-13), la remarque en 59 b 11-2 (et par suite tout le passage en 24, 59 b 8-17 = [9]) sont récents. Nous aurions donc deux thèmes sur les εἶδη, l'un ancien et bipartite (ἀπλή — πεπλεγμένη), l'autre récent et quadripartite (ἀπλή, πεπλεγμένη + παθητικὴ, ἡθικὴ). Cette interprétation s'accorde parfaitement avec ce que nous savons par ailleurs des passages où ils apparaissent. En effet, si rien ne nous autorise à douter de l'ancienneté de l'argument du chapitre 6 (1) et du corps des chapitres 10 et 11 (3 et 4) qui témoignent de la division bipartite, nous savons, d'autre part, que le chapitre 18, qui contient l'exposé sur les quatre εἶδη de la tragédie (7), est récent (voir p. 155-8). Il devrait en être de même, par conséquent, de son passage jumeau sur les quatre εἶδη de l'épopée en 24, 59 b 8-17 (9). Or celui-ci, appendice au chapitre 23 puisqu'il se rapporte encore aux ressemblances entre l'épopée et la tragédie et non pas début du chapitre 24, consacré à leurs différences, comme le ferait penser la numérotation maladroite de la Poétique, est un corps étranger intercalé entre deux exposés très différents d'esprit (voir p. 131-3 et 133-5). Nous le considérerons donc comme récent et d'autant plus facilement qu'il présente une analogie frappante avec 18, 55 b 32-56 a 3 (7). Sur ce point nous sommes d'accord avec Solmsen (258). Restent un certain nombre de passages : (2), (5), (6) et (8), dont il est impossible de dire auquel des deux thèmes ils appartiennent, mais qui sont tous récents (voir p. 66-8, 151-2, 154-5, 155-8). Autre fait remarquable, le πάθος est analysé en 53 b 14-54 a 13, dans une partie du chapitre 14 que nous avons de bonnes raisons de croire récente (voir p. 153-4). Il nous semble que cet accord

entre ce que nous savons par ailleurs de la chronologie de la Poétique et ce que nous devons en supposer, si nos vues sont exactes, prouve assez la justesse de celles-ci et nous permet ainsi d'affirmer que l'appendice du chapitre 11 sur le πάθος est récent lui aussi.

Nous ne voulons pas examiner ici pourquoi Aristote a jugé bon de reprendre et d'amplifier ce thème des εἶδη (259). Notons seulement que le passage du thème ancien au récent et surtout le désir de concilier ce dernier avec la division de la tragédie et de l'épopée en μέρη qualitatives rendent compte de certaines additions dont on n'a pas jusqu'ici compris la raison d'être (260). La tragédie simple et la tragédie complexe sont caractérisées par l'absence ou la présence de περιπέτεια et d'ἀναγνώρισις; à la tragédie éthique et à la tragédie pathétique correspondront de même l'ἦθος et le πάθος. Aussi est-il normal de rencontrer ce πάθος à la fin du chapitre 11 en appendice à l'exposé sur la περιπέτεια et l'ἀναγνώρισις. C'était le seul endroit qui pût lui convenir. L'ἦθος, en revanche, entrerait en conflit avec une des μέρη qualitatives : les ἥθη (261). Cela explique qu'Aristote n'en parle pas à la suite du πάθος, ni en 24, 59 b 12 à la suite de παθημάτων, bien qu'il eût dû logiquement le faire. C'est à un même désir de conciliation qu'il faut attribuer l'addition, en 18, 55 b 32-3, de l'expression tant discutée : τσαῦτα γάρ και τὰ μέρη ἐλέχθη, οὐ γάρ n'exprime vraisemblablement pas une relation de cause à effet mais plutôt une simple égalité entre les μέρη et les εἶδη, qui, aux yeux d'Aristote, devait peut-être les rapprocher; de même que l'addition, en 24, 59 b 8-17, des remarques complémentaires sur les μέρη. On aura sans doute remarqué que dans ce dernier passage seules des quatre μέρη principales la διάνοια et la λέξις sont prises en considération, et à deux reprises (b 12 et 16-7), comme si Aristote voulait insister sur leur importance. On peut expliquer cette particularité par le tableau suivant :

<u>εἶδη</u>		<u>μέρη</u>
ἀπλή	}	περιπέτεια — ἀναγνώρισις
πεπλεγμένη		
παθητική	=	πάθος
ἠθική	=	ἦθος
		} μῦθος
		} = ἥθη (261)
		<u>διάνοια</u>
		<u>λέξις</u>
		(μελοποιία - ὄψις)

Pour être complet, pour montrer qu'Homère a devancé (πρῶτος) et surpassé (ἰκανῶς) les autres poètes dans tous les domaines, c'est-à-dire dans toutes les εἶδη et μέρη de l'épopée, Aristote devait nommer non seulement les quatre εἶδη, les trois μέρη du μῦθος, mais aussi la διάνοια et la λέξις, d'où leur mention répétée. Il pouvait, par contre, se dispenser de parler du μῦθος et des ἡθῆ, puisque l'un était déjà représenté par ses μέρη constitutives, les autres par la tragédie ἡθικὴ (262).

Nous voici parvenus à la fin de cette analyse des thèmes généraux. Elle nous a permis tantôt de confirmer ce que nous savions déjà, tantôt de préciser notre connaissance de la structure de la Poétique. Ainsi, nous savons maintenant que, si 6, 50 a 33-5 et les chapitres 10 et 11 (moins 52 b 9-13) sont anciens, il faut, en revanche, considérer comme des additions ultérieures 2, 48 a 17-8 ; 11, 52 b 9-13 ; 15, 54 b 8-14 et 24, 59 b 8-17.

b. Thèmes secondaires

Contrairement aux thèmes précédents dont la portée était si générale qu'on pouvait les envisager pour eux-mêmes, ceux qui vont nous occuper désormais seront, en raison du rôle secondaire qu'ils jouent, analysés au fur et à mesure de leur apparition dans les chapitres qu'il nous reste à examiner. Si nous avons repoussé jusqu'ici l'étude de ces chapitres 13 et 14, 16 à 18 et 24 (60 a 5-b 5), c'est que la méthode des rapprochements est celle qui nous permet le mieux de déterminer leur nature.

Chapitres 13 et 14 (52 b 28-54 a 15)

Nous traitons ensemble ces deux chapitres parce qu'ils se rapportent tous deux au même point de la définition de la tragédie δι' ἐλέου καὶ φόβου παραίνουσα τὴν τῶν τοιοῦτων παθημάτων κάθαρσιν (6, 49 b 27-8), autrement dit à l'ἔργον (ou ἡδονή) propre à ce genre poétique. Preuve en soient les expressions employées à maintes reprises (13, 52 b 29-30 ; b 32-3 ; 53 a 35-6 ; 14, 53 b 10-3). Ces chapitres se trouvent d'ailleurs bien encadrés par une introduction (52 b 28-30) et par une conclusion (54 a 13-5) qui élôt par la même occasion tout l'exposé sur le μῦθος (chapitres 7 à 14). Ils forment donc un tout et un tout dont le thème en tout cas est ancien puisqu'il apparaît déjà dans la définition de la

tragédie au chapitre 6. Cela ne veut naturellement pas dire que toutes les parties de ces deux chapitres seront anciennes elles aussi. Seule leur analyse pourra nous renseigner sur ce point. On peut en distinguer quatre.

(1) *L'introduction (52 b 28-30).*

Elle appartient évidemment à la rédaction originale puisqu'elle énonce le sujet de l'exposé, autrement dit un thème ancien (voir ci-dessus).

(2) *le chapitre 13 (52 b 30-53 a 39).*

Nous n'avons trouvé aucune raison de douter de l'homogénéité de ce chapitre (263). En ce qui concerne ἔλεος μὲν περὶ τὸν ἀνάξιον, φόβος δὲ περὶ τὸν ὅμοιον qui, en 53 a 5-6, précise sans nécessité ce qui précède et qu'on peut sortir facilement de son contexte, il est permis de se demander si on a là un truisme de la main même d'Aristote ou une glose explicative de copiste. Il serait maladroit d'y voir une addition ultérieure et authentique, parce que cette remarque n'« ajoute » rien à l'exposé (264).

Ensuite, la liaison de ce chapitre avec ce qui l'entoure ne nous donne aucun renseignement positif pour notre recherche, car, si on peut le détacher et de l'introduction qui le précède et du début du chapitre 14 qui le suit, qui sont tous deux anciens (voir ci-dessus et ci-dessous), il n'y a pas, d'autre part, de sérieuses raisons de le faire. Et pourtant nous le croyons récent à cause des idées qu'il contient et des rapprochements qu'on peut établir avec le reste de la Poétique :

a) Bien qu'à première vue les deux passages : δευτέρα ... ἡ διπλῆν τε τὴν σύστασιν ἔχουσα καθάπερ ἡ Ὀδύσσεια, καὶ τελευτῶσα ἐξ ἐναντίας τοῖς βελτίοσι καὶ χείροσι (53 a 30-3) et ἡ δὲ Ὀδύσσεια πεπλεγμένον ... καὶ ἠθικόν (24, 59 b 15-6) ne semblent avoir en commun que la mention de l'Odyssee, ils expriment pourtant la même idée, comme l'a montré Bassett (265). En effet, Aristote désigne ici par διπλῆ σύστασις et par ἠθικόν des poèmes dont le dénouement est conforme à la justice (φιλόανθρωπον). Nous trouvons, en 17, 55 b 16-23, la description de cette intrigue « double » de l'Odyssee et, en 18, 56 a 1-2, deux exemples de tragédies ἠθικαί. Or tous ces passages, où apparaît ce thème, sont tardifs (voir p. 148, 159 et 155-8), si bien qu'il risque fort d'en être de même du nôtre.

b) Plus haut, en 53 a 12-3, le *μῦθος ἀπλοῦς*, qui s'oppose à ce dénouement double et lui est préféré, offre un sens technique (d'où l'incise *ὡςπερ τινές φασι*) qu'il n'a pas d'habitude dans la Poétique (266). Cette inconsistance de terminologie, créée par l'emploi d'un même terme avec deux acceptions différentes, se comprend mieux, si l'on suppose qu'Aristote a rédigé notre chapitre plus tard et qu'il se préoccupait moins, à cette époque, de ne pas se contredire.

c) Quelle que soit la signification de *φιλόνηρωπον* (267), il faut reconnaître qu'il apparaît ici pour la première fois (52 b 38 et 53 a 2-3) et que sa détermination de l'*ἔργον* de la tragédie, au même titre que l'*ἔλεος καὶ φόβος*, est pour le moins inattendue. Or, comme nous ne rencontrerons ce terme qu'une autre fois et dans une partie récente de l'ouvrage (18, 56 a 21) et qu'il n'est pas mentionné, ni même sous-entendu (268), dans la définition de la tragédie au chapitre 6, on peut en conclure qu'il n'appartient pas au fond primitif mais qu'il a été ajouté plus tard pour préciser l'*ἔργον* de cette tragédie. Les mêmes remarques s'appliquent à son opposé le *μιαρόν* (267).

d) On remarquera que le début du chapitre suivant (3), qui appartient certainement à la version originale (voir ci-dessous) et se trouve être la partie capitale de tout l'exposé sur l'*ἔργον* de la tragédie, son noyau en quelque sorte, n'en suit pas l'introduction (1) mais en est séparé par notre longue digression sur le héros de la tragédie et son destin qui, malgré tout l'intérêt qu'elle peut présenter, n'est pas aussi importante, parce qu'elle ne se déduit pas directement des principes de la Poétique. Cette séparation n'est concevable que si l'on suppose avec nous qu'elle a été produite par l'introduction ultérieure d'un corps étranger : notre exposé.

e) Notons enfin que cet exposé implique une classification en trois des personnages de la tragédie et que celle-ci n'apparaît que dans des passages récents de l'ouvrage (voir p. 138-42). Cette série d'arguments, plus ou moins forts, mais qui se confirment les uns les autres, a la valeur d'une preuve décisive et nous autorise à faire de ce chapitre 13 une addition tardive.

(3) *le début du chapitre 14 (53 b 1-14)*

Nous venons de dire que ce début se rattache à la rédaction originale de la Poétique. En effet, il n'est pas une de ses idées qui ne soit un reflet de théories anciennes : 53 b 1-3 = 9,

52 a 1-4 ; 53 b 3-6 = 6, 50 b 19-20, 26, 62 a 10-1 et 62 a 17-8 (il est vrai que ce dernier passage est récent, voir p. 96-7) ; 53 b 7-8 = 6, 50 b 16-9 et 50 b 20-1 ; 53 b 8-14 = 6, 49 b 27-8, 9, 52 a 1-4, 11, 52 a 38-b 1, 23, 59 a 20-1 (on retrouve aussi cette idée fondamentale dans des passages récents : 13, 52 b 32-3, 16, 55 a 16-8, 25, 60 b 24-6, 26, 62 b 13-4). Cette ancienneté nous est garantie non seulement par le nombre de rapprochements que l'on peut faire avec la version primitive, mais surtout par le fait que ces thèmes communs forment la base même du raisonnement : l'ἔργον (ou ἡδονή) particulier à la tragédie, lequel dérive des sentiments de pitié et de crainte, doit s'obtenir par une certaine organisation de l'action (μῦθος), non par des moyens externes tels que ἰδψις ou le τερατώδες. Notons enfin que cet exposé est le seul, dans ces chapitres 13 et 14, dont la présence soit vraiment nécessaire.

(4) *le gros du chapitre 14 (53 b 14-54 a 13)*

Ici, comme au chapitre 13, nous avons à faire à un texte homogène (269) et séparable de ce qui l'environne. Nous avons aussi de bonnes raisons de le croire récent. Voici lesquelles :

a) En 54 a 9, ὅπερ πάλαι εἴρηται renvoie à 53 a 17-22, c'est-à-dire à un passage du chapitre 13 que nous venons de déclarer récent. Il doit donc en être de même de la remarque 54 a 9-13, introduite par ce renvoi, et partant de tout notre exposé.

b) Il y a d'ailleurs de grandes ressemblances entre ce chapitre 13 et notre partie du chapitre 14. Dans les deux Aristote cherche comment obtenir le maximum de tragique (ἔλεος + φόβος) tout en respectant les sentiments de φιλανθρωπία et de μαρτία, qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'apparaissent pas dans la définition de la tragédie et semblent bien être un thème nouveau. Au début du chapitre 14, au contraire, Aristote insiste sur l'interdépendance de l'action et des émotions tragiques, ce qui est une idée tout à fait conforme à la version primitive de l'ouvrage.

c) Et pourtant, en dépit de leurs ressemblances, (2) et (4) préconisent des solutions en quelque sorte opposées : dans un cas, un dénouement malheureux, dans l'autre une fin heureuse, puisque le héros, sur le point de commettre une action irréparable, reconnaît son erreur et l'évite. Malgré ce que l'on a pu dire (270), il y a là une légère contradiction résultant, à notre avis, d'un dosage différent des composants de l'ἔργον tragique

que sont *ἔλεος καὶ φόβος* et le *φιλάνθρωπον καὶ μιᾶρόν* (271), mais une contradiction compréhensible jusqu'à un certain point si (2) et (4) sont des additions tardives dans lesquelles Aristote se préoccupait moins d'unité de doctrine que d'épuiser les diverses combinaisons de ces composants, afin d'obtenir le maximum d'effet tragique.

d) Enfin, la distinction entre des événements survenant *ἔξω τοῦ δράματος* et *ἐν αὐτῇ τῇ τραγωδίᾳ* (53 b 32) ne reparait qu'en deux autres endroits qui sont récents : 15, 54 a 37-b 8 (voir p. 74-6) avec le même exemple de l'Oedipe à Colone, et 24, 60 a 27-32 (voir p. 159) qui répète 54 b 6-7. Plutôt que d'une coïncidence, ne s'agirait-il pas ici d'un thème récent destiné à atténuer un peu ce qu'il y a de choquant, d'in vraisemblable dans quelques tragédies ou épopées ?

Si donc notre interprétation est exacte, de ces deux chapitres sur l'ἔργον de la tragédie seuls l'introduction (1), le début de 14 (3) et la conclusion (54 a 13-5) se rattachent à la version primitive, alors que les exposés sur le héros tragique et son destin (2) et sur l'action tragique (4) sont des additions ultérieures.

Chapitres 16 à 18 (54 b 19-56 a 32)

Nous savons déjà que ce groupe de chapitres ne peut faire partie de la rédaction originale (p. 129-30, 137-8 et 139), aussi nous contenterons-nous ici de les passer en revue, pour voir s'ils ne contiendraient pas des notices marginales et de nouveaux arguments renforçant notre interprétation.

(1) *le chapitre 16 (54 b 19-55 a 21)*

Rien dans ce chapitre ne trahit la présence de parties hétérogènes, bien que plusieurs d'entre elles soient détachables (par exemple la reconnaissance *ἐκ παραλογισμοῦ* en 55 a 12-6). Contre son ancienneté on alléguera les arguments suivants :

a) Lors de l'analyse du chapitre 4 (p. 35), nous avons remarqué que, dans la rédaction originale, le substantif *συλλογισμός* (ou les termes qui lui sont apparentés) ne semble pas signifier déjà « syllogisme » mais encore « raisonnement », et qu'on en peut déduire, par un *argumentum ex silentio*, que la découverte par Aristote du syllogisme doit se placer entre cette pre-

mière rédaction et la révision à laquelle on doit les notices marginales et autres additions. Comme, dans ce chapitre 16, les termes συλλογισμός et παραλογισμός ont déjà leur signification récente, on en conclura que tout cet exposé sur les reconnaissances doit être récent lui aussi.

b) Il y a entre 55 a 12-6 (ἀναγνώρισις ἐκ παραλογισμοῦ) et 24, 60 a 18-26 (l'art d'employer ce παραλογισμός) une telle analogie qu'ils doivent appartenir tous deux à la même rédaction de la Poétique. Or nous sommes certain que cette partie du chapitre 24 n'est pas originale (voir p. 159). Il en sera donc de même pour notre passage. Celui-ci, il est vrai, pourrait être sorti de son contexte et nous aurions alors une notice tardive insérée dans un texte ancien. Seulement aucun argument ne soutient cette interprétation qui se trouve du reste contredite par tout ce que nous savons sur ce chapitre 16. On n'en tiendra donc pas compte et l'on peut dès lors invoquer cette ressemblance avec le chapitre 24 comme preuve de la justesse de nos vues.

c) Rappelons enfin (voir p. 130) que si notre chapitre n'est pas annoncé au chapitre 11 et qu'il ne lui succède pas, c'est visiblement qu'Aristote n'y songeait pas en rédigeant le texte original de la Poétique.

En résumé, cette analyse confirme ce que nous savions déjà.

(2) les chapitres 17-8 (55 a 22-56 a 32)

Ces deux chapitres contiennent une série d'observations plus ou moins décousues sur le μῦθος. Deux passages méritent de retenir notre attention.

Dans la seconde partie du chapitre 17, pour illustrer ce qu'il entend par ἐκτίθεσθαι καθόλου, Aristote choisit comme exemple l'Iphigénie en Tauride (55 b 2-15). A propos de l'arrivée d'Orceste en Colchide, il dit :

τὸ δὲ ὅτι ἀνεῖλεν ὁ θεὸς διὰ τινὰ αἰτίαν ἔξω τοῦ καθόλου ἐλθεῖν ἐκεῖ, καὶ ἐφ' ὅ τι δέ, ἔξω τοῦ μύθου (b 7-8).

Y aurait-il ici une notice marginale ? Sans reprendre toutes les conjectures que l'on a faites pour éclaircir cette phrase (voir App. critique) disons simplement que les deux expressions ἔξω τοῦ καθόλου et ἔξω τοῦ μύθου semblent faire double emploi. On a bien entendu fait remarquer (272) que καθόλου et μύθου n'ont pas le même sens, ce qui est vrai, mais ne les empêche pas de signifier ici la même chose : si, comme il est dit en 55 a 34-b 1,

le poète doit partir du général (καθόλου) en établissant un λόγος (= μῦθος), il va de soi que tout ce qui est ἔξω τοῦ καθόλου sera aussi ἔξω τοῦ μύθου et inversement. Il y a donc redondance et l'on ne peut raisonnablement défendre le texte actuel (273). Aussi fera-t-on une addition postérieure de διὰ τινὰ αἰτίαν ἔξω τοῦ καθόλου ou plutôt de ἔξω τοῦ καθόλου (274), qu'un copiste aura mis en marge pour préciser ἔξω τοῦ μύθου et qu'on aura introduit ultérieurement dans le texte au mauvais endroit (275). Quelle que soit d'ailleurs la solution adoptée, il est difficile de penser ici à une addition de la main d'Aristote, car cette expression n'apporte rien de neuf à l'exposé.

On peut distinguer huit thèmes différents dans ces deux chapitres :

- | | | |
|-------|----------------|--|
| I. | 17, 55 a 22-34 | : le poète doit bien se représenter son action |
| II. | 55 a 34-b 23 | : le poète doit composer ἐκ καθόλου |
| III. | 18, 55 b 24-31 | : la δέσις et la λύσις |
| IV. | 55 b 32-56 a 7 | : les quatre εἶδη de la tragédie |
| V. | 56 a 7-10 | : le poète doit savoir nouer et dénouer |
| VI. | 56 a 10-9 | : la tragédie ne doit pas être ἐποποιικόν |
| VII. | 56 a 19-25 | : il faut rechercher le θαυμαστόν |
| VIII. | 56 a 25-32 | : le chœur doit participer à l'action |

Il existe une parenté certaine entre III et V. Bywater (276) fait observer avec raison que les définitions de la δέσις et de la λύσις n'ont de raison d'être, dans un exposé si peu théorique, que si elles donnent lieu à des conseils pratiques, que nous trouvons précisément en V. Notons qu'en IV la définition des quatre εἶδη de la tragédie est également suivie par des conseils pratiques. On se demandera dès lors si ces deux alinéas III et V n'en formaient pas un seul à l'origine, lequel aurait été sectionné plus tard par l'insertion de IV. Cette interprétation, formulée pour la première fois par Susemihl, a été souvent discutée (277). Elle nous paraît très plausible. Cela signifie-t-il que nous avons un chapitre récent (18) contenant une addition encore plus récente (IV), autrement dit que notre ouvrage a été revu à plusieurs reprises ? Pas forcément. On peut en effet considérer IV comme une remarque ajoutée parmi d'autres, à la fin des chapitres sur le μῦθος et les ἔθνη, par Aristote, puis insérée au beau milieu d'une de ses semblables par un procédé inexplicable mais dont on a d'autres exemples dans la Poétique (voir p. 165). On se deman-

dera ensuite si cette imbrication, constatée pour III, IV et V, ne serait pas plus générale et ne se retrouverait pas tout au long des deux chapitres. On pourrait supposer par exemple que I, III, V; VII d'une part, II, IV, VI, VIII d'autre part ont été deux exposés distincts à l'origine, mais emboîtés plus tard l'un dans l'autre. Malgré tous nos efforts (278), nous n'avons pu découvrir de parenté entre ces deux séries d'observations, si bien que cette hypothèse, qui n'est pas impossible en elle-même, ne repose sur rien de solide.

L'examen de ces chapitres 17 et 18 ne nous a donc pas révélé l'existence de notices marginales ou même d'additions ultérieures. Il nous reste à énumérer les arguments qui nous confirment dans notre opinion qu'ils ne se rattachent pas à la version primitive de la Poétique.

a) Il existe entre 17, 55 a 34-b 23 (II) et 9, 51 b 5-23 un rapport certain puisque tous deux ont trait au καθόλου, même si les points de vue sont quelque peu différents, plus théorique au chapitre 9, plus pratique au chapitre 17. On comparera ce rapport à celui que nous avons relevé plus haut entre les chapitres 16 et 11 sur l'ἀναγνώρισις; et de même que nous avons conclu à la postériorité du chapitre 16 du fait qu'il n'était pas annoncé en 11, de même pourrons-nous conclure à celle de notre passage du fait que rien ne le laisse prévoir en 9, 51 b 5-23.

b) Au début du chapitre 18 (III), nous rencontrons un nouveau thème, celui de la δέσις et de la λύσις, et un thème qui doit être récent parce que les deux autres endroits où il y est fait allusion (15, 54 a 37 et IV) sont eux-mêmes récents. Cette affirmation sera confirmée, si l'on songe, avec Solmsen (279), que les chapitres 7 à 14, qui contiennent un exposé complet sur le μῦθος dont la δέσις et la λύσις sont des μέρη, ne laissent pas soupçonner ce nouveau développement et même qu'on y trouve déjà une division en tragédies simple et complexe, avec laquelle notre thème fait un peu double emploi. Il est d'ailleurs fort possible que cette distinction entre la δέσις et la λύσις soit antérieure à Aristote (280), mais cela ne l'a pas empêché de l'avoir introduite dans sa Poétique après coup.

c) En 56 a 10-9 (VI) Aristote nous met en garde contre ces tragédies dont la structure est ἐποποιικόν, c'est-à-dire πολύμυθον. Bien qu'il introduise cette remarque par ὅπερ εἴρηται πολλάκις, il n'est pas possible de déterminer avec certitude le ou les endroits

auxquels il fait allusion ici (281). Nulle part, en effet, il ne dit textuellement que, par opposition à la tragédie, l'épopée puisse être πολύμυθον. Il serait évidemment plus facile d'expliquer cette légère contradiction — contradiction dans les termes plutôt que dans le fond — si l'on supposait que notre alinéa a été rédigé plus tard par un Aristote qui ne se souvenait plus exactement, ni ne se souciait de ce qu'il avait dit dans la rédaction originale.

d) Même si sa signification n'est pas tout à fait sûre, probablement à cause de la corruption du texte (282), on rapprochera pourtant 56 a 19-25 (VII) de 13, 52 b 30-53 a 7 et l'observation que nous avons faite alors que le φιλόμυθον n'est pas une idée primitive (p. 152) sera valable pour notre passage aussi.

e) Il y a, enfin, entre εἰκὸς γὰρ γίνεσθαι πολλὰ καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς en 56 a 24-5 (VII) et εἰκὸς γὰρ καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς γίνεσθαι en 25, 61 b 15 une telle ressemblance qu'on ne peut l'attribuer à une simple coïncidence. Mais, comme cette dernière phrase n'appartient pas à la version originale du chapitre 25 (voir p. 103), nous en concluons que VII, lui aussi, doit être récent.

En résumé, cette brève analyse des chapitres 16 à 18 nous a affirmé dans notre conviction que nous avons à faire à des additions tardives. Avant de passer au chapitre 24, nous aimerions mentionner une hypothèse de Gomperz (283), dont les idées sur la composition du texte correspondent aux nôtres. Il croit pouvoir distinguer dans notre ouvrage : (1) une rédaction originale sans les chapitres 16 à 18, (2) la rédaction du chapitre 16 et (3) celle des chapitres 17 et 18 (lesquels sont antérieurs ou postérieurs à 16). Il fonde cette interprétation sur le fait qu'en 17, 55 b 10-2 la reconnaissance inventée par Polyidos pour l'Iphigénie en Tauride est décrite en détail alors qu'Aristote vient d'en parler en 16, 55 a 6-8. Il en déduit que ces deux chapitres 16 et 17 ont été rédigés indépendamment l'un de l'autre, donc à une époque différente. On trouvera chez Gudeman (284) une réfutation implicite de cette argumentation peu convaincante. Notons seulement qu'en 24, 60 a 29-30 ὡσπερ Οἰδίπους τὸ μὴ εἰδέναι πῶς ὁ Λαίης ἀπέθανεν, qui répète plus en détail 15, 54 b 7-8, non seulement ne prouve pas que ces deux passages sont indépendants, mais au contraire confirme notre impression qu'ils appartiennent à la même révision de la Poétique.

Chapitre 24 (60 a 5-b 5)

Nous avons vu ailleurs (p. 148 et 133-5) que si le début de ce chapitre a été ajouté plus tard, son milieu, en revanche, appartient au fond ancien. Il nous reste à en examiner la fin.

On y trouve, comme aux chapitres 17 et 18, une série de remarques se succédant sans lien logique apparent. Dans les deux cas, semble-t-il, Aristote a voulu compléter ce qu'il avait dit sur la tragédie (chap. 7 à 15) ou sur l'épopée (chap. 23 et 24, 59 b 17-60 a 5). Que cette fin de chapitre soit récente pourrait déjà se déduire de cette analogie avec les chapitres 17 et 18. Mais nous avons mieux. En effet, ce n'est qu'avec des parties récentes de la Poétique qu'elle offre des analogies. En voici la liste :

60 a 5-11	=	3, 48 a 21-3	(voir p. 29-31)
60 a 5-11	=	4, 48 b 34-49 a 2	(voir p. 38)
60 a 9-11	=	6, 50 a 23-9	(voir p. 58-9)
60 a 11-8	=	25, 60 b 24-6	(voir p. 103)
60 a 18-26	=	16, 55 a 12-6	(voir p. 154-5)
60 a 26-7	=	25, 61 b 11-2	(voir p. 103)
60 a 27-32	=	15, 54 b 6-8	(voir p. 74-6)

Nous ne saurions dire ce qu'il y a de plus remarquable ici : l'abondance des rapprochements, la grande ressemblance de certains des passages comparés ou le fait qu'aucun de ceux-ci ne soit ancien ! En tout cas, il y a une chose certaine, c'est que cette fin du chapitre 24 est récente.

Comme pour les chapitres 17 et 18, on pourrait se demander si les remarques qui la composent ne seraient pas, elles aussi, des fragments alternés de deux exposés ; si, par exemple, 60 a 5-11 et a 18-26 (deux éloges d'Homère !) et d'autre part 60 a 11-8 et a 26-b 2 n'iraient pas ensemble. Mais ici encore le décousu des idées ne nous permet pas de trancher la question.

La conclusion de ce chapitre 24, en revanche, semble être ancienne :

τῇ δὲ λέξει δεῖ διαπονεῖν ἐν τοῖς ἀργοῖς μέρεσιν καὶ μήτε ἠθικοῖς μήτε διανοητικοῖς ἀποκρύπτει γὰρ πάλιν ἢ λίαν λαμπρὰ λέξις τὰ τε ἦθη καὶ τὰς διανοίας (60 b 2-5).

Cette allusion aux quatre principales μέρη qualitatives (μῦθος [= ἀργοῖς μέρεσιν], ἦθη, διάνοια et λέξις) est bien en effet dans l'esprit de la rédaction originale et conclut naturellement l'exposé primitif sur l'épopée.

L'étude de ces thèmes secondaires nous a donc confirmé que les chapitres 16 à 18 sont récents, mais surtout elle nous a permis de préciser la nature des chapitres 13 et 14, où seuls l'introduction, le début de 14 et la conclusion sont anciens ; ainsi que la nature de la fin du chapitre 24 qui est une addition tardive sauf la conclusion.

CONCLUSION DES DEUX PREMIERS CHAPITRES

Nous voici parvenu au terme de notre analyse du texte de la Poétique. Avant de passer au chapitre suivant, nous aimerions nous arrêter un instant pour faire le point.

Afin que l'on se fasse une idée des résultats acquis, nous donnons ici un tableau synoptique où les parties anciennes de l'ouvrage sont séparées des additions récentes. Pour plus de détails, on se reportera au texte grec donné en appendice, qui, en plus de ces additions indiquées par des parenthèses, contient des références aux passages de cette thèse qui en traitent.

Nous avons repoussé jusqu'ici trois questions qui nous ont souvent préoccupé, mais dont nous ne pouvions entreprendre la discussion avant d'avoir une vue d'ensemble de la structure de l'ouvrage.

(A) Nous nous sommes ainsi demandé si Aristote n'aurait pas retouché la Poétique à plusieurs reprises, s'il n'y aurait pas plus de deux couches, si chacune de ces couches ne se distinguerait pas par des traits particuliers qu'il s'agit de découvrir.

Si l'on excepte les rapprochements entre les additions qui se ressemblent, rapprochements que nous nous garderons bien de faire de peur de tomber dans l'arbitraire, le seul moyen à notre disposition pour discerner une troisième couche (nous n'osons aller plus loin !) serait de trouver une notice marginale dans un passage déjà récent lui-même. Ce cas semble se présenter en deux endroits :

(1) Au chapitre 18, nous avons un exposé sur la δέσις et la λύσις (55 b 24-56 a 10) qui en contient un autre sur les quatre εἶδη de la tragédie (55 b 32-56 a 7). Mais, plutôt qu'à une surcharge marginale insérée après coup dans le contexte, nous avons à faire ici à deux remarques, rédigées très vraisemblablement par

Aristote à la même époque, puis imbriquées plus tard l'une dans l'autre (voir p. 165). Nous ne pouvons donc rien déduire pour la composition du texte de la Poétique de celle de ce passage.

(2) Au chapitre 24, en revanche, nous rencontrons un passage sur les quatre εἶδη de l'épopée (59 b 8-17) truffé de trois phrases sur les μέρη qualitatives, qui ont tout cette fois-ci de notices marginales (voir p. 146-7), mais de notices marginales d'un caractère particulier puisqu'elles servent à concilier la nouvelle division de l'épopée en εἶδη avec sa division primitive en μέρη. Aussi, sommes-nous en droit de nous demander si ces trois incidentes ne sont pas de la même veine que leur contexte, étant donné qu'elles répondent à un désir de conciliation né, très probablement, en même temps que la conception d'une nouvelle division. Il n'est pas exclu, il est vrai, qu'Aristote se soit aperçu plus tard seulement de l'opportunité d'un rapprochement de ces deux divisions et qu'il ait ajouté alors ces remarques sur les μέρη. Quoi qu'il en soit, il serait aventureux de vouloir trouver dans leur présence ici (comme d'ailleurs dans celle de τσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη, inséré en 18, 55 b 32-3 dans le même esprit de conciliation, voir p. 149) la preuve de l'existence d'une troisième couche dans la Poétique.

Aucun de ces deux endroits ne nous donne donc d'indications sur la composition du texte. Si l'on songe que les chapitres 12, 13, 16 à 18 en entier, les chapitres 14, 15, 24, 25 en partie, autrement dit une bonne portion de l'ouvrage, sont des additions ultérieures, on ne pourra que s'étonner du petit nombre de cas litigieux. Bien entendu, nous ne prétendons pas les avoir tous découverts, mais nous osons dire que, s'il nous en était échappé, ils seraient peu nombreux et sans influence sur notre interprétation de la structure du texte.

Aristote n'aurait-il pas aussi retouché ces chapitres, s'il avait revu son cours à plus d'une reprise ? Leur unité d'inspiration, qui, soit dit en passant, est un argument très fort contre leur ancienneté, ne prouverait-elle donc pas qu'il n'y a que deux couches dans la Poétique ? Nous ne le pensons pas. En effet, ces chapitres pourraient appartenir à la dernière des revisions, ou même à une revision plus importante que les autres auxquelles on ne devrait que des notices marginales. On pourrait aussi supposer qu'Aristote n'a pas éprouvé le besoin d'enrichir ultérieurement des parties qui étaient déjà un enrichissement de la version primitive. Comme on le voit, il est très difficile, même impos-

sible, de préciser cette question, du nombre des revisions du texte. Aussi nous en tiendrons-nous à ce fait, qui est certain lui, que la Poétique se compose d'un noyau original augmenté plus tard de notes marginales et même d'exposés entiers.

(B) Nous nous sommes aussi demandé si ces additions ultérieures étaient de la main d'Aristote. Nous ne parlons pas, bien entendu, de ces gloses de copiste qu'on rencontre dans notre ouvrage, comme dans tout écrit ancien, et qui n'ont rien à faire avec notre recherche (285). Parmi tous les passages que nous ne considérons pas comme primitifs, nous n'en voyons que deux dont l'authenticité pourrait être mise en question : (1) la fin du chapitre 21 et (2) la remarque καὶ τὸ « Ἀχιλλέως περί » ἀλλὰ μὴ « περὶ Ἀχιλλέως » en 22, 58 b 34-59 a 1 (voir note 230 et p. 91). Eh bien, si, malgré le manque de preuves, on tient absolument à en faire des passages apocryphes, rien n'empêche de les ranger dans la même catégorie que ces gloses de copiste dont nous parlions tout à l'heure ! Observons seulement que la manière maladroite dont le second a été introduit dans son contexte, comme tant d'autres notices marginales (voir plus bas), tendrait à montrer qu'il l'a été à la même époque que celles-ci, c'est-à-dire lors de la première « édition » de la Poétique. Ceci nous incline fortement à le considérer comme une remarque faite par Aristote lui-même. Quant au chapitre 12 et à l'exposé sur τὸ ἄρθρον (20, 56 b 21 et 57 a 6-10), deux additions tardives que certains croient apocryphes, nous renvoyons le lecteur aux endroits de cette thèse qui en traitent et montrent qu'ils sont bien authentiques (p. 125-6 et 84-6).

S'il n'est possible de mettre en question cette authenticité que dans deux cas, en revanche les indices — il ne peut s'agir ici de preuves — que nous avons à faire à des additions de la main même d'Aristote sont assez nombreux. On en trouve aussi bien dans les passages d'une certaine longueur, dont on n'a d'ailleurs jamais soupçonné l'authenticité (chapitres 13, 14, 16 à 18... etc.), que dans les notices marginales. C'est dans ces dernières que nous allons les chercher.

On sait qu'il faut se méfier, dans une discussion d'attribution, des critères stylistiques et pourtant on ne peut s'empêcher de remarquer que les observations sur les origines de la tragédie et de la comédie, aux chapitres 3 et 4 (48 a 31-5, 35-8, 49 a 10-3), sont faites d'une façon si brève, si rapide, si riche en raccourcis

pleins de sens (ένιοι τῶν ἐν Πελοποννήσῳ — ἀτιμαζομένους ἐκ τοῦ ἀστεως), si catégorique et si simple (ἡ μὲν ἀπὸ τῶν ἐξαρχόντων τὸν διθύραμβον, ἡ δὲ ἀπὸ τῶν τὰ φαλλικά) qu'il est difficile de ne pas y reconnaître la main du maître. Rien n'y trahit la manière diffuse et pédante du commentateur alexandrin ou plus récent et ceci est d'autant plus remarquable que ce problème des origines du drame fut toujours un sujet de controverse, donc une occasion d'étaler son érudition.

Au chapitre 5, deux notices marginales (49 b 1-2 et 5-9) nous donnent sur les débuts de la comédie en Attique des renseignements qui sont le résultat d'investigations faites vers 335-330 par Aristote dans les archives d'Athènes (286).

Mais surtout deux remarques récentes (3, 48 a 31-3 : οἱ Μεγαρεῖς οἱ τε ἐνταῦθα... καὶ οἱ ἐκ Σικελίας ἐκεῖθεν γὰρ ἦν... et 5, 49 b 6-7 : τὸ μὲν οὖν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἦλθε, τῶν δὲ Ἀθήνησιν) montrent incontestablement que leur auteur habitait la Grèce et même Athènes (287), et une troisième (4, 49 a 11-3 : τὰ φαλλικά ἃ ἔτι καὶ νῦν ἐν πολλαῖς τῶν πόλεων διαμῆνει νομιζόμενα) qu'il devait vivre il y a fort longtemps.

Si ces arguments stylistiques, biographiques, géographiques et chronologiques ne suffisaient pas, on pourrait encore en tirer des idées exprimées dans ces additions, en montrant qu'elles sont bien aristotéliennes. Nous n'en voulons comme preuve que la dernière des notices marginales : καὶ ἔτι τῷ τῆς τέχνης ἔργῳ, δεῖ γὰρ οὐ τὴν τυχοῦσαν ἡδονὴν ποιεῖν αὐτάς ἀλλὰ τὴν εἰρημένην, 26, 62 b 12-4. Plusieurs passages, dans la Poétique, traitent de cette ἡδονή (11, 52 b 1 ; 13, 52 b 33 ; 14, 53 b 10-1 ; 23, 59 a 21 ; 25, 60 b 24-6) qui doit être considérée comme un des concepts fondamentaux de l'esthétique aristotélienne. Aussi son rappel, dans les dernières lignes de l'ouvrage et dans une surcharge marginale, est-il bien caractéristique et trahit-il des préoccupations qu'un commentateur ne pouvait guère avoir.

Une analyse plus poussée de ces additions récentes nous ferait certainement découvrir d'autres indices de leur authenticité, mais ceux que nous avons réunis ici nous paraissent suffisants.

(C) Cette question de l'authenticité résolue, il nous faut nous demander qui a bien pu incorporer dans la version primitive de la Poétique les notices marginales et les parties récentes que nous avons décelées dans les deux premiers chapitres de cette étude. La manière maladroite dont cette incorporation a été faite exclut

l'hypothèse qu'Aristote en serait l'auteur. D'autre part, aucun de nos manuscrits, y compris Σ , qui date en tout cas du septième siècle peut-être même du sixième, ne nous laisse entrevoir un état du texte antérieur à cette incorporation. Ceci nous donne un intervalle de neuf à dix siècles entre les *termini a quo* (mort d'Aristote) et *ad quem* (manuscrit Σ), ce qui est beaucoup ! On obtiendrait évidemment une date beaucoup plus précise si l'on pouvait attribuer cet arrangement de la Poétique à Andronicos de Rhodes (premier siècle av. J.-C.) qui, comme on le sait, était scholarque du Lycée et a donné aux traités d'Aristote leur forme actuelle. Nous reprendrons au chapitre suivant (p. 182-8) cette question assez complexe. Sans nous écarter de notre sujet, nous pouvons affirmer ici que notre texte a été arrangé par une seule et même personne, quelle qu'elle soit. En effet certaines particularités, dans la manière d'insérer les notices marginales, révèlent une « méthode » personnelle de travail. Voici la liste de ces particularités :

(1) Contexte coupé par l'introduction d'une notice marginale. On distinguera les coupures nécessaires de celles qui auraient pu être évitées :

(a) Coupures nécessaires : 1, 47 b 16-20 ; 2, 48 a 4-7 ; 11-4 ; 3, 48 a 21-3 ; 31-5 ; 35-8 ; 4, 48 b 28-30 ; 31-2 ; 49 a 10-3 ; 6, 50 a 12 ; 17-22 ; 11, 52 a 33-7 ; 22, 58 b 12-5 ; 23, 59 b 5 ; 24, 59 b 10-1 ; 12 ; 26, 62 a 14-5 ; b 12-4.

(b) Coupures inutiles : 4, 48 b 6-8 ; 5, 49 b 1-2 ; 6, 50 a 39-b 3 ; 9, 52 a 3-4 ; 20, 57 a 24-7 ; 22, 58 b 17-24 ; 25, 61 a 28-9 ; auxquelles on ajoutera des exposés entiers introduits dans un texte : 15, 54 a 37-b 14 ? voir p. 76 ; 18, 55 b 32-56 a 7 ; 24, 60 a 5-b 2 ; 25, 60 b 13-32.

(2) Notices marginales sectionnées en deux par leur introduction dans le contexte : 6, 49 b 38-50 a 3 ; 50 b 9-10 ? voir p. 65 ; 20, 57 a 6-10 ; 21, 57 b 24-5 ; auxquelles on ajoutera deux exposés entiers ayant subi le même sort : 18, 55 b 24-31 et 56 a 7-10 ; 25, 60 b 13-32 et 61 b 9-25.

(3) Notices marginales introduites au mauvais endroit : 5, 49 b 1-2 ; 20, 56 b 21 ; 22, 58 b 34-59 a 1 ; auxquelles on ajoutera naturellement celles qui ont été mentionnées en (1) (b) et en (2).

(4) Répétition de l'expression de coordination, introduisant la notice marginale, à la fin de celle-ci, pour l'unir au contexte :

ἦ (remplaçant dans nos manuscrits ὅτε δέ) en 3, 48 a 23 ; ἦ en 21, 57 b 25 ; καί en 22, 58 b 24 ; πρὸς δὲ τούτοις en 25, 60 b 32 ; toute la phrase μέρη ... ἔστιν, en 12, 52 b 25-7, joue un rôle analogue ; καί en 3, 48 b 1, sans que cette particule apparaisse déjà dans la notice.

Cette liste est éloquente : les coupures inutiles du texte, celles des notices, les introductions au mauvais endroit, autant de maladresses évitables qui nous donnent une piètre idée de l'intelligence de cet arrangeur de la Poétique. La particularité bizarre, relevée en (4), ne souffre aucune exception. Elle ne signifie rien en elle-même ; tout au plus pourrait-on y voir la marque d'une certaine paresse d'esprit. C'est pourtant elle, avec peut-être celle relevée en (2), qui nous permet d'affirmer que cet arrangement de la Poétique est l'œuvre d'une seule et même personne. Ne regrettons pas ce manque d'intelligence dans la composition du texte actuel. C'est grâce à lui bien souvent que nous avons pu déceler des notices marginales ou confirmer la présence de celles que nous pressentions !

Dans les pages qui précèdent nous avons tiré quelques conclusions de nos recherches, au chapitre suivant nous examinerons plus à fond les conséquences que comporte pour la Poétique notre nouvelle interprétation de la structure de son texte.

Chapitre 12	—	52 b 28-30
Chapitre 13	exposé	—
Chapitre 14	exposé	53 b 1-14
Chapitre 15	—	54 a 13-5
Chapitre 16	—	54 a 16-36
Chapitre 17	—	54 b 15-8 ?
Chapitre 18	—	—
Chapitre 19	—	—
Chapitre 20	exposé	—
Chapitre 21	exposé	—
Chapitre 22	exposé	—
Chapitre 23	exposé	—
Chapitre 24	exposé	—
Chapitre 25	exposé	59 b 17-60 a 5
Chapitre 26	exposé	60 b 2-5
		60 b 6-13
		60 b 32-61 b 9
Chapitre 27	exposé :	60 b 13-32
	notices :	61 a 20-1
	exposé :	61 b 9-25
	notices :	62 a 14-5
		62 a 17-8
		62 b 12-4
		54 a 37-b 8
		54 b 8-14
		53 b 14-54 a 13
		57 a 24-7
		57 a 6-10
		56 b 21
	notices :	57 a 24-7
	notices :	57 b 24-5
		58 a 8-17
	notices :	58 b 12-5
		58 b 17-24
		58 b 34-59 a 1
	notice :	59 b 5 et 7
		59 b 8-17
		60 a 5-b 2

TABLEAU SYNOPTIQUE

des parties anciennes et des additions ultérieures

	<i>Chapitre 1</i>	
exposé		notices : 47 a 24-6 47 a 27-8 47 b 16-20
	<i>Chapitre 2</i>	
exposé		notices : 48 a 4-6 48 a 11-4 48 a 17-8
	<i>Chapitre 3</i>	
exposé		notices : 48 a 21-3 48 a 31-5 48 a 35-8
	<i>Chapitre 4</i>	
exposé		notices : 48 b 6-8 48 b 12-9 48 b 28-30 48 b 31-2 48 b 34-49 a 2 49 a 10-3 49 a 15-9
	<i>Chapitre 5</i>	
exposé		notices : 49 a 32-7 49 b 1-2 49 b 5-9 49 b 12-6
	<i>Chapitre 6</i>	
exposé		notices : 49 b 38-50 a 3 50 a 12 50 a 17-22 50 a 23-9 50 a 35-8 50 a 39-b 3 50 b 4-8 50 b 9-10
	<i>Chapitre 7</i>	—
exposé		
	<i>Chapitre 8</i>	—
exposé		
	<i>Chapitre 9</i>	
exposé		notices : 51 b 33-52 a 1 52 a 3-4
	<i>Chapitre 10</i>	—
exposé		
	<i>Chapitre 11</i>	
		notices : 52 a 33-7 52 b 2-3

CHAPITRE III

PLACE DE LA POÉTIQUE DANS L'ŒUVRE D'ARISTOTE

A. La Poétique et les autres écrits d'Aristote

Nous nous excusons de commencer ce chapitre par des généralités plus ou moins banales sur l'œuvre du Stagirite, mais il faut en passer par là avant de pouvoir aborder le sujet qui nous occupe plus particulièrement.

Parmi les diverses classifications des écrits d'Aristote, qui nous ont été transmises, nous en retiendrons deux :

(1) L'une, qui, par son caractère pratique, est visiblement une division de commentateurs, remonte en tout cas à Alexandre d'Aphrodisias, probablement même à Andronicos de Rhodes (288). En dépit, donc, des services qu'elle peut rendre, il ne faut pas se faire d'illusions et s'attendre à ce qu'elle nous renseigne sur l'état original des œuvres du Stagirite, puisqu'elle date, au plus tôt, du premier siècle avant Jésus-Christ. Selon elle, il faudrait diviser ces œuvres, d'après leur structure et leur fonction, en *συγγράμματα συνταγματικά*, c'est-à-dire en écrits organiques pourvus d'une introduction, d'un exposé et (lorsqu'ils sont achevés) d'une conclusion, et en *συγγράμματα ὑπομνηματικά*, simples recueils de faits à retenir, de notes préparatoires dont Aristote pouvait faire usage pour la rédaction des *συγγράμματα συνταγματικά* (Simplicius, in Cat., p. 4 Kalbfleisch ; Elias, introd. in Cat., etc.). Comme elles ne présentent pas d'intérêt pour cette étude, nous laisserons de côté les ramifications de cette première classification.

(2) L'autre, plus importante, plus ancienne aussi puisqu'on la trouve indiquée déjà chez Aristote — et précisément dans notre Poétique (15, 54 b 17-8) — distingue les ἐκδεδωμένοι λόγοι (écrits publiés) de ceux qui ne le sont pas. Si Aristote ne désigne pas ces derniers par un terme spécial, c'est qu'il n'éprouvait pas le besoin de les opposer aux autres. Plus tard on les nomma συγγράμματα ἀκροαματικά, c'est-à-dire écrits destinés à être écoutés (par des élèves). On fit aussi une distinction semblable entre ἐξωτερικοί λόγοι et ἐσωτερικοί λόγοι, autrement dit entre écrits diffusés hors de l'école et écrits destinés seulement à l'usage des élèves. Il est vrai qu'ἐξωτερικοί λόγοι apparaît non seulement chez Cicéron et chez les commentateurs mais déjà, et à plusieurs reprises, chez Aristote (289) ; mais, personnellement, nous ne sommes pas certain qu'il ait déjà là la signification d'ἐκδεδωμένοι λόγοι (290). Quoi qu'il en soit d'ailleurs de cette question de terminologie, nous pouvons l'ignorer, puisqu'elle ne change rien à l'opposition, indiquée par Aristote lui-même au chapitre 15 de la Poétique, entre ἐκδεδωμένοι λόγοι et écrits non publiés. Nous pouvons même, pour des raisons pratiques, adopter les expressions « écrits exotériques » (= ἐκδεδωμένοι λόγοι) et « écrits ésotériques » (= ἀκροαματικοί λόγοι), à condition de ne se faire d'illusions ni sur leur ancienneté, ni sur la nature de la division qu'elles impliquent (291). Comme notre exposé l'a laissé entendre, ces écrits exotériques seront les dialogues auxquels il faut ajouter des œuvres, telles le Protreptique et les Constitutions, qui, sans avoir de forme dialoguée, n'en étaient pas moins destinées à un large public. En revanche, les écrits ésotériques, en partie ὑπομνηματικά, en partie συνταγματικά (nom trompeur car le plus souvent ils ne sont qu'un agrégat de λόγοι ou μέθοδοι [292]), dans ce dernier cas on les appelle aussi πραγματεῖαι, ont été rédigés par Aristote en vue de son enseignement. A l'exception de la Constitution d'Athènes, les écrits exotériques ne nous sont plus connus que par des fragments, alors qu'une bonne partie des écrits ésotériques, plus exactement des πραγματεῖαι car les ὑπομνήματα ont disparu de bonne heure, nous sont parvenus.

Maintenant que nous sommes fixés sur l'ancienneté et, par conséquent, sur la valeur de ces deux divisions qui concernent, donc, l'une la structure, l'autre la destination des œuvres d'Aristote, nous pouvons revenir à la Poétique, mais non sans avoir examiné auparavant le problème extrêmement important et assez délicat de la publication de ces œuvres. Nous avons vu que les

écrits exotériques — comme les dialogues de Platon — ont été composés par Aristote pour être publiés. Qu'en est-il des écrits ésotériques ?

Dans son étude sur la Métaphysique (293), Jaeger pense que si les *πραγματεῖαι* n'avaient pas été rédigées par Aristote en vue d'une publication, ce seraient des écrits *ὑπομνηματικά*. Ce qui lui paraît impossible. Il y a là une étrange confusion entre les deux classifications que nous venons d'examiner et une confusion qui ne peut même pas s'appuyer sur le témoignage d'Alexandre chez Simplicius (p. 4 Kalbfleisch), puisque ce commentateur se contente d'opposer les *γράμματα συνταγματικά* aux *ὑπομνηματικά*. D'ailleurs, même à supposer qu'il eût parlé de la publication de ces deux catégories d'écrits, il ne faudrait pas se laisser impressionner par ses dires, parce qu'il n'en savait pas plus que nous sur cette question-là. Cette classification en écrits syntagmatiques et hypomnématisques n'a donc rien à faire avec leur publication. Preuve en soit les Constitutions qui — on le sait grâce à l'*Ἀθηναίων Πολιτεία* — ont dû être publiées au même titre que les dialogues et cependant n'en perdent pas pour autant leur caractère d'œuvres *ὑπομνηματικά*, puisque ce sont des recherches préliminaires qui devaient servir de fondement à la Politique ! Qu'Aristote ait estimé que l'intérêt qu'elles présentaient justifiait leur publication ne change rien à leur rôle original dans son œuvre.

Nous attribuerions plus de valeur à l'observation de Jaeger que la présence si fréquente de transitions du genre de *περὶ μὲν οὖν τούτων... λοιπὸν δέ*, inutiles dans une simple *Kollegvorlage*, indique que les *πραγματεῖαι* étaient destinées à une certaine publication (294), si de telles transitions n'apparaissent aussi dans notre Poétique qui, comme nous le savons (p. 164-6), ne peut avoir été publiée du vivant d'Aristote. En revanche, nous reconnaissons volontiers avec Jaeger que la référence au dialogue *Περὶ Ποιητῶν* que l'on trouve au chapitre 15 de la Poétique (*εἰρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις ἱκανῶς*) n'implique pas que tout ce qui n'est pas dialogue soit *ἀνέκδοτον* (295).

Les arguments de Jaeger ne suffisent donc pas à prouver que les *πραγματεῖαι* étaient destinées à une certaine publication, plus exactement à être diffusées parmi les étudiants de l'école. Voyons maintenant ce que valent ceux de Shute, lequel est de l'opinion contraire (296).

À l'exception des livres VII et VIII de la Politique, dont le style est plus soigné, les traités d'Aristote que nous possédons

ne s'adressaient pas à un large cercle de lecteurs. On peut en conclure avec sûreté qu'ils n'ont pas été publiés du vivant de leur auteur. Pour confirmer ce raisonnement plutôt curieux, Shute relève des passages qui ne se comprennent vraiment qu'à l'aide de diagrammes explicatifs. Nous aurions donc à faire à des cours où l'explication orale occupait une place importante. On accordera volontiers à Shute que nos traités n'étaient pas destinés à « un large cercle de lecteurs », et qu'il ne peut s'agir, à leur propos, de publication dans le même sens que pour les dialogues. Mais cela exclut-il une diffusion limitée à l'intérieur de l'école ? Il va de soi, d'autre part, que les *πραγματεῖαι* étaient à l'origine des cours (297), dans lesquels Aristote faisait usage parfois de la règle, du tableau de sable (298) et pouvait compléter ses expositions par des croquis (299). Mais, de nouveau, cela est-il incompatible avec une diffusion limitée ? Nous ne le pensons pas. Ces diagrammes, dont l'absence étonne Shute, pourraient s'être détachés du rouleau de papyrus auquel ils auraient été adjoints d'une manière lâche. Mais point n'est besoin d'une telle hypothèse. N'oublions pas que les enseignements d'Aristote sont restés vivants parmi les disciples et les premières générations péripatéticiennes et ont dû se transmettre de maître à élève, si bien qu'il faut supposer une tradition orale parallèle à la tradition écrite et qui devait la compléter dans certains cas.

Pas plus décisifs, donc, que ceux de Jaeger nous paraissent être les arguments opposés de Shute. On s'est enfin prévalu du style même des *πραγματεῖαι* pour déclarer qu'elles ont été composées en vue d'une certaine publication (300). Il faut se méfier d'un tel critère qui sera forcément subjectif, d'autant plus qu'il n'y a pas un style uniforme dans le corpus aristotélicien mais toute la gamme des styles : des simples notes écrites à la hâte aux phrases polies où la période est recherchée et le hiatus évité.

De guerre lasse faut-il renoncer à trouver une solution à ce problème de la publication relative des *πραγματεῖαι* ? Non — car, précisément ici, nos recherches antérieures viennent à notre secours. Ne connaissons-nous pas, en effet, un ouvrage qui n'a pu être publié du vivant d'Aristote : la Poétique ? Ce qui nous permet de l'affirmer si catégoriquement, c'est, rappelons-le, l'insertion maladroite, dans le texte original, de notices marginales (voir p. 164-6), et rien d'autre (301). Il s'agira donc de comparer la Poétique aux autres écrits d'Aristote, pour voir si elle s'en distingue, et de la comparer non tant du point de vue du style, de

peur de retomber dans le subjectif et l'arbitraire (et pourtant il y aurait beaucoup à dire à ce propos), que du point de vue de l'exposition des matières. Prenons, par exemple, deux passages où le Stagirite répond à certains reproches que l'on faisait à Homère, l'un dans les Réfutations Sophistiques :

παρὰ δὲ τὴν προσωδίαν ἐν μὲν τοῖς ἀνευ γραφῆς διαλέκτικοῖς οὐ ῥάδιον ποιῆσαι λόγον, ἐν δὲ τοῖς γεγραμμένοις καὶ ποιήμασι μᾶλλον, οἷον καὶ τὸν Ὀμηρον ἔνιοι διορθοῦνται πρὸς τοὺς ἐλέγχοντας ὡς ἀτόπως εἰρηκότα « τὸ μὲν οὐ καταπίθεται ἄμβρω ». λύουσι γὰρ αὐτὸ τῇ προσωδίᾳ λέγοντες τὸ οὐ ὀξύτερον. καὶ τὸ περὶ τὸ ἐνούπιον τοῦ Ἀγαμέμνονος ὅτι οὐκ αὐτὸς ὁ Ζεὺς εἶπεν « δίδομεν δὲ οἱ εὖχος ἀρέσθαι », ἀλλὰ τῷ ἐνούπιῳ ἐνετέλλετο δίδοναι (4, 166 b 1-8),

l'autre au chapitre 25 de la Poétique :

κατὰ δὲ προσωδίαν (εἰρηται), ὥσπερ Ἰππίας ἔλυεν ὁ Θάσιος τὸ « δίδομεν δὲ οἱ » καὶ « τὸ μὲν οὐ καταπίθεται ἄμβρω » (61 a 21-3).

Est-il preuve plus décisive que la juxtaposition de ces deux passages ? Dans l'un, Aristote s'explique de façon que tout auditeur ou tout lecteur familier avec Homère (comme on l'était alors) comprenne, du premier coup, de quoi il s'agit ; dans la Poétique, au contraire, il se contente d'indications sommaires, de simples allusions, sans même se donner la peine de mentionner ces λύσεις κατὰ προσωδίαν — et pourquoi l'aurait-il fait, puisqu'il écrivait seulement pour lui-même — si bien que, sans le passage jumeau des Réfutations Sophistiques, nous serions bien embarrassés de dire ce qu'elles sont.

Nous n'avons pas là, d'ailleurs, un cas isolé, car l'on parviendrait aux mêmes conclusions si l'on comparait 18, 56 a 23-5 (= 25, 61 b 14-5) avec Rhétorique II, 24, 1402 a 7-13 ; 20, 57 a 10-4 avec De Interpretatione 2, 16 a 19-27 ; 22, 58 a 29-30 avec Rhétorique III, 2, 1405 a 35-b 4.

Il existe donc une différence marquée entre la Poétique et les autres traités d'Aristote (302) : la différence qui sépare un cahier de notes personnelles d'un cours destiné à être lu par des élèves. A propos de ces traités, on peut, par conséquent, parler d'une *demi-publication*, avec Hamelin (303). Si l'on ne craignait point l'anachronisme, l'on dirait que les dialogues et œuvres de ce genre sont la production littéraire d'Aristote, les traités ses cours polycopiés à l'intention de ses étudiants, la Poétique, enfin, ses notes personnelles pour un cours sur l'esthétique.

Il n'y a donc plus lieu, lorsqu'on parle de ce dernier ouvrage, de se réfugier dans cette imprécision dont nous avons cité un exemple au début de cette thèse : la Poétique est un cahier de notes de cours, revu et augmenté par Aristote à l'occasion de nouvelles leçons sur ce sujet ; elle n'était pas destinée à la publication, même pas à une publication restreinte comme les autres *πραγματεῖαι* (304).

Il est même possible d'être plus précis. Pour clarifier les rapports entre les écrits *ἀκροαματικά* et l'enseignement donné par Aristote au Lycée, Jaeger fait l'historique de ce qu'il appelle le *λόγος* ionien (305). Comme ses prédécesseurs, philosophes et sophistes, le Stagiritte aurait lu ses *λόγοι* (ou *μέθοδοι*) devant un auditoire de disciples qui, la lecture terminée, en auraient pu prendre copie. On fera d'abord remarquer que les temps avaient bien changé depuis l'époque où les Protagoras et les Gorgias faisaient ces lectures devant un public d'admirateurs. A l'Académie comme au Lycée, la recherche scientifique était poursuivie pour elle-même et le désir d'instruire avait supplanté celui d'éblouir. Aussi serait-il bien étonnant que la méthode d'exposition ne se fût pas transformée pour se conformer à l'esprit nouveau. Quoi qu'il en soit d'ailleurs des vues de Jaeger, qu'il est aussi difficile de confirmer que d'infirmier, tant qu'on envisage l'œuvre d'Aristote dans son ensemble, il se trouve au moins un cas auquel elles ne s'appliquent pas : c'est la Poétique. Ou alors qu'on nous montre comment un étudiant, après avoir dû saisir au vol l'explication si concise du *παραλογισμός* en 24, 60 a 20-6, pourra comprendre, en une fraction de seconde, puisque la lecture se poursuit, que *παράδειγμα δὲ τούτου τὸ ἐκ τῶν Νίπτρων* signifie que Pénélope (Od. XIX, 164-258) se laisse abuser par un faux raisonnement d'Ulysse, déguisé en mendiant, parce que de la vérité de B (description des vêtements) ne résulte pas forcément celle de A (qu'il est le mendiant qui a vu son mari) même si la vérité de A implique nécessairement celle de B. Qu'on essaie aussi de s'imaginer Aristote lisant, d'une seule traite, le chapitre 25 sur les *ἀπορήματα καὶ λύσεις* devant un auditoire d'élèves ! Non, la seule explication possible, en ce qui concerne la Poétique en tout cas, c'est que, comme la plupart des professeurs d'aujourd'hui, Aristote avait rédigé plus ou moins son cours, se contentant de notes sommaires pour les parties faciles à développer en classe, d'autres fois, pour celles qui demandaient une précision plus grande, allant jusqu'à écrire soigneusement chaque mot de

son exposé, dans le cas d'énumérations ou de définitions par exemple. Ceci est si évident pour toute personne qui lit la Poétique sans préventions qu'il n'est pas nécessaire d'en fournir de preuves (306).

Pour en revenir à Jaeger, disons que les autres écrits d'Aristote doivent être plutôt des mises au point, à l'usage des étudiants, de notes de cours — du genre de la Poétique — que des « conférences » destinées à être lues devant un auditoire (307).

B. Ποητικόν et Περὶ Ποητικῆς

Si l'on admet, comme nous, que la Poétique n'a pas été rédigée par Aristote pour être publiée, pas même en vue d'une demi-publication, comme les autres traités, il se présentera une difficulté, sérieuse au premier abord, mais dont la solution, assez simple en fin de compte, nous permettra de résoudre d'autres difficultés, que la critique moderne, en général, n'est pas parvenue à surmonter. En effet, Aristote n'use-t-il pas à plusieurs reprises de l'expression ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς ἐροῦμεν (εἴρηται ... etc.) dans la Politique et la Rhétorique (Pol. VIII, 7, 1341 b 38-40; Rhét. I, 11, 1372 a 1-2; III, 1, 1404 a 38-9; III, 2, 1404 b 7-8 et b 27-8; 1405 a 5-6; III, 18, 1419 b 5-6) ? Comme l'on ne peut envisager dans ces renvois des allusions à un ouvrage non publié, force nous est de supposer l'existence d'un second écrit περὶ ποιητικῆς, perdu aujourd'hui, et qui devait se distinguer de notre Poétique en ce qu'il était destiné, comme les autres traités, à une demi-publication. N'est-il pas naturel que, dans ces derniers, Aristote se soit référé à un écrit de même nature ? N'est-il pas non plus naturel qu'il ait jugé bon, dans l'intérêt de ses élèves, de refondre ses notes de cours sur la poésie, qu'il ne pouvait leur livrer telles quelles à cause des surcharges qu'il y avait faites et de leur style même, et de mettre à leur disposition un traité, comparable aux autres πραγματεῖαι, et qui, par le contenu sinon par l'exposition, ne devait pas différer beaucoup de notre Poétique (308) ? Mais il y a mieux — cette supposition de l'existence d'un autre écrit περὶ ποιητικῆς se trouve confirmée par plusieurs faits, dont l'un au moins, celui que nous exposerons en premier, nous paraît être une preuve décisive de sa justesse.

(1) A la fin du livre VIII de la Politique, où il examine la fonction de la musique dans l'éducation et dans l'État, Aristote en vient à dire : (ἐπει) φαμέν δ' οὐ μιᾶς ἔνεκεν ὠφελείας τῇ μουσικῇ χρῆσθαι δεῖν ἀλλὰ καὶ πλειόνων χάριν· καὶ γὰρ παιδείας ἔνεκεν καὶ καθάρσεως, τί δὲ λέγομεν τὴν καθάρσιν, νῦν μὲν ἀπλῶς, πάλιν δ' ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς ἐροῦμεν σαφέστερον, τρίτον δὲ πρὸς διαγωγὴν... (7, 1341 b 36-40). Or, si la *κάθαρσις* est bien mentionnée au chapitre 6 de la Poétique, dans la définition de la tragédie, elle n'y est en revanche ni expliquée *σαφέστερον*, ni même définie sommairement. Comme on le sait, nous abordons ici une des questions les plus débattues de la Poétique et qu'on pourrait formuler ainsi : où se trouve, à supposer qu'il ait jamais existé, cet exposé sur la *κάθαρσις* qu'Aristote nous promet dans la Politique et pourquoi ce terme apparaît-il sans commentaire explicatif au chapitre 6 de la Poétique ? Des nombreuses hypothèses que l'on a faites nous nous contenterons d'examiner la plus communément acceptée aujourd'hui. Mais auparavant mentionnons les autres. Pour certains, la définition de la *κάθαρσις* aurait disparu du chapitre 6 (309) ou de la fin du chapitre 14 (310) à la suite d'une lacune ; pour d'autres, elle se trouverait bien dans la Poétique mais pas sous la forme attendue (311) ; pour d'autres enfin, il faudrait la chercher non pas dans notre ouvrage, mais dans une partie perdue de la Politique (312) ou dans le dialogue *Περὶ Ποιητῶν* (313). Mais l'opinion de beaucoup la plus répandue est qu'Aristote devait en parler dans un second livre de la Poétique qui aurait disparu par la suite (314). Comme il est tout de même surprenant qu'un terme, cité au chapitre 6, ne soit défini que beaucoup plus tard, on s'est efforcé de trouver d'autres exemples d'une telle anomalie dans la Poétique (315) et dans d'autres œuvres d'Aristote — mais sans succès à notre avis. Relevons à ce propos que l'observation de Vahlen (316) que, dans la Politique même, *κάθαρσις*, cité déjà en 1341 a 23, n'est repris qu'en 1341 b 39, où l'on nous renvoie précisément à la Poétique, ne prouve rien, car Aristote ne change pas de sujet entre temps, mais intercale seulement une digression sur la valeur éducative de l'*ἀλλοιῶσις* puis reprend la suite de son exposé sur les différents effets de la musique. On a ensuite créé toute une légende, ou du moins toute une histoire dont les fondements sont bien fragiles, pour justifier ce renvoi de l'exposé sur la *κάθαρσις* au deuxième livre perdu. Comme cette « purgation » concerne aussi bien la comédie, qui devait être traitée dans ce même deuxième

livre, que la tragédie, Aristote en aurait parlé, d'une manière détaillée, à la fin seulement de la Poétique et aurait saisi cette occasion pour défendre la poésie contre les critiques de Platon. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que le Stagirite avait l'intention de parler de la comédie (6, 49 b 21-2) et qu'il a dû le faire, si du moins les renvois de la Rhétorique (I, 11, 1372 a 1-2 et III, 18, 1419 b 5-6) se rapportent à notre ouvrage. La prétendue polémique contre Platon repose sur un passage très douteux de Proclus qui semble bien n'avoir qu'une connaissance indirecte d'Aristote (voir p. 198-200). D'ailleurs, ne serait-il pas surprenant qu'un traité scientifique comme la Poétique, où le nom de Platon n'apparaît pas une seule fois, ni à propos de la *μίμησις*, ni à propos des *Σωκρατικοὶ λόγοι*, ni à propos de tous les concepts que l'on dérive à tort ou à raison de l'Académie, qu'un tel traité s'achevât par une polémique contre l'ancien maître ? Il y aurait là un changement d'esprit étrange que nous n'avons pas le droit de supposer sans de solides raisons. Or ces raisons n'existent pas. Autre invraisemblance : si Aristote avait vraiment voulu renvoyer cette explication de la *κάθαρσις*, il l'aurait certainement indiqué au chapitre 6 par une de ces expressions qu'il affectionne tant, par exemple *τί δὲ λέγομεν τὴν κάθαρσιν ὕστερον ἐροῦμεν*. Enfin, ce renvoi à plus tard se conçoit d'autant moins que *τὴν κάθαρσιν*, de par le rôle fondamental qu'il joue dans la définition de la tragédie, devait être expliqué sans délai, comme le sont d'ailleurs tous les autres termes de cette définition qui n'avaient pas été analysés dans les chapitres précédents (317). Ne nous laissons donc pas impressionner par les noms de Vahlen, de Bywater et de Rostagni : cette hypothèse que la *κάθαρσις* était exposée dans un deuxième livre perdu de la Poétique ne repose sur aucun argument positif ; au contraire, elle se heurte à toutes sortes d'objections, si bien qu'il nous faut chercher une autre explication.

Cette explication se trouve facilement si, avec nous, l'on distingue de notre Poétique un autre traité *περὶ ποιητικῆς*, aujourd'hui perdu et qui était destiné à une demi-publication. Il est bien entendu que, dans la Politique, Aristote ne pouvait renvoyer qu'à celui-ci, puisque notre ouvrage n'avait pas été écrit pour être publié, et qu'au chapitre 6 le terme *κάθαρσις* suffisait puisque, comme nous l'avons vu, ces notes de cours, qui forment le texte de la Poétique, devaient être commentées oralement en classe (318). Cette hypothèse, la seule à ne pas soulever d'objec-

tions, confirme donc : qu'il y a eu deux écrits d'Aristote sur la poésie, l'un — notre Poétique — pour son usage personnel, l'autre pour ses étudiants ; que les références des autres traités ne se rapportent pas à l'ouvrage que nous possédons ; enfin que le commentaire oral a une place importante dans notre texte.

(2) Au livre 3 de la Rhétorique Aristote s'exprime ainsi : τῶν δ' ὀνομάτων τῶ μὲν σοφιστῇ ὁμωνυμῖαι χρήσιμοι, παρὰ ταύτας γὰρ κακουργεῖ, τῶ ποιητῇ δὲ συνωνυμῖαι. λέγω δὲ κύρια τε καὶ συνώνυμα, οἷον τὸ πορεύεσθαι καὶ τὸ βαδίζειν· ταῦτα γὰρ ἀμφοτέρω καὶ κύρια καὶ συνώνυμα ἀλλήλοις. τί μὲν οὖν τούτων ἕκαστόν ἐστι, καὶ πόσα εἶδη μεταφορᾶς, καὶ ὅτι τοῦτο πλεῖστον δύναται καὶ ἐν ποιήσει καὶ ἐν λόγοις αἰ μεταφοραῖ, εἴρηται καθάπερ ἐλέγομεν ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς (2, 1404 b 37-1405 a 6). Si, dans notre Poétique, se trouvent mentionnés le mot κύριον (21, 57 b 1, b 3-6bis, 22, 58 a 19, etc.), la μεταφορά et ses εἶδη (21, 57 b 1-2, b 6bis-33 ; 22, 58 a 22-3, 59 a 5-8, etc.), il-n'y a pas trace, en revanche, d'ὁμώνυμα et de συνώνυμα. Plutôt que de supposer, contre toute vraisemblance, qu'il existe une lacune aux chapitres 21 ou 22 (319) ou que le Stagirite aurait reparlé de la λέξις, à propos de la comédie, dans le second livre perdu et aurait traité à cette occasion des synonymes et des homonymes (320), ne vaut-il pas mieux reconnaître dans cette référence une allusion, non pas à notre Poétique, mais au traité perdu, qui aura compris un exposé plus complet que le nôtre sur le langage (321) ? L'hypothèse de la coexistence de deux écrits περὶ ποιητικῆς nous permet donc, de nouveau, de résoudre une sérieuse difficulté.

(3) Si l'on compare, d'ailleurs, ce qu'Aristote dit de cette λέξις au livre 3 de la Rhétorique avec ce qu'il en dit aux chapitres 20 à 22 de la Poétique, on aura d'une part un exposé détaillé, enrichi d'exemples nombreux et clairement expliqués, dans un style relativement soigné, d'autre part un texte plus concis, certes, et moins littéraire. Il serait donc difficilement concevable que les renvois que l'on trouve à plusieurs reprises dans le premier puissent se rapporter au second — ceci, d'autant plus que ces renvois supposent en général un traitement du sujet plus complet. Mais laissons la parole à un éditeur, dont les vues sur la structure du texte sont aux antipodes des nôtres : inde hoc necessario consequitur, Poeticam nostram aut mancam ad nos temporum hominumque iniuria pervenisse, aut aliud opus id

fuisse cuius Aristoteles locis transcriptis mentionem fecerit (322). Etant donné que nous ne croyons pas, comme l'auteur de cette citation — et pour de bonnes raisons — que notre Poétique soit *maneam*, force nous sera, de nouveau, de conclure que ces renvois de la Rhétorique ne se rapportent pas à elle, mais au traité perdu (323). On a fait remarquer il est vrai (324) que le traitement de la μεταφορά, au chapitre 21 de notre Poétique, est très complet et qu'il pourrait, par conséquent, correspondre aux renvois de la Rhétorique. Nous le reconnaissons, mais sans en tirer les mêmes conclusions. Quand on lit cet exposé sur la métaphore, on se rend compte qu'Aristote n'est parvenu aux subtiles distinctions qu'il y fait qu'après de longues réflexions. Aussi, n'est-il pas naturel qu'il l'ait rédigé avec plus de soin que d'autres parties de son cours? Le sujet d'ailleurs, avec ses nombreuses divisions (ἢ ἀπὸ γένους ἐπὶ εἶδος ἢ ἀπὸ τοῦ εἶδους ἐπὶ τὸ γένος ἢ ἀπὸ τοῦ εἶδους ἐπὶ εἶδος ἢ κατὰ τὸ ἀνάλογον), ne se prêtait pas à l'improvisation et, s'il en a relevé minutieusement toutes les articulations, c'était peut-être tout simplement pour éviter de rester court devant sa classe! Cet exemple de rédaction plus travaillée, qui du reste n'est pas exceptionnel, ne doit donc pas nous faire changer d'opinion sur le caractère de la Poétique. Il ne faudrait pas non plus s'étonner du fait que les textes, auxquels font allusion les renvois de la Rhétorique, devaient correspondre grosso modo à ceux de notre ouvrage (à part les exceptions signalées en 1 et 2), puisque le traité perdu n'était en somme qu'une refonte, probablement plus complète, de notre Poétique.

Abstraction faite de ceux qui se rapportent au γελοῖον (Rhet. I, 11, 1372 a 1-2 et III, 18, 1419 b 5-6) et qui sont dans une situation particulière, on constatera donc que tous les renvois à τοῖς περὶ ποιητικῆς, que l'on rencontre dans les œuvres d'Aristote, confirment l'hypothèse de la coexistence de deux écrits sur la poésie, si bien qu'on peut la considérer comme une certitude. Aussi pourrait-on juger la discussion close, puisqu'elle a atteint son but. Nous la poursuivrons, malgré tout, par acquit de conscience, pour montrer que les autres arguments, qu'il serait possible d'invoquer dans ce débat et qui sont tirés de l'histoire de l'esthétique aristotélicienne dans l'antiquité, non seulement ne contredisent pas nos vues mais parfois même sembleraient les confirmer. S'ils ne les prouvent pas d'une manière décisive, c'est pour des raisons dont il nous faut dire deux mots. Même si nous laissons de côté les Ἀπορήματα Ὀμηρικά, les Πυθιονῆκαι, les Ὀλυμ-

πιονῖκαι, les Νῖκαι Διονυσιακαί et les Διδασκαλαί, dont les influences respectives peuvent être plus ou moins déterminées, parce qu'ils traitent de questions techniques en général bien délimitées, il n'en demeure pas moins qu'Aristote a consacré trois ouvrages généraux au même sujet : le dialogue *Περὶ Ποιητῶν*, le traité perdu *Περὶ Ποιητικῆς* et notre Poétique. Comme nous ne connaissons qu'un de ces ouvrages et que d'autre part ils traitent de matières semblables, surtout les deux derniers, on peut dire d'avance qu'il sera extrêmement délicat, voire même impossible, de démêler leurs destinées particulières. La question se complique encore du fait qu'après la mort d'Aristote les traités d'esthétique se multiplient non seulement au Lycée mais aussi dans les écoles rivales. Les doctrines du Maître sont développées, transformées, réfutées par des disciples et des adversaires, si bien qu'avec notre connaissance fragmentaire de toute cette littérature nous devons nous satisfaire le plus souvent des vagues étiquettes de « péripatétiques, épicuriennes, stoïciennes, etc. » pour qualifier les théories dont nous ne pouvons plus retrouver l'auteur. Ces remarques devraient nous engager à la prudence dans les discussions qui vont suivre.

(4) Il existe, dans la collection de l'archiduc Reiner à Vienne, plusieurs fragments de papyrus qui sont les restes épars d'un exposé sur la poésie. Avec autant de sagacité que d'érudition, l'Autrichien Oellacher s'est efforcé de reconstituer le texte original (325) et les résultats auxquels il est parvenu sont fort intéressants. En effet, même si l'on fait abstraction de ce qui dans une telle reconstitution sera forcément hypothétique, il subsiste une série de remarques sur l'ἀρμόττον et ὁμοιον qu'il faut certainement rapprocher de ce qu'Aristote dit de ces termes au chapitre 15 de la Poétique, bien que dans un cas, dans les papyrus, l'intérêt soit concentré plutôt sur ὄψις et la λέξις, dans l'autre sur les ἕθη. Oellacher n'a pas eu de peine à montrer que les idées et la terminologie de cet exposé sont aristotéliennes (326) et qu'il ne peut s'agir ni de la Poétique, bien entendu, ni même du dialogue *Περὶ Ποιητῶν* (327). D'autre part, une comparaison entre 15, 54 a 29-31 (ἔστιν δὲ παράδειγμα... τοῦ δὲ ἀπρεποῦς καὶ μὴ ἀρμόττοντος ὃ τε θροῆνος Ὀδυσσεῶς ἐν τῇ Σκύλλῃ...) et une remarque analogue du fragment principal (εἰσιν δὲ τινες, οἱ δὲ μὲν προτίθενται οὐ μειοῦνται, ἄλλον δὲ καὶ τοῦτον καλῶς, οἱ δὲ τ]υγχάνομεν ἔχοντες ἔννοιαν καὶ παράδειγμα παρ' ἡμεῖν αὐτοῖς ὥσπερ

καὶ Τειμόθεος ἐν τῷ θρήνω τοῦ Ὀδυσσεύως, εἰ μὲν τινα μειμεῖται, καὶ τὸ ὁμοίον τι οἶδεν, ἀλλ[ὰ] (ἀλλ' οὐ?) τῷ Ὀδυσσεῖ [...] nous apprendra que, sur ce point en tout cas, le papyrus est plus complet que la Poétique et ne peut guère en être une paraphrase, puisqu'il explique si bien ὁμοίον; qui, dans celle-ci, est précisément une de ces notions obscures dont on interprète diversement le sens (voir p. 141). Aussi Oellacher en conclut-il (328), non sans raisons, que ces fragments de papyrus nous font connaître un passage d'un traité d'Aristote *περὶ ποιητικῆς*, différent de la Poétique, et se rallie-t-il, en faisant certaines réserves, aux vues de Gudeman sur la coexistence de ces deux écrits. Nous serions d'accord avec ce raisonnement d'Oellacher (pour ce qui est de celui de Gudeman, voir note 308), si n'entraient en ligne de compte que les œuvres d'Aristote, mais, comme nous venons de le dire et comme Rostagni l'a déjà relevé (329), il ne faut pas oublier toute la production hellénistique, tous ces traités *περὶ ποιητικῆς* ou *περὶ ποιημάτων* qui surgissent de toutes parts après la mort d'Aristote. Ces fragments de papyrus pourraient se rapporter à l'un d'entre eux. Il est donc seulement possible qu'ils soient les restes d'un ouvrage *περὶ ποιητικῆς* du Stagirite, perdu aujourd'hui.

(5) Nos principaux renseignements sur le sort de l'œuvre d'Aristote à l'époque hellénistique sont des catalogues de ses écrits qui nous permettent de nous faire une idée plus ou moins précise de leur nombre et de leur état (330). Nous avons d'abord le catalogue que l'on trouve chez Diogène Laërce (V, 21) et qui remonte très probablement à un certain Hermippe, péripatéticien du troisième siècle avant Jésus-Christ, résidant à Alexandrie. Grâce à ce catalogue, nous aurons donc un aperçu du « fonds Aristote » de la fameuse bibliothèque de cette ville. Il faut lui ajouter celui d'une Vita anonyme, attribuable à Hesychius, qui lui ressemble beaucoup mais possède, en plus, un appendice dont l'origine n'est pas absolument claire. Comme celui de Diogène Laërce est supérieur à celui-ci, c'est lui que nous citerons. Il existe ensuite un catalogue arabe remontant, par l'intermédiaire du syriaque, à un original grec d'un certain Ptoloméé Chennos, péripatéticien du premier siècle après Jésus-Christ. Ce philosophe a dû trouver sa liste dans un écrit sur la vie et les œuvres du Stagirite composé par Andronicos de Rhodes qui, comme on le sait, joue un rôle important dans la publication des traités d'Aristote puisque c'est à lui qu'on doit leur disposition actuelle

(331). Ces catalogues nous renseignent donc sur l'état des collections aristotéliciennes à Alexandrie, au troisième siècle, puis à Athènes ou Rome, au premier siècle avant Jésus-Christ. Quelles indications nous donnent-ils sur les trois ouvrages consacrés à la poésie ?

a) Catalogue d'Hermippe (332) : 2 *περὶ ποιητῶν γ* ; 83 *πραγματείας τέχνης ποιητικῆς β* (le terme *πραγματείας* manque chez Hésychius) ; 119 *ποιητικόν* (ou *ποιητικά*) *α*.

On reconnaît d'habitude notre Poétique dans *πραγματείας τέχνης ποιητικῆς β*, en supposant que le second livre, attesté ici, a disparu par la suite. Au *περὶ ποιητῶν γ* correspondra naturellement le dialogue Sur les Poètes ; au *ποιητικόν α*, qui dans le catalogue est entouré de *προβλήματα*, une série de questions sur la poésie du genre de celles de notre chapitre 25 (333). Spengel pense bien que notre ouvrage correspondrait plutôt à *ποιητικόν α* (334), mais, comme ses arguments sont assez faibles, on ne l'a pas suivi.

Pour nous qui, à la suite de Düntzer, Gudeman et Oellacher, admettons l'existence de deux écrits *περὶ ποιητικῆς*, la situation se présentera différemment. Le titre *πραγματείας περὶ ποιητικῆς β* désignera le traité perdu que nous appellerons désormais la *Πραγματεία* (335). Peut-on en déduire que notre Poétique se reconnaisse dans *ποιητικόν α* ? Düntzer le pense (336). Gudeman et Oellacher ne se prononcent pas. Il est difficile de se décider. Il est exact que ce titre est perdu parmi des problèmes, c'est-à-dire parmi des œuvres *ὑπομνηματικά*, et qu'il ne peut guère se rapporter, pour cette raison, à un *σύνταγμα*. On fera remarquer, néanmoins, que les subdivisions de ce catalogue souffrent de nombreuses exceptions et que notre texte, étant moins achevé que la *Πραγματεία*, pouvait être relégué au milieu de ces *ὑπομνήματα*. Pour des raisons pratiques, nous nommerons parfois notre Poétique *Ποιητικόν*, pour la distinguer de la *Πραγματεία*, bien que nous ne soyons pas certain de son identification avec le titre de ce nom dans le catalogue. Tout ce que nous pouvons affirmer donc, c'est qu'il se peut, sans que cela soit prouvé, que notre texte se soit trouvé à la bibliothèque d'Alexandrie à côté du Dialogue et de la *Πραγματεία*.

b) Catalogue d'Andronicos (337) : 7 (7 a) *Sein Buch über die Dichter* — 3 Bücher ; 21 (22 a) *Sein Buch über die Kunst der Poesie nach der Lehrmeinung des Pythagoras und seiner An-*

bänger — 2 Bücher; 38 a (manque chez Ibn al-Qiftī) Buch über die Kunst der Poésie — 2 Bücher.

Le premier titre répond, bien entendu, au *περὶ ποιητῶν γ* du catalogue d'Hermippe. Voilà une preuve de plus de l'existence du Dialogue dont la diffusion ni l'authenticité ne font plus de doute aujourd'hui. On a pensé ensuite que le deuxième titre, qu'il faudrait traduire *πραγματείας περὶ ποιητικῆς (ou τέχνης π.) κατὰ τοὺς Πυθαγορείους β*, serait une confusion due à l'amalgame de deux ouvrages et qu'il faudrait reconnaître, dans sa première partie, la *πραγματείας τέχνης ποιητικῆς β* du catalogue d'Hermippe (338), ou alors l'on s'est prévalu de cette confusion pour affirmer que rien, dans cette liste arabe, ne correspond à la Poétique (339). Mais depuis la remarquable étude de Baumstarck sur la structure de ce catalogue (340), on sait que ce titre obscur appartient à une série alphabétique d'*ὑπομνήματα*, apocryphes pour la plupart, qui fut insérée par erreur parmi les dialogues, qu'il rompt cet ordre alphabétique et doit, par conséquent, être une fausse traduction d'un original grec *περὶ μουσικῆς κατὰ τοὺς Πυθαγορείους β* (341). Cette conjecture très vraisemblable dissipe toute confusion puisqu'il est notoire que les Pythagoriciens se sont occupés de musique (fragment chez Plutarque, *De Musica* 23 ?) et que, d'autre part, deux *περὶ μουσικῆς* apparaissent dans le catalogue d'Hermippe (116 et 132). Cependant, si l'on ne peut plus reconnaître dans ce deuxième titre notre Poétique — ou plutôt la *Πραγματεία*, au cas où on la distingue du *Ποιητικόν* — il faut la reconnaître dans le troisième : Buch über die Kunst der Poésie — 2 Bücher, traduction précise d'un *περὶ ποιητικῆς β*. Comme ce dernier manque chez Ibn al-Qiftī, Rose en avait conclu que c'était une interpolation chez Ibn Abi Uṣaibi'a et l'on s'était si bien rallié à cette manière de voir qu'on ne trouvait même plus bon de mentionner cette « variante ». Et pourtant, depuis les travaux de Littig et de Baumstarck (342), c'est-à-dire depuis 1890, on devrait savoir que *περὶ ποιητικῆς β*, entre la Politique et la Rhétorique, est absolument nécessaire pour des raisons de structure. Pour notre recherche, cela signifie que la *Πραγματεία* est attestée non seulement à l'époque alexandrine mais aussi à celle d'Andronicos. En revanche, le *Ποιητικόν*, peut-être mentionné dans le catalogue d'Hermippe, n'apparaît pas dans celui-ci. Faut-il en conclure qu'il ne s'y est jamais trouvé ? Pas nécessairement. Baumstarck (343) a fait observer que la fin de la liste arabe semble tronquée. On notera l'absence des *Ἀπορήματα Ὀμη-*

ρικά, des Διδασκαλίας, etc., qui, dans le catalogue d'Hermippe, entourent précisément notre Ποητικόν. Il pourrait donc fort bien avoir disparu avec ces autres titres. Cette constatation ne nous avance guère !

En résumé, si l'existence du Dialogue et de la Πραγματεία est attestée jusqu'à Andronicos grâce aux catalogues, il nous est en revanche impossible de suivre les traces du Ποητικόν par les mêmes moyens.

(6) Un autre de ces moyens serait d'examiner l'influence exercée par ces œuvres dans l'antiquité. Confrontons tout d'abord deux opinions opposées.

Pour Rostagni (344), « se come fortuna di uno scritto filosofico si vuol intendere l'influenza ch'esso abbia esercitata nella storia del pensiero, nella tradizione dei principî et dei sistemi, la fortuna della *Poetica* fu grandissima anche nell'antichità e, si può dire, non rimase mai interrotta » (p. LXXXVI). Plus loin : « così (par l'intermédiaire de l'école péripatéticienne) la *Poetica* di Aristotele venne ad informare di sè, consciamente e inconsciamente, quasi tutta la critica letteraria e la precettistica, sia alessandrina sia romana. I principî generali di essa, magari ridotti a scheletri di pensiero male compreso, sussistono fino ai più tardi tempi... » (p. LXXXVII). On se demandera d'abord pour quoi, lorsqu'un fait dérange ses théories, Rostagni sait si bien, pour le mettre en doute, invoquer les incertitudes de notre connaissance (voir p. 179), mais, par une inconséquence bizarre, jette par-dessus bord ces mêmes principes de prudence dès qu'il s'agit de démontrer une idée à laquelle il tient particulièrement, ici, l'influence exercée dans l'antiquité par la Poétique. Ne reconnaît-il pas ailleurs (p. LXXXVIII) que, dans ces questions d'influences, il est difficile de distinguer la part du Dialogue de celle des Ἀπορήματα Ὀμηρικά et de notre Poétique (sans compter la Πραγματεία à l'existence de laquelle il ne croit pas), comme, du reste, celle des écrits proprement aristotéliens de celle des imitations de disciples ? Nous sommes donc en droit de critiquer son emploi du mot *Poetica*, c'est-à-dire sa supposition — invérifiable — que cet ouvrage est à l'origine, directe ou indirecte, de toutes les théories anciennes d'esthétique que l'on peut qualifier d'aristotéliennes ou, plus exactement, de péripatéticiennes. D'autre part, si l'on examine sans parti pris ces théories, on constatera qu'elles n'ont en commun

avec notre Poétique qu'une certaine terminologie, que certains préceptes secondaires souvent mal digérés (« magari ridotti a scheletri di pensiero male compreso »), alors que la profondeur, la philosophie de notre ouvrage en sont absentes. Preuve en soit l'Épître aux Pisons ! Aussi, affirmer que « la fortuna della Poetica fu grandissima anche nell'anticità », est-ce une grosse exagération et une pétition de principe puisque, ce qu'il faudrait précisément démontrer, Rostagni l'admet comme une vérité évidente. Nous retrouverons plus loin (p. 193-202) un exemple encore plus frappant de cette tendance de l'érudit italien à « aristotéliser » l'esthétique de l'antiquité (345).

McMahon, lui, voudrait dénier toute influence à la Poétique (346) ! Les théories anciennes sur la poésie, plus particulièrement les définitions de la tragédie et de la comédie, proviendraient, par l'intermédiaire de Théophraste, du dialogue Περὶ Ποιητῶν. Il y aurait eu, chez Aristote même, deux esthétiques : celle du Dialogue, plus populaire et répandue, et celle de notre traité, plus philosophique et par suite moins accessible au vulgaire. Si l'on pense que Rostagni, de son côté, attribue au Περὶ Ποιητῶν la plupart des concepts de la Poétique, ces deux thèses, opposées en apparence, sont moins irréductibles qu'on ne le penserait, puisque toutes deux font du Dialogue la source principale à laquelle auraient puisé les critiques de la Grèce et de Rome. Nous verrons ce qu'il faut en penser, lorsque nous examinerons ce Περὶ Ποιητῶν.

Il nous semble qu'ici, comme bien souvent, la vérité se trouve entre ces deux opinions extrêmes, tout en étant probablement plus proche de celle de McMahon, pour qui la Poétique n'aurait donc pas eu d'influence, que de celle de Rostagni. Les paroles de Bywater gardent de leur valeur, en dépit de tout : « The history of the book in the classical period is obscure. Much of its teaching (et encore !) and terminology survives in the later literature of compilation, but the book itself seems to have been after a time either ignored or but little studied » (347).

Mais assez de considérations générales. Venons-en aux faits.

Selon Rostagni « Aristofane di Bisanzio, direttore della bibliotheca... ricavò dalla Poetica i principali giudizi estetici, sulla Tragedia e su singole tragedie, che inserì nella sua rinomata opera di esegesi e che ci sono sostanzialmente tramandati nei nostri Scoli e nelle Vite dei Tragici » (p. XC). Il faut penser à ces critiques sur la méchanceté inutile d'un personnage, tel Ménélas

dans l'Oreste d'Euripide, sur le dénoûment heureux, donc anti-tragique, de tragédies comme l'Alceste et l'Oreste, etc. Personne ne niera que ces idées soient péripatéticiennes et qu'on en trouve des traces dans la Poétique. Mais de là à prétendre qu'Aristophane les a puisées dans cet écrit, il y a un pas que nous n'osons franchir, pour les raisons que nous avons indiquées plus haut (p. 177-8).

A propos des fragments du *Περὶ Ποιημάτων* de l'épicurien Philodème, découverts dans les papyrus d'Herculanum, Rostagni ajoute : « Qui non solo sono combattuti... i trattatisti tutti quanti, Peripatetici e Stoici..., ma è anche presa di mira, direttamente, la loro fonte, la *Poetica* di Aristotele : di cui sono date, per ribatterle, parecchie citazioni testuali » (ibid.). Nous avons sous les yeux les passages des livres II et IV du *Περὶ Ποιημάτων* de Philodème (il serait trop long de les citer), ainsi que les articles de Gomperz qui en traitent (348). On y chercherait en vain des « citations textuelles » de la Poétique. Les idées qui s'y trouvent réfutées ressemblent beaucoup à celles de cet écrit. Philodème l'avait-il sur sa table de travail, en rédigeant son *Περὶ Ποιημάτων*? Ou était-ce la *Πραγματεία*, ou un autre traité péripatéticien? Nul ne le saura jamais. Ici, de nouveau, l'on ne saurait s'entourer de trop de précautions.

Quant aux problèmes de critique littéraire transmis par les scholies homériques, qui pourraient avoir été empruntés à notre chapitre 25, on est d'accord aujourd'hui de les dériver par des intermédiaires (Hesychius, Aristophane) plutôt des *Ἀπορήματα Ὀμηρικά* que de la Poétique. Rostagni le reconnaît (p. XC).

Jusqu'ici, c'est-à-dire pendant la période qui va de la mort d'Aristote au premier siècle avant notre ère (Andronicos de Rhodes), nous n'avons pas trouvé de « citations textuelles » qui nous permettent d'affirmer que la Poétique était connue. Cet aveu d'ignorance ne signifie d'ailleurs pas qu'elle ne l'ait pas été. En revanche, nous voyons les doctrines aristotéliennes sur l'esthétique exercer une certaine influence, dans les milieux péripatéticiens et alexandrins, sans qu'il nous soit possible de préciser les sources de cette influence.

On peut supposer, avec Rostagni (p. XCI), que l'amitié de Philodème pour Horace a mis ce dernier sur la piste non seulement du traité péripatéticien de Néoptolème (ce qui est très probable), mais aussi de notre Poétique... pourvu que l'on n'oublie pas que cette supposition est invérifiable. D'ailleurs, dans l'état

actuel de nos connaissances, la question des sources de l'Épître aux Pisons est insoluble (349).

Notons en passant (voir p. 84-6) que l'affirmation que Denys d'Halicarnasse aurait connu notre Poétique repose, presque certainement, sur une fausse interprétation d'un passage du chapitre 20.

Pour la période qui s'étend de l'Empire à Byzance, nous nous limiterons aux témoignages qui pourraient jeter quelque lumière sur notre recherche. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que nous ne faisons pas ici une histoire de l'esthétique aristotélicienne, ni même de l'influence de la Poétique, mais que nous essayons, sans grand espoir de réussite, de confirmer ou d'infirmer la coexistence du Ποιητικόν et de la Πραγματεία !

Chez Plutarque, καὶ τό, Μίτυος τοῦ Ἀργείου κατὰ στάσιν ἀναιρεθέντος, ἀνδριάντα χαλκοῦν ἐν ἀγορᾷ θέας οὖσης ἐμπεσεῖν τῷ κτείναντι τὸν Μίτυν καὶ ἀνελεῖν (De sera num. vind. 8, 553 d) ne serait-il pas une réminiscence de Poétique 9, 52 a 7-11 ? Peut-être. A moins que sa source ne soit la Πραγματεία, ou même l'écrit pseudaristotélicien De mirabilibus Auscultationibus (156, 846 a 22) ! Nous avons ici un bon exemple des difficultés auxquelles on se heurte dès que l'on essaie d'établir des relations entre la Poétique et d'autres écrits de l'antiquité.

La remarque d'un commentateur anonyme : διασύρονται γὰρ οἱ Μεγαρεῖς ἐν κωμῳδίᾳ, ἐπεὶ καὶ ἀντιποιοῦνται αὐτῆς ὡς παρ' αὐτοῖς πρῶτον εὐρεθείσης, εἶγε καὶ Σουσαρίων ὁ κατάρξας κωμῳδίας Μεγαρεὺς (in Eth. Nic. IV, 6, 1123 a 24, p. 186 Heylbut) rappelle, par certaines expressions (οἱ Μεγαρεῖς, ἀντιποιοῦνται, ὡς παρ' αὐτοῖς), le récit analogue de la Poétique (3, 48 a 29-32), mais ne peut en avoir été tirée directement, puisqu'elle contient *en plus* la mention de Sousarion. On n'envisage guère le Dialogue comme source, parce que, dans la Poétique, une partie du récit est une addition ultérieure, c'est-à-dire fut introduite assez tard, lors du second séjour à Athènes seulement. Il serait invraisemblable qu'Aristote eût traité, dans une œuvre de jeunesse, une question qu'il semble bien découvrir dans les dernières années de sa vie ! En revanche, on pourrait fort bien penser à la Πραγματεία, où le récit original et la notice marginale auraient été complétés par le nom de Sousarion. Malheureusement, il faut se méfier de l'ancienneté et de la valeur des sources compilées par les commentateurs et d'autant plus, dans notre cas, que ce problème des origines de la comédie a donné lieu à bien des disputes et à toute une littérature que nous ne connaissons pas (350).

Même remarque à propos de deux passages de Thémistius : οὐ προσέχομεν Ἀριστοτέλει ὅτι τὸ μὲν πρῶτον ὁ χορὸς εἰσιὼν ἦδεν εἰς τοὺς θεοὺς, Θέσπις δὲ πρόλογόν τε καὶ ῥήσιν ἐξεῦρεν, Αἰσχύλος δὲ τρίτον <β> (Usener) ὑποκριτὰς καὶ ὀκρίβαντας, τὰ δὲ πλείω τούτων Σοφοκλέους ἀπελαύσαμεν καὶ Εὐριπίδου (Or. 26, 316 d) et : κωμῳδία τὸ παλαιὸν ἤρξατο μὲν ἐκ Σικελίας, ἐκεῖθεν γὰρ ἤστην Ἐπίχαρμός τε καὶ Φόρμος, κάλλιον δὲ Ἀθήναζε συνηυζήθη καὶ τραγωδίας εὐρεταὶ μὲν Σικυῶνιοι, τελεσιουργοὶ δὲ Ἀττικοὶ ποιηταὶ (Or. 27, 337 b). En dépit d'un renvoi explicite à Aristote et de grandes analogies dans la terminologie, nous ne sommes pas persuadé que ces deux textes soient tirés de la Πραγματεία (ils sont trop riches de sens pour pouvoir l'être de notre Poétique). N'émaneraient-ils pas plutôt d'un de ces nombreux écrits polémiques sur les εὐρεταὶ des genres littéraires ?

Dans le même ordre d'idées, on relèvera quelques passages du *De Audiendis Poetis* de Plutarque (2, 16 B-C ; C ; C-D ; 17 D-F ; 3, 17 F-18 A) que Rostagni croit inspirés du *Περὶ Ποιητῶν* (351). Ce qui frappe, dans ces textes composites, c'est un alliage de concepts aristotéliens à l'origine et de termes empruntés à la sophistique ou, plus probablement, à la critique alexandrine (l'art ψεῦδος, ἀπατηλόν, l'emploi de l'adjectif ἀπλαστος, etc.). Nous ne voyons guère comment leur source pourrait être notre Poétique, la Πραγματεία ou même le Dialogue.

Quant aux témoignages de Jamblique (*De myst.* I, 11, p. 39, 13 Parthey) et de Proclus (in *Plat. Remp.* I, 42 Kröll) sur la fameuse question de la κάθαρσις, ils ne semblent pas dériver directement d'un ouvrage d'Aristote et ne peuvent, par conséquent, nous renseigner sur l'état de préservation du corpus aristotélien à cette époque. Comme on ne peut les rapporter, même indirectement, ni au Dialogue (voir p. 198-200), ni à notre Poétique (p. 174-5), il ne reste que la Πραγματεία qui doit donc être considérée comme la source indirecte des deux Néoplatoniciens.

Viennent ensuite quelques citations des cinquième et sixième siècles : ὁδὰς δὲ λέγει τὰ τῶν λυρικῶν συγγράμματα, τὴν δὲ ἄλλην ποιησὶν ἐποποιίαν καὶ λαμβοποιίαν καὶ τᾶλλα εἶδη τῆς ποιήσεως, ἧ καὶ Ἀριστοτέλης διαίρει ἐν τῷ περὶ ποιητικῆς (Hermias in *Plat. Phaedrum* 245 a, p. 111 Ast) — λόγου μὲν οὖν ταῦτα οὐ μέρη (sc. σύνδεσμοι καὶ ἄρθρα καὶ προθέσεις καὶ αὐτὰ τὰ ἐπιρρήματα), λέξεως δὲ μέρη ἦς καὶ ὁ λόγος αὐτὸς μέρος, καθάπερ ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς εἴρηται (Ammonios in *De Inter.*, p. 99 a 11 Brandis) — in opere vero de arte poetica non eodem modo dividit locutionem sed omnes

omnino locutionis partes adposuit confirmans esse locutionis partes elementa syllabas coniunctiones articulos nomina casus verba orationes (Boetius in De Inter. 2, p. 8 Meiser) — Aristoteles in libris quos de poetica scripsit locutionis partes esse syllabas vel etiam coniunctiones tradidit (Op. cit., p. 6, 11 Meiser). Ce qui distingue ces citations des rapprochements que nous avons pu faire jusqu'ici, c'est leur plus grande précision. Se rapportent-elles au Ποητικόν ou à la Πραγματεία? Il est impossible de le dire. Les hésitations, dans les renvois, entre le singulier et le pluriel (ἐν τῷ ou ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς) ne prouvent rien; car, dans un cas, on peut penser à un livre ou à un ouvrage (en un ou plusieurs livres); dans l'autre, à la manière même de citer d'Aristote (352). McMahon a raison sur ce point (353).

D'ailleurs, vers la même époque (V-VII siècles) devait exister l'original (Σ) de la traduction syriaco-arabe, qui correspond donc à notre Poétique.

La littérature de compilation, telle qu'elle nous apparaît dans les scholies de Denys le Thrace, dans les traités anonymes sur la comédie et chez Tzetzes, ne nous enseigne pas grand-chose. Ne savons-nous pas, grâce à Σ, que notre Poétique était déjà connue avant cette époque. D'autre part, comme il nous est impossible de préciser l'ancienneté et la valeur des sources de cette érudition byzantine (354), tout ce qu'on peut affirmer c'est que Tzetzes et l'auteur du Tractatus Coislinianus ne connaissaient que notre ouvrage déjà privé de son second livre (355). Pour nous cela signifie que la Πραγματεία était alors inconnue, sinon perdue.

En résumé, comme les autres traités d'Aristote, la Πραγματεία et le Ποητικόν ont dû exercer une influence limitée (mais indémontrable) dans les siècles qui précèdent notre ère. L'existence de l'une est attestée à Alexandrie, puis à l'époque d'Andronicos, celle de l'autre peut-être à Alexandrie. Par la suite, il n'est pas possible de démêler leurs influences respectives. Peut-être certains passages d'un commentateur anonyme et de Themistius (voir p. 185-6), qu'on ne peut dériver de la Poétique, viennent-ils de la Πραγματεία. De cet écrit dépendent aussi, quoique indirectement, les exposés de Jamblique et de Proclus sur la κάθαρσις. Dès le cinquième siècle, les citations de commentateurs correspondent exactement à notre texte. Aussi se demandera-t-on, bien qu'il soit impossible de le prouver, si ce n'est pas alors qu'il aurait remplacé ou supplanté la Πραγματεία. En tout cas il devait

être connu un peu plus tard (Σ), alors que celle-ci était ignorée des Byzantins.

Cet examen de l'influence exercée par le Πουητικόν et la Πραγματεία, auquel nous nous étions livré dans l'espoir de trouver des témoignages de leur existence, postérieurs à la mort d'Aristote, est donc négatif. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; nous avons dit pourquoi au début de cet exposé. Cela n'infirme d'ailleurs nullement la démonstration que nous avons faite de la coexistence de ces deux écrits du vivant de notre philosophe.

C. Le second livre de la Poétique

On pense d'habitude que notre ouvrage comprenait à l'origine un second livre, disparu par la suite. Les arguments qu'on invoque traditionnellement pour soutenir cette hypothèse ont été résumés clairement par McMahon au début de son article (356). Nous y renvoyons le lecteur.

A notre connaissance, il n'existe que deux opinions dissidentes : celles de Düntzer et de McMahon.

Etant donné qu'il admet comme nous l'existence d'une Πραγματεία, distincte de notre Poétique, Düntzer (357) a eu la tâche simplifiée, en ce sens qu'il pouvait limiter la discussion au texte même de notre ouvrage, puisque toute l'évidence externe (références chez Aristote, titres des catalogues, allusions à la κάθαρσις, citations des commentateurs) doit ou peut se rapporter au traité perdu en deux livres. Mais, comme nous l'avons vu (p. 122-3), les arguments internes, qu'il a rassemblés pour prouver la non-existence d'un second livre dans notre Poétique, même s'ils ne manquent pas parfois d'une certaine force, doivent malgré tout être rejetés.

Pour McMahon (358) la démonstration était plus difficile, parce que, n'admettant pas de Πραγματεία à côté du Πουητικόν, il lui fallait reprendre non seulement les arguments internes de Düntzer, mais aussi réfuter toute l'évidence externe. Nous avouons que la lecture de cette partie de son article laisse une impression pénible de confusion. En philologie, le doute méthodique n'est décidément pas à recommander surtout lorsqu'on ignore des vérités claires et distinctes ! Il y en a deux, selon nous, qui servent de pierre d'angle à l'existence d'un second livre (il va de

soi que dans cette discussion nous nous plaçons sur le même plan que McMahon et que nous renonçons temporairement à notre distinction entre la Πραγματεία et le Ποητικόν). Ce sont les catalogues et les renvois d'Aristote à la Poétique. Commençons par les catalogues. McMahon leur dénie toute valeur, en ressortant de vieilles hypothèses de Rose (359) auxquelles il préfère heureusement celles d'un Shute (360). Evidemment qu'il ne pouvait pas connaître l'*Aristote* de Jaeger, paru en 1923, mais n'aurait-il pas dû jeter un coup d'œil à l'étude sur la Métaphysique de ce même philologue, parue, elle, en 1912 déjà? Il y aurait trouvé (361) bon nombre d'observations intéressantes sur la forme des écrits aristotéliens avant l'époque d'Andronicos et sur leurs rapports avec le catalogue d'Hermippe. Mais surtout, il n'aurait pas dû ignorer l'important livre de Baumstarck (362) sur les sources des vies et du catalogue arabes, pour s'en tenir à une malheureuse observation de Bywater (363). Mieux renseigné, il aurait donc vu qu'il n'y a pas lieu de se méfier des catalogues d'Hermippe et d'Andronicos et que tous deux attestent, indépendamment l'un de l'autre, l'existence d'une (πραγματεία) περί ποιητικῆς β, autrement dit l'existence d'un second livre pour la Poétique. Passons maintenant aux renvois chez Aristote. Comme on le sait, notre philosophe se réfère à plusieurs reprises à la Poétique par l'expression ἐν τοῖς περί ποιητικῆς, laquelle suppose plusieurs λόγοι, donc plus d'un livre. Il nous dit aussi, dans la Rhétorique, qu'il a déjà parlé du γελοῖον ἐν τοῖς περί ποιητικῆς. Comme notre texte n'en a pas trace, on avait conclu, non sans de bonnes raisons (voir aussi 6, 49 b 21-2), qu'il devait traiter de ce γελοῖον, et par suite de la comédie, dans le second livre perdu. Que fait McMahon en face de ces témoignages impressionnants? Il invoque la partie peut-être la plus discutable de l'ouvrage si discutable de Shute (364) pour douter de l'authenticité de ces renvois! Nous n'allons pas discuter de cette question des références et des fameuses « cross-references » qui a tant tourmenté nos aînés, car, depuis qu'on interprète génétiquement l'œuvre d'Aristote, elle a beaucoup perdu de son importance et surtout, dans le cas de la Poétique, ne pose pas de problèmes. Faisons simplement remarquer qu'avant de déclarer ces références apocryphes, en bloc, il faudrait peut-être se donner la peine de les examiner chacune pour voir si l'on peut vraiment les sortir de leur contexte ou si, au contraire, elles sont rendues nécessaires par la suite des idées ou par la structure de l'exposé.

Par exemple, quand, à propos des effets comiques que l'orateur doit rechercher (Rhet. III, 18, 1419 b 2-9), Aristote nous dit, au sujet des εἶδη γελοίων, qu'il en a déjà parlé ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς, puis résume en quelques mots ces εἶδη et passe à la question suivante, nous nous demandons comment il est possible de douter de l'authenticité de ce renvoi. Ce n'est pas tout. Au livre III de la Rhétorique, Aristote se réfère souvent, par l'expression ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς, aux chapitres 20 à 22 de la Poétique qui, comme on le sait, sont consacrés à la λέξις. Or, pour McMahon, ces chapitres pourraient avoir été enrichis jadis d'extraits de ce livre III de la Rhétorique, puis expurgés par la suite. Ainsi tout s'expliquerait. Nous avons vu (note 229) que de telles suppositions n'ont aucune vraisemblance. Ici, encore, si le critique américain avait consulté l'étude de Vahlen sur le plan de ces chapitres (365), il se serait épargné ces conclusions peu soutenables. On fera les mêmes réserves à propos de la place qu'il attribue à l'exposé sur la κάθαρσις. Juxtaposer des hypothèses de valeur si inégale ne fait que créer de la confusion. Ce n'est pas ainsi qu'on démontre un fait, fût-il négatif. Bref ni les arguments internes de Düntzer, ni une certaine évidence externe (les catalogues et les renvois chez Aristote) ne permettent de douter de l'existence d'un second livre perdu de la Poétique. Bien que nos points de vue diffèrent en général, nous accorderons à McMahon qu'on ne peut tirer de conclusions sur l'existence de ce second livre des citations dans l'antiquité (voir p. 187), encore moins du Tractatus Coislinianus, mais cela ne change rien à la question (366).

Dans l'interprétation traditionnelle, on se voit donc forcé de supposer que notre Poétique est incomplète et qu'elle devait comprendre à l'origine un second livre contenant pour le moins un exposé sur la comédie (367). Mais si, comme nous, l'on distingue une Πραγματεία de notre Ποιητικόν, la situation change du tout au tout. L'évidence externe tombe (voir plus haut). Ne subsistent que les arguments internes de Düntzer que nous ne pouvons donc accepter. Cela signifie que, malgré tout, notre Poétique est incomplète, puisque en 6, 49 b 21-2 περὶ μὲν οὖν τῆς ἐν ἑξαμέτροις μιμητικῆς καὶ περὶ κωμωδίας ὕστερον ἐροῦμεν garde toute sa valeur et prouve qu'Aristote avait l'intention de parler de la comédie. Mais l'a-t-il fait dans notre ouvrage ? Cette question peut se poser. N'arrive-t-il jamais à un professeur d'établir le plan de son cours, au début de l'année académique, puis de

ne pas s'y tenir ou de ne pas le suivre jusqu'au bout ? Comme témoignage interne de l'existence d'un second livre, on allègue, il est vrai, la fin de R¹ qui, au lieu du τῶσαῦτα des autres manuscrits, offre ταῦτα περὶ δὲ λάμβων καὶ κωμῳδίας... (368) et celle de Φ *primus Aristotelis de arte poetica liber explicit*. Toutes deux semblent en effet marquer une transition à un nouvel exposé. De ce point de vue, il est regrettable que la fin de la version arabe manque. Peut-être correspondrait-elle à celle de R¹. Et pourtant, en fût-il ainsi, il ne faudrait pas se faire d'illusions sur la valeur de ces indications. Il y a fort longtemps, bien avant Robertelli et Vettori, que l'on a dû se rendre compte que notre texte actuel était incomplet. Aussi peut-on voir, dans ces variantes de manuscrits, aussi bien des conjectures que l'amorce d'un nouveau développement. On a aussi considéré le μέν de la conclusion (62 b 15) comme l'indice d'une continuation. Cet argument n'est pas non plus décisif, car on trouve chez Aristote d'autres de ces μέν isolés à la fin d'un λόγος (369). Les termes μέν οὖν, qui ont à peu près la même force que notre « donc », montrent tout au plus que le Stagirite se rendait compte que la Poétique n'était pas achevée, non pas qu'il l'ait continuée. Il n'y a donc pas de preuves décisives de l'existence d'un second livre, dans notre ouvrage, même s'il devait faire logiquement suite au premier.

L'observation, faite parfois (370), que le traitement de la comédie ne suffirait pas à remplir un livre entier ne doit pas être rejetée à la légère. On ne peut pas, bien entendu, déterminer avec précision le contenu de ce second livre. Et pourtant, si l'on s'en tient aux indications du chapitre 6 et que l'on renonce à y inclure l'exposé sur la καθαροίς (voir p. 174-5), force sera de reconnaître que seule la comédie y possède une place assurée. On y ajoutera, en hésitant, le drame satyrique, le iambe, le dithyrambe et, à la rigueur, le lyrisme. Et c'est tout. C'est peu, si l'on compare ce contenu maximum à celui du premier livre. Aussi, pour justifier l'existence de ce prétendu second livre, la critique a-t-elle tendance à grossir les questions qui y seraient traitées (371). Notons, en passant, que cette objection n'atteint pas la Πραγματεία parce que sa division en deux livres pouvait être due à une répartition différente des matières nécessitée par leur plus grand développement. Dans le cas de notre Poétique, en revanche, elle est assez sérieuse.

Il y en a une autre, fondée, elle, sur des faits précis. Exami-

nous les notices marginales des chapitres 3 à 5 et seulement celles qui se rapportent à l'histoire de la littérature. En 3, 48 a 31-5, nous trouvons une remarque sur les commencements du drame, surtout sur ceux de la comédie — en 48 a 35-8, une étymologie du terme κωμῳδία — en 4, 48 b 28-30, une observation sur les origines de la poésie φαύλη — en 48 b 31-2, une nouvelle étymologie, sur le mot λαμβεῖον cette fois-ci — en 48 b 34-49 a 2, un paragraphe sur le rôle d'Homère, surtout comme précurseur de la comédie — en 49 a 10-3, une incidente où l'on insiste plus sur les débuts de la comédie que sur ceux de la tragédie, ce qui nous étonne dans une histoire consacrée à ce dernier genre ! — en 49 a 16-9, la seule observation (sur les contributions d'Eschyle et de Sophocle) qui ne concerne pas la comédie ou un genre apparenté, fait normal d'ailleurs dans un exposé consacré à la tragédie — en 5, 49 a 32-7, une définition du γελοῖον — en 49 b 1-2 et en b 5-8, deux précisions sur l'histoire de la comédie. N'est-il pas remarquable que, dans sa révision de ces chapitres, Aristote insiste pareillement sur la comédie et sur les genres φαῦλα ? On pourrait répondre, il est vrai, que dans le second livre perdu devait se trouver un traitement théorique, non pas historique, du γελοῖον comparable à celui de la tragédie aux chapitres 6 à 22, que cette importance plus grande attribuée aux genres φαῦλα dans les chapitres 3 à 5, qui ne changeait donc rien à ce qu'Aristote en avait dit dans la partie disparue, s'explique par une orientation différente de ses intérêts, après ses recherches au *Metron*, et assez compréhensible si l'on songe qu'il avait un peu négligé l'histoire de la comédie dans la rédaction primitive. Nous accepterions cette explication, si elle n'était contredite par un fait : l'existence d'une notice en 5, 49 a 32-7 qui nous donne non seulement un début de définition de la comédie (ἡ δὲ κωμῳδία ἐστίν, ὡς περ εἶπομεν [2, 48 a 16-8], μίμησις φαυλοτέρων), mais aussi une définition complète du γελοῖον. Comment justifier l'addition inattendue — et inopportune dans une histoire de la littérature — de ces définitions, si Aristote les avait déjà données dans le second livre perdu (372) ? S'il a cru bon de le faire, c'est manifestement parce qu'il n'avait pas encore parlé de la comédie à cette époque et qu'il ne devait le faire que lors de la refonte de notre Poétique, c'est-à-dire dans la *Πραγματεία*. Remarquons enfin que ce manque d'intérêt pour la comédie, que l'on constate dans la partie ancienne des chapitres 3 à 5, explique aussi que la λέξις comique n'ait pas été envisagée aux chapitres 21 et 22. Il devait

en être autrement dans la Πραγματεία (voir p. 176 et particulièrement note 320).

Nous voyons donc que deux arguments, tirés l'un du contenu de ce prétendu second livre, l'autre d'une notice marginale en 5, 49 a 32-7, nous font penser qu'il n'a jamais vraiment existé, dans notre Ποιητικόν du moins.

D. Le Dialogue Περὶ Ποιητῶν

Comme le dernier point à étudier dans cette thèse, la chronologie de la Poétique, dépend pour beaucoup de l'idée que l'on se fait de ce dialogue, il nous faut commencer par l'examiner. Cette digression est d'autant plus nécessaire que nos opinions, sur cette question, diffèrent de celles de Rostagni, lequel se trouve être le seul érudit à s'en être occupé sérieusement (373). Aussi est-ce avec regret, mais par nécessité, qu'une fois de plus nous allons nous opposer, et assez longuement, aux conclusions qu'il croit avoir atteintes dans son article. Mais, avant d'entrer dans le vif du débat, nous aimerions indiquer quel but, plus ou moins avoué, se propose ici le critique italien. Nous pourrions ensuite mieux comprendre la marche de son raisonnement. Convaincu que l'esthétique aristotélicienne est avant tout une réfutation de celle de Platon et déçu peut-être de ne pas trouver cette tendance suffisamment marquée dans notre Poétique, il va s'efforcer de découvrir, dans l'ouvrage perdu, la polémique qui n'apparaît point dans l'ouvrage conservé. C'est pour cette raison qu'il va rapprocher le plus possible, dans le temps, le Dialogue de la Poétique et le soustraire ainsi au culte du Maître, si visible dans les œuvres de jeunesse du Stagirite. Cette proximité temporelle lui permettra en outre de supposer une plus ou moins grande similitude de contenu entre les deux écrits et, par suite, de reconstituer l'un à l'aide de l'autre. Reconnaissons que Rostagni est très fort à ce petit jeu, sinon persuasif. Avant de discuter ses arguments, nous voudrions faire deux objections générales. (1) De deux choses l'une. Si le Dialogue est presque contemporain de la Poétique et qu'il contienne déjà des exposés sur la μίμησις, la κάθαρσις, etc., on ne voit plus très bien pourquoi Aristote aurait repris les mêmes questions dans un cours du Lycée. Le point de vue serait différent ! Nous sommes d'accord — mais alors pour-

quoi parler dans le Dialogue de la *μίμησις* et surtout de la *κάθαρσις*, qui sont manifestement des problèmes d'esthétique (*περὶ ποιητικῆς*), non pas d'histoire littéraire (*περὶ ποιητῶν*)? Rostagni reconnaît bien que la destination et les titres de ces deux ouvrages impliquent un caractère différent, mais il n'en tire pas les conclusions logiques : « Invece, il dialogo *Περὶ ποιητῶν*, diretto ad uso del volgo, non tanto doveva considerare l'attività della poesia in astratto quanto la personalità concreta dei poeti : che cosa i poeti siano, e che funzione abbiano nella vita pratica, e quali ne siano le diverse specie, e con quali mezzi raggiungano la perfezione » (p. 437). Le début de cette phrase est exact, mais sa fin (à partir des deux points) purement conjecturale ou, si l'on préfère, une pétition de principe, puisqu'il admet comme un fait établi, précisément ce qu'il voudrait démontrer par la suite ! Si maintenant, comme nous le pensons (voir plus bas), le Dialogue est une œuvre de jeunesse, il est impossible d'en reconstituer le contenu, mais surtout bien invraisemblable qu'Aristote s'y soit attaqué à Platon, sur une question malgré tout secondaire, avec la violence de ton que l'on constate dans certains passages que Rostagni lui attribue. A ce propos, signalons qu'il ressort de l'étude du philologue italien qu'il a bien existé une polémique contre l'attitude de Platon à l'égard de la poésie mais, et c'est ici que nous différons, une polémique d'épigones, autrement dit de disciples d'Aristote ou de Péripatéticiens ultérieurs. Comme nous le verrons, les témoignages mêmes produits par Rostagni en font foi ! Quelle que soit donc la chronologie adoptée pour le *Περὶ Ποιητῶν*, l'hypothèse de ce philologue n'est guère soutenable.

(2) Nous avons constaté, avec amusement, que bien des passages de notre Poétique, dont l'obscurité serait due au fait que ce ne sont que des résumés d'idées plus développées dans le Dialogue, sont en réalité des notices marginales, c'est-à-dire des additions tardives ! Evidemment que Rostagni ne pouvait s'en douter. On trouvera néanmoins qu'il crée cette « obscurité » un peu au gré de ses caprices et pour les besoins de la cause (par exemple p. 442-3).

Venons-en maintenant aux arguments qui soutiennent ses vues.

Pour prouver la proximité temporelle des deux écrits, il invoque la fin du chapitre 15 de la Poétique : *εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις ἱκανῶς* (54 b 17-8). « Ciò fa intendere che « i libri pubblicati » non erano, mentre l'autore parlava, nè supe-

rati nè molto lontani nel tempo » (p. 436-7). Pour toute personne non prévenue, cette phrase signifie seulement que « cette question a été traitée suffisamment dans le Dialogue », que celui-ci ait été composé longtemps ou peu avant la Poétique. On n'en peut rien tirer de plus et l'on constatera que ce premier point, si important pour Rostagni, est purement conjectural. Il en sera de même de ce qu'il en déduit au paragraphe suivant : « Sostanzialmente dunque le due opere, exoterica ed acroamatica, si corrispondevano o s'integravano a vicenda ». Aussi se demande-t-on de quel droit il affirme quelques pages plus loin : « Il rapporto che oramai abbiamo individuato fra il corso scientifico della Poetica e i dialoghi Περὶ ποιητῶν ci ammonisce quale debba essere il vero methode della nostra ricerca : ricostruire il disegno della perduta opera exoterica attraverso la luce della corrispondente opera acroamatica » (p. 440). Comme ce rapport n'a, en réalité, pas été établi, nous pouvons dire d'avance que sa méthode de reconstitution du Dialogue n'amènera que des résultats hypothétiques.

Dès le début, nous avons donc un échantillon de la solidité des arguments de Rostagni. En voici un autre. A propos de la tradition (ou plutôt de la légende symbolique) qui veut que Platon ait fait connaître à Athènes les mimes de Sophron et les ait tenus en si haute estime qu'il les aurait toujours eus sous son oreiller, Rostagni cite Athénée (XI, 504 b) : καὶ ὁ (Σώφρων) τοὺς μίμους δὲ πεποιηκώς, οὐδ' αἰεὶ διὰ χειρὸς ἔχειν Δουῖρίς φησι τὸν σοφὸν Πλάτωνα — puis ajoute : « noi siamo irresistibilmente portati ad attribuire in qualche modo ad Aristotele stesso l'origine o lo spunto di questa notissima tradizione... inserendola in quel contesto narrativo-dialogico (pourquoi plutôt que dans un autre ?) ... » (p. 444-5). On serait plutôt « irrésistiblement porté » à remarquer qu'Athénée doit connaître le Dialogue, puisqu'il le cite (fr. 72 Rose), et qu'il n'aurait vraisemblablement pas attribué cette tradition à Douris, s'il l'avait déjà rencontrée chez Aristote !

Voici d'ailleurs le fragment du Περὶ Ποιητῶν et son contexte, tels qu'on les trouve chez Athénée (XI, 505 e) : ἐγκώμια αὐτοῦ (τοῦ Μένωνος) διεξέρχεται ὁ τοὺς ἄλλους ἀπαξᾶπλῶς κακολογήσας (Πλάτων), ἐν μὲν τῇ πολιτείᾳ "Ὀμηρον ἐκβάλλων καὶ τὴν μιμητικὴν ποίησιν, αὐτὸς δὲ τοὺς διαλόγους μιμητικῶς γράψας, ὧν τῆς ἰδέας οὐδ' αὐτὸς εὑρετῆς ἐστίν. πρὸ γὰρ αὐτοῦ τοῦθ' εὔρε τὸ εἶδος τῶν λόγων ὁ Τῆριος Ἀλεξάμενός, ὡς Νικίας ὁ Νικαεὺς ἱστορεῖ καὶ Σωτίων. Ἀριστοτέλης δὲ ἐν τῷ περὶ ποιητῶν οὕτως γράφει « οὐκ αὖν οὐδὲ ἐμμέτρους τοὺς καλουμένους Σώ-

φρονος μίμους μὴ φῶμεν εἶναι λόγους καὶ μιμήσεις, ἢ τοὺς Ἀλεξάμενου τοῦ Τηίου τοὺς πρώτους γραφέντας τῶν Σωκρατικῶν διαλόγων;» ἀντικρυσ φάσκων ὁ πολυμαθέστατος Ἀριστοτέλης πρὸ Πλάτωνος διαλόγους γεγραμέναι τὸν Ἀλεξάμενον. Pour Rostagni (p. 446-7), Nicias aurait tiré ses renseignements de Sotion, qui vivait à Alexandrie au deuxième siècle avant Jésus-Christ et les aurait trouvés, lui-même, dans le dialogue *Περὶ Ποιητῶν*. Athénée aurait ajouté ironiquement le témoignage d'Aristote pour montrer que Nicias et Sotion n'étaient pas originaux. Mais examinons d'un peu près ce texte. Il se compose de deux parties très différentes : (a) une critique acerbe de Platon, attribuable à Athénée lui-même ou, plus probablement, à Sotion, (b) une confirmation, grâce au *Περὶ Ποιητῶν* (= Diogène Laërce III, 48, fr. 72 Rose), du fait qu'Alexamène est l'εὐρετής du dialogue. Rien n'indique qu'Aristote soit à l'origine de la polémique en (a). Au contraire tout nous porte à croire qu'il ne l'a pas été : le texte même que nous venons d'analyser, la certitude qu'Athénée aurait plutôt cité le *Περὶ Ποιητῶν* que Sotion-Nicias s'il avait déjà trouvé dans cette œuvre une critique de Platon, enfin l'in vraisemblance qu'il y aurait à mettre dans la bouche du Stagirite les sottises accusations qui nous sont rapportées ici. Il est donc vain de s'appuyer sur ce passage d'Athénée pour reconstituer la « polémique » du Dialogue.

L'attitude d'Aristote à l'égard de son maître, nous pouvons plus ou moins la déterminer à l'aide d'un texte de Diogène Laërce (III, 37, fr. 73 Rose) : φησὶ δ' Ἀριστοτέλης τὴν τῶν λόγων ἰδέαν αὐτοῦ (Πλάτωνος) μεταξύ ποιήματος εἶναι καὶ πεζοῦ λόγου. Il vaut la peine de lire attentivement cette phrase. C'est la seule base solide que Rostagni puisse invoquer pour sa reconstitution de l'œuvre perdue et c'est une base bien petite si l'on songe aux dimensions de l'édifice qu'elle soutient. Comparaison n'est peut-être pas raison. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de penser au passage analogue de la Poétique : οὐδὲν γὰρ ἂν ἔχοιμεν ὀνομάσαι κοινὸν τοὺς Σώφρονος καὶ Ξενάρχου μίμους καὶ τοὺς Σωκρατικούς λόγους (I, 47 b 9-II). A supposer que le reste de l'ouvrage fût perdu, serait-on justifié d'y voir une polémique du genre de celle des Sotion et des Nicias ? Non, car il y a là une différence de ton à laquelle on ne devrait pas se méprendre. Il en est de même pour le *Περὶ Ποιητῶν*. Il est probable qu'en faisant l'histoire du dialogue, après avoir dit qu'Alexamène en était l'inventeur, le Stagirite ait lancé une petite pointe à son ancien maître en lui faisant remarquer qu'après tout lui aussi était poète. Les

textes et la vraisemblance ne nous permettent pas d'aller plus loin.

Mais revenons à Rostagni. Après l'observation sur les Σωκρατικούς λόγους et autres genres ἀνώνυμοι, Aristote nous dit dans la Poétique : καὶ γὰρ ἂν ἱατρικὸν ἢ φυσικὸν τι διὰ τῶν μέτρων ἐκφέρωσιν, οὕτω καλεῖν εἰώθασιν· οὐδὲν δὲ κοινόν ἐστιν Ὀμήρω καὶ Ἐμπεδοκλεῖ πλὴν τὸ μέτρον, διὸ τὸν μὲν ποιητὴν δίκαιον καλεῖν, τὸν δὲ φυσιολόγον μᾶλλον ἢ ποιητὴν (47 h 16-20). On a depuis longtemps rapproché ce passage d'une citation du Dialogue qui se rapporte aussi à Empédocle (Diogène Laërce VIII, 57, fr. 70 Rose) : Ἀριστοτέλης ... ἐν δὲ τῶ περι ποιητῶν φησιν ὅτι καὶ Ὀμηρικὸς ὁ Ἐμπεδοκλῆς καὶ δεινὸς περὶ τὴν φράσιν γέγονε, μεταφορικὸς τ' ὢν καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς περι ποιητικὴν ἐπιτεύγμασι χρώμενος, καὶ δὴ ὅτι γράψαντος αὐτοῦ καὶ ἄλλα ποιήματα τὴν τε τοῦ Ξέρξου διάβασιν καὶ προοίμιον εἰς Ἀπόλλωνα, ταῦθ' ὕστερον κατέκαυσεν ἀδελφῆ τις αὐτοῦ — ἡ θυγάτηρ ὡς φησιν Ἰερώνυμος — τὸ μὲν προοίμιον ἄκουσα, τὰ δὲ Περσικὰ βουλευθεῖσα διὰ τὸ ἀτελείωτα εἶναι. καθόλου δέ φησι καὶ τραγωδίας αὐτὸν γράψαι καὶ πολιτικά. Comme on le voit, dans la Poétique, Aristote dénie simplement à Empédocle la qualité de poète ; chez Diogène Laërce, en revanche, il fait (a) un éloge du style de ce philosophe, auquel vient s'ajouter (h) une notice historique sur sa production « poétique ». Cette juxtaposition maladroite montre que nous avons à faire à deux fragments qui ne pouvaient se suivre ainsi dans l'œuvre originale. Il ne faut pas perdre de vue cette particularité lorsqu'on discute du contenu du Dialogue. La grande question sera de savoir s'il y a contradiction ou non entre ces deux passages : si, dans l'un, Empédocle est considéré comme un poète, dans l'autre pas ; ou si l'incompatibilité de ces deux textes est seulement apparente. Fort de sa croyance qu'il est possible de reconstituer le contenu du Dialogue à l'aide de la Poétique, Rostagni sera bien entendu du second avis (374) et juxtapose, sans même avertir le lecteur, les deux passages, qu'il interprète : « Empedocle è grandioso e veramente omerico ; ma con Omero non ha nulla che fare per quello che riguarda la vera sostanza della poesia... » (p. 450). Pour peu qu'on ne soit pas convaincu de la similitude absolue du contenu de ces deux écrits et qu'on envisage, la possibilité d'une évolution intellectuelle chez Aristote, on trouvera ce procédé pour le moins cavalier. Comment mettre sur le même plan deux exposés si différents de ton ? Comment supposer que cet éloge, dans le Dialogue, s'achève par une critique alors que rien ne la laisse prévoir chez Diogène Laërce ? Ce qui nous empêche de

donner résolument tort à Rostagni, c'est le fait que la citation du Dialogue est fragmentaire, incomplète et qu'on est toujours libre d'en remplir les lacunes à son gré. Seulement il faudrait alors donner son interprétation pour ce qu'elle est : une conjecture, non pas une certitude — et, ajouterons-nous, une conjecture bien invraisemblable, puisque, dans la Poétique, cet ostracisme poétique d'Empédocle est une notice marginale tardive !

Au chapitre 9 de notre ouvrage, Aristote nous dit que la poésie est plus philosophique (φιλοσοφώτερον) que l'histoire. Rostagni y voit une réfutation implicite de la notion platonicienne de l'art (imitation au second degré) et implicite parce qu'elle était faite explicitement dans le Dialogue. En voulez-vous un indice ? Au début de ce chapitre 9 φανερόν δὲ ἐκ τῶν εἰρημέων καὶ ὅτι οὐ τὸ τὰ γενόμενα λέγειν, τοῦτο ποιητοῦ ἔργον ἐστίν, qui indique clairement qu'il va être question des devoirs du poète, non pas de la poésie en général, implique que ce sujet a déjà été traité dans le Περὶ Ποιητῶν (p. 451). Rostagni ajoute, il est vrai, deux autres « indices », mais comme ils se trouvent être du même genre que celui-ci, nous les passerons sous silence. Cette réfutation de la poésie comme imitation au second degré, continue Rostagni, suppose, pour notre Dialogue, une critique des Idées. La preuve la voici : au livre XIII de la Métaphysique (1, 1076 a 28-9), Aristote nous rappelle que cette critique des Idées a été abondamment faite ὑπὸ τῶν ἐξωτερικῶν λόγων et, comme cette expression au pluriel désigne plusieurs dialogues (selon Rostagni) mais qu'on n'a trouvé de traces de cette critique que dans le Περὶ Φιλοσοφίας, « adesso però mi sembra che il dialogo Sui Poeti possa senza esitazione (!) essere aggiunto nel novero » (p. 453). Est-il nécessaire d'insister sur la valeur d'une telle argumentation ?

Ne croyez pas que Rostagni soit satisfait de ces résultats. Il lui faut encore démontrer qu'une autre objection platonicienne, celle que la poésie éveille les passions les plus basses, devait être réfutée dans notre Dialogue — grâce à la théorie de la κάθαρσις. Il part du texte bien connu de Proclus (in Plat. Remp. I, p. 42, 49 Kroll), où ce commentateur nous parle en ces termes de l'opposition provoquée par les théories de Platon : τοῦτο... πολλὴν καὶ τῷ Ἀριστοτέλει παρασχὸν αἰτιάσεως ἀφορμὴν καὶ τοῖς ὑπὲρ τῶν ποιήσεων τούτων ἀγωνισταῖς τῶν πρὸς Πλάτωνα λόγων. Pour Rostagni, nous aurions ici une allusion au Περὶ Ποιητῶν et à ce dialogue seulement. Par ἀγωνισταῖς seraient désignés les autres per-

sonnages qui, dans cette œuvre, réfutaient avec Aristote les opinions de Platon sur cette question (p. 464-6). On notera pourtant que nous avons deux *καί* disjonctifs (*καί τῷ Ἀριστοτέλει ... καί τοῖς ἀγωνισταῖς*) qui semblent indiquer que Proclus fait une distinction entre Aristote et ces *ἀγωνισταί*. Pour parer à cette objection, le critique italien doit faire la supposition, invérifiable et peu vraisemblable, que le Stagirite ne soutenait pas en personne, ou en tout cas pas seul, le point de vue antiplatonicien, mais qu'il en confiait la défense à d'autres interlocuteurs dont les idées pouvaient différer des siennes. N'est-il pas curieux que ce philologue ait pu affirmer, quelques pages plus haut, que le pluriel *ἐν τοῖς ἐξωτερικοῖς λόγοις* implique *plusieurs* écrits, alors qu'il rapporte ici le même pluriel *τῶν λόγων* au *seul* Dialogue ? D'autant plus curieux que la première de ces expressions, formule toute faite, pourrait plus facilement ne concerner qu'un seul ouvrage que la seconde, dont le nombre et l'imprécision s'explique probablement par le fait qu'elle englobe plusieurs œuvres différentes par leurs titres mais semblables par leur ton antiplatonicien. Rostagni se voit ensuite contraint d'admettre (il le fait d'ailleurs volontiers) que Proclus a une connaissance directe du *Περὶ Ποιητῶν* puisqu'il fait allusion aux diverses opinions qui y sont exprimées. Et pourtant, comme l'a bien observé Bywater (375), Proclus ne se sert pas du terme même de *κάθαρσις* et, comme celui-ci a chez Aristote une valeur technique précise et joue un rôle fondamental, on peut en conclure que ce commentateur du cinquième siècle ne cite pas le Stagirite directement, mais seulement par des intermédiaires qui auront changé la terminologie, peut-être même la signification de sa théorie. Il faut donc renoncer à cette interprétation artificielle de Rostagni et reconnaître que Proclus attribue cette critique de l'esthétique platonicienne et à Aristote et aux personnages *τῶν πρὸς Πλάτωνα λόγων*. On verra de nouveau dans ces *λόγοι* des écrits (dialogues) péripatéticiens qui devaient développer les idées du Maître en leur donnant probablement une tournure plus polémique. C'est d'eux que dépend Proclus, si bien que l'on se demandera si cette *αἰτιάσεως ἀφορμὴν* contre Platon remonte à Aristote même ou si nous n'avons pas plutôt là une exagération de disciples. Quoi qu'il en soit de cette question, nous maintiendrons donc, contre Rostagni, que l'imprécision de la référence, chez Proclus, ne nous permet pas de dire dans quelle œuvre du Stagirite se trouvait cette « polémique » à propos de la *κάθαρσις*. Nous avons heu-

sement d'autres moyens de le savoir (voir p. 174-6). C'était dans la *Πραγματεία*. Nous savons aussi que ce n'était ni dans notre Poétique, ni dans le Dialogue. Assez étrangement Rostagni voudrait pourtant la placer dans ces deux œuvres ! Nous l'avons montré pour la Poétique (p. 174-5). Reste le cas du Dialogue. On a déjà observé (376) que si Aristote avait traité de la *κάθαρσις* dans le *Περὶ Ποιητῶν* ou qu'il eût l'intention de le faire (à supposer contre toute vraisemblance que ce dialogue fût ultérieur), il l'aurait certainement dit dans la Politique, au lieu d'écrire *τί δὲ λέγομεν τὴν κάθαρσιν, νῦν μὲν ἀπλῶς, πάλιν δ' ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς ἐροῦμεν σαφέστερον* (1341 b 38-40) qui prouve bien que non seulement il n'en avait pas encore parlé à cette époque, mais aussi qu'il se proposait de le faire dans un ouvrage *περὶ ποιητικῆς*, non pas dans un *περὶ ποιητῶν*. Il l'aurait d'ailleurs aussi dit en mentionnant la *κάθαρσις* dans notre Poétique (6, 49 b 28). Il y a là un double argument *ex silentio* qui nous paraît décisif et contre lequel toute la subtilité d'un Rostagni ne peut rien. Du reste, comment concevoir qu'une question aussi théorique soit examinée dans un dialogue littéraire ? La nature même du *Περὶ Ποιητῶν* s'oppose à cette attribution. Or, si nous enlevons au fragile édifice de Rostagni, bien ébranlé déjà par nos objections antérieures, ce fondement qu'est pour lui la théorie de la *κάθαρσις*, il s'effondrera complètement et notre réfutation pourrait s'arrêter là. Seulement, le philologue italien ne s'est pas contenté de relever cet édifice avec les matériaux qui lui tombaient sous la main ; il a voulu en déterminer le plan original. Aussi nous faut-il encore, avant de passer à la partie positive de cet exposé, éprouver la solidité des arguments sur lesquels il s'appuie pour retrouver ce plan.

Au début de son article, Rostagni fait allusion à la division *ποίησις* — *ποιητής* que l'on rencontre dans l'Épître aux Pisons, plus anciennement chez Néoptolème de Paros et peut-être (nous dit-il) chez Théophraste. Il suppose (Ora a me sembra probabile... p. 438) que ce schéma résulte de la juxtaposition de la Poétique (*περὶ ποιητικῆς*) et du Dialogue (*περὶ ποιητῶν*), juxtaposition due aux disciples d'Aristote, vraisemblablement à Héraclide Pontique dans son *Περὶ Ποιητικῆς καὶ τῶν Ποιητῶν* (dont nous ne connaissons que le titre !). Il poursuit : « però, come la sua relazione coi corrispondenti scritti dello Stagirita è per ragioni di tempo e di ambiente inevitabile, così è pur lecito supporre ch'essa abbia dato l'impulso a quella giustapposizione dei due *εἶδη* che dopo

d'allora assunse valore isagogico : non più giustapposizione, ma classificazione di parti » (p. 440). On ne saurait trop insister sur le fait que, dans ce raisonnement, il y a deux points conjecturaux qui le rendent absolument hypothétique : la supposition que ce schéma provient de la juxtaposition des deux écrits d'Aristote et celle qu'il remonte à Héraclide. En réalité nous ignorons ses origines et nous ne savons même pas s'il est apparu d'abord dans un art poétique ou dans une autre τέχνη.

C'est pourtant sur ce raisonnement hypothétique que se fonde Rostagni, dans la seconde partie de son article, pour soutenir que la structure de la Poétique et celle du Dialogue doivent avoir subsisté, dans leurs grandes lignes, dans chacune des deux divisions des traités construits selon ce schéma et que l'on peut, par conséquent, reconstituer le plan du *Περὶ Ποιητῶν* à partir, par exemple, de l'Épître aux Pisons (p. 146-7). Malheureusement pour lui, la valeur de sa méthode de reconstitution peut être facilement mise à l'épreuve. En effet, si la seconde partie de cette Épître aux Pisons correspondait au Dialogue, il devrait en être de même de la première par rapport à la Poétique. Qu'en est-il en fait ? Nous y trouvons une subdivision commune en *ποίησις* — *ποίημα*, c'est-à-dire une introduction sur la poésie en général, suivie d'une analyse de ses différents genres. Il est difficile de dire s'il y a, de ce point de vue là, une parenté quelconque entre nos deux ouvrages, étant donné que cette répartition des matières est si naturelle qu'un écrivain, l'inventeur de ce schéma *ποίησις* (*ποίημα*) — *ποιητής*, pouvait être amené à la choisir indépendamment de tout modèle. Sa présence dans la Poétique et dans la première partie de l'Épître aux Pisons ne prouve donc pas leur parenté. Mais — et ceci est capital — là cesse toute correspondance. Sans reprendre par le détail le plan de la Poétique (voir p. 117-36), rappelons simplement que les trois modes de la *μίμησις* qui déterminent les genres de la poésie et leur histoire, que les six *μέρη* qualitatives sont à sa base. Or nous ne retrouvons rien de pareil dans Horace. Il n'est même pas certain qu'il ait inclus, dans la seconde partie, le traitement de l'épopée (v. 128-52). L'exposé sur la comédie suit immédiatement celui de la tragédie. Il parle du drame satyrique qui n'apparaît pas dans la Poétique actuelle, etc. Observons, en passant, que, si le critique italien était conséquent avec lui-même, il lui faudrait expliquer pourquoi rien, dans l'Épître aux Pisons, ne correspond à la théorie de la *κάθαρσις* qui se trouvait soi-disant

dans le second livre perdu de la Poétique ! Nous concluons donc en disant que non seulement l'esprit mais aussi la structure des traités d'Aristote et d'Horace sont absolument différents et nous poserons à Rostagni la question suivante : à supposer qu'une personne ne connaisse notre Poétique que par quelques fragments pris au hasard, et qu'elle ait à sa disposition l'Épître aux Pisons, serait-elle à même, grâce à celle-ci, de retrouver le plan de l'œuvre d'Aristote ? La réponse ne fait aucun doute : c'est un non. Que penser de la méthode semblable employée par Rostagni pour reconstituer le plan du *Περὶ Ποιητῶν* ?

Cette discussion suffira. Nous nous sommes volontairement limité aux arguments de base de cet article pour montrer sur quels fondements repose la savante reconstitution de Rostagni. Nous ne voulons pas dire, bien entendu, qu'on n'y trouve rien d'intéressant, aucun rapprochement judicieux, que le vrai n'y soit jamais atteint, mais seulement qu'il ne peut s'agir que d'une suite de conjectures plus ou moins invraisemblables (377). On nous reprochera peut-être la longueur de cette réfutation. Nous y voyons deux excuses. En général (378) la critique moderne a reçu avec faveur cette tentative de reconstitution qu'elle est allée jusqu'à qualifier de « *secura* » (379). Si notre discussion pouvait détruire ce mythe, elle aurait sa justification. Il nous fallait, d'autre part, nous « désintoxiquer » des habiles théories rostagniennes, de toute cette superstructure conjecturale, pour redécouvrir la vraie nature de ce *Περὶ Ποιητῶν* et pouvoir, ainsi, préciser ses rapports avec notre Poétique. Ce sera la partie positive de cet exposé.

Il va de soi que les rares fragments que nous possédons de ce dialogue serviront de base à nos jugements. Nous y trouvons essentiellement des renseignements d'histoire littéraire : sur le style et les œuvres d'Empédocle (fr. 70 Rose), sur sa vie (fr. 71), à moins qu'on n'attribue ce fragment aux *Ὀλυμπιονῆται* (380), sur des rivaux de Socrate (fr. 75), sur la naissance d'Homère (fr. 76). Aristote devait s'y intéresser particulièrement aux *εὔρεται* des divers genres poétiques : Alexamène pour le dialogue (fr. 72), Callinos pour le distique élégiaque (fr. 676), Arion pour le dithyrambe (fr. 677), si du moins ces deux derniers fragments appartiennent à notre œuvre (381). D'autre part il ne devait pas craindre d'entrer dans certains détails, comme le font penser l'allusion de la Poétique (*τὰ παρὰ τὰς ἐξ ἀνάγκης ἀκολουθοῦσας αἰσθήσεις τῇ ποιητικῇ... εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις*

ἰκανῶς, 15, 54 b 15-8) et la critique d'une erreur d'Euripide (fr. 74), que Rostagni a probablement raison de mettre en rapport (p. 150-1).

On voit que, si le sujet du Dialogue correspondait à peu près à celui de la Poétique, la manière ne laissait pas d'en être fort différente : l'un devait être une brillante histoire anecdotique et littéraire, alors que l'autre était un simple cours d'esthétique. Une telle différence ne n'explique pas seulement, nous semble-t-il, par la destination de ces deux écrits, mais aussi par la date de leur composition. On a déjà relevé (p. 197-8) que le *Περὶ Ποιητῶν* contient un éloge d'Empédocle qui ne cadre guère avec son expulsion très nette du cercle des poètes dans la Poétique. Nous avons aussi montré, il est vrai, que la nature même de la citation de Diogène Laërce nous empêchait de conclure avec une certitude absolue à une contradiction entre ces deux ouvrages. Il paraît cependant vraisemblable que, dans l'un, Aristote s'en tenait encore à la notion traditionnelle plutôt vague de l'art — *μυθῶν*, mais que, dans l'autre et même tardivement puisqu'il s'agit d'une notice marginale, il avait développé cette idée jusqu'à ses conséquences extrêmes. Mais il y a une autre différence qui exclut une date rapprochée pour ces deux œuvres. C'est le récit symbolique de la naissance d'Homère (fr. 76) qu'on a trouvé si peu digne de notre philosophe qu'on en a conclu à l'inauthenticité du Dialogue (382). Pour nous ce sera seulement une preuve de la jeunesse de son auteur. Que l'on pense un instant au sujet de l'Endème ! Même si cette légende ne représente pas forcément l'opinion d'Aristote, puisque nous avons à faire à un dialogue (383), il n'en demeure pas moins que nous sommes bien loin des préoccupations de la Poétique et qu'il a dû s'écouler un bon nombre d'années entre la composition du *Περὶ Ποιητῶν* et celle de ce traité.

E. Chronologie de la Poétique

On se rallie, en général (384), aux idées de Rostagni (385) sur cette question — et avec raison, car sa démonstration est convaincante pour qui considère la Poétique comme une œuvre homogène et ne la distingue pas de la *Πραγματεία*. Mais évidemment que, pour nous, toute cette question est à reprendre et que la solution que nous lui donnerons sera différente et, nous sem-

ble-t-il, plus vraisemblable. Elle est, d'ailleurs, relativement simple, car toutes les indications concordent, même si, dans l'état présent de nos connaissances, nous ne pouvons pas être aussi précis que nous le voudrions.

Nous avons vu (p. 49-50) que la plupart des notices marginales sur les origines du drame, aux chapitres 3 à 5, ne peuvent avoir été rédigées qu'à la suite des recherches d'Aristote au *Metron* d'Athènes, qui ont eu lieu entre 335 et 330 (286). La rédaction primitive est donc antérieure à cette date, autrement dit antérieure à la fondation du Lycée. En revanche, une partie au moins des surcharges marginales et additions ultérieures a été faite pour l'enseignement à ce Lycée. Pour pouvoir affirmer que toutes l'ont été, il faudrait être certain qu'Aristote n'a revu son cours qu'une seule fois. Or nous n'avons pas pu prouver ce point (voir p. 161-3). Il va de soi que la *Πραγματεία*, postérieure à notre *Poétique*, doit aussi être datée de ce second séjour à Athènes.

Il résulte, ensuite, d'une de nos discussions (p. 35) qu'on peut supposer, par un argument *ex silentio*, que le noyau de notre ouvrage a été composé avant la découverte du syllogisme par Aristote. Malheureusement on ne s'entend pas sur l'époque de cette découverte (386) bien qu'on s'accorde à la reconnaître pour relativement ancienne. Cela de nouveau nous permet de dire que la rédaction primitive doit être antérieure à la fondation du Lycée.

En revanche, nous userons avec prudence de l'argument traditionnel selon lequel les livres VII et VIII de la *Politique* sont antérieurs à notre *Poétique* alors que les livres I et III de la *Rhétorique* lui sont postérieurs, car nous avons constaté que les renvois que l'on y trouve, au futur et au parfait, se rapportent en réalité à la *Πραγματεία*. Pour ce qui est de la *Rhétorique*, œuvre tardive, l'indication garde de sa valeur — puisque le *Ποιητικόν* est lui-même antérieur à la *Πραγματεία* — mais ne nous apprend pas grand'chose. Tout au plus confirme-t-elle les arguments précédents. Quant au livre VIII de la *Politique*, on se demandera si Aristote, en disant qu'il expliquerait plus clairement *ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς* ce qu'il entend par *κάθαραις*, pensait à son futur cours (*Ποιητικόν*) ou aux lecteurs de la *Πραγματεία*. Quoi qu'il en soit, il existe une parenté d'idées marquée entre ce livre VIII de la *Politique* et notre *Poétique*, si bien qu'ils doivent appartenir à la même période. Or on s'accorde à le considérer (avec le livre VII) comme ancien (387).

On pourrait aussi, pour déterminer cette chronologie, comparer d'une part le texte ancien, d'autre part les adjonctions ultérieures avec les autres œuvres du Stagirite. Mais ce serait la matière d'un livre entier, en tout cas d'un long article, et nous doutons que le jeu en vaille la chandelle, étant donné que la chronologie de ces autres œuvres n'est pas non plus très sûre.

Nous en savons du reste assez, même sans cette comparaison. En commençant par la fin, nous pouvons dire qu'une partie au moins des additions récentes et la *Πραγματεία* datent du second séjour à Athènes (335-323) et sont antérieures aux livres I et III de la Rhétorique, que, d'autre part, le noyau ancien du *Ποιητικόν* a servi de notes de cours dans ce qu'on appelle la période intermédiaire qui s'étend de la mort de Platon à l'établissement du Lycée (348-335). Cette période comprend les séjours à Assos et à Mytilène, puis le préceptorat du jeune Alexandre à Pella. Personnellement — mais ce n'est qu'une hypothèse — nous croyons qu'Aristote fit ce cours sur la poésie en Macédoine. C'est alors, s'il faut en croire les Vies, qu'il prépara pour son royal élève une édition d'Homère et composa ses *Ἀπορήματα Ὀμηρικά*, dont nous possédons une esquisse ou un extrait au chapitre 25 de la Poétique. On pourrait bien entendu remonter plus haut, à l'époque de Mytilène ou même d'Assos, puisqu'il semble bien qu'Aristote ait déjà professé à la cour d'Hermias d'Atarnée. N'oublions pas cependant qu'il faut laisser assez de place pour pouvoir insérer dans cette chronologie le dialogue *Περὶ Ποιητῶν* qui, comme nous pensons l'avoir montré, correspond à un stage antérieur de la pensée du Stagirite.

Si l'on confronte nos vues avec celles de Rostagni, l'on constatera que nous éloignons le Dialogue de notre Poétique tout en les faisant tous deux plus anciens, de sorte que nous obtenons une œuvre de jeunesse (le *Περὶ Ποιητῶν*), une œuvre de la période intermédiaire (la partie primitive du *Ποιητικόν*), des additions (dans ce même *Ποιητικόν*) et une œuvre (la *Πραγματεία*) de la période de maturité. On sait pour quelles raisons (p. 193) Rostagni a rapproché le Dialogue de notre Poétique. Comme il ne pouvait dater celle-ci, à cause des passages (pour nous des notices marginales !) postérieurs aux recherches au *Μετρῶν*, que du début du second séjour à Athènes (vers 334-330), il s'est vu forcé non seulement d'en faire un écrit relativement tardif, mais aussi de rendre le *Περὶ Ποιητῶν* voisin de cette dernière période de la vie d'Aristote. Même si « dialogue » n'est pas l'équivalent

d' « œuvre de jeunesse », il faut reconnaître qu'il y a là une vraisemblance que notre chronologie fait disparaître.

Au terme de cette étude il nous paraît indiqué d'en résumer l'essentiel. Dans les deux premiers chapitres nous avons montré que la Poétique, loin d'être homogène, se composait, en fait, d'un noyau primitif enrichi plus tard d'additions marginales et même d'exposés entiers, assez souvent insérés maladroitement dans le texte actuel. Partant de ces constatations nous avons déduit, dans le troisième chapitre, que notre ouvrage ne pouvait être destiné à une publication quelle qu'elle fût ; qu'il a dû exister, par suite, un autre traité *περὶ ποιητικῆς*, perdu aujourd'hui et destiné, lui, à une demi-publication, puisque Aristote renvoie à un écrit de ce titre dans d'autres œuvres acroamatiques ; que l'existence de ce traité perdu, postérieur à notre Poétique dont il devait être une mise au point à l'usage des étudiants du Lycée, est confirmée par une série d'arguments plus ou moins décisifs et nous aide à expliquer certaines difficultés, par exemple la question de la place de l'exposé sur la *κάθαρσις* ; qu'il est improbable que la Poétique actuelle ait jamais compris un second livre disparu par la suite ; enfin que nos vues nous permettent de donner une chronologie plus satisfaisante des écrits d'Aristote consacrés à la poésie. Nous espérons que ces résultats positifs justifient les critiques que nous avons dû faire pour fonder nos théories sur une base plus sûre.

CONCLUSION

Qu'on nous permette, pour terminer, d'énumérer les points, qui nous paraissent acquis, et de relever quelques problèmes qui en dérivent mais dont la solution est encore à trouver.

Ces points acquis sont de deux sortes. Les uns se rapportent au texte même de la Poétique, les autres à la nature de cet ouvrage. Ainsi, les passages suivants, cités dans leur ordre d'apparition au cours de cette thèse, ne font plus difficulté : 3, 48 a 28-b 2 ; 1, 47 b 9-24 ; 2, 48 a 1-6 ; 3, 48 a 19-24 ; 4, 48 b 24-34 ; 49 a 9-15 ; 6, 49 b 36-50 a 3 ; 50 a 7-15 ; 50 a 38-b 4 ; 9, 52 a 1-11 ; 20, 56 b 38-57 a 10 ; 57 a 23-8 ; 21, 57 b 23-5 ; 23, 59 a 37-b 7 ; 25, 61 a 27-31. A ces passages on ajoutera le chapitre 25 dont le plan, les chapitres 12 et 16-8 dont la place s'explique désormais facilement. Si d'autre part nous envisageons la Poétique dans son ensemble, nous constaterons qu'il existe une différence entre ses parties anciennes et les additions ultérieures, différence caractérisée par la prédominance du théorique dans les unes, de l'empirique dans les autres, ou mieux encore, par une diversification plus nuancée des points de vue originaux dans les parties récentes. Par exemple, la division en deux des objets et de la manière de la *μίμησις* (chapitres 2 et 3) fait place à une division tripartite ; les deux *εἶδη* primitives de la tragédie (chapitre 10) se trouvent enrichies de deux nouvelles *εἶδη* (chapitre 18) ; au schéma relativement simple des *ἐπιτιμήματα καὶ λύσεις* (chapitre 25) vient s'en superposer un autre plus complexe. Notons, enfin, que grâce à notre analyse du texte de la Poétique, nous pouvons mieux la situer par rapport aux autres écrits d'Aristote.

A ce bilan positif opposons maintenant les problèmes qui attendent encore leur solution.

(a) Malgré l'impressionnante littérature qui lui a été consacrée, il nous semble que le témoignage d'Aristote sur les origines

du drame (chapitres 3-5) n'a pas encore été étudié d'une manière suffisamment critique. Il ne s'agit pas d'être pour ou contre Aristote, attitude un peu simpliste, mais de faire la part de ce qui est théorique et, au contraire, de ce qui découle de sources dignes de foi. Nous croyons que, pour cette question, notre analyse de la structure de ces chapitres sera d'une certaine aide.

(b) On ne nie plus aujourd'hui l'authenticité des *'Απορήματα 'Ομηρικά* ou, en tout cas, du noyau de cette collection de problèmes, car on sait que cet ouvrage, qu'on connaît indirectement par les scholies homériques, devait présenter de grandes ressemblances avec le chapitre 25 de notre Poétique. Quand nous avons remarqué que ce dernier se compose de deux exposés différents d'esprit et qui n'appartiennent pas à la même époque de la vie d'Aristote, nous nous sommes demandé quels étaient leurs rapports avec les *'Απορήματα 'Ομηρικά*. Question difficile entre toutes, puisque nous ne connaissons ceux-ci qu'indirectement, mais dont la solution nous permettrait probablement de distinguer la contribution du Maître, dans ce domaine de la critique littéraire, de celle des autres Péripatéticiens.

(c) Plus importante pour l'interprétation même de la Poétique serait une explication convaincante de la signification exacte des termes *σπουδαῖος, ἐπιεικῆς, χρηστός, ἀγαθός — φαῦλος, πονηρός, κακός*. Ont-ils valeur morale, sociale, esthétique, ou même une valeur mal délimitée qui tiendrait de ces divers aspects de l'activité humaine, lesquels n'étaient pas forcément aussi distincts jadis qu'ils le sont aujourd'hui dans nos esprits analytiques. Il n'est que de consulter les éditions les plus récentes de la Poétique pour se rendre compte des divergences et de la confusion qui règnent, sur ce sujet, dans la critique contemporaine. De la solution de ce problème résulterait non seulement une connaissance mieux fondée du rôle de l'esthétique dans la philosophie aristotélicienne, mais aussi une idée plus précise de la théorie de la *κάθαρσις* qui n'est qu'un des aspects, souvent démesurément grossi, de cette question plus générale. Ici de nouveau, nous pensons que nos recherches sur la structure de la Poétique pourraient jeter quelque lumière sur ce problème délicat.

(d) Même remarque pour une autre question apparentée du reste à la précédente : avons-nous, dans la Poétique, un écrit philosophique, empirique, polémique, ou tout à la fois, et, dans ce cas, quelle est l'importance relative de ces trois tendances ?

Nous espérons consacrer une autre étude à cette question qui nous paraît fondamentale.

On le voit, ce petit traité sur la poésie, malgré toute l'attention qu'on lui a prêtée, est loin d'avoir épuisé la curiosité de ceux qui se penchent sur lui.

Disons, pour achever, le plaisir que ce fut pour nous de constater que notre étude, partie pourtant de considérations fort différentes, aboutissait, dans le domaine particulier de l'esthétique, à la confirmation des vues de ceux qui, après Jaeger, interprètent génétiquement les œuvres d'Aristote et s'efforcent de retrouver, sous la forme sclérosée dans laquelle elles nous sont parvenues, la pensée véritable et vivante du « maître de ceux qui savent ».

APPENDICE

LE TEXTE DE LA POÉTIQUE

On comprendra qu'une étude, où l'analyse du texte et le choix des leçons jouent souvent un rôle fondamental, exige une connaissance sérieuse de ce texte. C'est pour cette raison que nous ne nous sommes pas contenté de la meilleure des éditions récentes, celle de Sykoutris (388), mais que nous avons pris la peine d'établir un nouveau texte.

Avons tout de suite que, comme la plupart de nos prédécesseurs, nous avons fait œuvre de seconde main. Il nous a paru que les résultats qu'on pouvait en attendre ne justifiaient pas une nouvelle collation des manuscrits. Les principaux d'entre eux ($\Sigma R^1 A \Phi$) ont été suffisamment étudiés (389). Pour les secondaires, qui mériteraient parfois d'être réexaminés, nous dépendons surtout de Gudeman (390) à qui nous devons beaucoup et qui se trouve être le seul éditeur à avoir publié un texte qui repose sur l'ensemble de la tradition manuscrite.

En ce qui concerne la valeur des manuscrits et leurs rapports, nous nous sommes aussi rallié aux vues de Gudeman, avec toutefois certaines réserves que nous ferons ailleurs (391). Nous ne croyons pas non plus qu'on puisse, dans l'état actuel de nos connaissances, établir leur filiation (392), mais nous pensons qu'il faut chercher à grouper en familles ceux qui sont apparentés (393).

Nous avons également adopté ses sigles, très supérieurs aux autres (on se demandera néanmoins pourquoi le Parisinus 1741 est encore désigné par A, non pas par P¹), mais avec un léger changement et quelques additions qu'impose une meilleure connaissance de la tradition manuscrite (394).

En revanche, où nous nous écartons passablement de lui, c'est pour le choix des abréviations et leur emploi aussi bien dans le texte grec que dans l'appendice critique.

Par une étrange inconséquence, lui qui dénie pourtant au Parisius 1741 (A) toute position privilégiée, fonde encore son texte sur ce manuscrit, puisque, lorsqu'il s'en écarte, il l'indique presque toujours par des crochets obliques < > ou droits []. Plus logiquement, nous n'avons eu recours à ces symboles que quand notre leçon diffère de celle des manuscrits, autrement dit quand elle est conjecturale. Pour éviter toute confusion, nous avons parfois usé de crochets droits lorsqu'une interpolation est révélée seulement par la version arabe et se trouve encore dans la plupart des éditions. À l'inverse, nous avons donné comme authentiques des leçons qui n'apparaissent que dans des manuscrits secondaires et pourraient être conjecturales. Mais ce sont là des cas exceptionnels.

Dans notre appendice critique, un nom de philologue entre parenthèses signifie que la conjecture de celui-ci a été confirmée plus tard par les manuscrits qui précèdent — une abréviation, telle = R², que le témoignage de ce manuscrit secondaire ne doit être pris au sérieux parce qu'il ne fait que refléter des suppositions érudites. Mais c'est surtout notre attitude prudente à l'égard de l'original grec de la version arabe (Σ) qui nous a obligé à employer une série d'abréviations conventionnelles dont voici la signification :

Ar. (au lieu de Σ)	on ne peut remonter à l'original grec,
vid. Σ	la leçon se trouve probablement en Σ ,
non vid. Σ	il est improbable qu'elle s'y trouve,
fort. Σ	elle est peut-être en Σ ,
$\Sigma?$	on ne sait si elle s'y trouve, on l'ignore,
= $\Sigma(?)$	malgré ce qu'un tel en pense il n'est guère possible (ou impossible) qu'elle s'y trouve.

Bien que plus rarement, les mêmes abréviations serviront également à l'original grec (Φ) des deux traductions latines. Lorsqu'il y a eu lieu, nous avons fait suivre, entre parenthèses et en italique, le texte de T^v M^v et la traduction latine, faite par Tkatsch, de la version arabe.

Nous donnons d'abord le texte grec de la Poétique avec, en note, des renvois aux pages de cette étude qui en traitent, ensuite l'appendice critique précédé lui-même des sigles des manuscrits. Dans le texte grec, les termes suivis d'un astérisque sont discutés dans l'appendice critique.

ΠΟΙΗΤΙΚΟΝ

1447 a

1. περί ποιητικῆς αὐτῆς τε καὶ τῶν εἰδῶν αὐτῆς, ἦν τινα δύναμιν ἕκαστον ἔχει, καὶ πῶς δεῖ συνίστασθαι τοὺς μύθους εἰ μέλλει καλῶς ἔξειν ἢ ποιήσῃς, ἔτι δὲ ἐκ πόσων καὶ ποίων ἐστὶ μορίων, ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν ἄλλων ὅσα τῆς αὐτῆς ἐστὶ μεθόδου, λέγωμεν* ἀρξάμενοι κατὰ φύσιν πρῶτον ἀπὸ τῶν πρώτων.

10

ἐποποιία δὴ καὶ ἡ τῆς τραγωδίας ποιήσῃς, ἔτι δὲ κωμωδία καὶ ἡ διθυραμβοποιητικὴ καὶ τῆς αὐλητικῆς ἢ πλείστη καὶ κιθαριστικῆς*, πᾶσαι τυγχάνουσιν οὖσαι μιμήσεις τὸ σύνολον· διαφέρουσι δὲ ἀλλήλων τρισίν, ἢ γὰρ τῶ ἐν* ἑτέροις μιμεῖσθαι ἢ τῶ ἕτερα ἢ τῶ ἐτέρως καὶ μὴ τὸν αὐτὸν τρόπον.

15

ὥσπερ γὰρ καὶ χρώμασι καὶ σχήμασι πολλὰ μιμοῦνται τινες ἀπεικάζοντες, οἱ μὲν διὰ τέχνης οἱ δὲ διὰ συνηθείας, ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φωνῆς*, οὕτω καὶ ταῖς εἰρημέναις τέχναις· ἅπασαι μὲν ποιοῦνται τὴν μίμησιν ἐν ῥυθμῷ καὶ λόγῳ καὶ ἁρμονίᾳ, τούτοις δ' ἢ χωρὶς ἢ μειγμένους· οἷον ἁρμονία μὲν καὶ ῥυθμῷ χρώμεναι μόνον ἢ τε αὐλητικὴ καὶ ἡ κιθαριστικὴ (καὶ εἴ τινες ἕτεραι τυγχάνουσιν* οὖσαι τοιαῦται* τὴν δύναμιν, οἷον ἢ τῶν συρίγγων)· αὐτῶ δὲ τῶ ῥυθμῷ [μιμεῖται]* χωρὶς ἁρμονίας ἢ* τῶν ὄρχηστῶν (καὶ γὰρ οὗτοι διὰ τῶν σχηματιζομένων ῥυθμῶν μιμοῦνται καὶ ἦθη καὶ πάθη καὶ πράξεις)· ἢ δὲ* μόνον τοῖς λόγοις φιλοῖς ἢ τοῖς μέτροις, καὶ τούτοις εἴτε μιγνῦσα μετ' ἀλλήλων εἴθ' ἐνὶ τινι γένει χρωμένη τῶν μέτρων, ἀνώνομος* τυγχάνουσα* μέχρι τοῦ νῦν·

20

25

1447 b

[οὐδὲν γὰρ ἂν ἔχοιμεν ὀνομάσαι κοινὸν τοὺς Σώφρονος καὶ Ξενάρχου μίμους καὶ τοὺς Σωκρατικούς λόγους, οὐδὲ εἴ τις διὰ τριμέτρων*]

10

Renvois aux pages où sont discutées les additions ultérieures :

47 a 24-6 : p. 20. 47 a 27-8 : p. 20-1 et note 259.

1447 b

ἢ ἐλεγείων ἢ τῶν ἄλλων τινῶν τῶν τοιούτων ποιοῖτο τὴν μίμησιν· πλὴν οἱ ἄνθρωποι γε συνάπτοντες τῷ μέτρῳ τὸ ποιεῖν τοὺς μὲν* ἐλεγειοποιούς, τοὺς δὲ ἐποικοιούς ὀνομά-
 ζουσιν, οὐχ ὡς
 15 κατὰ τὴν* μίμησιν ποιητὰς ἀλλὰ κοινῇ κατὰ τὸ μέτρον προσ-
 αγορεύοντες (καὶ γὰρ ἂν ἰατρικὸν ἢ φυσικόν* τι διὰ τῶν
 μέτρων ἐκφέρωσιν, οὕτω καλεῖν εἰώθασιν· οὐδὲν δὲ κοινόν ἐστιν
 Ὀμήρῳ καὶ Ἐμπεδοκλεῖ πλὴν τὸ μέτρον, διὸ τὸν μὲν
 20 ποιητὴν δίκαιον καλεῖν, τὸν δὲ φυσιολόγον μᾶλλον ἢ ποιη-
 τήν)· ὁμοίως δὲ κἂν εἰ τις ἅπαντα τὰ μέτρα μιγνύων
 ποιοῖτο τὴν μίμησιν καθάπερ Χαϊρήμων ἐποίησε Κένταυ-
 ρον* μικτὴν ῥαψῳδίαν ἐξ ἁπάντων τῶν μέτρων καὶ τοῦτον*
 ποιητὴν προσαγορευτέον. περὶ μὲν οὖν τούτων διωρίσθω
 25 τοῦτον τὸν τρόπον. εἰσὶ δὲ τινες αἱ* πᾶσι χρῶνται τοῖς εἰρη-
 μένοις, λέγω δὲ οἶον ῥυθμῶ* καὶ μέλει καὶ μέτρῳ, ὥσπερ
 ἢ τε τῶν διθυραμβικῶν ποιήσις καὶ ἢ τῶν νόμων καὶ ἢ
 τε τραγῳδία καὶ ἢ κωμῳδία· διαφέρουσι δὲ ὅτι αἱ μὲν
 ἅμα πᾶσιν* αἱ δὲ κατὰ μέρος. ταύτας μὲν οὖν* λέγω τὰς
 διαφορὰς τῶν τεχνῶν ἐν οἷς* ποιοῦνται τὴν μίμησιν.

1448 a

2. ἐπεὶ δὲ μιμοῦνται οἱ μιμούμενοι πράττοντας, ἀνάγκη
 δὲ τούτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι, τὰ γὰρ ἦθη σχεδὸν
 αἰεὶ τούτοις ἀκολουθεῖ μόνους, κακία γὰρ καὶ ἀρετὴ τὰ ἦθη
 5 διαφέρουσι πάντες* (ἦτοι βελτίονας ἢ καθ' ἡμᾶς ἢ χείρονας
 ἢ καὶ τοιούτους, ὥσπερ οἱ γραφεῖς· Πολύγνωτος μὲν γὰρ
 κρείττους, Παύσων δὲ χείρους, Διονύσιος δὲ ὁμοίους εἶκαζεν),
 δῆλον δὲ* ὅτι καὶ τῶν λεχθεισῶν ἐκάστη μιμήσεων ἔξει
 ταύτας τὰς διαφορὰς καὶ ἔσται ἕτερα τῶ* ἕτερα μιμεῖσθαι
 10 τοῦτον τὸν τρόπον. καὶ γὰρ ἐν ὀρχήσει καὶ αὐλήσει καὶ
 κιθαρίσει ἔστι γενέσθαι ταύτας τὰς ὁμοιοτήτας, καὶ* περὶ
 τοὺς λόγους δὲ καὶ τὴν ψιλομετρίαν (οἶον Ὀμηρος μὲν βελ-
 τίους, Κλεοφῶν δὲ ὁμοίους, Ἡγήμων δὲ ὁ Θάσιος ὁ* τὰς
 παρωδίας ποιήσας πρῶτος καὶ Νικοχάρης ὁ τὴν Δειλιάδα*
 χείρους), ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τοὺς διθυράμβους καὶ περὶ τοὺς
 15 νόμους, ὥσπερ Κύκλωπας* Τιμόθεος καὶ Φιλόξενος
 [μιμήσαιτο ἂν τις]*. ἐν ταύτῃ δὲ τῇ* διαφορᾷ καὶ ἢ τραγῳ-
 δία πρὸς τὴν κωμῳδίαν διέστηκεν (ἢ μὲν γὰρ χείρους ἢ δὲ
 βελτίους μιμεῖσθαι βούλεται τῶν νῦν).

3. ἔτι δὲ τούτων τρίτη διαφορὰ τὸ ὡς ἕκαστα τούτων μιμῆσαιτο ἂν τις· καὶ γὰρ ἐν τοῖς αὐτοῖς καὶ τὰ αὐτὰ μιμῆσθαι ἔστιν ὅτε μὲν ἀπαγγέλλοντα (ἢ ἕτερόν τι γιγνόμενον ὡσπερ "Ὀμηρος ποιεῖ, ἢ ὡς τὸν αὐτὸν καὶ μὴ μεταβάλλοντα) ὅτε δὲ* πάντας* ὡς πράττοντας καὶ ἐνεργοῦντας τοὺς μιμουμένους.

ἐν τρισὶ δὴ ταύταις διαφοραῖς ἡ μίμησις ἔστιν, ὡς εἶπομεν κατ' ἀρχάς, ἐν οἷς τε καὶ α* καὶ ὡς ὥστε τῇ μὲν ὁ αὐτὸς ἂν εἴη μιμητῆς Ὀμήρῳ Σοφοκλῆς, μιμοῦνται γὰρ ἄμφω σπουδαίους, τῇ δὲ Ἀριστοφάνει, πράττοντας γὰρ μιμοῦνται καὶ δρῶντας ἄμφω ὅθεν καὶ δράματα καλεῖσθαι τινες αὐτὰ φασιν, ὅτι μιμοῦνται δρῶντας· διὸ καὶ ἀντιποιοῦνται τῆς τε τραγωδίας καὶ τῆς κωμωδίας οἱ Δωριεῖς (τῆς μὲν γὰρ* κωμωδίας οἱ Μεγαρεῖς οἱ τε ἐνταῦθα ὡς ἐπὶ τῆς παρ' αὐτοῖς δημοκρατίας γενομένης καὶ οἱ ἐκ Σικελίας ἐκεῖθεν γὰρ ἦν Ἐπίχαρμος ὁ ποιητῆς πολλῶ* πρότερος ὢν Χιωνίδου* καὶ Μάγνητος, καὶ τῆς τραγωδίας ἔνιοι τῶν ἐν Πελοποννήσῳ*) ποιοῦμενοι τὰ ὀνόματα σημείον (οὗτοι* μὲν γὰρ κώμας τὰς περιουκίδας καλεῖν φασιν, Ἀθηναῖοι* δὲ δῆμους, ὡς κωμωδοὺς οὐκ ἀπὸ τοῦ κωμάζειν λεχθέντας ἀλλὰ τῇ κατὰ κώμας πλάνῃ ἀτιμαζομένους ἐκ τοῦ ἄστεως) [καί]* τὸ ποιεῖν αὐτοὶ μὲν δρᾶν, Ἀθηναῖους δὲ πράττειν προσαγορεύειν*.

περὶ μὲν οὖν τῶν διαφορῶν καὶ πόσαι καὶ τίνες τῆς μιμήσεως, εἰρήσθω ταῦτα.

4. εὐόκασι δὲ γεννῆσαι μὲν ὅλως τὴν ποιητικὴν αἰτίαι δύο τινὲς καὶ αὐταὶ* φυσικαί. τὸ τε γὰρ* μιμῆσθαι σύμφυτον τοῖς ἀνθρώποις ἐκ παιδῶν ἔστί (καὶ τούτω διαφέρουσι* τῶν ἄλλων ζώων ὅτι μιμητικώτατόν ἔστι καὶ τὰς μαθήσεις ποιεῖται διὰ μιμήσεως τὰς πρώτας) καὶ τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι πάντας. σημείον δὲ τούτου τὸ συμβαῖνον ἐπὶ τῶν ἔργων· α* γὰρ αὐτὰ* λυπηρῶς ὀρώμεν, τούτων τὰς εἰκόνας τὰς μάλιστα ἠκριβωμένας χαίρομεν θεωροῦντες, οἷον θηρίων τε μορφὰς τῶν ἀτιμοτάτων καὶ νεκρῶν. (αἴτιον δὲ καὶ τούτου* ὅτι μανθάνειν οὐ μόνον τοῖς φιλοσόφοις ἤδιστον ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις ὁμοίως, ἀλλ' ἐπὶ βραχὺ κοινωνοῦ-

48 a 21-3 : p. 29-31. 48 a 31-5 et 35-8 : p. 11-4.
48 b 6-8 : p. 34. 48 b 12-9 : p. 34-5.

1448 b

15

σιν αὐτοῦ. διὰ γὰρ τοῦτο χαίρουσι τὰς εἰκόνας ὁρῶντες, ὅτι συμβαίνει θεωροῦντας μανθάνειν καὶ συλλογίζεσθαι τί ἕκαστον, οἷον ὅτι οὗτος ἐκεῖνος· ἐπεὶ ἐὰν μὴ τύχη προεωρακώς, οὐχ ἤ* μίμημα ποιήσει τὴν ἡδονὴν ἀλλὰ διὰ τὴν ἀπεργασίαν ἢ τὴν χροιάν ἢ διὰ τοιαύτην τινὰ ἄλλην αἰτίαν.)

20

κατὰ φύσιν δὲ ὄντος ἡμῖν τοῦ μιμῆσθαι καὶ τῆς* ὁρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ, τὰ γὰρ μέτρα ὅτι μόρια τῶν ῥυθμῶν ἐστὶ φανερόν, ἐξ ἀρχῆς οἱ* πεφυκότες πρὸς αὐτὰ* μάλιστα κατὰ μικρὸν προάγοντες ἐγέννησαν τὴν ποίησιν ἐκ τῶν αὐτοσχεδιασμάτων.

25

διεσπάσθη δὲ κατὰ τὰ οικεῖα ἦθη ἢ ποίησις, οἱ μὲν γὰρ σεμνότεροι τὰς καλὰς ἐμιμοῦντο πράξεις καὶ τὰς τῶν τοιοῦτων, οἱ δὲ εὐτελέστεροι τὰς τῶν φαύλων, πρῶτον ψόγους ποιοῦντες, ὡσπερ ἕτεροι* ὕμνους καὶ ἐγκώμια, (τῶν μὲν οὖν πρὸ Ὀμήρου οὐδενὸς ἔχομεν εἰπεῖν τοιοῦτον ποίημα, εἰκὸς δὲ εἶναι πολλοῦς· ἀπὸ δὲ Ὀμήρου ἀρξάμενοι* ἔστιν, οἷον ἐκεῖνου ὁ Μαργίτης καὶ τὰ τοιαῦτα) ἐν οἷς κατὰ τὸ* ἀρμόττον καὶ τὸ* λαμβεῖον* ἦλθε μέτρον (διὸ καὶ λαμβεῖον καλεῖται νῦν ὅτι ἐν τῷ μέτρῳ τοῦτω λάμβιζον ἀλλήλους), καὶ ἐγένοντο τῶν παλαιῶν οἱ μὲν ἡρωικῶν οἱ δὲ λάμβων ποιηταί. (ὡσπερ δὲ καὶ τὰ σπουδαῖα μάλιστα ποιητῆς Ὀμηρος ἦν, μόνος γὰρ οὐχ ὅτι εὐ ἀλλὰ* καὶ μιμήσεις δραμα-

30

τικὰς* ἐποίησεν, οὕτως καὶ τὰ τῆς κωμωδίας σχήματα* πρῶτος ὑπέδειξεν*, οὐ ψόγον ἀλλὰ τὸ γελοῖον δραματοποιήσας· ὁ* γὰρ Μαργίτης ἀνάλογον ἔχει, ὡσπερ Ἰλιάς καὶ ἡ* Ὀδύσεια πρὸς τὰς τραγωδίας, οὕτω καὶ οὗτος πρὸς τὰς κωμωδίας.)

35

1449 a

5

παραφανείσης δὲ τῆς τραγωδίας καὶ κωμωδίας οἱ ἐφ' ἑκατέραν τὴν ποίησιν ὁρμῶντες κατὰ τὴν οικεῖαν φύσιν, οἱ μὲν ἀντὶ τῶν λάμβων κωμωδοποιοὶ ἐγένοντο, οἱ δὲ ἀντὶ τῶν ἐπῶν τραγωδοδιδάσκαλοι, διὰ τὸ μείζω* καὶ ἐντιμότερα τὰ σχήματα εἶναι ταῦτα ἐκείνων.

10

τὸ μὲν οὖν ἐπισκοπεῖν εἰ ἄρα* ἔχει ἤδη ἢ τραγωδία τοῖς εἶδεσιν ἱκανῶς ἢ οὐ, αὐτὸ τε καθ' αὐτὸ κρίναι* καὶ πρὸς τὰ θεάτρα, ἄλλος λόγος. γενομένη* δ' οὖν ἀπ' ἀρχῆς αὐτοσχεδιαστικῆς* (καὶ αὐτὴ καὶ* ἢ κωμωδία, καὶ ἢ μὲν* ἀπὸ τῶν ἐξαρχόντων τὸν διθύραμβον, ἢ δὲ ἀπὸ τῶν τὰ φαλλικά* ἂ ἔτι καὶ νῦν ἐν πολλαῖς τῶν πόλεων διαμένει* νο-

μιζόμενα) κατὰ μικρὸν ἠδὲξήθη προαγόντων ὅσον ἐγγίγνετο φανερόν αὐτῆς καὶ πολλὰς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα [ἢ τραγωδία]* ἐπαύσατο, ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὐτῆς φύσιν. (καὶ τότε τῶν ὑποκριτῶν πλῆθος ἐξ ἑνὸς εἰς δύο πρῶτος Αἰσχύλος ἤγαγε καὶ τὰ τοῦ χοροῦ ἠλάττωσε καὶ τὸν λόγον πρωταγωνιστὴν παρεσκεύασεν· τρεῖς δὲ καὶ σκηνογραφίαν Σοφοκλῆς.) ἔτι δὲ τὸ μέγεθος ἐκ μικρῶν μύθων* καὶ λέξεως γελοίας διὰ τὸ ἐκ σατυρικοῦ* μεταβαλεῖν ὄψε ἀπεσεμνύθη· τό τε μέτρον ἐκ τετραμέτρου ἰαμβεῖον ἐγένετο· τὸ μὲν γὰρ πρῶτον τετραμέτρῳ ἐχρῶντο διὰ τὸ σατυρικὴν καὶ ὀργηστικωτέραν εἶναι τὴν ποιήσιν, λέξεως δὲ γενομένης αὐτῆ ἢ φύσις· τὸ οἰκτεῖον μέτρον εὖρε· μάλιστα γὰρ λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖόν ἐστιν· σημεῖον δὲ τούτου, πλεῖστα γὰρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους, ἐξάμετρα δὲ ὀλιγάκις καὶ ἐκβαίνοντες τῆς λεκτικῆς ἁρμονίας. ἔτι δὲ ἐπεισοδίων πλῆθη καὶ τὰ ἄλλ' ὡς* ἕκαστα κοσμηθῆναι λέγεται ἔστω ἡμῖν εἰρημέναι· πολὺ γὰρ ἂν ἴσως ἔργον εἶη διεξιέναι καθ' ἕκαστον.

5. (ἡ δὲ κωμωδία ἐστίν, ὥσπερ εἵπομεν, μίμησις φαυλοτέρων μὲν, οὐ μόντοι κατὰ πᾶσαν κακίαν, ἀλλὰ τοῦ αἰσχροῦ οὐ* ἐστὶ τὸ γελοῖον μόριον· τὸ γὰρ γελοῖόν ἐστι ἀμάρτημά τι καὶ αἰσχρὸς ἀνώδυνον καὶ οὐ φθαρτικόν, οἷον εὐθύς τὸ γελοῖον πρόσωπον αἰσχρόν τι καὶ διεστραμμένον* ἄνευ ὀδύνης.) αἰ μὲν οὖν τῆς τραγωδίας μεταβάσεις καὶ δι' ὧν ἐγένοντο οὐ λελήθασιν, ἡ δὲ κωμωδία διὰ τὸ μὴ σπουδάζεσθαι ἐξ ἀρχῆς ἔλαθεν· (καὶ γὰρ χορὸν κωμωδῶν* ὄψε ποτε ὁ ἀρχῶν ἔδωκεν, ἀλλ' ἔθελονταὶ ἦσαν) ἤδη δὲ σχήματά τινα αὐτῆς ἐχούσης οἱ λεγόμενοι αὐτῆς ποιηταὶ μνημονεύονται. τίς δὲ πρόσωπα ἀπέδωκεν ἢ προλόγους* ἢ πλῆθη ὑποκριτῶν καὶ ὅσα τοιαῦτα, ἠγνόηται (τὸ δὲ μύθους ποιεῖν Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις*· τὸ μὲν οὖν* ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἦλθε, τῶν δὲ Ἀθήνησιν Κράτης πρῶτος ἤρξεν ἀφέμενος τῆς ἰαμβικῆς ἰδέας καθόλου ποιεῖν λόγους καὶ μύθους).

ἡ μὲν οὖν ἐποποιία τῇ τραγωδίᾳ μέχρι μὲν τοῦ μέτρου μετὰ λόγου* μίμησις εἶναι σπουδαίων ἠκολούθησεν τῷ* δὲ τὸ μέτρον ἀπλοῦν ἔχειν καὶ ἀπαγγελίαν εἶναι, ταύτη δια-

1449 b

φέρουσιν (ἔτι δὲ τῷ μήκει, ἢ μὲν γὰρ* ὅτι μάλιστα πειρᾶται
 ὑπὸ μίαν περίοδον ἡλίου εἶναι ἢ μικρὸν ἐξαλλάττειν, ἢ δὲ
 ἐποποιία ἀόριστος τῷ χρόνῳ, καὶ τούτῳ διαφέρει· καίτοι
 15· τὸ πρῶτον ὁμοίως ἐν ταῖς τραγωδίαις τοῦτο ἐποίουν καὶ ἐν
 τοῖς ἔπεσιν). μέρη δ' ἐστὶ τὰ μὲν ταῦτά*, τὰ δὲ ἴδια τῆς
 τραγωδίας· διόπερ ὅστις περὶ τραγωδίας οἶδε σπουδαίας
 καὶ φαύλης, οἶδε καὶ περὶ ἐπῶν· ἃ μὲν γὰρ ἐποποιία
 20· ἔχει, ὑπάρχει τῇ τραγωδίᾳ, ἃ δὲ αὐτή*, οὐ πάντα ἐν τῇ
 ἐποποιίᾳ.

* * *

6. περὶ μὲν* οὖν τῆς ἐν ἑξαμέτροις μιμητικῆς καὶ περὶ
 κωμωδίας ὕστερον ἐροῦμεν· περὶ δὲ τραγωδίας λέγωμεν
 ἀπολαβόντες αὐτῆς ἐκ τῶν εἰρημένων τὸν γινόμενον ὄρον
 τῆς οὐσίας. ἔστιν οὖν τραγωδία μίμησις πράξεως σπουδαίας
 25· καὶ τελείας μέγεθος ἐχούσης, ἡδυσμένῳ λόγῳ χωρὶς ἐκασ-
 τῷ* τῶν εἰδῶν ἐν τοῖς μορίοις, δρώντων καὶ οὐ δι' ἀπαγ-
 γελίας, δι' ἑλέου καὶ φόβου περαίνουσα τὴν τῶν τοιοῦτων
 παθημάτων* κάθαρσιν. λέγω δὲ ἡδυσμένον μὲν λόγον τὸν
 ἔχοντα ῥυθμὸν καὶ ἁρμονίαν καὶ μέλος, τὸ δὲ χωρὶς τοῖς
 30· εἶδες· τὸ δὲ μέτρων ἓνια μόνον περαίνεσθαι καὶ πάλιν ἕτερα
 διὰ μέλους*.

ἐπεὶ δὲ πράττοντες ποιοῦνται τὴν μίμησιν, πρῶ-
 τον μὲν ἐξ ἀνάγκης ἂν εἴη τι μόριον τῆς* τραγωδίας ὁ τῆς
 ὕψους κόσμος· εἶτα μελοποιία καὶ λέξις, ἐν τούτοις γὰρ
 ποιοῦνται τὴν μίμησιν. λέγω δὲ λέξιν μὲν αὐτὴν* τὴν τῶν
 35· μέτρων σύνθεσιν, μελοποιίαν δὲ ὁ τὴν δύναμιν φανεράν
 ἔχει πᾶσαν. ἐπεὶ δὲ πράξεώς ἐστὶ μίμησις, πράττεται δὲ
 ὑπὸ τινῶν πραττόντων, οὓς ἀνάγκη ποιούς τινας εἶναι κατὰ
 τε τὸ ἦθος καὶ τὴν διάνοιαν (διὰ γὰρ τούτων καὶ τὰς
 1450 a· πράξεις εἶναι φαμεν ποιᾶς τινας), πέφυκεν* αἷτια δύο τῶν
 πράξεων εἶναι, διάνοιαν* καὶ ἦθος (καὶ κατὰ ταύτας* καὶ*
 τυγχάνουσι καὶ ἀποτυγχάνουσι πάντες). ἔστιν δὲ* τῆς μὲν
 5· πράξεως ὁ μῦθος ἢ μίμησις· λέγω γὰρ μῦθον τοῦτον* τὴν
 σύνθεσιν τῶν πραγμάτων, τὰ δὲ ἦθη, καθ' ὃ ποιούς τινας
 εἶναι φαμεν τοὺς πράττοντας, διάνοιαν* δέ, ἐν ὅσοις λέγον-
 τες ἀποδεικνύασίν* τι ἢ* καὶ ἀποφαίνονται γνώμην. ἀνάγκη
 οὖν πάσης τραγωδίας μέρη εἶναι ἔξ, καθ' ὃ* ποιά τις ἐστὶν
 ἢ τραγωδία· ταῦτα δ' ἐστὶ μῦθος καὶ ἦθη καὶ λέξις* καὶ

διάνοια καὶ ὄψις καὶ μελοποιία. οἷς μὲν γὰρ μιμοῦνται
 1450 a
 10
 δύο μέρη ἐστίν, ὡς δὲ μιμοῦνται ἓν, ἃ δὲ μιμοῦνται τρία,
 καὶ παρὰ ταῦτα οὐδέν. τούτοις μὲν οὖν (οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν*) ὡς
 εἰπεῖν* κέκρηται ὡς* εἶδесιν· καὶ γὰρ ὄψεις* ἔχει πᾶν καὶ
 ἦθος καὶ μῦθον καὶ λέξιν καὶ μέλος καὶ διάνοιαν ὡσαύ-
 τως. μέγιστον δὲ τούτων ἐστὶν ἡ τῶν πραγμάτων σύστασις·
 15
 ἡ γὰρ τραγωδία μίμησις ἐστὶν οὐκ ἀνθρώπων ἀλλὰ πρά-
 ξεως* καὶ βίου (καὶ εὐδαιμονία καὶ κακοδαιμονία*
 ἐν πράξει ἐστίν, καὶ τὸ τέλος πράξις τις ἐστίν,
 οὐ ποιότης· εἰσὶν δὲ* κατὰ μὲν τὰ ἦθη ποιοὶ τινες, κατὰ δὲ
 τὰς πράξεις εὐδαιμονες ἢ τούναντίον· οὐκ οὖν ὅπως τὰ ἦθη
 20
 μιμήσονται πράττουσιν, ἀλλὰ τὰ ἦθη συμπεριλαμβάνουσιν*
 διὰ τὰς πράξεις), ὥστε τὰ πράγματα καὶ ὁ μῦθος τέλος
 τῆς τραγωδίας, τὸ δὲ τέλος μέγιστον ἀπάντων. (ἔτι ἄνευ
 μὲν πράξεως οὐκ ἂν γένοιτο τραγωδία, ἄνευ δὲ ἠθῶν γέ-
 νοιτ' ἂν. αἱ γὰρ τῶν νέων τῶν πλείστων ἀήθεις τραγωδίαί
 25
 εἰσὶν καὶ ὄλως ποιηταὶ πολλοὶ τοιοῦτοι, οἷον καὶ τῶν γρα-
 φέων Ζεῦξις πρὸς Πολύγνωτον* πέπονθεν· ὁ μὲν γὰρ*
 ἀγαθὸς ἠθογράφος, ἡ δὲ Ζεῦξιδος γραφή οὐδὲν
 ἔχει ἦθος.) ἔτι ἐάν τις ἐφεξῆς θῆ ῥήσεις ἠθικὰς καὶ λέξει
 καὶ διανοίᾳ* εὖ πεποιημέναις, οὐ* ποιήσει ὃ ἦν τῆς τραγω-
 30
 δίας ἔργον, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον ἢ* καταδεστέροις τούτοις
 κεκρημένη τραγωδία, ἔχουσα δὲ μῦθον καὶ σύστασιν πρα-
 γμάτων. πρὸς δὲ τούτοις τὰ μέγιστα οἷς ψυχαγωγεῖ ἡ
 τραγωδία τοῦ μύθου μέρη ἐστίν, αἱ τε περιπέτεια καὶ ἀνα-
 γνωρίσεις. (ἔτι σημεῖον ὅτι καὶ οἱ ἐγχειροῦντες ποιεῖν πρό-
 35
 τερον δύνανται τῇ λέξει καὶ τοῖς ἠθεσιν ἀκριβοῦν ἢ τὰ
 πράγματα συνίστασθαι, οἷον καὶ οἱ πρῶτοι ποιηταὶ σχεδὸν
 ἅπαντες.) ἀρχὴ μὲν οὖν καὶ οἷον ψυχὴ ὁ μῦθος τῆς τρα-
 γωδίας, δεύτερον δὲ τὰ ἦθη (παραπλήσιον γὰρ ἐστὶν καὶ
 1450 b
 ἐπὶ τῆς γραφικῆς· εἰ γὰρ τις ἐναλείψειε τοῖς καλλίστοις
 φαρμάκοις χύδην, οὐκ ἂν ὁμοίως εὐφράνειεν καὶ λευκο-
 γραφήσας εἰκόνα)· ἐστὶν τε* μίμησις πράξεως καὶ διὰ ταύτην
 μάλιστα τῶν πραττόντων. τρίτον δὲ ἡ διάνοια (τοῦτο δὲ
 5
 ἐστὶν τὸ λέγειν δύνασθαι τὰ ἐνόητα καὶ τὰ ἀρμόττοντα,
 ὅπερ ἐπὶ τῶν λόγων τῆς πολιτικῆς καὶ ῥητορικῆς ἔργον
 ἐστίν· οἱ μὲν γὰρ ἀρχαῖοι πολιτικῶς ἐποίουν λέγοντας, οἱ
 δὲ νῦν ῥητορικῶς). ἔστιν δὲ ἦθος μὲν τὸ τοιοῦτον ὃ δηλοῖ τὴν

50 a 12 : p. 54 et 58-9. 50 a 17-22 : p. 55-8.
 50 a 23-9 : p. 58-9. 50 a 35-8 : p. 60. 50 a 39-b 3 :
 p. 60-2. 50 b 4-8 : p. 62.

1450 b

9 bis

10

προαίρεσιν, ὁποῖά τις (ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον) ἢ προαιρεῖται ἢ φεύγει* (διόπερ οὐκ ἔχουσιν ἦθος τῶν λόγων* ἐν οἷς μὴδ' ὄλως* ἔστιν ὃ τι προαιρεῖται ἢ φεύγει ὁ λέγων).

15

διάνοια δέ, ἐν οἷς ἀποδεικνύουσι τι ὡς ἔστιν ἢ ὡς οὐκ ἔστιν, ἢ καθόλου τι ἀποφαίνονται. τέταρτον δὲ τῶν μὲν λόγων* ἢ λέξεις· λέγω δέ, ὡσπερ πρότερον εἴρηται, λέξιν εἶναι τὴν διὰ τῆς ὀνομασίας ἐρμηνείαν, ὃ καὶ ἐπὶ τῶν ἐμμέτρων καὶ ἐπὶ τῶν λόγων* ἔχει τὴν αὐτὴν δύναμιν. τῶν δὲ λοιπῶν* ἢ μελοποιία μέγιστον τῶν ἡδυσμάτων, ἢ δὲ ὄψις

20

ψυχαγωγικὸν μὲν, ἀτεχνότατον δὲ καὶ ἥκιστα οἰκεῖον τῆς ποιητικῆς· ἢ* γὰρ τῆς τραγωδίας δύναμις καὶ ἀνευ ἀγῶνος καὶ ὑποκριτῶν ἔστιν· ἔτι δὲ κυριώτερα περὶ τὴν ἀπεργασίαν τῶν ὄψεων ἢ τοῦ σκευοποιῦ τέχνη τῆς τῶν ποιητῶν ἔστιν.

7. διωρισμένων δὲ τούτων, λέγωμεν μετὰ ταῦτα ποίαν τινὰ δεῖ τὴν σύστασιν εἶναι τῶν πραγμάτων, ἐπειδὴ τοῦτο καὶ πρῶτον καὶ μέγιστον τῆς τραγωδίας ἔστιν.

κεῖται δ'*

25

ἡμῖν τὴν τραγωδίαν τελείας καὶ ὅλης πράξεως εἶναι μίμησιν ἔχούσης τι μέγεθος· ἔστιν γὰρ ὅλον καὶ μὴδὲν ἔχον μέγεθος. ὅλον δὲ ἔστιν τὸ ἔχον ἀρχὴν καὶ μέσον καὶ τελευτήν. ἀρχὴ δὲ ἔστιν ὃ αὐτὸ μὲν μὴ ἐξ ἀνάγκης μετ' ἄλλο ἔστιν, μετ'· ἐκεῖνο δ' ἕτερον πέφυκεν εἶναι ἢ γίνεσθαι**· τελευτὴ δὲ τούναντίον ὃ αὐτὸ μὲν μετ'* ἄλλο πέφυκεν εἶναι ἢ, ἐξ ἀνάγκης ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, μετὰ δὲ τοῦτο ἄλλο οὐδέν· μέσον δὲ ὃ καὶ αὐτὸ μετ' ἄλλο καὶ μετ' ἐκεῖνο ἕτερον.

30

δεῖ ἄρα τοὺς συνεστῶτας εὖ μύθους μῆθ' ὀπόθεν ἔτυχεν ἄρχεσθαι μῆθ' ὅπου ἔτυχε τελευτᾶν, ἀλλὰ κεχρῆσθαι ταῖς εἰρημέναις ἰδέαις. ἔτι δ' ἐπεὶ τὸ καλὸν καὶ ζῶον καὶ ἅπαν πρᾶγμα ὃ συνέστηκεν ἐκ τινῶν οὐ μόνον ταῦτα τεταγμένα δεῖ ἔχειν, ἀλλὰ καὶ μέγεθος ὑπάρχειν μὴ τὸ τυχόν· τὸ γὰρ καλὸν ἐν μεγέθει καὶ τάξει ἔστιν, διὸ οὔτε πάμμικρον*

35

ἄν τι γένοιτο καλὸν ζῶον, συγχεῖται γὰρ ἢ θεωρία ἐγγύς τοῦ ἀναισθήτου χρόνω* γινομένη, οὔτε παμμέγεθος*, οὐ γὰρ ἅμα ἢ θεωρία γίνεται ἀλλ' οἴχεται τοῖς θεωροῦσι τὸ ἐν καὶ τὸ ὅλον ἐκ τῆς θεωρίας ὅλον εἰ μυρίων σταδίων εἴη ζῶον, ὥστε δεῖ καθάπερ ἐπὶ τῶν σωμάτων* καὶ ἐπὶ τῶν ζώων ἔχειν μὲν μέγεθος, τοῦτο δὲ εὐσύνοπτον εἶναι, οὕτω

40

1451 a

καὶ ἐπὶ τῶν μύθων ἔχειν μὲν μῆκος, τοῦτο δὲ εὐμνημόνευ-

5

τον εἶναι. τοῦ δὲ* μήκους ὄρος <ὀ>* μὲν πρὸς τοὺς ἀγῶνας καὶ τὴν αἰσθησιν οὐ τῆς τέχνης ἐστίν· εἰ γὰρ ἔδει ἑκατόν τραγωδίας ἀγωνίζεσθαι, πρὸς κλεψύδραν* ἂν ἠγωνίζοντο, ὥσπερ ποτὲ καὶ ἄλλοτὲ φασιν*· ὁ δὲ κατ' αὐτὴν τὴν φύσιν τοῦ πράγματος* [ὄρος]*, αἰεὶ μὲν ὁ μείζων μέχρι τοῦ σύνδηλος εἶναι καλλίων ἐστὶ κατὰ τὸ μέγεθος· ὡς δὲ ἀπλῶς διορίσαντας εἰπεῖν, ἐν ὅσῳ μεγέθει κατὰ τὸ εἶκος ἢ ἀναγκαῖον ἐφεξῆς γιγνομένων συμβαίνει εἰς εὐτυχίαν ἐκ δυστυχίας ἢ ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν μεταβάλλειν, ἰκανὸς ὄρος ἐστὶν τοῦ μεγέθους.

10

15

8. μῦθος δ' ἐστὶν εἷς οὐχ ὥσπερ τινὲς οἴονται ἐὰν περὶ ἓνα ἢ πολλά γὰρ καὶ ἄπειρα τῷ ἐνί* συμβαίνει, ἐξ ὧν ἐνίων* οὐδὲν ἐστὶν ἐν· οὕτως δὲ καὶ πράξεις ἑνὸς πολλαὶ εἰσιν, ἐξ ὧν μία οὐδεμία γίνεται πράξις. διὸ πάντες εὐοικασιν ἁμαρτάνειν ὅσοι τῶν ποιητῶν Ἑρακλήϊδα καὶ* Θησηϊδα καὶ τὰ τοιαῦτα ποιήματα πεποιήκασιν· οἴονται γὰρ ἐπεὶ εἰς ἦν ὁ Ἑρακλῆς ἓνα καὶ τὸν μῦθον εἶναι προσήκειν. ὁ δ' Ὀμηρος, ὥσπερ καὶ τὰ ἄλλα διαφέρει, καὶ τοῦτ' εὐοικεν καλῶς ἰδεῖν, ἦτοι διὰ τέχνην ἢ διὰ φύσιν· Ὀδύσσειαν γὰρ ποιῶν οὐκ ἐποίησεν ἅπαντα ὅσα αὐτῷ* συνέβη, οἶον πληγῆναι μὲν ἐν τῷ Παρνασσῷ, μανῆναι δὲ προσποιήσασθαι ἐν τῷ ἀγερωῷ*, ὧν οὐδὲν* θατέρου γενομένου ἀναγκαῖον ἦν ἢ* εἶκος θάτερον γενέσθαι, ἀλλὰ περὶ μίαν πράξιν, οἶαν λέγομεν*, τὴν Ὀδύσσειαν συνέστησεν, ὁμοίως δὲ καὶ τὴν Ἰλιάδα. χρὴ οὖν, καθάπερ ἐν ταῖς ἄλλαις μιμητικαῖς ἢ μία μίμησις ἑνὸς ἐστίν, οὕτω καὶ τὸν μῦθον, ἐπεὶ πράξεως μίμησις ἐστὶ, μιᾶς τε εἶναι καὶ ταύτης* ὅλης, καὶ τὰ μέρη συνεστάναι τῶν* πραγμάτων οὕτως ὥστε μετατιθεμένου τινὸς μέρους ἢ ἀφαιρουμένου διαφθείρεσθαι* καὶ κινεῖσθαι τὸ ὅλον· ὁ γὰρ [προσόν ἢ μὴ προσόν μὴδὲν ποιεῖ ἐπίδηλον*, οὐδὲν μόνιον τοῦ ὅλου ἐστίν.

20

25

30

35

9. φανερόν δὲ ἐκ τῶν εἰρημένων καὶ ὅτι οὐ τὸ* τὰ γενόμενα* λέγειν, τοῦτο ποιητοῦ ἔργον ἐστίν, ἀλλ' οἷα ἂν γένοιτο, καὶ τὰ δυνατὰ κατὰ τὸ εἶκος ἢ τὸ ἀναγκαῖον· ὁ γὰρ ἱστορικὸς καὶ ὁ ποιητὴς οὐ τῷ ἢ ἔμμετρα λέγειν ἢ ἄμμετρα διαφέρουσιν· εἴη γὰρ ἂν τὰ Ἑροδότου εἰς μέτρα τεθῆναι καὶ οὐδὲν ἤττον ἂν εἴη ἱστορία τις μετὰ μέτρου ἢ ἄνευ μέτρων*. ἀλλὰ τοῦτῳ* διαφέρει, τῷ τὸν μὲν τὰ γενόμενα λέγειν, τὸν δὲ οἷα ἂν γένοιτο. διὸ καὶ φιλοσοφώτερον καὶ

1451 b

5

1451 b

- σπουδαιότερον ποιήσας ιστορίας ἐστίν· ἡ μὲν γὰρ ποιήσας
 μᾶλλον τὰ* καθόλου, ἡ δ' ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγει.
 ἔστιν δὲ καθόλου μὲν, τῷ ποίῳ τὰ ποῖα ἅττα συμβαίνει
 λέγειν ἢ πράττειν κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον, οὐ στο-
 10 χάζεται ἢ ποιήσας ὀνόματα ἐπιτιθεμένη· τὸ* δὲ καθ' ἕκασ-
 τον, τί Ἀλκιβιάδης ἔπραξεν ἢ τί ἔπαθεν. ἐπὶ μὲν οὖν τῆς
 κωμωδίας ἤδη τοῦτο δῆλον γέγονεν· συστήσαντες γὰρ τὸν
 μῦθον διὰ τῶν εἰκότων οὕτω τὰ τυχόντα ὀνόματα ὑποτι-
 15 θέασι*, καὶ οὐχ ὥσπερ οἱ ἱαμβοποιοὶ περὶ τῶν* καθ' ἕκαστον
 ποιούσιν. ἐπὶ δὲ τῆς τραγωδίας τῶν γενομένων ὀνομάτων
 ἀντέχονται· αἴτιον δ' ὅτι πιθανόν ἐστι τὸ δυνατόν· τὰ μὲν
 οὖν μὴ γενόμενα οὕτω πιστεύομεν εἶναι δυνατά, τὰ δὲ γε-
 νόμενα φανερόν ὅτι δυνατά· οὐ γὰρ ἂν ἐγένετο, εἰ ἦν ἀδύ-
 20 νατα. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἐν ταῖς τραγωδίαις, ἐν ἐνίαις* μὲν ἐν
 ἢ δύο τῶν γνωρίμων ἐστὶν ὀνομάτων, τὰ δὲ ἄλλα πεποιη-
 μένα, ἐν ἐνίαις δὲ οὐθέν, οἷον ἐν τῷ Ἀγάθωνος Ἀνθεῖ*. ὁμοίως
 γὰρ ἐν τούτῳ τὰ τε πράγματα καὶ τὰ ὀνόματα πεποιήται,
 καὶ οὐδὲν ἤττον εὐφραίνει. ὥστ' οὐ πάντως εἶναι* ζητητέον τῶν
 25 παραδεδομένων μύθων, περὶ οὓς αἱ τραγωδίαί* εἰσὶν, ἀντέ-
 χεσθαι. καὶ γὰρ γελοῖον τοῦτο ζητεῖν, ἐπεὶ καὶ τὰ γνώ-
 ριμα ὀλίγοις γνώριμά ἐστιν, ἀλλ' ὅμως εὐφραίνει πάντας.
 δῆλον οὖν ἐκ τούτων ὅτι τὸν ποιητὴν μᾶλλον τῶν μύθων
 εἶναι δεῖ ποιητὴν ἢ τῶν μέτρων, ὅσω ποιητῆς κατὰ τὴν*
 30 μίμησιν ἐστίν, μιμεῖται δὲ τὰς πράξεις. κἂν ἄρα συμβῆ
 γενόμενα ποιεῖν, οὐθέν ἤττον ποιητῆς ἐστὶ· τῶν γὰρ γενο-
 μένων ἕνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι οἷα ἂν εἰκὸς γενέσ-
 θαι [καὶ δυνατὰ γενέσθαι]* καθ' ὃ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητῆς
 ἐστίν. (τῶν δὲ ἀπλῶν* μύθων καὶ πράξεων αἱ ἐπεισοδιώδεις
 εἰσὶ χεῖρισται. λέγω δ' ἐπεισοδιώδη μῦθον ἐν ᾧ τὰ ἐπει-
 35 σόδια μετ' ἄλληλα οὐτ' εἰκὸς οὐτ' ἀνάγκη εἶναι. τοιαῦτα
 δὲ ποιοῦνται ὑπὸ μὲν τῶν φαύλων ποιητῶν δι' αὐτούς, ὑπὸ
 δὲ τῶν ἀγαθῶν διὰ τοὺς ὑποκριτάς*. ὄγωνίσματα γὰρ
 ποιοῦντες καὶ παρὰ τὴν δύναμιν παρατείνοντες* τὸν* μῦθον
 1452 a πολλάκις διαστρέφειν ἀναγκάζονται τὸ ἐφεξῆς.) ἐπεὶ δὲ οὐ
 μόνον τελείας ἐστὶ πράξεως ἢ μίμησις ἀλλὰ καὶ φοβερῶν
 καὶ ἑλεεινῶν, ταῦτα δὲ γίνεται καὶ μάλιστα (καὶ μᾶλλον*
 ὅταν γένηται παρὰ τὴν δόξαν) δι' ἄλληλα· τὸ γὰρ θαυ-
 5 μαστόν οὕτως ἔξει μᾶλλον ἢ εἰ ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου καὶ τῆς
 τύχης, ἐπεὶ καὶ τῶν ἀπὸ τύχης* ταῦτα θαυμασιώτατα

δοκεῖ ὅσα ὥσπερ* ἐπίτηδες φαίνεται γεγονέναι, οἷον ὡς* ὁ ἀνδριάς ὁ τοῦ Μίτυος ἐν Ἄργει ἀπέκτεινεν τὸν αἰτίον τοῦ θανάτου τῷ Μίτυι, θεωροῦντι ἐμπεσῶν· εἴκοι γὰρ τὰ τοιαῦτα οὐκ εἰκῆ γενέσθαι*, ὥστε ἀνάγκη τοὺς τοιοῦτους εἶναι καλλίους μύθους.

10

10. εἰσι δὲ τῶν μύθων οἱ μὲν ἀπλοῖ οἱ δὲ πεπλεγμένοι· καὶ γὰρ αἱ πράξεις, ὧν μιμήσεις οἱ μῦθοι εἰσιν, ὑπάρχουσιν εὐθὺς οὕσαι τοιαῦται. λέγω δὲ ἀπλῆν μὲν πράξιν ἧς, γινομένης ὥσπερ ὠρισται συνεχοῦς καὶ μίας, ἄνευ περιπετείας ἢ ἀναγνωρισμοῦ ἢ μετάβασις γίνεται, πεπλεγμένην* δὲ ἐξ ἧς* μετ' ἀναγνωρισμοῦ ἢ περιπετείας ἢ ἀμφοῖν ἢ μετάβασις ἐστίν. ταῦτα δὲ δεῖ γίνεσθαι ἐξ αὐτῆς τῆς συστάσεως τοῦ μύθου, ὥστε ἐκ τῶν προγεγενημένων συμβαίνειν* ἢ ἐξ ἀνάγκης ἢ κατὰ τὸ εἰκὸς γίνεσθαι ταῦτα*. διαφέρει γὰρ πολὺ τὸ γίνεσθαι τάδε διὰ τάδε ἢ μετὰ τάδε.

15

20

11. ἔστι δὲ περιπέτεια μὲν ἢ εἰς τὸ ἐναντίον τῶν πρακτομένων μεταβολή, καθάπερ εἴρηται, καὶ τοῦτο δέ, ὥσπερ λέγομεν*, κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ ἀναγκαῖον, οἷον* ἐν τῷ Οἰδίποδι ἐλθῶν ὡς εὐφρανῶν τὸν Οἰδίπουν καὶ ἀπαλλάξων τοῦ πρὸς τὴν μητέρα φόβου, δηλώσας ὅς ἦν, τοῦναντίον ἐποίησεν· καὶ ἐν τῷ Λυγικῇ* ὁ μὲν ἀγόμενος ὡς ἀποθανούμενος, ὁ δὲ Δαναὸς* ἀκολουθῶν ὡς ἀποκτενῶν· τὸν μὲν* συνέβη ἐκ τῶν πεπραγμένων ἀποθανεῖν, τὸν δὲ* σωθῆναι. ἀναγνώρισις δέ, ὥσπερ καὶ τοῦνομα σημαίνει, ἐξ ἀγνοίας εἰς γνῶσιν μεταβολή, ἢ εἰς φιλίαν ἢ ἐχθραν τῶν πρὸς εὐτυχίαν ἢ δυστυχίαν ὠρισμένων. καλλίστη δὲ ἀναγνώρισις, ὅταν ἅμα περιπέτεια γένηται*, οἷον ἔχει ἡ* ἐν τῷ Οἰδίποδι. (εἰσὶν μὲν οὖν καὶ ἄλλαι ἀναγνωρίσεις· καὶ γὰρ πρὸς ἄψυχα καὶ τὰ τυχόντα ἔστιν ὥσπερ* εἴρηται συμβαίνειν*. καὶ εἰ πέπραγέ τις ἢ μὴ* πέπραγεν ἔστιν ἀναγνώρισις. ἀλλ' ἡ μάλιστα τοῦ μύθου καὶ ἡ μάλιστα τῆς πράξεως ἢ εἰρημένη ἐστίν.) ἢ γὰρ τοιαύτη ἀναγνώρισις καὶ περιπέτεια* ἢ ἔλεον ἐξεῖ ἢ φόβον, οἷων* πράξεων ἢ τραγῳδία μίμησις ὑπόκειται· (ἔτι δὲ καὶ τὸ ἀτυχεῖν καὶ τὸ εὐτυχεῖν ἐπὶ τῶν τοιοῦτων συμβήσεται.) ἐπεὶ δὴ* ἢ ἀναγνώρισις τινῶν ἔστιν ἀναγνώρισις, αἱ μὲν θατέρου πρὸς τὸν ἕτερον μόνον, ὅταν ἢ δῆλος ἄτερος* τίς ἐστίν, ὅτε δὲ ἀμφοτέρους δεῖ ἀναγνώρισαι, οἷον ἢ

25

30

35

1452 b

5

1452 b

μὲν Ἰφιγένεια τῷ Ὀρέστη ἀνεγνωρίσθη ἐκ τῆς πέμψεως τῆς ἐπιστολῆς, ἐκείνῳ* δὲ πρὸς τὴν Ἰφιγένειαν ἄλλης ἔδει ἀναγνωρίσεως.

- 10 (ἄλλο μὲν οὖν τοῦ μύθου μέρη ταῦτ'* ἐστὶ, περιπέτεια καὶ ἀναγνώρισις, τρίτον δὲ πάθος. τούτων δὲ περιπέτεια μὲν καὶ ἀναγνώρισις εἰρηται*, πάθος δὲ ἐστὶ πρᾶξις φθαρτικὴ ἢ ὀδυνηρά, ὅλον οἱ τε ἐν τῷ φανερῷ θάνατοι καὶ αἱ περιωδύνια καὶ αἱ* τρώσεις καὶ ὅσα τοιαῦτα.)

- 15 12. (μέρη δὲ τραγωδίας οἷς μὲν ὡς εἶδει δεῖ χρῆσθαι πρότερον εἰπομεν*, κατὰ δὲ τὸ ποσὸν καὶ εἰς 2 διαιρεῖται κεχωρισμένα τάδε ἐστίν, πρόλογος ἐπεισόδιον ἔξοδος χορικόν, καὶ τούτου τὸ μὲν πάροδος τὸ δὲ στάσιμον, κοινὰ μὲν ἀπάντων ταῦτα, ἴδια δὲ τὰ ἀπὸ τῆς σκηνῆς καὶ κομμοί. ἐστὶν δὲ πρόλογος μὲν μέρος ὅλον τραγωδίας τὸ πρὸ χοροῦ
- 20 παρόδου, ἐπεισόδιον δὲ μέρος ὅλον τραγωδίας* τὸ μεταξὺ ὄλων χορικῶν μελῶν*, ἔξοδος δὲ μέρος ὅλον τραγωδίας μεθ' ὃ οὐκ ἐστὶ χοροῦ μέλος, χορικοῦ δὲ πάροδος μὲν ἡ πρώτη λέξις ὄλου* χοροῦ, στάσιμον δὲ μέλος χοροῦ τὸ ἀνευ ἀναπαίστου καὶ τροχαίου*, κομμοὺς δὲ θρήνος κοινὸς χοροῦ καὶ ἀπὸ
- 25 σκηνῆς*.) [μέρη δὲ τραγωδίας οἷς μὲν ὡς εἶδει* δεῖ χρῆσθαι πρότερον εἰπομεν*, κατὰ δὲ τὸ ποσὸν καὶ εἰς 2 διαιρεῖται κεχωρισμένα, ταῦτ' ἐστίν.]*

- 30 13. ὧν* δὲ δεῖ στοχάζεσθαι καὶ 2 δεῖ εὐλαβεῖσθαι συνιστάνας τοὺς μύθους, καὶ πόθεν ἔσται τὸ τῆς τραγωδίας ἔργον ἐφεξῆς ἂν εἴη λεκτέον τοῖς νῦν* εἰρημένοις. (ἐπειδὴ οὖν δεῖ τὴν σύνθεσιν εἶναι τῆς καλλίστης τραγωδίας μὴ ἀπλῆν ἀλλὰ πεπλεγμένην καὶ ταύτην φοβερῶν καὶ ἔλεεινῶν εἶναι μιμητικὴν, τοῦτο γὰρ ἴδιον τῆς τοιαύτης μιμήσεώς ἐστίν, πρῶτον μὲν δῆλον ὅτι οὔτε τοὺς ἐπιεικεῖς ἀνδρας δεῖ μετα-
- 35 βάλλοντας φαίνεσθαι ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν, οὐ γὰρ φοβερὸν οὐδὲ ἔλεεινὸν τοῦτο, ἀλλὰ μιαιρὸν ἐστίν· οὔτε τοὺς μοχθηροὺς ἐξ ἀτυχίας εἰς εὐτυχιαν*, ἀτραγωδότατον γὰρ τοῦτ' ἐστὶ πάντων, οὐδὲν γὰρ ἔχει ὧν δεῖ, οὔτε γὰρ φιλόνηρον οὔτε ἔλεεινὸν οὔτε φοβερὸν ἐστίν· οὐδ' αὖ τὸν* σφόδρα πονηρὸν ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχιαν μεταπίπτειν, τὸ μὲν γὰρ φιλόνηρον ἔχει ἂν ἡ τοιαύτη σύστασις, ἀλλ' οὔτε ἔλεον οὔτε
- 1453 a

φόβον· ὁ μὲν γὰρ περὶ τὸν ἀνάξιόν ἐστιν δυστυχοῦντα, ὁ δὲ περὶ τὸν ὅμοιον, ἔλεος μὲν περὶ τὸν ἀνάξιον, φόβος δὲ περὶ τὸν ὅμοιον*, ὥστε οὔτε ἔλεεινὸν οὔτε φοβερόν ἐσται τὸ συμβαῖνον. ὁ μεταξὺ ἄρα τούτων λοιπός. ἐστὶ δὲ τοιοῦτος ὁ μῆτε ἀρετῇ διαφέρων καὶ δικαιοσύνη, μῆτε διὰ κακίαν καὶ μοχθηρίαν μεταβάλλων εἰς τὴν δυστυχίαν ἀλλὰ δι' ἁμαρτίαν τινὰ τῶν ἐν μεγάλῃ δόξῃ ὄντων καὶ εὐτυχίᾳ, οἶον Οἰδίπους* καὶ Θυέστης καὶ οἱ ἐκ τῶν τοιούτων γενῶν ἐπιφανεῖς ἄνδρες. ἀνάγκη ἄρα τὸν καλῶς ἔχοντα μῦθον ἀπλοῦν εἶναι μᾶλλον ἢ διπλοῦν, ὥσπερ τινές φασι*, καὶ μεταβάλλειν οὐκ εἰς εὐτυχίαν ἐκ δυστυχίας ἀλλὰ τούναντίον ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν μὴ διὰ μοχθηρίαν ἀλλὰ δι' ἁμαρτίαν μεγάλην ἢ οἴου εἴρηται ἢ βελτίονος μᾶλλον ἢ χειρόνος. σημεῖον δὲ καὶ τὸ γιγνόμενον· πρῶτον μὲν γὰρ οἱ ποιηταὶ τοὺς τυχόντας μύθους ἀπηριθμοῦν, νῦν δὲ περὶ ὀλίγας οἰκίας αἱ κάλλιστα* τραγωδίαί συντίθενται, οἶον περὶ Ἀλκμέωνα* καὶ Οἰδίπου καὶ Ὀρέστην καὶ Μελέαγρον καὶ Θυέστην καὶ Τήλεφον καὶ ὅσοις ἄλλοις συμβέβηκεν ἢ παθεῖν δεινὰ ἢ ποιῆσαι. ἡ μὲν οὖν κατὰ τὴν* τέχνην καλλίστη τραγωδία ἐκ ταύτης τῆς συστάσεώς ἐστι. διὸ καὶ οἱ Εὐριπίδῃ ἐγκαλοῦντες † τὸ αὐτὸ †* ἁμαρτάνουσιν ὅτι τοῦτο δρᾷ ἐν ταῖς τραγωδαῖς καὶ* πολλαὶ αὐτοῦ* εἰς δυστυχίαν τελευτῶσιν. τοῦτο γὰρ ἐστίν, ὥσπερ εἴρηται, ὀρθόν. σημεῖον δὲ μέγιστον· ἐπὶ γὰρ τῶν σκηνῶν καὶ τῶν ἀγώνων τραγικώταται αἱ τοιαῦται φαίνονται, ἂν κατορθωθῶσιν, καὶ ὁ Εὐριπίδης, εἰ καὶ τὰ ἄλλα μὴ εὖ οἰκονομεῖ, ἀλλὰ τραγικώτατός γε τῶν ποιητῶν φαίνεται. δευτέρα δ' ἢ πρώτη λεγομένη ὑπὸ τινῶν ἐστίν [σύστασις]* ἢ διπλῆν τε τὴν σύστασιν* ἔχουσα καθάπερ ἡ Ὀδύσεια, καὶ τελευτῶσα ἐξ ἐναντίας τοῖς βελτίοσι καὶ χειροσι. δοκεῖ δὲ εἶναι πρώτη διὰ τὴν τῶν θεάτρων* ἀσθένειαν· ἀκολουθοῦσι γὰρ οἱ ποιηταὶ κατ' εὐχρῆν ποιοῦντες τοῖς θεαταῖς. ἐστὶν δὲ οὐχ αὐτῇ* ἀπὸ τραγωδίας ἡδονή, ἀλλὰ μᾶλλον τῆς κωμωδίας οἰκεία· ἐκεῖ γάρ, οἱ ἂν* ἔχθιστοι ὦσιν ἐν τῷ μύθῳ, οἶον Ὀρέστης καὶ Αἰγισθος, φίλοι γενόμενοι ἐπὶ τελευτῆς ἐξέρχονται, καὶ ἀποθνήσκει οὐδεὶς ὑπ' οὐδενός.)

14. ἐστὶν μὲν οὖν τὸ φοβερόν καὶ ἔλεεινὸν ἐκ τῆς ὀψεως γίνεσθαι, ἐστὶν δὲ καὶ ἐξ αὐτῆς τῆς συστάσεως τῶν πραγμάτων, ὅπερ ἐστὶ πρότερον καὶ ποιητοῦ ἀμείνονος. δεῖ γὰρ καὶ ἄνευ τοῦ ὁρᾶν οὕτω συνεστάναι τὸν μῦθον ὥστε τὸν

1453 b

5 ἀκούοντα τὰ πράγματα γινόμενα καὶ φρίττειν καὶ ἔλεεῖν
ἐκ τῶν συμβαινόντων ἅπερ ἂν πάθοι* τις ἀκούων τὸν τοῦ
Οἰδίπου* μῦθον. τὸ δὲ διὰ τῆς ὄψεως τοῦτο παρασκευά-
ζειν ἀτεχνότερον καὶ χορηγίας δεόμενόν ἐστιν. οἱ δὲ μὴ τὸ
φοβερὸν διὰ τῆς ὄψεως ἀλλὰ τὸ τερατώδες μόνον παρα-
10 σκευάζοντες οὐδὲν τραγωδία κοινωνοῦσιν· οὐ γὰρ πᾶσαν* δεῖ
ζητεῖν ἡδονὴν ἀπὸ τραγωδίας, ἀλλὰ τὴν οἰκείαν. ἐπεὶ δὲ
τὴν ἀπὸ ἐλέου καὶ φόβου διὰ μιμήσεως δεῖ ἡδονὴν παρα-
σκευάζειν τὸν ποιητὴν, φανερόν ὡς τοῦτο ἐν τοῖς πράγμα-
15 σιν ἐμποιητέον. (ποῖα οὖν δεῖνὰ ἢ ποῖα οἰκτρὰ φαίνεται τῶν
συμπιπτόντων, λάβωμεν. ἀνάγκη δὴ* ἢ φίλων εἶναι πρὸς
ἀλλήλους τὰς τοιαύτας πράξεις ἢ ἐχθρῶν ἢ μηδετέρων. ἂν
μὲν οὖν ἐχθρὸς ἐχθρόν*, οὐδὲν ἔλεεινόν. οὔτε ποιῶν
οὔτε μέλλων πλὴν κατ' αὐτὸ τὸ πάθος· οὐδ' ἂν
μηδετέρωσ ἐχοντες. ὅταν δ' ἐν ταῖς φιλαῖς ἐγγένηται τὰ
20 πάθη, οἷον ἢ* ἀδελφὸς ἀδελφόν ἢ υἱὸς πατέρα ἢ μητέρα
υἱὸν ἢ υἱὸς μητέρα ἀποκτείνῃ ἢ μέλλῃ* ἢ τι ἄλλο τοιοῦτον
δρᾶ*, ταῦτα ζητητέον. τοὺς μὲν οὖν παρελημμένους μύθους
λύειν οὐκ ἐστιν, λέγω δὲ οἷον τὴν Κλυταίμηστραν* ἀποθανού-
σαν ὑπὸ τοῦ Ὀρέστου καὶ τὴν Ἐριφύλην ὑπὸ τοῦ Ἀλκμέω-
25 νος*, αὐτὸν δὲ εὐρίσκειν δεῖ, καὶ τοῖς παραδεδομένοις χρῆσ-
θαι καλῶς. τὸ δὲ καλῶς τί λέγομεν, εἴπωμεν* σαφέστερον.
ἔστι μὲν γὰρ οὕτω γίνεσθαι τὴν πρᾶξιν, ὥσπερ οἱ παλαιοὶ
ἐποίουν, εἰδότες καὶ γινώσκοντας, καθάπερ καὶ Εὐριπίδης
ἐποίησεν ἀποκτείνουσαν τοὺς παῖδας τὴν Μήδειαν, ἐστι
30 πρᾶξι μὲν*, ἀγνοοῦντας δὲ πρᾶξι τὸ δεινόν*, εἴθ' ὕστερον
ἀναγνωρίσαι τὴν φιλίαν, ὥσπερ ὁ Σοφοκλέους Οἰδίπους· τοῦτο
μὲν οὖν ἔξω τοῦ δράματος, ἐν δ' αὐτῇ τῇ τραγωδίᾳ, οἷον
ὁ Ἀλκμέων ὁ* Ἀστυδάμαντος ἢ ὁ Τηλέγονος ὁ ἐν τῷ
τραυματίᾳ Ὀδυσσεῖ. ἐτι δὲ τρίτον* παρὰ ταῦτα*, τὸ* μέλ-
35 λοντα ποιεῖν τι τῶν ἀνηκέστων δι' ἄγνοιαν ἀναγνωρίσαι πρὶν
ποιῆσαι. καὶ παρὰ ταῦτα οὐκ ἐστιν ἄλλως· ἢ γὰρ πρᾶξι
ἀνάγκη ἢ μὴ, καὶ εἰδότες ἢ μὴ εἰδότες. τούτων δὲ τὸ μὲν
γινώσκοντα μελλῆσαι καὶ μὴ πρᾶξι χειρίστον· τό τε γὰρ
μιαρὸν ἔχει, καὶ οὐ τραγικόν· ἀπαθὲς γάρ. διόπερ οὐδεὶς
1454 a ποιεῖ ὁμοίως, εἰ μὴ ὀλιγάκις*, οἷον ἐν Ἀντιγόῃ τὸν Κρέοντα
ὁ Αἰμῶν. τὸ δὲ πρᾶξι δεύτερον. βέλτιον δὲ τὸ ἀγνοοῦντα
μὲν πρᾶξι, πρᾶξαντα δὲ ἀναγνωρίσαι· τό τε γὰρ μιαρὸν

οὐ πρόσσεσι, καὶ ἡ ἀναγνώρισις ἐκπληκτικόν. κράτιστον δὲ τὸ τελευταῖον, λέγω δὲ οἷον ἐν τῷ Κρεσφόντῃ ἢ Μερόπῃ μέλλειν τὸν υἱὸν ἀποκτείνειν, ἀποκτείνει δὲ οὐ, ἀλλ' ἀνεγνώρισε, καὶ ἐν τῇ Ἴφιγενείᾳ ἢ ἀδελφῇ τὸν ἀδελφόν, καὶ ἐν τῇ Ἑλλῆ ὁ υἱὸς τὴν μητέρα ἐκδιδόναι μέλλων ἀνεγνώρισε. διὰ γὰρ τοῦτο, ὅπερ* πάλαι εἴρηται, οὐ περὶ πολλὰ γένη αἱ τραγωδίαί* εἰσίν. ζητοῦντες γὰρ οὐκ ἀπὸ τέχνης ἀλλ' ἀπὸ τύχης εὔρον τὸ τοιοῦτον παρασκευάζειν ἐν τοῖς μύθοις· ἀναγκάζονται οὖν ἐπὶ ταύτας τὰς οἰκίας ἀπαντᾶν, ὅσαις τὰ τοιαῦτα συμβέβηκε πάθη.) περὶ μὲν οὖν τῆς τῶν πραγμάτων συστάσεως, καὶ ποίους τινὰς εἶναι δεῖ τοὺς μύθους, εἴρηται ἱκανῶς.

5

10

15

15. περὶ δὲ τὰ ἦθη τέτταρά ἐστιν ὧν δεῖ στοχάζεσθαι. ἐν μὲν καὶ πρῶτον ὅπως χρηστὰ ἦ. ἔξει δὲ ἦθος μὲν ἐάν ὥσπερ ἐλέχθη ποιῆ φανερόν* ὁ λόγος ἦ ἢ πράξις προαιρεσίην τινα <ἢ ποιὰ τις ἀν> ἦ*, χρηστὸν δὲ ἐάν χρηστὴν. ἔστιν δὲ ἐν ἐκάστῳ γένει· καὶ γὰρ γυνή ἐστι χρηστὴ καὶ δούλος· καίτοι γε ἴσως τούτων τὸ μὲν χειρὸν, τὸ δὲ ὅλως φαῦλόν ἐστιν. δεύτερον δὲ τὸ ἀρμόττοντα*· ἔστι γὰρ ἀνδρὶ ἀνδρῆιον* μὲν τὸ ἦθος, ἀλλ' οὐχ ἀρμόττον γυναικί

20

[οὔτω* ἀνδρείαν ἢ δεινήν* εἶναι. τρίτον δὲ τὸ ὅμοιον· τοῦτο γὰρ ἕτερον τοῦ χρηστὸν τὸ ἦθος καὶ ἀρμόττον ποιῆσαι ὥσπερ εἴρηται*. τέταρτον δὲ τὸ ὁμαλόν· κἂν γὰρ ἀνώμαλός τις ἦ ὁ τὴν μίμησιν παρέχων καὶ τοιοῦτον ἦθος ὑποτεθῆ*, ὁμοιωτῶς ἀνώμαλον δεῖ εἶναι. ἔστιν δὲ παράδειγμα πονηρίας μὲν ἦθος μὴ ἀναγκαῖον* οἷον ὁ Μενέλαος ὁ ἐν τῷ Ὀρέστῃ, τοῦ δὲ ἀπρεποῦς καὶ μὴ ἀρμόττοντος ὁ τε θρῆνος Ὀδυσσεύς* ἐν τῇ Σκύλλῃ καὶ ἡ τῆς Μελανίπτης βῆσις, τοῦ δὲ ἀνομοίου [... τοῦ δὲ]* ἀνωμάλου

25

30

ἢ ἐν Αὐλίδι Ἴφιγένεια· οὐδὲν γὰρ ἔοικεν ἢ ἱκετεῦσα τῇ ὑστέρᾳ. χρῆ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἦθεσιν ὁμοίως ὥσπερ καί* ἐν τῇ τῶν πραγμάτων συστάσει αἰεὶ ζητεῖν ἢ τὸ ἀναγκαῖον ἢ τὸ εἰκόσ, ὥστε τὸν τοιοῦτον τὰ τοιαῦτα λέγειν ἢ πράττειν ἢ ἀναγκαῖον ἢ εἰκόσ, καὶ τοῦτο μετὰ τοῦτο γίνεσθαι ἢ ἀναγκαῖον ἢ εἰκόσ*. (φανερόν οὖν ὅτι καὶ τὰς λύσεις τῶν μύθων ἐξ αὐτοῦ δεῖ τοῦ μύθου* συμβαίνειν, καὶ μὴ ὥσπερ ἐν τῇ Μηδείᾳ ἀπὸ μηχανῆς καὶ ἐν τῇ Ἰλιάδι* τὰ περὶ τὸν ἀπόπλου*· ἀλλὰ μη-

35

1454 b

- 5 χανῆ χρηστέον ἐπὶ τὰ* ἔξω τοῦ δράματος, ἢ ὅσα πρὸ τοῦ γέγονεν, ἃ οὐχ* οἶόν τε* ἀνθρωπον εἰδέναι, ἢ ὅσα ὕστερον ἃ δεῖται προαγορεύσεως καὶ ἀγγελίας· ἅπαντα* γὰρ ἀποδίδομεν τοῖς θεοῖς ὄρα·ν. ἄλογον δὲ μὴδὲν εἶναι ἐν τοῖς πράγμασιν, εἰ δὲ μὴ, ἔξω τῆς τραγωδίας, οἷον τὸ ἐν τῷ Οἰδίποδι τῷ Σοφοκλέους.) (ἐπεὶ δὲ μίμησις ἐστὶν ἡ τραγωδία βελτιόνων ἢ καθ' ἡμᾶς*, δεῖ μιμεῖσθαι τοὺς ἀγαθοὺς εἰκονογράφους· καὶ γὰρ ἐκεῖνοι ἀποδιδόντες τὴν ἰδίαν* μορφήν, ὁμοίους ποιοῦντες καλλίους γράφουσιν. οὕτω καὶ τὸν ποιητὴν μιμούμενον καὶ ὀργίλους καὶ βραθύμους καὶ τᾶλλα τὰ τοιαῦτα ἔχοντας ἐπὶ τῶν ἡθῶν τοιούτους ὄντας* ἐπιεικεῖς ποιεῖν·
- 10 [παράδειγμα σκληρότης* οἷον τὸν Ἀχιλλέα, ἀγαθὸν καὶ* Ὀμηρος.)
- 15 ταῦτα δὲ διατηρεῖν*, καὶ πρὸς τοῦτοις τὰ παρὰ τὰς* ἔξ ἀνάγκης ἀκολουθοῦσας αἰσθήσεις τῆ ποιητικῆ· καὶ γὰρ κατ' αὐτὰς* ἐστὶν ἀμαρτάνειν πολλάκις. εἰρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις ἱκανῶς.

- 20 16. (ἀναγνώρισις δὲ τί μὲν ἐστὶν, εἰρηται πρότερον· εἶδη δὲ ἀναγνωρίσεως, πρώτη μὲν ἡ ἀτεχνοτάτη καὶ ἡ πλείστη* χρῶνται δι' ἀπορίαν, ἢ διὰ τῶν σημείων. τούτων δὲ τὰ μὲν σύμφυτα, οἷον «λόγῃν* ἦν φοροῦσιν Γηγενεῖς*» ἢ «ἀστέρας*» οἷους ἐν τῷ Θυέστη Καρκίνος*, τὰ δὲ ἐπίκτητα καὶ τούτων
- 25 τὰ μὲν ἐν τῷ σώματι οἷον οὐλαί, τὰ δὲ ἐκτὸς οἷον* τὰ περιδέραια* καὶ οἶα* ἐν τῇ Τυροῖ διὰ τῆς σκάφης. ἐστὶν δὲ καὶ τούτοις χρῆσθαι ἢ βέλτιον ἢ χεῖρον, οἷον Ὀδυσσεὺς διὰ τῆς οὐλῆς ἄλλως ἀνεγνωρίσθη ὑπὸ τῆς τροφοῦ καὶ ἄλλως ὑπὸ τῶν συβοτῶν*· εἰσὶ γὰρ αἱ μὲν πίστεως ἕνεκα ἀτεχνότεραι καὶ αἱ τοιαῦται πᾶσαι, αἱ δὲ ἐκ περιπετείας, ὥσπερ ἡ* ἐν τοῖς Νίπτροις, βελτίους. δευτέραι δὲ αἱ πεποιημένα ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ, διὸ ἀτεχνοὶ· οἷον ἐν τῇ
- 30 Ἴφιγενείᾳ* ἀνεγνώρισεν* ὅτι Ὀρέστης· ἐκεῖνη μὲν γὰρ διὰ τῆς ἐπιστολῆς, ἐκεῖνος δὲ αὐτὸς λέγει ἃ βούλεται ὁ ποιητής, ἀλλ' οὐχ ὁ μῦθος· διὸ τι* ἐγγὺς τῆς εἰρημένης ἀμαρτίας ἐστὶν· ἐξῆν γὰρ ἂν ἕνια καὶ* ἐνεγκεῖν. καὶ ἐν τῷ Σοφοκλέους Τηρεῖ ἡ τῆς κερκίδος φωνή. τρίτη δὲ ἡ* διὰ μνήμης, τῷ αἰσθέσθαι
- 32.3 τι ἰδόντα*, ὥσπερ ἡ ἐν Κυπρίοις τοῖς* Δικαιογένοους, ἰδὼν γὰρ
- 33.4 τὴν γραφὴν ἐκλαυσε· καὶ ἡ ἐν Ἀλκίνοῦ ἀπολόγῃ*, ἀκούων
- 35 γὰρ τοῦ κίθαριστοῦ καὶ μνησθεῖς ἐδάκρυσε· ὅθεν ἀνεγνωρίσθη-
- 1455 a

1455 a

σαν. τετάρτη δὲ ἢ ἐκ συλλογισμοῦ, οἷον ἐν Χοηφόροις*, ὅτι
 ὁμοίως τις ἐλήλυθεν, ὁμοίως δὲ οὐθείς ἀλλ' ἢ ὁ Ὀρέστης· οὗτος
 ἄρα ἐλήλυθεν. καὶ ἡ Πολυίδου* τοῦ σοφιστοῦ περὶ τῆς Ἰφι-
 γενείας· εἰκὸς γάρ* τὸν Ὀρέστην συλλογίσασθαι ὅτι ἢ τ'
 ἀδελφῇ ἐτόθη καὶ αὐτῷ συμβαίνει θύεσθαι. καὶ ἐν τῷ
 Θεοδόκτου Τυδεΐ, ὅτι ἐλθὼν ὡς εὐρήσων υἱὸν* αὐτὸς ἀπόλ-
 λυται. καὶ ἡ ἐν τοῖς* Φινεΐδαις*· ἰδοῦσαι γὰρ τὸν τόπον συνε-
 λογίσαντο τὴν εἰμαρμένην, ὅτι ἐν τούτῳ εἰμαρτο ἀποθανεῖν
 αὐταῖς, καὶ γὰρ ἐξετέθησαν ἐνταῦθα. ἔστιν δὲ τις καὶ συν-
 θετὴ ἐκ παραλογισμοῦ τοῦ θεάτρου*, οἷον ἐν τῷ Ὀδυσσεὶ τῷ
 ψευδαγγέλῳ· τὸ μὲν* γὰρ τὸ τόξον* ἐντείνειν, ἄλλον δὲ*
 μηδένα, πεπονημένον ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ καὶ ὑπόθεσις, καὶ
 εἴ γε* τὸ τόξον* ἔφη γνώσεσθαι* ὃ οὐχ ἐωράκει*·
 τὸ δὲ ὡς δῆ* ἐκείνου* ἀναγνωριῶντος διὰ τούτου* ποιῆσαι
 παραλογισμὸς*. πασῶν δὲ βελτίστη ἀναγνωρίσις ἢ ἐξ αὐτῶν
 τῶν πραγμάτων τῆς ἐκπλήξεως* γιγνομένης δι' εἰκότων*,
 οἷον τὸ* ἐν τῷ Σοφοκλέους Οἰδίποδι καὶ τῇ Ἰφιγενείᾳ· εἰκὸς
 γὰρ βούλεσθαι ἐπιθεῖναι γράμματα. αἱ γὰρ τοιαῦται μό-
 ναι ἄνευ τῶν πεπονημένων σημείων* καὶ περιδεραιῶν*. δεύ-
 τεραὶ δὲ αἱ ἐκ συλλογισμοῦ.)

5

10

14 bis

14 ter

15

20

17. (δεῖ δὲ τοὺς μύθους συνιστάναι καὶ τῇ λέξει* συναπερ-
 γάζεσθαι ὅτι μάλιστα πρὸ ὁμμάτων τιθέμενον· οὕτω γὰρ
 ἂν ἐναργέστατα* ὁ* ὄρων ὡς περ παρ' αὐτοῖς γιγνόμενος τοῖς
 πραττομένοις εὐρίσκοι τὸ πρέπον καὶ ἤμιστ' ἂν λαμβάνοι*
 τὰ ὑπεναντία. σημεῖον δὲ τούτου ὃ ἐπετιμᾶτο* Καρκίνῳ·
 ὃ γὰρ Ἀμφιάραος ἐξ ἱεροῦ ἀνήει*, ὃ μὴ ὄρωντα [τὸν θεατὴν]*
 ἐλάνθανεν, ἐπὶ δὲ τῆς σκηνῆς ἐξέπεσεν δυσχερανάντων τούτο
 τῶν θεατῶν· ὅσα δὲ δυνατόν καὶ τοῖς σχήμασι συναπερ-
 γαζόμενον. πιθανώτατοι γὰρ ἀπὸ τῆς αὐτῆς φύσεως* οἱ ἐν
 τοῖς πάθεσιν εἰσιν, καὶ χειμαίνει ὃ χειμαζόμενος καὶ χα-
 λεπαίνει ὃ ὀργιζόμενος ἀληθινώτατα. διὸ εὐφυοῦς ἢ ποιη-
 τικὴ ἔστιν ἢ μανικοῦ, τούτων γὰρ οἱ μὲν εὐπλαστοὶ οἱ δὲ
 ἐκστατικοί* εἰσίν.) (τούς τε* λόγους καὶ τοὺς πεπονημένους
 [δεῖ καὶ αὐτὸν
 ποιοῦντα ἐκτίθεσθαι καθόλου, εἴθ' οὕτως ἐπεισοδιοῦν* καὶ
 παρατείνειν*. λέγω δὲ οὕτως ἂν θεωρεῖσθαι τὸ καθόλου, οἷον

25

30

1455 b

1455 b

- τῆς Ἰφιγενείας· τυθείσης τινός κόρης καὶ ἀφανισθείσης ἀδή-
 λως τοῖς θύσασιν, ἰδρυνθείσης δὲ εἰς ἄλλην χώραν, ἐν ἧ
 5 νόμος ἦν τοὺς ξένους θύειν τῇ θεῷ, ταύτην ἔσχε τὴν ἱερω-
 σύνην· χρόνῳ δὲ ὕστερον τῷ ἀδελφῷ συνέβη ἐλθεῖν τῆς
 ἱερείας· τὸ δὲ ὅτι ἀνεῖλεν ὁ θεὸς διὰ τινὰ αἰτίαν [ἔξω τοῦ
 καθόλου]* ἐλθεῖν ἐκεῖ, καὶ ἐφ' ὅ τι δέ, ἔξω τοῦ μύθου· ἐλθὼν
 10 δὲ καὶ ληφθεὶς θύεσθαι μέλλων ἀνεγνώρισεν*, εἴθ' ὡς Εὐρι-
 πίδης εἴθ' ὡς Πολύιδος ἐποίησεν, κατὰ τὸ εἰκὸς εἰπὼν ὅτι
 οὐκ ἄρα μόνον τὴν ἀδελφὴν ἀλλὰ καὶ αὐτὸν ἔδει τυθῆναι,
 καὶ ἐντεῦθεν ἡ σωτηρία. μετὰ ταῦτα δὲ ἤδη ὑποθέντα τὰ
 ὀνόματα ἐπεισοδιοῦν· ὅπως δὲ ἔσται οἰκεῖα τὰ ἐπεισόδια,
 15 οἶον τῶ* Ὀρέστη ἡ μανία δι' ἧς ἐλήφθη καὶ ἡ
 σωτηρία διὰ τῆς καθάρσεως. ἐν μὲν οὖν τοῖς δράμασιν* τὰ
 ἐπεισόδια σύντομα, ἡ δ' ἐποποιία τούτοις μηκύνεται. τῆς
 γὰρ Ὀδυσσεΐας οὐ μακρὸς* ὁ λόγος ἐστίν· ἀποδημοῦντός τινος
 ἔτη πολλά καὶ παραφυλαττομένου ὑπὸ τοῦ Ποσειδῶνος* καὶ
 20 μόνου ὄντος, ἔτι* δὲ τῶν οἴκοι οὕτως ἐχόντων ὥστε τὰ χρή-
 ματα ὑπὸ μνηστήρων ἀναλίσκεσθαι καὶ τὸν υἱὸν ἐπιβου-
 λευεσθαι, αὐτὸς δὲ* ἀφικνεῖται χειμασθεὶς, καὶ ἀναγνωρίσας
 τινάς*, [αὐτὸς ἐπιθέμενος]* αὐτὸς μὲν ἐσώθη, τοὺς δ' ἐχθροὺς
 διέφθειρε. τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο, τὰ δ' ἄλλα ἐπεισόδια.)

18. (ἔστι δὲ πάσης τραγωδίας τὸ μὲν δέσις τὸ δὲ λύσις,
 25 τὰ μὲν ἔξωθεν καὶ ἓνια τῶν ἔσωθεν πολλάκις ἡ δέσις, τὸ
 δὲ λοιπὸν ἡ λύσις. λέγω δὲ δέσιν μὲν εἶναι τὴν ἀπ' ἀρ-
 χῆς μέχρι τούτου τοῦ μέρους ὃ ἔσχατόν ἐστιν ἐξ οὗ μεταβαί-
 νει* εἰς εὐτυχίαν ἢ εἰς ἀτυχίαν*, λύσιν δὲ τὴν ἀπὸ τῆς
 [ἀρχῆς τῆς μετα-
 βάσεως μέχρι τέλους, ὡσπερ ἐν τῷ Λυγκεῖ* τῷ Θεοδέκτου
 30 δέσις μὲν τὰ τε προπεπραγμένα καὶ ἡ τοῦ παιδίου λῆψις
 καὶ πάλιν* ἡ αὐτῶν δήλωσις, λύσις δ' ἡ* ἀπὸ τῆς αἰτιάσεως
 {τοῦ θανάτου* μέχρι τοῦ τέλους.})

- (τραγωδίας δὲ εἶδη εἰσι τέσσαρα, τσαῦτα γὰρ καὶ
 τὰ μέρη ἐλέχθη*· ἡ μὲν* πεπλεγμένη ἦς τὸ ὅλον ἐστὶ πε-
 ριπέτεια καὶ ἀναγνώρισις, ἡ δὲ* παθητικὴ οἶον οἱ τε Αἴαν-
 1456 a τες καὶ οἱ Ἴζιονες, ἡ δὲ ἠθικὴ οἶον αἱ Φθιώτιδες καὶ ὁ
 Πηλεὺς, τὸ δὲ τέταρτον <...> οἶον* αἱ τε Φορκίδες καὶ ὁ Προμη-
 θεὺς* καὶ ὅσα ἐν Ἄιδου. μάλιστα μὲν οὖν ἅπαντα δεῖ πειραῶ-
 θαι ἔχειν, εἰ δὲ μή, τὰ μέγιστα καὶ πλεῖστα, ἄλλως τε*

καὶ ὡς νῦν συκοφαντοῦσιν τοὺς ποιητάς· γεγονότων γὰρ καθ' ἕκαστον μέρος ἀγαθῶν ποιητῶν, ἐκάστου* τοῦ ἰδίου* ἀγαθοῦ ἀξιοῦσι τὸν ἕνα ὑπερβάλλειν.) (δίκαιον δὲ καὶ τραγωδίαν ἄλλην καὶ τὴν αὐτὴν λέγειν οὐδενὶ ἰσως* τῷ μύθῳ· τοῦτο* δέ, ὧν ἡ αὐτὴ πλοκὴ καὶ λύσις. πολλοὶ δὲ πλέξαντες εὐ λούουσι κακῶς· δεῖ δὲ ἄμφω αἰεὶ κρατεῖσθαι*.) (χρὴ δέ, ὅπερ εἴρηται πολλάκις, μεμνήσθαι καὶ μὴ ποιεῖν ἐποποιικὸν σύστημα τραγωδίας, ἐποποιικὸν δὲ λέγω* τὸ πολὺμυθον, οἷον εἴ τις τὸν τῆς Ἰλιάδος ὅλον ποιοῖ* μῦθον. ἐκεῖ μὲν γὰρ διὰ τὸ μῆκος λαμβάνει τὰ μέρη τὸ πρέπον μέγεθος, ἐν δὲ τοῖς δράμασι πολὺ παρὰ τὴν ὑπόληψιν ἀποβαίνει. σημεῖον δέ, ὅσοι πέρσιν Ἰλίου ὄλην ἐποίησαν καὶ μὴ κατὰ μέρος ὡσπερ Εὐρύπιδης <ἦ>* Νιόβην*, καὶ μὴ ὡσπερ Αἰσχύλος, ἢ ἐκπίπτουσι ἢ κακῶς ἀγωνίζονται, ἐπεὶ καὶ Ἀγάθων ἐξέπεσεν ἐν τούτῳ μόνῳ.) (ἐν δὲ ταῖς περιπετείαις καὶ ἐν τοῖς ἀπλοῖς πράγμασι* στοχάζονται ὧν βούλονται θαυμαστῶς* τραγικὸν γὰρ τοῦτο καὶ φιλόανθρωπον. ἔστιν δὲ τοῦτο* ὅταν ὁ σοφὸς μὲν μετὰ πονηρίας <δὲ>* ἐξαπατηθῇ, ὡσπερ Σίσυφος, καὶ ὁ ἀνδρεῖος μὲν ἀδικος δὲ ἠττηθῇ. ἔστιν δὲ τοῦτο καὶ* εἰκὸς, ὡσπερ Ἀγάθων λέγει, εἰκὸς γὰρ γίνεσθαι πολλὰ καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς.) (καὶ τὸν χορὸν δὲ ἕνα δεῖ ὑπολαβεῖν* τῶν ὑποκριτῶν, καὶ μῦθον εἶναι τοῦ ὅλου, καὶ συναγωνίζεσθαι ὡσπερ* Εὐρύπιδη ἀλλ' ὡσπερ* Σοφοκλεῖ. τοῖς δὲ πολλοῖς* τὰ ἀδόμητα* οὐδὲν* μᾶλλον τοῦ μύθου ἢ ἄλλης τραγωδίας ἐστίν· διὸ ἐμβόλιμα ἄδουσι, πρῶτου ἄρξαντος Ἀγάθωνος τοῦ τοιοῦτου*. καίτοι τί διαφέρει ἢ ἐμβόλιμα ἄδειν ἢ εἰ* ῥῆσιν ἐξ ἄλλου εἰς ἄλλο ἀρμύττοι* ἢ ἐπεισόδιον ὅλον;)

1456 a

5

10

15

20

25

30

19. περὶ μὲν οὖν τῶν ἄλλων εἰδῶν* εἴρηται, λοιπὸν δὲ περὶ λέξεως καὶ* διανοίας εἰπεῖν.

τὰ μὲν οὖν περὶ τὴν διάνοιαν ἐν τοῖς περὶ ῥητορικῆς κείσθω· τοῦτο γὰρ ἴδιον μᾶλλον ἐκείνης τῆς μεθόδου. ἔστι δὲ κατὰ τὴν διάνοιαν ταῦτα, ὅσα ὑπὸ τοῦ λόγου δεῖ παρασκευασθῆναι. μέρη δὲ τούτων τό τε ἀποδεικνύειν καὶ τὸ λύειν καὶ τὸ πάθη παρασκευάζειν, οἷον ἔλεον ἢ φόβον ἢ ὀργὴν καὶ ὅσα τοιαῦτα, καὶ ἔτι μέγεθος καὶ μικρότητα*. δῆλον δὲ ὅτι καὶ ἐν τοῖς* πράγμασιν ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἰδεῶν* δεῖ χρῆσθαι, ὅταν ἢ ἐλεεινὰ ἢ δεινὰ ἢ μεγάλα ἢ εἰκότα δέη* παρασκευάζειν. πλὴν τοσοῦτον διαφέρει ὅτι τὰ μὲν δεῖ φαίνεσθαι ἄνευ διδασκαλίας, τὰ δὲ

1456 b

5

1456 b

ἐν τῷ λόγῳ ὑπὸ τοῦ λέγοντος παρασκευάζεσθαι καὶ παρὰ τὸν λόγον γίνεσθαι. τί γὰρ ἂν εἴη τοῦ λέγοντος ἔργον, εἰ φαίνοιτο* ἢ ἰδέα* καὶ μὴ διὰ τὸν λόγον;

τῶν δὲ περὶ τὴν λέξιν ἓν ἐν μὲν ἐστὶν εἶδος θεωρίας τὰ σχήματα τῆς λέξεως, ἃ ἐστὶν εἰδέναι τῆς υποκριτικῆς καὶ τοῦ τὴν τοιαύτην ἔχοντος ἀρχιτεκτονικῆν, οἷον τί ἐντολή καὶ τί εὐχή καὶ διήγησις καὶ ἀπειλή καὶ ἐρώτησις καὶ ἀπόκρισις, καὶ εἴ τι ἄλλο τοιοῦτον. παρὰ γὰρ τὴν τούτων γνῶσιν ἢ ἀγνοίαν οὐδὲν εἰς τὴν ποιητικὴν ἐπιτίμημα φέρεται ὅ τι καὶ ἄξιον σπουδῆς. τί γὰρ ἂν τις ὑπολάβῃ ἡμαρτηθεὶς ἃ Πρωταγόρας ἐπιτιμᾷ, ὅτι εὐχεσθαι οἰόμενος ἐπιτάττει εἰπὼν «μῆνιν ἄειδε θεά»; τὸ γὰρ κελεῦσαι, φησὶν, ποιεῖν τι ἢ μὴ ἐπίταξις ἐστίν. διὸ παρείσθω ὡς ἄλλης καὶ οὐ τῆς ποιητικῆς ὄν θεώρημα.

20 20. τῆς δὲ λέξεως ἀπάσης τὰδ' ἐστὶ τὰ μέρη, στοιχεῖον, συλλαβή, σύνδεσμος, ὄνομα, ῥῆμα, (ἄρθρον)* πτώσις, λόγος. στοιχεῖον μὲν οὖν ἐστὶν φωνὴ ἀδιαίρετος, οὐ πᾶσα δέ, ἀλλ' ἐξ ἧς πέφυκε συνθετὴ* γίνεσθαι φωνή· καὶ γὰρ τῶν θηρίων εἰσὶν ἀδιαίρετοι φωναὶ ὧν οὐδεμίαν λέγω στοιχεῖον. ταύτης
25 δὲ μέρη τό τε φωνῆεν καὶ τὸ ἡμίφωνον καὶ ἄφωνον. ἐστὶν δὲ φωνῆεν μὲν τὸ* ἄνευ προσβολῆς* ἔχον φωνὴν ἀκουστήν, ἡμίφωνον δὲ τὸ μετὰ προσβολῆς ἔχον φωνὴν ἀκουστήν οἷον τὸ Σ καὶ τὸ Ρ, ἄφωνον δὲ τὸ μετὰ προσβολῆς καθ' αὐτὸ μὲν οὐδεμίαν ἔχον φωνήν, μετὰ δὲ
30 τῶν ἐχόντων τινὰ φωνὴν γινόμενον ἀκουστὸν οἷον τὸ Γ καὶ τὸ Δ. ταῦτα δὲ διαφέρει σχήμασιν τε τοῦ στόματος καὶ τόποις καὶ δασύτητι καὶ φιλότητι καὶ μήκει καὶ βραχύτητι, ἔτι δὲ ὀξύτητι καὶ βαρύτητι καὶ τῷ μέσῳ· περὶ ὧν καθ' ἕκαστον ἐν* τοῖς μετρικοῖς προσήκει θεωρεῖν. συλλαβὴ
35 δὲ ἐστὶν φωνὴ ἄσημος, συνθετὴ ἐξ ἀφώνου καὶ φωνῆν ἔχοντος· καὶ γὰρ τὸ ΓΡ ἄνευ τοῦ Α συλλαβὴ καὶ μετὰ τοῦ Α οἷον τὸ ΓΡΑ. ἀλλὰ καὶ τούτων θεωρῆσαι τὰς διαφορὰς τῆς μετρικῆς ἐστίν. σύνδεσμος δὲ ἐστὶν φωνὴ ἄσημος ἢ οὔτε
1457 a κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν [πεφυκυῖα συντίθεσθαι* καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου]** ἢν μὴ ἀρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τιθέναι καθ' αὐτὴν**.

1457 b

- φορὰ ἢ κόσμος ἢ πεποιημένον ἢ ἐπεκτεταμένον ἢ ὑψηρο-
 μένον* ἢ ἐξηλλαγμένον. λέγω δὲ κύριον μὲν ᾧ χρῶνται
 ἕκαστοι, γλῶτταν δὲ ᾧ ἕτεροι, ὥστε φανερόν ὅτι καὶ γλῶτ-
 5 ταν καὶ κύριον εἶναι δυνατὸν τὸ αὐτό, μὴ τοῖς αὐτοῖς δέ·
 τὸ γὰρ «σίγυνον»* Κυπρίους μὲν κύριον, ἡμῖν δὲ γλῶττα, τὸ δὲ
 6 bis «δῶρυ» ἡμῖν μὲν κύριον, Κυπρίους δὲ γλῶττα*. με-
 ταφορὰ δὲ ἐστὶν ὀνόματος ἀλλοτρίου ἐπιφορὰ ἢ ἀπὸ τοῦ γένους
 ἐπὶ εἶδος ἢ ἀπὸ τοῦ εἶδους ἐπὶ τὸ* γένος ἢ ἀπὸ τοῦ* εἶδους ἐπὶ
 εἶδος* ἢ κατὰ τὸ ἀνάλογον. λέγω δὲ ἀπὸ γένους μὲν ἐπὶ
 10 εἶδος οἶον «νηῦς δέ μοι ἦδ' ἔστηκεν», τὸ γὰρ ὀρμεῖν ἐστὶν
 ἐστάναι τι· ἀπ' εἶδους δὲ ἐπὶ γένος «ἢ δὴ μυρὶ' Ὀδυσσεὺς
 ἐσθλά ἔοργεν», τὸ γὰρ «μυρία»* πολὺ* ἐστὶν, ᾧ νῦν ἀντὶ τοῦ
 «πολλά»* κέχρηται· ἀπ' εἶδους δὲ ἐπὶ εἶδος οἶον «χαλκῶ ἀπὸ
 15 ψυχῆν ἀρύσας*» καὶ* «ταμῶν* ἀτειρέι* χαλκῶ», ἐνταῦθα
 γὰρ τὸ μὲν ἀρύσαι ταμεῖν, τὸ δὲ ταμεῖν ἀρύσαι εἴρηκεν·
 ἄμφω γὰρ ἀφελεῖν τί ἐστὶν. τὸ* δὲ ἀνάλογον λέγω ὅταν
 ὁμοίως ἔχη τὸ δεύτερον πρὸς τὸ πρῶτον καὶ τὸ τέταρτον
 πρὸς τὸ τρίτον· ἐρεῖ γὰρ ἀντὶ τοῦ δευτέρου τὸ τέταρτον ἢ ἀντὶ
 20 τοῦ τετάρτου τὸ δεύτερον· καὶ ἐνίοτε προστιθέασιν ἀνθ' οὗ λέγει
 πρὸς ὃ ἐστὶ. λέγω δὲ οἶον ὁμοίως ἔχει φιάλη πρὸς Διόνυ-
 σον καὶ ἀσπίς πρὸς Ἄρη*. ἐρεῖ τοίνυν τὴν φιάλην «ἀσπίδα
 Διονύσου» καὶ τὴν ἀσπίδα «φιάλην Ἄρεως». ἢ ὁ γῆρας πρὸς
 βίον καὶ ἐσπέρα* πρὸς ἡμέραν· ἐρεῖ τοίνυν τὴν ἐσπέραν «γῆ-
 ρας ἡμέρας» (ἢ ὡσπερ Ἐμπεδοκλῆς)* καὶ τὸ γῆρας «ἐσπέραν
 βίου» [ἦ]* («δυσμᾶς βίου»). ἐνίοις* δ' οὐκ ἐστὶν ὄνομα
 25 [κείμενον τῶν ἀνά-
 λογον, ἀλλ' οὐδὲν ἦττον ὁμοίως λεχθήσεται· οἶον τὸ τὸν
 καρπὸν μὲν ἀφιέναι «σπεῖρειν», τὸ δὲ τὴν φλόγα ἀπὸ* τοῦ
 ἡλίου ἀνώνυμον· ἀλλ' ὁμοίως ἔχει τοῦτο πρὸς τὸν ἥλιον καὶ
 τὸ σπεῖρειν πρὸς τὸν καρπὸν*, διὸ εἴρηται «σπεῖρων θεοκτίσταν
 30 φλόγα». ἐστὶ δὲ τῷ τρόπῳ τούτῳ τῆς μεταφορᾶς χρῆσθαι
 καὶ ἄλλως, προσαγορεύσαντα τὸ ἀλλότριον ἀποφῆσαι τῶν
 οἰκείων τι, οἶον εἰ τὴν ἀσπίδα εἶποι «φιάλην» μὴ «Ἄρεως»
 ἀλλ' «ἄοινον»*. <...> πεποιημένον* δ' ἐστὶν ὃ ὅλως μὴ
 [καλούμενον ὑπὸ τινῶν
 αὐτὸς τίθεται ὁ ποιητής· δοκεῖ γὰρ ἕνια εἶναι τοιαῦτα, οἶον
 35 τὰ κέρατα «ἐρνύγας»* καὶ τὸν ἱερέα «ἀρητῆρα». ἐπεκτεταμένον
 1458 a δὲ ἐστὶν ἢ* ἀφηρημένον τὸ μὲν εἰς φωνήεντι μακροτέρῳ κε-

1458 b

- 5 κοινωνεῖν τοῦ εἰωθότος τὸ σαφές ἔσται. ὥστε οὐκ ὀρθῶς ψέγου-
σιν οἱ ἐπιτιμῶντες τῷ τοιοῦτῳ τρόπῳ τῆς διαλέκτου καὶ δια-
κωμωδοῦντες τὸν ποιητὴν, οἷον Εὐκλείδης ὁ ἀρχαῖος, ὡς
ῥάδιον ὄν* ποιεῖν, εἴ τις δώσει ἐκτείνειν ἐφ' ὅποσον βούλεται,
10 ἰαμβοποιήσας ἐν αὐτῇ τῇ λέξει «Ἐπιχάρην* εἶδον* Μαρα-
θῶνάδε βαδίζοντα*» καὶ «οὐκ ἂν γ' ἐράμενος* τὸν ἐκείνου ἐλ-
λέβορον*»). τὸ μὲν οὖν φαίνεσθαι πως χρώμενον τούτῳ τῷ
τρόπῳ γελοῖον (τὸ δὲ μέτριον* κοινὸν ἀπάντων ἐστὶ τῶν με-
ρῶν*, καὶ γὰρ μεταφοραῖς καὶ γλώτταις καὶ τοῖς ἄλλοις
15 εἶδεσι χρώμενος ἀπρεπῶς καὶ ἐπίτηδες ἐπὶ τὰ* γελοῖα τὸ
αὐτὸ ἂν ἀπεργάσαιο)· τὸ δὲ ἀρμόττον πως ὅσον* διαφέρει ἐπὶ
τῶν ἐπῶν θεωρεῖσθαι ἐντιθεμένων τῶν ὀνομάτων* εἰς τὸ μέ-
τρον (καὶ ἐπὶ τῆς γλώττης δὲ καὶ ἐπὶ τῶν μεταφορῶν καὶ
ἐπὶ τῶν ἄλλων ἰδεῶν* μετατιθεῖς ἂν τις τὰ κύρια ὀνόματα
κατιδοὶ ὅτι ἀληθῆ λέγομεν· οἷον τὸ αὐτὸ ποιήσαντος ἰαμ-
20 βεῖον Αἰσχύλου καὶ Εὐριπίδου, ἐν δὲ μόνον ὄνομα μεταθέν-
τος* ἀντὶ κυρίου εἰωθότος* γλώτταν, τὸ μὲν φαίνεται καλὸν
τὸ δ' αἰ Ἐρηξ Αἰσχύλος μὲν γὰρ ἐν τῷ Φιλοκτήτῃ ἐποίησε
«φαγέδαιναν* ἧ μου σάρκας ἐσθίει ποδός»,
ὁ δὲ ἀντὶ τοῦ «ἐσθίει» τὸ «θoinάται» μετέθηκεν.) [καὶ]
25 «νῦν δὲ μ' ἑὼν* ὀλίγος τε καὶ οὐτιδανός καὶ ἀεικῆς*»,
εἴ τις λέγοι* τὰ κύρια μετατιθεῖς
«νῦν δὲ μ' ἑὼν* μικρός τε* καὶ ἀσθενικός καὶ ἀειδής»,
καὶ
«δίφρον ἀεικέλιον* καταθείς ὀλίγην τε τράπεζαν»
30 «δίφρον μοχθηρὸν καταθείς μικράν τε τράπεζαν»,
καὶ τὸ «ἠΐονες* βοδῶσιν» «ἠΐονες* κράζουσιν». ἔτι δὲ Ἀρι-
[φράδης*
τούς τραγωδοὺς ἐκωμῶδει, ὅτι ἂ οὐδεὶς ἂν εἴποι ἐν* τῇ δια-
λέκτῳ, τούτοις χρωῖνται, οἷον τὸ «δωμάτων ἅπο» ἀλλὰ μὴ
«ἀπὸ δωμάτων» καὶ τὸ «σέθεν» καὶ τὸ «ἐγὼ δέ νιν» (καὶ τὸ
1459 a «Ἀχιλλέως πέρι» ἀλλὰ μὴ «περὶ Ἀχιλλέως»)* καὶ ὅσα ἄλλα
τοιαῦτα. διὰ γὰρ τὸ μὴ εἶναι ἐν τοῖς κυρίοις ποιεῖ τὸ μὴ
ἰδιωτικὸν ἐν τῇ λέξει ἅπαντα τὰ τοιαῦτα· ἐκεῖνος δὲ τοῦτο
ἡγνόει. ἔστιν δὲ μέγα μὲν τὸ ἐκάστω* τῶν εἰρημένων προπόν-
25 τως χρῆσθαι, καὶ διπλοῖς ὀνόμασι καὶ γλώτταις, πολὺ δὲ
μέγιστον τὸ μεταφορικὸν εἶναι. μόνον γὰρ τοῦτο οὔτε παρ'
ἄλλου ἔστι λαβεῖν εὐφύιας τε σημεῖόν ἐστι· τὸ γὰρ εὖ
μεταφέρειν τὸ τὸ ὅμοιον θεωρεῖν ἔστιν. τῶν δ' ὀνομάτων τὰ

1459 a
 μέν διπλᾶ μάλιστα ἀρμόττει τοῖς διθυράμβοις, αἱ δὲ γλῶτ-
 ται τοῖς ἥρωικοῖς, αἱ δὲ μεταφοραὶ τοῖς ἱαμβείοις. καὶ* ἐν
 10 μέν τοῖς ἥρωικοῖς ἅπαντα χρήσιμα τὰ εἰρημένα, ἐν δὲ τοῖς
 ἱαμβείοις διὰ τὸ ὅτι μάλιστα λέξιμ μιμεῖσθαι ταῦτα ἀρ-
 μόττει τῶν ὀνομάτων ὅσοις κἂν* ἐν λόγοις τις* χρῆσαιτο*·
 ἔστι δὲ τὰ τοιαῦτα τὸ κύριον καὶ μεταφορὰ καὶ κόσμος.
 15 περὶ μὲν οὖν τραγωδίας καὶ τῆς ἐν τῷ πράττειν μιμήσεως
 ἔστω ἡμῖν βιανὰ τὰ εἰρημένα.

* * *

23. περὶ δὲ τῆς διηγηματικῆς καὶ ἐν μέτρῳ* μιμητικῆς,
 ὅτι δεῖ τοὺς μύθους καθάπερ ἐν ταῖς τραγωδίαις συνιστάναι
 δραματικούς καὶ περὶ μίαν πράξιν ὅλην καὶ τελείαν ἔχου-
 σαν ἀρχὴν καὶ μέσον* καὶ τέλος, ἵν' ὥσπερ ζῶον ἐν ὅλον
 20 ποιῆ* τὴν οἰκειαν ἡδονῆν, δῆλον, καὶ μὴ ὁμοίας ἱστορίας* τὰς
 συνθέσεις* εἶναι, ἐν αἷς ἀνάγκη οὐχὶ μιᾶς πράξεως ποιεῖσθαι
 δῆλωσιν ἀλλ' ἐνὸς χρόνου, ὅσα ἐν τούτῳ συνέβη περὶ ἑνα ἢ
 πλείους, ὧν ἕκαστον ὡς ἔτυχεν ἔχει πρὸς ἄλληλα. ὥσπερ
 25 γὰρ κατὰ τοὺς αὐτοὺς χρόνους ἢ τ' ἐν Σαλαμῖνι ἐγένετο
 ναυμαχία* καὶ ἢ ἐν Σικελίᾳ Καρχηδονίων μάχη, οὐδὲν
 πρὸς τὸ αὐτὸ συντείνουσαι τέλος, οὕτω καὶ ἐν τοῖς ἐφεξῆς
 χρόνοις ἐνίοτε γίνεται θάτερον* μετὰ θατέρου, ἐξ ὧν ἐν οὐδὲν
 γίνεται τέλος. σχεδὸν δὲ οἱ πολλοὶ τῶν ποιητῶν τοῦτο
 30 δρῶσιν. διό, ὥσπερ εἶπομεν ἤδη, καὶ ταύτῃ θεσπέσιος ἂν
 φανείη Ὅμηρος παρὰ τοὺς ἄλλους, τῷ* μὴδὲ τὸν πόλεμον,
 καίπερ ἔχοντα ἀρχὴν καὶ τέλος, ἐπιχειρῆσαι ποιεῖν ὅλον·
 λίαν γὰρ ἂν* μέγας καὶ οὐκ εὐσύνοπτος ἔμελλεν ἔσεσθαι ὁ
 [μῦθος*
 ἢ τῷ μεγέθει μετριάζοντα καταπεπλεγμένον* τῇ ποιικιλίᾳ.
 νῦν δ' ἐν μέρος ἀπολαβῶν ἐπεισοδίοις κέχρηται αὐτῶν* πολ-
 35 λοῖς, οἷον νεῶν καταλόγῳ καὶ ἄλλοις ἐπεισοδίοις οἷς* δια-
 λαμβάνει τὴν ποίησιν. οἱ δ' ἄλλοι περὶ ἑνα ποιούσι καὶ
 1459 b περὶ ἑνα χρόνον, καὶ μίαν πράξιν πολυμερῆ, οἷον ὁ τὰ
 Κύπρια* ποιήσας καὶ τὴν Μικρὰν Ἰλιάδα. τοιγαροῦν ἐκ μὲν
 Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσεΐας μία τραγωδία ποιεῖται ἑκατέρας
 ἢ δύο μόναι*, ἐκ δὲ Κυπρίων πολλαὶ καὶ τῆς Μικρᾶς
 Ἰλιάδος ὀκτώ (καὶ πλέον)* οἷον Ὀπλων κρίσις, Φιλοκτῆ-
 5 [της, Neo-

1459 b

πτόλεμος, Εὐρύπυλος*, Πτωχεία, Λάκαιναι*, Ἰλίου πέρις και Ἀπόπλους (και Σίνων και Τρωάδες*)*.

24. (ἔτι δὲ τὰ εἶδη ταῦτά* δεῖ* ἔχειν τὴν ἐποποιίαν τῆ τραγωδία, ἣ γὰρ ἀπλήν ἢ πεπλεγμένην ἢ ἠθικὴν ἢ παθη-
 10 τικὴν ((και τὰ μέρη ἔξω μελοποιίας και ὕψους ταῦτά)), και γὰρ περιπετειῶν δεῖ και ἀναγνώρισεων και πα-
 θημάτων* ((ἔτι* τὰς διανοίας και τὴν λέξιν ἔχειν καλῶς))· οἷς
 ἀπασιν Ὅμηρος κέχρηται και πρῶτος και ἰκανῶς*· και γὰρ
 και* τῶν ποιημάτων* ἐκάτερον ἐκατέρως* συνέστηκεν, ἣ
 15 [μὲν Ἰλιάς ἀπλοῦν και παθητικόν, ἣ δὲ Ὀδύσσεια πεπλεγμένον, ἀναγνώρισις*
 γὰρ* διόλου, και ἠθικόν* ((πρὸς γὰρ* τούτοις λέξει και διανοία
 πάντας* ὑπερβέβληκεν)).]
- διαφέρει δὲ κατὰ τε τῆς συστάσεως
 τὸ μῆκος ἢ ἐποποιία και τὸ μέτρον. τοῦ μὲν οὖν μήκους ὄρος
 ἰκανὸς ὁ εἰρημένος· δύνασθαι γὰρ δεῖ συνοραῶσθαι τὴν ἀρχὴν
 20 και τὸ τέλος. εἴη δ' ἂν τοῦτο, εἰ τῶν μὲν ἀρχαίων ἐλάττους
 αἱ συστάσεις εἶεν, πρὸς δὲ* τὸ πλῆθος τραγωδιῶν τῶν
 εἰς μίαν ἀκρόασιν τιθεμένων παρήκειεν. ἔχει δὲ πρὸς τὸ
 ἐπεκτείνεσθαι τὸ μέγεθος πολὺ τι ἢ ἐποποιία ἴδιον διὰ τὸ
 25 ἐν μὲν τῇ τραγωδίᾳ μὴ ἐνδέχεσθαι ἅμα πραττόμενα
 πολλὰ μέρη μιμῆσθαι, ἀλλὰ τὸ ἐπὶ τῆς σκηνῆς και τῶν
 ὑποκριτῶν μέρος μόνον· ἐν δὲ τῇ ἐποποιίᾳ διὰ τὸ διήγησιν
 εἶναι ἔστι πολλὰ μέρη ἅμα ποιεῖν περαινόμενα, ὕφ' ἧν
 οἰκείων ὄντων αὐξεται ὁ τοῦ ποιήματος ὄγκος. ὥστε τοῦτ' ἔχει
 30 τὸ ἀγαθὸν εἰς μεγαλοπρέπειαν και τὸ μεταβάλλειν τὸν
 ἀκούοντα και ἐπεισοδιοῦν ἀνομοίους ἐπεισοδίους· τὸ γὰρ ὁμοίον
 ταχὺ πληροῦν ἐκίπτειν ποιεῖ τὰς τραγωδίας. τὸ δὲ μέτρον
 τὸ ἠρωικὸν ἀπὸ τῆς πείρας ἤρμοκεν. εἰ γὰρ τις ἐν ἄλλῳ
 τινὶ μέτρῳ διηγηματικὴν* μίμησιν ποιοῖτο ἢ ἐν πολλοῖς
 ἀπρεπὲς ἂν φαίνοιτο· τὸ γὰρ ἠρωικὸν στασιμώτατον και
 35 ὀγκωδέστατον τῶν μέτρων ἐστίν, διὸ και γλώττας και με-
 ταφορὰς δέχεται μάλιστα· περιττὴ γὰρ και* ἢ διηγημα-
 τικὴ μίμησις* τῶν ἄλλων. τὸ δὲ ἱαμβεῖον* και τετράμετρον
 1460 a κινήτικα, και* τὸ μὲν ὀρχηστικόν, τὸ δὲ πρακτικόν. ἔτι δὲ ἀτο-
 πώτερον εἰ μίγνυοι* τις αὐτά, ὥσπερ Χαιρήμων. διὸ οὐδεὶς μα-
 κρὰν σύστασιν ἐν ἄλλῳ πεποίηκεν ἢ τῷ ἠρώφῳ, ἀλλ' ὥσπερ
 εἴπομεν, αὐτῇ ἢ φύσιν διδάσκει τὸ ἀρμόττον αὐτῇ* αἰρεῖσ-
 θαι*.

("Ομηρος δὲ ἄλλα τε πολλὰ ἄξιος ἐπαινείσθαι καὶ δὴ καὶ ὅτι μόνος τῶν ποιητῶν οὐκ ἀγνοεῖ δὲ δεῖ ποιεῖν αὐτόν. αὐτόν* γὰρ δεῖ* τὸν ποιητὴν ἐλάχιστα λέγειν· οὐ γὰρ ἔστι κατὰ ταῦτα μιμητής. οἱ μὲν οὖν ἄλλοι αὐτοὶ μὲν δι' ὅλου ἀγωνίζονται, μιμοῦνται δὲ ὀλίγα καὶ ὀλιγάκις· ὁ δὲ ὀλίγα φρονησάμενος εὐθύς εἰσάγει ἄνδρα ἢ γυναῖκα ἢ ἄλλο τι ἦθος*, καὶ οὐδέν' ἀήθη*, ἀλλ' ἔχοντα ἦθος*.) (δεῖ μὲν οὖν

5

10

ἐν* ταῖς τραγωδίαις ποιεῖν τὸ θαυμαστόν, μᾶλλον δ' ἐνδέχεται ἐν τῇ ἐποποιίᾳ τὸ ἄλογον*, δι' ὃ συμβαίνει μάλιστα τὸ θαυμαστόν, διὰ τὸ μὴ ὄραν εἰς τὸν πρᾶττοντα· ἐπεὶ τὰ* περὶ τὴν Ἔκτορος δίωξιν ἐπὶ σκηνῆς ὄντα γελοῖα ἂν φανεῖη, οἱ μὲν ἐστῶτες καὶ οὐ διώκοντες, ὁ δὲ ἀνανεύων· ἐν δὲ τοῖς ἔπεσιν λανθάνει. τὸ δὲ θαυμαστόν ἡδύ· σημεῖον δέ· πάντες γὰρ προστιθέντες ἀπαγγέλλουσι ὡς χαριζόμενοι.) (δεδίδαχεν δὲ μάλιστα Ὀμηρος καὶ τοὺς ἄλλους ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ. ἔστι δὲ τοῦτο παραλογισμός. οἴονται γὰρ οἱ ἄνθρωποι*, ὅταν τουδί ὄντος τοδὶ ἢ ἡ* γινομένου γίνηται, εἰ τὸ ὕστερον ἔστιν, καὶ τὸ πρότερον εἶναι* ἢ γίνεσθαι· τοῦτο δὲ ἔστι ψεῦδος. διὸ δεῖ*, ἂν τὸ πρῶτον ψεῦδος, ἄλλο δὲ* τούτου ὄντος ἀνάγκη εἶναι ἢ γενέσθαι ἢ*, προσθεῖναι· διὰ γὰρ τὸ τοῦτο εἰδέναι ἀληθές ὃν παραλογίζεται ἡμῶν ἢ ψυχῇ καὶ τὸ πρῶτον ὡς ὄν. παρὰδειγμα δὲ τούτου τὸ* ἐκ τῶν Νίπτρων.) (προαιρεῖσθαί τε δεῖ ἀδύνατα εἰκότα μᾶλλον ἢ δυνατὰ ἀπίθανα· τοὺς τε* λόγους μὴ συνίστασθαι ἐκ μερῶν ἀλόγων, ἀλλὰ μάλιστα μὲν μηδὲν ἔχειν ἄλογον, εἰ δὲ μή, ἔξω τοῦ μυθεύματος, ὡς περ Οἰδίπους τὸ μὴ εἰδέναι πῶς ὁ Λαίος* ἀπέθανεν, ἀλλὰ μὴ ἐν τῷ δράματι, ὡς περ ἐν Ἡλέκτρᾳ οἱ τὰ Πύθια ἀπαγγέλλοντες, ἢ ἐν Μυσοῖς ὁ ἀφωνος ἐκ Τεγέας εἰς τὴν Μυσίαν ἦκων. ὥστε τὸ λέγειν ὅτι ἀνήρητο ἂν ὁ μῦθος γελοῖον· ἐξ ἀρχῆς γὰρ οὐ δεῖ συνίστασθαι τοιούτους· ἂν δὲ θῆ, καὶ φαίνηται εὐλογωτέρως, ἐνδέχεται* καὶ ἄτοπον· ἐπεὶ καὶ τὰ ἐν Ὀδυσσεΐᾳ ἄλογα τὰ περὶ τὴν ἔκθεσιν, ὡς οὐκ ἂν ἦν ἀνεκτά, δῆλον ἂν γένοιτο, εἰ αὐτὰ* φαῦλος ποιητῆς ποιήσειε*· νῦν δὲ τοῖς ἄλλοις ἀγαθοῖς* ὁ ποιητῆς ἀφανίζει ἡδύων τὸ ἄτοπον.)

15

20

25

30

35

τῇ δὲ λέξει δεῖ διαπονεῖν ἐν τοῖς ἀργοῖς μέρεσιν καὶ μήτε ἠθικοῖς μήτε διανοητικοῖς· ἀποκρύπτει γὰρ πάλιν ἢ λιαν λαμπρὰ λέξις τὰ τε* ἦθη καὶ τὰς διανοίας.

5

* * *

1460 b

25. περί δὲ προβλημάτων καὶ λύσεων, ἐκ πόσων τε καὶ ποίων* εἰδῶν ἐστίν, ὧδ' ἂν θεωροῦσι γένοιτ' ἂν φανερόν. ἐπεὶ γὰρ ἐστὶ μιμητῆς ὁ ποιητῆς, ὡσπερ ἀνεὶ ζωγράφος ἢ τις ἄλλος εἰκονοποιός, ἀνάγκη μιμῆσθαι τριῶν ὄντων τῶν ἀριθμῶν* ἐν τι ἀεί· ἢ γὰρ οἶα ἦν ἢ ἐστίν, ἢ οἶα φασίν καὶ* δοκεῖ, ἢ* οἶα εἶναι δεῖ. ταῦτα δ' ἐξαγγέλλεται λέξει ἐν ἢ καὶ γλωττα καὶ μεταφορὰ* καὶ πολλὰ πάθη τῆς λέξεώς ἐστι· δίδομεν γὰρ ταῦτα τοῖς ποιηταῖς. (πρὸς δὲ τούτοις οὐχ ἢ αὐτῆ ὀρθότης ἐστίν τῆς πολιτικῆς καὶ τῆς ποιητικῆς οὐδὲ ἄλλης τέχνης καὶ ποιητικῆς. αὐτῆς δὲ τῆς ποιητικῆς διττὴ ἁμαρτία· ἢ μὲν γὰρ καθ' αὐτήν, ἢ δὲ κατὰ συμβεβηκός. εἰ μὲν* γὰρ προεἴλετο* μιμήσασθαι <...δι> ἀδυναμίαν*, αὐτῆς ἢ ἁμαρτία· εἰ δὲ* τὸ* προελέσθαι μὲν* ὀρθῶς, ἀλλὰ τὸν ἔππον ἄμφω* τὰ δεξιὰ προβεβληκότα, ἢ τὸ καθ' ἐκάστην τέχνην ἁμαρτημα, οἶον τὸ* κατ' ἰατρικὴν ἢ ἄλλην τέχνην [ἢ ἀδύνατα πεποιήται]* ὁποιοῦν*, οὐ καθ' ἑαυτήν. ὥστε δεῖ τὰ ἐπιτιμημάτα ἐν τοῖς προβλήμασιν ἐκ τούτων ἐπισκοποῦντα λύειν. πρῶτον μὲν τὰ πρὸς αὐτὴν τὴν τέχνην, ἀδύνατα* πεποιήται ἡμαρτῆται· ἀλλ' ὀρθῶς ἔχει, εἰ τυγχάνει τοῦ τέλους τοῦ αὐτῆς, τὸ γὰρ* τέλος εἴρηται*, εἰ οὕτως* ἐκπληρικτικώτερον ἢ αὐτὸ ἢ ἄλλο ποιεῖ μέρος. παράδειγμα ἢ τοῦ Ἔκτορος διώξις. εἰ μὲντοι τὸ τέλος ἢ μᾶλλον ἢ <μῆ> ἦττον* ἐνδέχεται ὑπάρχειν καὶ κατὰ τὴν περί τούτων τέχνην, ἡμαρτῆσθαι* οὐκ ὀρθῶς· δεῖ γὰρ, εἰ ἐνδέχεται, ὅπως μῆδαμῆ ἡμαρτῆσθαι. ἔτι ποτέρων ἐστὶ τὸ ἁμαρτημα, τῶν κατὰ τὴν τέχνην ἢ κατ' ἄλλο συμβεβηκός; ἔλαττον γὰρ εἰ μὴ ἦδει ὅτι ἔλαφος θήλεια κέρατα οὐκ ἔχει, ἢ εἰ* ἀμιμήτως ἔγραψεν.) [πρὸς δὲ τούτοις]* ἐὰν ἐπιτιμᾶται ὅτι οὐκ ἀληθῆ, ἀλλ' ἴσως <ὡς>* δεῖ, οἶον καὶ
- [Σοφοκλῆς
- 35 ἐφη αὐτὸς μὲν οἶους δεῖ ποιεῖν, Εὐριπίδης* δὲ οἶοι εἰσίν, ταύτην λυτέον. εἰ δὲ μηδετέρως, ὅτι οὕτω φασίν, οἶον τὰ περί θεῶν. ἴσως γὰρ οὐτε βέλτιον λέγειν* οὐτ' ἀληθῆ, ἀλλ' ἔτυχεν ὡσπερ* Ξενοφάνει*. ἀλλ' οὐν* φασι. τὰ δὲ* ἴσως οὐ βέλτιον μὲν, ἀλλ' οὕτως εἶχεν, οἶον τὰ περί τῶν ὄπλων «ἐγγεα δὲ σφιν ὄρθ' ἐπὶ σαυρωτῆρος»· οὕτω γὰρ τότε* ἐνόμιζον ὡσπερ καὶ νῦν Ἰλλυριοί. περί δὲ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς
- 5 εἰ* εἴρηται τινη ἢ πέπρακται, οὐ μόνον σκεπτέον εἰς αὐτὸ τὸ πέπραγμένον ἢ εἴρημένον βλέποντα εἰ* σπουδαῖον ἢ φαῦλον, ἀλλὰ καὶ εἰς τὸν πρᾶκτοντα ἢ λέγοντα, ἢ* πρὸς ὃν ἢ

δετῆ ἢ ὄτω ἢ οὐ ἔνεκεν*, οἶον ἢ μείζονος ἀγαθοῦ, ἵνα γέ-
 νηται, ἢ* μείζονος κακοῦ, ἵνα ἀπογένηται. τὰ δὲ πρὸς τὴν
 λέξιν ὀρώνατα δεῖ διαλύειν, οἶον γλώττη τὸ* «οὐρῆας μὲν πρῶ-
 τον»· ἴσως γὰρ οὐ τοὺς ἡμίονους λέγει ἀλλὰ τοὺς φύ-
 λακας· καὶ τὸν Δόλωνα «ὅς ῥ' ἦ τοι* εἶδος μὲν ἔην* κακίως*»,
 οὐ τὸ σῶμα ἀσύμμετρον ἀλλὰ τὸ πρόσωπον αἰσχρόν, τὸ
 γὰρ εὐεῖδές οἱ Κρῆτες τὸ* εὐπρόσωπον καλοῦσι· καὶ τὸ «ζωρό-
 τερον δὲ κέραει» οὐ τὸ ἄκρατον ὡς οἰνόφυξιν ἀλλὰ τὸ
 θάττον. τὸ δὲ* κατὰ μεταφορὰν εἴρηται, οἶον «πάντες* μὲν
 ῥα θεοὶ τε καὶ ἀνέρες* εὐδον παννύχιοι»· ἅμα δὲ φησιν
 «ἦ τοι ἔστ' ἐς πεδίον τὸ Τρωικὸν ἀθρήσειεν*, αὐτῶν συρίγγων
 τε ὄμαδον*»· τὸ γὰρ «πάντες» ἀντὶ τοῦ «πολλοί»* κατὰ μεταφο-
 ρὰν εἴρηται, τὸ γὰρ πᾶν πολὺ τι (καὶ τὸ «οἴη δ' ἄμμο-
 ρος» κατὰ μεταφορὰν, τὸ γὰρ γνωριμώτατον μόνον). κατὰ
 δὲ προσωδίαν, ὡς περ Ἰππίας ἔλυεν ὁ Θάσιος τὸ «δίδομεν
 δὲ οἱ*» καὶ «τὸ μὲν οὐ καταπύθεται ὄμβρω». τὰ δὲ διαίρεσει,
 οἶον Ἐμπεδοκλῆς «αἶψα δὲ θνήτ' ἐφύοντο*, τὰ πρὶν μά-
 θον ἀθάνατ' εἶναι*, ζωρά* τε* πρὶν κέκρητο*». τὰ δὲ ἀμφιβολία,
 «παρῶ χηκεν δὲ πλέω* νύξ», τὸ γὰρ πλείω* ἀμφιβολὸν ἔστιν.
 τὰ δὲ* κατὰ τὸ* ἔθος τῆς λέξεως, οἶον* τὸ κεκραμένον* οἶνόν
 φασιν εἶναι (ὅθεν πεποιήται «κνημῖς νεοτεύκτου κασσιτέροιο»,
 καὶ χαλκίας τοὺς τὸν σίδηρον ἐργαζομένους) ὅθεν εἴρηται ὁ*
 Πανυμήδης «Διὶ οἰνοχοεῦεν*», οὐ πινόντων* οἶνον· εἴη
 [δ' ἂν τοῦτό*

1461 a

10

15

20

25

30

35

1461 b

5

10

1461 b

πρὸς τε γὰρ τὴν ποιήσιν αἰρετώτερον πιθανὸν ἀδύνατον ἢ ἀπίθανον καὶ δυνατόν. καὶ ἴσως ἀδύνατον* τοιοῦτους εἶναι

- [οἶον* Ζεῦξίς ἔγραφεν, ἀλλὰ βέλτιον· τὸ γὰρ παράδειγμα δεῖ ὑπερέχειν. πρὸς ἄφασιν <...πρὸς ἄφασιν>* ἄλογα· οὕτω τε καὶ ὅτι ποτὲ οὐκ ἄλογόν ἐστιν· εἰκὸς γὰρ καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς γίνεσθαι. τὰ δ' ὑπεναντίως* εἰρημένα οὕτω σκοπεῖν, ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς λόγοις ἔλεγχοι, εἰ τὸ αὐτὸ καὶ πρὸς τὸ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως, ὥστε καὶ αὐτὸν* ἢ πρὸς ἄ αὐτὸς λέγει ἢ ὁ ἄν φρόνιμος* ὑποθῆται. ὀρθὴ δ' ἐπιτιμήσις καὶ ἀλογία καὶ μοχθηρία*, ὅταν μὴ ἀνάγκης οὐσης μὴθὲν χρήσῃται τῷ ἀλόγῳ, ὥσπερ Εὐριπίδης τῷ Αἰγαί, ἢ τῆ* πονηρίᾳ, ὥσπερ ἐν Ὁρέστη τῆ* τοῦ Μενελάου. τὰ μὲν οὖν ἐπιτιμήματα ἐκ πέντε εἰδῶν φέρουσιν· ἢ γὰρ ὡς ἀδύνατα ἢ ὡς ἄλογα ἢ ὡς βλαβερά ἢ ὡς ὑπεναντία ἢ ὡς παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην· αἱ δὲ λύσεις ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν σκεπτέαι*, εἰσὶν δὲ δώδεκα.)
- 15
20
25

*
* *

26. πότερον δὲ βελτίων* ἢ ἐποποιικὴ μίμησις ἢ ἡ τραγικὴ, διαπορήσειεν ἂν τις. εἰ γὰρ ἡ ἤττον φορτικὴ βελτίων, τοιαύτη δ' ἢ* πρὸς βελτίους θεατὰς ἐστίν, δῆλον* ὅτι ἢ ἅπαντα* μιμουμένη φορτικὴ. ὡς γὰρ οὐκ αἰσθανομένων, ἂν μὴ αὐτὸς* προσθῆ, πολλὴν κίνησιν κινουῦνται*, οἶον οἱ φαῦλοι αὐλῆται κυλιόμενοι, ἂν δίσκον δέῃ μιμεῖσθαι, καὶ ἔλκοντες τὸν κορυφαῖον, ἂν Σκύλλαν αὐλῶσιν. ἢ μὲν οὖν τραγωδία τοιαύτη ἐστίν, ὡς καὶ οἱ πρότερον τοὺς ὑστέρους αὐτῶν φόντο ὑποκριτὰς· ὡς λίαν γὰρ ὑπερβάλλοντα, Καλλίαν* ὁ Μυνησίκος τὸν Καλλιπίδην ἐκάλει, τοιαύτη δὲ δόξα καὶ περὶ Πινδάρου* ἦν. ὡς δ' οὗτοι* ἔχουσι πρὸς αὐτούς*, ἢ ὅλη τέχνη [πρὸς τὴν ἐποποιίαν ἔχει. τὴν μὲν οὖν πρὸς θεατὰς ἐπιεικεῖς φασὶν εἶναι, οἱ* οὐδὲν δέονται τῶν σχημάτων, τὴν δὲ τραγικὴν πρὸς φαύλους. εἰ* οὖν φορτικὴ χείρων δῆλον ὅτι ἂν εἴη. πρῶτον μὲν οὐ τῆς ποιητικῆς ἢ κατηγορία ἀλλὰ τῆς ὑποκριτικῆς, ἐπεὶ ἐστὶ περιεργάζεσθαι τοῖς σημείοις καὶ ραψωδοῦντα, ἕπερ ἐποίει* Σωσίστρατος, καὶ διάδοντα*, ἕπερ ἐποίει Μνασίθεος ὁ Ῥοπούντιος*.
- 30
35
1462 a
5
- εἶτα οὐδὲ κίνησις ἅπανσα ἀποδοκιμαστέα, εἴπερ μὴδ' ὄρχησις,

1462 a
 10
 15
 1462 b

ἀλλ' ἢ φαύλων, ὅπερ καὶ Καλλιππίδῃ ἐπετιμᾶτο καὶ νῦν ἄλλοις, ὡς οὐκ ἐλευθέρας γυναῖκας μιμουμένων. ἔτι ἡ τραγωδία καὶ ἀνευ κινήσεως ποιεῖ τὸ αὐτῆς, ὡσπερ ἡ ἐποποιία· διὰ γὰρ τοῦ ἀναγινώσκειν φανερὰ ὅποια τίς ἐστίν. εἰ οὖν ἐστὶ τὰ γ' ἄλλα κρείττων, τοῦτό γε οὐκ ἀναγκαῖον αὐτῇ ὑπάρχειν. <...> ἔπειτα διότι* πάντ' ἔχει ὅσαπερ ἡ ἐποποιία (καὶ γὰρ τῷ μέτρῳ* ἔξεστι χρῆσθαι) καὶ ἔτι οὐ μικρὸν μέρος τὴν μουσικὴν [καὶ τὰς ὀψεις]* δι' ἧς* αἱ ἡδοναὶ συνίστανται ἐναργέστατα· (εἶτα καὶ τὸ ἐναργές ἔχει καὶ ἐν τῇ ἀναγνώσει* καὶ ἐπὶ τῶν ἔργων.) ἔτι τῷ* ἐν ἐλάττωνι μήκει τὸ τέλος τῆς μιμήσεως εἶναι· τὸ γὰρ ἀθροώτερον ἤδιον ἢ* πολλῶν κεκραμένον τῷ χρόνῳ, λέγω δ' οἷον εἰ τις τὸν Οἰδίπου* θεῖη* τὸν

[Σοφοκλέους
 ἐν ἔπεσιν ὅσοις ἡ Ἰλιάς*. ἔτι ἤττον μίᾳ ἢ* μίμησις ἢ τῶν ἐποποιῶν, σημεῖον δέ· ἐκ γὰρ ὅποιασοῦν μιμήσεως* πλείους τραγωδίαί γίνονται, ὥστε ἐὰν μὲν ἓνα μῦθον ποιῶσιν, ἢ βραχέως δεικνύμενον μούρου* φαίνεσθαι, ἢ ἀκολουθοῦντα τῷ τοῦ μέτρου* μήκει ὑδαρῆ <...>, λέγω δὲ οἷον* ἐὰν ἐκ πλείονων πράξεων ἢ συγκειμένη, ὡσπερ ἡ Ἰλιάς ἔχει πολλὰ τοιαῦτα μέρη καὶ ἡ Ὀδύσεια, α* καὶ καθ' ἑαυτὰ ἔχει μέγεθος, καίτοι ταῦτα τὰ* ποιήματα συνέστηκεν ὡς ἐνδέχεται ἄριστα, καὶ ὅτι μάλιστα μιᾶς πράξεως μίμησις. εἰ οὖν τοῦτοις τε διαφέρει πᾶσιν (καὶ ἔτι τῷ τῆς τέχνης ἔργῳ, δεῖ γὰρ οὐ τὴν τυχοῦσαν ἡδονὴν ποιεῖν αὐτὰς ἀλλὰ τὴν εἰρημένην) φανερόν ὅτι κρείττων ἂν εἴη μᾶλλον τοῦ τέλους τυγχάνουσα τῆς ἐποποιίας.

15
 10
 15

περὶ μὲν οὖν τραγωδίας καὶ ἐποποιίας, καὶ αὐτῶν καὶ τῶν εἰδῶν καὶ τῶν μερῶν, καὶ πόσα καὶ τί διαφέρει, καὶ τοῦ εὖ ἢ μὴ* τίνες αἰτίαι, καὶ περὶ ἐπιτιμήσεων καὶ λύσεων, εἰρήσθω τοσαῦτα*.

CRITICA APPENDIX

Sigla codicum

- Σ Cod. graecus (saec. V-VII) deperditus quo Syrus interpres usus est.
- Syr. Translatio syriaca (saec. X) deperdita quam Abu Biṣr Matta in arabicam linguam vertit.
- FS Fragmentum syriacum servatum.
- Ar. Translatio arabica (ante a. 940) deperdita, ab Abu Biṣr Matta confecta, quae a Parisino ar. 2346 (saec. XI) transcripta est.
- R¹ Riccardianus 46 (saec. XIV).
- A Parisinus 1741 (saec. XI).
- Φ Cod. graecus deperditus cuius latina versio, anno 1248 confecta, a Toletano 47.10 (T^v) Etonensique 129 (M^v) servata est.
- A^m Ambrosianus B 78 (saec. XV).*
- A^{m1} Ambrosianus O 52 (saec. XV).*
- A^{m2} Ambrosianus P 34 (saec. XVI).*
- B Bodleianus Canonicianus 7 (saec. XV).*
- B^r Berolinensis 196 (Philippicus 1599) (saec. XV).*
- C Coislinianus 324 (saec. XV-XVI).*
- D Dresdensis D 4 (saec. XV).*
- E Estensis 100 (saec. XV).*
- F Ferrarensis 348 (saec. XVI).*
- G Guelferbytanus 26 (saec. XV).*

L ¹	<i>Laurentianus plut. XXXI 14</i> (saec. XV).
L ²	<i>Laurentianus plut. LX</i> (saec. XV).
L ³	<i>Laurentianus plut. LX 16</i> (saec. XV).
L ⁴	<i>Laurentianus plut. LX 21</i> (saec. XVI).
L ^d	<i>Leidensis 34</i> (saec. XV).
M ¹	<i>Marcianus 215</i> (saec. XV).
M ²	<i>Marcianus 200</i> (saec. XV anno 1457).
M ^{a1}	<i>Matritensis 80</i> (saec. XV).
M ^{a2}	<i>Matritensis 92</i> (saec. XV).
P ¹	<i>Parisinus 2040</i> (saec. XV).
P ²	<i>Parisinus 2038</i> (saec. XV).
P ³	<i>Parisinus 2938</i> (saec. XV-XVI).
P ⁴	<i>Parisinus 2551</i> (saec. XV-XVI).
P ⁵	<i>Parisinus 2117</i> (saec. XVI).
R ²	<i>Riccardianus 15</i> (saec. XVI).
R ³	<i>Riccardianus 16</i> (saec. XVI).
U	<i>Urbinas 47</i> (saec. XV).
V ¹	<i>Vaticanus 1388</i> (saec. XV).
V ²	<i>Vaticanus 1499</i> (saec. XVI).
ω	<i>Omnes vel plerique codices.</i>

Titulus

ποιητικὸν $\bar{\alpha}$ (= Hesychius) vel ποιητικά $\bar{\alpha}$ (ap. Rose = ποιητικῶν $\bar{\alpha}$ sc. <ἀπορημάτων> π. $\bar{\alpha}$) Diog. Laert. V, 21, περὶ ποιητικῆς β̄ fere omnes collatis: πραγματείας τέχνης ποιητικῆς αβ Diog. Laert. V, 21, τέχνης ποιητικῆς β̄ Hesychius p. 13 Rose. De ea re supra in capitulo tertio disputavimus.

Textus

1. 1447 a 12 λέγωμεν Φ P¹ G A^m al., λέγομεν A P² al., Σ? (*et dicimus et dicturi sumus*). a 15 καθαριστικῆς καὶ <τῆς ὀρχηστικῆς> Batteux. a 17 τῷ ἐν Σ (Forchhammer), τῷ γ' ἐν Lobel fort. recte sed cf. 51 a 17, τῷ γένει A Φ ω. a 20 τῆς φωνῆς ω, τῶν φωνῶν Ritter, Σ? (*per voces*) sed cf. Tk. I, p. 178. a 21 κὰν P², καὶ A Φ ω, καὶ ἐν P¹ G U al. a 25 τυγχάνουσι A Φ ω, τυγχάνουσι

A^m L⁴. a 25 οὔσαι τοιαῦται Σ P², ἔχουσαι τοιαύτην Φ? (*habentes talem*), οὔσαι Α ω. a 26 [μιμείται] Spengel, μιμείται Σ? (*usurpat*) P², μιμούνται Α ω. a 27 ἡ Σ P¹ P², οἱ Α Φ ω, οἱ πολλοὶ Heinsius. a 28 ἡ δὲ Σ (*Ueberweg*), ἡ δὲ ἐποποιία Tzetzes ω. 1447 b 9 ἀνώνυμος Σ Tzetzes (*Bernays*), om. ω. b 9 τυγχάνουσα Σ ω, τυγχάνει οὔσα Suckow plerique. b 11 τριμέτρων Σ Α ω, τετραμέτρων Φ (*tetrimena*), μέτρων L¹ M¹ E, ἐξαμέτρων Ueberweg. b 14 τοὺς μὲν Σ (*Gryphius*), om. ω. b 15 κατὰ τὴν Σ Φ G (*Hermann*), τὴν κατὰ Α ω, κατὰ P² U. b 16 φυσικόν Σ (*Heinsius*), μουσικόν ω. b 21-2 Κένταυρον Σ Α ω, ἐπὶ ταῦρον L¹ M¹ A^m al., ἐπὶ κένταυρον M² L². b 22 καὶ τοῦτον vid. Σ P¹ G al., καὶ Α ω, οὐκ ἤδη καὶ Ald., καίτοι Passow. b 24 αἶ Ald. 1536 = R² (αἶ), οἱ Σ = ω (οἱ). b 25 ῥυθμῶ Α Φ ω, <ἐν> ῥυθμῶ Gud. = Σ(?). b 28 πᾶσιν Σ Α ω, πᾶσαι L¹ M¹ A^m al. b 28 οὖν Σ Φ U A^m al., οὐ A P¹ L¹ G, οὖν οὐ L¹ M¹ al. b 29 οἷς Vettori = R², αἷς Σ ω.

2. 1448 a 4 [κακία... πάντες] Gud. in app. a 7 δὲ ω, δὴ Morel, del. Spengel. a 8 τῷ Φ P G U al., τὸ Α ω, Σ? a 10 καὶ Σ Φ P² al., καὶ τὸ Α ω, καὶ τῷ Byw. a 12 ὁ Σ (*qui quidem... encomium, male legitur* τραγωδίας pro παρωδίας) P², om. Α ω. a 13 Δειλιάδα Α A^m L⁴ vel Δηλιάδα vid. Σ (*ab ostensione*) Α corr. ω, Διλιάδα Φ. a 15 ὥσπερ Κύκλωπας Σ Φ, ὥσπερ γᾶς (vel ὡς περγᾶς) Κύκλωπας (vel Κυκλωπᾶς) Α ω, ὥσπερ γὰρ Κύκλωπας Vahlen, ὥσπερ <Ἀρ>γᾶς Κύκλωπας Castelvetro, ὥσπερ <Ἀρ>γᾶς Κύκλωπας <καὶ> Rost., ὥσπερ <... Ἀρ>γᾶς Κύκλωπας Valgimigli, ὡς Πέρσας <καὶ> Κύκλωπας Medici = R², ὥσπερ <Οἰνώ>πας Κύκλωπας Holland, ὥσπερ ἐραστὰς Κύκλωπας Svk. a 16 [μιμήσαιτο ἄν τις] Vahlen olim Ussing. a 16 ταύτη δὲ τῇ vid. Σ (*Casaubon*), αὐτῇ δὲ τῇ ω, τῇ αὐτῇ δὲ Vettori.

3. 1448 a 23 ὅτε δὲ Hartung, καὶ Gud. = Σ?, ἢ Α Φ ω. a 23 πάντας Σ Α Φ ω, πάντα Casaubon. a 25 καὶ ἄ Σ P² G al., om. Α ω. a 29 *post* καλεῖσθαι *incipit* R¹. a 31 γὰρ ω, om. Σ? R¹ P¹ G. a 33 πολλῶ ω, <οὐ> πολλῶ Gercke. a 34 Χιωνίδου Σ (*Robortelli*), Χω(ο)ν(νν)ί(υ)δου R¹ Α ω. a 34-5 [καὶ τῆς τραγωδίας... ἐν Πελοποννήσῳ] Gud. a 35 οὔτοι Σ R¹ Α Φ ω, αὐτοὶ Spengel plerique. a 36 Ἀθηναῖοι Σ R¹ Α Φ ω, Ἀθηναίους edit. Oxon. 1760 Spengel plerique. 1448 b 1 [καὶ] Montmollin. b 1-2 [καὶ τὸ ποιεῖν... προσαγορεύειν] Ar. Tk. Gud.

4. 1448 b 5 αὐται P² al. = αὐταὶ ω. b 5 τό τε γὰρ ω, τὸ

γὰρ R¹ Φ (*nam*), Σ? (*et*). b 6 διαφέρουσι Σ ω, διαφέρει R¹.
b 10 αὐτὰ Σ ω, αὐτῶν R¹. b 13 καὶ τούτου Σ Φ P¹ G U al., καὶ
τοῦτο Α ω, τούτων R¹. b 18 οὐχ ἤ Hermann, οὐχὶ R¹ Α Φ ω,
Σ? (*non... adsimulatione*). b 20 καὶ τῆς Σ ω, καὶ <διὰ τοῦ τε λό-
γου καὶ τῆς Valgimigli. b 22 οἱ Σ R¹, om. Α ω. b 22 πρὸς
αὐτὰ Σ B¹ P² corr. Ald., καὶ αὐτὰ Α ω. b 27 ἕτεροι ω, ἄτεροι
Spengel. b 29 ἀρξαμένοις Α ω, ἀρξάμενος Σ? (*ab Homero est
initium*) R¹ Φ, ἀρξάμενοι L¹ (εἰσίν) M¹ [ἔστιν]. b 30-1 κατὰ τὸ
R¹ Φ Α ω, καὶ τὸ Ald., [κατὰ τὸ ἀρμόττον] Σ? (*quae attulit* [= ἐν
οἷς ἤλθε] *metrum sicut attulit* [= καὶ τὸ] *iambum*). b 31 καὶ τὸ
Σ R¹ P², om. Α Φ ω. b 31 ἱαμβεῖον ω (ἱαμβίον Α), del. Stabr.
b 35 ἀλλὰ R¹ (Bonitz), ἀλλ' ὅτι Α Φ ω, Σ? cf. Tk. II, p. 42. b 35-6
δραματικὰς Σ R¹ Α Φ ω, δραματικῶς P¹ G U D. b 36 τὰ ... σχή-
ματα Α Φ ω, τὸ ... σχῆμα Σ? R¹. b 37 ὑπέδειξεν Σ Α ω, ἀπέ-
δειξεν R¹, ὑπῆρξεν P¹ G U D al. b 38 ὁ Σ R¹ Φ P², τὸ Α ω.
1449 a 1 ἡ vid. Σ R¹ A al., om. ω. a 6 μείζω R¹ L¹ M¹ P², μεί-
ζονα P¹ G U al., μείζον Α ω, Σ? Φ? certe ≠ Α ω. a 7 εἰ ἄρα
P², ἄρα R¹, εἰ vid. Φ (*si*), παρ (έχει) Α ω, ἄρ' Vahlen, Σ? (Syr.
αρχη legisse videtur). a 8 κρίναι Forchhammer, κρίνεται ἢ ναί
(= ^{ἢ ναί} κρίνεται) Α ω, κρίνεται εἶναι R¹ Φ U A^m, Σ? a 9 γενο-
μένη M² L³, γενομένης R¹ Α ω, Σ? a 9 δ' R¹, om. ω, Σ? a 9-
10 αὐτοσχεδιαστικῆς R¹ Α ω, αὐτοσχεδιαστικῆ M² L³, Σ? a 10
καὶ αὐτὴ καὶ Σ (*et... etiam*) Α ω, καὶ αὐτὴ R¹, [καὶ] αὐτὴ [καὶ] Gud.
a 10 καὶ ἡ μὲν Α ω, om. καὶ R¹, Σ? a 11-2 φαλλικά P² Ald.,
φαυλλικά (vel φαυλικὰ) Σ R¹ Α Φ ω. a 12 διαμένει Σ Φ P² al., δια-
μένειν R¹ Α ω, om. P¹ G. a 14-5 [ἡ τραγωδία] Stabl. a 19
μύθων ω, μύθων <...> Gud. Σ? (*et strepitum et tumultum*, sed in to-
hoc loco arabica versio corrupta est). a 20 σατυρικοῦ vid. Σ R¹
ω, σατυρικοῦ Α Φ al. a 28-9 ἄλλ' ὥς R¹ = ἄλλως Α ω, ἄλλα
ὥς P² marg. Ald., ἄλλα Φ (*alia singula*), Σ?, ἄλλὰ οἷς Hermann.

5. 1449 a 33-4 τοῦ αἰσχροῦ οὗ P² Ald. Batteux, τοῦ αἰσχροῦ R¹
Α ω, <κατὰ> τὸ αἰσχρὸν οὗ Friedrichs, Σ? a 36 διεστραμμένον Σ
Α ω, ἐστραμμένον R¹ Φ (*inversa*). 1449 b 1 κωμωδῶν R¹ Α ω,
κωμωδοῖς Bernbardy Σ? (*ab hominibus conviciii*), κωμωδῶ Byw.
b 4 προλόγους R¹ Α ω, πρόλογον Christ, Σ?, [προ]λόγους Hermann
Syk. b 6 Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις ω, Σ? (*ut relinquatur omnis
sermo qui est per compendium*), del. Sus. Byw., post ἤλθεν Bates.
b 6 τὸ μὲν οὖν vid. Σ (*et... etiam*) P² corr., τὸ μὲν R¹ Α ω. b 9-10
μέχρι μὲν τοῦ μέτρου μετὰ λόγου Tk. Gud. Syk., μέχρι μὲν τοῦ μέτρου

μετά λόγου vid.Σ (*ad mensuram quandam metri una cum oratione*), μέχρι μόνου μέτρου μετά λόγου R¹ P² corr. Ald., μέχρι μόνου μέτρου μεγάλου Α ω, μέχρι μὲν τοῦ μέτρω [μεγάλου] Tyrwhitt, μέχρι μόνου μὲν τοῦ μετά λόγου Rost., alii alia. b 10 τῷ R¹ L¹ M¹, τὸ Α ω, Σ? b 12 γὰρ P¹ G U L¹ M¹ al., om. Σ R¹ Α ω. b 16 ταῦτά Ald. = ταῦτα ω. b 19 αὐτῇ ω = αὐτῇ Α al., αὐτῇ Reiz.

6. 1449 b 21 μὲν R¹ L¹ M¹ A^m P² al., om. Α ω. b 24 *post* οὐσίας *incipit* FS *usque ad* τραγωδία (50 a 9). b 25-6 ἐκάστῳ Φ (*seorsum unaquaque*) (Tyrwhitt), ἐκάστου Σ (FS Ar.) R¹ Α ω Tk. fort. recte, ἐκάστων A^m. b 28 παθημάτων Σ (FS Ar.) Tract. Coisl. R¹ Pazzi, μαθημάτων Α Φ ω. b 31 μέλους ω, μέλους <...> Ritter alii. b 32 τῆς ω, om. R¹. b 34 αὐτὴν Σ (FS Ar.) R¹ Α ω, ταύτην Byw. 1450 a 1 πέφυκεν R¹ Α ω, πέφυκε δὲ P² Vahlen olim, καὶ πέφυκε Thurot. a 2 διάνοιαν Α U A^m al., διάνοια R¹ Φ al., Σ? a 2 ταῦτας vid.Σ (FS) Α ω, ταῦτα R¹ (Reiz). a 2 καὶ vid.Σ (FS Ar.) ω, om. R¹. a 3 δὲ vid.Σ (FS Ar.) ω, δὴ Byw. Rost. a 4 τοῦτον ω, τοῦτο Maggi, del. Spengel, Σ? cf. Tk. II, p. 151. a 6 διάνοιαν ω, διάνοια Reiz. a 7 ἀποδεικνύασιν Α U E al., ἀποδεικνύουσιν R¹ ω. a 7 τι ἢ ω, τινα R¹, Σ? a 8 καθ' ὃ ω, καθ' ὃ G al. Gud. a 9 καὶ λέξεις *post* ὄψις Spengel. a 12 οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν ω, οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν <ἀλλὰ πάντες> Bursian, οὐκ ὀλίγοι ἄπασιν Syk., πάντες Butcher, del. Diels = Σ? (vel lacuna in Ar.?). a 12-3 ὡς εἰπεῖν *post* εἶδεν Gud. Σ(?), *post* πᾶν (Spengel πᾶσα) Spengel Byw. a 13 ὡς Vahlen olim Gud., τοῖς vid.Σ R¹ Φ Α ω. a 13 ὄψις Φ P¹ G corr. U D al., ὄψις R¹ Α ω, ὄψιν A^m, Σ? (lac. in Ar.). a 16-7 πράξεως Α Φ ω, πράξεων vid.Σ R¹ (Buble). a 17 καὶ εὐδαιμονία καὶ κακοδαιμονία R¹, καὶ <ἢ> εὐδαιμονία καὶ κακοδαιμονία Ald., καὶ εὐδαιμονίας καὶ ἢ κακοδαιμονία Α Φ ω, καὶ εὐδαιμονίας <καὶ κακοδαιμονίας, ἢ δὲ εὐδαιμονία> καὶ ἢ κακοδαιμονία Vahlen, similia alii. a 19 δὲ (1) Σ ω, δὴ? Syk., γὰρ Christ. a 21 συμπεριλαμβάνουσιν R¹ Α ω, συμπαραλαμβάνουσιν A^m G corr. (Spengel), Σ? (*ostendunt*). a 27 Πολύγνωτον Σ R¹ P¹ P² L¹ M¹ al., Πολύγνωστον Α Φ ω. a 27 ὁ μὲν γὰρ Σ R¹, ὁ μὲν γὰρ Πολύγνω(σ)τος Α Φ ω. a 29-30 λέξει καὶ διανοίᾳ Vahlen, λέξεις καὶ διανοίας Σ ω. a 30 οὐ Σ R¹ G P² Ald., om. Α ω. a 31 ἢ Φ L¹ M¹ = ἢ Α ω. 1450 b 3 τε vid.Σ ω, γὰρ Hermann. b 9-9 bis ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον, ἢ (Vahlen τι) προαιρεῖται ἢ φεύγει ω, ἐν οἷσπερ (*in quibus quidem*) οὐκ ἔστι δῆλον, εἰ (*si*) προαιρεῖται ἢ (*aut*) φεύγει Φ, om. Σ (Bekker). b 9 bis τῶν λόγων ω, ἐπὶ τῶν λόγων Gud. Σ? b 10 μηδ' ὅλως Α Φ ω, μὴ δῆλος (vel δῆλον) Σ Lobel Gud. b 12 τῶν μὲν λόγων ω,

om. Ar., τῶν ἐν λόγῳ Byw., τῶν λεγομένων Gomperz. b 16 τῶν λόγων ω, τῶν ἀμέτρων λόγων Σ? Gud., τῶν <ψιλῶν> λόγων Susemibl. b 16 τῶν δὲ λοιπῶν Σ R¹ P¹ P² G (Spengel), τῶν δὲ λοιπῶν πέντε A ω, τῶν δὲ λοιπῶν πέμπτον Georr. P¹ marg. al., Φ? (T^v ... *quintum*, M^v ... *quinque*). b 19 ἢ Σ R¹ al., ὡς A ω, ἴσως Meiser.

7. 1450 b 24 δ' A ω, δὲ R¹, δὴ Byw. Rost. Householder. b 29 γίνεσθαι A ω, γενέσθαι R¹. b 30 μὲν μετ' Σ R¹ (Papageorgios), μετ' A ω. b 38 et 40 πάμμικρον ... παμμέγεθες vid. Φ (*omnino parvum... omnino magnum*) Pazzi = R³, πᾶν μικρὸν ... πᾶν μέγεθος ω, πᾶν μικρὸν (=M²) ... πᾶν μέγα L³, Σ? (*parvum... in omni magnum*). b 40 χρόνῳ Tucker Tk., del. Bonitz fort. recte, χρόνου Σ ω, χωρίου Ueberweg. 1451 a 3 σωμάτων Σ ω, σχημάτων Ueberweg, συστημάτων Byw. a 6 δὲ vid. Σ R¹ P¹ G U, om. A Φ L¹ M¹. a 6 ὁ Bursian, om. Σ ω. a 8 κλεψύδραν P¹ G U al., κλεψύδρας R¹ A ω, Σ? a 9 φασιν ω, φά<ναι εἰώθα>σιν Σ Tk., εἰώθασιν M. Schmidt. a 9-10 τὴν φύσιν τοῦ πράγματος ω, τοῦ πράγματος φύσιν R¹, Σ? a 10 [ἔρος] Susemihl.

8. 1451 a 17 τῷ ἐνὶ Σ R¹ P¹ G U (Hermann), τῷ γένει A Φ ω, τῷ γ' ἐνὶ Vettori. a 18 ἐνίων Σ ω, del. Spengel. a 20 καὶ vid. Σ R¹ Ald., om. A Φ ω. a 25 αὐτῷ R¹ A Φ ω, Ὀδυσσεῖ Σ Valla. a 27 ἀγερωῶ Σ R¹ A Φ L¹ M¹ al., ἀγερωάνῳ P¹ G U A^m al. a 27 οὐδὲν ω, οὐδὲ Byw. a 27 ἦν ἢ R¹ P¹ G U, ἦν vid. Σ A L¹ M¹ A^m, ἦ Φ (Spengel). a 28-9 οἶαν λέγομεν R¹ Φ L¹ M¹ P², οἶαν λέγομεν A ω, οἶαν <ἄν> λέγομεν Vahlen, Σ? a 32 καὶ ταύτης Σ ω, ταύτης καὶ Susemibl Vahlen Byw. Rost. (sed cf. Tk. II, p. 169-70). a 33 τῶν ω, <ἐκ> τῶν Schoemann. a 34 διαφθεῖρεσθαι Σ Pazzi = L⁴, διαφέρεσθαι R¹ A Φ ω. a 35 ἐπίδηλον R¹ A ω, ἐπίδηλον ὡς P¹ G U A^m D al.

9. 1451 a 36 οὐ τὸ Σ R¹ Φ L¹ M¹ U A^m al., οὕτω A al., οὐ τῷ P¹, οὐχ οὕτω M² L³, ἐν τῷ G. a 36-7 γενόμενα Vettori = R³, γινόμενα ω, Σ? (*historia*). 1451 b 3-4 ἢ ἄνευ μέτρων ω, ἢ ἄνευ μέτρου fort. Σ P¹ A^m, del. Hatzfeld-Dufour. b 4 τούτῳ R¹ P¹ G U al., τοῦτο A A^m L¹ M¹ al., Σ? (*hoc*). b 7 τὰ ω, τὸ R¹, Σ? b 10 τὸ vid. Σ R¹ Φ P¹ G U al., τὸν A al., τὴν L¹ M¹, τὰ Ald. b 13-4 ὑποτιθέασι A ω, ἐπιτιθέασι Ald. = R³, τιθέασι R¹, Σ? (*posuerunt*). b 14 τῶν vid. Σ R¹ P¹ G U D al., τὸν A A^m al., τὸ vid. Φ (*circa particulare*) (Susemibl). b 19 ἐν ἐνιαίς R¹ P¹ G U al., ἐνιαίς Σ? A A^m L¹ M¹ al. b 21 Ἄνθεϊ Welcker, ἄνθει R¹ A ω,

**Ἄνθη* vid.Σ (Syr. *vertit* ἐν ἀγαθὸν δὲ ἄν θῆ) vid.Φ (*Anthe*) Gud. fort. recte. b 23 εἶναι ω, ἄν εἶη M. Schmidt, εἶη ἄν Vahlen olim. b 24 τραγωδία Σ ω, <πλεῖστοι> τραγωδία Susemihl, <εὐδοκιμοῦσαι> τραγωδία Vahlen olim, <κάλλισται> τραγωδία Gud. cf. 53 a 19, sed etiam 54 a 10. b 28 τὴν ω, om. R¹. b 31-2 γενέσθαι [καὶ δυνατὰ γενέσθαι] Σ (Vorländer) Tk. Gud. Syk., γενέσθαι καὶ δι' αὐτὰ [γενέσθαι] Tucker. b 33 ἀπλῶν R¹ A Φ ω, in Ar. ἐπεισοδιῶδων *perperam sequenti* ἐπεισοδιῶδεις *induct.*, ἀπλῶς (δὲ τῶν) Castelvetro, ἄλλων Tyrwbitt, ἀπάντων Twining, ἀτελῶν Essen Gud., del. Buble Tk. b 37 ὑποκριτὰς Σ R¹ A Φ ω, κριτὰς P¹ G U al. b 38 παρατείνοντες vid.Σ (*extendunt*) R¹, παρατείναντες ω. b 38 τὸν R¹, om. ω. 1452 a 2 καὶ μάλιστα καὶ μᾶλλον ω, μάλιστα καὶ μᾶλλον R¹, *similia* Σ (*proprie magis quam*), καὶ μάλιστα [καὶ μᾶλλον] Spengel, alii alia. a 6 τύχης A ω, τῆς τύχης R¹ P¹ G U. a 7 ὅσα ὡσπερ R¹ A ω, ὅσαπερ U al., Σ? ὅσα (Gud.) vel ὅσαπερ (Syk.) (*quantum*). a 7 ὡς ω, ὡσπερ R¹, Σ? (*quomodo*). a 10 γενέσθαι ω, γίνεσθαι R¹, Σ? (*procedunt*).

10. 1452 a 16 πεπλεγμένην R¹, πεπλεγμένη (δὲ λέξις sed cf. infra) ω, Σ? (*composita praedicitur illa*). a 17 ἐξ ἧς Σ (*in qua*) R¹ P²corr. Ald., λέξις A Φ ω (ΕΞΗΣ > ΛΕΞΙΣ), πρᾶξις P¹ G A^mcorr. al., ἐστὶν ἐξ ἧς Vahlen. a 19 συμβαίνειν R¹ A al., συμβαίνει ω. a 20 γίνεσθαι ταῦτα ω, om. Ar. Gud., γίνεσθαι τ' ἀναντία Bonitz, γίνεσθαι τὰ ὕ<σ>τ<ε>ρ<α> Gomperz.

11. 1452 a 23-4 καθάπερ εἴρηται, καὶ τοῦτο δέ, ὡσπερ λέγομεν (ἐλέγομεν vid.Φ [*dicebamus*]) ω, καθάπερ [εἴρηται, καὶ τοῦτο δέ, ὡσπερ] λέγομεν Σ vel potius Ar. *per homoeotel.*, [καθάπερ εἴρηται] καὶ τοῦτο δέ, ὡσπερ λέγομεν Zeller, [καθάπερ εἴρηται, καὶ τοῦτο δέ] ὡσπερ λέγομεν Gud. a 24 οἶον vid.Σ R¹, ὡσπερ ω. a 27 Λυγκεῖ vid.Σ (Syr. *vertit* ἐλέγχω) A Φ P¹ G U D P²corr. al., γλυκεῖ R¹, μιμῆσθαι L¹ M¹ A^m L^d al., cf. 55 b 29. a 28 Δαναός Σ ω, del. Gud. fort. recte. a 28 et 29 τὸν μὲν...τὸν δέ ω, τῷ μὲν...τῷ δέ R¹, Σ? (*huic quidem... illi autem accidit*). a 33 περιπέτεια γένηται vid.Σ R¹ (Spengel), περιπέτεια γίνονται A ω, περιπέτεια γίνονται Gomperz, περιπέτεια γίνονται Byw. alii. a 33 ἢ ω, om. R¹ L¹ M¹ A^m al., Σ? a 35 ὡσπερ A Φ ω, lac. in Ar. et R¹, ὡς <δ>περ Spengel, <ὅτε> ὡσπερ Ald. Festa, δθ' <δ>περ Gomperz, ὅσ' ὡσπερ Vahlen. a 35 συμβαίνειν P¹ G al., συμβαίνει A Φ ω, lac. in Ar. et R¹. a 36 ἢ μὴ P¹corr. G L¹ M¹ ω, εἰ μὴ A U A^m al., καὶ εἰ μὴ vid.Φ P¹, Σ? cf. Tk. II, p. 60. a 38 καὶ περιπέτεια Σ ω, del. Susemihl, καὶ <μάλιστα' ἐὰν καὶ> περιπέτεια (ἦ) Vahlen. 1452 b 1 οἶον R¹ Φ P¹ G P²al., οἶον A ω, Σ?

(*velut*). b 3 ἐπει δὴ P² = ἐπειδὴ Σ ω, ἐπει δ' Georr. Bekker, ἔτι δὲ R¹. b 4 ἄτερος R¹P² (Bernays), ἕτερος ω. b 7 ἐκείνω ω, ἐκείνου Byw., Σ? (*ille... indigebat*). b 9 ταῦτ' Σ R¹ Φ, περὶ ταῦτ' Α ω, περὶ ταυτά Twining. b 10-1 τούτων δὲ περιπέτεια μὲν καὶ ἀναγνώρισις εἴρηται R¹ Α ω, del. Susemihl Gud. (=Ar.). b 13 καὶ αἰ R¹, καὶ Α ω.

12. 1452 b 15 εἶπομεν ω, εἶπαμεν Ueberweg cf. 52 b 26. b 19-20 τραγωδίας τὸ πρὸ χοροῦ...τραγωδίας R¹ Α Φ P² marg. U al., τραγωδίας [τὸ πρὸ χοροῦ...τραγωδίας] Ar. ω. b 21 μελῶν Σ ω, del. Detscheff. b 23 ὄλου Σ Tzetzes (*ubi ἄλλου pro ὄλου*) ω, ὄλη Susemihl Westphal, ὄλη τ>οῦ M. Schmidt. b 24 τροχαίου <τὰ μὲν ἀπὸ τῆς σκηνῆς ...> Valgimigli. b 24-5 <τῶν> ἀπὸ σκηνῆς Ritter, <τῶν ἀπὸ σκηνῆς, τὰ δ' ἀπὸ σκηνῆς μέλη ἴδια τῶν> ἀπὸ σκηνῆς Christ. b 25-7 [μέρη δὲ ... ταῦτ' ἐστίν] Vettori. b 25 <ὡς εἶδеси> Vettori cf. 52 b 14. b 26 εἶπομεν R¹ ω, εἶπαμεν A L¹ M¹ al. cf. 52 b 15.

13. 1452 b 28 ὦν Σ Φ P² E, ὡς R¹ Α ω. b 30 νῦν ω, πρότερον (νυνδὴ ap. Syk.) Σ? (*ante*), del. Gud. b 35-7 εἰς δυστυχίαν...εἰς εὐτυχίαν Σ ω, εἰς δυστυχίαν [οὐ γάρ...εἰς εὐτυχίαν] τοὺς ἐν τῇ ἀρετῇ R¹. 1453 a 1 αὐτὸν P² = αὐτὸν R¹, αὐτὸ vel αὐτὸ Α ω, αὐτοὺς (...πονηροῦς) Gud. Σ(?), αὐτὸν <τὸν> Festa. a 5-6 ὅμοιον...ὅμοιον Σ ω, ὅμοιον [ἔλεος...ὅμοιον] R¹ Ritter Albeggiani Gud. a 11 Οἰδίπους Σ ω, δῖπους Α Φ cf. 62 b 2. a 13 ὥσπερ τινές φασι post δυστυχίας (a 14) Tyrwhitt. a 19 κάλλισται ω, del. Christ (= Ar.) cf. 51 b 24 et 54 a 10. a 20 Ἀλκμέωνα vid. Φ (Byw.), Ἀλκμαίωνα Σ ω. a 22 τὴν ω, om. R¹. a 24 τὸ αὐτὸ ω, om. Ar. Spengel, αὐτὸ Byw., αὐτοὶ Reiz, τοῦτ' αὐτὸ Thurot. a 25 καὶ vid. Σ. (*etenim*) Α ω, αἰ R¹ (αἰ), καὶ <αἰ> Knebel. a 25 αὐτοῦ Σ ω, αὐτῶν Richards. a 31 [σύστασις] Twining. a 31-2 σύστασιν Σ ω, μετὰβασιν Ueberweg Lobel. a 34 θεάτρων Σ ω, θεατῶν Maggi = R². a 35 αὐτῆ ω, αὐτῆ ἢ Φ? (*haec a tragoedia delectatio*) Vahlen olim Spengel, αὐτῆ ἢ Gud. a 37 οἱ ἄν Bonitz, ἄν οἱ ω Festa, Σ?

14. 1453 h 6 ἄπερ ἄν πάθοι Σ ω, ἄπερ ἄν <καὶ χορηγίας δεόμενόν ἐστι> πάθοι R¹ (ergo e linea b 8). b 7 Οἰδίπου ω, Οἰδίποδος vid. Σ P² L¹ M¹. b 10 πᾶσαν ω, ἅπασαν R¹. b 15 δὴ Spengel, δὲ ω, Σ? (*etenim*). b 17 ἐχθρὸς ἐχθρόν ω, ἐχθρὸς <πρὸς> ἐχθρόν Valla Σ? (*inimicus infestat inimicum*). b 20 ἢ Σ Φ ω, εἰ Sylburg.

h 21 ἀποκτείνῃ ἢ μέλλῃ R¹ Φ ω, ἀποκτείνει ἢ μέλλει A al. Sylburg.
 h 22 δρᾶ Φ ω, δρᾶν R¹ A L¹ M¹ al., Σ? (*tendit eo ut faciat* =
 μέλλῃ [ἦ]...δρᾶν vel μέλλῃ [ἦ]...[δρᾶν] cf. 53 b 18 ubi: *tendit eo ut
 faciat* = μέλλων). h 23 Κλυταιμῆστραν vid.Σ (Byw.), Κλυται-
 μνήστραν R¹ A Φ ω. h 24-5 Ἴαλκμῆωνος Byw., Ἴαλκμαίωνος vid.Σ.
 ω. h 26 εἶπωμεν vid.Σ Φ L¹ M¹ al., εἶπομεν R¹ A ω. h 29
 ἔστι δὲ <μὴ πρᾶξαι εἰδόμενος (vel γινώσκοντας), ἔστι δὲ πρᾶξαι Σ Valla-
 Gud., ἔστι δὲ R¹ A Φ ω per homoeoteleut. Rost. Syk. h 30 [μὲν];
 Ar. h 30 [δὲ πρᾶξαι τὸ δεινόν] Ar. h 33 Ἴαλκμῆων ὁ Byw.,
 Ἴαλκμαίων ὁ fort.Σ (*Alcmaeon et*) Vettori = R³, Ἴαλκμαίωνος ω.
 h 34 τρίτον Σ ω, τὸ τρίτον R¹, del. Gud. h 34 παρὰ ταῦτα Σ ω,
 del. M. Schmidt, παρὰ ταῦτα <τὸ μελλῆσαι γινώσκοντα καὶ μὴ ποιῆσαι,
 καὶ τέταρτον> vel <καὶ τέταρτον τὸ μελλῆσαι γινώσκοντα καὶ μὴ ποιῆσαι>
 post ποιῆσαι (h 36) Vahlen olim, similia Tucker. h 34 τὸ Bonitz,
 τὸν ω, Σ? 1454 a 1 ὀλιγάκις Σ ω, ὀλίγοι καὶ ὀλιγάκις Vahlen
 olim cf. 60 a 9. a 9 ὅπερ ω, δ R¹. a 10 τραγωδία Σ ω, <νέαι>-
 τραγωδία Vahlen, <κάλλιστα> τραγωδία Gud. cf. 53 a 19, sed etiam
 51 h 24.

15. 1454 a 18 φανερόν vid.Σ ω, φανεράν Ald. a 19 τινα <ἢ
 ποιά τις ἀν> ἢ Montmollin, τινα <ὅποια τις ἀν> ἢ Tk. Gud., similia in Σ.
 (*quod est condicio uniuscuiusque e moribus haec condicio*, cf. Tk.
 II, p. 147-50), τινα <ἢ τις ἀν> ἢ Vahlen, τινα <ἔχοντα, ὅποια τις ἀν>
 ἢ Gomperz, τινα ἢ R¹ A Φ (*quae sit*) ω, τινα P², τινα <φαῦλον μὲν
 ἐάν φαύλη> ἢ G, τινα <φαῦλον μὲν ἐάν φαύλην> Ald. a 22 τὸ ἀρμότ-
 τοντα R¹ (Vahlen), τὸ ἀρμόττον Σ? (*illud quod convenit*) Φ Gud.
 fort. recte, τὰ ἀρμόττοντα A ω. a 23 ἀνδρὶ ἀνδρῶν (vel ἀνδρ'
 <ἀνδρῶν> εἶον vel ἀνδρὶ δεινὸν ἢ ἀνδρῶν εἶον) Montmollin, ἀνδρῶν Σ ω,
 χρηστὸν Vahlen olim. a 23 γυναικὶ οὕτω Vahlen olim = γυναικί.
 οὐ τῷ vid.Σ (*neque*) R¹, γυναικί τῷ Acorr. (ex οὐ τῷ?), γυναικί τὸ
 ω, γυναικίω τὸ Byw. a 24 ἢ δεινήν ω, ἢ δῆλην vert. Syr., del.
 Hardy. a 25 ὥσπερ εἴρηται ω, ἄπερ εἴρηται Hermann, <...> ὥσπερ
 εἴρηται Spengel, ὥσπερ <πρότερον> εἴρηται Gud. Σ(?), del. Butcher.
 a 27 ὑποτεθῆ vid.Σ R¹, ὑποτιθείς ω. a 29 ἀναγκαῖον Σ ω, ἀναγ-
 καίου L¹ M¹ A^m corr., ἀναγκαίας Vorlaender, del. Gomperz. a 30
 Ὀδυσσεώς vid.Σ ω, <ὁ> Ὀδ. Syk., <ὁ τοῦ> Ὀδ. Byw. a 31 τοῦ
 δὲ <ἀνομοίου cum exemplo τοῦ δὲ> Vettori. a 33 ὁμοίως ὥσπερ
 καὶ Σ (*simile sicut... etiam*) R¹ (ὁμοίως ὅτι ὥσπερ καὶ sed cf. 49 h 15,
 51 h 21, 57 h 17... ubi ὁμοίως ὅτι pro ὁμοίως), ὁμοίως ὥσπερ [καί]:
 Marg., ὥσπερ καὶ ω Tk. II, p. 84-5. a 34-6 εἰκός [ὥστε τὸν...εἰκός]:
 καὶ τοῦτο Ar. a 36 εἰκός [καὶ τοῦτο...εἰκός] R¹ P¹ G L¹ M¹ al.

1454 b 1 μύθου ω, ἤθους Σ (Ueberweg). b 2 Ἰλιάδι Σ ω, <Μικρᾶ> Ἰλιάδι Ueberweg, Ἰφιγενεία Hermann. b 2 ἀπόπλου Σ A^m al., ἀπλοῦν R¹ A Φ ω, ἀνάπλου Π². πλοῦν L³. b 3 ἐπὶ τὰ Σ R¹ P¹ al. (Gryphius), ἔπειτα A ω, ἐπεὶ τὰ U al. b 4 ἀ οὐχ A Φ ω, ἢ ὅσα οὐχ vid. Σ R¹. b 4 οἶόν τε Σ R¹ ω, οἶόνται A. b 5 ἅπαντα ω, πάντα R¹. b 9 ἢ καθ' ἡμᾶς vid. Σ (cf. Tk. II, p. 173-5) (Stahr). ἢ [καθ' ἡ]μᾶς ω, ἢ ἡμεῖς R¹. b 10 ἰδιαν ω, οἰκείαν R¹ P², Σ Φ? cf. 56 a 6. b 13 [ἐπὶ τῶν ἡθῶν τοιούτους ὄντας] Lobel fort. recte. [ἐπὶ τῶν ἡθῶν] Gud. b 13-4 παράδειγμα σκληρότητος Σ ω, del. Ritter Byw., post ἀγαθὸν καὶ Lobel, post Ἀχιλλέα Gud. b 14 ἀγαθὸν καὶ vid. Σ (*bene facit*) R¹ (μὲν ἀγαθὸν καὶ) Φ ω, ἀγαθῶν καὶ A, Ἀγάθων καὶ P² edd. plerique, καὶ ἀγαθὸν Gud. b 15 δὴ διατηρεῖν A, δεῖ διατηρεῖν L¹ M¹ al., δὴ δεῖ διατηρεῖν P² Ald., δὴ διατηρεῖ P¹ G U A^m al., δὲ δεῖ τηρεῖν Σ? (*et... oportet ut recipiantur*) R¹. b 15 τὰ παρὰ τὰς Φ P¹ G al., τὰς παρὰ τὰς A ω, τὰς παρὰ τὰ L¹ M¹ al., τὰς πάντας R¹, Σ? b 16-7 κατ' αὐτάς ω, κατὰ ταῦτα R¹, Σ?

16. 1454 b 20 ἢ πλείστη = ἢ (vel ἢ) πλείστη R¹ A ω, ἢ πλείστοι Σ Φ P² al. b 22 λόγῃν ω vel λόγῃ vid. Σ (*hastu*) Φ (*lancea*) Vettori. b 22 Γηγενεῖς ω, οἱ Γηγενεῖς Σ? (*dicti Gegenes*) P². b 22 ἀστέραις ω vel ἀστέρες vid. Σ (*stellae*) Vettori. b 23 Καρκίνος ω, Καρκίνου Spengel, Σ? (*similes cancri*). b 24 οἶον(2) vid. Σ R¹ Φ, om. A ω. b 24-5 περιδέραια vid. Σ R¹ Φ P², περιδέρρα A ω. b 25 οἶα R¹ al., οἶ A ω (A^m οἶ), οἶον P¹ G U, οἶα (sc. ἢ ἀναγνώρισαι γίνεται) Rost., ἢ A^m corr. b 28 τῶν συβοτῶν R¹ A ω, τοῦ συβότου Gud., Σ? cf. Tk. I, p. 149 b, 2. b 30 ἢ A ω, οἶ R¹ Φ L¹ M¹ al., αἶ Σ? (*haec quae... sunt*). b 31-2 ἐν τῇ Ἰφιγενεία R¹, Ὁρέστης ἐν τῇ Ἰφιγενεία A ω, ἐν τῇ Ἰφιγενεία Ἰφιγένεια vid. Σ. b 32-3 ἀνεγνώρισεν ω, ἀνεγνώρισθῆ Spengel (*qui habet Ὁρέστης*), del. Festa. b 35 διό τι Byw., διότι A (δι' οτι) ω, διό Σ? (*et ob hanc causam*) P². b 36 ἔνια καὶ R¹ A ω, ἔνοιαν L¹ M¹ L⁴ (ἔνοιαν), ἔνια κατ' ἔνοιαν vid. Σ (*aliud... secundum hanc opinionem*) lectio duplex. b 37 τρίτη δὲ ἢ Σ? (*et tertium*) Pazzi, ἢ τρίτη Spengel = ἢ τοι τῇ (HTPITH) ω, τρίτη ἢ P¹ G P² al., ἢ τρίτη ἢ Gud., ἢ τρίτη δὲ Ueberweg. 1455 a 1 τι ἰδόντα Σ ω, ἢ εἰδόντα R¹, τι εἰδόντα vertunt T^v M^v. a 1 τοῖς A^m corr. al. Ald., τῆς R¹ A Φ ω, Σ? a 2 ἀπολόγω Σ (*ab oratione*) R¹ P², ἀπὸ λόγων A Φ ω. a 4 Χοηφόροις Σ R¹ Vettori, Χλοηφόροις A Φ ω. a 6 Πολυίδου Pazzi, Πολυείδους ω, Σ? (*ubi contemplatus est... multum = πολὺ ἰδου?*). a 7 γάρ ω, γάρ ἔφη R¹, Σ? a 9 υἰὸν ω, τὸν υἰὸν R¹. a 10 τοῖς ω, ταῖς Φ A^m al. Gud. a 10 Φινείδαις

Reiz, Φινίδαας Σ ω, Φοινίδες L¹ M¹. a 13 θεάτρου Σ ω, θατέρου Hermann Tk. alii. a 14 τὸ(1) ω, τὸν Vahlen olim Tk., Σ? (*etenim arcus dixit potentem esse neminem alium* = τὸν μὲν γὰρ... ἄλλον δὲ ap. Tk. vel potius τὸ μὲν γὰρ... ἄλλον [δὲ] ap. Syk.). a 14-14 ter τὸ τόξον [ἐντείνειν...τὸ τόξον] A Φ ω. a 14 δὲ R¹, Σ? cf. supra. a 14 bis καί(2) R¹, om. Σ? a 14 ter γνώσεσθαι Σ ω, ἐντείνειν R¹ perperam e linea 14 repetitum. a 14 ter ἐωράκει vid.Σ R¹ A ω, ἐωράκοι edd. quidam false e cod. R¹. a 15 δὴ Tyrwhitt, δι' ω, Σ? a 15 διὰ τούτου fort.Σ ω, διὰ τοῦτο P¹ G, δὴ τοῦτο Syk. a 16 παραλογισμός Σ R¹, παραλογισμόν A ω. a 17 ἐκπλήξεως Φ P² Ald. = R³, πλήξεως ω, lac. in Ar. a 17 δι' εἰκότων R¹ Φ P¹ G U A^m al., δι' εἰκόντων A ω, δι' ἡκόντων L¹ M¹, διηκόντων P², lac. in Ar. a 18 τὸ Σ? (*tale*) Φ (*quod*) Byw., ὁ A ω, ἡ L² Ald., om. R¹, ὁ Tucker. a 20 σημείων Σ ω, <καί> σημείων Spengel Rost. a 20 περιδεραίων vid.Σ R¹, δέρεων A ω, δέρρεων A^m.

17. 1455 a 22 λέξει Σ ω, ὄψει Krohn. a 24 ἐναργέστατα R¹ P¹ G U A^m, ἐνεργέστατα vid.Σ A ω. a 24 ὁ ω, om. P², ὁ ποιητῆς Σ? (*ubi... poeta*). a 25 λαυθάνοι Heinsius Bonitz, λαυθάνοιτο R¹ A (λαυθάνοι τὸ) ω, λαυθάνει A^m. a 26 ἐπετιμᾶτο Σ (*obiectum est*) Vettori = R³, ἐπετιμᾶ τῷ ω, ἐπετιμᾶτο τῷ Susemihl. a 27 ὀρῶνται Σ R¹ G al., ἀνεῖη A ω. a 27 ὀρῶντα [τὸν θεατῆν] Butcher, ὀρῶντ' α<ὐ>τὸν [θεατῆν] Gomperz, ὀρῶντ' ἀ<ν>τὸν θεατῆν Vahlen, ὀρῶντα τὸν ποιητῆν Dacier. a 30 ἀπὸ τῆς αὐτῆς φύσεως Σ ω, ἀπ' αὐτῆς τῆς φύσεως Tyrwhitt alii fort. recte. a 34 ἐκστατικοί Σ R¹, ἐξεταστικοί A Φ ω. a 34 τούς τε vid.Σ R¹ P² Ald., τούτους τε ω. 1455 h 1 ἐπεισοδιῶν Σ R¹ P¹ G U al., ἐπεισοδίου ω. h 2 παρατείνειν R¹ Vettori, περιτείνειν ω, Σ? (*ut... imponat*). b 7-8 [ἔξω τοῦ καθόλου] Duentzer alii, post ἐκεῖ Gud., alii alia. b 9 ἀνεγνώρισεν ω, ἀνεγνώρισθη Vahlen olim, ἀνεγνώρισεν τὴν ἀδελφήν Σ Tk. b 14 τῷ Σ Vettori, ἐν τῷ ω. b 15 δράμασιν Σ R¹ Ald., ἄρμασιν A Φ ω, ξσμασι G al., αἷμασι P¹. b 17 οὐ μακρὸς Σ (Vulcanius), μακρὸς R¹ A Φ ω, μικρὸς L¹ M¹. b 18 Ποσειδῶνος Σ ω, θεοῦ Vahlen, δαίμονος M. Schmidt. b 19 ἔτι Σ Pazzi = R³, ἐπὶ Φ M¹, ἐπεὶ A L² ω, πολλὰ R¹ (ex πολλὰ supra). b 21 δὲ vid.Σ (*autem*) ω, τε R¹, δὴ Vahlen olim. h 21-2 ἀναγνώρισας τινάς A ω, ἀναγνώρισθεις [τινας] R¹, Σ? (*cum cognosserent quidam* = ἀναγνώρισαντός τινος (Tk.) vel potius ἀναγνώρισάντων τινῶν (Gud.) vel etiam ἀναγνώρισας τινάς), ἀναγνώρισας τις Ueberweg, <μετ'> ἀναγνώρισεις τινάς Syk. b 22 [αὐτὸς ἐπιθέμενος] Montmollin, [αὐτὸς] ἐπιθέμενος R¹ Ucorr. (Susemihl), αὐτοῖς ἐπ. L^d Ald. in marg., αὐτὸν ἐπ. Tk.

18. 1455 b 27-8 μεταβαίνει Σ (*fit transitus*) Φ (*transit*) Valla Pazzi, μεταβαίνειν R¹ A ω. b 28 εἰς εὐτυχίαν ἢ εἰς ἀτυχίαν Σ R¹, εἰς εὐτυχίαν [ἢ εἰς ἀτυχίαν] A ω. b 29 Λυκεῖ P² G U Ald., Λυκεῖ Σ A ω, γλυκεῖ R¹ cf. 52 a 27. b 31 πάλιν Σ ω, πάλιν <δὲ> Rost. b 31 δήλωσις, λύσις δ' ἢ Σ (Gomperz, similia Christi), δὴ <ἀπαγωγῆ, λύσις δ' ἢ> Vahlen, δὴ [λωσις, λύσις δ' ἢ] R¹ A Φ ω, λύσις δὲ ἢ P² Ald., δήλωσις λύσις, ἢ Rost. b 31 θανάτου Σ ω, Δανάου Vahlen. b 32-3 τοσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη Σ ω, del. Susemihl alii, τοσ. γὰρ καὶ τὰ μέρη <τοῦ μύθου> ἔλ. Ueberweg, τοσ. γὰρ καὶ τὰ μέρη <ἔξω τῆς μελοποιίας καὶ ὄψεως> ἔλ. Gud. b 33 ἡ μὲν Σ ω, ἡ μὲν <ἀπλῆ... ἡ δὲ> Zeller. b 34 ἡ δὲ Σ ω, ἡ δὲ <ἀπλῆ... ἡ δὲ> Vahlen. 1456 a 2 <...οἶον Φ P² G, οἰκτεῖον R¹ A ω, [οἶον] Σ? (*et quarta sunt res Phorcidum*), οἰκτεῖον L¹ M¹, ὀμαλὸν A^m, <ἡ ἀπλῆ> (= ἀπλοῦν Morel) οἶον Bursian, ὄψις (= οἰς) οἶον Byw. Rost. Syk., τερατῶδες οἶον Schrader ex τέταρτον οἶον. a 2-3 ὁ Προμηθεὺς R¹, Προμηθεὺς A ω, Σ?, οἱ Προμηθεῖς Bergk. a 4 τε Σ Φ L¹ M¹, γε R¹ A ω. a 6 ἐκάστου P² Ald., ἕκαστον Σ ω. a 6 ἰδίου ω, οἰκτείου R¹, ΣΦ? cf. 54 b 10. a 8 οὐδεν<ι> ἴσως Tyrwhitt, οὐδέν ἴσως ω, Σ?, οὐδεν<ι> ἴσως <ὡς> Bonitz, οὐδεν<ι> ὡς Zeller. a 8 τοῦτο Σ ω, τοῦτων R¹ (ex inferiore ὧν), ταῦτο Teichmueller. a 10 ἄμφω αἰὲ κρατεῖσθαι Σ (*prehendunt ambo semper*) (Vahlen) Tk., ἄμφω αἰὲ κροτεῖσθαι A vid. Φ ω, ἀμφοτέρα ἀντικροτεῖσθαι R¹, ἀμφοτέρα ἀρτικροτεῖσθαι Immisch Rost. a 12 δὲ λέγω vid. Σ R¹ Φ U, δὲ λέγω δὲ A ω. a 13 ποιῶ A ω, ποιεῖ R¹ A^m al. a 17 <ἦ> Vahlen, om. Σ ω, <ἦ ὡσπερ + nomen poetae> Bursian. a 17 Νιόβην ω, Θηβαῖδα vid. Σ (cf. Tk. II, p. 150-1) (M. Schmidt) Tk. Gud. fort. recte. a 19-20 καὶ ἐν...πράγμασι Σ ω, del. Heinsius Susemihl. a 20 θαυμαστῶς Σ ω, <τῶ> θαυμαστῶ Syk. a 21 [ἔστιν δὲ τοῦτο] Ussing cf. infra a 23. a 22 δὲ Pazzi = R³, om. ω, Σ? a 24 καὶ Σ R¹ (Susemihl), om. A ω. a 25 ὑπολαβεῖν ω, ὑπολαμβάνειν R¹. a 27 ὡσπερ...ὡσπερ ω, ὡς (vel ὡσπερ) παρ' ...ὡς (ὡσπερ) παρὰ fort. Σ (*ut cum... sicut cum*) Ald. alii fort. recte cf. 61 a 1. a 28 πολλοῖς Σ (*multis*), λοιποῖς R¹ A Φ ω. a 28 ἀδόμμενα Σ (Maggi), διδόμμενα R¹ A Φ ω, γινόμενα A^m. a 28 οὐδὲν Σ (*non.. res*), om. ω, οὐ Maggi Lobel. a 30 τοῦ τοιούτου ω, del. Gud., τοῦ ποιητοῦ Σ? (*primus qui incepit illud est Agathon poeta* = πρῶτ. ἀρξ. Ἄγ. τοῦ ποιητοῦ ap. Marg. Gud. vel πρῶτ. ἀρξ. Ἄγ. τοῦ τοιούτου (= ω) ap. Tk. vel πρῶτ. ἀρξ. τούτου Ἄγ. τοῦ ποιητοῦ ap. Valgimigli), τοῦ τοιούτου ante Ἄγ. R¹ (= Σ ?). a 31 εἰ ω, εἰς R¹, del. Ald. Pazzi, εἰ τις Festa, Σ? a 31 ἀρμόττοι R¹, ἀρμόττει A ω, ἀρμόττειν Pazzi, Σ?

19. 1456 a 33 εἰδῶν Σ R¹, ἤδη ω, ἡδ' A al., εἰδῶν ἤδη Gud. Syk. non vid. Σ (in Ar. iam = οὖν). a 34 καὶ fort. Σ (Hermann), ἡ ω. 1456 b 2 μικρότητα Σ Φ P² Ald. = R³, μικρότητας R¹ A ω. b 2 ἐν τοῖς Σ ω, τοῖς Spengel, <τοῖς> ἐν τοῖς Papageorgios. b 3 ἰδεῶν Σ A^m U al., εἰδῶν R¹ A (εἰδεῶν) ω. b 4 δέη P², δεῖ R¹ al., δ' ἡ A al., γ' ἡ P¹ G U al., ἡ L¹ M¹, δέη vel δεῖ Φ (oportet), Σ? b 8 φαίνοιτο R¹ (Bigg), φανοῖτο ω, φαίνατο Butcher. b 8 ἡ ἰδέα vid. Φ (Maggi), ἡδέα Σ ω, ἡδη Castelvetro, ἡδη α δεῖ Tyrwhitt, ἡ δέου Vahlen, ἡδη τῆ θέα Spengel, alii alia.

20. 1456 b 21 ἄρθρον Σ Α Φ ω, post σύνδεσμος Σ (Spengel) plerique, del. Hartung alii. b 23 συνθετὴ Σ (compositae) P¹ G, συνετὴ R¹ Α Φ ω. b 26 τὸ Σ (quae... sine) (Reiz), om. ω. b 26 προσβολῆς <τῶν χειλῶν καὶ ἑδόντων> Σ Gud. b 34 ἐν Σ ω, del. Spengel alii. b 38-1457 a 3 [ἡ οὐτε καλύει...τιθέναι καθ' αὐτόν (αὐτήν)] Ar. Gud., [ἡ οὐτε καλύει...ἐπὶ τοῦ μέσου] Ussing. a 2 πεφυκυῖα συντίθεσθαι R¹, πεφυκυῖαν συντίθεσθαι Α ω Byw., πεφυκυῖα τίθεσθαι Winstanley Syk., πεφυκυῖαν συντίθεσθαι <πεφυκυῖα τίθεσθαι> Vahlen Ueberweg. a 2-3 [πεφυκυῖα συντίθεσθαι...ἐπὶ τοῦ μέσου] Montmollin. a 2-3 [καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου] Byw. a 3-10 μέσου [ἡν μὴ ἀρμόττει...μέσου] R¹. a 4 καθ' αὐτήν Tyrwhitt, καθ' αὐτόν Σ ω, καθ' αὐτό Maggi, αὐτόν Spengel. a 4 μὲν, ἡτοι, δέ vid. Σ (quidem, et, nonne) Φ (quidem vel autem) Α ω, μὲν, <δ> ἡ, τοι, δέ Byw. fort. recte, μὲν, ἡ, τοι, δέ Christ, μὲν, ἡτοι, δῆ, δέ Gud. a 5 [μῖα] Marg. a 5 σημαντικῶν Σ (Robortelli), σημαντικὸν Α ω, σημαντικὴν L¹ M¹. a 6 <ἡ> [ἄρθρον δ' ἐστὶ...δηλοῖ] Rost. a 7-8 οἶον τὸ ἀμφί...καὶ τὰ ἄλλα post φωνήν (αβ) transf. suspicatur Byw. (= Hartung). a 7 ἀμφὶ Hartung, φημί Ald. = Σ (femi) = φ. μ. ἰ Φ Α ω. a 8-10 [ἡ φωνὴ ἄσημος...τοῦ μέσου] Reiz plerique. a 13 ἐν τῷ «Θεόδωρος» τὸ «δῶρος» Σ (etenim «doros» e «Theodoros» nihil indicat) (Ritter), ἐν τῷ Θεοδώρῳ τὸ δῶρον B¹ Φ Α ω, cf. De Inter. 16 a 21: ἐν γὰρ τῷ «Κάλλιππος» τὸ «ἵππος» οὐδὲν αὐτὸ καθ' αὐτὸ σημαίνει. a 17 πότε ω, ποτέ A^m corr. Spengel. a 17 βαδίζει Σ Φ P² al., βαδίζειν R¹ Α ω. a 17 προσσημαίνει P², προσσημαίνει ω, Σ? a 19 κατὰ τὸ Reiz, τὸ κατὰ ω, τὸ κατὰ <τὸ> Robortelii. a 22 ἡ(1) vid. Σ (et, sed cf. Tk. II, p. 108) R¹ Ald., om. ω. a 22 ἐβάδισεν; Tyrwhitt = ἐβάδισεν ω, <ἄρ'> ἐβάδισεν Vahlen. a 22 βάδιζε fort. Σ (incedis vel incedit) Pazzi = R³, ἐβάδιζε(ν) R¹ Α vid. Φ (T^v ambulabat sed M^v ambulat) ω, βαδίζετε Stanford. a 26 ἄνευ Σ ω, <καὶ> ἄνευ Gomperz alii. a 27 τι Σ ω, om. R¹

(M. Schmidt). a 27-8 βαδίζει Σ Φ P², βαδίζειν R¹ A ω. a 27-8 «βαδίζειν» <ῆ> «Κλέων ὁ Κλέωνος» M. Schmidt. a 30 συνδέσμων Pazzi = R³, συνδέσμων Σ ω. a 30 ὁ δὲ τοῦ ἀνθρώπου ω, ὁ δὲ τοῦ ἀνθρώπου <ὀρισμός> Φ (M. Schmidt), τὸ δὲ ἀνθρώπος βαδίζει fort. Σ Gud. (sed cf. Tk. I, p. 193 a). a 30 τῷ vid. Σ (*quoniam*) Φ (*per*) U Ald., τὸ R¹ A ω.

21. 1457 a 33-33 bis ἐν τῷ ὀνόματι σημαίνοντος Σ (*dum est indicans per nomen*) (Spengel), ἐν τῷ ὀνόματος σημ. ω, ἐν τῷ ὀνόματι <ὡς> σημ. Marg. alii, ἐν τῷ ὀνόματι <ἐκ> σημ. Gud. a 33 bis σημαίνοντος Σ (Gomperz), σημαίνοντος καὶ ἀσήμου A al., σημαίνοντος [καὶ ἀσήμου] (a 33), πλὴν οὐκ ἐν τῷ ὀνόματι σημαίνοντος, καὶ ἀσήμου Ussing. a 35 πολλά vid. Σ Φ (*multa*), τὰ πολλά ω. a 35 Μασσαλιωτῶν Σ, μεγαλιωτῶν R¹ A ω, lac. in Φ, μεγαλειῶν ὧν Vablen, μεγαλειωτῶν Byw. a 35 Ἐρμοκαϊκόξανθος R¹ A ω, lac. in Φ, Ἐρμοκαϊκόξανθος <...> vid. Σ (*Ermo kaikon Xanthos supplicans domino caelorum* = Ἐρμ. ἔπευξάμενος Διὶ πατρὶ ap. Diels Wilam. vel Ἐρμ. Ἐπευξίθεῶναξ ap. Byw. vel *varia lectio vocis μεγαλειωτῶν* ap. Syk.). 1457 b 2-3 ὑφηρημένον ω, ἀφηρημένον (= 58 a l et 3) Spengel, Σ? (*separatum*). b 6 σίγνον Σ ω, σίγυλλον R¹, συγίνον A^m. b 6-6 bis γλώττα, τὸ δὲ «δόρυ» ἡμῖν μὲν (om. Ar.) κύριον, Κυπρίους δὲ γλώττα Σ (*glossa, dory autem est nobis proprium, populo <Cypris> autem glossa*), similia Marg. Rost. Gud., γλώττα [τὸ δὲ... γλώττα] ω. b 8 τὸ ω, om. R¹ Rost. b 8 τοῦ (2) ω, del. Syk. b 9 εἶδος ω, τὸ εἶδος R¹. b 12 τὸ γὰρ «μυρία» vid. Σ (*etenim dictum suum decem milia*) Valgimigli, τὸ γὰρ μυρίον ω. b 12 πολὺ ω, πολλά Valgimigli, lac. in Ar. b 12-3 τοῦ «πολλά» Byw., τοῦ πολλοῦ vid. Σ ω sed cf. 61 a 19. b 14 ἀρύσας Σ Φ L^d al., ἀερύσας A P¹ G U al., ἐρύσας R¹ A^m, ἀερέσας L¹ M¹. b 14 καὶ L⁴, κε R¹ A Φ ω, με A^m L¹ M¹ (μετ' ἐμῶν) al., Σ? b 14 ταμῶν Σ (*ubi secuit*) (Bekker), τεμῶν ω. b 14 ἀτειρέι A (ατηρεῖ) Φ ω vel ταναήκει Σ (*acuto*) R¹ (τανάκει) Gud. b 16 τὸ ω, τῷ Byw. b 21 Ἄρη A ω, Ἄρην R¹ A^m. b 23 ἐσπέρα A ω, ἡ ἐσπέρα P¹ G U A^m al. b 24 ἢ ὡσπερ Ἐμπεδοκλῆς ω, [ῆ] ὡσπερ Ἐμπεδοκλῆς Σ? Ald. alii, post ἐσπέραν βίου [ῆ] (b 25) P² R³ edd. quidam, ἢ [ὡσπερ Ἐμπεδοκλῆς] Gud. b 25 [ῆ] Montmollin. b 25 ἐνίοις Σ (*in his*, Syr. vert. ἐν οἷς vel ἐν τοῖς) ω, ἐνίων R¹. b 27 ἀπὸ Σ ω, ἐπὶ M. Schmidt alii. b 29 τὸν <ἀφιέντα τὸν> καρπὸν Castelvetro. b 33 ἀλλ' ἄοινον Vettori, ἀλλὰ οἴνου Σ R¹ A Φ ω. b 33 <...> πεποιτημένον Maggi. b 35 ἐρνύγας ω, ἐρινύγας R¹, ἐρνύτας Ald. 1536 (= Hesychius). 1458 a 1 ῆ ω, καὶ Σ? (Spengel) Tk. a 3 πόλεως

R¹ P¹ P² G U A^m. Σ?, πόλεος Α Φ ω. a 4 Πηλείδου P² Ald. ple-
rique, Πηλέως R¹ L¹ M¹ al., Πηλέος Α Φ ω, Πηλέος <Πηλῆος και
τὸ Πηλείδου> M. Schmidt, similia Gud. a 5 ὄψ Vettori P¹ marg.,
δης (vel ὄ...ης vel ...) R¹ Α Φ ω. a 10 και Σ Σ Maggi = R³, om.
ω. a 12-3 πλήθει Σ R¹ corr. U al., πλήθη R¹ Α ω, om. P¹ G.
a 14 συνθετά Σ (composita) Gud., ταῦτά ω, <τῶ Σ> ταῦτά Tyrwhitt,
<και τὸ Σ> ταῦτά Winstanley. a 16-7 τὸ δόρυ, τὸ πῶυ, τὸ νᾶυ, τὸ
γόυυ, τὸ ἄστυ Σ = A^m C Valla Ald. Pazzi (= R³) qui τὸ δόρυ post
τὸ γόυυ habent, om. ω Lobel. a 17 και Ν Σ ω, και Ν <και Ρ>
Maggi, <και Α> και Ν <και Ρ> Morel.

22. 1458 a 24 ἅπαντα R¹ P¹ G U L¹ M¹, ἂν ἅπαντα Α ω, ἅμ' ἅπαν-
τα <τὰ> P², ἅμ' ἅπαντα Ueberweg, ἅμα πάντα Ald., Σ? (omnia
haec quae). a 24 ποιήση Σ U (ποιήση), ποιήσαι ω, ποιῆ L¹ M¹.
a 27 τὸ λέγοντα vid. Σ Α (τὸ λέγοντὰ) ω, τὸ λέγοντα τὰ R¹. a 28
ὀνομάτων ω, ἄλλων ὀνομάτων vid. Σ (Piccolomini), <κυρίων> ὀνομά-
των Heinsius cf. 58 b 16. a 29 μεταφορᾶν Σ ω, μεταφορῶν Byw.
a 29 ἀνδρ' ω, ἀνδρες R¹, Σ? a 29 εἶδον R¹, ἴδον ω, Σ Φ?
a 29 πυρὶ χαλκῶν vert. Syr. (Robortelli) = πυρίχαλκον ω. a 30
τὰ δὲ ἐκ fort. Σ (his... e = τάδε ἐκ?) R¹, ἐκ ω, ἐκ δὲ Ald., ἐκ τε
vel και ἐκ Spengel. a 31 βαρβαρισμός Σ ω, βαρβαρισμός <...> Φ?
Gomperz. a 31 κεκράσθαι Σ R¹ Maggi, κεκρίσθαι ω. a 32 τὸ
vid. Σ R¹, om. ω. 1458 b 1 συμβάλλονται Σ P¹ G U al., συμβάλλ-
εται R¹ Α ω. b 8 ῥάδιον ὄν fort. Σ (facile esset) R¹, ῥάδιον ω
fort. recte. b 9 Ἐπιχάρην vid. Σ (per laetitiā = ἐπὶ χάριν) R¹
(ἢ ἐπιχάρην = ἠ
επιχαρην) (Bursian), Ἐπιχάρην Tyrwhitt alii, ἕτει
χάριν Α, similia ω. b 9 εἶδον Σ R¹ al., ἴδον Α al. b 10 βαδί-
ζοντα ω, βαδδίζοντα Tyrwhitt, καθίζοντα P¹ G U al. b 10 γ'
ἐράμενος P¹ G U al. = γεράμενος Α ω, γε ἀράμενος R¹, γέραμνος
A^m, γ' ἠράμενος Ueberweg, γευσάμενος Tyrwhitt, Σ? b 10-1
ἐλλέβορον ω, ἐλλήβορον Tyrwhitt. b 12 μέτριον Spengel Noto-
poulos, μέτρον Σ ω. b 14 ἐπὶ τὰ Σ R¹ Φ al., ἐπεὶ τὰ (vel ἔπειτα)
Α ω. b 15 ἀρμόττον πως ὄσον R¹, ἀρμόττοντος ὄσον Α ω, ἀρμότ-
τον ὄσον Φ P¹ G U al., Σ? (conveniēns omnibus quaecumque),
ἀρμοττόντως ὄσον Tucker. b 16 ὀνομάτων Σ ω, <κυρίων> ὀνομά-
των Vablen cf. 58 a 28. b 18 ἰδεῶν P¹ G U al., εἰδεῶν R¹ Α (εἰ-
δέων) ω, εἰδῶν Ald. b 20-1 μεταθέντος vid. Σ R¹ P² Ald.,
μετατιθέντος Α ω. b 21 κυρίου εἰωθότος vid. Σ ω, κυρίου <και>
εἰωθότος Heinsius, [κυρίου] vel [εἰωθότος] Vablen. b 23 φαγέδαινα
Hermann, φαγέδαινα vid. Σ (leones ederunt) R¹ (φαγάδαινα) Ald.,

φαγάδενα Α ω, φαγάδαινα δ' Ritter. b 25 et 27 μ' ἐὼν ω, μεῶν R¹ (μέων) A M¹, μ' αἴων L¹ P¹ G al., με ὦν (27) Syk. b 25 ἀεικῆς Σ R¹ (Castelvetro), ἀειδῆς ω, ἄκυος Hom. sed cum varia lectione ἀεικῆς. b 26 λέγοι ω, λέγει R¹ vid. Φ (*dicit*), Σ? (*dicit*). b 27 τε R¹ ω = Hom., δὲ A al., om. G U al. b 29 ἀεικέλιον vid. Σ R¹ (ἀεικέλιον) Φ P² Ald., τε ἀεικέλιον Α ω. b 31 ἤϊόνες... ἤϊόνες R¹ = Hom., ἤϊόνες... ἤϊόνες P¹ P² G al., ἴωνες... ἴωνες Σ ω, ἤϊόνες... ἤϊόνες Syk. b 31 Ἀρειφράδης Σ R¹ Φ, Ἀρειφράδης Α ω, ἀναφράδης L¹ M¹. b 32 εἶποι ἐν vid. Σ Φ L¹ M¹ al., εἶπη ἐν Α ω, εἶπειεν R¹. b 34-1459 a 1 [καὶ τὸ Ἀχιλλέως πέρι... περὶ Ἀχιλλέως] Gud. a 4 τὸ ἐκάστω R¹ L¹ U al., τῶ ἐκάστω Α A^m al. a 10 καὶ ω, del. Gud., Σ? a 13 κᾶν R¹, καὶ Α ω, om. vid. Φ, Σ? a 13 ἐν λόγοις τις vid. Σ (*aliquis ratione*) P² Ald. = R³, εὐλόγως τις R¹, ἐν ὅσοις (*iteratum e praeunte ὅσοις*) λόγοις τι Α ω, λόγοις τι Φ. a 13 χρῆσαιτο R¹ Α ω, χρῆσεται P² L¹ M¹ al. Ald.

23. 1459 a 17 καὶ ἐν μέτρῳ fort. Σ Α Φ P¹ P² G U al., καὶ ἐμμέτρου R¹ L¹ M¹ A^m al., [καὶ] ἐν μέτρῳ Bursian, κᾶν ἐν<ι> μέτρῳ Butcher, καὶ ἐν <έξα>μέτρῳ Heinsius. a 20 μέσον vid. Σ (*medium*), μέσα R¹ Α ω, μέσην A^m L¹ M¹. a 21 ποιῆ R¹ U al., ποιῆ Α L¹ A^m ω. a 21 ἱστορίας R¹ (Dacier), ἱστορίας Α ω, Σ? a 22 συνθέσεις Σ R¹ (συνθήσεις) (Dacier), συνήθεις Α ω, (τὰ) συνήθη L¹ M¹ al. a 26 ναυμαχία Σ R¹ ω, ναύμαχος Α L¹ al. a 28 μετὰ θάτερον P², μετὰ θατέρου ω, om. Ar. a 31 τῷ vid. Φ (*eo, quod*) Pazzi = R³, τὸ ω, Σ? a 33 ἂν Α Φ P² al., αὖ R¹ al., om. A^m. a 33 ὁ μῦθος Σ R¹, om. ω, lac. in Φ. a 34 μετριάζοντα καταπεπλεγμένον ω, μετριάζων καταπεπλεγμένος Schoemann, Σ? a 35 αὐτῶν ω, αὐτοῦ Heinsius, del. Christ, lac. in Ar. a 36 ἐπεισοδίοις οἷς vid. Σ Pazzi = R³, ἐπεισοδίοις δις R¹ Α ω, [ἐπεισοδίοις] οἷς Papageorgios fort. recte. 1459 b 2 Κύπρια Σ Φ (Reiz), κυπρικὰ R¹ Α ω, κυπριακὰ A^m al. b 4 μόναι Acorr. P², μόνας ω, Σ? b 5 ὀκτῶ καὶ πλέον vid. Σ (*octo et plura*), πλέον ἢ ὀκτῶ R¹ Φ, πλέον ὀκτῶ Α ω, [πλέον] ὀκτῶ Hermann Spengel Gud. b 6 [Εὐρύπυλος] Gud. Ar. b 6 [Λάκαι- ναι] Gud. Ar. b 7 [καὶ... Τρωάδες] Hermann Spengel. b 7 Τρωά- δες Σ R¹ Acorr. ω, τρωάδες Α Φ L¹ M¹ al.

24. 1459 b 8 ταῦτα Acorr. Φ = ταῦτα Σ ω, ταῦτα ante τὰ εἶδη R¹. b 8 δεῖ Σ R¹ Φ ω, δὴ Α A^m L¹ al. b 11-2 παθημάτων Σ ω, παθημάτων <καὶ ἡθῶν> Susemibl. b 12 ἔτι Σ ω, ἔτι <δὲ τὰ ἦθη καὶ> Bursian. b 13 ἱκανῶς Σ R¹ Φ ω, ἱκανός Α L¹ M¹ A^m al. b 13-4 καὶ γὰρ καὶ Α ω, καὶ γὰρ R¹ Φ G, Σ? b 14 ποιημάτων Σ

R¹ P¹ G U A^m al., πονημάτων **A Φ P² L¹ M¹ al.** b 14 ἐκάτερον ἐκ-
τέρως **vid. R¹** (ἐκάτερον σῶτερ) **Gud. Rost.**, ἐκάτερον **vid. Σ ω.** b 15
ἀναγνώρισις ω, ἀναγνωρίσεις **Christ, Σ?** (*indicat*). b 16 γὰρ(1)
Σ ω, om. R¹. b 16 ἠθικόν **A corr.**, ἠθική **R¹ A ω, Σ?** (*mores*).
b 16 γὰρ(2) **R¹ A ω, δὲ P² L¹ M¹ edd. plerique, Σ?** (*et*), τε **Ueber-**
weg. b 17 πάντας **R¹ Ald.**, πάντα **Σ A ω.** b 21 πρὸς δὲ **vid. Σ**
R¹ ω, πρόσθεν A L¹ M¹ A^m, πρὸς τε **Ald.** b 33 διηγηματικὴν **R¹**
P¹ G U A^m al., διηγητικὴν **A ω.** b 36 καὶ **Σ ω, καὶ <ταύτη> Twi-**
ning, καὶ <τηδὶ> Tucker. b 37 μίμησις **Σ R¹ P¹ G U al.**, κίνησις
A Φ ω. b 37 ἱαμβεῖον **R¹ A (ἱαμβίον) P¹ G U al.**, ἱαμβικόν ω.
1460 a 1 κινητικὰ καὶ **R¹ (Vahlen), κινητικαὶ fort. Σ (e motionibus)**
A ω, κινητικὸν L¹ M¹, κινητικὰ Φ Ald. a 2 μιγνύοι **P², μιγνύει**
P¹ G A^m, μιγνοίη R¹, μίγνυή A, μὴ γνοίη Σ (nescit). a 4 [αὐ-
τῆ] **Gomperz.** a 4-5 αἰρεῖσθαι **vid. Σ (per electionem) Φ (eligere)**
(Bonitz), διαιρεῖσθαι R¹ A ω. a 6-7 αὐτόν. αὐτόν ω, **om. Ar., αὐ-**
τόν Spengel fort. recte. a 7 αὐτόν γὰρ δεῖ ω, δεῖ γὰρ αὐτόν **R¹.**
a 11 ἦθος(1) **Σ ω, εἶδος Bursian, del. Reiz alii.** a 11 οὐδέν'
ἀήθη **Vettori = οὐδένα ἦθη A ω, οὐδένα ἀήθη R¹, οὐδὲν ἀήθεις P²,**
Σ? (*non... rem quae non consuevit*). a 11 ἦθος **R¹ P² (Christ),**
ἦθη **A Φ ω, Σ?** (*consuetum est*). a 11 ἐν **vid. Σ ω, κὰν Gomperz,**
καὶ ἐν **Gud.** a 13 ἄλογον **Vettori, ἀνάλογον Σ ω, παράλογον**
Lobel. a 14 ἐπεὶ τὰ **R¹ P¹ G U al.**, ἔπειτα τὰ **vid. Σ (post haec)**
A ω. a 17 ἀβ ἡδύ usque ad ἡ πρὸς ὄν (61 a 7) **deest Ar.** a 20
οἱ ἄνθρωποι **R¹, om. οἱ ω, ἄνθρωποι Byw.** a 21 τοδὶ ἦ ἦ **R¹**
(το διη ἦ) **P¹ G U al.**, τὸ δι' ἦν **A L¹ M¹ al.**, τὸ δι' ἦ **A^m.** a 22
<ἦ> εἶναι **R¹.** a 22 δεῖ **R¹ (Bonitz), δὴ ω.** a 23 ἄλλο δὲ **cod.**
Robortelli, ἄλλου δὲ = ἀλλ' οὐδὲ R¹ A ω, ἄλλο δ' ὁ Vahlen, alii
alia. a 24 ἦ **Jortin Vahlen = ἦ ω, del. Bonitz alii.** a 26
τούτου τὸ **R¹ (Spengel), τούτου cod. Robortelli, τούτο A ω, τούτων**
L¹ M¹. a 27 τε **A Φ ω, δὲ R¹.** a 30 ὁ Λάϊος **Pazzi = R²,**
ὀϊόλαος **A ω, τὸν ἰόλαον R¹, τε ὁ ἰόλαος R¹ corr.** a 35 ἐνδέχεσθαι
R¹ A ω, ἀποδέχεσθαι P¹ G U A^m al. 1460 b 1 αὐτὰ **A ω, ταῦτα**
R¹, ταῦτὰ Valgimigli. b 1 ποιήσετε **R¹ (Heinsius), ποιήσει A ω.**
b 2 ἀγαθοῖς ω, ἀγαθὸς **Valla.** b 5 τε **R¹ Φ ω, δὲ A al., om.**
P² al.

25. 1460 b 7 ποίων **R¹ P¹ G al.**, ποίων ἂν **A ω, ποίων ἄρ' Tu-**
cker. b 9-10 τῶν ἀριθμῶν **A ω, τὸν ἀριθμὸν R¹ P², τῶ ἀριθμῶ**
Φ P¹ G U. b 10 καὶ **A ω, ἦ καὶ R¹.** b 11 ἦ **R¹ ω, om. A A^m**
al. b 11-2 ἐν ἦ... γλώττα καὶ μεταφορὰ **R¹, ἦ... γλώτταις καὶ μετα-**

φοραῖς Α Φ ω. b 16 εἰ μὲν Α corr. Φ, ἡ μὲν Α ω, ἢ εἰ μὲν R¹, ἢ μὲν Syk. h 17 <τι> προείλετο Butcher, <οὐ> προ. Tucker, <τοῦ α> προ. Ueberweg. b 17 <μὴ ἐμμμήσατο δὲ δι> ἀδυναμίαν Torstrik, alii similia, <δι> ἀδυναμίαν Vahlen, ἀδυναμίαν Α Φ ω, ἀδυναμία R¹ Ueberweg Tucker. b 18 εἰ δὲ Φ P² corr. Maggi = R³, ἢ δὲ Α ω, ἢ δὲ Syk. b 18 τὸ Α ω, τῶ P² corr. edd. plerique, τοῦ> Rost. olim, <διὰ> τὸ Ueberweg. b 18 μὲν cod. Lampridii Vahlen (sc. ἔχει), μὴ ω. b 18 <ἀμ> ἀμφω Vahlen fort. recte. b 20 [τὸ] R¹. b 20 [ἢ ἀδύνατα πεποιήται] Duentzer Ussing, ἢ (ἢ Margoliouth, εἰ vel ἢ εἰ Pazzi, del. Ueberweg) ἀδύνατα πεποιήται ω, ἢ ἀδύνατα μεμίμηται Syk., post μὴ ὀρθῶς (b 18) Gud. h 21 ὀποιοῦν (vel ὀποῖαν οὖν) ω, ὀποιοῦν Winstanley plerique, ὀποῖ' ἂν οὖν Byw., post τέχνην Christ. b 23 ἀδύνατα ω, εἰ ἀδύνατα P² Vahlen plerique fort. recte. b 24 γὰρ Α ω, δὲ R¹. b 25 <ὡς> εἴρηται Gud. h 25 εἰ οὕτως Α ω, οὕτως A^m, οἷον εἰ οὕτως P², ἢ οὐ κατὰ R¹. h 27 ἢ <μὴ> ἦττον Ueberweg, ἢ ἦττον Α corr. Φ ω, ἦττον Α. b 28 ἡμαρτῆσθαι Α corr. (Α:μαρτῆσθαι) ω, τὸ ἡμαρτῆσθαι Syk. = R¹ (τῆμαρτῆσθαι), ἡμαρτῆται Ald., μὴ ἡμαρτῆσθαι Tucker, del. Ussing. b 32 ἢ εἰ R¹ Α corr. Φ P¹ G U, η η Α, ἢ ω. b 32 [πρὸς δὲ τούτοις] Montmollin. b 33 ἴσως <ὡς> Vahlen. h 34 Εὐριπίδης R¹ Α Φ ω, Εὐριπίδην Heinsius. b 36 λέγειν P², οὔτε λέγειν ω, οὔτω λέγειν Pazzi fort. recte = R³. 1461 a 1 ὥσπερ ω, ὡς παρὰ Ritter fort. recte cf. 56 a 27. a 1 Ξενοφάνει R¹ L¹ M¹, Ξενοφάνης Φ P¹ G U al., Ξενοφάνη Α al. a 1 οὖν Tyrwhitt, οὐ ω, οὔτω Spengel. a 1 τὰ δὲ R¹ (Spengel) = τὰδε ω. a 5 εἰ Spengel, ἢ ω, om. R¹ (εἰ εἴρηται). a 6 εἰ R¹ Φ L¹ M¹, ἢ Α ω. a 7 ἢ(2) R¹ (Miller), om. ω. a 7 post ἢ πρὸς ὃν *rursus incipit Ar.* a 8 οὐ ἔνεκεν Σ R¹ Φ ω, οὐνεκεν Α (ὄυν ἔκεν) al., οὐνέκειν A^m. a 9 ἢ R¹ Α corr. Φ P¹ G U al., om. Α al., Σ? a 10 τὸ Σ R¹, om. ω. a 12 ὅς ῥ' ἦ τοι = ὅς ῥ' ἦτοι R¹, ὡς ῥήτοι fort. Σ Α ω, ὅς ῥά τοι P¹ G U A, om. P², ὅς δὴ τοι Ald. = Hom. a 12 ἔην Σ R¹ ω, εἰ ἦν Α L¹ M¹ al. a 12 κακός ω, κακός <ἀλλὰ ποδώκης> Gud. = Hom. a 14 τὸ R¹, om. ω. a 16 τὸ δὲ R¹ Α ω, τὰ δὲ Spengel = Σ? (*nomina autem quae*). a 16 πάντες Buhle, ἄλλοι Σ ω = Hom. a 17 ἀνέρες R¹ Α ω, ἀνέρες <ἵπποκορυσται> Σ (*armati in equis*) Φ (*galeati*) = Hom. a 18 ἀθροίσειεν Α ω, ἀθροίσειεν Σ R¹ (ἀθροίσειε). a 19 τε δμαδον R¹ Α (τε δμαδόν) Φ (*consonantiam!*) ω, θ' δμαδον Sylburg, τ' ἐ<νοπήν> δμαδόν <τε> vid. Σ (*et congregatae erant inter eos fistulae et syringes et sibili tibiae*) Susemihl = Hom., τ' ἐ<νοπήν> δμαδόν <τ' ἀνθρώπων> suspicatur Byw. a 19 τοῦ «πολ-

λοῖν R' P' P² G al., πολλοὶ A ω, Σ[?] a 23 οἱ ω, οἱ <εὖχος ἀρέσ-
 θαι> Σ R' Vettori = Hom. a 24 θνήτ' ἐφύοντο Morel, θνητὰ
 ἐφύοντο A ω, θνητὰ φύοντο R' = Ath. fort. recte. a 25 ἀθάνατ'
 εἶναι vid. Σ R' Vettori = Ath. Simpl., ἀθάνατα A ω fort. recte. a 25
 ζωρὰ Vettori = Plut. Ath. Simpl., ζῶα Σ ω. a 25 τε ω, τε τὰ
 Plut. Ath. Simpl., τὰ Syk. a 25 κέρητο Λ (Bergk), κέριτο Σ
 R' Acorr. Φ ω, ἔρητο Diels. a 26 πλέω R¹ A L¹ M¹ al., πλέον
 P' G U A^m al., πλέων Maggi = Hom. a 26 πλείω R¹ A L¹ M¹ al.,
 πλείον P¹ G U A^m al., πλέων Maggi = Hom. a 27 τὰ δὲ vid. Σ ω,
 τὸ δὲ R'. a 27 τὸ(1) ω, om. R'. a 27 οἶον Σ (*sicut*) P²
 Ald. = R³, om. ω. a 27 τὸ κεκραμένον vid. Σ (*id est mixtum*)
 (Maggi), τὸν κεκραμένον R¹ P² Ald. = R³, τῶν κεκραμένων A ω,
 <ῶσα> τῶν κεκραμένων Vahlen, *similia alii*. a 29 ὁ ω, om. R'.
 a 30 οἶνοχοεῦειν R¹ ω, οἶνοχοεῦει A Φ. a 30 πινόντων R' Acorr.
 al., πεινόντων A, πειρῶν τῶν (vel τὸν) ω. a 30 τοῦτό ω, ταῦτά
 Gud., *fissura in Ar.* a 31 καί(1) Σ (Heinsius), om. ω. a 31
 ὄνομά τι vid. Σ A (ὄνομάτι) Φ ω, ὄνομα R', del. Usning. a 32
 σημήνιει R¹ P² (σημήνιειν), σημαίνιειν U A^m al., σημαίνοις A, σημαί-
 νοι Vahlen. a 33 τῶ(2) Gryphius, τὸ ω, om. Ald., τὸ ἐν τῶ
 M. Schmidt, ἐν τῶ *suspiciatur* Syk. a 34 ὠδι ὡς Σ (*ita ut*), ὠδι
 ἢ ὡς (sc. ^ἦ ὠδι ὡς) Acorr. (= A ὠδιῶς), ὠδικῶς ω, ὠδίπως P² Ald.,
 ὠδη ἢ ὠδι ὡς (sc. ^ἦ ὠδι ὠδη ὡς) R', ὠδι ἢ ὠδι ὡς Vahlen Rost. (= R¹
 ap. Festa!). 1461 b 1 ὅτι Σ (*quia*) Acorr. Pazzi, τί R' A ω, ὁ
 cod. Vettori. b 1 ἔνιοι Σ (*singuli eorum*) cod. Vettori, ἔνια ω.
 b 1 προουπολαμβάνουσι τι R', προουπολαμβάνουσιν ω. b 2 εἰρηκό-
 τος R' (Castelvetro), εἰρηκότες Σ ω. b 3 a δοκεῖ *usque ad*
 τέλος (62 a 18) *deest* R¹. b 3 αὐτῶν P² al. (Heinsius), αὐτῶν ω.
 b 6-7 Κεφαλλῆνες Tyrwhitt, Κεφαλλῆνες ω. b 7 αὐτῶν Bekker,
 αὐτῶν ω. b 8 δι' ἀμάρτημα Maggi, διαμάρτημα ω. b 12 καὶ
 ἴσως (vel ἴσως δὲ) ἀδύνατον Σ (Gomperz), om. ω per homoeotel.
 b 12 οἶον ω, οἶους P². b 14 πρὸς ἄ φασιν <...πρὸς ἄ φασιν>
 Montmollin, πρὸς δ' ἄ φασιν vid. Σ (Vahlen olim), πρὸς ἄ φασιν ω.
 b 16 ὑπεναντίως Σ (*ratione contrarii*) (Twining), ὑπεναντία ὡς A
 Φ ω, ὑπεναντία πως Tyrwhitt. b 18 αὐτὸν ω, λυτέον M. Schmidt,
lac. in Ar. b 18 φρόνιμος Σ P² Ald. = R³, φρόνιμον ω. b 19
 ἀλογίᾳ καὶ μοχθηρίᾳ Vahlen, ἀλογίᾳ καὶ μοχθηρίᾳ ω, ἀλογίας καὶ
 μοχθηρίας Heinsius, del. Spengel. b 21 Αἰγεῖ ἢ τῆ Vettori = R³,
 αἰγεῖτη A Φ (*egieti*) A^m al., αἰγνήτη vel *similia* ω, *lac. in Ar.*

b 21 τῆ Σ (Vahlen), om. ω (Ὁρέστη τῆ). b 25 σκεπταίαι P¹ G U, σκεπταίαι A ω.

26. 1461 b 26 βελτίων Φ (*melior*) U, βέλτιον vid. Σ (*praestantius*) A ω. b 28 δ' ἡ Maggi = R³, δὴ ω, δὲ P¹ G. b 28 δῆλον Σ (*nuntiat* = δῆλον) P¹ P² Ald., δειλίαν δῆλον ω, δαί,λίαν δῆλον Vahlen plerique. b 30 ἅπαντα ω, <πρὸς> ἅπαντα Σ? (*in omni*) Φ (*ad omnia*) (Byw.), <πρὸς> ἅπαντας Gud. b 30 αὐτὸς ω, αὐτοῖς vid. Σ (*eos*) Valla Vettori Tk. b 30 κινουῦνται Σ P² Ald. = R³, κινουῦντα A ω. b 34 Καλλίαν vid. Σ Gud., πίθηκον ω. b 35-1462 a 1 Πινδάρου Σ A Φ ω, τινδαρίου L¹ M¹ al., τὴν δαρείου A^m al., Τυνδαρέου Vettori, Θεωδώρου Ritter. a 1 δ' οὔτοι vid. Σ Φ U A^m, δ' οὔτοι δ' ω, δὴ οὔτοι δ' Susemihl. a 1 αὐτούς Hermann, αὐτούς ω. a 3 οἱ Σ Vettori, om. ω, διὸ Ald., ἐπεὶ Christ. a 4 εἰ P¹ G U al., ἡ Σ ω. a 6 ἐποίει Σ Ald., ἐστὶ ω, del. Spengel alii. a 7 διάδοντα Σ Maggi = διάδοντα ω, διαδίδοντα L¹ M¹. a 7 ὁ Ὀπούντιος P¹ P² G U, ὀπούντιος A vid. Φ (*poncius*) ω, Σ? a 14 <...> ἐπειτα διότι Thurot, ἐπειτα δι<αφέρει> ὅτι Syk., ἔστι δ' ἐπει τὰ Gomperz, similia alii. a 15 μέτρῳ Σ ω, <ἕξα>μέτρῳ Winstanley, <αὐτῶ> μέτρῳ Gud. a 16 [καὶ τὰς ὀψεις] Spengel, καὶ τὰς ὀψεις ω Vahlen, καὶ τὴν ὀψιν Ald., post ἐναργέστατα Gomperz. a 16 δι' ἧς A Φ ω, δι' ἧς Vahlen, Σ? (*fissurae causa*). a 17 ἀναγνώσει Maggi, ἀναγνωρίσει Σ A Φ ω. a 18 τῶ ω, τὸ Jortin. a 18 post μιμήσεως *rursus incipit* R¹. 1462 b 1 ἥδιον ἢ Maggi = R³, ἴδιον ἢ R¹, ἥδον ἢ A Φ ω, Σ? b 2 Οἰδίπουν Σ Acorr. ω, διποῦν A al. b 2 θεῖη ω, θεῖη θεῖη Σ A A^m al. b 3 Ἰλιάς Σ Pazzi = R³, ἰλιάς R¹ A Φ ω. b 3 μία ἢ Spengel, ἡ μία ω, μία P² Ald., lac. in Ar. b 4 μιμήσεως ω, del. Gomperz, Σ? (*una ex arte epeon*). b 5 *ab* ὥστε ἐὰν *usque ad finem deest* Ar. b 6 μούρου ω, μείουρον P² edd. quidam. b 7 τοῦ μέτρου ω, τοῦ μετρίου Butcher, συμμέτρῳ Bernays. b 7 *vel ante vel post λέγω δὲ ὅλον* lac. statuunt plerique. b 9 & P² R³, om. ω (Ὀδύσσεια &). b 10 καίτοι ταῦτα τὰ P² Ald., καὶ τοιαῦτ' ἄττα ω. b 17 ἢ μὴ Φ (*aut non*) P¹, εἰ μὴ R¹ A ω. b 18 τσαῦτα ω, ταῦτα περὶ δὲ Ἰάμβων καὶ κωμῳδίας... R¹, post τσαῦτα *primus Aristotelis de arte poetica liber explicit* habent T^v M^v.

NOTES

NOTES

1. Les citations de la Poétique sont faites d'après la pagination de l'édition Bekker (17) et sous forme abrégée (48 a 28 = 1448 a 28).

2. (18), p. XVIII et 97-101.

3. Par exemple, Butcher (29), Bywater (33), Margoliouth (34), Hardy (37), Sykoutris (40), Rostagni (41).

4. (39), p. 351. Nous nous trouvons en effet en face du dilemme suivant : si la digression peut être perçue à la lecture, l'emploi de la parenthèse est inutile ; mais si elle ne peut être perçue, nous n'avons pas le droit de la marquer par un procédé artificiel que les anciens ignoraient. Dans sa critique d'un ouvrage de Gudeman (35), Howald ([95], col. 1004) fait une remarque semblable et nous approuvons entièrement ce qu'il dit, sauf la phrase « Aber tatsächlich ist es eine Parenthesis ; gesprochen, ist sie nicht schlimmer als hundert ähnliche bei Aristoteles ». S'il ne s'agissait vraiment que d'une de ces « parenthèses », comme on en trouve tant chez Aristote, on ne voit pas très bien comment un lecteur pourrait deviner qu'il faut rattacher ποιούμενοι τὰ ὀνόματα σημείον à son véritable sujet οἱ Δωριεῖς, qui se trouve quatre lignes plus haut, et non pas à l'expression qui le précède immédiatement καὶ τῆς τραγωδίας ἔνιοι τῶν ἐν Πελοποννήσῳ. Nous n'avons donc pas à faire à une de ces nombreuses « parenthèses » facilement discernables à la lecture et la solution de la difficulté devra être cherchée ailleurs.

5. Ce qui est improbable, soit dit en passant. Très souvent le traducteur arabe (ou syrien) déplace un membre de phrase,

trompé, cōmme ici, par la structure syntaxique du grec. Voir sur ce sujet Tkatsch (132) I, p. 205-6; II, p. 3.

6. En fait, on ne sait si la lacune du texte arabe remonte à Σ ou non. Gudeman ne fait ici que suivre Tkatsch (132) II, p. 183-5, dont l'argumentation ne résiste pas non plus aux objections que nous allons faire.

7. (220), col. 1901, note 2.

8. (39), p. 111 : «Streng genommen, wäre nämlich nur folgender Gedankengang zulässig : $\delta\rho\tilde{\alpha}\mu\alpha$ komme von $\delta\rho\tilde{\alpha}\nu$ und heide Wörter seien dorischen Ursprungs, deshalb ($\delta\iota\acute{o}$) erheben die Dorier Anspruch auf die Erfindung des komischen und tragischen Bühnenspiels, gebrauchen doch die Athener selbst $\pi\rho\acute{\alpha}\tau\tau\epsilon\upsilon\iota$ statt $\delta\rho\tilde{\alpha}\nu$ — eine Begründung, die übrigens erst am Schluss des Referats bedenklich nachhinkend erscheint (s. u.) . » On trouvera pour le moins étrange que le fondement même du raisonnement « bedenklich nachhinkend erscheint » ! et l'on se ralliera à l'opinion de Howald (95), col. 1004 : « Das ist das eiserne Gerüst dieses Gedankens, und wenn der Arabs von diesem etwas weglässt, so verdient er eben keine Beachtung, selbst wenn er eine schon 1888 von Gudeman vertretene Behauptung bestätigt ».

9. Gudeman (39), p. 111.

10. *Soit dit une fois pour toutes que nous n'emploierons de parenthèses que pour délimiter des notices marginales ou des parties récentes de l'ouvrage, ce qui nous permet de garder la numérotation de Bekker et surtout de ne pas compliquer outre mesure la mise en pages du texte.* Notons que Howald (95), col. 1004, sans aller jusqu'à faire de ces deux passages des additions postérieures (voir notre note 4), a déjà reconnu leur caractère secondaire.

11. Sur la manière de coordonner les notices marginales à leur contexte, voir p. 165-6.

12. A τῆς μὲν γὰρ κωμῳδίας (48 a 31) répond καὶ τῆς τραγῳδίας (a 34). Cette licence, rare chez Aristote (Vahlen [138], p. 427, suivi par Bonitz [155], p. 454 a, en a trouvé deux autres exemples en 171 b 8 et 11, et en 1392 b 15 et 16), se comprend mieux dans une notice écrite négligemment en marge. De plus, les manuscrits ont

tous : οὔτοι μὲν γὰρ κώμας τὰς περιουκίδας καλεῖν φασίν, Ἀθηναῖοι δὲ δήμους. À la suite de Spengel (124), p. 293, presque tous les éditeurs ont remplacé οὔτοι par αὐτοί et Ἀθηναῖοι par Ἀθηναίους sur le modèle de αὐτοί μὲν δρᾶν, Ἀθηναίους δὲ πράττειν προσαγορεύειν (48 b 1-2). Or οὔτοι est parfaitement juste comme sujet d'une remarque indépendante du contexte, il est faux en revanche s'il ne fait que reprendre ποιούμενοι τὰ ὀνόματα σημείων. Notre interprétation se trouve ainsi confirmée et nous pouvons garder la leçon des manuscrits contre la correction de Spengel. Le cas d'Ἀθηναῖοι est moins net. Ce nominatif peut être dû aussi bien à une erreur de copiste qu'à une négligence d'Aristote qui aura rapporté ce terme directement à φασίν au lieu d'en faire le sujet à l'accusatif de καλεῖν. Une telle négligence s'expliquerait évidemment mieux dans une surcharge marginale. Notons que Rostagni (36), un des seuls (voir aussi Gomperz [82] III, p. 44) à conserver Ἀθηναῖοι, attribuait également ce nominatif à une négligence d'Aristote, dans sa première édition du moins. Dans la seconde, il sous-entend καλοῦσι après Ἀθηναῖοι δὲ δήμους, cette proposition ayant dès lors valeur de parenthèse et ne dépendant plus de καλεῖν φασίν. Une telle explication est peu satisfaisante. οὔτοι μὲν ... Ἀθηναῖοι δὲ ... implique une symétrie entre κώμας τὰς περιουκίδας καλεῖν et δήμους (s.e. τὰς περιουκ. καλεῖν). Ensuite l'affirmation que les Athéniens appellent leurs faubourgs δήμους ne peut être une simple constatation d'Aristote, en marge en quelque sorte de l'exposé, mais se trouve être un des arguments invoqués par les Doriens pour prouver le bien-fondé de leurs prétentions. Ni la syntaxe ni le sens ne soutiennent donc cette interprétation de Rostagni et force nous est d'admettre ici une licence de style : quel que soit notre désir de justifier l'auteur de la Poétique.

13. Pour le style d'Aristote, on se reportera aux ouvrages d'Eucken (162) et (163).

14. En 3, 48 a 19, ἔτι δὲ τούτων (pour une autre interprétation de τούτων, Vahlen [28], Mant. p. 96) renvoie aux genres poétiques cités au chapitre 2 (à une exception près les mêmes qu'ici) et pourtant la distinction qu'Aristote y fait (τὸ ὡς) ne peut s'appliquer qu'aux genres purement littéraires. De même, comme on l'a souvent remarqué (voir note 84), la définition de la tragédie n'est tirée que partiellement des premiers chapitres de la Poétique : en dépit de ἐκ τῶν εἰρημένων !

15. On trouvera des classifications presque semblables chez Vahlen (136), p. 267-70 ; Bywater (33), p. 105-6 ; Hardie (90), p. 352.

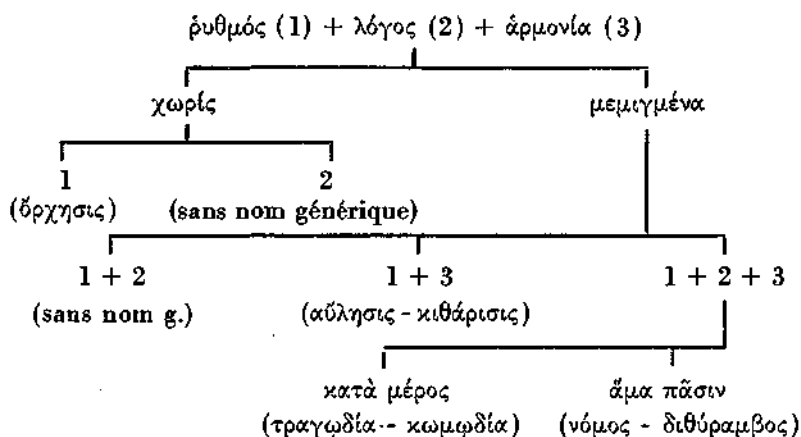
16. (136), p. 267 et 270. Même raisonnement sous une forme atténuée chez Bywater (33), p. 104 : « The clause would seem to have been originally an afterthought, worked in by Aristotle as soon as he saw that there was an art that used rbythm alone ». Il est vrai que la phrase οὔτοι ... πράξεις, sur laquelle Vahlen croit pouvoir fonder son interprétation, ne se rattache vraisemblablement pas à la version originale du texte (voir p. 20-1) mais le fait qu'elle est postérieure ne prouve pas que ce qui la précède sur la danse le soit aussi.

17. Vahlen (136), p. 268-70 ; Hardie (90), p. 352 ; Bywater (33), ad loc. ; Bignami (47), p. 136, note 5 ; Gudeman (39), p. 85 ; Solmsen (121), p. 196 ; Sykoutris (40), p. 8, note 5 ; Restagni (41), ad loc. ; Householder (93), p. 270. Comme partisans de *deux genres*, sans nom générique, on citera Gallavotti (73), p. 74, et Lobel (98), p. 77, qui propose d'ailleurs de changer le texte ainsi : ἡ δὲ μόνον τοῖς λόγοις φιλοῖς <καί> ἡ τοῖς μέτροις... ἀνώυμοι τυγχάνουσιν οὐσαί μέχρι τοῦ νῦν, correction qui nous éloigne fort de la leçon des manuscrits, sans être même nécessaire, puisque le singulier ἡ δὲ (s. e. τέχνη ἡ) μόνον τοῖς λόγοις φιλοῖς (s. e. χρωμένη) ἢ τοῖς μέτροις ... ἀνώυμος τυγχάνουσα μέχρι τοῦ νῦν peut désigner aussi bien un seul genre que deux, pourvu qu'on sous-entende, dans ce dernier cas, un simple ἡ : ἡ (ἡ) τοῖς μέτροις.

18. Si les termes ἡ δὲ μόνον τοῖς λόγοις φιλοῖς ἢ τοῖς μέτροις sont ambigus (voir note précédente), la suite confirme notre manière de voir : οὐδὲν γὰρ ἂν ἔχομεν ὀνομάσαι κοινὸν τοὺς Σώφρονος καὶ Ξενάρχου μίμους καὶ τοὺς Σωκρατικούς λόγους, οὐδὲ εἴ τις διὰ τριμέτρων ἢ ἐλεγείων ἢ τῶν ἄλλων τινῶν τοιοῦτων ποιῶν τὴν μίμησιν. Aristote distingue ici deux groupes dont l'un englobe les mimes de Sophron et de Xénarque et les dialogues socratiques, l'autre des poèmes en vers sans accompagnement musical. Les partisans du genre unique sont forcés d'atténuer la force de οὐδέ en lui donnant le sens d'un simple καί. Mais Aristote n'aurait-il pas alors employé cette conjonction καί ? En fait, οὐδέ reprend ἂν ἔχομεν ὀνομάσαι κοινὸν et une interprétation exacte du texte ne laisse aucun doute sur l'existence de deux groupes distincts. Au cha-

pitre suivant τὸς λόγους δὲ καὶ τὴν ψιλμετοήριαν (48 a 11) n'est peut-être pas décisif et pourtant la division est bien marquée.

19. Comme l'a vu Solmsen (121), p. 196, cette classification, dont nous avons montré le schéma sous-jacent, peut fort bien être posée sous forme de διαίρεσεις platoniciennes, mais comme ni le tableau qu'il en donne, ni ceux plus anciens de Gallavotti (73), p. 74, et de Gudeman (39), p. 108, ne sont entièrement satisfaisants, nous allons en établir un nouveau :



20. (39), p. 85.

21. Nous montrerons dans un article (105) qu'il faut décidément supprimer ce μιμείται.

22. Sur la glose ἐποποιία que l'on rencontre après ἡ δὲ dans tous nos manuscrits sauf Σ, voir ce même article (105).

23. Comme on le sait, ἀνώνομος est une heureuse conjecture de Bernays (46), p. 81, confirmée plus tard par le texte de la version arabe (voir Tkatsch [132] II, p. 154-5), et une leçon que Tzetzés avait encore dans son manuscrit (voir Gallavotti [73], p. 77).

24. Nous montrerons aussi dans notre article (105) qu'il faut maintenir le τυχάνουσα des manuscrits contre sa transformation en τυχάνει οὔσα par Suckow et par la plupart des commentateurs modernes.

25. Non content de conserver la glose ἐποποιία, Pitcher (109), p. 348-53, s'appuie sur celle-ci pour établir une subdivision différente des arts selon τὸ ἐν οἷς: 1° les arts avec accompagnement musical, 2° ceux qui en sont privés (= ἐποποιία!). Il croit trouver un indice de cette subdivision dans le « plan » annoncé en 47 a 13-8. Disons d'emblée que cet indice est illusoire, car nous n'avons pas en 47 a 13-8 un énoncé de plan mais simplement une énumération des principaux genres de la poésie avec leurs traits communs et leurs différences spécifiques. D'autre part la structure même du texte que nous venons d'analyser, le schéma que nous avons mis en relief, enfin les διαίρεσεις (note 19) excluent cette division arbitraire en deux. Pour une réfutation plus approfondie de cette hypothèse, on se reportera à l'article de Householder (93), p. 266-78.

26. Selon Bywater (33), p. 103, la construction de διὰ τῆς φωνῆς (pour τῆ φωνῆ) aurait été influencée par celle de notre incise (διὰ τέχνης et διὰ συνηθείας). S'il en était ainsi, nous aurions une preuve décisive de l'homogénéité du texte. Mais ce changement de construction (χρώμασι καὶ σχήμασι - διὰ τῆς φωνῆς) n'a rien d'étonnant en lui-même et, par suite, ladite influence pourrait s'être exercée tout aussi bien en sens contraire : de διὰ τῆς φωνῆς sur l'incise, si bien que nous ne pouvons en tirer d'argument pour ou contre l'homogénéité du texte.

27. Par exemple : ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φύσεως de Maggi (5), p. 141; ἕτεροι δὲ δι' αὐτῆς τῆς φύσεως de Spengel (124), p. 287. Ces changements, peu fondés au point de vue paléographique, visent à mettre cette expression sur le même pied que l'incise οἱ μὲν διὰ τέχνης οἱ δὲ διὰ συνηθείας, afin d'obtenir la distinction classique entre la théorie, la pratique et l'inspiration.

28. Voir Tkatsch (132) II, p. 99.

29. (132) II, p. 98-9. Si nous comprenons bien cette interprétation, il n'y aurait pas simplement dans la phrase commençant par ὥσπερ γὰρ une comparaison entre les arts picturaux (χρώμασι καὶ σχήμασι) et les arts poétiques (ἐν ῥυθμῷ καὶ λόγῳ καὶ ἁρμονίᾳ), comme on le pense d'habitude, mais une comparaison, reposant sur les différents moyens d'expression (τὸ ἐν ἑτέροις μιμεῖσθαι), entre d'une part les arts picturaux et poétiques (ὥσπερ...

καὶ χρώμασι καὶ σχήμασι ... μιμοῦνται τινες - ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φωνῆς), d'autre part les arts poétiques considérés dans leur généralité puis dans leurs différences spécifiques (οὕτω καὶ ταῖς εἰρημέταις τέχναις ἅπασαι μὲν ποιοῦνται τὴν μίμησιν ἐν ῥυθμῷ καὶ λόγῳ καὶ ἄρμονίᾳ, τούτοις δ' ἢ χωρὶς ἢ μεμιγμένους), autrement dit une double comparaison puisque chacun de ses membres en contient déjà une. L'avantage de cette interprétation est de faire correspondre ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φωνῆς à l'ensemble des arts poétiques et de donner ainsi à φωνή la signification très large et vraisemblable de *voix + musique* (= ῥυθμός + λόγος + ἄρμονία). On lui fera néanmoins des objections d'ordre logique et syntaxique. En effet, les deux membres de la comparaison n'expriment pas la même opposition (dans un cas, opposition de différents moyens d'expression [χρώμασι, σχήμασι - διὰ τῆς φωνῆς]; dans l'autre, opposition entre l'emploi séparé ou combiné [χωρὶς - μεμιγμένους] de mêmes moyens d'expression), si bien qu'on ne voit pas pourquoi on les « comparerait » à leur tour. Ensuite, si dans le premier membre de la comparaison Aristote avait vraiment voulu opposer les arts picturaux aux arts poétiques, n'aurait-il pas employé οἱ μὲν ... οἱ δέ, pour bien marquer cette opposition plutôt que *τινὲς ... ἕτεροι* qui convient mieux à une énumération. Or cette énumération on la trouve précisément dans l'interprétation traditionnelle : « de même que certains imitent χρώμασι καὶ σχήμασι..., d'autres διὰ τῆς φωνῆς, ainsi en est-il aussi dans les arts mentionnés ». Nous la préférons donc à celle de Tkatsch, puisqu'elle se conforme mieux au texte des manuscrits et qu'elle est plus simple (comme les autres, les arts poétiques imitent selon certains moyens d'expression), même si elle ne résout pas la difficulté créée ici par la présence de ἕτεροι δὲ διὰ τῆς φωνῆς.

30. Par exemple celle de Vahlen (28), Mant. p. 88. On en trouve une bonne réfutation chez Tkatsch (132) II, p. 99-100.

31. Références *ibidem*, p. 99.

32. Ritter ([18], p. 80-1) parvient à la même conclusion mais par des chemins différents et plutôt douteux : il faudrait supprimer cette expression (glose maladroite pour ἕτεροι δὲ διὰ φωνῶν) parce qu'on ne peut la mettre sur le même plan que ce qui précède, étant donné qu'il ne s'agit plus de la « *materia imitandi* » (comme pour χρώμασι et σχήμασι) mais de l'« *instrumentum imitationis* ».

33. Alde (2), ad loc.; Vettori (7), p. 16-7; Hermann (14), p. 97.

34. (39), p. 94-5. Ce philologue, pour justifier la présence de *καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον*, voudrait rattacher E directement à D (ceci contre Vahlen, voir note 36). Pour ce faire, il prétend qu'Aristote ne se préoccupe plus ici de la forme d'un poème mais de son contenu (affirmation contredite déjà par le texte de notre passage : *ὁμοίως δὲ κἀν εἴ τις ἅπαντα τὰ μέτρα μεγάλων ποιοῖτο τὴν μίμησιν καθάπερ Χαιρήμων ἐποίησε Κένταυρον μικτὴν ῥαψωδίαν ἐξ ἁπάντων τῶν μέτρων*, contredite ensuite par 24, 60 a 1-2 : *ἔτι δὲ ἀτοπώτερον εἰ μεγάλαι τις αὐτά, ὥσπερ Χαιρήμων*, où l'on voit bien que ce qui intéresse Aristote c'est la forme non le contenu du Centaure), que ce *Κένταυρος* (= Chiron) serait en fait un traité de médecine (hypothèse gratuite), qu'enfin *καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον* signifierait qu'il faudrait appeler Chérémon un poète, au même titre qu'Empédocle (si la qualité de poème est déterminée par l'emploi d'un mètre = C-D) bien qu'ils ne le soient ni l'un ni l'autre. Cette interprétation est contredite formellement par *εἴ τις ... ποιοῖτο τὴν μίμησιν* qui prouve sans conteste que dans le cas de Chérémon Aristote pense à un véritable poète, puisque le propre du poète est précisément de *ποιεῖν τὴν μίμησιν*! Voici pourquoi l'on reprochera la même contradiction à Alde et à Gudeman.

35. (136), p. 269, où il rejette son ancienne interprétation ([134], p. 60-1) : *καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον*, laquelle s'opposait à son tour à *οὐκ ἤδη καὶ ποιητὴν προσαγορευτέον* d'Alde.

36. (134), p. 61-2 ; (136), p. 268-9 ; (28), Mant. p. 92. Contre cette interprétation, Spengel (125), p. 34..., Tkatsch (132) II, p. 137-8, pensent qu'on ne peut placer sur un même plan les trois phrases A, B et E à cause de la longue parenthèse C-D qui en coupe la suite. Pour Gudeman (39), p. 94, s'il ne s'agissait que d'une seule période, *καὶ τοῦτον ποιητὴν προσαγορευτέον* n'aurait plus de raison d'être.

37. Les exemples d'une tournure semblable relevés par Vahlen ([136], p. 302, note 5 et [28], Mant. p. 92-3) et qu'on rencontre dans Top. 106 a 32 et Eth. Nic. 1, 12, 1101 b 21, ne prouvent pas grand'chose, parce qu'*ὁμοίως* n'y répond pas à un *οὐδέν* mais reprend simplement une idée négative.

38. Dans son édition (28), Mant. p. 92, il la garde pour se

conformer au texte de A : « adnecti non positae sed cogitatae apodosi sententiam (καὶ ποιητὴν προσαγορευτέον) ». L'explication de Bywater ([33], p. 111) ne vaut guère mieux : « I suspect that it was primarily meant to apply to Cbaeremon, and that it is loosely subjoined to what is said of him in the context, as an assertion of his claim to be ranked among the poets in spite of his metrical absurdities ».

39. Bywater (33), p. 110, qui voit une analogie entre καὶ ποιητὴν προσαγορευτέον et διὰ τὸν μὲν ποιητὴν δίκαιον καλεῖν, τὸν δὲ φυσικὸν λόγον μᾶλλον ἢ ποιητὴν (= D), mais n'y en a-t-il pas une plus grande encore entre cette expression et ποιητὰς ... προσαγορευόντες (= C) ?

40. Si μέλει correspond encore à ἀρμονία, μέτρον ne correspond plus exactement à λόγῳ, puisqu'ici μέτρον semble signifier λόγῳ + ῥυθμῶ, et comme ce dernier moyen d'expression apparaît déjà dans notre énumération, μέτρον fait en partie double emploi. Voir Bywater (33), p. 112 ; Rostagni (41), ad loc.

41. Plutôt que de penser, avec Gudeman ([39], p. 98), que σχεδὸν ἀεὶ annonce la division tripartite commençant en 48 a 4, nous considérons ces deux mots comme une atténuation de ce qu'ἀνάγκη δὲ τούτους ἢ σπουδαίους ἢ φαύλους εἶναι, τὰ γὰρ ἦθη... τούτοις ἀκολουθεῖ μόνους a de trop absolu.

42. Sur ce sujet voir notre article (105).

43. Christ (27), ad loc. (qui sous-entend pour l'apodose le verbe ποιῶσιν) ; Vahlen (28), Mant. p. 94 (s. e. μιμήσονται ou μιμοῦνται = Rostagni [41], ad loc.) ; Bywater (33), p. 113 (s. e. μιμοῦνται οἱ μιμούμενοι).

44. Morel (6), ad loc. (avec δῆλον δὴ au lieu de δῆλον δέ = Tyrwhitt [15], ad loc. ; Bonitz [50], p. 405-6) ; Spengel (124), p. 291 (δῆλον [δέ]) ; Tkatsch (132) II, p. 40-2 (qui défend avec raison δῆλον δέ = Gudeman [39], p. 97 ; voir notre note 45).

45. (132) II, p. 41. Ses critiques sont surtout dirigées contre l'article de Bonitz (50), p. 405-6.

46. C'est ce que pense Gudeman (39), p. 98, qui supprime la remarque en question.

47. Sur cette limitation progressive du sujet voir Vahlen (136), p. 272-3 et Hardie (90), p. 352.

48. A la suite de Zeller (218), p. 618 note 4, Bywater (33), p. 118, propose par exemple d'écrire <ῆ> ὅτε μὲν ἀπαγγέλλοντα [ῆ] <ὅτε δὲ> ἕτερόν τι γιγνόμενον. On trouvera des solutions analogues chez Hermann (14), p. 102 ; Friedrichs (70), p. 722 ; Teichmüller (129) I, p. 23-4. Bonne réfutation de cette division tripartite chez Vahlen (136), p. 305-6, note 8.

49. Comme partisans de la deuxième interprétation on citera : Spengel (124), p. 291-2 ; Susemihl (24), ad loc. ; Rostagni (41), ad loc. ; de la troisième : Vahlen (136), p. 272 ; Gudeman (39), p. 105-6.

50. En (136), p. 305-6, Vahlen dit n'en pas avoir trouvé d'exemple, en (28), Mant. p. 98, en revanche, il cite Pol. V, 6, 1305 b 24 et 28 et V, 7, 1306 b 22 et 31, où l'on a en effet un ῆ qui répond, après une parenthèse, à un μὲν. Mais, alors que dans ces deux exemples il n'y a pas de confusion possible, dans notre passage l'on ne sait lequel des trois ῆ reprend le μὲν de ὅτε μὲν. Cette confusion (remarquée par Vahlen dans son article, mais ignorée dans son édition !) disparaîtra si l'on accepte la correction que nous allons proposer à la suite de Hartung (174), p. 20, note * : <ὅτε δὲ> [ῆ] πάντας, à la ligne 48 a 23.

51. C'est la solution de Gudeman (39), p. 105.

52. On voit qu'il manque dans ce passage un des trois moyens d'expression de la poésie, le λόγος. Aussi a-t-on proposé : <καὶ τε τοῦ λόγου> καὶ τῆς ἁρμονίας (Susemihl [24], ad loc. = Spengel [124], p. 293-4), ou : καὶ <διὰ τοῦ τε λόγου καὶ> τῆς ἁρμονίας (Valgimigli [42], ad loc., [143], p. 6), corrections qui suppriment, plus ou moins, la difficulté. Nous ne sommes pourtant pas persuadé de leur nécessité — et pour deux raisons :

1° L'absence du terme λόγος pourrait être due à une légère négligence de la part d'Aristote. Qu'on se souvienne qu'en I, 47 b 25 il reprend déjà ces trois moyens d'expression d'une manière inexacte (voir note 40).

2° Les termes ἁρμονία et ῥυθμός — sans λόγος — sont associés ailleurs dans l'œuvre d'Aristote (Probl. 920 b 31-921 a 6 ; Pol.

1340 b 17) comme étant « naturels », si bien qu'on se demandera s'il faut vraiment ajouter λόγος à cette paire de concepts qui forme un tout complet. Cette dernière objection crée malheureusement une nouvelle difficulté. Comme nous le verrons bientôt (p. 33), τὸ μιμεῖσθαι est pour Aristote une cause naturelle, commune à toute manifestation artistique, ἄρμονία et ῥυθμός une cause naturelle spécifique de la poésie. Il semble donc qu'il faudrait ajouter à ces deux termes le λόγος, qui avec ceux-ci forme les moyens d'expression particuliers à la poésie — mais nous retombons alors dans la difficulté que nous essayions de surmonter en montrant que λόγος n'était pas nécessaire ici. Peut-être la clef du problème se trouve-t-elle dans l'explication qui suit : τὰ γὰρ μέτρα ὅτι μόρια τῶν ῥυθμῶν ἐστί φανερόν. On sait que μέτρον dans ce cas correspond à λόγος + ῥυθμός (voir note 40) et, par cette remarque, Aristote rattacherait aux causes naturelles le λόγος. Cette interprétation, tout en étant la plus plausible (= Rostagni [41], ad loc., qui partant de prémisses fort différentes aboutit à la même conclusion), n'est pas absolument certaine, car l'explication en question pourrait bien être la glose d'un commentateur ayant éprouvé le même embarras que nous.

53. En faveur de la première interprétation : Vettori (7), Ritter (18), Bywater (33), Sykoutris (40), Rostagni (41) entre autres ; en faveur de la seconde : Vahlen (136), p. 275-6 (chez qui l'on trouve expliqué très clairement l'argument du genre prochain et de la différence spécifique) ; Teichmüller (129) II, p. 379 ; Gomperz (80), p. 557-8 ; Hardie (90), p. 354-5 ; Gudeman (39) ; Valgimigli (143).

54. Cf. Rhet. I, 1371 b 5 ; De part. an. I, 645 a 5, 11 (écho chez Plutarque, De aud. poet. 18 A).

55. Rostagni (41) qui admet donc comme causes naturelles l'imitation (τὸ μιμεῖσθαι) et le plaisir qu'on y prend (τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι) a bien de la peine à expliquer pourquoi τὸ χαίρειν (la seconde des causes naturelles) ne reparait plus en cet endroit : « le due cause naturali si riconducono all'unico principio o essenza, della mimesi. Ma questa essenza è comune alle altre arti imitative, mentre la Poetica è μίμησις ἐν ῥυθμῷ καὶ λόγῳ καὶ ἄρμονίᾳ. Quindi Arist. introduce qui alla meglio... accanto al μιμεῖσθαι e come forme speciali di esso, altrettanto naturali, ἄρμονία e ῥυθμός. » Ces

quelques mots ne sont-ils pas un aveu et ne contiennent-ils pas une réfutation implicite de l'interprétation même de Rostagni ?

56. Sykoutris (40), le dernier à rompre une lance en faveur de l'interprétation que nous rejetons, a rassemblé un certain nombre d'arguments qui sont loin d'être décisifs. Le plaisir ne serait pas forcément une conséquence de l'imitation. Peut-être — mais cela n'empêche qu'ils ne sont que deux aspects d'un même instinct : le plaisir de s'instruire (48 b 6-8 et 12-19). Le *ῥυθμός* et l'*ἄρμονία* seraient secondaires, puisqu'il existe une forme de poésie qui s'en passe. Mais c'est précisément la forme de poésie dont Aristote ne reparlera plus dans le reste de l'ouvrage ! De plus, ces arguments, en dépit de leur originalité, ne réfutent pas plus que les autres ceux que nous avons invoqués en faveur de notre interprétation.

57. Malgré Gudeman (39), p. 117, lequel voudrait coordonner *καὶ τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι πάντας* (une infinitive substantivée) au membre de phrase qui le précède (une causale introduite par *ὅτι*) ! Un simple coup d'œil au texte montrera la valeur d'une telle hypothèse. Il faudrait en tout cas adopter la leçon *καὶ τῷ χαίρειν...* et encore l'anacoluthie serait-elle bien osée. Le sens d'ailleurs s'oppose à cette coordination, car ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est qu'il est *μιμητικώτατος* et qu'il s'instruit par l'imitation, non pas le fait qu'ils (à noter le passage du singulier au pluriel !) prennent tous plaisir à l'imitation.

58. Cette leçon, attestée par de bons manuscrits (voir App. critique), sera préférée à *ἄλλιον δὲ καὶ τοῦτο*, qui a le tort d'introduire une nouvelle « cause naturelle » (la seconde, si l'on accepte notre interprétation ; une troisième si l'on s'en tient à *τὸ μιμεῖσθαι* et à *τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι* pour les deux premières). De plus, cette nouvelle cause, naturelle certes (voir Metaph., introduction ; Rhet. I, 1371 b 4 ; III, 1410 b 10), serait trop générale pour pouvoir engendrer la poésie. On trouve une bonne discussion de cette question chez Tkatsch (132) II, p. 120-1.

59. Par exemple Vahlen (136), p. 277 et 306 ; Bywater (33), p. 130.

60. Pour Rostagni (41), ad loc., *ἐν οἷς κατὰ τὸ ἀρμόττον καὶ τὸ ἱαμβεῖον ἦλθε μέτρον* doit se rattacher directement à *ὁ Μαργίτης καὶ*

τὰ τοιαῦτα, non pas, comme la plupart le pensent, à ψόγους ποι-
 οῦντες, parce qu'Aristote, ne connaissant pas ces ψόγοι (τῶν μὲν οὖν
 πρὸ Ὀμήρου οὐδενὸς ἔχομεν εἰπεῖν τοιοῦτον ποίημα), ne pouvait par
 conséquent parler de l'évolution de leur mètre. Cette argumen-
 tation ne nous persuade pas. D'abord, Aristote pouvait parler d'une
 évolution dont il connaissait l'aboutissement sinon les origines.
 Mais surtout, c'est ignorer complètement le caractère théorique
 et à priori de cette histoire de la poésie (voir p. 31-2 et 48-9) que
 de croire qu'elle se fonde entièrement sur des faits contrôlables
 à l'époque d'Aristote. Ne parle-t-il pas des origines de la tragédie
 et de la comédie ! Cela ne veut pourtant pas dire qu'il ait eu
 sous les yeux des documents prouvant ses assertions. Le fait que
 le Margitès ait contenu des trimètres iambiques mélangés à ses
 hexamètres (cf. Hephaest Ench. c. 17, p. 63 Westph. ; sur la
 question si débattue de savoir si ces trimètres iambiques sont
 originaux ou pas, voir Bywater [33], p. 129, qui donne les réfé-
 rences nécessaires) ne change rien à cette discussion puisque cette
 épopée comique ne peut être considérée comme un prototype du
 iambe (voir texte).

61. Tkatsch ([132] II, p. 50-1) a mis en question cette classi-
 fication, à propos de la transformation de ἔτεροι en ἄτεροι (48 b 27)
 par Vahlen ([136], p. 277 = Spengel [124], p. 294 : οἱ ἔτεροι).
 Il faudrait, selon Tkatsch, conserver ἔτεροι, parce qu'à l'origine
 les ὕμνοι et ἐγκώμια ne constituaient pas toute la poésie « sé-
 rieuse », mais représentaient seulement les genres s'opposant aux
 ψόγοι. Si les ἠρωικά primitifs ne sont pas mentionnés là, c'est que
 rien ne leur fait pendant dans le genre opposé. Nous aurions donc
 la classification suivante :

ὕμνοι - ἐγκώμια - ἠρωικά	—>	Ὀμήρου ἠρωικά
ψόγοι (+ γελοῖα)	—>	ἰαμβοί

Cette hypothèse, plus proche peut-être de la vérité historique et
 permettant d'introduire le Margitès dans ce schéma (comme γέ-
 λοῖον), est absolument gratuite. Comme Rostagni (voir note précé-
 dente), Tkatsch oublie que les origines de cette histoire litté-
 raire sont théoriques et sa manière de voir se trouve de plus
 contredite par : καὶ ἐγένοντο τῶν παλαιῶν οἱ μὲν ἠρωικῶν οἱ δὲ ἰάμβων
 ποιηταί (48 b 32-4), où l'on voit clairement que l'épopée, comme
 le iambe, n'est pas le premier stade de la poésie mais le résultat
 d'une évolution (c'est pour des raisons voisines qu'on n'acceptera

pas non plus les vues d'un Gudeman [39], p. 125, qui pense à une lacune devant ἐν οἷς κατὰ τὸ ἀρμόττον ..., dans laquelle Aristote aurait établi un parallèle entre Archiloque et Homère — idée qu'on retrouve d'ailleurs déjà chez Welcker [217] IV, p. 31). Quant à la transformation de ἕτεροι en ἄτεροι par Vahlen, on peut fort bien s'en passer.

62. Vahlen (136), p. 277 : « Nach τὰ τοιαῦτα nämlich ist Punctum (nicht Komma) zu setzen, so dass, nach einer dem Aristoteles sehr geläufigen Redeweise (c'est nous qui soulignons), ὁ Μαργίτης καὶ τὰ τοιαῦτα... für sich steht. Mit ἐν οἷς aber beginnt ein neuer Satz, mit welchem, über die Zwischenbemerkung vom Homer hinweg, an πρῶτον ψόγους ποιοῦντες dem Gedanken nach wieder angeknüpft wird ». Or les exemples, tirés par Vahlen ([136], p. 307, + Poétique 59 b 12, cf. Bywater [33], p. 130) de l'œuvre d'Aristote, prouvent bien qu'une phrase peut commencer par οἷς (ou ἐν οἷς) — ce qui est assez normal d'ailleurs — mais en aucune manière qu'une telle phrase puisse se rapporter à une autre par-dessus une longue parenthèse dont les termes pourraient très bien servir d'antécédents à ce ἐν οἷς qui l'introduit.

63. Si par exemple on supprimait le premier λαμβεῖον et que l'on adoptât les leçons suivantes : ἐν οἷς καὶ τὸ ἀρμόττον ἦλθε μέτρον, avec Gomperz (80), p. 560 ; ou même : ἐν οἷς κατὰ <φύσιν> τὸ ἀρμόττον ἦλθε μέτρον, avec Gercke (76), col. 804, la suite dont nous avons fait une notice marginale deviendrait nécessaire pour la compréhension de cette phrase.

64. Pour Gudeman (39), p. 127-8, τὰ σπουδαῖα μάλιστα ποιητῆς Ὅμηρος ἦν signifierait qu'Homère fut avant tout poète dans le genre élevé. Cette interprétation, possible au point de vue grammatical, a le tort d'enlever toute raison d'être au γάρ de l'incidente qui suit cette expression. Sur ce point, voir van Pottelbergh (111), p. 84-5, qui montre fort bien qu'on peut garder le sens traditionnel « Homère fut le plus grand des poètes dans le genre élevé ». Ensuite la dite incidente (μόνος γὰρ οὐχ ὅτι εὖ ἀλλὰ καὶ μὴ μῆσεις δραματικὰς ἐποίησεν) ne contiendrait pas moins de trois difficultés dont Gudeman ne voit pas les solutions, mais qui devaient disparaître lors du commentaire oral fait par Aristote à ses élèves. On trouvera néanmoins ces solutions, si l'on peut appeler solutions la réfutation de difficultés qui n'existent pas,

toujours chez van Pottelbergb (p. 85-7), dont les explications nous paraissent judicieuses, sauf sur un point. Ce critique attribue visiblement au terme *δραματικός* un sens et une portée qu'il ne peut avoir ici : dépassant le lieu commun qu'Homère est le père de la tragédie, Aristote affirmerait, déjà dans notre incidente, qu'il l'est aussi de la comédie, d'où l'emploi de ce *δραματικός*, englobant la tragédie et la comédie, alors qu'on s'attendrait, avec Gudeman, à trouver *τραγικός*. La pensée du Stagirite nous semble être beaucoup plus simple. Nous avons une comparaison : de même qu'Homère fut le plus grand des poètes dans le genre élevé, puisque (γάρ) non seulement il fut le seul à y exceller, mais aussi (le seul) à y composer des imitations *dramatiques* [c'est-à-dire où l'élément narratif est réduit au minimum, voir 3, 48 a 21-3 et 24, 60 a 5-11], de même le premier il montra le chemin à la comédie en abandonnant l'invective (personnelle) pour une dramatisation du comique ; en effet, son *Margitès* est à la comédie ce que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont à la tragédie.

65. Vahlen (136), p. 278-80, pense que *ἄλλος λόγος* signifie « gehört nicht an diesem Ort » et en tire des conséquences aventureuses — bien réfutées par Gudeman (39), p. 131, lequel a pourtant tort de dire que, si Aristote s'exprime ici sous forme de question, c'est qu'il ne sait pas lui-même à quoi s'en tenir. Cette idée, laissée sans réponse, devait être discutée en classe, mais, malgré tout, l'opinion d'Aristote se laisse facilement retrouver : la tragédie a achevé son évolution naturelle (... και πολλάς μεταβολάς μεταβαλοῦσα ... ἐπαύσατο, ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὐτῆς φύσιν, 49 a 14-15), même si le désir de plaire au public peut encore inspirer aux dramaturges certaines innovations (cf. 18, 56 a 25-32). Nous sommes d'accord sur ce point avec Teichmüller (129) 1, p. 29-30.

66. A la suite de Castelvetro (9), p. 45 b, Hermann ([14], p. 111) la met à la fin du chapitre.

67. Comme par exemple Christ (27), ad loc.

68. Sur les leçons *γενομένη δ' οὖν ἀπ' ἀρχῆς αὐτοσχεδιαστικῆς*, on consultera notre article (105).

69. Bywater (33), Hardy (37), Valgimigli (42), Rostagni (41) entre autres.

70. (33), p. 133 et 135. Nous le déduisons de sa remarque : « ἡ τραγωδία. The word is repeated, because Comedy is in a somewhat different position (5, 1449 a 38) », qui implique qu'il reconnaît la tragédie et la comédie comme sujet de γούζηθη.

71. (220), col. 1902, rem. 5.

72. Stahl ([126], p. 3) a déjà supprimé ce terme, mais sans voir l'origine de la faute.

73. Nous pensons naturellement à ces bouleversements insensés du texte, perpétrés par une certaine critique allemande du dix-neuvième siècle, dont Ritter reste à nos yeux le représentant le plus caractéristique. Qu'on relise par exemple l'article de Stahl que nous avons mentionné dans la note précédente et l'on comprendra ce que nous voulons dire. Sans tomber dans de pareils excès, Else (64) a usé récemment d'une méthode tout aussi dangereuse. Il croit pouvoir, par une analyse des « contradictions » et des « imprécisions » contenues dans le passage τρεῖς δὲ καὶ σκηνογραφίαν ... ὁψὲ ἀπεσεμνύθη (49 a 18-21), en conclure qu'il est apocryphe. Malheureusement pour lui, son argumentation, qui ne manque d'ailleurs pas de subtilité, se heurte au fait que διὰ τὸ ἐκ σατυρικοῦ du passage incriminé est repris quelques lignes plus bas par διὰ τὸ σατυρικὴν ... εἶναι τὴν ποιήσιν et ses efforts pour nier ce rapport sentent un peu la sophistique.

74. Disons même, avec Bywater (33), p. 136, que ce καὶ ne se rattache ni au verbe principal ἐπαύσατο de la phrase précédente (lequel marque l'arrêt définitif de l'évolution de la tragédie, alors que notre καὶ annonce un nouveau développement de ce genre), ni non plus à ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὐτῆς φύσιν auquel il fait suite, si bien qu'il se trouve isolé, en tête d'un passage sans lien logique avec ce qui le précède. Vouloir le rattacher à καὶ πολλὰς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα (Bywater) ou le transformer en κατὰ (Gudeman [39], p. 136) ne résout pas vraiment la difficulté.

75. Nous avons vu (p. 44) qu'on pouvait déduire de αἱ μὲν οὖν τῆς τραγωδίας μεταβάσεις καὶ δι' ὧν ἐγένοντο οὐ λελήθασιν (5, 49 a 37-8) qu'une partie au moins de ces μεταβάσεις avaient dû être décrites à la fin du chapitre précédent. En serait-il de même de πλήθη ὑποκριτῶν, dont la présence en 5, 49 b 5 impliquerait celle de τῶν ὑποκριτῶν πλήθος ἐξ ἑνὸς εἰς δύο πρῶτος Αἰσχύλος ἤγαγε en

4, 49 a 16-7? S'il en était ainsi, A devrait être considéré ancien... et notre interprétation ruinée. Seulement, en 5, 49 h 4-5, τίς δὲ πρόσωπα ἀπέδωκεν ἢ προλόγους ἢ πλήθη ὑποκριτῶν καὶ ὅσα τοιαῦτα, ἡγνοῖται ne signifie pas que de telles innovations, dans le cas de la tragédie, soient connues, encore moins qu'Aristote en ait déjà parlé, mais simplement que, dans le cas de la comédie, elles échappent à notre connaissance. Cette phrase ne prouve donc rien contre notre manière de voir. Remarquons d'ailleurs que ni les «πρόσωπα» ni les «προλόγους» ne sont traités dans l'exposé sur la tragédie.

76. Contre l'ancienneté, Christ (27), ad loc., qui aboutit ici aux mêmes conclusions que nous. Contre l'authenticité, M. Schmidt (26), ad. loc. ; Hardie (90), p. 357.

77. Cette dernière objection s'oppose aussi aux déplacements d'un Castelvetro (9), d'un Thurot (131), p. 285-6, qui voudraient reculer cette définition derrière l'histoire de la comédie en 49 b 9, ou d'un Vahlen (136), p. 281 et 283, qui voudrait la renvoyer à la fin du chapitre en 49 b 20. Contre ces changements : Teichmüller (129) I, p. 34 ; Gomperz (80), p. 564 ; Bywater (33), p. 140 et Gudeman (39), p. 144.

78. (39), p. 150.

79. Sur l'authenticité et la place d'Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις, voir notre article (105).

80. Christ ([27], ad loc.), sans nous en donner les raisons, considère comme une addition ultérieure la seconde partie seulement de notre passage (49 h 6-9) et, ainsi, ne tire pas parti de la contradiction que nous avons signalée.

81. Bywater ([33], p. 147, suivi plus ou moins par Rostagni [41], ad loc.), pour garder la leçon de A : ἡ μὲν [γὰρ] ὅτι μάλιστα, se voit contraint d'interpréter ce passage d'une manière bien peu vraisemblable : Aristote désignerait par τῷ μῆκει la durée du récit (ou du spectacle), puis passerait, dans la parenthèse ἡ μὲν ὅτι μάλιστα... τῷ χρόνῳ à celle de l'action racontée (ou représentée), passage rendu possible par l'interdépendance de ces deux durées admise implicitement ici (même idée chez Butcher [29], p. 267, note 1). Nous ne nous attarderons pas à réfuter cette

interprétation, étant donné que cela a déjà été fait par Tkatsch ([132] II, p. 60-1, voir aussi Gudeman [39], p. 155). Qu'Aristote n'ait pensé qu'à la durée de l'action se déduirait d'ailleurs simplement de *καίτοι τὸ πρῶτον ὁμοίως ἐν ταῖς τραγωδίαις τοῦτο ἐποιοῦν καὶ ἐν τοῖς ἔπεσιν* qui ne peut naturellement pas se rapporter à la durée d'une tragédie ou d'une épopée primitive.

82. C'est ce qui a trompé Solmsen qui a voulu en inférer que 24, 59 b 18-22 est une addition tardive (voir p. 134-5).

83. (96), p. 365-6. Autre différence caractéristique : la rédaction primitive des chapitres 4 et 5 ne mentionne ni noms de poètes, ni titres d'œuvres, alors qu'il y en a bon nombre dans les notices marginales.

84. Comme nous l'avons déjà vu (note 14), cette référence est inexacte, puisqu'une partie seulement de cette définition se déduit ἐκ τῶν εἰρημένων. Sur ce sujet on consultera Spengel (122), p. 226-7 ; Bywater (33), p. 149-50 ; Gudeman (39), p. 161 et Solmsen (121), p. 197-8. Cependant, nous ne croyons pas que *τελείας μέγεθος ἐχούσης* reprenne 4, 49 a 19 (Bywater, Gudeman), encore moins 5, 49 b 12 (Gudeman — qui ne pouvait évidemment savoir que ce dernier passage est une addition récente), ni même que *μέγεθος ἐχούσης* reprenne 4, 49 a 19 (Solmsen). Dans ce chapitre 4, consacré à l'évolution des genres littéraires, Aristote peut bien faire allusion au *μέγεθος* de la tragédie, mais en passant, sans en donner une définition, alors que ἐκ τῶν εἰρημένων implique que tous les termes employés dans la définition qui suit ont été déjà définis. Ce n'est donc pas dans ce chapitre 4, mais plus loin seulement (ch. 7) que nous trouverons une analyse théorique du *μέγεθος*.

85. Pour éviter d'en faire une apodose, Vahlen ([136], p. 285-6 et 312, note 5) propose de déplacer cette phrase derrière *ἔστιν δὲ τῆς μὲν πράξεως ὁ μῦθος ἢ μίμησις* (en ajoutant un *δέ* derrière *πέφυκεν*), si bien que nous aurions une longue période avec la structure suivante :

1° 49 b 36-50 a 3, *ἐπεὶ δὲ πράξεώς ἐστι μίμησις, πράττεται δὲ...καὶ ἀποτυγχάνουσι πάντες* (première protase) ;

2° 50 a 3-7, *ἔστιν δὲ τῆς μὲν πράξεως ὁ μῦθος ἢ μίμησις, <πέφυκε δ' αἷτια δύο τῶν πράξεων εἶναι, διάνοιαν καὶ ἦθος> ... ἀποφαίνονται γνῶμην* (seconde protase dépendant encorc de *ἐπεὶ* [49 b 36]) ;

3^o 50 a 7-9, ἀνάγκη οὖν πάσης τραγωδίας ... ἡ τραγωδία (apodose). On trouvera chez Teichmüller ([129] I, p. 40-2) une bonne réfutation de cette interprétation. Disons simplement que la pensée de ce passage ne correspond aucunement à la structure que Vahlen propose (Aristote déterminerait trois μέρη dans les protases et conclurait, dans l'apodose, qu'il en existe six !). Tout aussi discutables sont les interprétations d'un Spengel ([124], p. 299), qui, tout en laissant notre phrase à sa place actuelle, n'en pense pas moins, comme Vahlen, que l'apodose commence en 50 a 7 ; ou d'un Rostagni (41), ad loc. Grâce à une mise entre parenthèses, ce dernier philologue obtient le résultat suivant : ἐπει δὲ πράξεώς ἐστι μίμησις, πράττεται δὲ ὑπὸ τινῶν πραττόντων, οὗς ἀνάγκη ποιούς τινας εἶναι κατὰ τε τὸ ἦθος καὶ τὴν διάνοιαν (... la parenthèse en question...), ἔστιν δὲ (pour δέ, = Bywater olim) τῆς μὲν πράξεως ὁ μῦθος ἢ μίμησις. Nous avouons ne comprendre ni la suite des idées de cette phrase, ni ce qui se trouve dans la parenthèse. Notons que πέφυκε <δέ> (= Vahlen) se trouve en fait dans un manuscrit (P²) qui porte la marque de corrections érudites.

86. Vahlen (136), p. 285-6 (voir note précédente) et Gomperz (80), p. 569-70. L'explication de la faute, alléguée dans de tels cas, est toujours la même : un membre de phrase oublié par un copiste, ajouté d'abord en marge, puis inséré dans le texte, mais au mauvais endroit (l'explication complémentaire de Gomperz, selon des théories exposées par Ussing [133], n'est pas convaincante — mais il serait trop long de nous expliquer sur ce sujet). De ces deux interprétations celle de Gomperz est de beaucoup la plus plausible : il fait glisser l'apodose (πέφυκεν ... ἦθος) devant la première partie de la parenthèse (διὰ γὰρ τούτων ... ποιῶς τινας), si bien que celle-ci va rejoindre la seconde (καὶ κατὰ ταύτας ... πάντες) dont elle était séparée d'une manière anormale.

87. C'est un fait généralement reconnu (par exemple, Teichmüller [129] I, p. 35-6 ; Sykoutris [40], ad loc.) que καθ' ὃ (ou &) ποιῶς τις s'oppose ici à κατὰ τὸ ποσόν du chapitre 12 (52 b 15), mais les avis divergent, dès qu'on essaie de préciser la nature de ce καθ' ὃ ποιῶς τις. Pour Gomperz ([80], p. 572) cela signifie : καθ' ὃ σπουδαία ἢ φαύλα ἐστὶν ἡ τραγωδία ; pour Rostagni ([41], ad loc.) : la *qualità* di una tragedia, quindi le diverse *specie di tragedia* : complessa di fatti, o patetica, o etica, o spettacolosa (come si dirà in 18, 55 b, 32 sgg.) ; pour nous enfin (après Gudeman.

[39], p. 176) : la qualité, l'essence d'une tragédie, puisque ces *μέρη* en font partie à priori (cf. *καὶ γὰρ ὅψεις ἔχει πᾶν, καὶ ἦθος καὶ μῦθον καὶ λέξιν καὶ μέλος καὶ διάνοιαν ὡσαύτως*, 50 a 13-5, et plus généralement tout notre exposé de ce passage, p. 53-4), alors que les *μέρη* du chapitre 12 ne sont pas « nécessaires » au même titre, étant le résultat de contingences historiques ayant présidé à l'évolution de la tragédie. Bywater ([33], p. 165), sans trop se compromettre, admet les trois significations que nous avons distinguées : « ... The parts here described are the formative constituents of a tragedy (= Gudeman); whereas those defined in chap. 12 are the sections into which it is divided. It is through these various formative constituents that we are able to speak of a tragedy as *ποιά τις* — as good or bad (= Gomperz), as *ἡθικὴ* or *πεπλεγμένη* or *παθητικὴ* (= Rostagni), or whatever else it may be said to be, when we come to judge of its quality. »

88. Par exemple, chez Hermann (14), p. 116-7; Spengel (124), p. 300-1; Vahlen (136), p. 286-8; Teichmüller (129) I, p. 36-9; Gomperz (80), p. 573-4; Bywater (33), p. 165; Sykouris (40), ad loc.

89. (39), p. 176-7, lequel ne fait que reprendre une conjecture de Vahlen ([136], p. 287) abandonnée d'ailleurs plus tard ([28]) par ce dernier. Nous ne croyons pas pourtant qu'il faille traduire ce passage, avec Gudeman et Vahlen : « bon nombre de poètes se servent de ces *μέρη* pour ainsi dire comme d'*εἶδη*, c'est-à-dire insistent sur l'une ou l'autre d'entre elles, ce qui donne à leurs œuvres un caractère particulier », mais plutôt comme nous l'avons fait dans notre texte. Pour une autre interprétation, trop riche de sens à notre avis, de *ὡς εἶδεν*, voir Verdenius (144), p. 250-1.

90. Comme l'a bien montré Vahlen (136), p. 314-5, note 16 (à la suite de Düntzer [61], p. 41 — voir aussi Gudeman [39], p. 177), dont les arguments ont été attaqués, sans grand succès, par Teichmüller (129) I, p. 36.

91. Vahlen (135), p. 156-7. Correction à laquelle on préférera, pour des raisons paléographiques, celle qu'il proposa plus tard ([138] IV, p. 411, note 2 = [28], Mant. p. 119-20) : *καὶ βίον καὶ εὐδαιμονίας <καὶ κακοδαιμονίας> ἢ δὲ (γὰρ) εὐδαιμονία <καὶ ἢ κακοδαιμονία>...*

92. La première correction de Vahlen (voir note précédente) donnerait une suite des idées plus acceptable : « la tragédie est imitation... d'une action et de la vie, car [mais comment justifier paléographiquement la disparition de γάρ ?] elle est imitation de bonheur et de malheur. Or le bonheur et le malheur sont dans l'action... ». Seulement, Aristote ne dit nulle part ailleurs que le propre de la tragédie c'est d'imiter le bonheur et le malheur, et si vraiment il avait voulu le dire, il l'eût fait d'une manière plus logique et eût évité cette succession pénible : ἀλλὰ πράξεως καὶ βίου καὶ γάρ εὐδαιμονίας <καὶ κακοδαιμονίας ἢ δὲ εὐδαιμονία> καὶ ἡ κακοδαιμονία... Nous n'avons donc, dans cette conjecture, qu'un moyen assez habile de tourner une difficulté sans la résoudre et nous croyons qu'il faut chercher ailleurs la véritable solution.

93. Par exemple, Bywater (33), p. 167 : « deficient in character », alors que οὐδὲν ἔχει ἥθος serait une exagération ! Même idée chez Gudeman ([39], p. 180).

94. Idée analogue chez Rostagni ([41], p. 36 et 38) qui, bien entendu, n'en conclut pas à l'hétérogénéité du texte et ignore la difficulté créée par l'incompatibilité des expressions οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν et καὶ γάρ ὅψις ἔχει πᾶν καὶ ἥθος...ὡσαύτως).

95. En effet, γάρ sert à justifier l'affirmation que μέγιστον δὲ τούτων ἐστὶν ἡ τῶν πραγμάτων σύστασις (50 a 15) ; ἔτι marque simplement l'addition, alors que πρὸς δὲ τούτοις conclut l'énumération (pour d'autres exemples de cet emploi de πρὸς, voir 15, 54 b 15 [καὶ πρὸς τούτοις] ; 24, 59 b 16 [πρὸς γάρ (οὐ δὲ ?) τούτοις] ; 25, 60 b 13 [πρὸς δὲ τούτοις] où un nouvel exposé s'ajoute en appendice à l'ancien [voir p. 103] ; dans les autres œuvres d'Aristote : 269 b 2, 1285 b 10, 1295 b 13... [πρὸς δὲ τούτοις] ; 130 a 5, 131 a 33, 135 a 1... [ἔτι δὲ πρὸς τούτοις] qui, tous, terminent une énumération ou une discussion). Comme nous n'avons pas trouvé de cas, chez Aristote, d'énumération se poursuivant après πρὸς δὲ τούτοις, nous pouvons en conclure, avec grande vraisemblance, que l'argument amené par cette expression en 50 a 33-5 est le dernier de la version primitive et, par conséquent, que celui qui le suit en 50 a 35 et se trouve introduit par ἔτι σημεῖον ἐτι καὶ doit être une surcharge ultérieure.

96. La correction de Hermann ([14], p. 117 = Vahlen [135],

p. 166, note 28) qui voudrait remplacer ce τε par γάρ est inutile, pour ne pas dire fausse : Aristote montre que la tragédie est d'abord (τε) l'imitation d'une action (d'où la primauté du μῦθος), puis (καί), par l'intermédiaire de cette action, une imitation d'hommes (d'où δεύτερον δὲ τὰ ἕθνη).

97. L'adverbe μάλιστα se rapporte, semble-t-il, à τῶν πραττόντων (voir notre traduction) et non pas à διὰ ταύτην (s. e. πράξιν), comme l'impliquent les traductions d'un Hardy ([37] : « et c'est avant tout en raison de l'action qu'elle imite les hommes agissant ») ou d'un Rostagni ([41] : « tragedia è mimesi di azione, e soltanto a causa dell'azione [διὰ ταύτην μάλιστα, come sopra, 50 a 22, διὰ τὰς πράξεις] è mimesi degli uomini che agiscono = degli ἕθνη »).

98. Comme Christ (27), ad loc., qui d'ailleurs le déplace à la suite de Castelvetro (voir notre discussion sur ce sujet). Parenthèses chez Bywater (33) et Rostagni (41) entre autres. Pour Gudeman ([39], p. 185-6), qui n'a pas vraiment saisi la raison d'être de ἔστιν τε μίμησις πράξεως καὶ διὰ ταύτην μάλιστα τῶν πραττόντων, cette remarque (en contradiction avec 50 a 16 !) aurait été ajoutée tardivement en marge, par Aristote, puis insérée au mauvais endroit (Gudeman ne dit pas quel serait le bon endroit !).

99. (9), p. 79 a.

100. Hermann (14), Bekker (23), Susemihl (21) entre autres, ainsi que Vahlen dans son commentaire ([135], p. 166).

101. (10), p. 73.

102. Assez étrangement, Vahlen (135), p. 166-7, qui voudrait déplacer ce passage, fait correspondre la couleur à la λέξις et à la διάνοια, le dessin au μῦθος et aux ἕθνη. Il faut dire qu'il a été amené à adopter une interprétation si peu vraisemblable par la leçon des manuscrits (ῥήσεις ἠθικὰς καὶ λέξεις καὶ διανοίας εὖ πεποιημένας, 50 a 29-30) qu'il améliorera plus tard ([28], Mant. p. 120) en : ῥήσεις ἠθικὰς καὶ λέξει καὶ διανοίᾳ εὖ πεποιημένας.

103. Comme l'a bien vu Vahlen (135), p. 172.

104. (135), p. 179, dont la paraphrase du passage mérite d'être citée : « Der dritte Teil der Tragödie ist die Gedankenschöpfung :

darunter verstehe ich die Fähigkeit, das, was zu sagen ist und sich schickt, zu reden, eben dasselbe, was für die Beredsamkeit Sache der Etbik des Staates und der Rhetorik ist... Ich verstehe aber unter politisch das worin sich Charakter zeigt (τὸ ἀπὸ ἤθους λέγειν), unter rhetorisch das verstandesmäßige Reden (τὸ ἀπὸ διανοίας)... »

105. Devant οποῖά τις, Sykoutris (40), ad loc. et — jusqu'à un certain point — Christ (27), ad loc. (voir la note suivante).

106. (80), p. 578. On trouvera des exemples de corrections analogues, mais moins heureuses chez Vahlen (136), p. 316, note 17 : ... τὴν προαίρεσιν οποῖα τις [ἐν οἷς ... φεύγει] διόπερ οὐκ ἔχουσιν ἦθος τῶν λόγων, ἐν οἷς μηδ' ὅλως ἔστιν, ὃ τις > προαιρεῖται ἢ φεύγει < ἢ ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλόν τι (pour ἢ) προαιρεῖται ἢ φεύγει > ὃ λέγων — chez Christ (27), ad loc. : ... τὴν προαίρεσιν [οποῖά τις ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον ... φεύγει] διόπερ οὐκ ἔχουσιν ἦθος τῶν λόγων < ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον, οποῖά τις ἢ προαιρεῖται ἢ φεύγει > ἢ > ἐν οἷς μηδ' ὅλως ἔστιν ὅτι προαιρεῖται ἢ φεύγει ὃ λέγων. Comme on le voit, le texte adopté par Gomperz est un compromis et une amélioration. Dans sa dernière édition (28), Vahlen reviendra, selon son habitude, à la leçon des manuscrits.

107. La correction <ἐπὶ> τῶν λόγων, que Gudeman (39) croit pouvoir déduire de la version arabe, est moins que certaine, car il semble bien que le traducteur (syrien ou arabe) n'ait pas compris la fonction du génitif τῶν λόγων qu'il a rendu par « illud in sermone ». Il en est de même de la leçon μὴ δῆλός ἐστι que Lobel ([98], p. 78-9, = Gudeman [39]) croit découvrir en « certior fit aliquis » ou « aperit aliquis », car ce pronom masculin pourrait bien être dû à l'influence de ὃ λέγων (qui loquitur) dont le rapport avec δῆλον n'a pas été compris par le traducteur. Quant à la leçon de Tkatsch ([132] I, p. 182 et II, p. 8, note 74) : οὐκ ἔστι δῆλον, elle s'écarte par trop de celle de nos manuscrits, pour qu'on puisse s'y rallier. C'est pourquoi nous avons adopté une solution médiane : μὴ δῆλόν ἐστιν, qui présente l'avantage de ne s'écarter trop ni du texte arabe ni de celui de nos manuscrits, sans nous faire d'ailleurs beaucoup d'illusions sur sa valeur (une question difficile à trancher est celle de savoir quelle est la leçon originale de μηδ' ὅλως ou de μὴ δῆλον).

108. Fait curieux, cette lacune correspond exactement à une interpolation de Bekker (17).

109. On trouvera un bon exposé sur la distinction aristotélicienne entre ces deux sortes de discours chez Vahlen (136), p. 316, note 17, distinction mise en relief par les transformations que ce philologue apporte au texte de notre passage (comme d'ailleurs par celles de Christ et de Gomperz, voir note 106) et critiquée, mais d'une manière peu convaincante, par Teichmüller (129) I, p. 52-3. Se fondant sur le texte proposé par Christ, Hardie ([90], p. 359) propose encore une autre interprétation de cette définition : il n'y aurait pas de caractère, lorsqu'il n'y a pas de *μίμησις τοῦ ἥθους* (ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον ὁποῖά τις ἢ προαίρεται ἢ φεύγει) et lorsqu'il n'y a pas d'*ἥθος* (ἐν οἷς μηδ' ἕλως ἔστιν ὅτι προαίρεται ἢ φεύγει ὁ λέγων), interprétation qui a le tort de s'appuyer sur une double signification du terme *ἥθος*, qui n'a probablement jamais existé, sinon dans l'esprit de Hardie. Disons enfin que pour nous (comme pour Sykoutris [40], ad loc.) ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον signifie : des discours dans lesquels il n'est pas évident quelle est la *προαίρεσις* (s. e. révélée par l'acteur), alors que pour Gomperz (avec Vahlen et Christ) il signifie : des discours, dans lesquels l'acteur ne révèle pas de *προαίρεσις*, donc pas de caractère.

110. Nous ne sommes pas si certain qu'il faille introduire ici les notions de nécessité et de vraisemblance, telles qu'on les trouvera exposées au chapitre 9, et que *μη̄ ἐξ ἀνάγκης* en 50 b 28 signifie « sans liens de nécessité logico-esthétique » et *ἢ ἐξ ἀνάγκης ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ* « selon la nécessité ou la vraisemblance », comme le voudrait un Rostagni (41), ad loc., à la suite de Bywater (33), p. 178. Il faut reconnaître que, loin d'ajouter quelque chose au texte, ces deux expressions l'obscurcissent plutôt.

111. Spengel (122), p. 237, par exemple, croit découvrir un rapport entre τῶν μύθων, τὰς πράξεις (51 b 27 et 29) et le début de notre remarque : τῶν δὲ ἀπλῶν μύθων καὶ πράξεων. Plutôt que d'un rapport — qui de toute manière serait fort superficiel — nous pensons qu'il s'agit ici d'une coïncidence, même pas fortuite puisque ces deux termes sont généralement associés dans la Poétique. Pour Gudeman (39), p. 217, cette digression sur les λύσεις τῶν μύθων se rattache aussi bien à ce qui précède (opposition entre la poésie et l'histoire, ici, entre les μῦθοι vraisemblables et épisodiques, = Rostagni [41], ad loc.) qu'à ce qui suit (ἐπεισοδιώδης s'oppose à δι' ἀλλήλα, 52 a 4). Plus raisonnablement, Bywater

([33], p. 194) voit un rapport très général entre ce passage et le reste du chapitre 9, puisque dans les deux cas on traite de la vraisemblance.

112. En 52 a 16 (Hermaun [14], p. 121-2), mais alors la définition des tragédies simple et complexe se trouve complètement disloquée par cette intrusion (voir Spengel [122], p. 235).

113. En 56 a 25 (Vahlen [136], p. 294-5 et [137], p. 148-50 — dans son édition [28], Mant. p. 141-2, il abandonne cette conjecture).

114. Comme Spengel (122), p. 235-7; Gomperz (82) II, p. 5-6; Bywater (33), p. 194-5; Tkatsch (132) II, p. 187-9; Gudeman (39), p. 214-7; Sykoutris (40), ad loc.; Rostagni (41), ad loc. Ce n'est certes pas résoudre la difficulté que de supprimer ce passage, si aristotélicien, comme le fait Bekker (23).

115. [ἀπλῶν] Buhle (13), p. 333; Tkatsch (132) II, p. 189 — ἀπλῶς Castelvetro (9), p. 121 a, Susemihl (24), in app.; Gomperz (82) II, p. 6 — ἄλλων Tyrwhitt (15), p. 144 — ἀτελῶν Essen (65), p. 16-7; Gudeman ap. Tkatsch (132) II, p. 222 et (39), p. 214.

116. Bywater (33), p. XIV et 194. Si le terme λόγος apparaît déjà en 57 a 6, alors qu'il ne sera défini qu'en 57 a 23-30, c'est par pur accident. Sur ces définitions renvoyées voir aussi Mesk (104), p. 14-5 et Gudeman (39), p. 183.

117. (82) II, p. 5.

118. Parmi lesquels on citera Bywater (33), p. 195; Sykoutris (40), ad loc.; Rostagni (41), ad loc. Notons d'ailleurs que Christ aussi ([27], ad loc.) considère ce passage comme une addition ultérieure.

119. (137), p. 89-90.

120. Reiz (12); Hermann (14), p. 121; Vahlen (134), p. 71; Bekker (23); Susemihl (21); Butcher (29) — Christ (27) — Vahlen (138), p. 412 + (25) + (28) — Vettori (8); Teichmüller (129) I, page 65 — Margoliouth (34) in app. — Spengel (124), p. 308; Gomperz (82) II, p. 7; Bywater (33); Gudeman (39),

p. 218; Tkatsch (132) II, p. 189-90 — Düntzer (61), p. 51; Sykoutris (40); Rostagni (36).

121. Et l'on renoncera par conséquent à retrouver dans les notions de θαυμαστόν et de περιπέτεια cet élément παρὰ τὴν δόξαν que l'on s'est plu à mettre en évidence tout dernièrement encore (Glanville [79], p. 73-4).

122. ὡς περ εἴρηται συμβαίνειν, dont le sens est clair, se rapproche le plus du texte de nos manuscrits (voir App. critique) sans être pour autant la leçon primitive qu'on n'a pas retrouvée jusqu'ici.

123. Gudeman ([39], p. 226) relève l'anomalie sans essayer de l'expliquer, plus prudent en cela que Rostagni ([41], ad loc.) qui affirme gratuitement qu'Aristote limite ici son exposé aux reconnaissances ayant pour objet des personnes, parce que seule cette sorte de reconnaissance l'intéresse, les autres étant inférieures.

124. Au chapitre 16, ἀναγνώρισις δὲ τί ἐστίν, εἴρηται πρότερον (rappel de notre chapitre). εἶδη δὲ ἀναγνωρίσεως ... montre qu'Aristote n'envisageait ici que de décrire la reconnaissance, sans se préoccuper des diverses formes (εἶδη) qu'elle peut prendre. Or, ne trouve-t-on pas déjà dans cette notice marginale une amorce de l'exposé de ces formes, tel qu'il sera développé au chapitre 16? Certaines des expressions employées ici le feraient penser (εἶσιν...καὶ ἄλλαι ἀναγνωρίσεις — καὶ ... πρὸς ἄψυχα [correspond d'assez près au premier εἶδος du chapitre 16] — καὶ εἰ πέπραγέ τις ἢ μὴ πέπραγεν ἐστὶν ἀναγνωρίσαι).

125. Vahlen (137), p. 95-6. On se demandera si en 52 a 31-2 ἢ εἰς φιλίαν ἢ ἔχθραν τῶν πρὸς εὐτυχίαν ἢ δυστυχίαν ὀρισμένων, détachable de son contexte et qui semble annoncer une partie récente du chapitre 14 (53 b 14-54 a 13, voir p. 153-4), ne devrait pas être considéré, au même titre que notre second argument, comme une addition ultérieure. Non seulement il est inutile à la définition de l'ἀναγνώρισις, qu'il obscurcit, mais il se rapporterait plutôt à celle de la περιπέτεια!

126. Etant donné l'absence d'exemple illustrant le caractère ἀνόμιον, Vettori (7), p. 147, suivi par beaucoup d'autres philo-

logues et dernièrement encore par Gudeman (39), p. 277-8, a supposé la lacune suivante en 54 a 31 : τοῦ δὲ ἀνομοίου... τοῦ δὲ ἀνωμάλου..., conjecture qui s'impose, à moins qu'on ne préfère admettre un oubli de la part d'Aristote. Beaucoup moins heureuses sont les transformations opérées par un Bates (45), p. 86-7, pour corriger cette anomalie. Qu'il nous suffise, pour les réfuter, de citer le texte, tel qu'il le voudrait : τοῦ δὲ ἀπρεποῦς καὶ μὴ ἀρμόττοντος [ὁ τε θρῆνος Ὀδυσσέως ἐν τῇ Σκύλλῃ καὶ] ἢ τῆς Μελανίππης φῆσις, <τοῦ δὲ ἀνομοίου ὁ θρῆνος Ὀδυσσέως ἐν τῇ Σκύλλῃ>, τοῦ δὲ ἀνωμάλου...

128. (22), p. 104 ; (132) II, p. 179-83 ; (39), p. 279. Parmi d'autres, citons Rostagni (36) qui revient d'ailleurs à μύθου dans sa dernière édition.

129. Il est difficile de voir comment un pluriel μύθων pourrait remplacer un singulier ἥθους par contamination !

130. En effet, lorsqu'il envisage les caractères dans leur généralité, Aristote emploie le pluriel, par exemple : 47 a 28, 48 a 2, 3, b 24, 50 a 5, 9, 19, 20, 21, 24, 36, 39, 54 a 16... etc. La seule exception à cette règle, dans la Poétique du moins, est 50 a 14. En 49 b 38, 50 a 2, 29, b 8, 9 bis, 54 a 17, 29, 60 a 11, le singulier est naturel, puisque Aristote fait allusion à un caractère bien défini. Une fois ce pluriel admis, on se représente encore moins comment un copiste aurait pu passer, par erreur, de ἐξ αὐτῶν δεῖ τῶν ἡθῶν à ἐξ αὐτοῦ δεῖ τοῦ μύθου !

131. Sur ce sujet voir notre article (105).

132. (37), p. 82. Pas aussi décisif nous semble être son argument que, les ἡθῆ étant subordonnés au μῦθος, les dénouements d'une tragédie ne peuvent en dépendre pour cette raison (= Solmsen [121], p. 193), car qu'ils dépendent des ἡθῆ n'exclut pas qu'ils soient également ἐξ αὐτοῦ τοῦ μύθου. Notons aussi que Valgimigli ([42], p. 114-5) et Rostagni ([41], ad loc.) défendent des vues analogues.

133. (33), p. 230. Que 54 b 2-6 ne soit pas une digression à l'intérieur de 54 a 37-b 8, se déduit du fait que ἐξω τοῦ δράματος (b 3) est repris par ἐξω τῆς τραγωδίας (b 7), et aussi de la suite des idées. Il suffira d'ailleurs de sortir 54 b 2-6, pour se rendre

compte qu'il est nécessaire au développement du raisonnement. Bonne critique de cette formule de Bywater chez Gudeman (39), p. 283.

134. Vahlen (137), p. 121-3 (réfuté par Tkatsch [132] II, p. 180-1); Valgimigli (42), ad loc. Il va de soi que « unité d'action implique unité de caractères » — mais cela n'explique pas pour autant pourquoi Aristote n'a pas traité des λύσεις τῶν μύθων lorsqu'il examinait cette « unité d'action », c'est-à-dire aux chapitres 7 à 9. Dans sa dernière édition (41), Rostagni pense que cette digression a été occasionnée par l'exemple de l'Iphigénie à Aulis en 54 a 31-3. L'inconstance du caractère de l'héroïne aurait rappelé à Aristote l'épisode (ἀπὸ μηχανῆς ou ἀλογον ἕξω τοῦ δράματος) de la substitution lors du sacrifice. Nous ne citons ce rapprochement que pour montrer jusqu'où peut aller la subtilité d'un commentateur, lorsqu'il s'agit de défendre à tout prix l'homogénéité d'un texte. On s'étonnera seulement que l'exemple, à l'origine soi-disant de cette digression, ne soit pas envisagé pour illustrer celle-ci !

135. Sans discuter la question très à fond, Solmsen ([121], p. 193-4) parvient aux mêmes conclusions.

136. C'est ce que pense Solmsen dans l'article que nous venons de mentionner. Attitude que nous n'osons adopter, connaissant les principes bizarres suivis parfois par l'arrangeur de la Poétique pour incorporer des notices dans leur contexte (voir p. 165), et surtout ayant en vue le cas du chapitre 24, dont la seconde moitié est récente (60 a 5-b 2) sauf la conclusion (b 2-5) (voir p. 159-60) !

137. Notre traduction repose donc sur ἐν τοῖς πράγμασι. On a parfois (Ueberweg [22], p. 107; Hardy [37]; Gudeman [39], p. 332, dont les arguments contre l'interprétation classique sont peu convaincants) proposé de supprimer cet ἐν, afin de faire de τοῖς πράγμασιν le complément de χρῆσθαι. Mais ce verbe peut avoir un complément sous-entendu : τοῖς τῆς διανοίας μέρεσι ou τῇ διανοίᾳ (Vahlen [138], p. 302, note 2; Bywater [33], p. 257) ou même point du tout (Rostagni [41], ad loc., qui pense trouver en 57 a 12 un autre exemple de ce verbe construit absolument). On remarquera en outre, avec Spengel ([124], p. 327), que ἐν τοῖς πράγμασιν fait pendant à ἐν τῷ λόγῳ (56 b 6) et qu'il serait

malavisé pour cette raison de supprimer ἐν (on se gardera d'ailleurs de suivre Spengel jusqu'au bout de son argumentation et de transformer avec lui ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἰδεῶν en ταῖς αὐταῖς ἰδέαις).

138. (105).

139. Sur la leçon συνθετή qu'il faut préférer à συνέτη, voir notre article (105).

140. On trouvera chez Susemihl (21), chez Döring (60) et chez Willis (146) de bons exemples de ces changements arbitraires qui témoignent de plus de subtilité que de bon sens.

141. Hartung (174), p. 283 et surtout Bywater (33), p. 271.

142. En deux mots, si cet appendice appartenait vraiment au σύνδεσμος, plutôt que de le laisser côte à côte avec la première définition de ce terme (56 b 38-57 a 4) avec laquelle il offre donc tant de ressemblance, Aristote l'aurait uni à celle-ci en mettant en valeur leurs différences respectives.

143. Entre autres, Vahlen (138), p. 232 ; Sykoutris (40), ad loc. ; Rostagni (41), ad loc. Interpolation analogue chez Bywater (33), p. 271, et chez Hardy (37).

144. (33), p. 271.

145. La traduction de Bywater « A conjunction is (a) a non-significant sound which, when one significant sound is formable out of several, neither hinders nor aids the union » et celle de Hardy « La conjonction est un mot dépourvu de signification, qui n'empêche ni n'amène la composition, à l'aide de plusieurs sons, d'une seule expression significative », qui reposent, toutes deux, sur πεφυκυῖαν, ne rendent pas exactement ce qui est dans le texte, puisque l'une ajoute « the union » et que l'autre fait dépendre directement de l'expression verbale les termes πεφυκυῖαν συντίθεσθαι qui ne sont en réalité que l'apposition de φωνήν μίαν σημαντικὴν — ce qui ne nous étonne pas du tout, étant donné que le texte de ces éditeurs n'offre aucun sens : ... ἢ οὔτε καλύει οὔτε ποιεῖ φωνήν μίαν σημαντικὴν, ἐκ πλειόνων φωνῶν πεφυκυῖαν συντίθεσθαι ; en effet une φωνήν ἐκ πλειόνων φωνῶν πεφυκυῖαν συντίθεσθαι est déjà μίαν et σημαντικὴν et l'on ne voit pas comment notre σύνδεσμος pourrait la « καλύειν » ou la « ποιεῖν » d'être telle. Si, en re-

vanche, l'on écrit πεφυκυῖα, toute difficulté disparaît : ... ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα συντίθεσθαι ... ; « qui οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ une φωνὴν d'être μίαν et σημαντικὴν à partir de (ἐκ) πλειόνων φωνῶν, et qui se trouve en composition... » Nous espérons que ce salmigondis de français et de grec montre suffisamment ce que l'interprétation de Bywater et de Hardy a de contradictoire.

146. (138), p. 229.

147. (15), p. 171. Dans son texte garde καθ' αὐτόν.

148. (33), p. 272.

149. Sur ce sujet, Bywater (33), p. 273 ; Rostagni (41), ad loc.

150. On observera, de plus, que συντίθεσθαι marque la « composition » d'un élément du langage avec un autre, non sa position. Celle-ci est indiquée généralement par τίθεσθαι (57 a 3 et surtout 57 a 9). Cette impropreté de langage ne serait-elle pas une preuve de plus que πεφυκυῖα συντίθεσθαι ... τοῦ μέσου est apocryphe ?

151. (33), p. 272.

152. On se rendra mieux compte de sa simplicité, si l'on compare cette interprétation aux plus caractéristiques de celles qui l'ou précédée. Hermann (14), p. 164 : σύνδεσμος δέ ἐστιν φωνὴ ἄσημος, ἢ λόγου ἀρχήν, ἢ τέλος, ἢ διορισμὸν δῆλοι· ἢ φωνὴ ἄσημος ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα τίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου, ἦν μὴ ἀρμόττη ἐν ἀρχῇ λόγου τίθεναι καθ' αὐτὴν· οἶον μὲν, ἤτοι, δὴ· ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνὴ ἄσημος, ἢ ἐκ πλειόνων μὲν φωνῶν, σημαντικῶν δέ, ποιεῖν πέφυκεν μίαν σημαντικὴν φωνὴν, οἶον τὸ φημί, τὸ πέπερι, καὶ τὰ ἄλλα. De cette interprétation plutôt fantaisiste passons à celle de l'interprète le plus conservateur de la Poétique, Vahlen (138), p. 228-30 et 232 : σύνδεσμος δέ ἐστιν φωνὴ ἄσημος ἢ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν πεφυκυῖαν συντίθεσθαι <πεφυκυῖα τίθεσθαι> καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου ... ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνὴ ἄσημος ἢ λόγου ἀρχήν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δῆλοι <οἶον ... ἢ φωνὴ ἄσημος ... > οἶον τὸ ἀμφί καὶ τὸ περί καὶ τὰ ἄλλα [ἢ φωνὴ ἄσημος ... καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου], puis à celle de Bywater (33), p. 271 : σύνδεσμος ... ἐκ πλειόνων φωνῶν πεφυκυῖαν συντίθεσθαι [καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου] ... ἢ φωνὴ ἄσημος ἢ ἐκ πλειόνων μὲν φωνῶν μιᾶς σημαντικῶν δέ

ποιεῖν πέφυκε μίαν σημαντικὴν φωνήν, <οἷον τὸ ἀμφὶ καὶ τὸ περὶ καὶ τὰ ἄλλα>. ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνὴ ἄσημος, ἢ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ [οἷον τὸ ἀμφὶ... ἐκ πλείονων φωνῶν], πεφυκυῖα τίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου. Dans son texte, Rostagni (41) interpole tout ce qui a trait à l'ἄρθρον, c'est-à-dire ce terme même en 56 b 21, ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνὴ ἄσημος ἢ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ en 57 a 6-7 et enfin ἢ φωνὴ ἄσημος... καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου en a 8-10 ; dans son commentaire (p. 117 et 121) il semble pencher en faveur de la conjecture de Hartung (174), p. 283 : [ἄρθρον δ' ἐστὶ] <ἢ> φωνὴ ἄσημος en 57 a 6. Ceci signifie qu'un copiste se serait souvenu des analogies entre le σύνδεσμος et l'ἄρθρον et aurait ajouté d'abord en 56 b 21 ἄρθρον, puis ἄρθρον δ' ἐστὶ au milieu des définitions du σύνδεσμος, qui en aurait compris trois à l'origine (les deux traditionnelles + φωνὴ ἄσημος ἢ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ). Son invraisemblance au point de vue paléographique suffirait déjà à ruiner cette interprétation. Remarquons en outre qu'elle nous fait retomber dans une difficulté qu'on s'est efforcé de surmonter, puisqu'elle sépare à nouveau οἷον τὸ ἀμφὶ καὶ τὸ περὶ καὶ τὰ ἄλλα de la définition à laquelle il se rapporte certainement (voir p. 79-80). Elle n'explique pas pour autant pour quelles raisons ce copiste « arthronisant » aurait ajouté la fin de l'exposé « che ripete senza senso e in modo incompiuto frasi già espresse ». Plus prudent, Gudeman ([39], p. 344-5) préfère ne pas prendre position sur cette question difficile. Il ajoute pourtant « Wenn man einer Vermutung hier Raum geben darf, denn beweisen lässt sich so etwas nicht, so mag A. sehr wohl nachträglich eine Ersatzdefinition an den Rand geschrieben haben, die dann später in einer unverständlichen Fassung in den Text eindrang und so zur jetzt vorhandenen Verbalhornung des ursprünglichen den Anlass gab ». Nous espérons avoir transformé en quasi certitude cette supposition de Gudeman (déjà émise d'ailleurs par Christ [27] et par Gomperz [82] III, p. 20-1) et montré que l'état du texte n'est pas si corrompu qu'on ne le pense généralement.

153. Par exemple 1, 47 a 16-8 ; 6, 50 a 15-b 21 ; 10, 52 a 12 ; 12, 52 b 14-18 ; 18, 55 b 24 ; 21, 57 b 1-3 ; 57 b 6 bis-9 ; 25, 60 b 7-13.

154 Nous ne sommes pas entièrement d'accord avec Vahlen (138), p. 236 : « So leicht es an sich wäre, in jener Aufzählung eine zufällig durch Abschreiberversehen entstandene Umstellung

anzunehmen, so ist doch bei den vielen Schwierigkeiten und Bedenken, welche gerade die Definition des ἄρθρον darbietet, das Seltsame dieses Zufalls nicht zu unterschätzen. Wer, wie mehrere getan, diesen Umstand insbesondere dazu benützt, die Echtheit der Definitionen des ἄρθρον zu bestreiten, dem ist entgegenzuhalten, dass die Poetik für eine gelehrte Interpolation, wie diese sein müsste, kein verlässliches Beispiel darbietet, dagegen mehrere wahrscheinliche Beispiele dafür, dass ein einzelnes Wort oder auch mehrere von ihrem Platze gerückt sind ». Nons ne sommes pas si certain qu'on puisse expliquer ce déplacement du terme ἄρθρον par une simple négligence de copiste et nous serions très curieux de savoir où sont, dans la Poétique, ces autres exemples de mots ou d'expressions déplacés comme ici ! Vahlen a d'ailleurs raison de mettre en liaison ce glissement du terme ἄρθρον et les difficultés rencontrées ultérieurement lors de sa définition.

155. Nous montrerons ailleurs (105) que ce manuscrit a été corrigé à plusieurs reprises. Dans notre cas, son correcteur aura constaté, comme nous autres modernes, que l'exposé de l'ἄρθρον suit, non pas celui du ῥῆμα, mais celui du σύνδεσμος, et aura rétabli l'ordre normal au début du chapitre en déplaçant le terme ἄρθρον. Cet ordre normal, du reste, apparaît déjà chez Ammonios (In Arist. de Interpr., p. 12 Busse), puis chez Boèce (In Arist. de Interpr., p. 8 Meiser).

156. D'une manière générale au livre III. Plus particulièrement sur le σύνδεσμος : III, 1407 a 20-30 ; b 12-3 ; 38 ; 1409 a 24-5.

157. Ainsi pense Rostagni (41), p. 117.

158. 16 a 1-b 18. McKeon ([189], p. 199 et passim) a bien mis en relief cette différence de préoccupations, seulement son affirmation qu'Aristote ne traite jamais systématiquement du langage n'est valable que pour le De Interpretatione et la Rhétorique, non pour la Poétique où nous avons un traité complet des μέρη de la λέξις.

159. Sur ce point, voir Vahlen (138), p. 236 ; Gomperz (82) III, p. 19 ; Gudeman (39), p. 338-9.

160. (39), p. 338. Opinion contraire, d'ailleurs, qu'on retrouve, entre autres, chez Vahlen (138), p. 233-4.

161. (41), p. XCI et 117. On préférera à son affirmation la remarque plus prudente d'un Bywater (33), p. 262 : « The omission (by Dionysius of Halicarnassus and Quintilian), instead of justifying Ritter's athetesis of the chapter, merely shows that the Poetics were but little read in certain periods of antiquity ».

162. Fait bizarre, cette objection ne semble pas avoir été prise en considération généralement par ceux qui voudraient faire des définitions de l'ἄρθρον une glose de copiste.

163. βαδίζει n'est pas la leçon de tous les manuscrits, il est vrai (voir App. critique).

164. (115), p. 230-1. Suivi par Gomperz entre autres ([82] III, p. 23). Citons, en passant, les conjectures d'un Tyrwhitt (15), p. 173 : [οἶον...ὁ Κλέων] et d'un Susemihl (21), ad loc. : οἶον ἐν τῷ <...> [βαδίζειν] Κλέων ὁ Κλέων.

165. Spengel ([124], p. 331, = Gudeman [39], p. 352) voudrait déplacer cet exemple en 57 a 27, derrière λόγον (qu'il faudrait d'ailleurs changer en λόγος !), mais, comme l'a bien remarqué Vahlen ([138], p. 312, note 6), cet exemple, qui va aussi bien à sa place actuelle, peut y être laissé.

166. Bywater (33), Hardy (37), Rostagny (41), parmi les plus récents.

167. (39), p. 351-2.

168. (160) I, p. 279, fr. 152. Il adopte l'interprétation de Bywater (voir notre texte).

169. (33), texte et traduction. Dans son commentaire p. 285, il remarque : « The actual words of Empedocles, which Aristotle supposes us to know, are not to be found among his extant fragments ». Et pour cause, puisque comme nous l'avons montré, ils n'ont jamais existé ! On reconnaîtra, avec Valgimigli (42), ad loc., que c'est la seule interprétation possible si l'on veut s'en tenir au texte des manuscrits, mais cela ne veut pas dire que ce soit la meilleure.

170. (41), texte et commentaire. Bonne critique de cette inter-

prétation chez Valgimigli ([42], p. 150, note 1) qui montre que καί ne peut signifier ici « aussi ».

171. (40), texte. Il ne fait d'ailleurs que suivre ici M. Schmidt (26), ad loc. et plusieurs autres éditeurs.

172. Cette correction pourrait s'appuyer, il est vrai, sur la version arabe : « Atque appellat vesperum senectutem diei, sicut appellat Empedocles senectutem etiam vesperum vitae aut occasum aetatis ». Mais cet argument perd singulièrement de sa valeur, lorsque l'on constate que le traducteur (syrien ou arabe) a mal compris la structure de la phrase, puisqu'il fait dépendre τὸ γῆρας de Ἐμπεδοκλῆς et doit par conséquent rendre καί par etiam (voir Tkatsch [132] II, p. 18, notes 97 et 98). Comme les interprètes modernes, il aura voulu trouver à tout prix un sens dans ce passage obscur et pourrait bien avoir supprimé cet ἤ pour arriver à ses fins. Et même si l'on admettait que cette interprétation pût s'appuyer sur le témoignage de Σ il faudrait encore expliquer pourquoi Aristote a ajouté un nouveau terme (δυσμάς) à l'équation déjà complète sans celui-ci.

173 (37), texte et apparat. « ἤ seclusi Ar secutus ». Sur la leçon de Σ, voir note précédente. Mais ce que Hardy ne dit pas, c'est que dans la version arabe ὡσπερ Ἐμπεδοκλῆς se trouve devant καί τὸ γῆρας, comme d'ailleurs dans tous les bons manuscrits, et non pas devant ἤ « δυσμάς βίου » comme dans son texte.

174. On trouve dans le texte de Gudeman (39) : ἤ [ὡσπερ Ἐμπεδοκλῆς] καί..., solution radicale qui supprime la difficulté, au propre sinon au figuré, car elle a l'inconvénient de juxtaposer ἤ et καί et s'expose ainsi aux mêmes critiques que celle de Rostagni.

175. (39), p. 380.

176. C'est pour remédier à cette anomalie que Tyrwhitt (15), p. 183 ; Hermann (14), p. 168 ; Spengel (124), p. 335 ont proposé de remplacer cet ἐπῶν par ἐπεκτάσεων, mais, comme l'a relevé Vahlen (138), p. 323, l'expression ἐντιθεμένων τῶν ὀνομάτων εἰς τὸ μέτρον s'accorde mieux avec ἐπῶν qu'avec ἐπεκτάσεων, sans compter qu'il faudrait encore pouvoir expliquer comment la substitution s'est faite dans l'archétype de nos manuscrits.

177. Notre interprétation pourrait trouver une confirmation dans le fait que le début de la première notice marginale τὸ δὲ μέτριον obscurcit la corrélation originale de τὸ μὲν οὖν en 58 b 11 et de τὸ δὲ ἀρμόττων en b 15. Il semble bien qu'il y ait là un corps étranger introduit tardivement dans l'exposé. On se demandera aussi si, en 59 a 5, les termes καὶ διπλαῖς ὀνόμασι καὶ γλώτταις, qui présentent une grande analogie avec nos deux notices marginales et correspondent à ce même désir d'élargir la discussion, ne seraient pas eux aussi une addition tardive.

178. Comme par exemple Bywater (33) ou Rostagni (41) qui ne la mentionnent ni dans leur appareil critique ni dans leur commentaire !

179. Ainsi Gudeman (39), p. 383 (approuvé par Sykoutris [40], app.).

180. Ainsi Spengel (124), p. 335.

181. Mais à leur ordre d'apparition dans une tragédie où Aristote aurait choisi ses exemples (Vahlen [138], p. 267).

182. (132) I, p. 175.

183. C'est du moins l'interprétation traditionnelle (par exemple Susemihl [21], p. 203, note 286 ; Bywater [33], p. 310 ; Valgimigli [42], ad loc.), à laquelle, il est vrai, s'est opposé Vahlen (138), p. 284, pour qui Ἀπόπλους, Σίνων et Τρωάδες ne seraient que des épisodes de Π' Ἰλίου πέρσις, et Ἀπόπλους une allusion au faux départ de la flotte grecque pour Ténédos, grâce auquel les Hellènes purent prendre la ville par ruse. Cette hypothèse de Vahlen, qui crée plus de difficultés qu'elle n'en résout, a été réfutée par Bywater (33), p. 310.

184. (I4), p. 173. Son interprétation a été adoptée par Spengel (122), p. 222-3 et (124), p. 336, puis par Susemihl (21), Butcher (29), à cette différence près que ces éditeurs pensent que les additions marginales (πλέον ... καὶ Σίνων καὶ Τρωάδες) émanent non pas d'Aristote, mais d'un érudit qui aura voulu compléter cette énumération.

185. (138), p. 284-5 (voir notre note 183). Notons que si

l'Ἰλίου πέρσις englobait véritablement Ἀπόπλους, Σίνων et Τρωάδες, nous n'aurions plus que *sept* tragédies « au minimum » !

186. Bywater (33), p. 310. Rostagni (41), ad loc. C'est à des idées analogues que répond l'interprétation fort compliquée d'un Gomperz (82) III, p. 32-5 : il faudrait ajouter Αἴας derrière Ὀπλων κρίσις et considérer les trois dernières tragédies καὶ Ἀπόπλους καὶ Σίνων καὶ Τρωάδες comme secondaires (à noter la répétition de καὶ alors que les tragédies précédentes sont énumérées *asyndétiquement*), si bien que notre passage signifierait « streng genommen ist der Inhalt der kleinen Ilias zu acht selbständigen... Dramen verarbeitet worden ; man kann aber, wenn man es minder genau nimmt, auch noch drei andere Dramen hieberrechnen ».

187. (39), p. 395-7. Interprétation mise en doute déjà par Seeliger (118), col. 751, dans sa critique de (35).

188. Sur la leçon πάντες qu'il faut préférer à ἄλλοι, voir notre article (105).

189. Comme le propose Spengel (124), p. 341. Le pluriel de la version arabe (*nomina autem quae*) ne prouve rien ici (voir Tkatsch [132] I, p. 178).

190. Il nous semble qu'on peut aller plus loin que Tkatsch ([132] II, p. 103) et reconnaître le neutre τὸ κεκραμένον dans le « id est mixtum » de la version arabe. Cette leçon, la seule satisfaisante, a d'abord dégénéré en τὸν κεκραμένον sous l'influence de οἶνον. Seul ici compte le témoignage de R¹ qui, comme souvent se rapproche le plus de la leçon originale. A ce propos signalons que si P² et R³ s'accordent ici avec R¹ (voir App. critique) c'est que ces deux manuscrits secondaires ont été contaminés par lui, à moins qu'ils ne reflètent des corrections érudites de la Renaissance. Il est donc méthodiquement faux de s'appuyer sur leur autorité, comme le fait Cochez (54), pour établir le texte de tout ce passage controversé. Tkatsch ([132] II, p. 101-4) a montré définitivement que ce τὸν κεκραμένον est faux et pourtant on le trouve encore chez Rostagni (41) qui n'indique même pas la variante τὸ κεκραμένον dans son apparat ! Le dernier stade de dégradation est représenté par τῶν κεκραμένων que l'on trouve dans tous nos manuscrits y compris A. Or ce dernier a été considéré jadis comme l'archétype et l'autorité suprême. C'est pour

le défendre qu'a surgi une floraison de conjectures (voir App. critique) dont Tkatsch a fait le procès (ibidem).

191. Par exemple Vahlen (138) IV, p. 373 ; Terzaghi (130), p. 232-3 ; Hardy (37), in app. Gudeman ([39], in app.) donne, lui, l'explication traditionnelle dans les cas de ce genre : « verba per homoioteleuton (ἔθεν... ἔθεν) exciderunt et postea ex margine falso loco in textu reposita sunt. Cf. etiam Tk. II 72 (où se trouve la même idée) ». A cette explication, qui a pour elle la vraisemblance d'une omission originale par saut du même au même, nous préférons néanmoins la nôtre pour sa plus grande simplicité et surtout parce que nous avons d'autres exemples de ces insertions maladroites de notices marginales.

192. Contre ces adversaires du déplacement on fera une objection d'ordre général et valable pour tous : il y a un rapport évident et qui ne peut être le résultat d'un simple hasard d'une part entre (a) τὸ κεκραμένον οἶνον φασιν εἶναι et (d) ἔθεν εἴρηται ὁ Γανυμήδης « Διὶ οἴνοχοσέειν », οὐ πινόντων οἶνον, puisque dans les deux cas il s'agit de boissons, plus précisément de vin, d'autre part entre (b) ἔθεν πεποιήται « κνημῖς νεοτεύκτου κασσατέροιο et (c) καὶ χαλκίας τοὺς τὸν αἶδηρον ἐργαζομένους, puisque cette fois-ci il s'agit de métaux. Il faut donc se méfier à priori des interprétations qui rompent ce rapport pour maintenir l'intégrité du texte.

On observera ensuite qu'il est tout à fait normal de trouver des analogies entre (a) (b) et (c) (d), parce que, surtout dans le cas de (a) et de (b), la solution du ζήτημα n'est pas absolument claire et se prête ainsi à plusieurs interprétations, mais plus encore parce que nous avons quatre exemples relevant d'un même phénomène linguistique, qu'Aristote appelle τὸ ἔθος τῆς λέξεως, et qui par conséquent doivent se ressembler. Ces analogies ne prouvent donc rien contre celles qu'on pourrait observer entre (a) (d) et (b) (c).

Or ces dernières existent quoiqu'on en ait dit. Nous avons tout d'abord deux exemples de synecdoque ou, pour employer le langage d'Aristote, de métaphore ἀπ' εἶδους ἐπὶ γένος : (a) le terme « vin » est élargi à la boisson se composant de vin et d'eau, (d) le verbe « verser du vin » est élargi à toute action de verser, donc à « verser du nectar ». Nous avons ensuite deux exemples de synecdoque, ou mieux encore de catachrèse, c'est-à-dire de métaphore ἀπ' εἶδους ἐπὶ εἶδος : (b) le terme « étain » signifie aussi « bronze »,

(c) le substantif *χαλκικός* un ouvrier qui travaille le bronze ou le fer. Avec cette interprétation, qui correspond plus ou moins à celle de Vahlen (138) IV, p. 372-5, disparaît l'objection que pour rapprocher (a) de (d) il faut admettre que le nectar est un « mixed drink », une opinion qui semble contraire à celle d'Aristote sinon à celle d'Homère.

En résumé, disons que les ressemblances entre (a) et (d) d'une part, (b) et (c) d'autre part, nous forcent à considérer ces deux derniers comme un corps étranger pris dans les deux premiers (avec Vahlen, *op. laud.*; Terzaghi [130], p. 232-3; Tkatsch [132] II, p. 72; Gudeman [39], p. 436 — contre Wachsmuth [145], p. 27-9; Bywater [33]; Cochez [54]; Sykoutris [40]; Rostagni [41]), c'est-à-dire à faire de (c-d) une notice marginale introduite tardivement dans le texte.

193. Nous essayerons de justifier la leçon [*καὶ τὰς ὀψεις*] δι' ἧς dans notre article (105).

194. Si cette remarque ne se rattache pas à la version primitive, il n'y a plus lieu de s'achopper à *ἔτι τῶ... εἶναι* en 62 a 18-b 1, qui dès lors est sur le même plan qu'*ἔπειτα διότι* en 62 a 14, et de le transformer en *ἔτι τὸ...εἶναι*, pour l'accorder avec *εἶτα καὶ τὸ ἐναργές* de notre remarque. Ceci prouve, d'une manière indirecte, la justesse de notre interprétation.

195. (39), p. 452. Reconnaissons que, si ce dernier argument sur l'*ἔργον* de la tragédie semble avoir été ajouté après coup (on ne peut en dire autant de ceux que Bywater a trouvés dans d'autres œuvres d'Aristote, [33], p. 359), il est pourtant étroitement lié à son contexte par la particule *τε* en 62 b 12, si bien qu'on pourrait défendre ici l'homogénéité du passage. Mais on pourrait aussi soutenir que ce *τε* a été introduit par l'arrangeur de la Poétique.

196. On trouvera de bons exemples de ces changements arbitraires au XVII^e siècle déjà chez Heinsius (10), au XIX^e chez Bitter (18) et chez Hartung (174). Ce dernier emporte la palme dans ce domaine. Même un interprète aussi conservateur que Vahlen s'est parfois laissé aller à de pareilles libertés (voir notes 77, 113 et 220).

197. La plupart de ces tentatives ne présentent plus guère

qu'un intérêt rétrospectif, la connaissance du texte et de la structure de ce chapitre ayant progressé depuis. Aussi nous limiterons-nous à l'étude des plus importantes d'entre elles, de celles qui ont exercé une certaine influence et aussi des plus récentes dont on n'a pas encore fait la critique à notre connaissance.

Conformément à son idée que la Poétique a été révisée par Aristote (p. III-V), Hermann (14) pense que la fin du chapitre (61 b 9-21), qui n'est qu'une répétition dans un ordre différent de ce qui a déjà été dit, a été ajoutée plus tard (p. V, 178, 189). Le plan de la première des deux rédactions qu'il distingue ne nous intéresse pas ici, celui de la seconde est le suivant :

ἀδύνατα mais πρὸς τὴν ποιήσιν
 ou πρὸς τὸ βέλτιον
 ἄλογα mais οὕτω φασίν
 ou ποτὲ οὐκ ἄλογα
 βλαβερὰ mais οὕτως εἶχεν
 ou σκεπτέα βλέποντας εἰς τὸν πράττοντα ἢ λέγοντα
 ὑπεναντία mais οὐ τὸ αὐτό, οὐ πρὸς τὸ αὐτό...
 ou ὀρθῶς ἔχει αὐτὸ πρὸς αὐτό, ὀρθῶς ἔχει πρὸς ἃ αὐτὸς
 λέγει, ὀρθῶς ἔχει πρὸς ὃ ἂν φρόνιμος ὑπόθοιτο
 παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ <τὴν>
 τέχνην mais τοῦ τέλους ἔτυχε
 ou ἔστι κατὰ συμβεβηκός (p. 189).

Restent deux solutions qui ne se rapportent plus à la ποιήσις, comme les dix précédentes, mais à la λέξις et ne dépendent d'aucun des cinq ἐπιτιμήματα d'une manière particulière. Pourquoi deux solutions (Sunt autem numero duae, una, figuratae, altera, corruptam esse dictionem, p. 190) plutôt que six (ou sept) comme semble l'indiquer le texte (61 a 9-b 9) ? Simplement parce qu'il faut ce nombre pour atteindre le total de douze (Sic in quoque genere binae responsiones sunt : sed restant duae, ut omnes numero sint duodecim, p. 189).

Libre à Hermann d'admettre une rédaction plus récente pour la fin de ce chapitre (61 b 9-25), mais il lui faudrait alors expliquer pourquoi on n'y trouve que quatre (que trois selon Hermann) des cinq ἐπιτιμήματα cités dans la conclusion. Cette difficulté n'est même pas prise en considération. Au contraire il puise arbitrairement dans les deux rédactions la matière des cinq ἐπιτιμήματα et des douze λύσεις et — ce qui est plus grave — laisse

tomber complètement une partie de la seconde rédaction (ὁρθῆ δ' ἐπιτίμησις καὶ ἀλογία καὶ μοχθηρία ἔταν μὴ ἀνάγκης οὐσης μὴθὲν χρήσεται τῷ ἀλόγῳ, ὡσπερ Εὐριπίδης τῷ Αἰγεί, ἢ τῇ πονηρίᾳ, ὡσπερ ἐν Ὁρέστη τῇ τοῦ Μενελάου, 61 b 19-21) qui correspond certainement au reproche exprimé par le terme βλαβερά dans la conclusion. La raison de cette omission se comprendra si l'on se reporte au plan que nous avons donné plus haut. On y voit que cet ἐπιτίμημα ὡς βλαβερά a déjà ses deux solutions dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont étrangement choisies.

On se demandera ensuite pourquoi Hermann veut à tout prix donner une forme symétrique à son plan, faire correspondre deux solutions à chaque reproche. Il en résulte que deux solutions (11 et 12) sont sans point d'attache (elles sont de plus empruntées à la première rédaction), ce qui est en contradiction même avec ce que nous dit Aristote : τὰ μὲν οὖν ἐπιτιμήματα ἐκ πέντε εἰδῶν φέρουσιν ... αἱ δὲ λύσεις ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν σκοπεῖται, εἰσὶν δὲ δώδεκα, 61 b 21-5. Il en résulte en outre une contradiction flagrante avec deux endroits du texte où une division tripartite est clairement indiquée : ἕως δὲ τὸ ἀδύνατον μὲν πρὸς τὴν ποιήσιν ἢ πρὸς τὸ βέλτιον ἢ πρὸς τὴν δόξαν δεῖ ἀνάγειν, 61 h 9-10 et : τὰ δ' ὑπεναντίως εἰρημένα οὕτω σκοπεῖν, ὡσπερ οἱ ἐν τοῖς λόγοις ἔλεγχου, εἰ τὸ αὐτὸ καὶ πρὸς τὸ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως, 61 h 15-7.

Pour ne pas allonger outre mesure une réfutation déjà concluante, nous laisserons de côté les autres critiques qu'on pourrait formuler contre ce plan. Il valait tout de même la peine de discuter cette explication parce qu'elle partait d'une idée intéressante : celle de la double rédaction de ce chapitre — nous aurons l'occasion d'y revenir. Malheureusement après un bon départ, Hermann est égaré par des suppositions hasardenses qui enlèvent toute valeur à son essai de restauration du plan.

Les partisans de la rédaction unique — sauf erreur la totalité des successeurs d'Hermann — peuvent être répartis en deux groupes selon le choix qu'ils font des douze solutions.

Pour les uns (Ritter [18], p. 287 ; Vahlen [138], p. 356-78 ; Teichmüller [129] I, p. 155-8 et Susemihl [24], p. 284), ce sont :

1. ἀδύνατα mais τυγχάνει τοῦ τέλους τῆς τραγωδίας
2. ἀδύνατα mais κατὰ συμβεβηκός
(60 b 22-32)
3. οὐκ ἀληθῆ mais ὡς δεῖ
4. οὐκ ἀληθῆ mais οὕτω φασίν

5. οὐκ ἀληθῆ **mais** οὕτως εἶχεν
 6. περὶ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς ...
 (60 b 32-61 a 9)
 7. τὰ πρὸς τὴν λέξιν δεῖ διαλυεῖν γλώττη
 8. » » κατὰ μεταφορὰν
 9. » » κατὰ προσφθίαν
 10. » » διαιρέσει
 11. » » ἀμφιβολία
 12. » » κατὰ τὸ ἔθος τῆς λέξεως
 (61 a 9-b 9)

Pour les autres (Twining [16] II, p. 418; Carroll [53], p. 27-55)
 ce sont :

1. ἀδύνατα **mais** τυγχάνει τοῦ τέλους τῆς τραγωδίας
 2. ἀδύνατα **mais** κατὰ συμβεβηκός
 (60 b 22-32)
 3. οὐκ ἀληθῆ **mais** ὡς δεῖ
 4. οὐκ ἀληθῆ **mais** οὕτω φασίν
 5. οὐκ ἀληθῆ **mais** οὕτως εἶχεν
 (60 b 32-61 a 9)
 6. τὰ πρὸς τὴν λέξιν δεῖ διαλυεῖν γλώττη
 7. » » κατὰ μεταφορὰν
 8. » » κατὰ προσφθίαν
 9. » » διαιρέσει
 10. » » ἀμφιβολία
 11. » » κατὰ τὸ ἔθος τῆς λέξεως
 12. ὑπεναντίωμα **mais** ποσαχῶς ἐνδέχεται
 (61 a 9-b 9)

De l'avis commun ces douze solutions dépendent de trois principes généraux énoncés au commencement du chapitre et qui sont :

- A. Tout reproche se ramène à l'objet de la poésie (60 b 7-11),
 B. à ses moyens de représentation (60 b 11-3)
 C. ou à un critère d'appréciation (60 b 13-22).

Une première difficulté réside dans le fait que ces trois principes ne sont repris ni dans le même ordre (ABC) ni — ce qui reviendrait au même — dans l'ordre inverse (CBA) mais dans un ordre CAB qui ferait penser qu'ils ne régissent pas directement l'énumération des douze solutions qui suivent. Nous n'avons

trouvé aucune explication plausible de cette anomalie (qui disparaîtra dans notre propre interprétation du plan).

Ces classifications diffèrent quant au nombre de solutions à attribuer respectivement à A (4 ou 3) et à B (6 ou 7) à la suite de divergences de vues sur la fonction dans ce chapitre de deux passages :

περὶ δὲ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς εἰ εἴρηται τινι ἢ πέπρακται, οὐ μόνον σκεπτέον εἰς αὐτὸ τὸ πεπραγμένον ἢ εἰρημένον βλέποντα εἰ σπουδαῖον ἢ φαῦλον, ἀλλὰ καὶ εἰς τὸν πράττοντα ἢ λέγοντα, ἢ πρὸς ὃν ἢ ὅτε ἢ ὅτω ἢ οὐ ἔνεκεν, οἷον ἢ μείζονος ἀγαθοῦ, ἵνα γένηται, ἢ μείζονος κακοῦ, ἵνα ἀπογένηται (61 a 4-9).

et :

δεῖ δὲ καὶ ὅταν ὄνομά τι ὑπεναντίωμα τι δοκῇ σημαίνειν, ἐπισκοπεῖν ποσαχῶς ἂν σημῆναιε τοῦτο ἐν τῷ εἰρημένῳ, οἷον τῷ «τῆ ρ' ἔσχετο χάλκεον ἔγχος», τὸ ταύτη καλυθῆναι ποσαχῶς ἐνδέχεται· ὡδὶ ὡς μάλιστ' ἂν τις ὑπολάβοι κατὰ τὴν καταντικρὺ ἢ ὡς Γλαύκων λέγει ... (61 a 31-b 9).

On est frappé de la ressemblance de ces deux passages : tous deux avertissent le critique de ne point porter de jugement hâtif, avant d'avoir examiné la question sous tous ses aspects. Il serait donc logique de les accepter tous deux comme solutions ou mieux encore de les considérer comme des remarques générales en dehors du plan. Mais on obtiendrait ainsi une solution de trop ou de pas assez, et c'est pourquoi les commentateurs, liés par ce chiffre de douze, ont adopté une attitude de compromis qui ne nous paraît en aucun cas justifiée.

De réelles difficultés — et par suite des divergences plus sérieuses — apparaissent au moment où il faut mettre en relation cette première partie et ses douze solutions (60 b 22-61 b 9) avec la fin du chapitre (61 b 9-25) qui contient une nouvelle classification plus concise et à première vue divergente de la précédente. Trois explications retiendront notre attention.

I. Il est plutôt malaisé d'exposer l'interprétation de Vahlen (138), p. 378-91, parce que lui-même n'est pas très sûr de son fait (Der noch übrige Theil dieses Abschnittes ist überaus schwierig und controvers. Aristoteles hebt mit ὄλως δέ — so an, als wolle er jetzt die im bisherigen vereinzelt besprochenen Lösungen noch einmal abschliessend unter allgemeinen Gesichtspunkten zusammenfassen : und dennoch will sich diese Reduction in einer völlig

befriedigenden und wirklich alles bisherige zusammenschliessenden Weise nicht wohl durchführen lassen, p. 378). Selon lui, sans reprendre exactement ce qui a été déjà dit — elle serait alors inutile — cette fin de chapitre (61 b 9-21) est une sorte de résumé, un approfondissement de la question en accord non seulement avec les théories de la Poétique mais aussi avec les douze solutions déjà distinguées. Il prouve ce dernier point en établissant un tableau de concordances que nous nous contenterons de discuter dans ses grandes lignes (p. 390-1).

1. ἀδύνατον, mais excusable si le τέλος de la poésie est atteint grâce à lui et seulement par lui (60 b 22-9).

2. Certaines fautes sont secondaires parce que techniques (60 b 29-32).

Vahlen rapporte cette dernière solution seule au reproche ὡς παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην pour des motifs (p. 388-9) qui ne nous persuadent pas, mais qu'il serait trop long de discuter (voir notre interprétation du passage p. 108-10).

3. On peut invoquer l'idéalisation (οἷα δεῖ εἶναι ou βέλτιον) lorsque la représentation n'est ni vraie (μὴ ἀληθές) ni possible (ἀδύνατον) (60 b 32-5 ; 61 b 10 et 13).

4. On peut invoquer l'opinion commune (οἷά φασιν καὶ δοκεῖ ou πρὸς τὴν δόξαν ou πρὸς ἃ φασι) lorsque la représentation n'est ni vraie, ni idéalisée (μηδετέρως = μὴ ἀληθές μηδὲ βέλτιον) ou encore impossible (ἀδύνατον) ou enfin invraisemblable (ἄλογον) (60 b 35-61 a 1 ; 61 b 10, 11-12 et 14).

Reconnaissons pour une fois le bien-fondé des comparaisons établies par Vahlen entre l'exposé et le « résumé » pour ces deux dernières solutions, qui pourtant — ne l'oublions pas — ne procèdent pas des mêmes reproches (pour 3 : μὴ ἀληθές et ἀδύνατον, pour 4 : μὴ ἀληθές et ἀδύνατον ou ἄλογον).

Si l'on se reporte aux références indiquées (inexactement d'ailleurs) par Vahlen pour la solution 4, on aura quelque peine à comprendre de quoi il s'agit. Expliquons brièvement son point de vue. En 61 b 9-15 le texte est corrompu en deux endroits :

d'abord en 61 b 12 une lacune que Vahlen a reconnue et remplit par <καὶ εἰ ἀδύνατον> et que nous pouvons reconstituer avec certitude aujourd'hui, grâce à Σ, par <καὶ ἴσως (ἴσως δέ?) ἀδύνατον>,

plus loin en 61 b 14 une in correction, car πρὸς ἃ φασιν devrait être coordonné au texte, d'où la conjecture de Vahlen : πρὸς <δ'>

ἄ φασιν qu'il abandonna plus tard pour s'en tenir à la leçon des manuscrits.

Du texte ainsi rétabli Vahlen va donner une explication singulière qui n'est pas restée sans influence (Teichmüller [129] I, p. 160 et Susemihl [24], trad.). L'ἄδύνατον n'aurait que deux solutions : πρὸς τὸ βέλτιον et πρὸς τὴν δόξαν. Πρὸς τὴν ποιήσιν, qui leur est pourtant coordonné, ne serait qu'un complément circonstanciel d'ἄδύνατον (« Dans la poésie l'ἄδύνατον... »). Ensuite πρὸς τε γὰρ τὴν ποιήσιν αἰρετώτερον πιθανὸν ἄδύνατον ἢ ἀπίθανον καὶ δυνατὸν (61 b 11-2) ne serait pas une solution πρὸς τὴν ποιήσιν (61 b 9-10) mais πρὸς τὴν δόξαν (61 b 10). Il y a là une double invraisemblance grammaticale et logique, qui avec la séparation arbitraire en 61 b 9-10 de πρὸς τὴν ποιήσιν de ἢ πρὸς τὸ βέλτιον ἢ πρὸς τὴν δόξαν, rend l'interprétation de Vahlen inacceptable. Et pourtant ce passage contient une difficulté, entrevue mais non résolue par le philologue allemand, qu'on a eu le tort d'ignorer par la suite. Nous y reviendrons (p. 110-1). Le but de cette digression était seulement de montrer pourquoi en 61 b 9-14 Vahlen ne résout l'ἄδύνατον que πρὸς τὸ βέλτιον et πρὸς τὴν δόξαν et illustre ce dernier point par πρὸς ἄ φασιν ἄλλογα et par πρὸς τε γὰρ τὴν ποιήσιν..., qui expriment pourtant des idées toutes différentes.

5. On invoquera la réalité, c'est-à-dire les usages anciens (ἄφα ἦν), ou bien que des choses en elles-mêmes invraisemblables, peuvent arriver dans la réalité (εἰκὸς καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς = ἄ ἔστι), lorsque la finalité (βέλτιον) ou encore la vraisemblance (εἰκὸς) sont mises en question (61 a 1-4 ; 61 b 14-5).

Nouvel exemple de confusions amenées par ce désir de trouver coûte que coûte des traits communs dans des solutions qui en fait n'en ont aucun : dans l'une il s'agit de vérité historique qu'on oppose à la vérité présente, dans l'autre de vraisemblance poétique ou structurelle qui prime la vraisemblance commune et parfois même la contredit. Dans ce dernier cas on ne peut vraiment plus parler de « réalité » puisque celle-ci doit précisément céder la place à une vérité poétique plus générale. Dans la phrase εἰκὸς γὰρ καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς γίνεσθαι, nous insistons donc sur le premier εἰκὸς et non pas comme Vahlen sur γίνεσθαι, auquel il faut alors donner le sens d'« arriver < dans la réalité > ». Notre manière de voir semble confirmée par : ἔστιν δὲ ταῦτο καὶ εἰκὸς (qu'un rusé soit trompé ou qu'un brave soit vaincu), ὡσπερ Ἀγάθων λέγει, εἰκὸς γὰρ γίνεσθαι πολλὰ καὶ παρὰ τὸ εἰκὸς (18, 56 a 23-5). Elle se con-

forme donc mieux à la doctrine de la Poétique mais en même temps nous empêche d'approuver les analogies que Vahlen a cru voir entre 61 b 14-5 et 61 a 1-4 et auxquelles d'ailleurs on pourrait faire d'autres objections que nous passons.

6. Si la moralité d'un acte ou d'une parole est critiquée (τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς), on peut toujours répondre qu'il faut juger cet acte ou cette parole en fonction du reste du poème (61 a 4-9; 61 b 19-21).

Nous avons là le résumé de 61 a 4-9 mais uon de 61 b 19-21, qui est fort différent : ἄλογία et μαχθηρία sont répréhensibles lorsqu'inutiles. Ces deux dernières solutions pourraient tout au plus être un cas particulier de la précédente, seulement nous n'en avons aucune preuve.

7-12. Restent six solutions κατὰ τὴν λέξιν (61 a 9-31) qui, selon Vahlen, correspondent à 61 b 15-8 du résumé.

Cet examen superficiel suffit, nous l'espérons, à montrer les difficultés — pour ne pas dire les contradictions — qu'on rencontre dès qu'on veut mettre en rapport les douze solutions du corps de l'exposé avec celles du résumé (61 b 9-21). Ces difficultés deviennent encore plus considérables, si l'on veut rapporter ces douze solutions aux cinq reproches cités en 61 b 21-4 conformément aux paroles mêmes d'Aristote : αἱ δὲ λύσεις ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν σκεπτάται.

II. C'est à Teichmüller (129) I, p. 152-64, que nous devons cette dernière tentative d'explication et son interprétation fut acceptée, avec parfois de légères modifications, par Vahlen (138), p. 391, Bywater (33), p. 345 et par Rostagni (41), p. 155. Il distingue dans le chapitre 25 deux parties : l'une spéciale (60 b 22-61 b 9) et l'autre générale (61 b 9-21), qui couronne la première en la résumant.

Tout d'abord Teichmüller pense retrouver dans la partie spéciale les cinq reproches de la partie générale. Le tableau suivant le prouverait :

a. Détermination d'après l'objet de l'imitation.

- | | | | | |
|------------------------|---|--------------------|------------|----------|
| 1. οἷα ἦν ἢ ἔστιν | = | τάληθές | s'oppose à | ἀδύνατον |
| 2. οἷα φασιν καὶ δοκεῖ | = | τὸ δοκοῦν, ἐνδοξον | „ | ἔλογον |
| 3. οἷα εἶναι δεῖ | = | τὸ βέλτιον | „ | βλαβερόν |

(trois solutions)

au texte suffit à montrer que cette solution προς τὸ βέλτιον répond à οὐκ ἀληθῆ (60 b 33). Cette erreur de Teichmüller est assez grave et l'on est surpris de la retrouver chez des éditeurs sérieux (Vahlen, Bywater, Rostagni...).

L'opposition ἡ ὀρθότης ἢ κατὰ τέχνην et τὸ παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην, d'autre part, n'est nullement indiquée dans ce chapitre et ne peut l'être pour la bonne raison qu'elle ne rendrait compte que de la seconde solution κατὰ συμβεβηκός (60 b 29-32), où l'on montre que certaines erreurs techniques sont de peu d'importance parce qu'elles sont κατὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ ποιητικὴν, mais non pas de la première solution (60 b 22-9) qui traite de fautes contre cette poésie mais qu'on peut excuser pour d'autres raisons.

On notera également que Teichmüller n'explique par pourquoi un des cinq reproches (τὸ παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην) manque dans le résumé qui devrait pourtant reprendre tous les points de l'exposé, et aussi que le texte ne contient pas trace de sa subdivision du βέλτιον en καθ' αὐτό et πρὸς τι.

L'impossibilité de l'interprétation de Teichmüller nous semble démontrée. Mais ce n'est pas tout. Les douze solutions ne correspondraient pas seulement aux cinq reproches mais aussi aux solutions contenues dans le résumé. Cette démonstration paradoxale n'a pas trouvé d'écho chez les successeurs de Teichmüller et nous en faisons grâce pour cette raison au lecteur et aussi, avouons-le, parce que nous n'avons pas toujours saisi les subtilités sur lesquelles elle se fonde. Ce qu'on voudrait nous prouver c'est que l'ἀδύνατον qui s'opposait seulement à τὸ ἀληθές ne doit plus s'y opposer, mais en revanche à τὸ βέλτιον et à τὸ δοκοῦν, auxquels s'opposaient jadis τὸ βλαβερόν et ἄλλογον, qui à leur tour... etc.

Cette interprétation de Teichmüller reste l'essai le plus poussé de retrouver l'unité fondamentale de ce chapitre ; elle est ingénieuse mais pourtant ne résiste pas à la critique surtout dans sa seconde partie. Aussi regrettera-t-on qu'elle ait exercé une pareille influence qui a probablement retardé la découverte de la véritable structure de ce chapitre.

III. Au tableau de concordances de Carroll (53), voir Synopsis of Aristotle's Poetics, C. XXV entre les pages 61 et 62, s'appliquent fort bien les remarques de Vahlen : Die Lösungen aber sind aus den genannten Zahlen oder Stücken (ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν) zu betrachten : es sind ihrer aber zwölf. Es ist zu bedauern, dass Aristoteles diese zwölf Lösungen nicht auch einzeln

namhaft gemacht hat, und nach der ganzen Beschaffenheit dieser Erörterung nicht zu verwundern dass die Erklärer in dem Nachweis dieser Zwölfzahl sehr auseinander geben. *Da Aristoteles ihre Nennung nicht mehr für nötig gehalten hat, so darf man im Voraus annehmen, dass eine allzukünstliche Aufstellung auf Wahrscheinlichkeit keinen Anspruch hat* (p. 389 — c'est nous qui soulignons). On se reportera à ce tableau synoptique, qui est trop compliqué pour que nous le reproduisions ici, et l'on constatera d'abord que le nombre des reproches est porté à neuf par l'addition de ἀνώμαλα, ἀπρεπῆ, ἄτοπα et ἀσύμφορα qui sont l'objet de solutions d'origine aristotélicienne dans les scholies d'Homère. Ceci est contraire, nous semble-t-il, aux dires d'Aristote qui s'en tient au chiffre de cinq dans la Poétique du moins : τὰ μὲν οὖν ἐπιτιμήματα ἐκ πέντε εἰδῶν ... αἱ δὲ λύσεις ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν σκεπτέαι, εἰσὶν δὲ δώδεκα (61 b 22-5). Comme Carroll témoigne d'une indifférence semblable pour le contenu réel de notre chapitre en rattachant une seule solution à plusieurs reproches ou en remplissant les vides par ce qu'on peut inférer des scholies homériques, nous ne nous trouvons plus à vrai dire en présence d'un plan bien défini mais d'un résumé analytique de ce qu'Aristote a dit sur ce sujet aussi bien dans la Poétique que dans les scholies d'Homère que nous avons conservées. Il est donc inutile d'en faire la critique même s'il contient certaines comparaisons suggestives (par exemple I. εἰ τυγχάνει τοῦ τέλους [60 b 24] ou πρὸς τὴν ποιήσιν [61 b 9] répond aux ἐπιτιμήματα: ἀδύνατα [60 b 23], ἄλογα [61 b 19], βλαβερά [61 b 19] et ἀνώμαλα).

Il résulte de notre critique qu'il est impossible de dénombrer douze solutions (avec Ritter ou Twining) et même, à supposer qu'on puisse vraiment les dénombrer, de les rapprocher d'une manière générale (avec Vahlen) ou absolue (avec Teichmüller) de celles qu'on trouve à la fin du chapitre, ou encore (avec Teichmüller ou Carroll) des reproches qui devraient normalement les subdiviser. Aussi comprendra-t-on que la plupart des éditeurs modernes aient cherché de nouvelles voies pour résoudre le mystère de ce plan. Voyons ce qu'elles valent.

Le point de départ pour l'établissement du plan est, selon Bywater (33), p. 350-2, la proposition : αἱ δὲ λύσεις ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν σκεπτέαι (61 b 24-5), où l'expression ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν (points enumerated) se rapporterait non pas, comme la plupart le croient, aux cinq genres de reproches qui viennent d'être mentionnés, ni même aux douze solutions qu'on croit

retrouver dans le corps de l'exposé, mais bien à certaines considérations qui ouvrent le chapitre (60 b 7-22).

Il est difficile d'admettre cette supposition de Bywater, et d'autant plus que αἱ δὲ λύσεις ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν σκεπτέαι reprend incontestablement τὰ μὲν οὖν ἐπιτιμήματα ἐκ πέντε εἰδῶν φέρουσιν (61 b 22). L'interprétation traditionnelle, qui rapporte ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν à ἐκ πέντε εἰδῶν, sera donc préférée, quel que soit le sens qu'on donne au terme ἀριθμῶν (points de vue?).

Poursuivant son raisonnement, Bywater pense que le chiffre de douze (61 b 25 : εἰσὶν δὲ δώδεκα scil. οἱ ἀριθμοὶ non pas αἱ λύσεις) ne peut reprendre les douze solutions qu'on a cru découvrir dans la discussion qui précède mais douze possibilités indiquées plus ou moins explicitement au début du chapitre et qui sont :

1. οἷα ἦν
2. οἷά ἐστιν
3. οἷά φασιν (εἶναι)
4. οἷα δοκεῖ (εἶναι)
5. οἷα εἶναι δεῖ

qu'on tire de οἷα ἦν ἢ ἐστιν, ἢ οἷά φασιν καὶ δοκεῖ, ἢ οἷα εἶναι δεῖ (60 b 10-1).

6. γλώττη
7. κατὰ μεταφοράν
8. κατὰ προσωδῖαν
9. διαιρέσει
10. ἀμφιβολία
11. κατὰ τὸ ἔθος τῆς λέξεως

implicites en 60 b 11-3 mais explicites en 61 a 9-31.

12. κατὰ τέχνην

correspond à 60 b 13-22-9.

Cette nouvelle classification est fort discutable. Dans une phrase telle que : αἱ δὲ λύσεις ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν σκεπτέαι, εἰσὶν δὲ δώδεκα, il semble pourtant qu'un même sujet αἱ λύσεις régisse les deux propositions. Si vraiment Aristote avait voulu sous-entendre οἱ ἀριθμοὶ pour la seconde, comme le suppose Bywater, n'aurait-il pas écrit plutôt : αἱ δὲ λύσεις ὡς περ εἰρηται ἐκ δώδεκα ὄντων τῶν ἀριθμῶν σκεπτέαι ? De plus le terme εἰρημένων ne peut nous renvoyer qu'à une énumération explicite (ici à 61 b 22 : τὰ μὲν οὖν ἐπιτιμήματα ἐκ πέντε εἰδῶν φέρουσιν) et non pas à des possibilités très vaguement indiquées au début du chapitre. Nous maintenons donc que le sujet de εἰσὶν δὲ δώδεκα est αἱ λύσεις, que ces solutions au nombre de douze doivent être examinées selon

certain points de vue déjà mentionnés et qui ne peuvent être que les cinq reproches de 61 b 22-4.

Si maintenant nous reprenons en détail les douze possibilités entrevues par Bywater au début du chapitre nous nous heurterons à de nouvelles difficultés. Les cinq premières sont déduites de l'expression : ἢ γὰρ οἷα ἦν ἢ ἔστιν, ἢ οἷά φασιν καὶ δοκεῖ, ἢ οἷα εἶναι δεῖ (60 b 10-1), qui en fait ne contient qu'une triple alternative :

οἷα ἦν ἢ ἔστιν
οἷά φασιν καὶ δοκεῖ (ἢ ἔστιν)
οἷα εἶναι δεῖ (ἢ ἔστιν),

où l'on voit qu'il y a trois manières, permises au poète, de s'écarter de la réalité (ἔστιν). Cette interprétation, plus simple que celle de Bywater, se trouve confirmée par 60 b 32-61 a 4 (voir notre commentaire de ce dernier passage p. 104-6). Il faudrait donc déjà réduire à trois ces cinq premières possibilités.

Notons que les six suivantes (κατὰ τὴν λέξιν) ne sont nullement impliquées au début du chapitre en 60 b 11-3 : ταῦτα δ' ἐξαγγέλλεται λέξει ἐν ἧ καὶ γλῶττα καὶ μεταφορὰ καὶ πολλὰ πάθη τῆς λέξεώς ἐστι διδομεν γὰρ ταῦτα τοῖς ποιηταῖς (le texte de Bywater est différent, mais cela ne change rien à la question), et qu'il faut aller les pêcher en 61 a 9-31 au milieu des douze solutions dont Bywater voudrait pourtant ne pas faire usage ! Quant à la dernière possibilité (κατὰ τέχνην) il est nécessaire malgré tout de la dédoubler : nous y reviendrons.

Sur un point enfin nous sommes d'accord avec Bywater : c'est qu'il est difficile de compter douze solutions dans le cours de ce chapitre, mais pour des raisons un peu différentes des siennes (voir plus haut p. 310). Pour lui des passages tels que 60 b 29-32 (ἀμάρτημα τὸ κατὰ συμβεβηκός), 61 a 4-9 (περὶ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς) et 61 a 31-b 9 (ποσαχῶς ἐνδέχεται) ne sont guère des solutions dans le vrai sens du terme. Nous avons vu que les deux derniers en effet sont des remarques générales mais qu'on pourrait éventuellement traiter comme des solutions ; le premier est exclu du compte par Bywater (p. 330) simplement parce que le reproche, qui s'y trouve examiné, est minimisé sans être entièrement réfuté (une faute technique est moins importante si elle ne concerne pas la poésie en elle-même). Nous pensons que Bywater se fait une idée trop étroite du caractère de ces solutions, d'autant plus que la particule ἔτι, qui introduit notre passage, répond à πρῶτον du paragraphe précédent (60 b 22) et

prouve clairement que nous avons là deux solutions sur un même plan.

Au fond ces douze possibilités ne sont qu'une nouvelle manière de regrouper les douze solutions traditionnelles et sont ainsi en butte aux mêmes critiques et à quelques autres encore que nous venons de formuler et qui nous permettent de repousser cette interprétation comme les précédentes.

A la fin de son commentaire sur le chapitre 25 (p. 442), Gudeman (39) se dit non satisfait des tentatives de restauration du plan de ses prédécesseurs et en propose une autre, qu'il donne sans explications :

I. τὸ ἀδύνατον

1. ἔστι κατὰ τέχνην (60 b 22-9)
2. ἔστι συμβεβηκός (60 b 29-32)

II. τὸ ἄλογον

3. ἔστιν οἷα ἦν ἢ ἔστιν (61 a 1-4)
4. ἔστιν οἷα εἶναι δεῖ (60 b 32-5)
5. ἔστιν οἷα φασιν καὶ δοκεῖ (60 b 35-61 a 1)

III. τὸ βλαβερὸν (ἀπρεπές)

6. τὸ καλῶς ἢ μὴ καλῶς doit être jugé du point de vue historique (61 a 4-9)

IV. τὸ ὑπεναντίον

7. οὕτω σκοπεῖν, ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς λόγοις ἔλεγχοι (61 b 15-9)

V. τὸ παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην (λεξικὴν)

8. ἔστι γλῶττα ἢ μεταφορά (61 a 10-21)
9. κατὰ προσφθίαν (61 a 21-3)
10. κατὰ διαίρεσιν (61 a 23-5)
11. ἔστιν ἀμφιβολία (61 a 25-6)
12. κατὰ τὸ ἔθος τῆς λέξεως (61 a 27-31)

Relevons d'abord une légère imprécision : la solution 7 devrait se rapporter à 61 a 31-b 9, seule partie de l'exposé (60 b 22-61 b 9) non mentionnée dans cette classification, plutôt qu'à 61 b 15-8 qui appartient au résumé (61 b 9-21) dont Gudeman ne tient pas compte ici. Cette modification s'effectue d'autant plus facilement que les deux passages se ressemblent et concernent le même reproche (τὸ ὑπεναντίον).

Le choix de ces douze solutions est original, mais les difficultés, que nous avons signalées (p. 310) à propos de l'établissement de ce nombre de douze, restent les mêmes. Plus logique que ses prédécesseurs, Gudeman accepte dans son énumération les deux remarques générales en 61 a 4-9 (περὶ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς) et en 61 a 31-b 9 [si du moins notre correction est exacte] (ὑπεναντίωμα), ce qui lui donne alors un total de treize solutions, qu'il se voit contraint de réduire à douze, par un moyen bien artificiel, en assimilant les deux λύσεις γλώττη et κατὰ μεταφοράν. La suppression d'une anomalie ne fait donc qu'en créer une autre.

Pour Gudeman la fin du chapitre (61 b 9-21) ne contiendrait que des idées générales comparables à celles du début (60 b 7-22). Il n'est nécessaire ni d'en soupçonner l'authenticité ni de vouloir la mettre en parallèle avec le reste du chapitre. Cette conception Gudeman croit pouvoir la fonder sur le fait que les solutions ne sont plus ici illustrées par des exemples. Ceci n'est que partiellement vrai puisque nous trouvons deux exemples tirés d'Euripide en 61 b 20-1 et cet argument est de peu de valeur, car des douze solutions distinguées auparavant trois (4, 5 et 6) sont privées d'exemples et la rareté de ceux-ci en 61 b 9-21 ne doit pas nous surprendre puisque la plupart des idées qui s'y trouvent développées ne font que répéter ce qui a déjà été dit au cours du chapitre ou même ailleurs dans la Poétique. Nous maintenons donc que 61 b 9-21 offre un certain nombre de solutions et que leur présence et leur raison d'être demandent à être clarifiées.

L'originalité de la classification de Gudeman réside certainement dans la manière dont sont répartis les cinq reproches. La présence en 60 b 23 du terme ἀδύνατα l'a incité à rattacher tout le contexte (60 b 13-32), qui comprend les solutions 1 et 2, au reproche du même nom (τὸ ἀδύνατον). La suite (60 b 32-61 a 4) a été attribuée à τὸ ἄλογον, probablement parce qu'il fallait bien « caser » ce reproche, mais ceci est contraire aux indications du texte (60 b 33, 35 et 36) qui montrent clairement que les solutions 3, 4 et 5 répondent à τὸ μὴ ἀληθές et non à τὸ ἄλογον. De τὸ βλαβερόν et τὸ ὑπεναντίον il n'y aurait rien à dire sinon que le dernier devrait englober les cinq solutions κατὰ λέξιν. Or celles-ci doivent être réservées pour le seul reproche encore disponible : τὸ παρὰ τὴν ὀρθότητα τὴν κατὰ τέχνην, qu'il faut compléter pour l'occasion par λεξιχῆν. Voici le point faible de cette nouvelle répartition, car ce dernier reproche devrait être mis en rapport avec ce qui est dit en 60 b 13-5 : πρὸς δὲ τοῦτοις οὐχ ἢ αὐτῇ ὀρθό-

της ἐστὶν τῆς πολιτικῆς καὶ τῆς ποιητικῆς οὐδὲ ἄλλης τέχνης καὶ ποιητικῆς, c'est-à-dire avec les considérations générales d'où sont tirées les deux premières solutions. Mais dans ce cas τὸ ἀδύνατον serait repoussé d'un cran (solutions 3, 4 et 5), à la place de τὸ ἀλόγον, dont on ne saurait plus que faire. Plutôt que de reconnaître qu'il n'y a de place que pour quatre reproches, Gudeman préfère bouleverser la répartition traditionnelle pour en insérer un cinquième. Nous venons de voir ce qu'il faut en penser et nous devons rejeter cette interprétation comme les autres.

La dernière classification à examiner est celle de Sykoutris (40), p. 253, note 10 :

- | | | |
|---|---|-------------------------------|
| 1. γλῶττα | } | κατὰ λέξιν (61 a 9-31) |
| 2. μεταφορά | | |
| 3. προσφθία | | |
| 4. διαίρεσις | | |
| 5. ἀμφιβολία | | |
| 6. ἔθος τῆς λέξεως | | |
| 7. κατὰ συμβεβηκός (60 b 22-32) | | |
| 8. οἶον δεῖ | } | (60 b 32-61 a 4 et 61 b 9-15) |
| 9. οἶον φασί | | |
| 10. οἶον ἦν | | |
| 11. περὶ τοῦ καλῶς ἢ μῆ καλῶς (61 a 4-9 et 61 b 15-8) | | |
| 12. ὑπεναντίωμα (61 a 31-5 et 61 b 15-8) | | |

Sykoutris ne tente pas de grouper ces solutions par reproches parce que, comme Bywater, il pense que la référence contenue dans ἐκ τῶν εἰρημένων ἀριθμῶν (61 b 24-5) se rapporte aux principes énoncés au début du chapitre (60 b 7-22) et non pas aux douze solutions. Nous avons vu ce que vaut cette supposition (p. 316-8).

Nous nous trouvons donc en présence d'une simple énumération, qui une fois de plus ne peut être acceptée sans réserve. Ainsi la septième solution devrait être dédoublée, comme le texte l'indique ou ne peut plus clairement, en λύσεις πρὸς τὸ τέλος τὸ τῆς ποιητικῆς (60 b 22-9) et κατὰ συμβεβηκός (60 b 29-32). Notons que Sykoutris éprouve ici les mêmes embarras que Gudeman et qu'il s'efforce de les surmonter différemment mais sans plus de succès. Que tout eût été simplifié si Aristote avait parlé de treize solutions au lieu de douze ! Les trois suivantes (8, 9 et 10), qu'on

trouve en effet en 60 b 32-61 a 4, devraient correspondre à celles de 61 b 9-15 ; malheureusement l'imprécision des citations de Sykoutris (§ 17, 9 ; § 17, 10 ; § 17 (τέλος) 11, où § 17 = 61 b 9-15) ne nous permet pas de saisir exactement sa pensée et c'est d'autant plus regrettable que pour la solution 10 (οἶον ἦν) nous ne trouvons aucun équivalent en 61 b 9-15. Enfin on ne voit pas pourquoi les solutions 11 et 12 sont comparées toutes deux au même passage 61 b 15-9 (ou peut-être est-ce parce que la forme de l'une et le contenu de l'autre lui ressemblent ?) alors que 61 b 19-21, qui lui fait suite, ne se trouve mentionné nulle part (ceci provient probablement d'une confusion à propos du reproche ὡς βλαβερά). Il y a donc quatre invraisemblances majeures, auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, qui nous empêchent d'accepter la reconstitution du plan de ce chapitre selon Sykoutris.

Nous voici à la fin d'une longue critique qu'on trouvera peut-être destructive mais qui sert à appuyer notre affirmation que jusqu'ici aucune des tentatives d'explication du plan de notre chapitre n'est satisfaisante et aussi à introduire notre propre solution du problème.

198. Nous avons d'autres exemples de cette méthode d'insertion pour le moins étrange (voir p. 165). Le fait que le début de la seconde rédaction, c'est-à-dire sa partie détachée (60 b 13-32) ne soit cité qu'en dernier lieu dans le rappel du plan (61 b 23-4) ne doit pas nous surprendre. Aristote use souvent de ἴσ-τερον πρότερον (sur ce sujet, Bassett [44], p. 9-13) et d'ailleurs les quatre autres ἐπιτιμήματα ne sont pas non plus repris exactement dans le même ordre.

199. L'idée de nécessité, rendue par ἀνάγκη puis par ἀεί, signifie que la division en trois, qui suit, est exhaustive. Pour d'autres exemples d'un emploi semblable du terme ἀνάγκη, voir chapitre 6 (49 b 32, 37, 50 a 7).

200. Il est préférable, semble-t-il, de s'en tenir à τῶν ἀριθμῶν, leçon de la grande majorité des manuscrits, en donnant à ἀριθμός le sens de « manière, point de vue », qu'il présente à la fin de ce même chapitre (61 b 25), et de considérer τριῶν ὄντων τῶν ἀριθμῶν comme un génitif absolu expliqué par la phrase qui suit (le poète doit toujours imiter une chose d'une des trois manières suivantes : en effet...). A la suite des manuscrits R¹ et P², certains éditeurs ont adopté la leçon τὸν ἀριθμόν, accusatif grec de

τριῶν ὄντων lequel devient le complément déterminatif de ἔν τι (le poète doit toujours imiter une des trois < manières ? > quant au nombre, en effet...). Cette dernière interprétation, justifiable du point de vue paléographique, nous paraît moins heureuse que l'autre, car le poète imite un objet (ἔν τι) d'une certaine manière, plutôt que cette manière elle-même. Néanmoins nous reconnaissons que les deux points de vue peuvent se défendre.

201. En fait, les termes καλῶς, μὴ καλῶς, de même que σπουδαῖον, φαῦλον, ἐπιεικεῖς ...etc., sont ambigus dans la Poétique. Il est arbitraire de leur donner à priori une signification morale ou esthétique. Le plus souvent ils offrent les deux, ces catégories n'étant pas distinguées à cette époque comme elles le sont aujourd'hui. Dans ce chapitre 25, consacré à des problèmes de critique littéraire, Aristote semble donner à ces concepts une valeur beaucoup plus esthétique que morale. C'est tout ce que nous pouvons affirmer.

202. Pour obtenir une signification satisfaisante, il nous a fallu adopter dans ce passage non moins de quatre leçons conjecturales : εἰ μὲν ... εἰ δέ, <... δι' > ἀδυναμίαν, μὲν ὁρθῶς et [ἢ ἀδύνατα πεποιοῖται]. On pourrait naturellement mettre en doute l'opportunité de tels changements. Et pourtant ils se justifient facilement : on passe sans difficulté du ἢ μὲν ... ἢ δέ des manuscrits à εἰ μὲν ... εἰ δέ, correction nécessitée par la structure de la phrase (deux membres coordonnés comprenant chacun une subordonnée et une principale : εἰ μὲν ..., αὐτῆς ἢ ἁμαρτία· εἰ δέ ..., οὐ καθ' ἑαυτήν); la lacune, qu'il faut admettre devant ἀδυναμίαν peut être due à une faute par homéoteleuton et devait contenir une expression du genre μὴ ἐμιμήσατο δὲ δι'; la leçon μὲν ὁρθῶς, exigée par l'opposition marquée par ἀλλά, a pu aisément se corrompre en μὴ ὁρθῶς; enfin ἢ ἀδύνατα, comme l'a vu Ussing (133), p. 229, est une erreur par anticipation, puisqu'on le retrouve deux lignes plus bas (60 b 23), et doit être supprimé non seulement à cause de son inutilité mais surtout parce qu'il sépare ὅποιανοῦν du mot τέχνην auquel il se rapporte.

Vouloir discuter les autres interprétations nous mènerait trop loin. Il nous suffit de constater que, quel que soit le texte adopté, il sera trop peu sûr pour qu'on puisse s'aventurer à y découvrir des notices marginales. Sa signification d'ailleurs ne fait pas de doute et c'est déjà un bon point.

203. Vahlen (138) IV, p. 357 et 388 ; Butcher (29), p. 207.

204. Par exemple, à la suite de Vahlen (28), Bywater (33), Valgimigli (42), Rostagni (41), Sykoutris (40), pour ne citer que les principaux.

205. (12I), p. 201.

206. Ces rapports entre les trois premiers chapitres sur les modes de la *μίμησις* et les deux suivants sur l'histoire de la littérature ont été partiellement indiqués par Teichmüller (129) I, p. 27-9, et plus récemment par Else (64), p. 149 (surtout note 35).

207. Au début du chapitre suivant, *περὶ μὲν οὖν ... καὶ περὶ κωμωδίας ὕστερον ἐροῦμεν* montre bien qu'Aristote comprenait la comédie dans cette classification par ordre d'excellence, même s'il ne la mentionne pas.

208. Pour la leçon *μέχρι μὲν τοῦ μέτρω μετὰ λόγου*, voir notre article (105).

209. (61), p. 37-8 et (63), p. 577 (avec cette différence que dans ce dernier article il adopte le texte suivant : *περὶ μὲν οὖν τῆς διηγηματικῆς καὶ ἐν ἑξαμέτρῳ μιμητικῆς ὕστερον ἐροῦμεν*).

210. Sur cette division *ποίησις, ποίημα - ποιητής*, traditionnelle à partir de l'époque alexandrine dans les *τέχνηαι*, voir Norden (192), p. 486... ; Barwick (149), p. 43... ; Rostagni (208), p. LXXIV... ; Immisch (179), p. 9...

Voici résumés les arguments invoqués par Gudeman en faveur de son interprétation : les chapitres 1 à 12 (*ποίησις*) seraient un exposé théorique alors que les chapitres 13 à 26 (*ποιητής*) contiendraient une série de conseils pratiques donnés au futur poète ([39], p. 6-7) ; aux chapitres 13 et 14, nous aurions un certain nombre de considérations sur la manière de composer un *μῦθος* (p. 236-7), ce dernier n'étant plus envisagé comme *μέρος* théorique mais comme *εἶδος* pratique ; la même remarque s'appliquerait aux chapitres 15 sur l'*εἶδος τῶν ἡθῶν* (p. 270), 16 sur les *εἶδη ἀναγνωρίσεως*, 19 à 22 sur les *εἶδη τῆς λέξεως καὶ διανοίας* (p. 330). Gudeman croit pouvoir fonder cette interprétation du plan de la Poétique sur le début du chapitre 19 : *περὶ μὲν οὖν τῶν ἄλλων εἰδῶν <ἡδῆ> εἰρηται, λοιπὸν δὲ περὶ λέξεως καὶ διανοίας εἰπεῖν* (p. 330).

Nous verrons bientôt (note 222) ce qu'Aristote veut dire ici par εἶδῶν et nous constaterons alors que cette phrase, bien loin de confirmer les vues du philologue allemand, les infirmerait plutôt.

Contre cette conception du plan on fera remarquer : (a) que la distinction entre μέρος théorique et εἶδος pratique n'est indiquée nulle part dans la Poétique ; (b) que plusieurs exposés de la seconde partie sont tout à fait théoriques (15, 54 a 16-33 ; 16 ; 18, 55 b 24-56 a 3 ; 19 ; 20-1 ; 23 ; 24, 59 b 17-60 a 5), plus théoriques que certains de la première (6, 50 a 15-b 4 ; 8, 51 a 30-5 ; 9, 51 a 36-8 ; 51 b 23-6) ; (c) que, selon ce schéma, le μῦθος serait le seul à être traité en tant que μέρος (chapitres 7 à 11), car les définitions des autres μέρη, que l'on trouve au chapitre 6, ne peuvent décidément pas leur tenir lieu de traitements complets (ceci contre Gudeman, p. 330) ; (d) que, malgré tout, le début du chapitre 15 sur les ἤθη, les chapitres 19 à 21 sur la διάνοια et la λέξις, tout en étant dans la seconde partie, se rapportent aux μέρη, indiquées à la suite du μῦθος au chapitre 6, et jouent, par conséquent, le même rôle que les chapitres 7 à 11 pour ce μῦθος ; (e) enfin que ce plan ne rend pas compte de la présence de l'exposé sur l'épopée (partie de la ποίησις) aux chapitres 23 et 24.

On renoncera donc à cette explication plus ingénieuse que vraisemblable et l'on s'en tiendra au plan traditionnel qui, lui, ne provoque pas d'objections.

211. Sur cette parenté des chapitres 7 et 8, voir Schoemann (116), p. 31 ; Vahlen (136), p. 292 ; Gudeman (39), p. 199 ; Rostagni (41), ad loc.

212. Il n'est, en effet, pas si « φανερόν ἐκ τῶν εἰρημένων » que l'action poétique doive se dérouler selon la vraisemblance (Spengel [122], p. 234, note*), malgré les arguments de Vahlen ([136], p. 293). Sur les rapports entre les chapitres 7-8 et 9, on se reportera aussi à Bywater (33), p. 187-8 et à Rostagni (41), p. 51-2.

213. Comme Ritter (18), p. 163-72 — suivi, entre autres, par Bernays (46), p. 167, note ** ; Susemihl (21), p. 179-80, note 112 ; Gomperz (82) II, p. 9-12 — réfuté surtout par Bywater (33), p. 205-7 et par Gudeman (39), p. 229-31.

214. Qu'on trouve chez Rostagni (41), p. 66, puis chez Sykouris (40), ad loc.

215. Ceci contre Heinsius (10), p. 76, qui voudrait transplanter ce chapitre 12 derrière 6. L'objection tirée du sens de πρότερον εἴπομεν a été faite d'abord par Spengel (122), p. 239-40 et (124), p. 310.

216. Si l'on fait abstraction des *μέρη* de la μελοποιία et de la λέξις, qui ne concernent pas vraiment la poésie, on peut distinguer, dans la Poétique, quatre sortes de « parties » : (1) les *μέρη qualitatives* de la tragédie ou de l'épopée (καθ' ἃ ποιά τις ἐστὶν ἡ τραγωδία, 50 a 8-9 ; τούτοις μὲν οὖν κέχρηται ὡς εἶδασιν, 50 a 12-3 = 52 b 14 et 56 a 33-4 ; parmi les nombreux endroits où se trouve employé le terme *μέρη* citons : τοσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη, 55 b 32-3 [voir p. 145-6] = 59 b 10-1), (2) les *μέρη quantitatives* de la tragédie (chapitre 12 et 1, 47 b 27-8 ; 6, 49 b 26), (3) les *μέρη* du μῦθος (50 a 33-5 ; chapitres 10 et 11... etc.), (4) les εἶδη de la tragédie ou de l'épopée (sur ce thème voir p. 142-50 ; à noter : γεγονότων γὰρ καθ' ἕκαστον μέρος ἀγαθῶν ποιητῶν, 56 a 5-6). Nous voyons qu'Aristote ne s'est pas fixé une terminologie très rigoureuse pour désigner ces diverses « parties » puisqu'il lui arrive d'employer εἶδος pour (1) et μέρος pour (4).

217. Nous ne sommes donc pas d'accord avec ceux des interprètes qui pensent que ce chapitre 12 est *annoncé* dans les quatre passages mentionnés, par exemple Bywater (33), p. 205-6 ; Gudeman (39), p. 230 ; Rostagni (41), ad loc. ; Sykoutris (40), p. 98 ; Valgimigli (42), ad loc. Nous ne sommes d'ailleurs pas plus d'accord avec ceux qui, comme Susemihl (21), p. 179, note 111 et Gomperz (82) II, p. 10, prétendent que le début de notre chapitre 12 (μέρη δὲ τραγωδίας οἷς μὲν ὡς εἶδει δεῖ χρῆσθαι) n'offre aucun sens. Nous avons vu (p. 53-4) qu'Aristote fait ici allusion aux *μέρη* qualitatives de la tragédie, plus précisément à 6, 50 a 12-5. L'hypothèse d'Howald ([94], p. 220) qui voudrait y voir une référence, non pas aux *μέρη* qualitatives, mais à περιπέτεια - ἀναγνώρισις, ἦθος et πάθος, a contre elle que ces *μέρη* (à supposer qu'elles existent, voir notre note 250) sont des *μέρη* du μῦθος non pas de la tragédie !

218. Voir Vettori (7), p. 117 ; Hermann (14), p. 130 ; Bekker (23) ; plus récemment Sykoutris (40), ad loc., qui pense aussi que si Aristote avait voulu se répéter, il l'eût fait avec plus de concision.

219. Notons que Solmsen ([121], p. 200-1) parvient aux mêmes conclusions que nous par une simple analyse du plan de l'ouvrage (le chapitre 12 coupe la suite des chapitres 7 à 14 sur le $\mu\ddot{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$) et constate aussi que cet exposé sur les $\mu\acute{\epsilon}\rho\eta$ quantitatives est plus empirique que ceux qui l'encadrent. Même idée chez Hardy (37), p. 9.

220. Vahlen ([137], p. 151-3, = Gomperz [82] III, p. 12 et Rostagni [41], p. 97), pour qui d'ailleurs les chapitres de la Poétique se seraient suivis, à l'origine, dans cet ordre : 13 ($\mu\epsilon\tau\alpha\beta\omicron\lambda\acute{\eta}$), 14 ($\pi\acute{\alpha}\theta\omicron\varsigma$), 16 ($\acute{\alpha}\nu\alpha\gamma\omega\acute{\rho}\iota\sigma\iota\varsigma$), 15 ($\eta\theta\eta$), 17-18 (sur $\mu\ddot{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$ et $\eta\theta\eta$). Sans nous attarder à cette dernière hypothèse, qui n'a pas trouvé d'écho chez les autres commentateurs, disons simplement que l'affirmation que les chapitres 16 à 18 se rapportent encore aux $\eta\theta\eta$ (affirmation qui s'appuie sur l'unique passage 17, 55 a 31-4, et même !) n'est qu'un sophisme destiné à masquer ce qu'il y a d'anormal dans la suite actuelle des chapitres.

221. Comme Bywater (33), p. 233 et Rostagni (41), p. 82 et 89, pour qui ces chapitres 16 à 18 seraient une sorte d'appendice au traitement du $\mu\ddot{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$ et des $\eta\theta\eta$. On trouvera une bonne critique de cette opinion chez Solmsen (121), p. 192 (voir aussi les arguments allégués dans notre texte). Parmi ceux qui, comme Vahlen (note précédente), ont essayé de résoudre la difficulté en déplaçant le chapitre 15, nous ne citerons que Spengel ([122], p. 242-8 ; [124], p. 313, = Susemihl [21]) qui voudrait le mettre (avec la fin de 14) derrière le chapitre 18, solution un peu moins invraisemblable (encore qu'elle n'explique pas l'origine de la faute) que celles des Heinsius, Ueberweg, Ritter, que l'on trouvera exposées et discutées chez Gudeman (39), p. 269-70 (voir aussi Sykoutris [40], p. 40*-1*).

222. Bien que la leçon $\epsilon\acute{\iota}\delta\omega\acute{\nu}$ ne soit pas attestée par la majorité des manuscrits (voir App. critique), on la préférera néanmoins aux autres. On attendrait plutôt $\mu\epsilon\rho\omega\acute{\nu}$, puisqu'il s'agit certainement des $\mu\acute{\epsilon}\rho\eta$ qualitatives de la tragédie, comme le prouve le contexte ($\lambda\omicron\upsilon\pi\omicron\acute{\nu}\delta\epsilon\ \pi\epsilon\rho\iota\ \lambda\acute{\epsilon}\xi\epsilon\omega\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \delta\iota\alpha\nu\omicron\iota\alpha\varsigma\ \epsilon\iota\pi\epsilon\acute{\iota}\nu$). Mais ces $\mu\acute{\epsilon}\rho\eta$ qualitatives sont employées $\acute{\omega}\varsigma\ \epsilon\acute{\iota}\delta\epsilon\sigma\iota\nu$ (6, 50 a 12-5 et 12, 52 b 14-5), c'est-à-dire comme parties constitutives et essentielles (voir p. 54). C'est probablement à cet aspect qu'Aristote songeait lorsqu'il écrivit $\epsilon\acute{\iota}\delta\omega\acute{\nu}$.

223. Il vaut la peine de relever que, quelle que soit sa fin (sur cette question, p. 76), le chapitre 15 n'a pas de conclusion, alors que les exposés sur le μῦθος, sur la διάνοια - λέξις en ont une (14, 54 a 13-5 ; 22, 59 a 15-6).

224. Constatation faite déjà par Solmsen (121), p. 193.

225. Comme pour le chapitre 12, nous arrivons, quoique par des chemins différents, aux mêmes conclusions que Solmsen (121), p. 192-4 (nous ne sommes pas persuadé, pourtant, qu'il faille déjà rattacher 15, 54 a 37-b 18 à ces trois chapitres récents — voir p. 76).

226. (18), p. 221-30 — suivi, entre autres, par Tucker (32) et par Butcher (29) — réfuté, dans le détail, par Steinthal (214) I, p. 254-63, puis Bywater (33), p. 260-1.

227. (121), p. 195.

228. Ce terme κόσμος, à la différence des autres, n'est pas défini, probablement à la suite d'une lacune en 57 b 33. C'est en tout cas l'opinion commune. Plutôt que de s'y rallier, Ritter ([18], p. 231-2, 238 et 242) préfère supprimer κόσμος aux trois endroits où il apparaît (57 b 2, 58 a 33, 59 a 14). Inutile d'insister sur la valeur d'une telle supposition.

229. Ces observations nous permettent de réfuter non seulement les hypothèses de Ritter et de Solmsen, mais aussi celle de Steinthal (214) I, p. 264, qui veut que les chapitres 21 et 22 soient une série de notations tirées d'autres ouvrages aristotéliens par un érudit désireux de remplir une lacune. Vahlen ([138] III, p. 273-5) a montré que le parallélisme du plan de ces deux chapitres et le développement des idées rendent impossible cette supposition. Quant à l'idée de Spengel ([122], p. 251) qu'il y aurait une lacune à la fin du chapitre 22, dans laquelle Aristote aurait donné quelques renseignements complémentaires sur la λέξις et la μελοποιία, elle est fantaisiste et même fautive en ce qui concerne la μελοποιία, puisqu'en 19, 56 a 33-4 ... λοιπὸν δὲ περὶ λέξεως καὶ διανοίας εἰπεῖν exclut tout traitement ultérieur (de ῥῆσις et) de la μελοποιία.

230. Vahlen ([138], p. 261) pense que cette fin de 21 (4) irait mieux derrière l'exposé sur la πῶσις en 20 et croit pouvoir le

confirmer par le fait que le début de 22 (5) se rattache étroitement à (3). On lui donnera raison sur ce dernier point (qui confirme aussi notre impression que (4) n'est pas primitif!), mais pas sur le premier. En effet, la πῶσις δ' ἐστὶν ὀνόματος ἢ ῥήματος (57 a 18-9), alors que notre fin de 21 ne concerne que τὸ ὄνομα. Elle est donc plus indiquée au chapitre 21 qui lui aussi ne traite que de ce nom. Malgré leurs efforts, Ritter ([18], p. 236) et Gomperz ([82] III, p. 24-6) n'ont pas réussi à convaincre leurs successeurs que cette fin du chapitre 21 est apocryphe.

231. La transformation de καὶ ἐν μέτρῳ en καὶ ἐν ἑξαμέτρῳ (Heinsius [10], p. 97, Susemihl [24]) ou en καὶ ἐν<ι> μέτρῳ (Butcher [29], Gudemau [39]), ou même la suppression de cette expression (Susemihl [21]) sont inutiles, car, comme on l'a souvent remarqué (Spengel [124], p. 335-6; Sykoutris [40] = Gomperz [82] III, p. 30-1; Rostagni [41], lesquels adoptent ἐμμέτρου [voir App. critique]), l'opposition ne porte pas uniquement sur l'épopée (διηγηματικῆς) et la tragédie, mais aussi sur l'épopée (ἐν μέτρῳ) et la prose. Notons d'ailleurs que, dans les lignes qui suivent, l'épopée sera « opposée » surtout à l'histoire (qui, sans être une imitation, est tout de même en prose).

232. Que δραματικούς n'a pas son sens habituel ici se déduit non seulement du fait qu'il serait en contradiction avec διηγηματικῆς, mais aussi du fait qu'il introduirait, prématurément et sans raison, une idée qui ne sera examinée qu'au chapitre suivant (60 a 5-11). La plupart des interprètes pensent comme nous qu'il faut donner à ce terme le sens de « τελείας καὶ ὅλης πράξεως ... μίμησιν (50 b 25-6) », mais quelques-uns d'entre eux (Vahlen [138], p. 326, note 17; Sykoutris [40], ad loc.; Rostagni [41], ad loc.) s'obstinent à vouloir le rapprocher de 4, 48 b 34-49 a 2, avec lequel il n'a que faire.

233. (121), p. 194.

234. Reconnaissons d'ailleurs qu'il ne faut pas trop accentuer, dans la Poétique du moins, cette distinction entre le temps de l'action représentée (ou racontée) et celui du spectacle (ou du récit), car elle n'est pas toujours marquée très clairement. Si, en 5, 49 b 12-6, il s'agit bien du temps de l'action, au chapitre 7 en revanche, certaines expressions (51 a 5-6 et 9-15) feraient penser qu'Aristote envisage le temps du spectacle en fonction de celui

d'une action organique. Nous pourrions montrer que cette ambiguïté tient au fait que la distinction en question n'est pas primitive, mais cela dépasserait les limites de notre étude. Notons enfin, toujours contre Solmsen, qu'une contradiction entre ces deux passages (5, 49 b 12-6 et 24, 59 b 18-31), étant donné que le premier est récent, prouverait plutôt l'ancienneté du second, c'est-à-dire du chapitre 24, que le contraire !

235. Sur la leçon παράδειγμα σκληρότητας οἶον τὸν Ἀχιλλέα, ἀγαθὸν καὶ Ὀμηρος, voir notre article (105).

236. Pour faire disparaître cette contradiction, Rostagni ([41], p. 69, 82 et 87) décrète que χρηστά et ἐπιεικεῖς signifient dans notre chapitre « nobles, supérieurs au commun des mortels », alors que ce même ἐπιεικεῖς, au chapitre 13, aurait le sens moral de « bons, honnêtes » (non moins arbitrairement, Gudeman [39], p. 238 lui donne le sens de « nobles » !). En fait il est difficile de déterminer la valeur exacte de ces concepts parce qu'ils sont à la fois esthétiques, moraux et, comme ici, sociaux (voir notre note 201). C'est seulement par une analyse de leur contexte et des exemples qui pourraient s'y trouver que l'on se fera une idée de leur signification réelle. A la suite d'une telle étude, Vahlen ([137], p. 163-4, note 3) aboutit à la conclusion que ἐπιεικῆς et χρηστός doivent être pris dans un sens moral uniquement, σπουδαῖος dans un sens moral et esthétique. Ses vues, exactes en tout cas en ce qui concerne χρηστά au début de notre chapitre, s'opposent donc à celles de Rostagni, dont l'hypothèse est d'ailleurs très affaiblie par cette double acception du terme ἐπιεικεῖς aux chapitres 13 et 15. Sur la valeur de ces termes, voir aussi Friedrichs (70), p. 716-21 et Verdenius (144), p. 244-9.

237. Selon Rostagni (41), p. 83-4 et 87, ὅμοιον signifierait dans les deux cas « che i caratteri siano naturali » et les deux passages se complèteraient l'un l'autre. Il nous semble que cet adjectif « naturel » est bien vague et que l'exemple choisi par Rostagni pour illustrer ce qu'il entend (non deve lo schiavo per eccesso di nobiltà essere troppo poco schiavo, o simili) serait plutôt un exemple de caractère μὴ ἀρμόττον (cf. 54 a 22-4) — confusion inévitable si l'on donne à ὅμοιον le sens de « naturel » et qu'on n'évitera qu'en s'en tenant au sens traditionnel de « conforme au type historique ».

238. Voici les passages sur les ζῆθη qui nous paraissent difficilement conciliables : (a) 48 a 1-4, 25-7, b 24-6, 49 a 2-6, 54 a 16-20 — (b) 48 a 4-6, 11-4, 52 b 34-6, 53 a 7-17, 54 b 8-14, 56 a 19-23. Est-ce un hasard que sous (a) nous ayons uniquement des passages anciens, sous (b) uniquement des passages récents ?

239. Sur ce sujet, Bywater (33), p. XV et 210.

240. Schrader (117), col. 548, Vahlen (137) II, p. 133-4 ; (28) — snivis, entre autres, par Gomperz (82) III, p. 13.

241. Bywater (52), p. 50 ; (33), p. 250-1 — suivi par Valgimigli (42), ad loc. ; Rostagni (41), ad loc. ; Sykoutris (40), ad loc.

242. Bywater ([33], p. 249) pense qu'Aristote employa ὄψις — le μέρος au lieu de l'εἶδος — parce que la langue grecque n'offrait pas d'adjectif correspondant à notre « spectaculaire ». Cette explication n'est pas convaincante, car, si Aristote avait vraiment voulu considérer cette tragédie « spectaculaire » comme un quatrième εἶδος à mettre sur le même pied que les précédents, il aurait certainement écrit : ἡ μὲν πεπλεγμένη ... ἡ δὲ παθητικὴ ... ἡ δὲ ἥθικη ... ἡ δὲ διὰ τῆς ὄψεως (ou une expression analogue), alors que la leçon de Bywater τὸ δὲ τέταρτον ὄψις ne donne ici aucune signification satisfaisante. Pour pouvoir discuter cette question de l'ὄψις, il nous faut un peu anticiper sur la suite de notre exposé et dire que pour nous, comme pour la plupart des interprètes de la Poétique, le quatrième εἶδος est la tragédie ἀπλή. Bywater (loc. cit. = Sykoutris [40], ad loc.) prétend que ce dernier genre n'en est pas vraiment un, étant seulement le négatif de la tragédie πεπλεγμένη, dont il ne possède pas les μέρη distinctives : περιπέτεια et ἀναγνώρισις, et que si l'on voulait en tenir compte il faudrait encore ajouter l'ἀήθης τραγωδία (50 a 25), elle aussi, négation de l'ἥθικη τραγωδία. Cette affirmation repose sur un certain nombre d'erreurs, ou en tout cas de confusions que nous n'avons pas besoin de réfuter, puisqu'en deux endroits (10, 52 a 12-8 et 24, 59 b 8-17) Aristote montre clairement que l'ἀπλή τραγωδία et l'ἀπλή ἐποποιία sont des εἶδη de ces deux genres. Quant aux arguments de Rostagni (41), p. 105, (1) que nous avons ici une gradation des εἶδη, de la meilleure tragédie à la plus mauvaise (= Valgimigli [42], p. 131), (2) que cette tragédie ὄψις est plus ou moins identique à l'ἀπλή (= Sykoutris [40], ad loc.), (3) que cette tragédie « spectaculaire » nous permet de déterminer quatre parties

(μέρη) correspondantes, ils sont ou faux (ainsi le second, car la tragédie ὄψις n'a pas plus d'affinités avec l'ἀπλή qu'avec les trois autres εἶδη) ou alors ne servent à rien (ainsi le premier, puisque cette gradation subsiste que l'on suppose ὄψις ou ἀπλή comme quatrième εἶδος, sur ce sujet Bassett [44], p. 12 — et le troisième, puisque nous pourrions aussi déterminer les 4 μέρη correspondantes en adoptant ἀπλή, voir p. 145-6). Contre cette hypothèse de l'ὄψις, on relèvera, avec Tkatsch (132) II, p. 86, que ce terme étant déjà une des μέρη qualitatives de la tragédie (chapitre 6) il est bien maladroit d'en faire, par surcroît, une de ses εἶδη et que cette assimilation malencontreuse ne peut qu'obscurcir les idées fondamentales de la Poétique. Notons enfin que les raisons paléographiques, à l'origine de cette interprétation de Bywater, peuvent donner lieu à une autre explication plus conforme à l'esprit et à la lettre de notre ouvrage (voir p. 144) et que cet argument de base en faveur d'ὄψις comme quatrième εἶδος — le seul en fait — disparaît à son tour. Pour d'autres objections, voir notes 243 et 251.

243. Ce qui n'a pas manqué d'embarrasser sérieusement les partisans de τερατώδες ou d'ὄψις. Preuve en soit les commentaires de Bywater et de Rostagni : « As a further point of resemblance Aristotle observes that epic poetry divides into the same species as Tragedy... This statement... is not quite consistent with that in 18, 1455 b 32... ; as there was no such thing as a « spectacular » epic, Aristotle makes out the parallelism by recognizing the ἀπλή ἐποποιία as a distinct species of epic (= Sykoutris [40], p. 152, n. 1) » (33), p. 310-1 — « Veram. le quattro specie qui enumerate per l'Epop. non corrispondono de tutto alle quattro specie della Trag. quali furono espote in XVIII, 55 b 32 sgg. ; poichè là in luogo della ἀπλή figurava una specie fondata sulla ὄψις. Però questa divergenza potè ad Arist. sembrare superficiale, per le ragioni che abbiamo dette ivi (et que nous avons réfutées dans la note précédente) » (41), p. 144.

244. (6), ad loc.

245. (51), p. 757.

246. (44), p. 12.

247. (21), = Hardy (37) et Verdenius (144), p. 256. Dans sa

seconde édition Susemihl adopte la leçon d'Ueberweg τὰ μύθου (voir note 252).

248. (137), p. 135-7. Bonne discussion du problème.

249. (33), p. 249-50.

250. Par exemple Hermann (14), p. 126-9, qui croit que, dans la version originale de la Poétique, au paragraphe sur le πάθος au chapitre 11 (52 b 9-13), en succédait un autre sur l'ἦθος, et qui prétend que les quatre μέρη en question (περιπέτεια, πάθος, ἦθος, ἀναγνώρισις) sont traitées dans les chapitres 13 à 16. Contre l'existence d'une lacune sur l'ἦθος, on fera remarquer que 24, 59 b 11-2 (καὶ γὰρ περιπετειῶν δεῖ καὶ ἀναγνώρισεων καὶ παθημάτων) montre qu'Aristote n'a jamais envisagé plus de trois μέρη du μῦθος. De plus, le chapitre 13 traite de la μεταβολή plutôt que de la περιπέτεια (voir Vahlen [137], p. 104 et 112-3) et le chapitre 15 des ἤθη plutôt que de l'ἦθος (voir Bassett [44], p. 7-9). Cette dernière objection s'adresse aussi à Howald ([94], p. 220-1), qui, sur les traces d'Hermann mais sans aller jusqu'à supposer une lacune au chapitre 11, croit que ces quatre chapitres sur les περιπέτεια, πάθος, ἦθος et ἀναγνώρισις sont les restes d'un traité primitif, amalgamé plus tard par Aristote à sa Poétique. Bassett ([44], p. 4-9), lui, pense que les μέρη auxquelles le Stagirite fait allusion sont : la περιπέτεια et l'ἀναγνώρισις (chapitre 16), le πάθος (14) et l'ἦθος (13) (qu'il ne faut pas confondre avec la description des ἤθη au chapitre 15). S'il est exact que le chapitre 13 se rapporte, en partie du moins (53 a 12-3 et 30-9), à l'ἦθος, on s'étonnera pourtant de n'y pas rencontrer ce terme et l'on maintiendra, avec Vahlen (voir plus haut), que son véritable sujet est la μεταβολή. Sur les vues analogues d'un Vahlen et d'un Gudeman, voir notes 220 et 210. Pour notre part, nous croyons que toutes ces interprétations doivent être rejetées, non seulement parce qu'elles appellent des objections, mais surtout parce qu'elles émanent d'idées fausses sur la structure du texte de la Poétique.

251. Valgimigli (42), p. 130-1 ; Rostagni (41), p. 105-6 ; Sykoutris (40), ad loc. A supposer qu'il existât vraiment une tragédie « spectacle », nous aurions alors quatre μέρη à l'origine des quatre εἶδη envisagés dans notre passage. Mais, répétons-le (voir note précédente), le chapitre 15 traite des ἤθη, non de l'ἦθος qu'on

ne trouve mentionné nulle part, si bien que la phrase *τοσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη* ne peut décemment y contenir une allusion.

252. D'où les corrections arbitraires de τὰ μέρη en τὰ μύθων (Tyrwhitt [15], p. 166), τὰ μύθου ou τοῦ μύθου (Ueberweg [22], p. 106, = Susemihl [24]), corrections qui d'ailleurs ne font disparaître qu'une partie des difficultés, puisque les objections que nous avons faites dans les deux notes précédentes subsistent que l'on adopte τὰ μέρη, τὰ μύθου ... etc.

253. (39), p. 316-7.

254. On peut hésiter ici entre ἠθικόν, plus logique mais conjectural (voir App. critique), et ἠθική qui serait un accord *ad sensum*. Si cette dernière leçon était certaine on aurait une preuve de l'ancienneté de la remarque (ἀναγνώρισις γὰρ διόλου) qui la sépare de πεπλεγμένον.

255. Nous avons ici un curieux exemple d'une leçon *πρὸς γὰρ* τούτοις, attestée par tous les manuscrits, mais qui n'offre aucun sens dans le texte actuel (voir Vahlen [138] III, p. 331-2, note 20 ; Bywater [33], p. 313). Or, si nous supposons, comme nous le ferons bientôt, que cette remarque a été d'abord marginale et qu'elle était destinée à expliquer, non pas ce qui la précède dans le texte actuel, mais *ὡς ἅπασιν* "Ὅμηρος κέχρηται καὶ πρῶτος καὶ ἱκανῶς (= *πρὸς γὰρ τούτοις λέξει καὶ διανοίᾳ πάντας ὑπερβέβληκεν*), le γὰρ qu'elle contient non seulement se justifie mais devient même indispensable. Aristote montre que la supériorité d'Homère se manifeste dans tous les genres, car il a employé les quatre εἶδη dans l'Iliade et l'Odyssée (première rédaction), et cela reste vrai si l'on prend en considération les μέρη qualitatives, car il les a tous surpassés par la λέξις et la διάνοια (deuxième rédaction). Il ne faut donc pas changer ce *πρὸς γὰρ τούτοις* en *πρὸς δὲ τούτοις* ou en une expression analogue, comme récemment encore Tkatsch (132) II, p. 108 (le témoignage de Σ n'est pas décisif ici, voir App. critique) suivi par Gudeman (39), p. 400 et par Solmsen (121), p. 194, note 1.

256. (121), p. 194-5.

257. δεῖ εἶναι, <δεῖ εἶναι> en b 10, <δεῖ εἶναι — plutôt que

ἔστιν comme le voudrait Solmsen > en b 11, δεῖ, <δεῖ> ἔχειν καλῶς>, κέχρηται.

258. (121), p. 194.

259. Remarquons seulement que ce nouveau thème, un élargissement de l'ancien, doit peut-être son existence à des idées que l'on retrouve dans la Rhétorique, surtout au deuxième livre, où ἦθος et le πάθος sont considérés comme des moyens à la disposition de l'orateur pour influencer son auditoire. Qu'on transpose ces idées dans le domaine de la tragédie et de l'épopée et l'on aura deux nouveaux εἶδη très efficaces (voir chapitres 13 et 14) s'ajoutant aux deux εἶδη primitifs (ἀπλή-πεπλεγμένη). On a dit (Bywater [33], p. 248), il est vrai, que cette division en quatre des εἶδη est antérieure à Aristote. Il faudrait encore le prouver. Remarquons aussi qu'au beau milieu de l'énumération des genres poétiques du chapitre 1 nous rencontrons une phrase διὰ γὰρ τῶν σχηματιζομένων ῥυθμῶν μιμοῦνται καὶ ἦθη καὶ πάθη καὶ πράξεις (47 a 27-8) qui, par sa mention de ἦθος mais surtout du πάθος, semble impliquer déjà l'existence du thème des quatre εἶδη. Cette analogie, ajoutée au fait qu'elle coupe fâcheusement la structure de la phrase (voir p. 20-1), nous permet d'en faire une notice marginale insérée ultérieurement dans le contexte.

260. Ainsi Solmsen (121), p. 195, lequel pense qu'Aristote a introduit, au chapitre 24, les remarques sur les μέρη pour rappeler ce qu'il avait dit à la fin du chapitre 5.

261. Même si ἦθος ne se confond pas en fait avec ἦθη, puisque l'un signifie la moralité de l'action (où le bon est récompensé, le mauvais puni, comme dans l'Odyssée), l'autre la peinture des caractères (sur cette distinction, Bassett [44], p. 4-9), on ne se représente pas très bien comment Aristote aurait pu introduire ce nouveau concept, si voisin de l'ancien, sans créer de confusion.

262. Aussi jugera-t-on inutiles les additions d'un Susemihl. (21) : ... καὶ παθημάτων <καὶ ἠθῶν> en 59 b 11-2, ou d'un Bursian (51), p. 758 : ἔτι <δὲ τὰ ἦθη καὶ> τὰς διανοίας καὶ τὴν λέξιν en 59 b 12. Vahlen ([134], p. 81-2) a raison de dire que cette addition de Bursian est insuffisante et qu'il faudrait encore insérer καὶ ἦθεσι entre πρὸς γὰρ τούτοις et λέξει en 59 b 16 (Spengel [124], p. 336, qui se rallie aux vues de Bursian, verrait plutôt une

seconde lacune entre ἡθικὴ et πρὸς γὰρ τούτοις, dans laquelle Aristote aurait mentionné non seulement les ἤθη, mais le μῦθος!). Nous citons ces opinions érudites pour montrer qu'il vaut mieux s'en tenir au texte actuel, de peur de tomber dans des complications à n'en plus finir, et d'autant plus que, si notre interprétation est juste, ce texte se défend fort bien.

263. Et pourtant, au premier abord, son début (52 b 30-53 a 12) semblerait être ou lacuneux ou trop complet. En effet, à propos de la nature du personnage tragique par excellence, Aristote rejette successivement :

- (1) les hommes ἐπιεικεῖς passant du bonheur au malheur (b 34-6)
- (2) les hommes μοχθηρούς passant du malheur au bonheur (b 36-53 a 1)
- (3) les hommes σφόδρα πονηρούς passant du bonheur au malheur (a 1-7), pour conclure par :
ὁ μεταξύ ἄρα τούτων λοιπός. ἔστι δὲ ... (a 7-12).

Le terme λοιπός impliquant une énumération exhaustive, on s'est demandé pourquoi manquait :

- (4) les hommes ἐπιεικεῖς passant du malheur au bonheur.

Il y aurait là une omission étrange à moins qu'on ne fasse le raisonnement inverse et qu'on ne se demande si l'énumération originale n'a pas été obscurcie par l'addition ultérieure d'une notice marginale, par exemple de (3) qu'on peut fort bien détacher de son contexte. Cette forme simplifiée du texte serait aussi logique que celle que nous avons dans la Poétique actuelle, et même que celle que nous aurions si nous admettions un quatrième cas. Il y a donc trois possibilités. Par esprit de conservatisme, mais aussi pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, nous nous en tiendrons au texte tel qu'il est aujourd'hui, et c'est ce qui nous permet d'affirmer qu'il n'y a pas lieu de douter de l'homogénéité de ce chapitre 13.

264. Vahlen ([137], p. 157-8, note 2) a montré, contre Ritter et Susemihl ([18], p. 74 ; [21], ad loc. — suivis par Gudeman [39], p. 241), que cette remarque n'est pas nécessairement une glose apocryphe, puisqu'on rencontre souvent dans les œuvres d'Aristote de ces observations qui nous paraissent superflues à nous.

265. (44), p. 7-9.

266. Remarque déjà faite par Bywater (33), p. XV et 210.

267. On a attribué à ce terme deux significations : 1^o « sympathie, participation au malheur d'autrui, sentiment d'humanité » (Vahlen [137], p. 99 et 145 : die menschliche Theilnahme ; Bywater [33], traduction et p. 214 : human feeling, fellow-feeling, kindness, tender-heartedness, commiseration — sentiment qui se distingue de l'ἔλεος en ce qu'il n'a pas de base morale ; Gudeman [39], p. 240 ; Bignami [47], p. 111) ; 2^o « sentiment de justice, satisfaction produite par la récompense des bons et le châtement des mauvais » (Twining [16] II, p. 104-5 ; Susemihl [21], traduction et p. 181, note 121 : Gerechtigkeitsgefühl ; Butcher [29], traduction et p. 281, note 2 : moral sense ; Rostagni [41], p. 69-70 ; Valgimigli [42], p. 98, note 1 ; Bassett [44], p. 7-9). Notons que Rhétorique II, 1390 a 19-21 : ἐλεητικοὶ δὲ καὶ αἱ γέροντές εἰσιν ἀλλ' οὐ διὰ ταῦτό τοις νέοις· οἱ μὲν γὰρ διὰ φιλανθρωπίαν, οἱ δὲ δι' ἀσθένειαν n'est pas décisif, car on peut penser, avec Bywater, que « the tender-heartedness of the young is said to make them easily moved to pity », mais aussi bien qu'Aristote fait allusion ici à cet idéalisme, à ce sentiment de justice, particulièrement aigu chez les jeunes gens, qui les fait participer et se dévouer, corps et âme, à une cause qu'ils considèrent juste. Rien que la première signification s'accorde mieux avec l'étymologie et le sens habituel du terme φιλόανθρωπον, on lui préférera néanmoins la seconde, parce que plus conforme au contexte qui doit être le facteur déterminant dans une discussion de ce genre. En effet, dans les deux passages (en 52 b 36-53 a 1 οὕτε ... φιλόανθρωπον nous renseigne sur ce que ce φιλόανθρωπον n'est pas, non sur ce qu'il est) où Aristote mentionne ce terme (53 a 1-3 et 56 a 19-23), il s'agit d'un méchant qui tombe dans le malheur et la forme de ces deux passages, surtout celle du second, ne laisse aucun doute sur la pensée du Stagirite. Il nous indique que le public prend plaisir à voir le « villain » vaincu dans sa « spécialité » (σοφός - ἐξαπατηθῆναι et ἀνδρείος - ἡττηθῆναι). On pense aussitôt à la morale du « Renard et la Cigogne » : à trompeur, trompeur et demi, ou alors à ces matches de pugilat américain où le héros finit toujours par triompher de son adversaire, pour la grande joie du public et le profit des organisateurs ! Nous sommes bien loin du « tender-beartedness » et de la « commiseration » d'un Bywater, dont le commentaire de ce passage n'est pas satisfaisant (p. 254 — pas plus que celui de Vahlen, p. 145). Nous adopterons

donc la seconde interprétation de ce terme φιλόνηρωπον tout en nous demandant si l'on ne pourrait pas garder quelque chose de la première, en disant que ce sentiment de justice, de moralité au théâtre est une condition essentielle de notre sympathie, ou à défaut de celle-ci, de notre intérêt pour les personnages du drame (ainsi Rostagni : « sentimento di giustizia e di umanità »). Quant au μιαρόν (sur son opposition à φιλόνηρωπον, voir Rostagni [41], p. 69-70, = Sykoutris [40], ad loc.), ce sera le « dégoût » provoqué par l'injustice du sort de ces mêmes personnages. Notons enfin que, dans un article (75), Galli donne à ce terme de φιλόνηρωπία un sens très général et très vague. Ce serait un sentiment qui englobe έλεος et φόβος.

268. Rostagni ([41], p. XL, 32-3 — et déjà [113], p. 10 et [207], p. 458) construit toute une théorie selon laquelle le φιλόνηρωπον ferait partie, au même degré que l'έλεος και φόβος, de la définition de la tragédie. Aristote répondrait ainsi aux objections de Platon contre l'art et son immoralité, en montrant que, pour émouvoir les spectateurs, une tragédie doit, par définition, être morale. De cette supposition subtile, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne repose sur aucun élément positif et qu'elle se heurte aux faits (1) qu'Aristote aurait certainement mentionné ce terme dans la définition du chapitre 6, s'il lui avait attribué tant d'importance, (2) que partout ailleurs et dans les parties anciennes de l'ouvrage έλεος και φόβος sont cités seuls, (3) que le chapitre 18, où reparait φιλόνηρωπον, est récent pour des raisons différentes. Il faut donc en conclure que, contrairement à ce qu'en pense Rostagni, l'idée de φιλόνηρωπία est secondaire dans notre Poétique et n'appartient pas à la rédaction originale.

269. Sur une difficulté d'interprétation soulevée par le thème des quatre actions possibles en 53 b 26-54 a 9, voir notre article (105).

270. Dacier (11), p. 235-7; Twining (16) II, p. 126-7; Lessing (186) V, p. 64-72; Teichmüller (129) II, p. 78-82; et surtout Vahlen (137), p. 112-3, dont l'interprétation a été généralement acceptée par les adversaires de la « contradiction » (Gudemán [39], p. 266; Rostagni [41], p. 81; Sykoutris [40], p. 118, n. 5). Selon lui, Aristote traiterait au chapitre 13 de la μεταβολή (= μετάβασις), du dénoûment d'une action; au cha-

pitre 14, en revanche, du πάθος, c'est-à-dire d'un élément émotionnel qui peut survenir à tout moment dans une action, non pas uniquement à la fin comme la μεταβολή. Il reconnaît d'ailleurs que μεταβολή et πάθος coïncident parfois, mais, cela loin d'être contradictoire, prouve seulement qu'une tragédie ne peut pas toujours tout avoir. Cette explication est trompeuse, car — comme on l'a souvent remarqué — cette coïncidence est de règle générale, comme le prouvent les exemples du chapitre 14. Plutôt que de recourir à une telle explication, ou à un bouleversement du texte (comme Susemibl [21], p. 90, note 5), nous constaterons simplement cette divergence de vues sur l'issue d'une tragédie, comme l'ont fait avant nous Hermann (14), p. 149; Gomperz (82) II, p. 13; Bywater (33), p. 225 et MacGregor Marshall (188), p. 195-202, pour n'en citer que quelques-uns.

271. En 13, Aristote montre comment obtenir le maximum d'ἔλεος καὶ φόβος; en 14 aussi, mais en évitant autant que possible le μακρόν. Sur ce sujet, voir Gomperz, Bywater et MacGregor (références dans la note précédente).

272. Teichmüller (129) I, p. 130-1; Sykoutris (40), ad loc.

273. Rostagni (41), ad loc. qui le défend bien entendu, doit reconnaître : « per quanto ciò sia stilisticam. duro : ma Arist. forse lo consente ».

274. Contre Lobel (98), p. 79, qui se prononce pour la première solution, on fera remarquer que τὸ δὲ ὅτι ἀνεῖλεν ὁ θεὸς ἐλθεῖν ἐκεῖ doit être complété par διὰ τινὰ αἰτίαν, sinon nous aurions τὸ δὲ δὲ ὅτι ἀνεῖλεν ... etc.

275. C'est l'explication de Düntzer ([61], p. 180 = Vahlen [134], p. 77-9; Bywater [33], p. 245-6).

276. (33), p. 248.

277. Susemibl (21), p. 7-8 (idée analogue déjà chez Twining [16] I, p. 156, note 6); Bywater (33), p. 248. Gudeman ([39], p. 320) s'est opposé à cette manière de voir, mais sans nous convaincre.

278. Nous avouons ne pas comprendre pourquoi Gudeman ([39], p. 320) veut rapprocher V de VII.

279. (121), p. 193.

280. Comme le veut Sykoutris (40), ad loc.

281. Spengel ([124], p. 325) y voit une référence à 5, 49 b 12-6 et à 17, 55 b 15-23. Plus prudents, Bywater ([33], p. 252) pense que « the reference here is clearly one of Aristotle's oversights », Rostagni ([41], p. 109) que « mai detto esplicitam. ma più volte implicito nel concetto ». Plus loin, en 62 b 3-11, Aristote fera bien une telle distinction entre la tragédie et l'épopée. Il pourrait éventuellement, dans une addition ultérieure, s'en souvenir et croire qu'il en avait déjà parlé. Il y a d'ailleurs entre notre passage et une notice marginale (9, 51 b 33-52 a I) une si grande ressemblance qu'ὅπερ εἴρηται πολλάκις pourrait la rappeler.

282. Sur cette question, voir notre article (105).

283. (82) III, p. 2-5.

284. (39), p. 311.

285. Moins nombreuses d'ailleurs qu'on ne l'a pensé parfois. En voici la liste : 51 a 10 [ὅρος]; b 32 [καὶ δυνατὰ γενέσθαι] que l'on ne trouve pas en Σ; 53 a 31 [σύστασις]; 55 a 28 [τὸν θεατὴν]; b 7 [ἔξω τοῦ καθόλου]; 62 a 16 [καὶ τὰς ὄψεις]; à laquelle on ajoutera deux erreurs par anticipation : 48 a 16 [μιμήσαιτο ἄν τις]; 60 b 20 [ἢ ἀδύνατα πεποιήται], ainsi qu'un certain nombre d'additions au texte, provoquées directement ou indirectement par l'incorporation de notices ou de passages récents : 47 a 26 [μιμῆται]; 49 a 14-5 [ἢ τραγωδία]; 52 b 25-7 [μέρη δὲ τραγωδίας ... ταῦτ' ἐστίν]; peut-être 57 a 2-3 [πεφυκυῖα ... τοῦ μέσου]. On pourrait ranger également, dans cette dernière catégorie, les καί, ἢ, πρὸς δὲ τούτοις et autres expressions coordinatives employées par l'arrangeur de la Poétique pour souder les notices marginales à leur contexte.

286. Sur la date de ces feuilles, voir Jaeger (182), p. 347-9 et Rostagni (41), p. XXVI-XXVII.

287. Voir Rostagni (41), p. XXI-XXII (pour 48 a 31).

288. Sur cette question, voir Heitz (176), p. 25-7 et Littig (187) I, p. 16-7 et II, p. 16-8.

289. Phys. IV, 10, 217 b 30-1 ; Met. I, 1, 1076 a 28-9 ; Eth. Nic. I, 13, 1102 a 26-7 ; ibid. VI, 4, 1140 a 2-3 ; Eth. Eud. I, 8, 1217 b 22-3 ; ibid. II, 1, 1218 b 33-4 ; Pol. III, 6, 1278 b 31-2 ; ibid. VII, 1, 1323 a 21-3.

290. Des nombreuses significations attribuées à cette expression ἐν τοῖς ἐξωτερικοῖς λόγοις (voir Bernays [151], p. 29-93 ; Diels [159] ; Hamelin [173], p. 53-7), nous n'en retiendrons que deux : (1) celle de Bernays, adoptée généralement aujourd'hui, pour qui Aristote désignerait ainsi ses dialogues, autrement dit ses écrits diffusés « en dehors » du Lycée ; (2) celle de Diels, pour qui notre philosophe ferait plutôt allusion aux discussions philosophiques de tout genre (διαίρεσεις académiques, débats sophistiques, opinions populaires, etc.), simples δόξαι, qui s'opposent aux λόγοι κατὰ φιλοσοφίαν, aux recherches vraiment scientifiques du Lycée. Dans un cas, donc, l'adjectif ἐξωτερικός désignerait des écrits de nature différente (publiés en dehors de l'école) ; dans l'autre, une méthode d'investigation différente (distincte de celle de l'école). Contre Bernays, Diels a relevé que, dans un passage au moins (Phys. IV, 10, 217 b 30-1, auquel on ajoutera Pol. I, 5, 1254 a 33-4 : ἐξωτερικωτέρως σκέψεως), il ne peut s'agir que d'une opposition de méthode. Contre Diels, on a objecté que tous les autres passages font bien allusion aux dialogues (et autres écrits) publiés par Aristote en dehors du Lycée. Comme d'autre part il n'est guère possible d'envisager une signification plus large, englobant les deux précédentes, nous laisserons la question ouverte. Ce n'est d'ailleurs pas la résoudre que de supposer, comme le fait Shute (212), p. 103, que toutes ces références sont des interpolations de commentateurs !

291. Nous pensons à l'explication, peut-être d'origine néopythagoricienne (Jaeger [182], p. 32-3), des contradictions, que l'on constatait entre les écrits exotériques et ésotériques (et qui ne nous étonnent plus aujourd'hui qu'on interprète génétiquement la pensée d'Aristote). Les écrits exotériques, destinés au grand public, n'auraient contenu que des doctrines fallacieuses, alors que les écrits ésotériques, réservés au petit nombre des initiés, révéleraient la véritable et secrète pensée du Maître.

292. Sur la manière dont les πραγματεῖαι actuelles se sont peu à peu formées, voir l'intéressant exposé de Jaeger (181), p. 150-63.

293. (181), p. 135.

294. Op. cit., p. 135-6.

295. Op. cit., p. 135-6. Voir notre note 308.

296. (212), p. 3-4.

297. En général, on en cite comme preuve la fin des Réfutations Sophistiques, où Aristote s'adresse à son auditoire en ces termes : εἰ δὲ φαίνεται θεασαμένοις ὑμῶν ὡς ἐκ τοιούτων ἐξ ἀρχῆς ὑπαρχόντων ἔχειν ἢ μέθοδος ἰκανῶς παρὰ τὰς ἄλλας πραγματείας τὰς ἐκ παραδόσεως ἠδὲξιμένας, λοιπὸν ἂν εἴη πάντων ὑμῶν ἢ τῶν ἠκροασμένων ἔργον τοῖς μὲν παραλελειμμένοις τῆς μεθόδου συγγνώμην τοῖς δ' εὐρημένοις πολλὴν ἔχειν χάριν (184 b 3-8). L'étroite relation entre les traités et l'enseignement d'Aristote n'est plus questionnée aujourd'hui (voir, par exemple, Ross [203], p. 17). Nous aurons l'occasion de la préciser bientôt.

298. Sur ces accessoires, voir Jackson (180).

299. Ce sont les διαγραφαί (voir Bonitz [155], p. 178 a 21-5). On sait aussi que les Ἀνατομαί, aujourd'hui perdues, étaient une collection de planches anatomiques (sur cette question, Bonitz [155], p. 104 a 4-17 et Manquat [190], p. 15-6).

300. Ross (203), p. 17 : « They (most of the works) show a fullness of expression and an attention to literary form which is incompatible with their being mere rough memoranda for lectures. »

301. On trouvera, à la note 308, une critique des arguments sur lesquels Gudeman se fonde pour soutenir la même hypothèse.

302. Ne soyons pas trop absolu. Jaeger ([181], p. 135) pense que Met. A 1-5 et Anal. pr. A, 1, 24 a 10-5 sont peut-être des ὑπομνήματα d'Aristote, alors que Met. K, 8, 1065 a 27-K, 12 ; Phys. H ; Met. ᾱ et K, 1-8, 1065 a 26 seraient des résumés d'élève. Il est d'ailleurs probable qu'un examen détaillé de l'œuvre aristotélicienne ferait découvrir d'autres de ces exposés qui n'étaient pas destinés à être publiés.

303. (173), p. 59. C'est du reste l'opinion la plus répandue aujourd'hui, sinon la mieux fondée.

304. Saisissons cette occasion pour indiquer quelle est la position de la critique envers ces questions (pour plus de détails, se reporter à Düntzer [61], p. 3-8 ; Susemihl [21], p. 1-3 ; Gudeman [39], p. 1-5). *Cahier de notes de cours* : Twining (16) I, p. XIV ; Spengel (122), p. 221-2 ; Susemihl (24), p. 1 ; aujourd'hui communis opinio. *Revu et augmenté* : Hermann (14), p. V-VI ; Cbrist (27), p. V-VI ; Solmsen (121) — plus ou moins : Gomperz (82) II, p. 2-5, 20-1 ; Hardy (37), p. 8-10 ; Gudeman (39), passim ; Bates (45), p. 85. *Pas destiné à la publication* : Gudeman (39), p. 3-6 ; Bates (45), p. 84-5 ; Oellacher (195), p. 170, 176 — la plupart des interprètes ne se prononcent pas sur cette question. Passons ensuite aux idées fausses que l'on se fait sur ce sujet. *Notes de cours rédigées par un élève* : Stabr (20), p. 13. *Texte homogène comme celui des autres πραγματεῖαι* : opinion courante. *Brouillon, esquisse d'un autre ouvrage* : Castelvetro (9), p. 2 a ; Hermann (14), p. III-V ; Bywater (33), p. 295, 347 — dans la note 308, nous verrons dans quelle mesure cette opinion est défendable. Comme on n'y croit plus de nos jours, nous passerons les hypothèses que la Poétique aurait été bouleversée, diminuée par un « excerptor » lequel se doublait parfois d'un « interpolator ». Pour Cooper enfin (55), p. V, XXVI-XXVII, (57), p. 4-6, 84, (58), p. 9, etc., notre ouvrage pourrait être des notes de cours, augmentées par Aristote au cours de sa carrière de professeur, ou des notes d'élève, ou un résumé, un extrait alexandrin ou plus récent d'un ouvrage authentique, ou enfin contenir des matériaux pour un dialogue(!).

305. (181), p. 138-44.

306. Bon exposé sur les particularités de ce style chez Gudeman (39), p. 5-6.

307. Notons, en passant, que l'état même de notre Poétique, avec ses notices marginales et ses additions plus étendues, implique plus ou moins une rédaction originale sur des tablettes de cire, qu'on employait précisément pour des brouillons (voir Birt [154], p. 289), alors que les autres traités ont probablement été écrits sur des rouleaux de papyrus.

308. L'idée d'une coexistence de deux écrits sur la poésie n'est pas nouvelle. Elle a été soutenue il y a longtemps déjà, par

Düntzer, puis, plus récemment, par Gudeman et par Oellacher. Seulement, si nous acceptons certains de leurs arguments secondaires, dont nous nous servirons dans notre démonstration, nous ne sommes d'accord ni avec la conception qu'ils se font des rapports de ces deux écrits, ni avec leurs arguments de base, qui nous semblent être ou franchement faux ou insuffisants. Examinons-les.

Pour Düntzer (61), p. 14 et 16-7, notre Poétique serait un ouvrage complet sur le μῦθος dans lequel Aristote n'aurait jamais eu l'intention de parler du γελοῖον, et qu'il faudrait, en conséquence, distinguer de la πραγματεία τέχνης ποιητικῆς β, à laquelle renvoie d'ailleurs, au chapitre 15, εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις ἰκανῶς (54 b 17-8). Comme la première partie de ce raisonnement a déjà été réfutée (p. 122-3) et que la seconde en dépend, nous ne nous y arrêterons pas.

C'est sur cette référence du chapitre 15 que se fonde Gudeman (86), col. 1284, (39), p. 286-7, pour affirmer que la Poétique n'a pas été publiée, puisque Aristote l'oppose aux ἐκδεδομένοι λόγοι, et qu'il doit exister, par suite, un autre ouvrage περὶ ποιητικῆς, auquel se rapporte précisément ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις. Que vaut cet argument ? Nous reconnaissons, avec Gudeman, que notre Poétique ne peut être ἐκδεδομένη dans le même sens que l'ouvrage auquel il est fait allusion au chapitre 15 (ceci contre Bernays [151], p. 13, qui donne à ἐκδεδομένοις la signification de ἤδη [ou de πρότερον] ἐκδ. et ne voit ainsi qu'une différence de temps, non pas de nature, entre les deux écrits). Autrement dit, si cet ouvrage ἐκδεδομένος est un dialogue, la Poétique pourrait être ou bien à demi publiée comme les autres traités, ou non publiée ; si, en revanche, c'est déjà un traité à demi publié, alors il va de soi que la Poétique ne peut être considérée comme un écrit publié. Gudeman, qui ignore ces diverses possibilités — pour lui il n'y a pas de milieu, un ouvrage sera publié ou pas — voit donc, dans cette référence du chapitre 15, une allusion, non pas au dialogue Περί Ποιητῶν, mais à la Πραγματεία περὶ ποιητικῆς, c'est-à-dire admet la seconde des deux possibilités que nous venons de relever. C'est ici que nous ne sommes plus d'accord. En effet, ce faisant, il suppose d'abord que les πραγματεῖαι sont ἐκδεδομένοι — ce qui est improuvable — mais surtout il semble détruire implicitement (et peut-être inconsciemment) toute différence de nature entre celles-ci et les dialogues, puisqu'il les met sur le même plan comme écrits ἐκδεδομένοι. Il est vrai qu'il

pourrait nous répondre que ce qui distingue ces deux catégories d'écrits ce n'est pas le fait d'être publiés ou pas, mais celui de s'adresser à des publics différents. Oui, seulement *ἐκδεδομένοι λόγοι* doit être rapproché d'*ἐξωτερικοὶ λόγοι* et d'*ἐν κοινῷ γιγνόμενοι λόγοι* (De An. 1, 4, 407 b 28-30), expressions analogues sinon synonymes, qui montrent qu'Aristote faisait une distinction très nette entre ses écrits diffusés hors de l'école et ceux qu'il réservait à ses élèves, mais surtout qui nous permettent de dire qu'*ἐκδεδομένοι λόγοι* (littéralement : donnés au dehors) doit se rapporter, selon toute probabilité, à la première de ces deux catégories d'écrits. D'autre part, il semble bien invraisemblable que le Stagirite ait désigné par *ἐκδεδομέναι πραγματεῖαι* qui, comme on le sait, étaient des œuvres didactiques destinées au petit nombre de ses élèves. Mais, mieux encore que ces considérations, toujours sujettes à controverse, ce qui va nous prouver, en fin de compte, que l'hypothèse de Gudeman est insoutenable, c'est une difficulté qu'elle crée. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Pour Oellacher enfin (195), qui se rallie d'ailleurs aux vues de Gudeman sur le sens et la portée du renvoi *ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις* (p. 170 et 176, 174-5), le témoignage le plus important de l'existence d'une autre œuvre *περὶ ποιητικῆς* serait un fragment de cette œuvre même, retrouvé dans des papyrus (p. 179-81 et passim). Comme nous aurons l'occasion de reprendre bientôt cette question (p. 178-9), contentons-nous de dire que cet argument, malgré l'intérêt qu'il présente, ne suffit pas à soutenir une telle hypothèse.

Même si certaines raisons invoquées par ces philologues ne manquent pas de poids (nous les examinerons dans la suite de notre exposé), nous constaterons pourtant que leurs arguments de base ne prouvent d'une manière décisive, ni que notre Poétique n'a pas été publiée, ni qu'il existe, sur le même sujet, un autre écrit, perdu aujourd'hui. De plus, le fait de voir dans *εἴρηται ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις* une allusion à cet écrit crée une difficulté sérieuse qui rend cette conjecture bien invraisemblable. En effet, s'il en était ainsi, il faudrait supposer que la *Πραγματεῖα* perdue est antérieure à notre Poétique (*εἴρηται*). Comment, dès lors, expliquer qu'après avoir rédigé un ouvrage complet (les renvois de la Politique et de la Rhétorique en font foi) Aristote ait fait en quelque sorte marche arrière, puisqu'il aurait repris le même sujet mais d'une manière plus rudimentaire et dans un style moins poli (reproche déjà fait à Düntzer par Spengel [123],

col. 1268 et mal réfuté par celui-là [62], col. 283) ? L'explication d'un Düntzer sera que notre Poétique traite un sujet *différent* : le μῦθος. Nous avons vu plus haut que cette opinion est indéfendable. Gudeman, lui, ignore tout simplement la difficulté. Oellacher, enfin, se voit forcé d'établir toute une évolution entre le dialogue Περὶ Ποιητῶν, l'ouvrage auquel appartient le fragment sur papyrus (= ? Πραγματεία τέχνης ποιητικῆς β) et notre Poétique. Dans l'écrit perdu nous aurions déjà un traitement scientifique et méthodique des matières, mais reposant directement sur les recherches de détail d'Aristote et de ses élèves (autrement dit un écrit moitié συνταγματικόν, moitié ὑπομνηματικόν). Fondée sur celui-ci, notre Poétique serait une œuvre plus théorique (p. 179). Il y a plusieurs objections à faire contre ces vues. Tout d'abord, elles ne s'appuient sur rien de positif. Ensuite — les renvois de la Rhétorique nous l'indiquent — l'ouvrage perdu devait contenir un exposé plus complet et plus développé sur la ποιητικὴ λέξις que celui de notre Poétique (chapitres 21-2). Comment justifier cette diminution ? Comment justifier, de plus, que le style de la Poétique soit plus négligé que celui du fragment (voir Oellacher p. 180) si celle-là était vraiment une mise au point, une sorte de couronnement de l'écrit auquel se rattache celui-ci ? Enfin — mais ceci ni Düntzer, ni Gudeman, ni Oellacher ne le savaient — la structure même du texte de la Poétique exclut leur conjecture. Il faut donc reconnaître, avec la plupart des interprètes de la Poétique, une allusion, dans ce renvoi du chapitre 15, non pas au traité perdu sur la poésie, mais bien au dialogue Περὶ Ποιητῶν, et supposer, avec nous, que notre Poétique, simples notes de cours non destinées à la publication, est *antérieure* au dit traité, qu'Aristote aura rédigé plus tard ad usum scholarum. Cette différence nous semble capitale non seulement pour les rapports de ces deux écrits mais aussi pour leur place respective dans l'œuvre du Stagirite. Notons, en passant, que c'est dans ce sens très limité que l'on peut dire que la Poétique est l'ébauche, l'« adumbratio », le « rough draft » d'un ouvrage ultérieur. Comme les représentants de ce point de vue (voir note 304) ne se font pas la même idée que nous de la nature de notre ouvrage, leur interprétation doit être rejetée comme celle des autres.

309. Spengel (122), p. 227 ; Ritter (18), p. XIII ; Vahlen (136), p. 284 ; Gudeman, voir notre note 318. Réfutés par Vahlen (139), p. 295.

310. Susemihl (21), p. 5. Réfuté par Vahlen (139), p. 296.

311. Cooper (59), p. 157-8 et (58), p. 63-4. Dans notre Poétique Aristote s'intéresserait, non pas à la forme de la *κάθαρσις*, pour lui un fait d'observation indiscutable, mais aux moyens de la produire (moyens qu'on trouve exposés surtout aux chapitres 13 et 14). Contre cette interprétation on fera remarquer que, dans la Politique, on nous dit pourtant : *τί δὲ λέγομεν τὴν κάθαρσιν... πάλιν δ' ἐν τοῖς π. π. ἐροῦμεν σαφέστερον*, qui montre bien qu'Aristote pense à la nature de la *κάθαρσις*, non aux moyens de l'obtenir. Supposer une imprécision de sa part, avec Cooper, est un moyen un peu facile de tourner la difficulté. D'ailleurs, après ce renvoi, nous trouvons, dans la Politique, une analyse rudimentaire des effets de la *κάθαρσις* musicale, si l'on veut de sa forme, non pas des moyens de la produire !

312. Heitz (176), p. 101 ; Finsler (67), p. 3-12. Réfutés par Vahlen (139), p. 294-5 ; Mesk (104), p. 5-10 ; Gudeman (39), p. 168.

313. Rose (200), fr. 63 ; McMahon (101), p. 41-2, auxquels on ajoutera Rostagni pour qui la théorie de la *κάθαρσις* aurait été exposée aussi bien dans le Dialogue (voir p. 198-200) que dans le second livre perdu de la Poétique (voir note suivante). Réfutés par Vahlen (139), p. 294 ; Mesk (104), p. 4 ; Gudeman (39), p. 168.

314. On la rencontre déjà chez les commentateurs de la Renaissance, mais c'est surtout à cause de sa défense par Vahlen ([139], p. 296-8) que Bywater (33), p. XX111 ; Rostagni (113), p. 13 et (41), p. XLV ; Sykontris (40), p. 27* l'ont adoptée.

315. Nous avons montré plus haut (p. 67-8) que ces cas de définitions renvoyées s'expliquent facilement et qu'ils sont justifiés.

316. (139), p. 295. Argument repris par Bywater (33), p. XIV.

317. On trouvera, en partie, les objections que nous venons de faire chez Spengel (122), p. 227 ; Mesk (104), p. 12-6 ; Gudeman (39), p. 168.

318. Que ce renvoi de la Politique se rapporte au traité *περί ποιητικῆς* perdu a été remarqué d'abord par Düntzer (61), p. 39 et (62), col. 280, puis par Gudeman (39), p. 168 (= Oellacher [195], p. 170). Il nous semble inutile, d'ailleurs, d'admettre comme Gudeman une lacune, au chapitre 6 de la Poétique, où la *κάθαρσις* aurait tout de même été expliquée brièvement. Il suffit de supposer un commentaire oral. C'est ce que fait Gercke (167), col. 1053. Seulement nous ne voyons guère comment une telle interprétation peut se défendre, sans adopter notre hypothèse qu'il existe un autre écrit *περί ποιητικῆς* que le nôtre, puisqu'il faut bien que la référence de la Politique corresponde à quelque chose.

319. Cette ancienne conjecture de Maggi ([5], p. 273) et de Tyrwhitt ([15], p. 220) a été reprise récemment par Rostagni (41), p. 129.

320. C'est l'opinion courante : Vettori (7), p. 221-2 ; Spengel (122), p. 219, note* ; Susemihl (21), p. 11-2 ; Bywater (33), p. 92, etc. On a invoqué, pour la confirmer, le témoignage du *Tractatus Coislinianus* : *γίνεται δὲ ὁ γέλως ἀπὸ τῆς λέξεως κατὰ ὁμωνυμίαν, συνωνυμίαν, ἀδολεσχίαν...* (C. G. Fr., p. 50-1 Kaibel). Seulement, cette compilation byzantine remonte tout au plus à une source péripatéticienne et encore très indirectement et uniquement dans quelques-unes de ses parties. C'est tout ce que nous osons affirmer. Aussi, vouloir en tirer des conclusions sur le plan de notre Poétique nous paraît-il aventureux — comme d'ailleurs de ce commentaire de Simplicius : *καὶ γὰρ καὶ ὁ Ἀριστοτέλης ἐν τῷ περὶ ποιητικῆς συνώνυμα εἶπεν εἶναι ὧν πλείω μὲν τὰ ὀνόματα, λόγος δὲ ὁ αὐτός· οἷα δὴ ἐστὶν τὰ πολυώνυμα, τό τε «λώπιον» καὶ «ἰμάτιον» καὶ «φάρος»* (in Cat., p. 36, 13 Kalbfleisch), car il semble bien (voir Rose [198], p. 133 ; Heitz [176], p. 92-3 ; McMahon [101], p. 35) que cet interprète dépende, en fin de compte, du passage de la Rhétorique que nous sommes en train d'examiner, où l'on nous renvoie précisément à la « Poétique » à propos des synonymes ! Ce qui nous le fait penser, c'est sa citation de Porphyre, aux lignes suivantes, qui trahit la véritable source de son information : *ἐνθα δὲ περὶ τὰς πλείους φωνὰς ἢ σπουδῆ καὶ τὴν πολυειδῆ ἐκάστου ὀνομασίαν, ὡς περ ἐν τῷ περὶ ποιητικῆς καὶ τῷ τρίτῳ περὶ ῥητορικῆς, τοῦ ἐτέρου συνωνύμου δεόμεθα, ὅπερ πολυώνυμον ὁ Σπεύσιππος ἐκάλει* (p. 36, 25 Kalbfleisch). Si, d'autre part, Porphyre avait eu en vue le second livre perdu

de notre Poétique, n'aurait-il pas écrit ἐν τῷ δευτέρῳ π. π., par analogie avec ἐν τῷ τρίτῳ περὶ ρ. ? On ne pourrait donc pas tirer d'indication sur la place de cet exposé disparu de ces textes de Simplicius-Porphyre, même s'ils étaient vraiment tirés d'un exemplaire plus complet de notre Poétique. Enfin, Vahlen ([138], p. 273) croit voir, dans le fait qu'Aristote traite au chapitre 22 de toutes les sortes de λέξεις à l'exception de la comique, un indice qu'il avait l'intention de revenir plus tard sur cette λέξις comique, à propos de laquelle il aurait parlé de l'homonyme et du synonyme. Nous verrons plus tard (p. 192-3) ce qu'il faut penser de cette opinion.

321. Même idée chez Düntzer (61), p. 12 ; Gudeman (39), p. 6 ; Oellacher (195), p. 167.

322. Ritter (18), p. VII.

323. Déjà vu par Gudeman (39), p. 6.

324. Spengel (123), col. 1268-9.

325. (194), mais surtout (195).

326. (195), p. 168, 177-8.

327. Op. cit., p. 180, où Oellacher montre, d'une manière convaincante, que le style de ces fragments est plus soigné que celui de notre Poétique, mais moins travaillé (le hiatus n'y est pas évité) que celui des dialogues.

328. Op. cit., p. 181.

329. (209), p. 296. Il nous paraît difficile, après les travaux d'Oellacher, d'envisager la possibilité que ces fragments se rapportent au dialogue Περὶ Ποιητῶν, comme le fait Rostagni.

330. Les plus importants des nombreux travaux qui ont été consacrés à cette question des catalogues nous semblent être : Rose (198), (199), (200), (201), Bernays (151), Heitz (176), Shute (212), Jaeger (181). Sur le catalogue arabe voir l'excellente étude de Baumstarck (150), complétée par Howald (178) et par Tkatsch (132) I, p. 120-1. On trouve bien entendu des allusions à ces catalogues dans les introductions des éditions d'œuvres d'Aristote ; pour la Poétique se reporter surtout à celle de Suse-

mihl (21), p. 13 et 17-8. Les origines de ces catalogues ne sont plus guère mises en question depuis les études de Baumstarck et de Jaeger.

331. Sur Andronicos, voir Littig (187), tout particulièrement I, p. 1-8 et II, p. 7-10.

332. Nous donnons la numérotation du catalogue de Diogène Laërce chez Rose (201).

333. Ainsi, Bernays ([151], p. 8) supplée <ἀπορήματα> ποιητικὰ $\bar{\alpha}$; Rose ([200], p. 1465 app. crit. = [201], p. 7) transforme ποιητικὸν $\bar{\alpha}$ en ποιητικῶν $\bar{\alpha}$ et sous-entend ἀπορημάτων. On confirme cette interprétation en invoquant ἀπορημάτων ποιητικῶν $\bar{\alpha}$ (145) et αἰτίας ποιητικᾶς (146) qui apparaissent dans l'appendice d'Hésychius.

334. (122), p. 216-9. Réfuté par Bernays, op. cit. note précédente, et par Rose (199), p. 80.

335. Même idée chez Düntzer (61), p. 9-10, 16; Gudeman (39), p. 6 et, avec hésitation, chez Oellacher (195), p. 181.

336. Op. cit., p. 16.

337. Nous donnons la numérotation et la traduction allemande de Baumstarck (150), p. 61-70, où les chiffres simples désignent le catalogue d'Ibn al-Qifṭī, les chiffres accompagnés de la lettre a celui d'Ibn Abī Uṣaiḥ' a.

338. Par exemple, Rose (199), p. 80 et 194; Susemihl (21), p. 13, note 2 et, jusqu'à un certain point, Littig (187) I, p. 38 (19. τέχνης <σφαιρο?> ποιητικῆς κατὰ Πυθαγορείου β').

339. Bywater (33), p. XX.

340. (150), p. 93-6.

341. Op. cit., p. 94. Approuvé par Tkatsch (132) I, p. 120.

342. Littig (187) I, p. 39 (nous ne comprenons pas pourquoi il le fait correspondre, en hésitant, au ποιητικὸν $\bar{\alpha}$ du catalogue de Diogène Laërce plutôt qu'à la πραγματείας τέχνης ποιητικῆς β!). Baumstarck (150), p. 73, 75-6.

343. Op. cit., p. 95-6.

344. (41), p. LXXXIV—XCII. Voir aussi (113), chap. V et (208), introd. chap. IV.

345. Critiquée à raison par Brink (156), à propos du « péripatétisme » de Callimaque.

346. (102), passim.

347. (33), p. XXIII.

348. (169) et (170).

349. Ni les arguments de Flickinger (165) tendant à prouver qu'Aristote n'était pas familier avec la Poétique, ni ceux de Marie Delcourt (158) tendant à prouver qu'il l'était ne nous paraissent convaincants. Sur ces problèmes d'influences, voir Oellacher (195), p. 168-70. Le seul point d'acquis, c'est qu'Horace s'est fortement inspiré d'un traité péripatéticien de Néoptolème de Paros.

350. Pour d'autres de ces textes dérivés d'ouvrages aristotéliens ou péripatéticiens en même temps que d'écrits polémiques sur les commencements du drame, voir Kaibel (184), p. 45-6. Comme exemples typiques, citons ceux de Jean Philopon (in Herm. *περί μεθόδου δεινότητος*, p. 150 Rabe) et de l'anonyme *περί κωμωδίας* (C. G. Fr., p. 6-7 Kaibel).

351. (207), p. 159-65.

352. Cette imitation d'Aristote est évidente dans le commentaire suivant : *εἴρηται, πόσα εἰσὶν εἶδη, καθ' ἃ κινήσει τις τοὺς ἀκροατὰς εἰς γέλωτα, ἐν τῷ περὶ ποιητικῆς* (An. in Rbet. III, 18, 1419 b 4, p. 259, 34 [= p. 327, 1] Rabe), qui loin d'attester l'existence à cette époque d'une Poétique plus complète que la nôtre, montre simplement que son auteur répète le texte même qu'il commente, puisque Aristote y renvoie *ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς* ! Ne serait-ce pas pour la même raison (ou parce qu'il sentait que notre Poétique était inachevée !) que l'on trouve chez le Byzantin Eustratius la référence *ἐν τῷ πρώτῳ περὶ ποιητικῆς* (in Eth. Nic. VI, 7, 1141 a 14, p. 320, 38 Heylbut) qui a soulevé tant de discussions (Spengel

[123], col. 1272 ; Düntzer [62], col. 285 ; Heitz [176], p. 91 lequel pense qu'il s'agit d'une référence indirecte ; Susemihl [21], p. 12-3 ; McMahon [101], p. 13-4) ? Il est en tout cas aventureux d'en conclure, avec Spengel, qu'Eustratius connaissait un ouvrage *περί ποιητικῆς* en plus d'un livre. On rangera donc cette citation parmi celles dont on ne peut rien tirer, et qui sont : Michel d'Ephèse, (in Soph. El. 4, 166 b 3, p. 33 Wallies), où *ἐν τῷ περί ποιητικῆς* est une glose (voir Heitz [176], p. 92) — Alfarabi (p. 21 Schmoelder), qui n'en est pas vraiment une, comme l'a fort bien vu Spengel (123), col. 1269-70 — l'Anti-atticiste (p. 101, 32 Anecd. Bekker 1), qui est trop vague — Jean Philopon (in De an. II, 4, 415 b 2, p. 269, 28 Hayduck), probablement inexact — enfin Simplicius (voir note 320). D'une manière générale, les citations de la Poétique et les passages qui lui ressemblent ont été recueillis par Vahlen (28), au bas de son texte grec, et par Sykoutris (40), p. 264-7. Il faut aussi consulter les commentaires de Bywater (33), de Gudeman (39) et de Rostagni (41).

353. (101), p. 12-4.

354. Malgré les travaux de Bernays (46) II et de Kaibel (184), p. 53-68, qui se trouvent être les meilleures études de sources sur le Tractatus Coislinianus et — dans le cas de Kaibel — sur toute cette littérature de compilation. La question du *γελοῖον* a été traitée par Cooper (58) (voir aussi Smith [120]) qui en donne une bibliographie aux pages XV à XXI.

355. Ceci contrairement à Bernays (46), p. 167-8. Voir Heitz (176), p. 95 ; Kaibel (184), p. 63 ; Bywater (33), p. XXI-XXII ; McMahon (101), p. 30-4.

356. (101), p. 1-9.

357. (61), p. 37-9, 94, 232 ; (62), col. 280-3.

358. (101), p. 9-36.

359. (198), p. 50.

360. (212), p. 86, lequel ne fait d'ailleurs que suivre Heitz (176), p. 17-32 et d'autres.

361. (181), p. 131-63.

362. (150).

363. (33), p. XX, où ce philologue, ignorant aussi Baumstarek, affirme que le témoignage du catalogue arabe ne concerne pas la Poétique actuelle.

364. (212), p. 96-116.

365. (138) III, p. 273-5.

366. On regrettera que Cooper ([58], p. 7) se soit laissé impressionner par la démonstration de McMahon, qu'on a eu raison d'ignorer.

367. Les opinions divergent sur le contenu de ce second livre et sur la date de sa disparition. Ira-t-on jusqu'à dire, avec Haupt (91), p. 252-3 et 254, qu'il traitait des arts plastiques, du lyrisme, de la musique, de la danse et de la *κῶμῳδία*, qu'il a disparu entre 485 et 530, qu'il précédait d'ailleurs celui qui nous est conservé, lequel comprenait l'exposé sur la comédie (tombé par accident) ? Nous n'avons pu consulter le livre de Galati-Mosella (72), dont l'auteur réfute, sauf erreur, la reconstitution de Haupt et, comme Düntzer et McMahon, pense que notre texte est complet en un livre.

368. Pour une lecture plus précise, voir Landi (97).

369. Voir Düntzer (61), p. 232. L'emploi de cette particule est d'ailleurs très libre chez Aristote (Bonitz [155], p. 454 a).

370. Par exemple, par Haupt (91), p. 257.

371. Haupt (91), mais aussi Vahlen (28) ; Bywater (33), p. XXIII ; Sykoutris (40), p. 26*-7* ; Rostagni (41), p. XV.

372. C'est l'argument le plus fort de Düntzer (62), col. 282 (= McMahon [101], p. 28), mais, au lieu d'en conclure comme lui que notre Poétique est complète, nous nous contentons d'y voir une preuve qu'Aristote n'avait pas rédigé de second livre dans le *Ποιητικόν*.

373. (207).

374. Comme d'ailleurs Hirzel (177) I, p. 281, note 1; Bywater (33), p. 109; McMahon (101), p. 45. Il est vrai qu'Aristote ne se place pas sur le même plan dans ces deux textes, puisque dans l'un il parle du style d'Empédocle, dans l'autre du contenu de ses œuvres. Cela n'empêche qu'il existe une différence de ton qui rend leur harmonisation bien difficile.

375. (33), p. XXI.

376. Gudeman (39), p. 168.

377. Conjecturale aussi l'opinion de McMahon (101), p. 44-6, qui dérive du *Περὶ Ποιητῶν* la définition théophrastienne de la tragédie et de la comédie. Voir à ce propos les excellentes objections de Gudeman (86), col. 1284 (= Oellacher [195], p. 179) qui s'appliquent aussi à Rostagni.

378. Font exception Gudeman (voir note précédente); Geffcken (166), Anm., p. 192, note 14; Oellacher (voir note précédente).

379. Alfonsi (148), p. 193. Sykoutris l'accepte dans son édition (40), p. 35*.7*.

380. Comme le voudrait Rostagni (207), p. 435, note 2. Nous ne croyons pas, cependant, que le fragment 70, qui s'en distingue fortement, suppose lui aussi des recherches aux archives d'Olympie. Comme il se rapporte explicitement au *Περὶ Ποιητῶν* (ce qui n'est pas le cas du fr. 71), cela créerait des difficultés d'ordre chronologique, puisqu'il faudrait supposer le dialogue postérieur aux *Ὀλυμπιονίκαι*, c'est-à-dire à ces recherches dans les archives d'Olympie que nous avons de bonnes raisons de croire plus ou moins contemporaines de celles qu'Aristote a effectuées à Delphes et à Athènes (vers 335-330). Cela nous obligerait à reculer le *Περὶ Ποιητῶν* jusqu'au second séjour à Athènes!

381. Comme le pense Alfonsi (148).

382. Rose (198), p. 71.

383. Comme l'a remarqué McMahon (101), p. 37, à la suite de Zeller (219) II, 2, p. 61, note 1.

384. Par exemple Hardy (37), p. 15-6; Sykontris (40), p. 28*.

385. (41), p. XX-XXII, XXVIII-XXXI.

386. On n'est pas encore fixé sur la chronologie de l'Organon, et moins que jamais depuis la parution de l'étude de Solmsen (213) pour qui les Seconds seraient antérieurs aux Premiers Analytiques. Sur cette question voir Gohlke (168), Shorey (211), Stocks (215), Ross (202). Comme à Ross, il nous paraît que la thèse de Solmsen se soutient difficilement du point de vue philologique et que l'on peut dire, avec Nuyens (193), p. 111-2, que les Premiers Analytiques datent de la période de transition.

387. Jaeger (182), p. 271-307; plus récemment Nuyens (193), p. 195-7 et Ross (203), p. 19, note 1.

388. (40).

389. Pour Σ on consultera les travaux de Margoliouth (103) (34), mais surtout l'œuvre magistrale de Tkatsch (132); pour R' , les éditions de Gudeman (39) et de Rostagni (41) ainsi que l'article de Festa (66); pour A , le fac-similé d'Allègre et Omont (107) et les éditions de Vahlen (28) et de Bywater (33); pour Φ l'édition de Gudeman (39) et les articles de Lobel (99) et de Franceschini (69).

390. (39). Chaque fois que nous l'avons pu, nous avons comparé son apparat critique avec ceux des éditeurs qui n'ont pas méprisé ces prétendus *apographa*, et aussi, bien entendu, avec les études critiques consacrées à ces manuscrits secondaires.

391. (105).

392. Comme Lobel (100) et Gallavotti (74). Il serait trop long et hors de propos d'examiner leurs tentatives.

393. Avec Gudeman (89), dont la démonstration est convaincante dans ses grandes lignes sinon dans ses détails.

394. A la suite de Franceschini (69), p. 530-45, nous désignons par Φ l'original grec des deux traductions latines ($T^v M^v$) et nous ajoutons à la liste de Gudeman cinq manuscrits secondaires signalés par Lobel (100) et qui sont: le Berolinensis 196 (B^v), l'Estensis 100 (E), le Ferrarensis 348 (F), le Matritensis 80 (M^{a1}) et le Matritensis 92 (M^{a2}).

LISTE DES OUVRAGES CITÉS DANS CETTE ÉTUDE

(Pour une bibliographie complète se reporter à Cooper L. — Gudeman A., *A bibliography of the Poetics of Aristotle*, Cornell Studies in English XI (1928) et à Herrick M. T., *A supplement to Cooper and Gudeman's bibliography of the Poetics of Aristotle*, American Journal of Philology LII. (1931), p. 168-74).

Editions et traductions de la Poétique

1. Valla G., *Aristotelis Ars poetica*, Venise, 1498.
2. Aldine (Ducas D.), *Aristotelis Ars poetica* (dans *Rhetores graeci* d'Alde vol. 1), Venise, 1508.
3. Pazzi A., *Aristotelis Poetica*, Venise, 1536.
4. Rohortelli F., *In librum Aristotelis de Arte poetica explanationes*, Florence, 1548.
5. Maggi V., *In Aristotelis librum de Poetica communes explanationes*, Venise, 1550.
6. Morel G., *Aristotelis de Arte poetica liber*, Paris, 1555.
7. Vettori P., *Commentarii in primum librum Aristotelis de Arte poetarum*, Florence, 1560.
8. Vettori P., *Aristotelis de Arte poetica, ad exemplar libri a Petro Victorio correcti*, Florence, 1564.
9. Castelvetro L., *Poetica d'Aristotele vulgarizzata et sposta*, Vienne, 1570.
10. Heinsius D., *Aristotelis de Poetica liber*, Lyon, 1611.
11. Dacier A., *La Poétique d'Aristote*, Paris, 1692 (in 12^o).
12. Reiz F. W., *Aristotelis de Poetica liber*, Leipzig, 1786.

13. Buhle J. G., Ἀριστοτέλους περὶ ποιητικῆς (dans *Aristotelis opera omnia* vol. 5), Strashourg, 1799.
14. Hermann G., *Aristotelis de Arte poetica liber*, Leipzig, 1802.
15. Tyrwhitt Th., *Aristotelis de Poetica liber*, Oxford, 1806³.
16. Twining Th., *Aristotle's Treatise on Poetry*, Londres, 1812².
17. Rekker I., περὶ ποιητικῆς (dans *Aristoteles graece*, edidit Academia Regia Borussica vol. 2, p. 1447 a-1462 b), Berlin, 1831.
18. Ritter F., *Aristotelis Poetica*, Cologne, 1839.
19. Egger E., *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, suivi de la Poétique d'Aristote...*, Paris, 1849.
20. Stahr A., *Aristoteles Poetik übersetzt*, Stuttgart, 1860.
21. Susemihl F., *Aristoteles über die Dichtkunst*, Leipzig, 1865¹.
22. Ueherweg F., *Aristoteles über die Dichtkunst, ins Deutsche übersetzt* (dans J. H. von Kirchmanns Philosophische Bibliothek vol. 19), Berlin, 1869.
23. Bekker I., *Aristotelis Rhetorica et Poetica*, Berlin, 1873³.
24. Susemihl F., (21), 1874².
25. Vahlen J., *Aristotelis de Arte poetica liber*, Berlin, 1874².
26. Schmidt M., *Aristoteles über die Dichtkunst*, Iéna, 1875.
27. Christ W., *Aristotelis de Arte poetica liber*, Leipzig, 1878.
28. Vahlen J., (25), 1885³.
29. Butcher S. H., *Aristotle's Theory of Poetry and Fine Art*, Londres, 1895.
30. Gomperz Th., *Aristoteles Poetik übersetzt*, Leipzig, 1897.
31. Hatzfeld A. — Dufour M., *La Poétique d'Aristote*, Lille, 1899.
32. Tucker Th., *Aristotelis Poetica*, Londres, 1899.
33. Bywater I., *Aristotle On the Art of Poetry*, Oxford, 1909.
34. Margoliouth D. S., *The Poetics of Aristotle, translated from Greek into English and from Arabic into Latin*, Londres-New York-Toronto, 1911.
35. Gudeman A., *Aristoteles Ueber die Dichtkunst, neu übersetzt* (dans Meiners Philosophische Bibliothek vol. 1), Leipzig, 1921.
36. Rostagni A., *Aristotele Poetica*, Turin, 1927¹.

37. Hardy J., *Aristote Poétique*, Paris, 1932.
38. Albergiani F., *Aristotele La Poetica*, Florence, 1934.
39. Gudeman A., *Aristoteles περί ποιητικῆς*, Berlin-Leipzig, 1934.
40. Sykoutris J., (et Menardos S.), 'Αριστοτέλους περί ποιητικῆς, Athènes, 1937.
41. Rostagni A., (36), 1945².
42. Valgimigli M., *Aristotele Poetica*, Bari, 1946³.

Etudes sur la Poétique

43. Albergiani F., *Intorno alla Poetica di Aristotele*, *Giornale critico della Filosofia italiana* XVIII (1937), p. 371-82.
44. Bassett S. E., 'H δὲ Ὀδύσσεια ... ἠθικόν (*Aristotle, Poetics* XXIV, 1459 b 15), *Classical studies presented to E. Capps* (1936), p. 3-13.
45. Bates W. N., *Notes on the text of Aristotle's Poetics*, *Transactions and Proceedings of the American philological Association* LXVIII (1937), p. 84-7.
46. Bernays J., *Zwei Abhandlungen über die aristotelische Theorie des Drama. I Grundzüge der verlorenen Abhandlung des Aristoteles über Wirkung der Tragödie. II Ergänzung zu Aristoteles' Poetik*, Berlin, 1880.
47. Bignami E., *La Poetica di Aristotele e il concetto dell'arte presso gli antichi*, *Studi filosofici* N. S. VII (1932), 283 p.
48. Bignami E., *Problemi vari sulla Poetica di Aristotele*, *Giornale critico della Filosofia italiana* XII (1933), p. 143-60 et 353-84.
49. Bonitz H., *Aristotelische Studien I*, *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* XXIX (1862), p. 183-280.
50. Bonitz H., *Aristotelische Studien 2*, *ibidem* XLI (1863), p. 379-434.
51. Bursian C., *Zu Aristoteles Poetik*, *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik* LXXIX (1859), p. 751-8.
52. Bywater I., *Aristotelia*, *The Journal of Philology* XIV (1885), p. 40-52.

53. Carroll M., *Aristotle's Poetics c. XXV, in the light of the Homeric scholia*, Diss. Baltimore, 1895.
54. Cochez J., *Inversie? Bespreking van Aristoteles' Poetica 1461 a 27-31*, *Philologische Studien V* (1933-4), p. 47-51.
55. Cooper L., *Aristotle On the Art of Poetry, an amplified version*, Boston, 1913.
56. Cooper L., *The fifth form of « discovery » in the Poetics of Aristotle*, *Classical Philology XIII* (1918), p. 251-61.
57. Cooper L., *The Poetics of Aristotle. Its meaning and influence*, Boston, 1923.
58. Cooper L., *An Aristotelian theory of comedy with an adaptation of the Poetics and a translation of the « Tractatus Coislinianus »*, Oxford, 1924.
59. Cooper L., *Aristotelian papers*, Ithaca, 1939.
60. Döring A., *Die aristotelischen Definitionen von σύνδεσμος und ἄρθρον*, *Poetik c. 20*, *Archiv für Geschichte der Philosophie III* (1890), p. 363-9.
61. Düntzer H., *Rettung der aristotelischen Poetik*, Braunschweig, 1840.
62. Düntzer H., *Die aristotelische Poetik und ihr Verhältniss zu den Büchern περί ποιητικῆς*, *Zeitschrift für die Altertumswissenschaft IX* (1842), col. 278-88.
63. Düntzer H., *Der Name ΔΠΑΜΑ*, *Jahrbücher für classische Philologie CVII* (1873), p. 569-79.
64. Else G. F., *Aristotle and satyr-play I*, *Transactions and Proceedings of the American philological Association LXX* (1939), p. 139-57.
65. Essen E., *Bemerkungen zu Aristoteles Poetik*, Leipzig, 1878.
66. Festa N., *Note al testo della Poetica di Aristotele*, *Bollettino del Comitato per la preparazione dell'Edizione Nazionale dei Classici Greci e Latini, Rendiconti della Classe di Scienze morali e storiche Serie VII Suppl. al vol. I, Atti della Reale Accademia d'Italia, Roma* (1940), p. 1-39.
67. Finsler G. A., *Platon und die aristotelische Poetik*, Leipzig, 1900.
68. Flickinger R. C., *Aristotle's Poetics 1460 b 15-26*, *Philological Quarterly XIX* (1940), p. 321-7.
69. Franceschini E., *La Poetica di Aristotele nel secolo XIII*,

Atti del Reale Istituto veneto di Scienze, Lettere ed Arti XCIV (1935), p. 523-48.

70. Friedrichs E., *Zur Poetik des Aristoteles*, Philologus XXIX (1870), p. 716-23.

71. Fyfe W. H., *Seven passages in Aristotle's Poetics*, The Classical Review XXIV (1910), p. 233-5.

72. Galati-Mosella G., *La genesi e il carattere fondamentale della Poetica d'Aristotele*, Palermo, 1910.

73. Gallavotti C., *Aristotele, Poet. 1447 a 28*, Rivista di Filologia e di Istruzione classica LVIII (1930), p. 74-7.

74. Gallavotti C., *critique de Gudeman (39)*, ibidem LXIII (1935), p. 80-6.

75. Galli U., *Il concetto di ΦΙΛΑΝΘΡΩΠΙΟΝ secondo la Poetica di Aristotele*, Atene e Roma N. S. XII (1931), p. 243-53.

76. Gercke A., *Aristoteles Poetik (seit Vahlens Bearbeitung)*, Deutsche Literaturzeitung XXXVI (1915), col. 797-805.

77. Gilbert A. H., *Aristotle's four species of tragedy (Poetics 18) and their importance for dramatic criticism*, American Journal of Philology LXVIII (1947), p. 363-81.

78. Gilbert A. H., *The word ἐπεισόδιον in Aristotle's Poetics*, ibidem LXX (1949), p. 56-64.

79. Glanville I. M., *Note on περιπέτεια*, The Classical Quarterly XLI (1947), p. 73-8.

80. Gomperz Th., *Zu Aristoteles' Poetik. Ein Beitrag zur Kritik und Erklärung der Capitel I-VI*, Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften CXVI (1888), p. 543-82.

81. Gomperz Th., *Das Schlusscapitel der Poetik*, Eranos Vindobonensis (1893), p. 71-82.

82. Gomperz Th., *Zu Aristoteles Poetik II et III*, Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften CXXXV (1896), 22 et 45 p.

83. Gudeman A., *Die syrisch-arabische Uebersetzung der aristotelischen Poetik*, Philologus LXXVI (1920), p. 239-65.

84. Gudeman A., *Glossen in der aristotelischen Poetik*, Philologische Wochenschrift XLI (1921), col. 185-91.

85. Gudeman A., *Zur Ueberlieferungsgeschichte der aristotelischen Poetik*, Satara Berolinensis (1924), p. 50-60.

86. Gudeman A., critique de McMahon (102), *Philologische Wochenschrift* L (1930), col. 1282-8.

87. Gudeman A., *The sources of Aristotle's Poetics*, *Classical Studies in honor of J. C. Rolfe* (1931), p. 75-100.

88. Gudeman A., critique de Lobel (100), *Philologische Wochenschrift* LIV (1934), col. 1249-65.

89. Gudeman A., *Die Textüberlieferung der aristotelischen Poetik*, *Philologus* XC (1935), p. 26-56, 156-75, 441-60.

90. Hardie R. P., *The Poetics of Aristotle*, *Mind* N. S. IV (1895), p. 350-64.

91. Haupt S. O., *Die zwei Bücher des Aristoteles περί ποιητικῆς τέχνης*, *Philologus* LXIX (1910), p. 252-63.

92. Horna K., *Die Zeilenlängen in den Stammhandschriften der aristotelischen Rhetorik und Poetik*, *Wiener Studien* LII (1934), p. 140-2.

93. Householder F. W., *The first chapter of the Poetics*, *American Journal of Philology* LXVI (1945), p. 266-78.

94. Howald E., *Die Poetik des Aristoteles*, *Philologus* LXXVI (1920), p. 215-22.

95. Howald E., *Zu Aristoteles Poetik*, *Philologische Wochenschrift* XLI (1921), col. 999-1008.

96. Kranz W., *Ueber Arist. Poetik 1449 a 9-b 9*, *Sokrates* VI (1918), p. 365-6.

97. Landi C., *La chiusa della Poetica di Aristotele nel codice Riccardiano 46*, *Rivista di Filologia et d'Istruzione classica* LIII (1925), p. 551-6.

98. Lobel E., *A crux in the Poetics*, *The Classical Quarterly* XXIII (1929), p. 76-9.

99. Lobel E., *The Medieval Latin Poetics*, *Proceedings of the British Academy* XVII (1931), p. 309-34.

100. Lobel E., *The Greek manuscripts of Aristotle's Poetics*, *Suppl. to the Bibliographical Society's Transactions* IX (1933).

101. McMahon A. Ph., *On the second book of Aristotle's Poetics and the source of Theophrastus' definition of tragedy*, *Harvard Studies in Classical Philology* XXVIII (1917), p. 1-46.

102. McMahan A. Ph., *Seven questions on Aristotelian definitions of tragedy and comedy*, *ibidem* XL (1929), p. 97-198.

103. Margoliouth D. S., *Analecta orientalia ad Poeticam aristoteleam*, Londres, 1887.

104. Mesk J., *Wo hat Aristoteles den Ausdruck Katharsis erklärt*, Wiener Studien XXXIX (1917), p. 1-17.

105. de Montmollin D., *Observations critiques sur la Poétique d'Aristote*, à paraître dans la Revue des Etudes grecques.

106. Notopoulos J. A., *Poetics 1458 b 12*, Classical Philology XXXVII (1942), p. 195.

107. Omont H., *La Poétique d'Aristote. Manuscrit 1741 fonds grec de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1891.

108. Philippart H., *La théorie aristotélicienne de l'anagnorisis*, Revue des Etudes grecques XXXVIII (1925), p. 171-204.

109. Pitcher S. M., « *Epic, as I here define it* », American Journal of Philology LXV (1944), p. 340-53.

110. Post L. A., *Aeschylean onkos in Sophocles and Aristotle*, Transactions and Proceedings of the American philological Association LXXVIII (1947), p. 242-51.

111. van Pottelbergh R., *Bij een aristoteliaansche Aporie*, L'Antiquité classique X (1941), p. 83-8.

112. Ridgeway W., *Three notes on the Poetics of Aristotle*, The Classical Quarterly VI (1912), p. 235-45.

113. Rostagni A., *Aristotele e Aristotelismo nella storia dell'estetica antica. Origini, significato, svolgimento della Poetica*, Studi italiani di Filologia classica N. S. II (1921), p. 1-147.

114. Rostagni A., critique de Gudeman (39), Gnomon XI (1935), p. 225-32.

115. Schmidt M., *Aristoteles Poetik*, Rheinisches Museum N. F. XXVI (1871), p. 224-33.

116. Schömann G. F., *Disputatio de Aristotelis censura carminum epicorum*, dans Schömann, Opuscula academica III (1858), p. 30-46.

117. Schrader W., critique de Hartung (174), Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft V (1847), col. 532-6, 537-44, 545-50.

118. Seeliger K., critique de Gudeman (35), Philologische Wochenschrift XLI (1921), col. 749-54.

119. Smith J. A., *Aristotle. Poetics c. XVI § 10*, The Classical Quarterly XVIII (1924), p. 165-8.

120. Smith K. K., *Aristotle's « Lost chapter on comedy »*, The Classical Weekly XXI (1928), p. 145-61.

121. Solmsen F., *The origins and methods of Aristotle's Poetics*, The Classical Quarterly XXIX (1935), p. 192-201.

122. Spengel L., *Ueber Aristoteles Poetik*, Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften II (1837), p. 209-52.

123. Spengel L., critique de Ritter (18) et de Düntzer (61), Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft VIII (1841), col. 1252-63, 1265-72, 1273-5.

124. Spengel L., *Aristotelische Studien IV. Poetik*, Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften XI (1866), p. 269-346.

125. Spengel L., *Aristoteles Poetik und Joh. Vahlens neueste Bearbeitung derselben*, Leipzig, 1875.

126. Stahl J. M., *De tragœdiæ primordiis et incrementis ab Aristotele adumbratis*, Index lectionum hib. Acad. Münster, 1881.

127. Stanford W. B., *On Poetics XX, 1457 a 22*, The Classical Review LVI (1942), p. 72.

128. Svohoda K., *L'esthétique d'Aristote*, Opera fac. phil. Universitatis Mazarykianae Brunensis XXI (1927), 212 p.

129. Teichmüller G., *Aristotelische Forschungen I et II*, Halle, 1867 et 1869.

130. Terzaghi N., *De duobus Aristotelis de Arte poetica libri locis*, Bollettino di Filologia classica XVIII (1912), p. 231-3.

131. Thurot Ch., *Observations philologiques sur la Poétique d'Aristote*, Revue archéologique N. S. VIII (1863), p. 281-96.

132. Tkatsch J., *Die arabische Uebersetzung der Poetik des Aristoteles und die Grundlage der Kritik des griechischen Textes*, Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse (Kommission für die Herausgabe der arabischen Aristoteles-Uebersetzungen) 2 vol., Vienne et Leipzig, 1928 et 1932.

133. Ussing I. L., *Observationes criticae ad Aristotelis librum de Arte poetica et Rhetoricorum libros*, Opuscula philologica ad I. N. Madvigium (1876), p. 221-33.

134. Vahlen J., *Zur Kritik aristotelischer Schriften (Poetik und Rhetorik)*, Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften XXXVIII (1861), p. 59-148.

135. Vahlen J., *Aristoteles Lehre von der Rangfolge der Theile der Tragödie*, *Symbola Philologorum Bonnensium in honorem F. Ritschelii collecta I* (1864), p. 153-84.

136. Vahlen J., *Beiträge zu Aristoteles Poetik I*, *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften L* (1865), p. 265-317.

137. Vahlen J., *Beiträge zu Aristoteles Poetik II*, *ibidem LII* (1866), p. 89-175.

138. Vahlen J., *Beiträge zu Aristoteles Poetik III et IV*, *ibidem LVI* (1867), p. 213-343 et p. 351-439.

139. Vahlen J., *Wo stand die verlorene Abhandlung des Aristoteles über Wirkung der Tragödie?* *ibidem LXXVII* (1874), p. 293-8.

140. Vahlen J., *Hermeneutische Bemerkungen zu Aristoteles Poetik*, *Sitzungsberichte der königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* (1897), p. 626-43 et (1898), p. 258-77.

141. Valgimigli M., *Arist. Poet. 18, 1455 b 33*, *Bolletino di Filologia classica XXI* (1914), p. 179-84.

142. Valgimigli M., *Una nuova traduzione della Poetica di Aristotele*, *Giornale critico della Filosofia italiana XVII* (1936), p. 256-63.

143. Valgimigli M., *Note di critica testuale alla Poetica di Aristotele*, *Atti del Reale Istituto veneto di Scienze, Lettere ed Arti XCVI* (1936-7), p. 1-22.

144. Verdenius W. J., *The meanings of ἦθος and ἥθικός in Aristotle's Poetics*, *Mnemosyne Tertia S. XII* (1945), p. 241-57.

145. Wachsmuth R., *De Aristotelis studiis homericis capita selecta*, *Diss. Berlin*, 1863.

146. Willis G. M., *Aristotle's Poetics XX*, *The Classical Review XXVII* (1913), p. 217-20.

147. Wilson J. C., *Difficulties in the text of Aristotle*, *Journal of Philology XXXII* (1913), p. 138-47, 164.

Varia

148. Alfonsi L., *Sul περί ποιητῶν di Aristotele*, *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica LXX* (1942), p. 193-200.

149. Barwick K., *Die Gliederung der rhetorischen* TEXNH

und die Horazische Epistula ad Pisones, Hermes LVII (1922), p. 1-62.

150. Baumstark A., *Syrisch-arabische Biographien des Aristoteles*. *Syrische Commentare zur ΕΙΣΑΓΩΓΗ des Porphyrios*, Leipzig, 1900.

151. Bernays J., *Die Dialoge des Aristoteles in ihrem Verhältniss zu seinen übrigen Werken*, Berlin, 1863.

152. Bignone E., *L'Aristotele perduto e la formazione filosofica di Epicuro*, Florence, 1936.

153. Birt Th., *Das antike Buchwesen in seinem Verhältniss zur Litteratur*, Berlin, 1882.

154. Birt Th., *Kritik und Hermeneutik nebst Abriss des antiken Buchwesens* (Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft I, 3), Munich, 1913.

155. Bonitz H., *Index Aristotelicus* (dans *Aristotelis Opera*, editio Academia Regia Borussiae vol. 5), Berlin, 1870.

156. Brink K. O., *Callimachus and Aristotle: An inquiry into Callimachus' Πρὸς Πραξιφάνην*, *The Classical Quarterly* XL (1946), p. 11-26.

157. Case T., *The development of Aristotle*, *Mind* XXXIV (1925), p. 80-6.

158. Delcourt M., *L'esthétique d'Horace et les lettres grecques*, *Mélanges P. Thomas* (1930), p. 187-200.

159. Diels H., *Ueber die exoterischen Reden des Aristoteles*, *Sitzungsberichte der königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* (1883), p. 477-94.

160. Diels H., *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1922⁴.

161. Drerup E., *Ist die Athenaiion politeia des Aristoteles vollendet?* *Mnemmosyne* X (1941), p. 1-7.

162. Eucken R., *De Aristotelis dicendi ratione*, Göttingue, 1866.

163. Eucken R., *Ueber den Sprachgebrauch des Aristoteles*, Berlin, 1868.

164. Eucken R., *Die Methode der aristotelischen Forschung*, Berlin, 1872.

165. Flickinger R. C., *When could Horace have become acquainted with Aristotle's Poetics?* *Transactions and Proceedings of the American philological Association* LXX (1939), p. XXXIII-XXXV.

166. Geffcken J., *Griechische Literaturgeschichte II. Von Demokritos bis Aristoteles. Text und Anmerkungen.* 2 vol. (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften IV) Heidelberg, 1934.

167. Gercke A., art. *Aristoteles*, Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft II (1896), col. 1012-1054.

168. Gohlke P., critique de Solmsen (213), *Philologische Wochenschrift* XLIX (1929), col. 1505-16.

169. Gomperz Tb., *Die herculanischen Rollen*, *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* LX (1865), p. 717-26.

170. Gomperz Th., *Philodem und die aristotelische Poetik*, *Wiener Eranos* (1909), p. 1-7.

171. Gomperz Th., *Greek Thinkers* vol. IV. Translated by G. G. Berry, Londres, 1912.

172. Grabmann M., *Mittelalterliche lateinische Aristoteles-übersetzungen und Aristoteles-kommentare in Handschriften spanischer Bibliotheken*, *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologische und historische Klasse* (1928), 120 p.

173. Hamelin O., *Le système d'Aristote*, Paris, 1920.

174. Hartung J. A., *Lehren der Alten über die Dichtkunst*, Hamburg-Gotha, 1845.

175. Hausrath A., *Philodemi περί ποιημάτων libri secundi quae videntur fragmenta*, Leipzig, 1889.

176. Heitz E., *Die verlorenen Schriften des Aristoteles*, Leipzig, 1865.

177. Hirzel R., *Der Dialog*, Leipzig, 1895.

178. Howald E., *Die Schriftenverzeichnisse des Aristoteles und Theophrast*, *Hermes* LV (1920), p. 204-21.

179. Immisch O., *Horazens Epistel über die Dichtkunst*, *Philologus Suppl.* bd. XXIV, 3 (1932), 217 p.

180. Jackson H., *Aristotle's lecture-room and lectures*, *The Journal of Philology* XXXV (1920), p. 191-200.

181. Jaeger W., *Studien zur Entstehungsgeschichte der Metaphysik des Aristoteles*, Berlin, 1912.

182. Jaeger W., *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, Berlin, 1923.

183. Jensen Ch., *Philodemos. Ueber die Gedichte. Fünftes Buch*, Berlin, 1923.

184. Kaibel G., *Die Prolegomena ΠΕΡΙ ΚΩΜΩΔΙΑΣ*, Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse N. F. II, 4 (1898), 70 p.

185. Lersch L., *Die Sprachphilosophie der Alten*, Bonn, 1840.

186. Lessing G. E., *Hamburgische Dramaturgie*, dans *Lessings Werke* herausgegeben von G. Witkowski vol. IV, p. 319-458 et vol. V, p. 5-451.

187. Littig F., *Andronikos von Rhodos I Teil: Das Leben des Andronikas und sein Anordnung der aristotelischen Schriften. II Teil. III Teil*, Munich, 1890; Erlangen, 1894 et 1895.

188. MacGregor M., *Leaves of Hellas*, Londres, 1926.

189. McKeon R., *Aristotle's conception of language and the arts of language*, *Classical Philology* XLI (1946), p. 193-206 et XLII (1947), p. 21-50.

190. Manquat M., *Aristote naturaliste*, Paris, 1932.

191. Mansion A., *La genèse de l'œuvre d'Aristote d'après les travaux récents*, *Revue néo-scholastique de Philosophie* (1927), p. 307-41, 423-66.

192. Norden E., *Die Composition und Litteraturgattung der Horazischen Epistula ad Pisonen*, *Hermes* XL (1905), p. 481-528.

193. Nuyens F., *L'évolution de la psychologie d'Aristote*, Louvain-La Haye-Paris, 1948.

194. Oellacher H., *Philosophische Fragmente ästhetischen und doxographischen Inhalts*, *Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien N. S.*, I Folge Griechische literarische Papyri I (1932), p. 126-30.

195. Oellacher H., *Griechische literarische Papyri aus der Papyrussammlung Erzherzog Rainer in Wien*, *Société royale égyptienne de papyrologie. Etudes de papyrologie* IV (1938), p. 133-96.

196. Organ T. W., *An index to Aristotle*, Princeton, 1949.

197. Richards H., *Aristotelica*, Londres, 1915.

198. Rose V., *De Aristotelis librorum ordine et auctoritate commentaria*, Berlin, 1854.

199. Rose V., *Aristoteles pseudepigraphus*, Leipzig, 1863.

200. Rose V., *Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta*

(dans *Aristotelis Opera*, edidit Academia Regia Borussica vol. 5, p. 1463-1589), Berlin, 1870.

201. Rose V, *Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta*, Leipzig, 1886.

202. Ross W. D., *The discovery of the syllogism*, *Journal of Philosophy* XXXV (1938), p. 687.

203. Ross W. D., *Aristotle*, Londres, 1949^s.

204. Rostagni A., *Sulle tracce di un'estetica dell'intuizione presso gli antichi*, *Atene e Roma* N. S. I (1920), p. 46-57.

205. Rostagni A., *Un nuovo capitolo nella storia della Retorica et della Sofistica*, *Studi italiani di Filologia classica* N. S. II (1922), p. 149-201.

206. Rostagni A., *Filodemo contro l'estetica classica*, *Rivista di Filologia e di Istruzione classica* N. S. I (1923), p. 401-23 et II (1924), p. 1-28.

207. Rostagni A., *Il dialogo aristotelico Περὶ Ποικιλῶν*, *ibidem* IV (1926), p. 433-70 et V (1927), p. 145-73.

208. Rostagni A., *Arte Poetica di Orazio*, Turin, 1930.

209. Rostagni A., *Qualche osservazione sopra un papiro estetico-letterario attribuito ad Aristotele*, *Rivista di Filologia e di Istruzione classica* N. S. XVI (1938), p. 295-7.

210. Schœmann G. F., *Animadversiones ad veterum grammaticorum doctrinam de articulo*, *Jahrbücher für klassische Philologie*, Suppl. bd. V (1864).

211. Shorey P., *critique de Solmsen* (213), *Classical Philology* XXVIII (1933), p. 231-3.

212. Shute R., *On the history of the process by which the Aristotelian writings arrived at their present form*, Oxford, 1888.

213. Solmsen F., *Die Entwicklung der aristotelischen Logik und Rhetorik*, *Neue philologische Untersuchungen* IV (1929), 304 p.

214. Steinthal H., *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern* 2 vol., Berlin, 1862.

215. Stocks J. L., *The composition of Aristotle's logical works*, *The Classical Quarterly* XXVII (1933), p. 115-24.

216. Trendelenburg A., *Grammaticorum graecorum de arte tragica indiciorum reliquiae*, Diss. Bonn, 1867.

217. Welcker F. G., *Der homerische Margites*, Kleine Schriften IV (1861), p. 27-36.

218. Zeller E., *Die Philosophie der Griechen. II, 2 : Aristoteles und die alten Peripatetiker*, Leipzig, 1846¹.

219. Zeller E., idem, 1879².

220. Ziegler K., art. *Tragædia*, Real-Encyclopädie des classischen Altertumswissenschaft II, XII (1937), col. 1899-2075.

NOTE COMPLÉMENTAIRE

Alors que notre ouvrage était déjà achevé, nous avons pris connaissance de la thèse de Max Kurt Lienhard : *Zur Entstehung und Geschichte von Aristoteles' Poetik*, Zürich, Juris-Verlag, 1950. Comme nous n'en avons pu tenir compte et que les résultats auxquels elle aboutit sont fort différents des nôtres, nous croyons utile de l'analyser rapidement.

Son auteur part d'un article d'Ernst Howald (numéro 94 dans notre liste bibliographique) dont il développe les idées jusqu'à leurs dernières conséquences. En effet, au chapitre 18 (55 b 32-56 a 3) Aristote distingue quatre εἶδη de la tragédie (πεπλεγμένη, παθητική, ἠθική et ἀπλή) avec quatre μέρη correspondantes (τοσαῦτα γὰρ καὶ τὰ μέρη ἐλέχθη). A la suite de Howald et d'autres, Lienhard y voit une allusion à l'ἦθος, le πάθος, la περιπέτεια et l'ἀναγνώρισις qui seraient traités dans les chapitres précédents, plus précisément la περιπέτεια en 13, le πάθος en 14, l'ἦθος en 15 et l'ἀναγνώρισις en 16. A cette interprétation, nous avons déjà fait des objections (p. 145-6) que nous résumons : (1) ces μέρη, sauf l'ἦθος, sont en fait des parties du μῦθος, non pas de la tragédie, comme l'implique notre texte (il est vrai que, si les vues de Lienhard sur la structure de la Poétique étaient exactes, cette première objection pourrait être surmontée, voir p. 10) ; (2) elles ne sont « mentionnées » nulle part et pourtant le verbe ἐλέχθη est catégorique ; (3) un passage (24, 59 b 8-17) parallèle au nôtre montre clairement qu'Aristote entend ici les quatre premières (μῦθος, ἦθος, διάνοια, λέξις) des six μέρη de la tragédie distinguées au chapitre 6.

Passons pourtant par-dessus ces objections pour voir où mène cette supposition initiale, et admettons qu'aux quatre εἶδη du chapitre 18 correspondent la περιπέτεια, le πάθος, l'ἦθος et l'ἀναγνώρισις, traités respectivement aux chapitres 13 à 16.

Toujours avec Howald, Lienhard déclare que ces chapitres sont anciens et croit pouvoir confirmer cette hypothèse par une comparaison avec la division des μέλη en ἠθικά, πρακτικά et ἐθουσιαστικά au livre VIII de la Politique (7, 1341 b 32). Il entreprend alors, avec une belle audace, de séparer de ce fond primitif, caractérisé selon lui par l'importance de l'aspect émotif de la tragédie (πάθος et κάθαρσις), tout ce qui lui paraît être addition ultérieure (Ueberarbeitung) où, d'après lui, le μῦθος jouerait un rôle de premier plan. Une telle méthode d'investigation serait justifiée — et encore aboutirait-elle à des conclusions peu sûres sinon arbitraires — si la Poétique se trouvait être un écrit soigneusement revu par Aristote qui en aurait fait disparaître les contradictions engendrées par des rédactions successives. Mais si, comme le pense Lienhard et comme nous le pensons aussi, elle n'est qu'un cahier de notes de cours avec des surcharges souvent mal raccordées, il va de soi que toute théorie sur sa structure doit reposer en premier lieu sur une analyse sérieuse de son texte. C'est ce que Lienhard ne fait pas suffisamment. Armé d'idées ingénieuses, mais plus ou moins préconçues, sur l'évolution de l'esthétique aristotélicienne, il démonte la Poétique en faisant parfois trop bon marché du texte. En voici quelques exemples :

(1) Au chapitre 5 (ancien selon Lienhard, p. 29) Aristote établit une comparaison entre l'épopée et la tragédie (49 b 9-20) dont la première partie serait primitive, la seconde en revanche une surcharge, parce qu'il y est question des six μέρη du chapitre 6 (p. 28). Or, voici ce que dit le texte : ἡ μὲν οὖν ἐποποιία τῇ τραγωδίᾳ μέχρι μὲν ... ἠκολούθησεν· τῷ δὲ ... διαφέρουσιν ... (seconde partie :) μέρη δ' ἐστὶ τὰ μὲν ταῦτα, τὰ δὲ ἴδια τῆς τραγωδίας. Comme on le voit, nous avons deux phrases construites sur un même modèle (opposition symétrique) et réunies en une seule période par μὲν et δέ. Cela signifie que la seconde partie est ancienne, comme la première, et contredit « formellement » l'hypothèse que ces six μέρη de la tragédie appartiendraient à une Ueberarbeitung.

(2) Le chapitre 16 (ancien selon Lienhard, p. 13-4) débute par une référence qui fait corps avec son contexte : ἀναγνώρισις δὲ τί μὲν ἐστίν, εἰρηται πρότερον· εἶδη δὲ ἀναγνωρίσεως, πρώτη μὲν ... On a toujours vu là un renvoi au chapitre 11, où se trouve en effet la définition de cette ἀναγνώρισις. Pourtant Lienhard voudrait faire de ce chapitre 11 une addition tardive (p. 10) ! Mais comment se référer à un texte qui n'existe pas encore ? Supposer,

avec lui (p. 24-5), une ancienne définition de l'ἀναγνώρισις devant le chapitre 16, supprimée par la suite en faveur de celle du chapitre 11, est invraisemblable, d'autant plus que εἴρηται πρότερον implique une certaine distance entre la définition en question et le chapitre 16. Notons que l'importance de cette référence pour la structure du texte a déjà été relevée par Solmsen (numéro 121, p. 193) dont Lienhard rejette plutôt légèrement les conclusions (note 39).

(3) Il y a une objection plus sérieuse encore. On sait que les quatre premières (μῦθος, ἦθη, διάνοια, λέξις) des six μέρη distinguées au chapitre 6, sont reprises dans le même ordre au cours de l'exposé sur la tragédie (chapitres 7 à 22). Pour Lienhard, et ces μέρη et cet ordre seraient récents. Qu'en est-il en fait? Examinons d'abord la fin du chapitre 14 et le début de 15 : περὶ μὲν οὖν τῆς τῶν πραγμάτων συστάσεως, καὶ ποίους τινὰς εἶναι δεῖ τοὺς μύθους, εἴρηται ἰκανῶς. (15:) περὶ δὲ τὰ ἦθη τέτταρά ἐστιν ... Cette articulation, marquant la transition entre les deux premières des six μέρη peut être séparée à la rigueur du corps du chapitre 14, mais pas de celui de 15. Conclusion : si 15 est ancien, comme nous le croyons avec Lienhard (p. 11-3), l'articulation l'est aussi, et, par suite, l'ordre déterminé par les six μέρη. On fera la même remarque pour le début du chapitre 19 : περὶ μὲν οὖν τῶν ἄλλων εἰδῶν (= μῦθος + ἦθη) εἴρηται, λοιπὸν δὲ περὶ λέξεως καὶ διανοίας, εἰπεῖν, τὰ μὲν οὖν περὶ τὴν διάνοιαν ... τῶν δὲ περὶ τὴν λέξιν ἔν μὲν ... Sans raisons décisives (p. 25-6), Lienhard suppose que le traitement de la διάνοια est récent, celui de la λέξις ancien — interprétation infirmée par une simple analyse du texte qui montre clairement que, si l'un est primitif, l'autre doit aussi l'être.

Si le fallait, on pourrait allonger cette liste de contradictions amenées par une négligence de la structure de la Poétique : ainsi, l'introduction du chapitre 12 ne peut être détachée de son contexte ; le chapitre 17, qui, selon Lienhard (p. 15), appartient à la même rédaction que les six μέρη, reste en dehors du plan déterminé par celles-ci, puisqu'il traite encore du μῦθος dont l'exposé se termine pourtant au chapitre 14, etc. On pourrait surtout insister sur le danger de reconstituer toute la genèse d'un écrit en supposant non seulement des surcharges plus ou moins probables, mais même des suppressions, bien entendu improuvables, surtout quand on n'en peut démontrer ni la vraisemblance (malgré ce qu'on nous dit p. 18-21, il est inconcevable qu'Aristote ait sup-

primé volontairement l'exposé sur la *κάθαρσις* tout en négligeant d'en rayer la mention dans la définition de la tragédie au chapitre 6) ni la nécessité (car il n'y a pas d'incompatibilité entre cette théorie de la *κάθαρσις* et celles de la primauté du *μῦθος* ou de l'*εἰκώς*). On pourrait enfin — mais Lienhard ne pouvait le savoir — invoquer notre propre analyse du texte de la Poétique, la double rédaction du chapitre 25, par exemple, qui implique une structure différente de l'ouvrage. Mais, les quelques observations qui précèdent suffisent à montrer que les vues de Lienhard sur la formation de la Poétique ne résistent pas à la critique et que, par conséquent, nous n'avons pas à réviser notre jugement sur cette question.

Disons, pour terminer, que ses recherches sur les origines de la *κάθαρσις* aristotélicienne précisent un aspect important de l'histoire de l'esthétique et que, sur d'autres questions, sur le problème du contenu du *Περὶ Ποιητῶν* et de la nature même de la Poétique, nous avons constaté avec plaisir que nous avions les mêmes opinions. Cependant nous ne pensons pas nous-même que cette Poétique se soit composée, dans sa forme originale, de « pages » (p. 77 et 78) qu'on pouvait détacher et remplacer, puisqu'on écrivait alors sur des rouleaux de papyrus, éventuellement sur des tablettes de cire. Cette petite divergence n'est pas sans importance pour l'idée que l'on se fait de la formation de cet écrit.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avertissement	7
CHAPITRE I : De l'hétérogénéité du texte de la Poétique	11
CHAPITRE II : Texte primitif et additions ultérieures	99
<i>Le plan du chapitre 25</i>	99
<i>Le plan de la Poétique</i>	117
<i>Les thèmes de la Poétique</i>	136
Conclusion des deux premiers chapitres	161
CHAPITRE III : Place de la Poétique dans l'œuvre d'Aristote	167
A. <i>La Poétique et les autres écrits d'Aristote</i>	167
B. Ποητικόν et Περὶ Ποητικῆς	173
C. <i>Le second livre de la Poétique</i>	188
D. <i>Le dialogue Περὶ Ποητῶν</i>	193
E. <i>Chronologie de la Poétique</i>	203
Conclusion	207
Appendice : Le texte de la Poétique	211
Notes	267
Liste des ouvrages cités	357
Note complémentaire	371